



HAL
open science

L'Un-mesuré, solitude et infini en consultation médicale

Gérard Cohen

► **To cite this version:**

Gérard Cohen. L'Un-mesuré, solitude et infini en consultation médicale. Philosophie. Université Paris-Est, 2021. Français. NNT : 2021PESC2011 . tel-03377917

HAL Id: tel-03377917

<https://theses.hal.science/tel-03377917>

Submitted on 14 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITÉ PARIS-EST
ÉCOLE DOCTORALE**

**Thèse de doctorat
De philosophie pratique et éthique médicale**

GÉRARD COHEN

**L'UN-MESURÉ,
solitudes et infini en consultation médicale**

Sous la direction de :

Pr. Éric FIAT (UPEM-école doctorale OMI)

Soutenue le 22 juin 2021

Membres du jury :

Rapporteurs : Pr. Renaud BARBARAS, Pr Véronique LE RU

Examineur : Pr. André GRIMALDI

Examineur : Pr. Corine PELLUCHON

À Martine, Jacqueline, Mathias, Florian, Nathan, ils sont mon ensemble.

À Véronique, qui m'a aidé de sa présence, de son enthousiasme et de sa vigilance
à me corriger.

À Mathilde, pour ses pensées d'Aquitaine.

À Christian, pour son dessin des mains.

Aux amis, apprentis et philosophes, de l'École éthique de la Salpêtrière.

Aux patients, qui m'ont permis de m'accomplir, et m'ont appris à devenir.

Remerciements

Au Pr. Éric Fiat, pour m'avoir reçu dans son école et m'avoir donné envie d'aller jusqu'à cet instant, en m'éclairant jusqu'au bout de ce chemin. Qu'il en soit profondément remercié.

Au Pr Renaud Barbaras, qui me fait l'honneur d'être présent à ma soutenance, et en tant que rapporteur. Il m'a aidé, bien avant le début de mon écriture, à entrer dans le champ de la phénoménologie grâce à ses livres pleins et ouvrant à des champs qui éclairent. J'espère en avoir été influencé.

Au Pr Véronique Le Ru, qui me fait la joie de m'accompagner en tant que rapporteur dans ce moment important pour moi, qu'elle soit remerciée de sa présence, et de son avis sur ce que contiennent mes mots.

Au Pr André Grimaldi, grâce à qui, même en cet instant, la Diabétologie continue de m'accompagner. Il m'honore de la représenter, et il m'honore d'être allé plus loin avec elle, humain parmi d'autres humains.

Au Pr. Corine Pelluchon, pour avoir accepté avec générosité et vivacité de juger mon travail. Sa présence m'est chère. Merci aussi, de la qualité lumineuse de son enseignement.

Pour l'ensemble des professeurs qui m'ont accompagné et donné de leur passion et de leur savoir, Bertrand Quentin, David Smadja et Elsa Godart. Qu'ils en soient sincèrement remerciés.

Sommaire

Sommaire	7
Prologue	15
Corps et origine	15
Un après-face	17
Les palmiers ?	18
Mon approche philosophique	29
Introduction	31
Les débuts.....	34
Quelle pratique médicale ?.....	42
Comment pouvoir dire ?.....	44
L'écriture et son outil	48
Chapitre Premier	51
<i>Le lieu des corps en présence</i>	51
Le lieu, avant d'entrer	53
Un homme est entré.....	53
Le lieu, avant de sortir.....	56
Mon premier pas	58
En matière et en mouvement.....	58
Une première poignée	59
Chapitre 2	63
<i>Vécus et pensées autour d'une clinique</i>	63
1. Les vécus	65
Un corps qui devient étranger	65
1. Les impressions de la première rencontre	72
Son impression	72
Mon impression.....	74
Une impression qui dure	77
Un autre qui s'installe en nous	78
Un mois plus tard	82
Première temporalité de mon corps soignant	83
Une narrativité qui dénoue	85

2. Qu'entendre et penser ?	87
Un accord de principe	87
Le sens, l'écoute, l'action.....	89
La parole des corps.....	91
Quelle idée de l'action ? Quels outils ?.....	93
Les mots du soin.....	94
Un être-ensemble	96
3. La recherche du mal	97
À propos de l'examen des corps	97
Aller à sa rencontre	100
Tout va bien.....	102
Un apparaître corpo-réel.....	103
Chapitre 3	105
<i>Clinique et examen du corps</i>	105
L'examen des pieds.....	107
L'examen du cœur et des artères.....	110
Tout d'abord, le cœur	110
Les artères	114
L'examen du ventre.....	115
La prise de tension et le reste	122
Pourquoi et pour où ?	124
Chapitre 4	127
<i>À propos de l'Absente</i>	127
La mort en couple.....	129
Chapitre 5	135
<i>Les corps et les désirs</i>	135
Notre inquiétude	137
Le Pain et le Chocolat	140
Le pain d'Emma	140
Le chocolat d'Emma	148
Chapitre 6	153
<i>Besoin, Envie, Désir</i>	153
Du besoin	157
Du désir	158

De l'envie	166
La tarte au citron, envie ou désir ?	166
L'essence d'une tarte au citron : à propos de l'envie	168
Holà, mon corps attend !	172
Chapitre 7	177
Le sens de la marche	177
(<i>Essai sur l'animation du désir</i>)	177
Mon corps qui se déplace	179
La vie en chemin	183
Le désir et le chemin	183
De l'authenticité du désir et la place du « il y a »	185
Le « il y a » des sens	188
De l'existence à l'existé	189
Du désir à la séparation	191
Tout cela ne fait pas de mal	193
Des « il y a » à rejoindre	194
Une direction à suivre : mais dans quel sens ?	196
Une marche à reculons : pour ressentir et comprendre	198
Sens, direction et retour	200
Le vrai d'une marche	202
Une direction qui a un sens	204
Mon corps, système et part d'un système	206
Mon corps comme sujet et objet d'expérience	208
Aller vers l'altérité	211
Comment la rencontre nous fait	211
Un corps qui va bien	212
Le corps des patients	213
L'existence et les temps du corps	216
De l'un-connaissable au deux-venir	219
Chapitre 8	223
<i>L'Umwelt de ma consultation</i>	223
Chemins 1. L'architecture sensible et les premiers savoirs	227
Le geste et la temporalité	229
Qu'est-ce ce vide ?	235

Que puis-je faire pour vous ?	238
Plus de fluidité, plus de liens, plus de rythme	244
Corps et âme ?	245
Le parler de l'autre en moi	247
À propos de subjectivité.....	249
Du sentir à la perception.....	251
Comment essayer qu'il surgisse à lui.....	255
Chemins 2. Repartir à la source, au bruit, à la présence.....	259
Restaurer la vie d'aujourd'hui qui porte la vie d'hier	263
Un point d'appui fixe	264
Souvenirs d'une chair.....	267
Une voix pour baisser la peur.....	270
D'une fermeture vers un ouvert	274
De l'accueil du sentir au ressentir, au faire sentir	278
Orienté, attiré, vers quoi ?	280
Le projet des sens	283
Chemins 3. Les sens et la réception	285
Être ému	291
L'intention et la pratique	293
Lavis, espace, instant.....	296
Élans et vie	299
Le non-oubli	301
Chemins 4. Du vrai à la durée et de l'intuition à l'origine.....	302
D'un désir à une durée	304
Une fulgurance	306
D'intuition et d'origine	312
Les sens d'essence.....	316
Chapitre 9.....	319
<i>Une troisième présence, la Porte</i>	319
La présentation	321
L'écoute et l'analyse	325
Une puissance d'être médecin.....	328
Le doute et la question du temps.....	334
L'outil du temps	336

Pascal, un recours inattendu	337
Une transformation.....	339
Des fissures qui s'agrandissent	343
Des mots et des vérités	348
La fermeture et l'absence	351
Les mots de la chose.....	352
Les mots de la porte	353
La chose et le signe	355
La vie du mot.....	358
Des mots aux instants.....	361
Le sens des choses et des mots.....	362
Une famille de temps.....	363
L'objet existe-t-il sans subjectivité ?.....	365
L'objet des choses	366
De l'influence du silence des objets.....	366
Ce que l'on entend et recueille.....	368
Oser le sensible.....	370
Note : à propos du mot et de la chose (Michel Foucault)	372
Le corps des mots.....	372
Chapitre 10.....	379
Solitudes et infinis.....	379
<i>De la perte de l'autre à ses possibles retrouvailles</i>	<i>379</i>
1. Témoignages cliniques de solitudes.....	381
La Portugaise.....	381
Qu'en tirer ?.....	388
Intermède : Une autre, m'a dit	391
Le Français	392
2. Réflexions sur des solitudes rencontrées.....	400
1. Une solitude sans fin	400
Tout d'abord, et à nouveau, la perception.....	400
Quelle énigme technique ?	402
Solitude d'homme, isolement sociétal	405
Une fatigue intense qui mène à une solitude.....	406
Le début de l'assèchement	407

L'empêchement des désirs	408
La perception et l'infini.....	410
À qui est ce désir ?	411
Quelle immanence ?	412
Émotions et transcendances	414
La causerie au monde	417
La solitude, enfin écrite.....	418
L'homme vivant est comme un chariot empli d'échanges.....	420
Le lien société-individu.....	421
Un mécanisme de résistance et de lien : la convivialité.....	424
L'homme en arrêt, à distance du corps	425
Alors, quelle solitude ?.....	427
Avec eux.....	429
L'éloignement	435
Une pauvreté qui s'installe.....	436
Une vie qui se transforme.....	438
2. La solitude première.....	440
<i>Plus seul que seul, sans solitude et sans soi seul</i>	440
Une description	440
L'interrogation	443
La balance, un objet immaîtrisable	445
La première des pertes : ne plus transformer	446
Des limites.....	449
Un plus loin de lui	451
D'un émettre, à un aime-être.....	452
Être tout près du patient et essayer l'envie.....	456
Le principe d'une rencontre	459
Les échos de lui en mon corps	464
Un infini qui se répète	465
Une vie sans témoin	468
Le pari d'une présence éveillée.....	470
Moment de crise, moment de choix	471
Des mondes, et des vivants	474
Du non fini à l'infini.....	478

Un infini perceptif	480
4. Une histoire non finie	485
Survivre au désir	493
Conclusion.....	495
<i>L'a priori des corps</i>	495
Les enjeux	496
Une prémisse	499
La question de la mémoire	501
De la proximité au service et de la mémoire et de l'action	503
Une proximité étrange et inquiétante	504
Un corps épais, que s'y passe-t-il ?	508
Le premier des chemins.....	512
Le dernier des chemins, le nôtre.....	513
BIBLIOGRAPHIE	519
Ouvrages cités	519
Ouvrages consultés.....	525
Index Nominum	526
Index Rerum.....	529

Prologue

Corps et origine

Un après-face

Regarder, regarder encore, regarder toujours, pour enfin parvenir à voir.

J.-B Charcot

Au nom de quoi, et au nom de qui, puis-je décrire et valider l'expérience professionnelle d'une vie de médecin, qui n'aurait eu de ressort qu'une pratique médicale, même jugée de qualité ? Dans la pratique que j'accomplis, existerait-il des racines que je n'ai pas vues, ou que je ne sais plus, et qui pourraient peut-être mieux ancrer l'histoire de mon dit ? D'ailleurs, que veux-je dire ? De quoi veux-je témoigner ? Est-ce à propos d'une supposée compétence médicale, dans des circonstances ou des façons de faire, ou s'agit-il aussi, d'un *en plus*, ayant trait, origine, et lien avec qui je suis ? Avec quelque chose que je sais, sans avoir jamais osé me le dire ? Qu'est-ce qui m'a fait médecin et devenir ce médecin ? Les patients, oui, et qui, et quoi ? Qu'est-ce qui pourrait valider la raison de mon récit, de mon approche, de mon écriture philosophique, avant même de commencer d'envisager de m'élancer ? Qu'est-ce qui ne tient, qu'à moi, d'origine ?

Aussi, et de fil en fil, j'en finis par m'interroger sur ce qui pourrait avoir été une première marque indiscutable, reconnue ainsi par moi, comme fondatrice de ma particularité d'être. Je suis alors face à ce sentiment du temps passé et celui de la finitude, retournant aux moments accomplis et conservés, m'essayant à ceux oubliés ou refoulés, pour tenter de m'approcher des sources, de mes sources, ce qui, par ailleurs, me donne une curieuse impression, car s'il y a une multitude d'impacts et de revécus, chacun d'eux se noie dans un ensemble, y perdant en

partie, et sa spécificité de qualité et celle de son intensité. Comme devant un indéterminé, que je sens plus que je ne regarde.

Je me pose cette question préalable, première, immobile dans des jours qui se suivent. Sans réponse autre que celle de la tension d'une attente. Et puis, je ne cherche plus, je n'attends plus, je laisse venir, suspendu de tout moi en un point qui s'allège, et se vide pour laisser place. Je suis prêt.

Comme dans un hasard qui survient en une nécessité, quelque chose apparaît et lentement se dévoile, telle une lumière dans des liens enchevêtrés, comme en une éclaircie et un point scintillant qui grandit, effiloche et déstructure gaiement l'ensemble du sombre, l'allégeant alors d'une déchirure irrémédiable et joueuse. Comme dans un sourire, qui se donne et qui me prend :

J'ai une vie, voici comment, pour moi, elle a commencé. Avec les palmiers.

Les palmiers ?

Oui pour moi, ce sont les palmiers, c'est comme cela que je me souviens, c'est le premier de mes souvenirs, celui qui demeure d'un avec moi.

Celui qui a été une accroche, un point de départ, celui qui a été une authentification rassurée de ma présence à moi, celui de mon premier vrai étayage, celui de la réalité de mon premier mouvement vers.

Ma première é-preuve, d'une altérité qui m'a aidé à être à mes yeux, dans toute cette impression de vie qui soudain me réapparait.

De ce brouhaha de mes toutes premières vies, qui, présentes, me reviennent à l'esprit, je ne me souviens pas de ma présence, *une*, associée à celle d'un moi identifié. Dans ce remugle, ce torrent, j'ai seulement le souvenir d'avoir senti, et j'ai le sentiment d'avoir existé dans un tumulte d'émotions diverses. Je me souviens de mon corps, ému et traversé.

Je me souviens, ainsi, et au-delà de ces peurs qui ont baigné mes premiers instants, avoir appris à construire des fils et des liens, pour pouvoir, en partant de ce maelström d'effluves et de mouvements intérieurs accompagnant mes sentis,

parvenir à suffisamment les analyser pour en faire des perceptions, c'est-à-dire des débuts d'identifications, m'apprenant ainsi et me répétant, pour finir par les regrouper en des premières catégories ressemblantes. Je suis ici, dans ma toute première vie.

J'ai appris à vivre ainsi, dans l'odeur des corps présents qui me frôlaient, et, de cette immensité échogène et contradictoire que je sentais en moi, je vivais de désirs et de peur. Tout, je m'en souviens, m'allait trop vite, ne me laissant ni le temps suffisant à l'analyse, ni celui d'une intégration psychique complète, du monde dans lequel je me trouvais ; ni de celui, aussi, qui se vivait en moi, par la rencontre de mes sens.

J'étais si souvent bousculé, à peine au fait d'une connaissance d'un sens identifié, dans cette congruence d'émotions qui semblaient aussi infinies que tumultueuses. Je cherchais à être, d'abord, comme chez moi, en me connaissant et sans peur, avant de pouvoir me présenter au monde qui m'entourait. Ma maison se voulait déjà être celle de mon corps, content de lui et contenant. Je ne fus ainsi, durant cette longue période qu'a été ma toute première enfance, qu'une tentative d'inscription dans une vibration de survie.

Et je voyais les autres en ayant le sentiment de ne pas être vu, comme si personne, dans ce premier temps tout du moins, qui me regardait, me touchait, me parlait, n'évoquait dans un miroir qui me ressemblait, cette présence que je sentais par moments comme mienne, proche, et toujours comme dans la distance un peu trop éloignée, d'une portée de main. J'existais, ou tout du moins j'essayais, me ramassais, me compactais, sans encore trouver une altérité ressentie qui puisse me conforter. Sans un autre, pour me permettre le premier pas. De ces premiers moments, comme toujours en retard dans ce présent qui me bousculait, je finis par ne plus bouger, en moi. J'ai, alors, était-ce seulement par peur, choisi *la seule façon* de subsister qui me fut possible : je décidai de fermer les yeux, et de rester volontairement aveugle. Je fis donc mine de dormir, longtemps, presque dans un tout du temps.

Mon lit d'enfant se trouvait sous une fenêtre située au rez-de-chaussée, de plein pied avec la rue, et la pièce où je vivais était presque toujours dans une pénombre froufroulante d'ombres qui se profilaient, intermittentes, par l'interstice

entrebâillé des lourdes persiennes de métal. J'étais derrière, près du sol, et la vie était dehors, faite de bruits.

Divers, étranges, fusionnés, violents, quelquefois totalement inattendus et me faisant sursauter... Séduisants, intrigants ou effrayants, ils prenaient tous et chacun dans leur répétition rythmée, une place en moi, comme des invités qui se présentaient à ma porte, tout d'abord en une attente d'une sorte de reconnaissance aléatoire, animale, reniflante, avant que d'être acceptés.

Le sommeil éveillé fut ce jeu où longuement je m'occupais d'eux, les bruits, dans une cécité qui était à la fois repos et à la fois voyage, et dans laquelle ma liberté de vie appris précautionneusement à s'ouvrir et à se déployer.

Je voyageais ainsi longtemps, circulant dans le dédale de mes sous-sols intérieurs, et de ce sombre qui s'éclairait, une vie s'organisait et se structurait, dans une intériorité qui, encore, se dissimulait.

En quelque sorte, ces tout premiers moments de vie, qui furent certes marqués d'impossibilité, furent peut-être aussi une forme de préparation à ma présentation au monde, comme si, déjà, cette future première rencontre, fut attachée à une imposante ritualité.

Je construisais ainsi inlassablement dans l'attente de cette première présentation officielle à moi et au monde (les deux se devant d'une simultanéité de reconnaissance).

Les choses devinrent ainsi des échos de mieux en mieux identifiés, et moi, soulagé de les reconnaître, je les classais, à la fois proches et différents dans leur résonance, chacun ayant un placement qui lui semblait naturel, en un endroit de mon corps. Et plus je pratiquais, et plus les nuances faisaient les différences, et plus le classement s'affinait.

J'ai appris mon monde les yeux fermés, et en l'apprenant, je me suis appris. Mais un voile, un hors-portée, toujours, semblait m'empêcher.

Et puis un jour fut un dehors, la prémisses d'un jour « où je sortis de mon intimité »¹. Comme dans l'apparaître de la figure d'autrui, qui ici fut, aussi, moi-même.

Le soleil pointait et nous étions le matin.

Ma mère s'était levée heureuse, comme déjà emplie d'un bonheur. Nous sommes sortis, dans ce qu'il me sembla être, comme dans une première fois.

Ébloui et radieux du vent, du mouvement, de la lumière, et du soleil vite aperçus, ainsi que d'autres ombres flottantes qui passaient au loin, je commençais comme d'habitude à fermer les yeux, si peu endormi et en éveil, avide.

Les perceptions me venaient de toutes parts, et se canalisait en moi, et en ma pratique d'aveugle. Je continuais d'apprendre pendant le chemin, à explorer, à reconnaître, mes sensations, et mes perceptions. Cela dura à peine, me semble-t-il. Nous sommes rentrés à l'appartement. J'avais gardé les yeux fermés.

Mais j'étais content et j'avais souri, en moi, les yeux brillants derrière les paupières. De nouvelles sensations formidables venaient de me combler et j'avais soif du travail qui m'attendait une fois rentré.

Se souvenir de tout, ne rien laisser se perdre, revivre, ressentir à nouveau la qualité des émotions que les perceptions avaient créée, je passais le temps suivant dans la jouissance et l'effroi joyeux de ces moments, comme s'ils étaient déjà imprimés dans mon corps, comme tel ou tel mouvement de la poussette, ce mouvement de main de ma mère sur ma couverture, ce bruit étrange et inattendu venant du chemin. Cela paraissait, et me paraissait, comme dans un inouï.

¹. Levinas E., *Totalité et Infini*, 1^{re} éd., La Haye, M. Neuhoff, 1971, Le Livre de poche, p. 65 : je rallie ici, et en mon entendement, cette phrase à propos de l'Autre : « l'objet de la connaissance est toujours fait, déjà fait et dépassé. L'interpellé est appelé à la parole, sa parole consiste « à porter secours à sa parole – à être *présent*. »

La période devait être bonne, peut-être allait elle mieux, peut-être était-ce le temps qui était meilleur, peut-être avait-elle moins peur.

Nous recommençâmes régulièrement, la même promenade, le même soleil qui la prenait au contact du dehors, les mêmes balancements, la même chaleur. Je gardais les yeux fermés, me permettant, souvent, durant le chemin, le plaisir enfoui du lien que j'effectuais par un petit pincement de mon pouce droit vers la base de mon pouce gauche, mes mains restant cachées sous la couverture. J'aimais ce contact, j'avais l'impression de me faire partager une joie.

Cela arriva sans prévenir, simplement, dans un jour comme un autre, à la fin du chemin qui menait au parc. Soudain, sans doute prêt, j'ouvris les yeux.

Je pensais déjà tout connaître de ce que j'allais voir pour la première fois, dévoré de curiosité, affamé de ce monde extérieur déjà apprivoisé. Je ne vis quasiment rien, en levant les yeux, sauf une sorte de dôme en tissu sombre qui me protégeait du soleil.

Ma mère dit, ah te voilà enfin réveillé et je souris de mes yeux, le corps parfaitement immobile, couché à plat.

Je cherchais à voir plus et je vis qu'en regardant non pas vers le haut, mais vers l'avant, je voyais les mains de ma mère sur la barre de direction de la poussette, et puis d'autres choses claires, bougeant sur les côtés. Elle s'arrêtait de courts instants mais fréquemment, parlant quelques fois avec des voix féminines dans une langue rapide et joueuse. Nous rentrâmes à la maison. J'étais repu d'émotions, de quelque chose qui bougeait et ne pouvait être pensé. Je m'endormis.

Nous repartîmes, me semble-t-il un peu plus tôt. Je me souviens de mon cœur dansant, les yeux à peine ouverts. Je fus soudain inondé de soleil, ou du moins baigné d'une clarté inhabituelle. Ma mère venait pour la première fois de relever la capuche de la poussette, et, couché à plat, dans mon corps bougeant et tressautant sur le chemin au rythme des ressorts souples, je vis pour la première fois le ciel qui défilait lentement au-dessus de moi.

Et je *les* vis sur le côté droit, leurs têtes légèrement penchées vers moi, ondoyantes de leurs feuilles acérées, en quelque chose de vivant et d'extérieur.

Les palmiers, ces hauts, ces seigneuriaux, qui longeaient le chemin.

Ce fut pour moi d'une puissance absolue, et je fus, renversé, ravi, humble et fier de leur force qui me suivit au long de cette promenade.

Les Palmiers existaient, ces arbres étranges, impressionnants, maigres et touffus, avec leurs branches majestueuses et lascives.

Ils m'avaient vu, et je les avais vus. Surtout, je les avais ressentis de ma chair sous le drap léger qui me couvrait. C'était ainsi, c'était cela. Pour la première fois, j'acceptais, autrement que les yeux fermés, autrement que par ma conscience qui s'essayait à être plus forte, quelque chose dans l'inattendu d'une rencontre. Je l'acceptais comme naturellement, et je m'y inscrivais en en faisant partie. Je leur rendais d'un regard sans peur et dans une égalité tranquille, le droit réciproque à être là, dans le présent d'un *s'exister* mutuel. Je m'en souviens ainsi, avec une émotion ressentie qui demeure entière et comme toujours neuve. Quelque chose de moi a pris forme ce jour-là, quelque chose d'homme, en lien avec la force ressentie de la nature, en contact, me semblait il comme pour la première fois, avec le monde. Quelque chose séparé de moi, léger et attentif dans son indifférence m'avait permis de me voir être, en étant vu.

Ces palmiers-là furent ma première expérience d'altérité, ma première fondation d'un monde en paix. Un monde existait, un monde calme, qui me regardait comme avec respect quand je passais près de lui, dans des traces qui pouvaient s'écrire à deux. J'avais trouvé, ou je m'étais créé, un ailleurs, dans une vie que j'envisageais enfin en sérénité.

J'existais parce qu'eux aussi ils existaient, indépendants et supérieurs, impavides et attentifs, comme s'ils me faisaient, de leur ondolement, un signe de reconnaissance lorsque je passais sous eux. A distance, et avec.

J'étais comme libéré et reconnu, dans un monde non clos, qui progressivement trouvait sa place en moi, et faisait partie de mon monde. Mon cœur battait quand je me revoyais les voir se balancer éloignés et attentifs. C'était à moi, c'était de moi. Pour la première fois, je subissais, ravi, une passion dont la hauteur m'était tolérable et désirée.

Comme dans un au jamais de la vie qui ne pourrait m'être enlevé.

Le monde existait, et cela me procura une joie intense à laquelle je revenais souvent, goulûment, ressassant les souvenirs imprimés qui visitaient ainsi mon corps, laissant une trace et une vie d'eux-mêmes. Et pour garder les souvenirs, pour les faire revivre, pour les penser et en profiter, mon corps me semblait le lieu approprié, comme le lieu *nommé*, de la vie et de la conservation. Il pouvait ainsi, posséder, conserver, être, sans montrer.

Je pus, ainsi, étant progressivement identifié, c'est-à-dire vu par moi-même, à commencer de m'inclure en un ensemble. J'étais moins seul.

Le monde aveugle et apeuré que j'avais connu se transforma, passant ainsi d'un seul mode d'existence, à un monde de jeux, dont l'objectif se dessinait consciemment et par des à-coups progressifs. Je cherchais le lien et le juste, entre les échos des autres, ceux du monde extérieur, et le monde de moi, écho de moi et écho du monde. Je cherchais à m'accorder. Comme si, et déjà, je me devais d'apprendre à réduire l'écart, entre la représentation et l'imagination qui s'était déjà incarnée, et le réel que je rencontrais.

Le chemin me fut difficile, mais de ce chemin d'enfant, me reste le souvenir d'un recommencement entêté qui a fini doucement par s'adoucir. Je me suis fait, ainsi, comme en présence de l'immanence répétée et finalement acceptée, de la rencontre des inattendus qui me faisaient.

C'est de cela que demeure en moi cette présence comme inaliénable d'une attirance, celle de l'aventure de la rencontre. Car, et je l'avais compris, ce qui s'y passait, se passait malgré moi et avec moi ; comme aimanté et par un possible joyeux d'un autre, et d'un autre *vrai* de moi. Il y avait donc plusieurs façons d'être, et cela dépendait aussi du monde des autres, ceux des innombrables. Cet infini, là, qui s'écrivait au-delà de ce que je pouvais imaginer, me donna *envie*.

Oui, de cette même envie que celle que j'avais ressenti sur le chemin de ces palmiers, sans doute déjà prêt, à être en leur présence. Ils furent comme un monde en manifestation, c'est-à-dire, et à la fois dans leur complétude apparaissante, et, en même temps, comme dans une infime partie de leur immensité transcendante. Ils furent aux yeux de mon corps, parfaits pour mon chemin. Ils avaient, avec grâce, et dans une totalité oserais-je dire infinie dans leur placement, permis un passage vers ma propre manifestation. Je rencontrais, enfin, et grâce à eux, cette

représentation d'une totalité plausible, devant laquelle mon corps et mon esprit purent signer l'armistice de l'unité.

La vie alors, celle de plus tard, celle de mon enfance laissa toujours une place à ces inattendus de la rencontre, comme si déjà, je me savais dans une disponibilité vivante, et comme redevable, au hasard qui passerait.

Et où dans cette part en moi où restait du vide, et que je finis par vouloir laisser en un vide disponible, un *autre chose* pouvait s'exister en y prenant place. La vie était là, ainsi ouverte à un ailleurs qui pouvait en changer les lignes.

Comme encore plus tard, quand, grand enfant, je traversais empli d'émotions, cet enchevêtrement de ruelles et de gens, d'odeurs et de bruits, dans ces espaces pleins de temps, qui étaient ceux de ma ville.

Ainsi, lorsque j'allais voir ma grand-mère, je devais marcher assez longtemps au travers de ruelles et je rencontrais régulièrement, ce que nous appelions des squares, sur lesquels régnaient quelques palmiers magnifiques, tout près d'autres, chétifs et rabougris. Et sur ce même chemin, sur ce même croisement, sur cette même allée, la vie présentait au regard et au cœur du jeune adolescent que je devenais, des visages, et des situations si variables et inattendues que rien ne pouvait presque jamais s'écrire dans une certitude ou dans une répétition.

Me reviennent, quelque charrette de fruits renversée sur la chaussée, l'âne qui la tirait semblant attendre à moitié assis que l'on vienne l'aider, alors que son propriétaire, fou de son bâton, ne trouvait d'autre solution que la lamentation et la violence, et, plus loin, des poussettes avec des bébés, des mères semblant gentilles, d'autres étranges, et ailleurs, comme dans une présence entêtée, ce vieil homme encore vert parlant d'un accent rocailleux, la canne de bois brandie comme un vieux sarment aussi tordu que ces jambes, ou bien, telle femme arabe dans un saroual blanc, exténuée de travail, tenant pourtant droit son dos berbère si douloureux, je passais et repassais, et passais et repassais, interdit aussi enfin, devant ces hommes couchés sur la chaussée chaude, la 403 Peugeot ruisselante de son carter d'eau crevé, tout ou presque tout, était inattendu et jaillissant. Parti de chez moi avec moi, je ne pouvais savoir quel moi de moi sonnerait cinq fois à la sonnette stridente que ma grand-mère n'entendait qu'une fois sur deux. Bien que sourde, elle finissait, néanmoins, par répondre aux coups de pieds rieurs que

j'assenais à la porte, et j'entendais alors le frottement de ses pantoufles qui se rapprochaient. Elle ouvrait, enfin, et me regardait, d'abord toujours comme dans une première fois, comme si avant de me tendre ses bras, elle me prenait dans mon apparition, c'est-à-dire dans une manifestation de moi qu'elle percevait et qui me dépassait. Ce moment d'attente, ce moment arrêté, cette respiration comme suspendue avant les embrassades, les rires, et les parties de cartes, a laissé sa trace en moi. C'était toujours et toujours le chemin qu'elle suivait d'elle à elle et d'elle à moi, pour savoir comment être avec le moi *particulier* que je lui présentais.

Car cette vie entre la maison et chez elle me modifiait, me faisait sonner à sa porte avec des histoires et des états différents de moi. Elle cherchait ainsi toujours, et avant tout, à savoir à *qui de moi* elle allait s'adresser.

Il y avait aussi, et cela me revient, cet homme avec ce non âge qui est celui que donnent les douleurs accumulées.

J'avais pu le voir avant d'arriver, être hâve et dénudé en partie, assis à terre au pied d'un banc, le pantalon gris et sable troué qui remontait sur ses jambes, fines, très sombres, droites comme des béquilles qui tenaient des pieds sans chaussures. Quand il était là et c'était souvent, un frisson me prenait totalement, de frôler sa solitude.

À pied ou en vélo, lorsque je passais j'étais saisi et arrêté. Non par sa seule misère sociale, ce qui était fréquent autour de moi, mais par ce que je ressentais comme la misère d'un homme qui n'est pas parvenu à répondre à ses questions, allant jusqu'à perdre tout, sans jamais en comprendre le sens, cherchant en même temps et inlassablement dans le vide de ses yeux, une logique à ce pourquoi, c'est-à-dire interrogeant sans cesse son Dieu. Sans autre réponse que le sable qu'il faisait inlassablement s'écouler entre ses doigts.

Lorsque je le voyais, lui, j'arrivais à la sonnette de ma grand-mère avec une épaule en moins, une épaule en retrait comme avec un quelque chose de moi qui était resté là-bas, et que je lui aurais donné. Peut-être était-ce ma façon de l'aider au-delà des mots qui lui restaient sans sens car ne pouvant secourir sa liberté perdue.

C'est sans doute aussi pour cela qu'elle me regardait de ses yeux gris, sans parole et silencieuse durant ces longues secondes, atone au sursaut de la rencontre,

retenant le jaillir de sa joie, pour savoir d'abord et dans sa présence, le *qui* de moi se trouvait devant elle à ce moment-là.

J'étais heureux de la voir, et malheureux de ce que j'avais vu, et son idée à elle était de me permettre de ne rien chasser, de ne rien oublier, de tout laisser en moi avoir le temps de se déposer et en garder l'émotion. C'est ainsi que je l'ai vécu. J'ai pu apprendre de ce silence arrêté, de cette attente de l'autre, de la plénitude figée en un instant de son accueil. J'ai appris les solitudes et le respect des pertes et des inattendus. Ces ambiances, ces souvenirs mêlés d'émotions et de tableaux de vie gravée d'humanités, sont de mon authentique et de la façon dont je me suis inscrit au monde.

Les Palmiers eux furent aussi, et dans ce qu'ils purent m'apporter, une leçon retenue, et donc l'apprentissage d'une façon de me décentrer pour essayer de voir au-delà, mais aussi de pouvoir être vu *intérieurement*, comme dans un point extérieur d'observation flottant et ondulant dans la sécurité de la douceur du vent, déjà dans un échange qui était une traversée à deux.

De ce chemin d'enfant j'ai pu rejoindre ainsi et à ma façon, le chemin de l'homme, qui est lui-même un chemin qui construit le chemin qui fait de lui un homme, c'est-à-dire dans un mouvement qui se crée dans son désir, et avec lui, dans une façon de s'essayer à être. Et à être ainsi issu de cela, comme en une phénoménologie qui me fut de suite incarnée dès ce moi d'enfant apparaissant, je fus sans le savoir, déjà dans une façon de pratiquer ce métier que j'ai arpenté durant si longtemps.

Mon approche philosophique

Elle est celle d'une certaine phénoménologie, dont le texte qui précède essaye d'éclairer, si tant est qu'il a réussi à le faire, l'origine mais aussi la singularité, qui a permis qu'issue des traces d'une histoire personnelle, elle ait pu devenir un système de fonctionnement qui a influencé et enrichi (mais les deux se sont renforcés l'un de l'autre) les concepts de mon exercice médical. L'anecdote ici contée n'a de sens que si elle éclaire un chemin qui ne s'est point perdu ou éloigné de sa vérité poétique et donc morale et qui pourrait être un soubassement de sens et d'enjeux dont le travail présent complète un ensemble. Parti d'ici, et arrivé ici, en également d'être. Que s'est-il passé, qu'est-ce qui est né, qu'est-ce qui a vécu, qui a changé en nous changeant, et qui a donné et un sens et de l'information ? Je cite ainsi ici, trois extraits d'écrits philosophiques. J'en ai compris le premier, comme étant dans une ouverture à une autorisation. Le second m'a indiqué dans une voie que je ressentais, l'assise de ma démarche. Enfin, le troisième, m'a éclairé et m'a mené, sans doute, à ce que je presentais sans le connaître.

« La Philosophie ne pose pas des questions et n'apporte pas des réponses qui combleraient peu à peu des lacunes. Les questions sont intérieures à notre vie, à notre histoire : elles y naissent, elles y meurent, si elles ont trouvé réponse, le plus souvent elles s'y transforment, en tout cas, c'est un passé d'expérience et de savoir qui aboutit un jour à cette béance. La philosophie ne prend pas pour donner le contexte, elle se retourne sur lui pour chercher l'origine et le sens des questions et celui des réponses et l'identité de celui qui questionne, et par là, elle accède à l'interrogation, qui anime toutes les questions de connaissance mais qui est d'autre sorte qu'elles. »²

Le second fera l'assise de mon récit :

² . Merleau-Ponty M., *Le Visible et L'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p.140.

« Il faut convenir qu'il existe premièrement ce qui reste identique à soi-même en tant qu'Idée, qui ne naît ni ne meurt, ni ne reçoit rien venu d'ailleurs, ni non plus ne se rend nulle part, qui n'est accessible ni à la vue ni à un autre sens et que donc l'intellection a pour rôle d'examiner ; qu'il y a deuxièmement ce qui a même nom et qui est semblable, mais qui est sensible, qui naît, qui est toujours en mouvement, qui surgit en quelque lieu pour en disparaître ensuite et qui est accessible à l'opinion accompagnée de sensation. »³

Et enfin ce dernier extrait, qui animera la fin de notre récit, nous menant sans doute à un inattendu :

« On doit considérer le sujet entier dans une situation concrète, avec les tendances, les instincts, les passions [...] L'intensité d'information suppose un sujet orienté par un dynamisme vital : l'information est alors ce qui permet au sujet de se situer dans le monde. Tout signal reçu possède en ce sens un coefficient d'intensité possible...Les formes géométriques prégnantes ne nous permettent pas de nous orienter ; Elles sont des schèmes innés de notre perception, mais ces schèmes n'introduisent pas un sens préférentiel. C'est au niveau des différents gradients, lumineux, coloré, sombre, olfactif, thermique, que l'information prend un sens intensif, prédominant...L'objet est une réalité exceptionnelle »⁴

³ . Platon, *Timée*, 51-52, Paris, GF, 1996.

⁴ . Simondon G., *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon 2005, p.242.

Introduction

L'Homme aveuglé par la douleur qui le taraude, laisse à voir dans un moment exquis et dans cet éclaircissement que je reçois, la lutte de l'autre de lui dans sa nuit sourde. Sa présence jaillit dans sa résistance et son épuisement à se sauver d'une perte qu'il ressent près de l'irréversible.

Cet appel de vie, cette lumière de l'enfance entêtée, cet émoi de soi pour soi, cette lutte pour un « je » qui veut se protéger et se *re-présenter*, c'est la matière de ma médecine praticienne. Cette lutte, est une lutte pour la liberté à soi, toujours comme sous-tendue par la force d'un engagement contre ce que la maladie nous impose et nous fait subir. Elle se trouve, ainsi, pour que puisse se poursuivre, intacte ou presque, la relation que le patient entretient avec lui-même, c'est dire donc, dans une forme de vérité de soi en lien, relation qui peut déjà être comme entachée voire empêchée, par la douleur silencieuse de la maladie. C'est ce que je vis, au quotidien de mes rencontres.

Au service de « cet hôte le plus étrange de tous », car, de nous et de l'autre, *autre et non connu*, mais aussi, comme dans cette part d'inscription de l'Histoire dans l'histoire de chacun de nous, et qui pour notre part, nous appelle à l'écoute.

Parler de douleur, c'est parler de la souffrance dans l'exercice de ma médecine. Celle qui en quelque sorte, met en suspension comme dans un interdit ou une impossibilité, une naturalité de la vie à vivre. Canguilhem a écrit : « que l'homme fait sa douleur- comme il fait une maladie ou comme il fait son deuil - bien plus qu'il ne la reçoit ou ne la subit. »⁵

Dans cette médecine que nous pratiquons, le silence de la maladie est très souvent présent, et la douleur y est, souvent, *apparemment*, absente. Certes il nous

⁵ . Canguilhem G. *Le normal et le pathologique*. Paris, PUF, 1966.p. 56.

arrive de faire face à des pathologies aiguës, et nous nous en feront l'écho, mais la plupart du temps, notre temps s'écrit dans la chronicité. Ce que nous rencontrons ainsi, ce sont des gens, qui nous parlent de *souffrance*, c'est-à-dire d'un ressenti, d'une émotion, d'un questionnement par ce saugrenu qui soudain s'impose, s'installe et empêche. La souffrance de mes patients, chronique donc dans la plupart du temps, silencieuse presque toujours, est une douleur d'un autre type. Elle est douleur de leur rapport au monde, elle remet en question, si elle est entendue, la sécurité du fondé de leur construction. Car il s'agit avant tout, dans ce rapport entre individu et monde, et nous essaierons de l'éclairer, d'une logique qui trébuche, entre un monde rencontré et le monde intégré, et d'une problématique qui s'installe progressivement, qui est celle et de la validité du savoir et de la qualité de l'outil de transformation qui est propre à leur corps. Ainsi, et pour parler de cette composante de ma spécificité de médecin, comment se peut-il, que ce qui est vécu avec passion, avec plaisir, ou dans la banalité du quotidien, puisse créer ou aggraver un malheur somatique ? Nous évoquons ici le diabète, le surpoids, et la conduite alimentaire, qui représentent la spécificité de nos actes médicaux. Freud nous parle de la douleur (*Shmerz*), comme d'une réaction à la perte d'une évidence d'exister à travers une brisure intérieure : un deuil, une séparation, ou une cassure de l'unité corporelle. Mais en même temps que le deuil de cette relation d'unité corporelle, que mes patients expriment, il y a aussi ceux, et à l'envers pourrait-on dire, qui sont dans le deuil de l'illusion de ce qu'ils espèrent toujours possible, qui est de la séparation entre leur corps et leur esprit, et nous l'aborderons dans ce travail. La souffrance à la fois sépare et à la fois englobe en un tout, dans un amalgame réducteur, où la complexité de nos parts d'humain se drape d'une couleur uniforme.

La maladie prend du visible et de l'indiscernable, et l'homme malade est un homme qui montre et retient, mais ne peut s'empêcher par la parole d'un autre de lui, d'exposer sa peur ou son anxiété, et une autre part de lui qui lui est attachée.

Dans ma partie, s'y rajoute quelque chose qui change ce rapport à lui-même qui lui semble fondamental, et c'est celui de la chronicité, donc d'un définitif, encore moins facile à appréhender et à comprendre dans cette maladie silencieuse qu'est le diabète.

Comment aider donc à soulager ce poids, à en ralentir ou à en éviter les conséquences de long terme, comment aider encore, à cette vie « avec » ?

C'est ce que nous avons essayé de faire, avec foi, ténacité, interrogations, doute profond, remises en cause et transformations successives. C'est une expérience et une vie, dont il s'agit là, auprès et avec les autres, frères ou cousins de douleur. Quels souvenirs ou quelles leçons en retenir, qui aient pu modifier l'homme jeune que j'étais, empli de ses fraîches connaissances ?

Qu'ai-je donc appris, qu'ai-je gardé, qu'ai-je retenu, qu'est ce qui a pu bien se modifier au-delà de l'épaississement de mes connaissances ? Et pour introduire à ce travail, ai-je compris quelque chose d'inattendu qui pourrait être un concept passé inaperçu, et qui « ramasserait » en lui-même, un tout ou un presque tout, inattendu ?

Il y a donc eu l'expérience de moi dans l'expérience avec les autres. Car ce que je suis aujourd'hui, tient autant de qui je suis, de qui j'ai rencontré, que de ce que j'ai pu et dû combattre, de ce dont je me suis empli autour de mes fêlures et de mes plis, dans cet aller vers permanent vers l'autre, et grâce à cet appel provenant de lui. Mon activité professionnelle est essentiellement dévolue à cette maladie chronique qui peut naître et se développer aussi de notre façon de manger, et dans ces conséquences induites progressivement, qui sont le diabète et l'obésité.

Cette transformation est avant tout dynamique, c'est-à-dire qu'elle a joué pour moi le rôle d'un échange, d'un troc régulier et continu sur ces dizaines d'années, entre la mort d'une idée et son renouveau par un changement de perspective apporté par tel ou tel patient, un nouvel approfondissement ou quelque fois aussi son élimination.

Comment penser ce qu'il a pu se passer au-delà de la réalité besogneuse et artisanale de ce travail pratiqué essentiellement dans un cabinet de ville, en contrepoint de celui pratiqué à l'hôpital ?

Comment transmettre ma pratique et ce que j'en ai compris ? Peut-être en reprenant le chemin dès le début, et pour ce dernier essai, ne rien oublier de voir et de comprendre ?

Peut-être, et cela fait partie du pari, aussi, en identifiant des liens et des leviers qui soulèvent des ensembles. De ces ressources cachées dans ses plis d'humains qui peuvent souvent surgir de pénétrations intersubjectives qui seules semblent, dans notre pratique, pouvoir prétendre défaire les verrous invisibles intérieurs.

Je parle ici de l'impuissance souvent rencontrée sur laquelle se heurtent les bonnes volontés, tant d'équipes soignantes que de soignants, seuls, face à cette enveloppe qui rend le patient et inatteignable et inutile à lui-même dans le soin.

Ce que nous avons essayé de mettre en scène lors de nos consultations, c'est une insistance, une ténacité, une habileté à faire bouger, à aider au mouvement intérieur, comme pour aider cet autre à aider celui-là, qui est sa part aussi, et nous y reviendrons.

Et *aussi*, et ce n'est pas rien, nous avons continué inlassablement, chaque jour chaque heure, à examiner, toucher, palper, *peser* et le corps et chacun d'eux.

De nos mains.

Les débuts

Nous avons alors essayé d'aller plus loin, partant de l'idée simple qui était celle de la prise en compte de notre solitude face au défi que représentait ce patient.

Et nous avons alors décidé, *et* de ne plus travailler seul, *et* aussi de ne plus le laisser, seul, faire les choses. Nous avons décidé d'apprendre à l'aider pour qu'il puisse secourir le soignant que nous, nous voulions être pour lui.

Car, de l'expérience hospitalière, de l'expérience en équipe, de l'expérience d'une façon d'être diabétologue ou nutritionniste, force est de constater, que les paroles justes ne font pas les paroles vraies, c'est-à-dire ce que ressent le patient comme vrai pour lui, en cet instant. Et sans cette vérité ressentie comme vraie et comme lui appartenant, il n'y a point de mobilisation, point de prise en responsabilité, et peu d'envie et de possibilité de faire et d'exister autrement.

Nous fîmes le point de nous-même, et hésitants encore, nous fûmes contraints de signifier à nous-même l'évidence d'une probabilité qui se répétait : être diabétologue, fût-ce aussi dans un service à l'excellence reconnue, être nutritionniste après des années de pratique, n'était pas *suffisant* : nous ne pouvions, si nous voulions *vraiment* aider, être *uniquement* celui-là. Une autre histoire se devait donc de commencer, autrement, c'est-à-dire au-delà de notre formation de médecin spécialisé en endocrinologie et en nutrition. Car de la scène de consultation, l'impression en nous-mêmes, revenait comme en un non-dit que nous ressentions régulièrement : qu'est-ce qui permet, ou qu'est-ce qui empêche, que cette rencontre se fasse et qu'elle soit *utile* ?

Notre but donc, après ces quelques années d'hésitations et de réflexions, fut d'apprendre à essayer d'identifier d'emblée, la capacité au sein d'une personne atteinte de l'une de ses affections, de pouvoir s'adapter à sa maladie pour pouvoir se l'approprier, et aussi, pour nous, car c'est à cela que nos analyses nous menaient, de sa capacité résiduelle, intacte ou disparue, de sa possibilité de mouvement intérieur.

Mouvement et capacité seuls à même, à mon sens, d'ouvrir à la possibilité d'action réellement utile, c'est-à-dire aussi réellement éthique. Mais ces décisions et ces volontés de chemin posèrent de très nombreuses questions : quelle sûreté d'approche pouvait être proposée, quel niveau de prise en charge, quelle validité de l'action entreprise, quelles limites s'imposer dans l'affranchissement de certaines lignes usuellement admises, pour pouvoir avoir et considérer une action qui fut toujours éthique ?

Le début fut précautionneux et empirique, voire inductif : je décidai de partir de la fin, c'est-à-dire du résultat : est-ce que l'hémoglobine A1C, critère de mesure de l'équilibre diabétique s'améliorait de façon assez continue, est ce que tel ou tel patient réputé (souvent à ses propres yeux) in-maigrissable, réussissait à perdre du poids ?

J'appris ainsi progressivement à réduire le nombre d'erreurs qui pouvaient rompre cette relation périlleuse, que l'on nomme la relation intersubjective dans le soin.

Rien, me disais-je, ne doit venir polluer l'émergence du mouvement, car, et j'oubliais de l'écrire, s'ils étaient en apparence comme différents, diabétiques ou pas, gros, petits ou grands, agités ou placides, le point commun de tous ces impossibles à soigner, tel que je les ressentais, (et il m'a fallu près de quinze ans pour le comprendre et l'identifier), fut de les *ressentir* comme partiellement ou totalement *arrêtés en eux*, comme dans une forme à peine visible de brume psychique, qui empêchait une relation suffisante et nécessaire à leur propre corps. En arrêt. Cet arrêt nous semble-t-il, en premier lieu, vient, chez certains patients d'une perte de la confiance naturelle d'évidence : tout ce qui lui est naturel, tout ce qui a trait à des comportements alimentaires de tous les jours, et à des choix spontanés, semble soudain, devenir et dangereux et d'un danger incompréhensible à intégrer. Tout aliment devient alors comme potentiellement porteur d'un « autre », tragique, aux conséquences redoutées. C'est une première part, qui est comme plus entachée d'une anxiété d'empêchement, que d'un réel arrêt. Mais ce

que je reçois, dans la plupart des autres cas difficiles, est plus une perception d'un arrêt plus fondamental, qui est celui des mouvements intérieurs, de l'élan vital, de l'énergie et des perspectives de vie (avec la compagnie de soi), comme si une gangue lentement progressive les avait menés, à un habitat, leur corps, dont mentalement ils se désolidarisaient.

Il fallait donc chercher un mouvement à percevoir, à retrouver, à susciter, à donc permettre, et dont le premier et le plus simple à poser, fut celui du mouvement de la marche, exercice si salutaire au corps et à l'esprit, quand il est mis en pratique.

Mais ce mouvement est aussi celui du regard que le patient porte sur sa maladie et donc son acceptation, son intériorisation si nécessaire pour se soigner et s'en échapper. Et il faut ici donc nécessairement interroger le silence dans laquelle celle-ci se niche.

Et l'une des étapes fut de comprendre que la priorité première du patient assailli de son silence, est lui-même, à côté, de l'homme malade qu'il est devenu. La maladie lui demande soudainement de se souvenir de qui il est, frappant violemment à sa porte et l'éveillant en sursaut.

Qu'en est-il de sa vie, de sa représentation intérieure comme humain vivant une vie, lorsqu'une maladie définitive survient, lorsque *l'après* n'est plus dans la continuité de l'avant ? Nous parlons de sa maladie et des moyens de la combattre, et lui pense à lui, pauvre hère douloureux.

Ce que je compris alors, était que l'important était dans l'in-mesurable, dans l'avant, dans la représentation et l'identification du patient à *un* de lui-même. Et souvent en ce un lui-même qu'il a perdu et que la perte plus ou moins consciente paralyse : comment faire face, comment se battre, comment changer sa nourriture, quand on est devenu à soi-même étrange et un presque étranger, aux ressorts fatigués ou épuisés ?

Tout de son histoire se coagule alors pour ne pas faire. Certains continuent de dire qu'ils font, mais ils ne font ni pour être ni pour avoir, juste pour se dire qu'ils sont là puisqu'ils pensent qu'ils font.

Il faut donc aussi curieusement que cela puisse paraître à dire, comme établir dans un premier temps un état des lieux, et aider ainsi le patient à s'identifier à nouveau à ses yeux, pour définir le qui, le pourquoi, et le pour qui il est là, au-delà des apparences rationnelles qui motivent sa demande de consultation.

Et passer donc par une porte de l'intime, de la révélation d'un soi à soi, et d'un soi un peu différent que celui attendu par le patient lui-même dans l'évidence des liens de causalités.

Il y a donc, et en premier lieu, la nécessité d'une médecine somatique qui passe par la distance, la prise en charge technique, la rigueur des comportements scientifiques, avec ses limites et ses impossibles.

Mais aussi, et si on se sent happé par un *autre chose*, à penser l'individu comme un tout indissoluble dans lequel la maladie ou le mal être a fiché un coin qui ne part pas et qui déstructure, et l'installe ainsi dans une blessure qui est celle d'un délogement et d'une non reconnaissance progressive d'un habitat de vie qui lui était propre.

La pratique minutieuse de ces entrevues premières, est faite de chair et d'esprits, c'est-à-dire de vécus et de souvenirs. Aussi bien ceux singuliers du patient que les miens, dans une expérience qui se renouvelle.

Nous posons ici les limites du quantifiable par les outils médicaux dans l'action thérapeutique, et laissons une place à un espace où la rencontre du soma et du psychisme peut constituer une terre, et d'enseignements et de possibles agissements.

Or cette part, là, est celle qui reste en deçà, et elle est la plupart du temps cachée et au patient et au médecin.

Nous savons, et nous ne l'oublions pas que nous sommes dans une relation asymétrique, car en charge de notre part d'une intentionnalité thérapeutique. Et ce quelle que soit la sympathie qui émane de la rencontre.

Aussi il me semble difficile de me contenter ici du concept d'empathie, cher à Édith Stein⁶. Cette « Einfühlung » là, la nôtre, est définie plutôt par l'état d'une ambiance. Cette *intentionnalité*, qui est celle d'essayer de mener à bien une action au service de ce patient malade, dépasse et dénature la réalité empathique. Elle en fait une évidence nécessaire parmi d'autres, au service d'une réussite envisagée de l'action médicale, réussite qui naturellement sera appréciée de différentes façons, aussi bien dans les faits et les chiffres, que dans des plus indéfinissables et également utiles. Comme si la relation à deux n'était qu'au service du troisième, celui de lui qui partira avec lui, relation éthique par les moyens, éthique dans son résultat. Cette éthique de l'entre-deux est celle de notre clinique.

⁶. Stein E., *Le problème de l'empathie*, Paris, Cerf- Éditions du Carmel – Ad Solem, 2012.

Notre pratique a donc pris sa source, sa constitution, son assise, son envol, sur cette capacité de collecte des micro-informations émanant de la rencontre à l'autre, dans ce lieu après tout toujours fort singulier qu'est le cabinet de consultation. Au travers de nos sens, et de notre corps.

Nous avons travaillé, peaufiné cette pêche informative, et pour cela, s'est imposé progressivement à nous que la communication, celle que nous recherchions, celle qui existait presque aussi invisible que celle qui est visible, demandait avec exigence, une égalité de statut dans la temporalité de la consultation. Ce qui naturellement, n'est pas de l'égalité des fonctions ni de celle des responsabilités. Nous avons cherché une ouverture, une avancée pour marcher vers ce que nous avons décidé, mais il nous fallut du temps pour que nous puissions nous défaire des automatismes spontanés du somaticien que nous étions aussi.

Un jour, je compris, après une phase trop longue d'impuissance réflexive, que pour avancer, il me fallait oublier presque tout, sauf ce qui faisait partie de moi.

Il me fallait être comme en premier dans un rythme *en moi*, qui puisse se rapprocher de celui que vivait celui qui se trouvait en face de moi, et je compris ainsi et par la suite, que beaucoup de réalités simultanées se passaient durant ce temps de la consultation, dans cette unité de temps et de lieu, dont l'objectivité et la neutralité apparente ne permettaient de résoudre qu'une partie des problèmes qui nous étaient soumis réellement.

Dans cette réalité perçue et supposée agissante, nous vivons, le patient et moi, des moments et des temps différents, et avec nous et à l'autre, dans un espace qui se passe comme « sans minutes ». Sans minutes, car la perception étire le temps dans l'épaisseur de la matérialité de la chair et en nécessite une lecture. Les minutes ici, ne sont pas des minutes mais des instants, qui se succèdent dans des intensités variables, rythmées et aléatoires devenant ainsi la seule mesure du moment qui se vit. Nous ne pourrions donc, dans le fil de ce récit, éviter de rencontrer à un moment ou l'autre, Bergson, et ce qu'il nous a appris de la durée et de sa mesure.

Mais la mesure, c'est aussi, et j'y reviens bien évidemment, le rythme, ce rythme accordé des deux corps qui se font face et battent aussi et ensemble une mesure.

Nous avons travaillé précédemment sur les concepts d'identité de temps intérieurs, et sur la nécessité pour le praticien de se débarrasser des temps

« morts » de sa propre histoire intime, objets invisibles certes, mais aussi, pouvant éloigner de l'écoute et la disponibilité à l'autre. Chaque soignant ainsi, ou chaque intervenant, dans le suivi de la maladie chronique, devrait avoir en soi et à soi, l'opiniâtreté de libérer une part de son espace intérieur de ses propres encombrements psychiques, afin de favoriser la potentialité de son écoute.

L'histoire que je vis aujourd'hui avec mes patients, est presque la même qu'il y a 40 ans.

Mais dans ce presque existe un tout foisonnant de différences dans le regard que je pose. Au-delà de la délicatesse, de la subtilité et de l'attention si nécessaires, le patient a besoin de l'exactitude du regard que l'on pose sur lui.

C'est-à-dire d'être identifié, et avec exactitude, et avec la bienveillance du *flou*, qui est seul à même d'éviter pour le patient, un sentiment d'intrusion ou d'enfermement. Nous cherchons, dès le début de notre essai d'identification, à accepter les différents possibles qui peuvent l'expliquer, qui s'entrecroisent et font sa trame ; ce qui est vrai aussi pour nous, humain et médecin, car comme lui, nous sommes « un résultat » qui veut à la fois être vu et pouvoir se ressentir encore libre d'une immédiateté.

Tout là-dedans ne me semble ainsi fonctionner que selon deux possibles qui se rencontrent : mouvements et vies allant d'un point à l'autre, et retournant à soi-même. Ou, non mouvements et élan de vie, comme deux portes qui se font face, impavides au souffle des sens et aux bruits des mots.

Nous sommes résultat d'acquis, résultats d'expériences, résultats d'invendus c'est-à-dire d'impossibilités, résultats d'essence parentale et sociétale, résultat de ce que nous avons essayé de faire pour nous en éloigner ou faire progresser le poids de la filiation, c'est-à-dire de celui-là même qui peut être aussi celui du manque de liberté, celui qui nous a été vérité imposée, celui d'être sans pensée de l'être.

Comme on le voit, chaque étape de cette présentation mène aussi à une étape préalable, et donc d'une étape l'autre à un questionnement, qui, répété, peut mener à un dépassement de l'état premier.

« Tout concept naît de l'identification du non-identique », écrivait Nietzsche.⁷

⁷. Nietzsche F, *Introduction théorique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral* (1873), Paris, Folio plus, 2009.

N'est-ce pas là une forme de définition de l'éthique première qui pourrait être celle d'une consultation médicale ? N'est-ce pas déjà là l'idée de l'intersubjectivité, qui peut se dire par l'obligation nécessaire pour pouvoir identifier l'autre, de d'abord savoir et pouvoir le recevoir sans barrières factuelles ou inconscientes ?

Que vais-je essayer de faire durant ce travail, sinon tenter de parler du chemin connu de moi vers l'inconnu de l'autre, et celui du donné de l'autre vers un ressenti imprévu en moi ?

C'est donc décidé, je partirai à l'aventure comme dans la vraie vie qui se crée en se vivant, c'est-à-dire et dans un mouvement et dans le tressautement intérieur du mouvement qui est créé et qui trouve les réponses pour poursuivre le chemin, ce qui aura en soi, le projet de montrer qu'entre la facticité du point de départ et celle du point d'arrivée, le plus important à conter pourraient en être les paysages qui sont traversés autant dans ce qu'ils nous saisissent, que dans ce que nous les saisissons.

Et si j'ai maintenu en moi, et au fil de ce temps, comme une exigence d'apprendre à mieux comprendre pour peut-être réussir à mieux soigner, cette exigence en elle-même se doit d'être à distance de moi, pour ne pas risquer de devenir au service d'une forme d'intransigeance potentielle, propre à l'image d'un moi soignant.

Ainsi j'ai appris aussi du temps, que ces fréquentations-là peuvent être dangereuses, et qu'il était souhaitable par moments d'oublier sa fonction, c'est-à-dire de savoir se promener comme sans but défini auprès d'un patient. Oublier ici, c'est se libérer d'une trop forte imposition, c'est se permettre à la passivité des émotions et à celle du sentir.

Comment et par quoi établir cet autre type de relation qui n'a de symétrie que la légèreté d'une apparence ?

Parler d'émotions fut la dernière étape que je franchis, car parler d'émotions fut d'installer au quotidien la pratique de moi et de mon être, parallèlement au professionnel qu'avec force je restais. Ainsi et pour la première fois après tant de temps et d'années à scruter, dénicher, renifler l'être qui pouvait *trans-paraitre* du patient, celui que j'avais toujours eu soin d'inviter à apparaître, voici que soudain, je me vivais dans *l'obligation d'ouverture* à être en un deux, et à moi-même et à l'autre dans la relation ! Comment dire, ce fut bazar, brouhaha, taper de casseroles, hésitation, difficulté...et sentiment de joie dans le champ, une fois parvenu.

C'est ce qui me donna l'idée de ce travail, reprenant ainsi, et d'une façon différente, cette incessante question que je me posais : qu'est-ce qui fait la possibilité d'une rencontre dans un cabinet médical ?

Au-delà de toutes les connaissances scientifiques et techniques que les années ont pu ajouter à ma pratique de nutritionniste-diabétologue dans un partage certain et utile avec mes collègues de travail, la pratique harassante et légère du suivi des maladies chroniques qui est celle que je vis, m'a amené à constater, et à finir par admettre qu'à l'évidence se joue lors de ces consultations une autre partition. Quelque chose d'avec et de différent.

Je veux nommer ici, cet inattendu à énoncer de la pratique médicale, qui est celui de l'acquis des sens, c'est-à-dire celui qui lie un corps à un autre.

De son corps à mon corps et du mien au sien. Un prêté, un rendu, comme un échange permanent et invisible.

Du touché à l'intouché, du perçu au deviné et à l'imaginé, c'est à notre sens aussi ici, que se constitue la première pierre de la réussite de l'intuition thérapeutique porteuse et d'un lien et d'une ouverture, et qui ainsi se constitue.

Et si j'ai essayé de faire *mieux*, durant ces années, c'est bien dans ce champ-là, que je me suis longtemps exercé, incontournable à mes yeux pour garder un sens à ma pratique. C'est donc de ce corps-là, de cette subjectivité-là, que quelque chose, poussé au plus loin, pouvait peut-être mener comme à une essence d'une vérité partageable ? À quelque chose à transmettre ou à montrer, à quelque concept philosophique ?

Dire déjà que le concept de ce travail est le corps, les corps, est-ce déjà suffisant ?

C'est raconter et faire partager une méthodologie d'observation, de recueillement, de lecture de sentis et de perceptions.

Et cette méthodologie procède d'une vision et d'une mise en pratique d'une attitude de phénoménologie appliquée à la clinique médicale. Car comment raconter autrement, sinon que par une possibilité qui allierait et les sens et la raison, et l'impromptu et le prévu ? Oui, l'écriture et la lecture se devaient d'être phénoménologiques.

Comme si, pour que l'histoire soit complète, il fallait avoir au présent et en permanence, deux oreilles, deux attentions, deux circuits, dans un temps qui se dédoublait en parallèles qui finiraient par se rencontrer.

Il y a donc ici, une forme de *combinazione*, c'est-à-dire un ensemble qui est fait de paramètres objectifs et scientifiques, mais, aussi, et dans un autre champ tout près, de ceux qui sont travaillés, chauffés, courbés, adaptés aux possibles d'identification et d'intégration du patient. Et ceux-ci, en fin de compte, ne peuvent procéder que de l'origine et du sensible, car si nous parlons d'identification du patient, il s'agit ici d'une *façon* qui est nôtre, de l'identifier dans le chassé-croisé de nous -mêmes, c'est-à-dire, et en sorte, en qui il est *pour nous*, tant sur le plan des sens que celui du réflexif. Comme si, pour être avec, et pour prendre avec, il me fallait être dans ma globalité d'avec.

Et pour parvenir à entendre un *murmure* de lui qui nous froisse en passant, de notre corps percevant, en *dessous* ou à *côté* du dit et du montré, il nous a fallu aussi entrer en une attitude intérieure qui s'installe en nous avant même d'ouvrir la porte du cabinet, et sur laquelle, plus tard, nous reviendrons. Car de ce *murmure*, qui questionne sur sa réalité tant il est fugace, mais qui laisse en nous une impression, il nous a fallu déléguer à notre corps, et la vigilance et la charge, et ce *finalement* en suffisamment de confiance, pour en accueillir et en dessiner le tracé de la reconnaissance.

Ainsi, nous voilà à l'écoute du possible d'un imprévu surgissant des traces d'histoire que les patients ont écrit au sel de leurs essais de vie, histoires qui se gardent en un lieu, et en réserve *d'exister*, niché dans un endroit oublié de leur corps.

J'officialise ainsi, ici et à mes yeux, en premier lieu, le *prépondérant fondateur*, de la création et de la qualité de la relation intersubjective au service du soin, dans la maladie chronique.

Quelle pratique médicale ?

Quelque chose semble donc ici égal, voire dépasser quelques fois les ajustements techniques que l'action médicalisée peut proposer.

Il y eut certes et encore aujourd'hui des rencontres qui ne sont que des premières fois, sans avoir pu être « une première rencontre » ; celle où la surprise fait suite à l'étonnement d'un monde que le patient présente en le disant ou en le

montrant à son insu, comme en un continent nouveau qui se découvre, où un concept particulier (lui) émerge. En ces moments répétés et uniques, quelque chose de nous deux *s'altérie*⁸, c'est-à-dire crée et pose la première pierre d'un endroit de nous qui est aussi un endroit de l'autre, dont nous avons un souvenir qui contient une émotion.

Car dans ma partie, ce patient-là, qui vient souvent avec sa demande, vient aussi avec l'officiel, le routinier et le dit de son désir englué la plupart du temps dans ses nombreux échecs précédents. Il dit, en se prenant pour un tout de lui, et oubliant ainsi, l'autre de lui qui a peur, ou ne veut pas. Il nous appartient alors, à nous, d'essayer de faire mieux pour lui.

C'est ici qu'une autre médecine commence, celle qui est silencieuse, celle qui ne se mesure pas, celle qui interroge les désirs, les émotions et les ressentis fragiles, celle qui se lie et se lit en nous.

Car c'est dans ce qui est atteint en cet individu que réside, très souvent sans qu'il le sache consciemment, l'empêchement d'un mouvement vers un mieux-être avec lui. Qu'il ne peut pas, qu'il ne veut pas vraiment, ou qu'il ne désire pas suffisamment.

L'affaire de ma médecine passe donc par une enquête constitutive à partir du résultat vécu par le patient, et se finit quelques fois par un possible de reconstruction.

Mais si ce que j'écris est exact, alors nous vient d'interroger la question du *dépôt*. Dépôt enfoui de douleurs non terminées, oublié consciemment dans un éloignement de répit, mais qui souvent est la source des impossibles⁹. Le patient se souvient, mais ne le sait pas, vivant alors comme séparé d'un endroit de lui.

Nous avons le sentiment que l'homme est « un », encore aujourd'hui, et que c'est la blessure ou la béance de cette unité qui fait l'impossible de la prise en

⁸. Ce terme, que nous avons utilisé dans un précédent écrit, nous semble approprié à une juste expression de l'altérité thérapeutique, puisse qu'elle juxtapose et le mot altérité et la transformation du mot, par la rencontre qui modifie chacun de la rencontre, modification ou transformation, qui demeure, ici et en nous, et qui se réactive de chaque nouvelle rencontre.

⁹. Nous introduisons ici une idée de la phénoménologie, que nous tentons d'inverser : si ce qui se manifeste du patient à nos yeux, peut ne plus être celui de sa place antérieure dans celle d'un ressenti de son unité originaire, c'est donc que quelque chose de lui s'en souvient et qu'il est présent dans son absence. Peut-être qu'une partie du chemin du manifesté d'aujourd'hui à celui qu'il demeure encore d'hier, est alors possible, dans cette marche vers d'où il vient.

charge de ces maladies non douloureuses (du moins durant longtemps), et que sont le diabète, voire le surpoids, dont le visible cache l'invisible.

Comme si un originaire, un authentique, une connaissance de nous au-delà de l'intime était présent, oublié dans ce corps comme une trace de sa beauté première.

Et que son abandon ou son éloignement ou son étirement devenu trop lointain à lui-même, avait laissé survenir dans ce lien défait l'installation et de la maladie et de la révélation d'un de lui déjà *meurtri*, malade dans la maladie.

Survient alors le deuil de la normalité, de l'égalité aux autres (dans une société où nous sommes pour la plupart éloignés des questions de survie alimentaire), dans cette liberté essentielle qu'est le choix de manger ce que l'on a envie de manger, mais aussi, de bouger et de vivre. On devine ici les enjeux régressifs possibles de cette perte de la spontanéité dans des choix et des élans vers les aliments, et les réaménagements nécessaires qui à notre sens vont bien au-delà des conseils comportementalistes que les équipes soignantes délivrent.

En effet, il y manque souvent deux items qui me semblent fondamentaux, et qui sont :

- la solitude infinie qui peut nous prendre face à une situation qui nous dépasse brutalement dans un quotidien banal. Ce qui fait que c'est bien loin d'un tout de nous conscient et responsable, qui alors, décide ou se laisse aller, face à la brutalité d'un abandon ressenti, et celle d'un sentiment d'impuissance, qui alors nous étreint.

- et aussi, la question de la liberté, cette liberté d'action qui est *aussi* une liberté avec un vrai de nous, et qui demeure comme un moyen archaïque et répété, de pouvoir s'exister face à la présence permanente de la mort.

Nous reviendrons dans le courant de notre travail sur ce que nous entendons par la notion de « liberté ».

Comment pouvoir dire ?

Alors, comment pouvoir raconter ? Que nous en dit Francis Ponge ?

« Historiquement, voici ce qui s'est passé dans mon esprit :

1. J'ai reconnu l'impossibilité de m'exprimer ;
2. Je me suis rabattu sur la tentative de description des choses (mais aussitôt j'ai voulu les transcender !) ;
3. J'ai reconnu (récemment) l'impossibilité non seulement d'exprimer mais de décrire les choses. »¹⁰

Et c'est moi qui, médecin de ville, ne peut m'empêcher de rajouter :

« Oui, c'est vrai, mais je me dois d'essayer, et c'est ainsi. »

Et je vais essayer de le faire par l'intermédiaire de ce que je connais peut-être le mieux, et ce dans une pratique que j'ai subie avant que de l'organiser et la perfectionner : ce dont je parle ici, c'est de l'utilisation de mon corps, mon propre corps, dans ce lien qu'il a à moi, dans ce lien que j'ai par lui à l'autre, dans ce que l'autre produit en lui, sur ce tapis tissé main de mille fils de couleur de laines diverses et enchevêtrées, rigoureuses et brouillonnes, solides et effilochées.

Le but de ce travail est de raconter et par la clinique et par la réflexion, comment, mon propre corps, qui est ce qui me reste après ces quarante années de pratique et que j'avais dès le départ, a été l'un des outils primordiaux que j'ai utilisé au service de mes patients. Ce corps qui, non seulement va me permettre de raconter des histoires, mais aussi d'essayer de raconter l'histoire structurante de ces milliers de vies rencontrées au fil de ces années, ce dans une méthodologie qui se veut phénoménologique, c'est-à-dire au plus près d'un réel et d'un humain.

Notre corps peut être un outil en sommeil, un outil en transformation, un outil de re-création qui permet alors au temps de rencontrer l'espace. Il y a des raisons à cela, et cela fait partie de notre projet d'en révéler quelques-unes.

Ce travail, là, c'est le travail sur le silence et la parole, sur l'aveugle et le vu, sur l'apparence et sa réduction phénoménologique. J'essaierai ainsi dans un premier temps de faire ressentir de la clinique, celle qui est propre au toucher, du même et du séparé. Et c'est aussi pour cela, que j'ai commencé ce propos par ce prologue. Quitte à parler du corps, du mien, alors pourquoi ne commencerais-je pas par cette origine qui soudain à côté de ce travail m'est réapparu ? N'est-ce pas là, comme l'écrit Marc Richir¹¹ dans la revue *Esprit* consacrée à Merleau-Ponty,

¹⁰. Ponge F., *Pages bis, Proèmes*, Paris, Gallimard, 1948, p. 206.

¹¹. Richir M., *Le sens de la phénoménologie dans le "Visible et l'invisible"*, Revue Esprit, Juin 82, p.145. : [...] « S'il y a toujours de la vérité dans cette manière de philosopher, c'est dans le parcours ou dans le mouvement lui-même, et non plus dans telle ou telle "idée" acquise. Car si nous, êtres philosophants, sommes toujours déjà pris dans la structure métaphysique de la chair, c'est au prix

qu'est le début d'une singularité philosophique qui s'écrit de l'originnaire ? J'ai eu cette chance d'en retrouver comme à nouveau quelques bribes, qui ont été le point attaché au départ de mon récit, et ce texte de Richir tel que je l'ai compris, m'a incité à oser et à entreprendre et à poursuivre, au fil de mon pas.

Nous suivrons ainsi un déroulé apparemment simple, qui se passe au quotidien de nos consultations de ville, en essayant d'y traiter dans un regard volontairement décalé, les substances et les affects, les mémoires et les émois, les touchers et les vécus, que les sentis de notre corps ont traversés, en égalité d'être de chacun de nos patients. Et si le fil du chemin ne se rompt pas en le parcourant, nous établirons pensons-nous le fait qu'au-delà du subjectif et du réflexif, et par le biais d'une démarche de *phénoménologie clinique appliquée*, se joue par l'accès au thérapeutique de cet acte médical, quelque chose qui a trait à l'unicité et à l'originnaire.

Comment rencontrer cela et comment le raconter ? Mon écriture est particulière et s'inscrit ainsi dans une matière propre, et par-devers mes origines et aussi par-devers mon présent de thérapeute. Je parle de cette façon qui va être au fil de mon écrit retrouvée et renouvelée, et qui s'énonce d'un premier dit, dont il nous faut rejoindre la source en offrant à discussion ce qui le constitue.

Ainsi, l'écriture se présente *ici*, par le fait énoncé. Quelque chose est là, présenté, incontournable, se trouvant placé sur le chemin où *nous déambulons*. Nous sommes alors nous humain, imposé d'une phrase, comme d'un fait soudain qui surgit et nous surprend, et dont nous devons transcender de *notre prise* les parts difficiles à décrypter, pour parvenir à comprendre comment et pourquoi et en apparence, soudainement, elles sont là. Le temps et la minutie des pas nous seront alors nécessaires, pour aller au-delà de ce qui est là, devant nous, comme déjà un résultat. Cela m'évoque comme un écrit talmudique, dont je me trouverais imprégné comme dans une naturalité. Et je me dois ainsi de m'en faire l'exégète, pour, et en comprendre, et en faire comprendre son déroulé sur ses différents plans (dans l'épaisseur) par des liens qui l'expliquent. Si cette écriture se donne avant de se livrer dans un substrat qui lui est naturel, c'est qu'elle prend aussi son assise et sa vigueur grâce une source qui la nourrit d'un égal et fort courant de vie. C'est celle que le patient m'apporte à chaque consultation. Chaque demi-heure, un fait

de ce paradoxe que, dès que nous nous mettons à philosopher, cette structure, *nous la dessinons à neuf* du même coup, nous l'inventons dans le moment même où nous croyions la découvrir. Pour nous, [...], il est désormais impossible de philosopher autrement qu'au singulier, car le singulier est notre seul mode d'accès à l'universel [...] »

énoncé, immédiat, non évitable, m'est imposé par le dit du patient. Il m'assène un résultat, c'est à-dire un état, un résultat vécu, qu'il nomme dès qu'il entre dans le cabinet et qu'il m'impose par le choix qu'il fait *de penser* que je puisse l'aider. Il me dit : « je suis trop gros, je n'arrive pas à maigrir, je suis diabétique je n'arrive pas à faire baisser mes glycémies » ; ce sont des faits qui sont imposés, que j'accepte en praticien, mais devant ces impossibles énoncés, je dois, au-delà des mots dits, trouver le sens, remonter, de ce réel qui surgit dans ses mots, à l'origine du dit et du fait, pour en trouver peut-être et une explication plausible (souvent différente de ce qu'en pense le patient), et, peut-être, une solution. Mon écriture est dans la permanence scrupuleuse d'un ajustement d'échos entre le patient et moi, entre sa vie et la mienne en consultation, et ce, par le biais d'un choix, qui est de celui d'identifier, de m'installer, de favoriser, de suivre le fil d'un lien, en le patient lui-même, et entre lui et moi, le plus apte à se poursuivre et le plus propice à s'épaissir. Mais aussi, et par ailleurs, cette écriture changera sa forme, pour s'adapter au mieux qu'elle peut, aux changements de décors et d'ambiances, sur la scène qui se déroule. Elle pourra se faire narrative, interprétative, littéraire, poétique, associative et intuitive, pour finalement épouser de son mieux la philosophie inscrite dans l'instant qu'elle traverse. S'osant même par moments, à suivre des chemins de traverse.

Comme si, ainsi que l'écrit Ravaisson¹², cette mise en scène d'écriture suit le fait que « Tout vient de principes ou de causes qui créent en se donnant » et que j'y introduisais, en plus et de façon comme première, la relation patient-médecin, par le patient tel qu'il est et le médecin tel que je suis, en mettant en scène, et à chaque fois de la rencontre, « que l'essence même de l'être est de communiquer, et de ne se compléter qu'en se donnant »¹³.

¹² . Ravaisson. F, *Testament Philosophique*, Ed. Allia, Paris, 2008, p.65.

¹³ . Ravaisson. F, *Ibid*, p. 141.

L'écriture et son outil

Je commencerai ainsi ce récit par une phénoménologie des rencontres, des lieux et des habitats de chacun. Phénoménologie, forcément elle, *forcément*, car seule à même de suivre le fil sans établi, sans préjugé, sans distances ni hiérarchies, dans cette intentionnalité d'identifier le fait premier. Juste les faits, qui apparaissent et disparaissent, qui s'unissent pour dévoiler et pour aider, aussi bien dans leur objectivité présente que dans l'absence qu'ils contiennent et qui les rend parfois comme échappant à la logique médicale, et dans une trace d'un ailleurs surgissant. Alors de cet écrit talmudique en essence, à cet écrit de phénoménologie clinique seule à même de transcrire, un lien simple s'impose, comme le seul à *être* intrinsèquement philosophique. Le seul lien qui puisse lier les temps et les espaces, le patient et le soignant, c'est le lien constitué par la vérité, celle justement de l'empreinte qui correspond à une trace : vérité de l'écrit, vérité du vécu, vérité de la pensée, vérité des champs successifs qui s'ouvriront à moi et au lecteur. Mes pas seront philosophiques dans des vérités qui peut-être créeront des pas. Car c'est ainsi : ce que nous *sentons* être de la vérité, nous anime. Et s'il nous faut commencer, alors commençons par le début, c'est-à-dire par le lieu et par les lieux de nos intériorités, poursuivons par les corps, et comment entendre ce qu'ils disent et expriment dans ce dialogue singulier avec le corps de l'autre, et puisque nous sommes médecins et que les faits objectifs doivent, nous dit-on, être évidents, essayons donc de mesurer ces corps, c'est à-dire de les peser, de les toucher, de les attendre dans leur éventuelle révélation à guider notre chemin vers le début de l'histoire à laquelle, dans cet instant, nous participons. Nous poursuivrons ainsi, cet entre-deux qui s'installe dès le patient présent, entre les somas et les psychés, mais aussi, entre le tangible et son objet, et l'indiscernable et son sujet. Peut-être, et si l'alliance finit par se faire, nous aurons ainsi constitué, entre soignant et soigné, comme un *nouveau* milieu, propice à une *inter-action thérapeutique*, qui est faite et d'action et de proximité, milieu qui pour pouvoir mener à l'utile du soin, devra être mobile, changeant, adapté, stable et authentique, représentant ainsi ce qui peut apparaître de deux mondes qui, s'approchant l'un l'autre, s'unissent en un endroit, se mélangeant dans leur différence, pour pouvoir accomplir.

Nous laisserons tout d'abord la place à la clinique, laissant au brut de la vie dans son impavide répétition en consultation, la première des places. Nous tenterons par la suite, de comprendre ce qui est sous-tendu et s'entend, dans la présence d'un visible, et dans l'ambiance d'un moins visible que le corps contient, qui prend une part que nous trouvons souvent prépondérante dans le devenir de l'acte thérapeutique. Enfin, nous essaierons, car notre propos est toujours bien celui-ci, d'identifier, ce qui de la vie en consultation nous rattache à une philosophie dont n'avions pas tout à fait conscience en pratiquant nos actes médicaux. Pour essayer, dans un relevé que nous voudrions scrupuleux, de faire de cet infini perçu dans la présence de l'autre, *une façon*, comme neuve, de comprendre et d'exercer.

Chapitre Premier

Le lieu des corps en présence

Le lieu, avant d'entrer

La porte, dont l'origine étymologique est apparentée à *Portare* (transporter) et *Poros* (à travers), signifie le passage dans un devenir qui s'inscrit dans un temps non connu, comme en un présent d'un futur et en un passé du présent.

Janus, le dieu des Portes avait pour mission, entre autres, d'ouvrir le passage d'un mois sur l'autre.

La porte de ce cabinet témoigne, elle, d'un possible passage d'un moi à l'autre.

La sonnette dingue de son carillon exsangue, j'appuie sur le bouton qui libère la porte ; j'entends le patient s'asseoir, puis se relever et chercher une revue.

Je me donne encore un peu de temps, voguant dans mon absence intérieure provisoire ; je me sens un peu essoufflé, comme flou et peu identifié.

Un corps n'est pas identifié sans le lieu où il se situe, et il est ici, lui, dans mon cabinet de consultation.

Un homme est entré

L'homme est là, fixant d'un regard intéressé la masse luisante et argentée qui coiffe la plaque aux quatre feux, à peine discernable de l'endroit où il est assis. Il regarde la cuisine, en m'attendant, dans l'appartement *qui contient* mon cabinet médical.

Il refait le tour, d'abord dans son esprit, puis se lève.

Une fois la porte ouverte, après avoir passé cette sonnette étrange car possédant comme deux yeux, l'un gris qui est surchargé d'un autre, bleu (il y a deux sonnettes), après avoir attendu que la gâche électrique n'en libère le huis, après avoir poussé fort une porte hésitante et ainsi pouvoir entrer, la première chose qu'il a vue deux mètres après l'entrée, est une jolie table de bois ancien, aux pieds courbés et éthérés, sur laquelle attendent des revues.

Plus loin, c'est un vide-couloir qui s'étire devant lui, et qui va vers le fond en s'élargissant sur le côté droit où attendent canapés et chaises.

Derrière le premier fauteuil plutôt large d'assise, fauteuil en osier et en teck massif avec accoudoirs, il y a à nouveau un vide que l'on perçoit sans le réaliser : il y a là une forme faite d'enjolivures travaillées entourant un miroir de 1 m 50 sur 1m.

Il met du temps à se rendre compte que l'encadrement entoure un vide de mur, et en y prêtant attention, au lieu de son visage il voit le mur derrière et une porte sur laquelle est indiquée « Toilettes ». Surpris, il sourit, à peine.

Il remarque alors qu'au-dessus du fauteuil de gauche il y a un tableau aussi un peu étrange, qui montre un lieu semblant champêtre, où l'on peut voir une vraiment grosse femme peinte, assise et appuyée près d'un arbre, qui semble jouer d'un pipeau. Elle est alanguie et quelques moutons l'entourent en semblant l'écouter, à l'évidence heureux.

Elle aussi le semble. Sa longue robe d'un pourpre léger la couvre jusqu'aux chevilles, mais l'on devine aisément les courbes alourdies, arrondies et pesantes qui s'y cachent.

En somme c'est une grosse heureuse dans la nature, se dit-il pour conclure.

Il se rassoit et prend un hebdomadaire aux titres claquants de première page qu'il feuillète machinalement. Il a chaud.

Il remarque à nouveau un encadrement avec une peinture en face de lui, dans la partie cuisine à l'américaine qu'il ne distingue pas bien. Il se lève alors, et va s'accouder sur la zone découverte, remarque deux chaises de bar et s'assoit sur celle qui est la plus proche. Il voit mieux alors la cuisine.

Évier, tasses de cafés, un meuble vitré, dedans une grande horloge Ikea, arrêtée.

Ses yeux se déplacent et fixent une lithographie de Miro.

Il s'agit d'une aquarelle, montrant une sorte de clown-homme tiré par des traits différents, comme dans des lignes qui dessinent et une plénitude humaine, et une fragilité de pantin. En dessous il est écrit « Parler seul. 1948-1950 ».

Il vient se raser, reprend son magazine, à nouveau n'arrive pas à y prêter attention, se relève et se dirige vers les toilettes.

En passant, une photo, en 30x40 sous cadre de verre, ancienne.

Très belle, la photo, des enfants du sud, arabes sans doute, saisis dans le vif, en une prise de vue rapprochée, avec des rires sur une peau basanée recouverte de sable pour certains, certains restant flous ce qui donne aux autres comme un jaillissement hors du cadre. Des enfants en vie.

Les toilettes sont difficiles d'accès, car la porte une fois ouverte laisse peu d'espace pour passer, dans ce couloir qui est derrière le faux miroir.

Il s'y glisse, surpris de la lumière crue.

Un petit lavabo, une serviette bleue nuit, un gel main de chez Leader Price, senteur des bois. Le papier est correct ni trop, ni pas assez.

Un vrai miroir de 70x50 cm, sans encadrement, plaqué au mur, avec 4 petites équerres métalliques pour le maintenir.

Sur la droite 8 bandes de largeur et de couleur différentes, qui comme un arc-en-ciel gai, courent de haut en bas. À gauche aussi mais elles sont plus fines, il les compte il y en a également 8. Il se sent satisfait que celles de droites soient plus larges. Quoique...

Il tire la chasse, se nettoie rapidement, ressort difficilement, et retourne s'asseoir. Quelque chose l'inquiète, quelque chose ne tourne pas rond. Il ne sait plus, il ne sait pas quoi. Il n'est pas bien dans son lieu, c'est-à-dire en lui. C'est cela, il n'est pas bien, son lieu ne lui répond pas comme d'habitude, comme avant. Il se dit mais c'est quoi, et se répond, je sais pas, c'est pas...comme moi, comme ce que je me connaissais.

Quelque chose entre lui et son lieu a changé, comme si l'écho de lui avec lui ne faisait plus le même bruit, comme si la propagation des ondes était plus faible, plus plate, plus atone. Comme s'il s'agissait moins de lui.

C'est ce qu'il commence à percevoir, mais saura-t-il le lui dire ?

Il ne sait pas s'il a quelque chose, ou si quelque chose lui manque.

Il fixe le tapis de laine de couleur moutarde, ne s'intéresse pas aux motifs qui s'y inscrivent et attend en silence. Non, c'est sûr, il *a* quelque chose.

Par moments il remarque le parquet de bois et suit des yeux les veinures plus claires.

Il attend. Il a soif et se dit que puisqu'il y a une cuisine, autant l'utiliser. Il y entre regardant le petit carrelage du plan de travail et de la crédence, fait de dégradés de brun et d'orange. Les verres sont là ainsi que des tasses près de la Nespresso à double tête. Il boit de l'eau en regardant une plaque minéralogique du Québec RGO323D, aux lettres bleues sur un fond blanc, « *je me souviens* ». Il passe rapidement son verre sous l'eau pour le nettoyer imparfaitement, le pose et retourne s'asseoir.

Son regard se tourne maintenant souvent vers la porte du cabinet, comme si la tension du moment pour lui devenait difficilement soutenable. Son pied bat malgré lui, et il croise et décroise ses jambes. Il trouve le temps long et remarque soudain que la porte du cabinet est peinte en jaune. De là où il est, il voit une zone centrale un peu grumeleuse, bois ou verre irrégulier peint en jaune clair pour opacifier.

Il se relève et s'approche doucement. Oui c'est du verre peint, et au moment de retourner s'asseoir, remarque un dessin dans un cadre de carton d'une sorte d'homme agité, de noir tracé. Un homme semblant plus mal que lui se dit-il rassuré, en reprenant sa revue.

Il la repose sur ses genoux et se demande s'il saura dire, et comment il le dira.

Il se dit alors, raconte, raconte comment, raconte ton malheur.

Le lieu, avant de sortir

17h03. Va falloir y aller. Je reprends une conscience aigüe de moi, et me dirige vers cette porte intérieure qui mène à cette autre vie, tout près.

C'est à cet instant que cela commence : je me dénude à moi, je me disparaïs, je m'évan-esse¹⁴ volontairement. Depuis toujours c'est ainsi que cela me prend.

Disparaître de ma présence à moi, de mes encombrements et de mes possessions, de mes obsessions et de mes passions, pour devenir, et un accueil en rythme, et un espace de passivité, bruts à la rencontre.

Il y a donc un avant de rencontre, un avant de l'élan qui me propulse vers la porte. Cet instant me paraît long, quand assis, j'ai le sentiment de me vider de ce qui me fait. Je me vide, comme si je me préparais à l'entrée en scène, à sentir déjà ou presque, toutes ces micro perceptions qui sont autant de sentis dans ce sentiment de faire le vide, et tout en cet instant préalable, se réduit en moi au microscopique.

Je me prépare à l'infra clinique, l'infra perçu, l'infra officiel, le choc de l'émotion, tout ce qui peut magnifier les présences car dans ce vide tout devient plus grand. Je m'installe ainsi, et me prépare à un ailleurs. Celui qui fait partie de l'ici, dans la temporalité qui se partage.

Et si je ne sais pas encore pourquoi, je me sens dans cette obligation, devenue comme une immédiateté instinctive, rapide et péremptoire, de ne plus être là, d'être un cadre ou une enveloppe, de ne plus être que par mon attention, et mon souffle.

Je commence à me retirer, comme une mer attirée.

Je vais recevoir quelqu'un qui souffre peut-être plus que moi et qui à demi éperdu ou à peine ébréché va m'apparaître.

Je me dois ainsi de lui laisser place, restant une toute petite pierre scintillante dans une apparence de rien, pour qu'il puisse s'installer, c'est-à-dire se sentir dans son endroit.

¹⁴. Comme dans un disparaître (du latin « evanescere ») *en* essence (« *essentia* » = *existence*), m'ouvrant alors, en une forme de fragilité, c'est-à-dire, dans un espace premier de perception.

Mon premier pas

Je me lève et fais un premier pas, déjà autre, dans cette ouverture intérieure qui s'installe et s'étire. Comme déjà dans un soi sans une forme que je puisse définir, un soi mouvant, un soi prêt à s'adapter, et qui prendra cette forme, là, que la brusque présence de l'autre, finira par lui imposer.

Dans ce premier allant, comme pour faire de la place au vide, je me range très vite intérieurement. Comme si ma place à moi se transformait doucement en une vague lente et épaisse recouvrant les murs du cabinet, en en faisant un lieu protégé où je ne m'apparais pas encore, mais où je me sens être à venir.

La place est nette mais je me sens affaibli de cet ordre et de ce vide que je viens de créer spontanément.

Au deuxième pas, mes jambes sont plus fortes, mais j'ai au-dessus, comme un léger flou, et comme un creux qui demeure en un centre mal défini.

Au troisième et au quatrième pas, quelque chose se structure en moi, et se ramasse, telle une boule de glaise compacte que je tiendrais dans la main ; je vais de l'avant avec moi, concentré, physique, charnel.

En matière et en mouvement

C'est au cinquième pas que je m'élève en moi, me résumant à un point ubiquitaire adossé à des jambes, prêt dans la tête à presque tout voir ou percevoir.

Mais l'équilibre parfait à la réception de l'accueil de l'autre, se noue dans ce sixième pas, qui marque l'atteinte de la porte, et où je fais trois mouvements simultanés, marcher, ouvrir la porte et voir pour la première fois ce nouveau patient, en étant au plus humble, au plus ouvert, et au plus petit de ce moi-accueillant, que je puisse ressentir de l'être.

Il me fait honneur (de ce vieil honneur oriental qui est collé à mes pieds) de venir me visiter. Il est chez lui, il est pour lui.

Je suis là, sans presque moi, en suspens, et dans un espace où je ne sens que partiellement ma présence, je suis comme *tout à lui*. Je m'imprègne, déjà, dans ce souffle qui rencontre le premier de ce qui se présente.

Comme dans ce dernier instant que celui qui tient l'archet connaît, ce souffle qui se retient et qui se vide alors de tout ce qui n'est pas le souffle, c'est un souffle propre, c'est-à-dire, une essence de souffle, un souffle d'origine.

Qui existe en moi, parce qu'il est là, lui, une fois la porte franchie, et donc, et après son entrée, dans un souffle qui s'échange, un souffle qui se crée, c'est-à-dire, un nouveau souffle.

C'est déjà, et à partir de ce rien qui peut être primordial, et comme de ce souffle d'origine, que quelque chose peut se créer.

Mais, avant la poignée de main qui scelle toujours la première officialité du moment, il y a eu et d'abord ma poignée de porte.

Une première poignée

Je n'ai jamais bien su la prendre, et j'hésite depuis toujours devant la rondeur de son métal argenté et soyeux.

Subtile à la caresse, vibrante me semble-t-il, elle ressemble me dis-je, dans son jeté et son arrondi, à une arcade sourcilière droite. Elle a une épaisseur à ma main parfaite, liant dans une préhension facile, et douceur et rondeur, mais aussi, la subtilité du glissé. Pourtant, je la prends avec force, sans lui demander avis ou permission, mon pouce se plaçant sur cet angle-là à gauche, comme entre le coin du sourcil et l'arête du nez, où se trouvent des angles biseautés tranchant dans le vide.

Ma main glisse, malgré elle de cette habitude possédée, d'abord rapidement, enserrant le boudin d'inox froid et soyeux à la fois, et une fois la prise établie s'y écrase lentement en entraînant une douleur vive qui me « sursaute » au niveau de l'éminence. Chaque fois que j'ouvre la porte, cela me fait, et chaque fois que cela me fait, je sursaute. C'est toujours ainsi que cela se passe.

Comme si je me prépare à une douleur à assumer, à sa présence en moi aussi aiguisée que ce bout de métal qui s'enfonce dans ma chair. Je vais me prêter à l'autre et cela va commencer vraiment ici, après la poignée.

Qu'ai-je à faire d'autre qu'ouvrir ma porte, pour être déjà pris dans le tourbillon de l'altérité faites de perceptions et d'émotions, que je vais devoir organiser en moi ?

Dans cet enchaînement apparemment banal, s'écrit le début de l'histoire que je vais vivre et devoir vivre, et que j'accepte alors, comme un dernier paraphe sur le contrat qui va s'établir entre lui et moi. Ainsi, et dans l'arrondi de cette poignée, et dans cette perpendiculaire intangible, s'inscrit la trace invisible mais palpable de l'écriture d'un volontaire accepté.

Grâce à elle, grâce à ce dernier relais, la volonté va prendre alors ce corps déjà préparé mais pas encore prêt.

Empathique et utile, tranchante comme une vérité qui surgit, aux aguets, la poignée va rencontrer ma main, qui perçoit déjà et au-delà d'une dernière et petite douleur, le champ des possibles et des imprévus.

Et si elle permet simplement la rencontre de l'autre, elle ferme aussi, temporairement, mon parler seul.

Tout d'abord dans cet espace-temps, ce moment de marche, cet aperçu dans une fraction de seconde éthique, qui est le premier moment d'un recevoir ouvert et d'une altérité à venir, et où presque tout se passe déjà avant tout mot, comme dans une connaissance première et ontologique de l'autre qui s'impose immédiatement à moi. Je retrouve dans l'instant, mes connaissances accumulées sur le marcher, le lever, le bonjour, la voix, le déhanchement, la façon d'entrer, de s'asseoir, de se poser, d'attendre, de commencer de parler de soi. Tous ces micro-mouvements, entre l'autre et mes sens, entre mes sens et mes émotions, entre mon décryptage et son étayage, finissent par me faire bouger intérieurement, dans un mouvement rapide qui me déplace en un endroit, et dans une façon d'être dans mon intime, où il me semble que très vite, je m'accorde déjà dans une rencontre potentielle à l'autre qui se montre, bien qu'encore invisible.

J'introduis ici la notion de rencontre qui dépasse, on l'aura compris, le fait de se rencontrer.

Cette rencontre est inaugurale. Elle est comme une *fiancaille* thérapeutique, qui durera le temps d'un service à rendre.

Elle est comme la constitution d'un habitat que ce « rien » préalable que j'essaie d'atteindre peut essayer de permettre.

Comme si rien ne devait imposer aux patients, autre chose que son soi à mettre sur la table, ici reçu dans ce bureau en désordre, c'est-à-dire dans un endroit qui ressemble à une histoire ancienne et de toujours, dont les traces et les souvenirs s'accumulent et se chevauchent. C'est dans cette place, qui très vite peut aussi lui appartenir, car faite d'un temps sans temps, qui ressemble à un temps, presque intact à lui-même, car encore et toujours dans une possibilité de se faire. Comme dans un temps toujours présent, et qui ne nous arrête pas.

Tel est le lieu de nos deux corps en présence, rattachés l'un à l'autre par la recherche et la dispense du soin. Il y a la maladie et la médecine, et il y a, *aussi*, cette étrangeté in-appropriable par la pensée de l'apriori, que charrient les émois, les perceptions, et les pensées. C'est un espace, c'est un endroit, ce peut être un lieu de soin. Où la rencontre peut se faire.

Et la première chose que nous rencontrons officiellement, est celle d'un corps que porte en cet instant l'autre, qu'il vit comme s'il lui devenait *étranger*, c'est-à-dire dans une distance qui s'agrandit, entre lui et ce qu'il connaissait jusqu'alors de lui.

Chapitre 2

Vécus et pensées autour d'une clinique

1. Les vécus

Un corps qui devient étranger

Je suis là et absent. Quelque chose tourne, non, me fait tourner. Quelque chose cherche à se poser et à s'ancrer.

Je bouge. Je fais, continue de faire, m'attable, m'occupe, me lève ; je parle et je souris. Je réponds, ramasse les assiettes. Je parle, je souris encore, je réponds.

J'ai peur. Un effroi me traverse. Je dis un mot pour un autre, mon cœur s'agite.

Je transpire. Mes mains. Dans ce brouillard qui m'enveloppe, je pense, je vis mes mains comme si elles me collaient au visage. Elles sont mouillées, les paumes luisent, machinalement je les essuie sur les cuisses de mon pantalon.

Je sais que ce n'est rien, je me dis que ce n'est rien, mais je sens que quelque chose *peut* m'arriver.

Je suis happé, je change comme de monde, je le quitte par moments, je suis attiré par quelque chose qui m'effraie, je sens ce moment où ma résistance apeurée s'effondre comme dans un cri intérieur soulagé de ne plus lutter. Je lâche, je tombe, je plonge dans le gouffre et ne sent plus mon corps. Je change, comme de temps.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ? »

« Ton café, là, il est complètement froid ! »

« Ah, oui, je rêvais... Ce n'est pas grave, il me va comme cela, *aussi*. »

Cela m'arrive régulièrement maintenant.

Quelque chose ne va pas. C'est comme si, je ne me connaissais plus, que je perdais mes repères.

Mais, qu'est-ce qu'il y a ? Je ne suis plus *le même* !

Je me dis ça, ou plutôt quelque chose me dit cela de moi, alors que je lutte encore pour ne pas savoir.

J'ai continué comme auparavant, semi automatisé avec cette bonhomie coutumière et cet attelage si immédiat à moi. Mais non, je sens bien, je ne sais pas quoi, je fais semblant, il y a même des fourmis qui me piquent et m'envahissent parfois. J'ai peur, mais j'ai trop peur, je ne veux pas le savoir, c'est trop dedans en un endroit qui m'échappe, un endroit que je ne parviens pas à toucher.

J'ai continué, un peu d'abord : j'ai mis mes chaussures, j'ai mis ma casquette, je me suis regardé, tout me semblait conforme, et me ressembler m'a fait d'humeur si bonne, que je me suis souri dans mon miroir.

Tout semblait à sa place. Et puis ça a bougé à nouveau. J'ai téléphoné et j'ai pris rendez-vous.

Et puis, quoi ? Il m'a dit, « c'est normal, vous avez eu une anesthésie, c'est les suites de la petite intervention que vous avez subi, d'ici un mois tout ira bien, vous verrez.

Tiens, prenez ces deux comprimés de vitamines tous les matins, cela vous fera du bien. »

C'est ce que j'ai fait, souriant au bon gré de ma vie. Et avec, en moi, la certitude rassurée de sa continuité joyeuse d'elle-même.

Et puis, à nouveau, j'ai eu des trous. À peine au début, et comme dans un mini éclair, rapide et scintillant, qui dans sa fulgurance cache un vide.

Et puis c'est devenu régulier, et je me suis dit qu'il avait raison, que j'étais vraiment crevé. J'ai eu des trous, des glissements, des absences, et des vacillements.

J'ai pris lentement conscience alors que quelque chose se passait, que quelque chose devenait indépendant, que quelque chose m'imposait. Comme si je ne pouvais y échapper, pris dans cette tenaille qui soudain me contenait.

Dans une douleur, diffuse, filante, *réapparante*, et réapparue.

Et je suis passé imperceptiblement de la soie de la vie avec mon corps, à la douleur d'un corps qui m'a dit, « tu es en moi, tu es moi. »

« Je ne suis plus à toi, je suis à l'autre qui est la douleur et ma douleur c'est toi. Je souffre et tu n'y peux rien. »

Je me réveille en sueurs, mal à l'aise de cette impression nauséuse et cauchemardesque.

Je me précipite aux toilettes, une urgence.

Je décide de rappeler le médecin dans la journée.

Y'a un truc qui ne tourne vraiment pas rond. Je me demande si je n'ai pas abusé du rosé hier soir. À 17h, j'y étais, j'ai attendu.

Ça a été long. Du bruit, des va et vient, des enfants qui s'agitent, la porte qui s'ouvre pour laisser entrer quelqu'un d'autre.

Et lui, toujours la voix grave, autoritaire et amusée.

Je lui raconte ce qui m'arrive. Il m'interrompt pour me demander si j'ai des soucis, des préoccupations. Je sursaute, il prend cela pour un aveu.

Alors que moi, ma préoccupation c'est : qu'est-ce qui se passe en moi ? Je ne comprends pas ce qu'il dit, j'ai l'impression qu'il ne me voit pas.

Je dis, je crois que j'ai maigri. J'attends qu'il m'examine.

Il me regarde en silence avec comme une petite moue dans les yeux.

Il dit, « bon faites ces analyses et revenez me voir, bien que je sois sûr qu'il n'y ait rien de grave. Prenez ce petit calmant en attendant et passez-moi votre carte vitale. »

Je ne suis pas sûr d'avoir vécu ce moment-là, à peine entré déjà parti. Mais lorsque je regarde mon visage blafard avec ce sourire figé dans la glace de l'ascenseur, je sais que c'est vrai.

Je rentre chez moi, en me demandant si j'ai de la fièvre.

Je n'ai pas de thermomètre. Je m'endors, agité.

Le lendemain je suis mieux, je me sens mieux, je ne sens rien. À l'intérieur je bouge normalement.

Un sourire qui pétille me vient. Allons-bon, ce n'était rien, peut-être un vieux virus qui trainait par là.

Au boulot ce matin je ne fonctionne normalement pas de tremblement intérieur, pas de bouffées de chaleur, pas de petites sueurs.

Pas d'autre chaleur que celle de mon corps. Pas d'autre présence aussi. Je suis moi, je suis lui, je ne suis pas trois.

La journée a été merveilleuse, comme si mes pores s'ouvraient à nouveau, épanouis à la surface du monde.

Belle nuit, le matin j'ai regardé mes selles, correctes.

Je me dis : « fais gaffe, on dirait ta mère ! » Il fait beau, je décide de mettre mon Lacoste parme sur mon jean vert, chaussures fines sans chaussettes.

Je suis en hyper forme, je me sens gambadant.

Après le repas de midi, je me suis dit que j'allais rejoindre les collègues à la machine à café de la boîte.

Ils sont là, comme toujours rigolards.

Je ne comprends pas toujours le sens de leurs vannes, mais je souris, j'ai envie de me sentir complice. Je choisis un expresso grains sans sucre et attrape délicatement la tasse de carton, pouce sur le haut, index en bas, en me retournant vers eux, le sourire engageant.

À peine ai-je fait demi-tour qu'une douleur irradiante et intense me prend au ventre, me faisant lâcher la tasse de café brûlant qui s'écoule sur le bas de pantalon et les chaussures du collègue de la comptabilité.

Je me précipite aux toilettes, et je pars en diarrhée.

Une fois terminé, je reste assis, dans une douleur immobile. Je ne sais plus, les larmes me viennent. Le soir en rentrant après cet après-midi impossible je prends

la décision d'aller faire les analyses. Je me rends compte que je n'ai pas envie de les faire, je ne sais pas pourquoi.

Il y a un examen qu'on ne fait qu'une fois par semaine, me dit la mignonne brune avec un sourire.

Je dis : « ce n'est pas grave. »

On est samedi matin, je rentre chez moi sans passer au marché et je me couche. Avant, je prends un comprimé du toubib.

Lorsque je me réveille, la lumière qui caresse le rideau de la fenêtre jusqu'à l'angle de la porte du couloir, me fait comprendre que j'ai dormi sur le canapé et qu'il est déjà tard.

Je ne me sens pas du tout bien.

Un peu de nausée, mal à la tête, ballonné, les mains froides, chaud et comme des courbatures dans les jambes.

Je me ferais bien un petit whisky, mais le logo sur le flacon des comprimés m'en dissuade.

Je reste ainsi jusqu'au dimanche. Vers 2h il fait beau, je vais aller essayer de marcher au bois.

C'est sympa tous ces couples, ces familles, ces chiens, ces poussettes, ces joggeurs, mais après 20 minutes de marche, je sens que mes jambes ne me portent plus.

Je vais rentrer, et me rappelle soudain que je n'ai rien mangé depuis trente-six heures. Je passe devant une boulangerie et je termine la baguette en marchant.

Il est tard cette nuit-là ; le sommeil ne me trouve pas.

Je me retourne et tourne encore, comme si je cherchais à trouver quelqu'un à aider. Je reprends un comprimé, mais à part être plus somnolent, je ne parviens pas à dormir.

Nous sommes mercredi et soudain, je m'énerve.

Ce n'est pas possible, ça fait déjà 3 jours, je ne veux plus prendre ces comprimés qui ne font que me déprimer.

Je n'arrive plus à être en contact avec moi, c'est comme si je n'arrivais plus à me parler, comme si je me téléphonais avec deux barres de réseau.

J'attends les résultats de sang avec impatience. Je ne peux plus vivre ainsi. Je commence à avoir peur, putain !

Le lendemain, je suis heureux, je sors du show de Cabrel à l'Olympia.

Oh, le bonheur, on est tous illuminés. Je me dis ça c'est la vie !

Les crampes me reprennent sur le chemin, assis dans le Métro.

Je me dis, il faut que je m'habitue, je crois que cela va durer longtemps.

Le lendemain, j'ai pris ma journée.

J'ai décidé de mettre de l'ordre et de ranger. Je vide mon bureau et mon étagère, je fais le tri, je jette je classe, je garde. Je suis content de pouvoir être méthodique mais vers 11h, je sens à nouveau les choses qui m'échappent. Je cours aux toilettes, et reste ainsi longtemps assis en oubliant où je suis. C'est Paul ! C'est Paul. Je n'ai pas trop envie de répondre, je le fais. « Qu'est-ce que tu deviens, on te voit plus ? » Je raconte le boulot, un peu la fatigue, moral moyen, c'est promis samedi chez Juliette. Je n'y crois pas, mais ça me fait plaisir.

On est le 7. Ça fait un mois que j'ai consulté le Doc pour la première fois. Ce n'est pas possible ! Je passe récupérer les analyses, quémande un avis, on me répond voyez avec votre médecin. Non, j'irais pas au pot de Juliette, je suis trop crevé.

Je me fais un plateau repas, traiteur libanais, fallafels, houmous, taboulé, beurek. C'est bon, je bois une demi-bouteille de rosé, en regardant vaguement la télé.

Je vais me coucher, tranquille. En me lavant les dents, face au miroir, avec le néon, je trouve que j'ai une tronche bizarre. Je me rapproche pour m'examiner, faut dire que je ne me vois jamais. Les muscles de mon cou me paraissent plus

gros, et je passe une main sur le cou en me regardant, j'ai l'impression qu'il a grossi.

Peut-être est-ce le reflet, je ne sais pas, les yeux me piquent un peu, je me passe de l'eau sur le visage et je vais me coucher.

J'ai fait un cauchemar horrible !

Mais c'est dingue cette histoire, moi qui ne rêve jamais ! Depuis que je suis né je ne me suis jamais souvenu d'aucun rêve. Un cauchemar horrible, avec une grande ville, un voyage et un réveil en un cri et de la peur qui me dégoulinait de mon cœur en tempête.

Je me demande, anxieux, qui je deviens.

Lundi j'appelle le secrétariat du médecin, je suis effondré, il a pris tous les ponts, et il est absent durant 12 jours !

La journée s'est passé correctement, mais dans l'après-midi Alice de l'Export m'a regardé longuement en hochant la tête et en disant « Toi, il y a une chose qui ne va pas, t'es pas comme d'habitude !! »

J'ai dit, « ah bon, tu crois ? » Elle m'a dit « ouais ».

Le soir j'ai appelé ma mère pour prendre de ses nouvelles.

Elle était heureuse de mon appel et m'a longuement parlé de ses douleurs de hanche et de sa probable opération, et de sa crainte de ce moment. J'ai *borborygmé* des « ah et des oh » et « des ah bon » et des « sûrement », comme d'habitude, quand d'un coup elle m'a fléché en me disant mais dis-moi mon grand ça pas l'air d'aller du tout, qu'est ce qui se passe ?

J'ai dit oh non, fatigue, un coup de mou, trop de travail.

Elle a insisté pour qu'on se rappelle avant la fin de la semaine et en raccrochant, j'étais épuisé. Le lendemain a été encore plus bizarre.

Dès le réveil, j'ai eu l'impression que mes yeux sortaient de ma tête.

Je me suis précipité à la salle de bains, je me suis scruté, mais à part ces drôles de muscles de mon cou, je n'ai rien vu d'anormal.

Sur le chemin, je retombe sur Alice qui me cueille à l'arrêt du bus. On papote dans sa voiture, j'ai l'impression qu'elle m'aime bien.

Je ne sais pas ce qui me prend, mais je lui raconte tout ce que je vis depuis six semaines. Elle m'écoute, attentive et finit par me donner le nom et le numéro d'un médecin qu'elle me note quand nous arrivons à la boîte.

« C'est comme ça docteur que je suis arrivé chez vous. Heureusement que vous avez pu me prendre rapidement. Je vous ai tout dit, vous savez tout, je ne suis pas bien. Je vous ai raconté mon histoire, oui, voilà vous savez tout. »

1. Les impressions de la première rencontre

Son impression

Il m'a écouté lui raconter, une fois que j'ai été assis. Il a à peine bougé de temps en temps, inclinant sa tête par moments vers quelque chose qu'il écrivait en regardant son écran.

Mais ses yeux ne m'ont pas quitté des yeux, comme s'il se remplissait de quelque chose qui sortait de moi. Il m'a posé des questions, des choses banales et habituelles. Je lui ai montré les médocs du médecin, il a hoché la tête. Il m'a aussi posé une question bizarre, j'ai pas bien compris, après, il y a eu comme un moment de silence, et puis à un moment, il m'a dit :

Montrer moi vos analyses. Ah, il n'y a pas d'analyse sur la thyroïde !

Si vous voulez vous déshabiller, je vais vous examiner. Je lui ai demandé si j'enlevais tout, il m'a dit oui.

Il m'a examiné, j'avais chaud et j'étais tendu et j'essayais de me tenir. J'ai constaté que j'étais plus maigre sur sa balance, et que mon cœur battait contre sa main.

Je me suis rhabillé et me suis assis, mon dos enserré dans une étreinte. J'ai attendu qu'il finisse de taper sur son clavier, quelques phrases et il a relevé la tête en souriant légèrement. Il s'est relevé, est allé chercher quelque chose en sortant de

son cabinet, est revenu avec un verre de plastique vert, et il me dit, se plaçant derrière moi, « tenez, buvez s'il vous plait, c'est de l'eau. »

Puis : « Je crains que vous ne fassiez une hyperthyroïdie, je vais vous expliquer de quoi il s'agit et quel en est le traitement et sa durée. »

J'ai eu envie de pleurer de joie et de soulagement.

Quelqu'un venait de reconnaître cet inconnu de moi et sa volonté de me nuire, et d'enfin identifier ce danger que je porte. En l'écouter me parler, je réalisais encore plus l'intensité de ma peur. Je n'arrivais plus à bouger, j'étais comme dans une terreur d'occupation, je veux dire d'occupé, apparemment calme mais intérieurement transi du *sentir affolé* d'un de mes sens, qui lui, savait.

J'étais abasourdi de cette lumière soudaine sur mon état réel, celui de mon corps, et celui de mon envahissement psychologique, et de ce doute profond qui s'était installé sur ce que je croyais être mon socle. J'étais aussi et en même temps quelque part rassuré, cela ne semblait pas si grave, et déjà porté par l'élan d'un espoir de retrouvailles de mon ancienne vie. Je sentais quelque chose qui se desserrait de moi, comme qui essayait de reprendre une ancienne place, et le constater me montait les larmes aux yeux. Je n'avais plus envie de bouger, juste envie de rester là.

Mais j'ai également su, *tout de suite*, que je porterai la trace de la maladie durablement, que mon corps n'oublierait pas. Un endroit profond s'en souviendrait, j'en sentais déjà le poids de l'empreinte.

Je quittais le cabinet soulagé, tenant d'une main mouillée une ordonnance pour une analyse supplémentaire et une autre pour une échographie.

Je passais à la pharmacie pour prendre un médicament qui ralentissait le cœur en attendant le traitement définitif.

En rentrant chez moi, je ne sais pourquoi, j'ai pensé au Mali et aux soldats qui rentrant de la guerre, gardaient cette poussière fichée définitivement dans le coin de leurs yeux.

Mon impression

Je le vois partir, gardant sa chaleur dans mes mains. Chaleur de son corps moite, de sa thyroïde gonflée, de ses yeux atteints. Je lui ai demandé de rester assis et de tenir un verre d'eau de sa main qui tremblait. Je me suis placé derrière lui, j'ai placé mes doigts de part et d'autre de son cou, mes mains passant légèrement sous ses clavicules, et lui ai demandé de boire lentement.

Sa thyroïde a jailli sous mes doigts lorsqu'il a dégluti :

Pleine de sang, gonflée, souple et en ébullition *volcanesque* d'un trop plein de vie brulant de l'intérieur. J'ai senti son cœur battre sous mes doigts, j'ai perçu le rythme affolé dans lequel il se trouvait.

Je me suis rassis et j'ai essayé après qu'il se soit rassis, de lui parler.

Il m'a semblé désespéré et je me demande si j'ai pu soulager son anxiété. J'ai parlé lentement, calmement, comme avec des déliés.

Mais j'ai bien senti qu'il demandait plus, il me demandait comme une promesse, comme si je devais croire pour lui, car lui n'y arrivait presque plus.

La promesse qui est cet indicible niché dans la ferveur d'un ressenti, n'a pas de mots réels pour se dire. Elle est dans la fermeté d'une intonation et dans un rythme qui s'impose malgré nous.

Elle est dans la croyance et l'espoir, elle est ce qui nous échappe et nous fait absence.

Elle est le lien qui nous reste d'un possible passage. Promesse du lien donc, promesse du soin et du non abandon, promesse de guérir.

Cette promesse m'a sauté au visage et à l'âme.

Il était là face à moi, dans une demande absolue, dans une nudité totale et aussi absolue. Esseulé, à bout, et sans lui, avec comme aurait pu l'écrire Merleau-

Ponty¹⁵, un temps qui n'est plus un temps partagé, ce temps connu que nous pratiquons sans y songer tous les jours, presque tous, ce vrai temps qui est le temps sans temps où nous sommes nôtre.

Le temps du malade, lui, se compte. C'est un temps dans l'ombre d'un oubli, le temps du malade qui ne sait pas, est un temps qui s'achève, et qui se transforme en successions de moments dont le sens échappe, car anecdotiques, dramatiques, précipités et d'absence, sans lien qui conduit ; le temps du malade est le temps qui part de la fin, peuplé de bribes et d'instant qui se chamaillent pour disparaître sans avoir rien construit.

Finalement un temps sans ordre naturel, c'est-à-dire sans expansion ni accomplissement. Un temps de soumission.

J'ai ressenti à un moment ses palpitations diffuser en moi et en vagues chaudes me couvrir les mains, qui maintenant étaient baignées de sa sueur.

Je me suis dit alors en en prenant conscience, que j'étais un « je » et qu'il était « un ». Nous étions proches et séparés, et pourtant quelque chose, ici, se mélangeait.

En le laissant partir, une fois la porte fermée, je me suis dit que le *je* et le *un* faisaient un « on ». Et que le « on » de ma médecine, est souvent plus que la somme de deux « je ». Pourquoi, me suis-je dit cela, comme s'il fallait me rassurer du combat à venir et à mener ? Et comment immédiatement ne pas alors faire référence à Heidegger et ce qu'il appelle, le « on », que le penseur allemand voue, lui, à une forme d'existence en commun, faite d'inauthenticité, et entachée ainsi d'un risque de la « perte de soi », dans la banalité du quotidien. Que nous dit Heidegger de ce « on » ? J'en cite ces quelques lignes¹⁶ :

« Le « on » qui n'est personne de déterminé et qui est tout le monde, bien qu'il ne soit pas la somme de tous, prescrit à la réalité quotidienne son mode d'être.

¹⁵ . À propos de Bergson et de ces « *Données immédiates* », Merleau-Ponty écrit ceci : « Le savoir absolu n'est pas survol, il est inhérence. C'est une grande nouveauté, en 1889, et qui a de l'avenir, de donner pour principe à la philosophie non un *je pense* et ses pensées immanentes, mais un Être-soi dont la cohésion est aussi arrachement » (Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960 p. 231.)

¹⁶ . Heidegger, M., *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1964, Section 1, Ch.4.,27.

[...] L'être-en-commun cherche à imposer tout ce qui est conforme à la moyenne. Le « on » est celui qui, dans l'existence quotidienne, décharge « l'être-là ». Citons aussi : « Chacun est l'autre et personne n'est soi-même. Le « on » qui répond à la question de savoir « qui » est l'être-là quotidien, n'est « personne ». À ce « personne », l'être-là, mêlé à la foule, s'est « toujours-déjà abandonné. »

Comment entendre, comment concevoir ces phrases, si on les réintroduit dans l'espace du soin ?

Notre pratique du soin, nous mène à considérer l'autre comme faisant partie du paysage de nos rencontres et de notre altérité constitutive de nous-même. L'homme ici, est toujours celui qui nous fait face, et que nous envisageons. Et même hors de la scène du soin, vivre l'autre, idéologiquement, comme issu d'une foule, et comme un piège incitateur à la perte de soi, nous semble constituer, au moins, une erreur ; car se voulant alors ainsi exister, dans une forme de vie, privée de ce qui fait la nôtre, c'est-à-dire celle qui résulte d'une constitution de nous-même en tant qu'individu, provenant *aussi*, de la participation au groupe des humains dont nous faisons partie. Oui, pour nous, et dans le soin, le « on » mène toujours à plus que la somme de deux « je ».

Il s'agit là, de deux « je » qui n'ont ni peur de se perdre, ni peur de s'envahir l'un l'autre, qui n'ont pas peur de ne plus savoir, comme pour paraphraser Heidegger, qui de l'un ou de l'autre pense. Nous soutenons, *fermement*, l'idée de penser un « on » qui pense, avec et indépendamment, de ce que pense par *ailleurs et en soi*, l'un et l'autre qui participent au « on ». Et de ce « on » peut s'ouvrir un espace *passionnel*, fait de soumission et d'action au service du soin. Nous soutenons, l'idée mise en pratique au quotidien, que ce « on » thérapeutique inhérent à une relation de soin, est *authentique*, et au contraire de ce qu'écrit Heidegger, ne se *substitue* pas et ne *remplace* pas, l'authenticité des « je ». Bien au contraire, dirais-je, se crée et se remplit, là, un champ nouveau, le *troisième* champ, celui qui construit et se construit au service du soin. Je n'évoquerai pas, pour l'instant, cette dimension apportée par l'étymologie du « on » si proche du mot « homme », bien qu'elle puisse figurer, aussi, ainsi la présence créée du « *troisième homme* ». Homme authentique s'il en est, du « on » dans *sa* présence, qui est celle de la rencontre, comme sujet-objet *effecteur*, inscrit dans un réel et

bien en-deçà, de la recherche d'un « je », supposé perdu dans, et par la foule du « on » heideggerien. Je reviens, à lui, cet autre, sujet, ce un, à l'instant parti.

Pourquoi m'a-t-il touché, alors qu'après tout j'ai l'habitude de cette pathologie ? Je reste vague, un peu exsangue, toujours vide, toujours attentif. Et toujours près de mon senti, qui ne deviendra perception que plus tard, une fois qu'il aura été identifié et nommé. Cela me vient d'un coup, oui, c'est cela me dis-je, oui, c'est sa solitude ; cette solitude-là que je reconnais, celle qui fait que l'on ne peut plus aller à l'autre et enfanter le monde, ne serait-ce que d'un seul rire. Celle-ci, cette compagne qui s'installe, nous la rencontrerons souvent au cours de ce travail de relectures, sous des formes diverses, comme un fil qui réunit et ne rompt pas, et qu'il nous faudra, un moment ou l'autre, *envisager*, comme en un face à face singulier.

Une impression qui dure

Je ne suis pas revenu de ce voyage, je ne suis pas encore exactement à ma même place, quelque chose d'encore un peu agité m'en empêche. Il manque quelque chose, comme si je n'étais pas dans mon empreinte, je sens que je suis un peu à côté, comme à côté de la vérité. Il me semble pourtant avoir tout repris, tout décortiqué, quelque chose n'implose pas en moi, ne se démultiplie pas en une kyrielle d'échappées d'expansion, comme dans ce jaillissement qui peut nous prendre quand la chose est *exactement* vraie pour nous. Il me faut attendre la prochaine rencontre car ce que je ressens et essaie d'analyser doit aussi et surtout se jouer à deux, pour vivre avec lui une éventualité de mouvement.

Je me demande si je lui ai bien parlé, si j'étais bien placé lorsqu'il a dit ses mots. Je me sens à coté de mon emplacement habituel, comme si mon corps n'avait pas pu entendre des mots « justes », des mots qui trouvent leur place. Je sais ce que généralement cela me fait : dire des mots justes s'entend aussi avec son corps qui vit et participe au trajet du mot en lui dans une effraction reconnaissante, joyeuse et apaisée.¹⁷

¹⁷ . Patočka J., *Papiers Phénoménologiques*, trad. E. Abrams, Grenoble, J. Millon, 1995, p.18. Cité aussi par Renaud Barbaras, dans *Vie et Intentionnalité*, Vrin, et que j'associe volontairement ici,

Quelque chose s'est passé durant cette consultation, et je me décide alors de continuer, comme un peu dérangé, ma réflexion sur la poursuite de mon chemin de médecin que, je me le dis soudain fortement, je me dois de repenser.

Repenser c'est-à-dire défaire, *ré-envisager*, *re-comprendre* autrement que ce que par la médecine j'ai appris, et ce malgré la multitude d'automatismes potentiellement salvateurs, que je dois aussi, conserver. J'ai le sentiment d'une répétition, je l'ai écrit, je le redis, qu'est-ce que cette répétition veut me dire ? Me faudra-t-il quitter même mes mots, pour pouvoir me repenser ? Les mots qui rassurent, les mots qui imposent, les mots des « vérités », les mots que je répète sur un fond qui ne m'appartient pas ?

Et si je quittais *aussi* les mots d'éthique, ces mots qui sont à propos du respect, et du courage, de l'intégrité, ceux de la volonté, et ceux aussi qui me font obligation ? Alors pour cela, il me faudra essayer de quitter aussi et d'y *parvenir*, les mots de la peur et les mots du pouvoir, tous ces mots qui disent des choses certaines et me contenter de courir après les mots qui ne s'attrapent pas, les mots qui filent, les mots inconnus, les mots éphémères si plein de vie durant ce présent qui se meurt ! Les mots qui s'arrêtent, avant d'être re-connus, comme pour ceux de l'*époché*.

Un autre qui s'installe en nous

J'ai immédiatement comme un impossible qui s'impose à ma divagation : même si je quitte des mots, il y a des choses de moi et de ma vie que je ne peux quitter. Le mot « autre » et ce qui il est, le mot « moi » et qui je suis, le mot espoir et les outils pour qu'il se poursuive, le mot être et le mot ensemble. Et aussi, le mot mort. Me vient aussi le mot peine (oui c'est cela, ce patient me peine, je le ressens toujours) et puis aussi vivement le mot joie qui est ce que je ressens quand je m'élanç. Enfin, le dernier ou presque qui me vient, celui qu'il faut préserver, toujours en moi et en ce lieu, c'est le mot *mouvement*, celui qui a besoin de la

au trajet et au mouvement, que la pertinence des mots parcourt et crée en nous quand ils sont justes pour nous, et que nous les recevons : « le parcours subjectif d'un trajet est un parcours effectif ».

souplesse, celui qui se faufile et ranime, celui qui éveille et fait surgir, oui c'est bien celui-ci que je ne peux quitter car se vivant toujours en couple avec le mot vie, qui, elle, a été donnée.

La consultation, les mots d'une consultation, l'ambiance, le détail, la scénographie d'une consultation est ce trajet auquel ma subjectivité participe dans un parcours que je *voudrais* effectif pour le patient, mais dont peut-être un des sens fondateurs m'a longtemps échappé, et c'est celui que je ne domine pas, celui qui m'impose et avec lequel j'interagis. Alors là se pose une question pour moi, infinie. Me suis-je trompé dans l'interprétation des faits et sur leur causalité ? Quelque chose m'embrouille là, je le sens bien. Quelque chose me prend et ne me lâche pas. Quelque chose de cette consultation a dépassé mes objectifs et m'a fait participer, en un endroit imprévu, et dans une ambiance que je commence à sentir et percevoir. En moi.

Je relis ce que j'écrivais, je revois le film de la consultation, les images défilent, la poignée de main, une main dont la paume était moite et chaude, anormalement transpirante, et cette perception m'a fait immédiatement penser à la thyroïde. Le temps de l'écoute, de voir ses bras qui se croisent et se décroisent, ses mains qui s'essuient sur ses cuisses de pantalon, ses pieds qui font comme un suivi de rythme sur le sol, sa voix qui a trembloté et s'est affaiblie à plusieurs moments, l'examen, son cœur sur ma main, sa thyroïde que je sens encore dans mes paumes, ma façon *intérieure* de vivre la situation, de lui exposer avec l'intention de le rassurer. J'ai l'impression, là, d'avoir listé et *re-convoqué* toutes les perceptions que j'ai accumulé dans ce moment-là.

Et pourtant, quelque chose manque à ma compréhension pour que je puisse continuer *sans inquiétude*¹⁸ mon chemin, et mon travail.

Quelque chose que je n'arrive pas à attraper. Est-ce que j'ai mal compris quelque chose ? Est-ce que je peux me tromper de diagnostic ?

¹⁸. Comme devant une forme d'« *Unheimlichkei* », cette *Inquiétante Étrangeté*, dont Freud utilise le terme, mais qui me semble être, comme provenant de l'autre, mais réveillée en moi. Ce n'est pas du souci, c'est plus, c'est autre, c'est *l'écho de l'inquiet*, dans un indéfini et une profondeur qui s'échappe.

Serait-ce une dépression somatisée ? J'en doute, mais mes doigts se souviennent de sa thyroïde. Oui, c'est sûr, c'est une maladie de Basedow.

Je repense à Leibniz¹⁹, et aux *petites perceptions*, dont je me suis fait *dans ma pratique*, le chantre. Enfin, « je me suis fait », c'est trop dire, parce que je suis *fait* ainsi. Et j'utilise encore et toujours tous mes canaux perceptifs pour vivre une consultation telle qu'elle se doit d'être vécue.

Comme dans une humilité impressionnante d'une manifestation inaugurale. Car nous ne nous connaissions pas, il y a à peine quoi ? Pourquoi a-t-il pris une telle dimension en moi, enfin pas lui vraiment, mais quelque chose de lui. Je me récapitule : je me suis comme rempli de lui, de toutes mes façons perceptives, les grandes et les petites, le détail et le tout dans mon idée de bien le servir. C'est bien ce que je crois avoir fait durant ce moment, là. Alors pourquoi cet empêchement à mon relâchement, quelque chose est là et me tараude, quelque chose est là que je ne vois pas.

Je me demande si je suis inquiet, oui quelque chose n'est pas très loin de cela.

J'ai dû dire quelque chose qui ne me revient pas, quelque chose en rapport avec la possibilité d'une dépression. Qu'ai-je pu poser comme question ? Pourtant je me souviens avoir été prudent, l'effleurant à peine sur les questions plus personnelles.

Oui, les paramètres habituels, le travail, les antécédents personnels, familiaux, diabète, maladie de la thyroïde, maladies cardiaques, cancers : il a répondu partout non.

Pourtant c'est là que quelque chose s'est joué, j'en suis presque sûr. J'étais attentif à ce moment, toujours sur ses mains, sur les plis de sa bouche, sur cette sorte de fébrilité qui sortait de son corps, ce qui a fait partie aussi du cheminement du diagnostic.

Je pensais avoir tout perçu, avoir été dans un présent fort à moi-même mais quelque chose semble m'avoir échappé. Il faut que je cesse.

¹⁹ . Leibnitz G.W., *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

Le lendemain. 3h13 du matin. Je me réveille. Pas fatigué. Tout dort autour de moi, sauf le volet mal fermé qui gémit et grince par moments. Qui m'empêche de me rendormir, et qui me laisse à penser.

J'ai compris me dis-je soudainement. Le mec, le patient, j'ai compris. C'est quand je lui ai demandé s'il avait une compagne, que sa voix a un peu flanché.

Il m'a répondu, c'est selon, ça va, ça vient, j'en ai plutôt des qu'une seule. J'ai jeté alors un œil sur sa date de naissance. Pas loin de 40 ans.

Oui, me dis-je en me laissant aller à me rendormir, cela doit être cela, il y a une anguille par-là, je suis content d'avoir trouvé. Peut-être que j'y reviendrais doucement, la prochaine fois que l'on se verra.

Les lendemains furent des jours sans, des jours étranges où les heures s'écoulèrent sans exister dans ma chair autrement que par la fatigue. La médecine que je rencontrais était factuelle, assez technique, mais je me suis néanmoins demandé si quelque chose ne venait pas de moi.

Il m'arriva de noter à quelques reprises, une empathie un peu démonstrative, une sympathie par moments appuyée, qui sont, en tous les cas pour moi, une signature d'un laisser l'autre à distance.

Comme si pour me/lui cacher que nous restions dans l'antichambre, je me devais de sur jouer, moi aussi dans la sympathie et les salamalecs.

Je revis ma patiente Leila, qui à nouveau m'enchantait, accrochée à son régime comme dans une foi absolue. Un jour, en allant chercher le patient suivant, je le revis, lui. Assis au fond, sur la tranche de la chaise, ses jambes repliées, son dossier sur les genoux. Je fus content de le revoir, mais je me suis senti aussi un peu tressaillir. Je lui avais dit de passer sans rendez-vous, pensant que cela prendrait peu de temps, pour confirmer le diagnostic, et lui faire l'ordonnance d'un traitement.

C'est ce qui fut fait, rapidement, je lui confirmais donc sa maladie et je fis une ordonnance, lui expliquant à nouveau la nécessité dans ce premier mois de traitement de bien effectuer une analyse de sang par semaine.

Nous nous reverrons dans 1 mois, reprenez rendez-vous par téléphone. La consultation terminée, il me serra la main et s'en alla.

La même main, toujours avec cette transpiration (comme toujours dans cette maladie), exactement posée au centre de la paume comme transportée par les rides.

Un mois plus tard

L'homme connaît le lieu, il y est déjà venu. Le chemin du couloir au salon d'accueil, les canapés en rotin tressé, les couleurs moirées et vives du tissu des coussins. Son regard fait le tour de la cuisine ouverte.

De sa place, il revoit la masse luisante de la hotte, et sur la gauche, « Le Parler seul ». Des lavettes multicolores sont accrochées au mur, tout à côté.

Il prend une grosse revue nommée « *America* » et la feuillette de façon distraite. Quelque chose est différent de la dernière fois, et dans un premier temps, il n'arrive pas à savoir.

En tournant les pages il se prend à fredonner. Il se sent beaucoup mieux se dit-il. Pas parfait, mais mieux, avec cet air qui sifflotait dans sa tête.

Ça y est, il a trouvé ! Il y a de la musique qui provient de la cuisine, pas trop forte, mais continue ! Il se demande si elle était là la dernière fois, il ne s'en souvient pas

Je le regarde se lever, son pas est plus sûr, et il y a presque un sourire dans ses yeux, ou quelque chose que je ressens comme plus ouvert.

À mes questions, il répond de façon plus ferme, plus détachée, comme si déjà il commençait déjà de se vivre comme dans un passé de malade.

Les examens montrent une amélioration, mais la maladie est loin d'être finie, mais déjà presque contrôlée.

L'examen s'est amélioré, il a repris 1,7 kilos, il dit être mieux.

Je fais son ordonnance en modifiant la posologie, et en lui disant qu'il n'aura qu'une seule analyse à faire dans un mois.

Au moment, où la consultation est sur le point de se terminer, je perçois qu'il a envie qu'elle se prolonge un peu, comme s'il avait du mal à quitter l'endroit. Je lui parle alors de son sommeil, et lui demande comment cela se passe. Il me répond, « ah là il y a peu d'amélioration. J'ai le sommeil entrecoupé, bien que je tombe comme une masse, mais je me réveille entre 3 et 4 heures après, et là mon esprit s'échappe, je pense à ma journée, aux collègues, aux clients, et j'ai du mal à me rendormir. »

« Mais le matin, au réveil, cela ne va pas mal. »

Quelque chose à nouveau me trouble, je me souviens de la première consultation, j'ai perçu un ton *qui m'a paru* trop léger.

Je lui parle alors de sa vie, lui demande s'il a des projets, il me répond vite que sa vie lui va comme cela, pour l'instant.

J'insiste un peu, en lui demandant, « et sur le plan intime ? ».

Il me répond qu'il est préoccupé par la santé de sa mère, mais à part cela, pas de soucis, et il n'est pas encore prêt à se fixer vraiment.

Lorsqu'il se lève, une lumière blafarde traverse son visage en s'évanouissant sur sa tempe gauche. Nous nous disons au revoir, à dans un mois.

Une fois qu'il fut parti, j'eus besoin d'un court instant, avant d'aller chercher le patient d'après.

Première temporalité de mon corps soignant

Lorsque je le revis, la fois d'après, il se leva précipitamment pour venir vers moi. Tout m'a semblé désordonné dans ses gestes.

Quand il passa près de moi, m'effaçant pour le laisser passer le premier, je vis que son œil droit commençait à subir une exophtalmie.

Une fois assis, ses mains tremblantes me tendirent les résultats.

La situation hormonale était à nouveau sévèrement perturbée, et je lui ai tout de suite posé la question de la bonne prise de ses médicaments. Il me répondit oui, presque outré. La consultation fut heurtée, ardue, écorchée, comme si son statut d'hyperthyroïdie franche libérait une agressivité. Sa thyroïde soufflait, son œil larmoyait, il avait de temps en temps l'impression d'un poinçon dans l'œil et les palpitations étaient revenues de plus belle. Je lui propose alors de doubler son traitement, en lui signifiant que cette situation pouvait arriver dans le déroulé du suivi.

Il était face à moi, agité comme entendant à peine, et ne pouvant plus contenir. Quelque chose de lointain ressemblait en moi à cette première consultation qui m'avait laissé si interdit. Je m'agitais à nouveau comme pris dans quelque chose qui existait et dont je ne pouvais me défaire. Anxiété, peur, angoisse plutôt, quelque chose qui *dépassait*, exactement dans le même bruit émis en silence, les mêmes brouillards que la première fois, inquiétants. Je nous regardais, tous les deux, et je me suis demandais alors, me décentrant en nous voyant assis, ce que l'on faisait là, arrêtés l'un face à l'autre, et dans quelle réalité nous vivions, vraiment, dans cet instantané ?

Je pris une décision, et ce fut celle de faire face, en ne sachant rien. Nous étions tous deux figés, comme dans un film sans son, où s'écrivait très vite et en bas de l'écran une succession de lignes, de mots de phrases, de jets de communication qui étaient supposés lier les deux acteurs paralysés. J'essayais de ne plus voir nos états, nos formes, nos statuts respectifs, et seulement de tenir le fil et de l'attraper en devenant brume à moi-même : qu'est-ce que je sens ? Qu'est-ce qui apparaît et surnage, dans cet amas émotionnel invisible, car si fort ? Je ne savais pas encore, m'en approchant, ayant cette exigence que je ressentais : je ne peux le laisser partir, je ne peux le laisser ainsi avec ce que je *sens*, comme si ce n'était qu'une consultation parmi une autre. Alors, ce fut comme si je tombais, avec quelque chose de lourd sur la poitrine et le ventre. La *peur*, pas celle évoquée, ni celle pensée ou celle supposée, non la *vraie*, celle qui venait de très loin, et qui m'enveloppait de ce même manteau dont elle l'écrasait, lui, et moi, comme revenu d'un voyage douloureux, à cet instant, je reconnus la force de sa déferlante. Mais je l'avais déjà connu, en d'autres temps, et je l'avais plusieurs fois reconnu chez d'autres, ce vieil ennemi blafard, sommeillant d'un œil jamais éteint, et toujours prêt à rugir et à broyer de sa poigne tentaculaire. Cet homme-là, que je regardais

à nouveau posément, au visage déjà défait, ne pouvait pas être laissé ainsi, car un gouffre l'attendait.

Je lui dis donc, doucement, lentement, profondément :

« Qu'est-ce qui vous fait donc une telle peur, que de ma chaise je la sente et la ressent, en moi et comme si *elle était de moi* ? ».

Une narrativité qui dénoue

Il me regarde avec ses yeux pleurant à sec. Comme arrêté, étrangement calme, hésitant et comme suspendu à lui-même, et se décidant enfin, il dit alors :

« C'est mon anniversaire, c'est le jour de mon anniversaire dans deux jours ! ».

Je ne peux m'empêcher de vérifier ce qu'il crie, le 4 Septembre, dans deux jours. J'essaie de comprendre face à ce corps immobile et dangereusement penché. Je veux dire quelque chose, et m'en empêche, je ne bouge pas, cherche à identifier ce qui me submerge, proche de lui, entre un tout que je contiens, et un cri. Mon corps devient mon esprit que je sens suivre le trajet de mon sang... Je suis si loin, si profond, comme tenant quelque chose qui me baigne de sa fragilité.

Après un moment, qui a peut-être duré longtemps, il me dit qu'il va avoir bientôt 38 ans. L'âge de mon père quand il est mort, rajoute-t-il. Il est encore hésitant, puis lentement raconte. Il y a 30 ans, son père avait 38 ans. Lui, il en avait 8 et le jour de la rentrée des classes d'il y a 30 ans, était un 4 Septembre, le jour de son anniversaire. Il passait en CE2. Il ne peut aller plus loin, sa voix trébuche, il pleure avec des larmes cette fois, ses mains prennent le paquet de mouchoirs de papier. Il poursuit son histoire.

Sa mère l'avait fait beau ce matin-là, et elle lui avait coupé les cheveux la veille en lui massant longuement la tête. Son père insista pour que ce soit lui qui l'amène à l'école, lui disant qu'ils comprendraient au travail, il y a des choses qui sont plus importantes, pas vrai mon fils !

Il raconta le chemin, la main du père large, pas grande, enserrante, chaude. Il faisait bleu, et la lumière traversait les croisements où les petits hommes rouge et vert furent respectés. Il l'embrassa, lui passant les mains dans les cheveux, lui dit, file !

À la sortie, ce fut sa mère qui vint le chercher. Elle avait mis ce rouge à lèvres un peu orangé qu'il aimait tant. Ils firent une halte à la boulangerie, où elle le laissa prendre des bonbons et des réglisses. Ils rentrèrent chez eux baignés de la lumière chaude d'un été finissant. Il redescendit presque immédiatement et alla jouer avec les copains dans la cour de l'immeuble ; deux hommes passèrent. Tout le monde rentra progressivement pour dîner, les mères les hélant du balcon. Il monte le dernier et dès qu'il rentre, il a peur. Il n'y a aucun des bruits habituels, des casseroles posées, du bruit des verres, de la cuillère en bois qui touille, juste le silence. Pas d'odeur de nourriture non plus.

Sa mère est assise par terre, contre un mur. Son visage est tout rouge, elle ne semble pas le voir. Il s'assoit, lui prend les mains sans parler. Soudain elle le regarde, et se met à hurler. Il ne comprend pas, a très peur d'avoir fait une bêtise, puis comprend par bribes. Elle dit plusieurs fois, ton père, puis se tût. Il devait attendre son père se dit-il, et il resta près d'elle sans parler. Un long moment se passa, sa mère ne réagissait plus, la nuit était là, ils étaient les deux assis par terre. Il eut très froid en se disant que quelque chose de terrible et définitif était arrivé.

Un instant de silence, il fixe ses mains, nous sommes là, tous les deux, aujourd'hui.

Il relève ses yeux et me dit, presque avec un sourire : mon père s'est suicidé dans son bureau, un 4 Septembre, le jour de la rentrée des classes, et le jour de mon anniversaire.

Il avait 38 ans, et moi je vais avoir 38 ans, et par moments ces dernières semaines j'ai pensé à en finir, *moi aussi*.

Parce que *de toutes les façons*, ce sera mon sort à moi aussi. Cette phrase me fait quitter la fascination.

Mes possibilités me reviennent, je m'extrahis de ce voyage auquel il m'a fait participer, je suis à nouveau prêt à m'agir, soudainement ferme, grave et comme joyeux à son service.

Je lui dis eh bien je crois comprendre ce que vous avez dit, vous en avez dit beaucoup et il y a tout ce qui est près et se bouscule, il faudra qu'on y revienne.

Je vous propose que nous nous voyions dans 10 jours, mais pour votre thyroïde, il me semble probable maintenant, je crois, que « son compte est bon ! »

Au moment de le quitter, je lui donne la main et c'est lui qui serre la mienne, dans un épuisement qui se pose. Il me regarde, et glisse vers l'extérieur.

L'affaire de sa thyroïde fut simple par la suite et suivit un cours régulier jusqu'à sa guérison. Nous nous sommes revus régulièrement durant quelques mois, presque comme issus chacun de nous, et en des endroits différents, d'une même guerre.

Nous avons parlé de sa perte, et aussi de son corps et aussi du comment essayer de lui apporter du soin.

2. Qu'entendre et penser ?

Un accord de principe²⁰

Ce qui a déterminé le choix du récit qui précède, c'est qu'il représente bien, à mes yeux, l'union des énergies en présence, et des courants qui les irriguent. Il y a en effet le lieu, le cadre, le corps souffrant qui se présente et l'histoire récente de la souffrance de ce corps pour ce patient.

²⁰ . Que nous prendrons en son étymologie et en sa définition, aussi bien, comme « le point de départ, le commencement », que comme une « règle d'action s'appuyant sur un jugement de valeur », ce qu'en donne Montaigne dans *Essais*, II.

Il y a mon savoir, mon expérience, mon expertise et la simplicité relative des actions à entreprendre pour le soin. Et mon corps qui se souvient, vit et reconnaît.

Et il y a, soudain cet invisible, dans une présence qui empêche ou bloque en partie ou en totalité la simplicité effective des actions et du soin. Le soin du corps devient second, dans un empêchement d'action et un vécu qui soudain prioritaires, ne sont visibles de nulle part et ne sont ni écrits, ni dits.

Mais ils nous sont montrés, cachés, dans l'expression vigoureuse et non normative d'un corps.

À nul endroit n'est indiquée, cette autre voie qui passe précisément en l'endroit de ce passage. Il y a là et un bousclement et un éboulis, dont la présence permanente déjoue et modifie l'immanence d'une réalité vécue à deux. Officiellement nous sommes là pour soigner et faire soigner son affection thyroïdienne ; et voici que s'impose un monde différent jusqu'ici non évoqué, comme fondé sur une essence où sont projetées la peur, l'idée d'un destin dans son inexorable marche, la solitude à soi et la surdité des autres, le désespoir de ne point se faire voir et de ne pas savoir s'entendre, comme dans une défaillance vécue comme absolue, du concept même d'altérité.

Et pourtant, cela demeure bien la matière, *l'hylé*²¹, préexistante, qui de sa présence entêtée choisit d'essayer d'apparaître. J'écris « choisit », car c'est ici, *malgré* la présence d'une conscience comme figée d'une peur qu'elle cherche à se voiler, que se « choisissent » ces actes. Comme dans une intentionnalité qui se placerait ici, entre un conscient *sourd*, et un inconscient *muet*, comme dans un entrebaillement de porte. Cette intentionnalité me semble devoir probablement être celle d'un sens froissé, ou celle de l'effroi d'un sens. Comme si, et déjà j'y viens, nous connaissions de nos sens, une *idée* de nous, incarnée, et à laquelle nous ne pouvions nous résigner de renoncer. Pourquoi, ais-je employé ici le mot ou l'idée de « sens », sans doute aussi, parce que j'y trouve un premier sens des sens, celui qui nous fait participer à un jugement. Husserl écrit au paragraphe 36 de la *Cinquième recherche logique*, « on entend par jugement, la signification d'un énoncé, indépendant et complet » et puis, aussi « dans le jugement, un *état*

²¹ . Levinas, E., *Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, Vrin, 1994, p. 79.

de choses nous apparaît, ou nous est donné comme objet intentionnel ». Ainsi, malgré lui, malgré son empêchement, et au-delà de ses peurs, par la médiation de son corps, contre sa volonté et de par son envie, quelque chose du patient fait irruption, comme dans un jugement énoncé par la tessiture nouée de ses sens, qui cherchent apaisement. Et si c'est son esprit qui cherche cet apaisement, c'est souvent et longtemps, le corps premier qui en porte les stigmates fonctionnels. D'une certaine façon, en tant que soignant dans ces cas-là, quand cette matière se dévoile, nous pourrions si nous savons la recevoir, accéder plus facilement à la complétude du soin que nous fournissons. Sans elle, et si nous en restions seulement à l'apparaissant codifié d'un patient qui consulte, nous serions alors en la présence d'une double intentionnalité réduite à l'impuissance, celle du patient et la mienne. Ce patient lui, le dirais-je ainsi, se fait subir, car souvent il ne sait pas et souvent il ne peut pas, du moins dans le moment.

De quelle réalité parlerions-nous alors, si, en soignant, ce que nous définissons comme réel disparaît et échappe au sens commun, aux connaissances communes, aux bonnes conduites d'une pratique commune ?

Et si ce filet constitué de nos connaissances scientifiques, est solide, vaste et justifié, que deviennent les patients qui y échappent, que devient leur souffrance, qu'en font-ils, comment passer près d'eux, sans essayer de les entendre et essayer d'aider ?

Le sens, l'écoute, l'action

Dans le cas présent, une façon seulement médicale d'agir, aurait été de doubler le traitement, (ce que je n'ai finalement fait que pour une durée de dix jours), et de proposer peut-être plus tard, ou une chirurgie ou un traitement par Iode radioactif. C'est ce qu'il est justifié d'entreprendre, si nous n'entendons pas, ou si nous n'entendons en ne voulant pas essayer d'écouter, ce bruit dissonant, discordant, que nous percevons, comme celui d'une petite sonnerie entêtée, qui appelle sans réponse.

Nous avons donc appris à entendre et à mettre sur une même table ces informations différentes, appartenant à des *systèmes* informatifs différents. Nous

évoquerons ainsi une différence qui s'impose, entre ce *noème* que présente et représente ce patient dans son hyperthyroïdie, donc dans une première présentation perceptive, et aussi cette noèse²² qui est notre connaissance dans ce qu'elle a d'un fondamental *en attente*, et qui est de notre propre subjectivité. Cela naturellement interroge aussi la notion même de ce qu'est le vrai dans le soin de ce type de maladie créée par l'homme contre lui-même. Est-ce ce qu'une maladie auto-immune peut se définir seulement par des analyses sanguines, sans tenir compte comme d'un réel tangible, de ce qui a pu occasionner, en ce patient, l'apparition de ce type d'affection ? Il y a ainsi et ici, non pas seulement l'objectivité des faits et des résultats, ici une hyperthyroïdie, mais aussi de ce que la subjectivité du sujet a pu créer comme ambiance favorisante à son émergence. Ainsi, et par proximités successives, notre propre subjectivité sera à un moment, sans doute concernée.

Nous sommes ainsi tributaires d'autres choses, qui dans un premier temps nous échappent, mais que nous sommes tenus d'envisager, si nous sommes fidèles à cette *promesse silencieuse de soigner*. Quelque chose de non prévu dans ce cadre scientifique, devra être tenu et assumé, et c'est à nouveau à cette notion de *trans-passage*, que je fais référence. Soigner, nous oblige. Avec une prise en charge qui quelques fois nous dépasse dans son imprévu, pouvant alors nous mener dans cette volonté de soin, aux confins d'un nous soignant. Il faudra, quelques fois, nous dépasser.

Comme si, au-delà et englobé dans le *tout* des présences, des perceptions, et des désirs intentionnels du soin, se situait la place d'un Ego apeuré ou blessé, non pris en compte par le patient lui-même, et dont nous aurions aussi la charge, et ce, par la constitution de notre ego professionnel, celui fait de nous et de ce qui s'est formé de nous au cours de ces 40 ans de travail.

Nous voici donc au cœur de ce qui nous lie au patient, cœur formé de deux inconnus. Celui que je suis, toujours inconnu de moi, défini à mes yeux par mon intentionnalité de médecin, et celui de l'inconnu de lui, lui là face à moi me proposant sa plainte, inconscient de sa propre intentionnalité, qui est dans *ces cas-*

²². Chez Husserl la noèse est l'acte même de la pensée, le noème l'objet intentionnel de cette pensée, objet *irréel* en ce qu'il n'est pas une chose ou un aspect d'une chose préexistante (Lal. Suppl.1968).

là, de ne pas vouloir guérir ou de se soigner *dans ces conditions-là*. Pour lui et sans tout à fait le savoir, quelque chose de lui devrait se dire avant, il le sent dans son étreinte mais ne peut pas le faire, car le dire en cet instant, deviendrait le *tout* de se dire de lui. Il est resté si *collé* à cette histoire traumatisante, depuis si longtemps et si fortement, et même en l'oubliant, elle est, comme lui, devenue. Et s'il veut lui échapper, il le sent, il le faut, et il a besoin pour cela d'un autre, qui le *voit*, tel qu'il est vraiment, *comme derrière* celui qu'il montre.

Ainsi apparaît un autre aspect de la relation éthique qui prend alors comme le chemin d'un accompagnement, pour se retrouver. Cette forme, est celle d'aider l'autre, à atteindre un *inattrapable* de lui, car trop chargé de refoulement et d'émotions. Peut se construire alors et ainsi, devant ces inatteignables, un projet d'union thérapeutique, au service de ce que le patient ressent comme être d'une des libertés de son être, à exister. Et ce, et j'y insiste, dans le simple et strict fait pour le soignant que je suis, d'être tenu, dans notre part, de permettre à la simple logique du soin, d'être menée jusqu'à son terme.

Et ainsi notre « transcendance » commune sera plutôt, celle de dénicher et de lui refaire toucher, ce qui est de lui, recouvert et empêché de son histoire.

La parole des corps

Qu'avons-nous entendu, perçu de par notre sensible engoncé de son intentionnalité de soignant ? Une absence de recevoir, un refus d'accepter, une obstination à l'arrêt que le corps a exprimé en sa manière et *en sa matière*. Quelle expression ce phénomène génère-t-il en nous ? Un doute, sur le possible, sur le suivi, sur notre compétence, et sur un point d'arrêt, peut-être finalement sage devant cette porte où est marqué « autrement ». Mais cet autrement est-il fin de notre chemin de soignant, ou est-il une indication de l'exigence d'un autre ?

Nous avons pris parti pour la seconde possibilité en apprenant assez pour pouvoir nous sentir jusqu'à être détaché de notre intentionnalité première. Lorsque j'interromps le cours normal de la consultation, lors que je prends appui sur ma subjectivité pour exprimer qu'en mon corps je sens une peur qui m'agite, mais qui n'est pas de moi, je prends un risque que je trouve toujours aujourd'hui encore

aussi pesant, qui est et celui d'avoir mal compris, mal interprété cet impalpable, et celui de choquer un patient par mon changement de registre.

Je mets à ce moment précis, en lien également ce qui s'est accumulé durant les moments précédents, du visible, du tangible, de l'intentionnel, du préalable, mais aussi, et le non-dit, et le dit par son corps, le dit par le fait, le dit par mon senti, et le dit par mon corps. De fait je mets à jour, en lien et comme dans une réception qui s'homogénéise, tout ce qui m'a paru, finalement, tangible et retenable, car porteur d'une *information* qui émane et en plein jour et sur un autre réseau, et que je mets à jour, c'est-à-dire que j'invite dans la réalité. Ce qui peut mener à plus que cela, comme si c'est cet autre de lui que j'invite, l'officialisant ainsi, en proposant au patient étreint d'accepter de le faire asseoir à notre table.

Si mon visage est à moi et ne peut se confondre à celui de l'autre, je peux aussi l'entendre ce visage c'est-à-dire y voir la transmission des désordres ou des douleurs ou des joies que le corps de l'autre porte en lui, et ce que je vois, ce que je sens se mettre en rythme perceptif à l'intérieur de mon corps, m'étreint aussi par la vie particulière du corps de l'autre. C'est-à-dire somme toute, participer à un enclos, une présence, un devenir agissant commun par le ressenti.

Car quelque chose de ce visage m'a franchi, et ce, dans l'information mal définie que j'ai reçue et dans le déplacement intérieur que cela m'a fait subir, comme dans ces impacts, où quelque chose se niche avant que la porte de nos défenses n'ait eu le temps de se fermer. Et il y a dans cette succession de tableaux vécus, une intentionnalité constante, bien que parfois disparaissant à la conscience. Comme l'écrit Husserl :

« L'intentionnalité ressemble à un milieu universel qui finalement porte en soi tous les vécus, même ceux qui ne sont pas caractérisés comme intentionnels. »²³

²³ . Husserl E., *Idées directrices pures pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1913, p. 287.

Quelle idée de l'action ? Quels outils ?

Et dans cette pratique-là, qui est asymétrique, l'outil de notre corps peut devenir et être un outil résonnant d'un indéfini qui lui aussi nous est commun. Nous ne connaissons pas, à égalité statutaire de l'autre, ce qui fait notre vie psychique et notre débat invisible. Nous sommes définis, du moins nous le croyons, par un agir qui est supposé nous mettre à l'abri de l'autre et à l'abri quelques fois aussi, d'un questionnement sur nous-mêmes.

Aussi ai-je proposé dans cet écrit méticuleux, une apparence d'un lâcher de l'intentionnalité première à soigner ce patient de la maladie pour laquelle il consultait, pour lui dire mon ressenti, voire ma douleur d'humain, et tenter ainsi de l'amener sur une voie de guérison. En face à face, sans possibles autres que l'acceptation ou la rupture sans doute définitive. L'homme qui souffre est aussi un homme qui veut se défaire de sa souffrance (avant que celle-ci ne puisse se constituer comme apparemment structurelle), mais un jour, il ne sait plus, ne voit plus, ce manteau qui s'agrippe et l'emprisonne de ses serres, car s'en rendre compte et le conscientiser, c'est encore être face à sa douleur dont il ne peut plus. Il faut donc lui permettre de souffler, c'est-à-dire l'entraîner au-delà de la douleur et de l'émotion, de se voir avec un peu de distance, Il lui faut alors un portemanteau et c'est ce que j'ai appris à être.

Lorsque je fais cette proposition je m'attends à du lourd à porter, en tremblant toujours, et ce, malgré l'expérience, de m'être avancé comme à *découvert*. En parlant en quelque sorte, de mon corps propre, de mon corps ressenti, et de cet échange et ce possible lien qui pourrait nous en constituer en un corps commun. À deux nous sommes trois avec lui, et dans un espace soudain plus grand pour lui. Je lui prête par mon ressenti exprimé et exact, un endroit pour sa béance, un banc pour sa souffrance. Le jaillissement alors est rapide fusionnel puissant, comme si rompu à sa vie de prisonnier à vie, quelque chose du lien à l'autre soudain ramène la lumière sur son impossible à être, et comme dans une dernière transmission, sans autre but au début que de transmettre, le jet brûlant du secret soudain ne peut plus être retenu.

De ce temps-là, celui de l'impossible il ne me reste que des événements qui jonchent ma vie de médecin. Je veux dire ici, que la pratique de ces autres chemins m'est devenue presque aussi naturelle que celle provenant de mes apprentissages de médecin somaticien.

Pour cela, par moments, dans le vide d'un questionnement sans réponse, à nouveau je me donne à moi, sans chercher à étreindre mon sujet. Finalement je me rends libre, et je le laisse libre, reprenant d'une certaine manière à moi, ce droit à ne pas pouvoir. Essayer alors devient plus simple, plus léger, plus transversal traversant ainsi des champs de divers possibles où la logique rencontre des logiques autres et fières de leur quant à elles.

Je me suis arrêté de parler de traitement à ce patient, car j'ai compris qu'il ne m'entendrait pas, qu'il ne savait plus qu'il s'empêchait, qu'il était perdu. Il y a donc déjà, et tout d'abord dans cette action, en premier, la suspension de l'action, pour pouvoir la protéger de sa propre perte.

Les mots du soin

Lui parler de sa peur, (et je reviendrais longuement et à différentes reprises à ce mot), était un acte presque irréflecti jusqu'à qu'il se présente à moi, comme une réponse assumée de l'impression qui me baignait, dans une réponse qui venait de moi que je n'ai pas voulu dominer et que j'ai laissé passer comme venue d'un arrière de moi. J'ai parlé dans une urgence de quelque chose qui comme me « brûlait » et ainsi me suis-je mis en écho avec quelque chose qui le brûlait lui aussi, et dont il pouvait lui appartenir qu'il puisse m'empêcher de me consumer ! Ainsi, je lui ai montré une part de son visage, qu'il a pu, enfin voir.

J'ai laissé ainsi passage pour permettre un passage possible de lui vers lui et de lui vers moi. J'ai défait mon savoir-faire, dans une passivité de lui que je lui rendais intacte et formulée. Un dit tranquille d'un sentiment in-tranquille et qui exprimait aussi que je ne pouvais aller plus loin sans lui. Que j'étais déjà allé au plus loin et le plus loin que je m'autorisais. Cette information que ma présence à lui m'avait transmise, émanant de son corps fatigué, mon corps percevant l'avait reçue et identifiée. À ce moment, j'étais en ce point ultime de rapprochement entre mon intime et le sien. Déjà quelque chose de lui s'était fauilé, restant dans cet

entre-deux un peu douloureux en moi, comme en attente de rapprochement. Ainsi, dans le temps réel et décomposé de cette consultation, je prends soudain acte de ce qui est déjà en moi, et que je ressens dans le vif du déroulé, dans comme je le dis, cette même odeur, vieille, cette même ambiance qui me projette *en moi*, dans un endroit éloigné. Je n'avais jusqu'alors au gré de mes défenses inconscientes pas pu laisser aller plus loin, et puis là j'ai décidé tout à coup de m'asseoir à la table de la douleur, et de la vivre, c'est-à-dire de laisser entrer l'information au plus près du plus loin de moi dans ce qui en est le plus intime. Je me suis rassis, en me mettant dans ce moment attendu, en écho avec ce qui venait de lui, au point exact intérieur qui est le début de la méconnaissance de moi, celui où l'information qui me traverse et dont je peux suivre le trajet se dissout dans un ensemble sans forme et ininterprétable.

Cet espace, qu'il faudra aussi bien appeler transférentiel, est aussi le milieu d'un espace qui se construit, où nos corps font des tiers invités, parfois en des résonances diverses et quelques fois divergentes du logos.

Car la rencontre qui se produit est une rencontre sensuelle, c'est-à-dire que le multiple des sens y est convié.

Mais cette rencontre a comme impératif le soin qui joue ici le rôle d'un liant indéfectible de l'unicité de ce chemin.

Et ici, l'origine de l'information n'est pas seulement venue du patient, mais devient aussi, de moi-même. J'ai été touché, à un endroit de moi que je ne perçois pas, que je ressens et ne peut analyser, et même, que je ne veux plus analyser. J'ai tenté de suivre par ma raison, le revécu le plus précis que je puisse de ce moment, et rien ne m'a éclairé.

Ne restaient me semble-t-il que deux possibles le concernant : une douleur de l'âme, et celle d'un vide dans l'histoire, d'une absence où se trouvait le tout du lien perdu qui entraînait sa dispersion. Il me fallait trouver un lien valide car reconnu aussi par lui. J'ai parlé alors, en prenant en compte une vérité qui m'appartenait et qui était et une trace et une empreinte que je portais déjà de lui. Hors de lui Et, puisqu'il m'avait *mis ensemble*, je me suis dit : « parlons-en *ensemble*. »

J'ai donc parlé comme lui, d'une histoire qui n'était pas prévue, invitée malgré elle par moi, car elle-même au service de lui. J'ai parlé de ce que j'avais finalement admis avoir reconnu, en acceptant cette conversion-là, c'est-à-dire de chercher l'explication en moi, et non plus en lui. Je suis allé chercher la trace et l'écho résiduel dans cette zone de moi qui conserve des émotions intimes qui sont celles de l'enfant, où demeurent mes premières informations vécues. À peine y suis-je allé, que j'ai découvert ce que j'avais senti.

Une peur, une peur presque innommable, la peur, celle de mes terreurs d'enfant, dont je retrouvais un écho presque identique dans le moi de mon corps de cet autre porté. Cette information se trouve être alors non discutable par personne autre que moi, car j'en connais tous les détours et les aspects qui me concernent. C'est-à-dire donc, et dit autrement, que j'ai priorisé à ce moment un écho qui est un reste de mon enfance, comme valeur suffisante sur laquelle je pouvais baser mon soin. Car s'y ajoute et ce, de façon non négligeable, toutes les histoires que j'ai rencontré comme part des miennes au cours de ces 40 ans de pratique.

Un être-ensemble

Pour pouvoir m'approcher de lui, en respectant son propre espace de sécurité, où l'intime (qui est différent par essence du non-dit et du caché), ne se sentirait pas blessé, comme à peine touché, j'ai parlé de moi et de ce que je pouvais exprimer de ce que je ressentais.

J'ai alors proposé une parole libre à l'écoute d'un homme prisonnier, par ma voix soudainement étrangement calme comme provenant d'un autre de moi, habillé autrement et qui parle ainsi à l'autre perçu de ses mots, en ne le quittant pas des yeux. Cet autre à l'intérieur de l'autre est alors attiré enivré par ce bruit de moi, cet écho si proche de lui enfermé. Et soudain le fait que « je parle de l'extérieur, de quelque chose qui le concerne et qu'il ne veut pas entendre de son intérieur », joue le rôle d'une pression libératoire qui cherche sa délivrance. Quelque chose se reçoit comme une brisure assourdissante de silence, même si le patient à ce moment-là et dans un élan n'a que le pouvoir de montrer sa chaîne.

Il sent presque dans l'immédiateté que c'est déjà un beaucoup qui ouvre à un indéfini meilleur, peut-être.

Ce moment passe donc par un préalable qui est celle de ma première acceptation consciente, et comme ivre d'une *folle inconscience*, de pouvoir suivre le trajet en moi, et presque jusqu'au bout de mon corps, d'une information qui provient de l'autre. Ceci permet dans ce cadre et dans cette attention professionnelle, de présenter comme un écho d'une vie qui lui ressemble, et au plus près de ce qu'il semble être, sans jamais le toucher ou la forcer. Je disais plus haut que un plus un font un « on », et qu'un « on » est plus qu'un deux. Le passage d'un message, au fond qui dans ce cas est de dire : « j'entends, mon corps t'entend, je suis aussi quelque part comme toi, tu n'es plus seul », est une proposition non impérative à une possibilité de saut, à une possibilité de rupture de chaîne, à une possibilité de recevoir et d'ouverture à... L'énoncé ou le montré, et de l'existence, et d'une partie du contenu de la chaîne qui l'étreint, rend au patient par l'intermédiaire de ce qu'il faut bien appeler un lien aussi bien transférentiel que *trans-missionnel*, une visibilité, une vision et donc une distance à lui-même qui le réinstalle dans un possible, et souvent, ainsi, dans un début de recouvrement de dignité à ses propres yeux. Nous reviendrons, sans doute maintes fois et sous différents aspects, au fait *d'être vu*, et de ce que cela peut engendrer des différentes formes de mouvements, propices à cet humain.

Le soin c'est faire, et faire c'est *aussi*, et quelque part, désirer.

3. La recherche du mal

À propos de l'examen des corps

Dans les pages précédentes le mal nous fût présenté et par la souffrance et la maladie réelle thyroïdienne, et dans un au-delà de ce premier montré, un autre mal, insidieux et manipulant fût mis au jour. Ceci n'est pas un exemple du suivi d'une

maladie chronique, mais celui, éruptif, de l'intrication du corps et l'esprit dans un paradigme non séparable. Et finalement, c'est la parole des corps, au-delà des restrictions et de l'emprise de notre esprit, qui a pu savoir et comme *créer*, les derniers mots.

Mais au vrai de mon quotidien, beaucoup de mes actes médicaux, ne semblent pas être, de facto, dans cette exigence de soin. Les patients obèses, diabétiques où les deux se présentent souvent à nous sans demande particulière, et sans exigence, concernant leur état de santé dans l'immanence du jour.

Pourtant, nous nous prêtons volontiers, d'une façon intangible et très difficilement évitable à nos yeux, au fait de poursuivre la pratique d'un examen clinique complet. Je me prends à y penser et me poser la question du pourquoi de cette exigence maintenue.

Lorsque cette femme, ou cet homme, entre dans mon cabinet, mon intention première est celle de trouver, et de l'aider à trouver, une solution à ce qui l'amène à moi, et à ce qui le préoccupe. L'idée de lui commence en allant le chercher, il est gros, maigre, jeune, vieux, et quand rien de ne me vient à l'idée, ma curiosité s'aiguise dans le début de ce corps à corps.

Parfois, je ne dis rien et attend, mais le plus souvent, je dis « que puis-je faire pour vous ? ».

J'aime bien ce moment où l'autre hésite à se lancer, comme peut-être et pour *re-définir* pourquoi il vient, et pour l'oser dire, enfin.

Moi, je me suis retiré de moi, comme m'étalant sur les murs de mon espace, conscience aigüe et dissimulée sous la bonhomie d'un corps *tranquille*.

Après le premier « bonjour » et le « je vous en prie asseyez-vous », des fois, je ne dis rien et j'attends, des fois je dis donc « que puis-je faire pour vous ? ». Dans ce premier silence à peine ébauché de mots balbutiés s'établit un premier échange, une première hésitation à se confier à sauter le pas pour le patient. Il se demande peut-être si je pourrais l'aider, si l'on pourra faire quelque chose, et si lui, pourra, seul, ou à deux ? Car il est possible, que nous allions comme nous *élancer*, dans quelque chose que nous allons peut-être fabriquer à deux.

Cette création, qui est comme réelle et solide, mais aussi comme dans un *passage* et une transition, vient beaucoup du patient, mais aussi de moi, car non seulement j'y consens, mais je m'y prête. Ainsi, se constitue, dans le meilleur des cas, ce *troisième* corps, celui qui se construit en soignant, celui qui accueille le soigné, celui qui réunit les parts, celui qui ressourcement le blessé, celui qui est réellement, celui qui est l'acteur principal. Il joue avec le meilleur des deux présents, il est matière et lien, il est milieu, il est habitat, il est *rencontre thérapeutique*.

Cette création est quasi palpable au fil des consultations. Le patient assis, ou encore marchant vers sa chaise sent déjà le corps du refuge ou du soulagement présent dans l'espace du cabinet prêt à donner l'aide, que *lui* veut recevoir. Bien évidemment le transfert n'est pas étranger à cette perception corporelle, comme si quelque chose de lui avait régulièrement le droit à plus d'espace (ce qui finalement permet identifications, et éloignement). Lorsque le *manège* de la double représentation des corps s'est passé, lorsque nous sommes rassurés par la consolidation de notre créature commune, grosse, informe, squelettique, puissante selon les jours et les moments, le temps de l'enquête survient.

Je dis, je vous en prie déshabillez-vous et venez-vous peser.

Et là quelque chose d'autre s'enclenche.

La confiance qui permet ce mouvement s'emplit progressivement d'une crainte qui *s'infiltré*. Même moi, je ressens une tension qui bien que contenue, me met plus dans l'acuité. Je suis encore plus aux aguets. Cette balance que le patient va rejoindre, sur le plateau d'inox mailloché où il posera ses pieds, qui va afficher au grand jour et dans la lumière crue d'un noir sur du blanc du chiffre qui s'affichera, risque de nous désolidariser lui et moi. Tout à coup, un tiers s'invite, un tiers parle, et ne dit que ce qui est considéré comme un enregistrement objectif de la réalité pondérale du patient. Comme si, qu'il vienne pour différentes raisons, est authentifié d'une *tare inoxée*, scientifique, précise, et dans une forme de brutalité, (car un poids c'est toujours brusque dans son annonce), un état de nous, *comme vu* de l'extérieur, brisant un peu l'harmonie des rencontres. La balance dit son fait, et la balance dit le poids que nous pesons. La balance pèse *une* matière de nous, laissant quelques fois ainsi, et loin derrière, les mots derrière lesquels nous nous abritons.

Je note à ce propos, que je ressens comme une instance imposée dans le fait de tout de suite retourner à mon bureau pour retranscrire ce poids affiché, comme si je craignais de l'oublier et que la trace en soit perdue.

C'est impératif, je dois témoigner de ce qui a été dit de l'autre.

Une fois fait, je me dirige de quelques pas vers la table d'examen, la tête du patient étant située à main gauche, son visage tourné vers la droite, ou regardant le plafond.

Il y a tout de suite quelque chose d'implorant, qui se dit de son corps qui se tend quand mes mains se posent sur lui. Comme s'il demandait, tout de suite, épargnez-moi !

Aller à sa rencontre

C'est bien à partir de ce moment, que mon intentionnalité m'apparaît la plus consciemment présente. J'ai une intention d'aller à la rencontre du mal, c'est-à-dire de la douleur provoquée par la palpation, par l'examen systématique et complet, ou par la recherche de l'anomalie non douloureuse, et la surprise et l'annonce qui vont suivre.

Oui, tout se conjugue et se concentre dans ces touchers profonds qui vont égrener le déroulé de l'examen.

Je cherche le mal, je cherche l'alarme, je cherche l'imprévu silencieux, je cherche l'annonce de ma domination supplémentaire sur l'autre, c'est-à-dire à son service oui entièrement, mais aussi conscient de mon rôle et de ma responsabilité.

Je peux lui faire gagner du temps, je peux lui faire gagner de la vie, je peux lui faire gagner de la beauté de vie.

Je peux l'aider à rester avec les siens, je peux l'aider à continuer un peu plus à sourire de la lumière subjuguée que parfois la vie nous envoie. En tant que médecin, ici, et avec mes mains, je me sens devoir chercher, de voir et de toucher, silencieux en son corps, ce qui pourrait l'éloigner, de cette liberté toujours potentielle au bonheur de la vie.

Et lorsque mes doigts s'enfoncent en se durcissant, lorsque la force est dans mes poignets, lorsque mes mains enserrant, caressent, survolent avant que de replonger, comme un aigle va chercher sa proie, je suis sûr, là, de ma méchanceté, je suis sûr de ma volonté de mal, je suis sûr de ma volonté guerrière.

Je veux faire du mal au mal, et pour cela il *faut que je fasse mal !*

Il m'a fallu du temps pour m'accepter prédateur, même si c'était au service de l'autre, je n'ai pu pendant longtemps m'empêcher de regretter mes découvertes, mon diagnostic, pourvoyeur *aussi* de mauvaises nouvelles.

Ce n'est que dans la deuxième moitié de mon exercice que je me suis mis à distance, et que j'ai intégré par mon corps, l'idée que de gagner du temps par l'approche d'une réalité cachée, faisait la force de mon métier. Et j'ai répété, chaque jour, mon toucher et ma clinique des corps.

Et puis, il y a dans ce rythme, ce revécu, cette absurdité apparente qui consiste de vérifier ainsi, toujours, le corps de quelqu'un qui ne se plaint de rien de somatique. Et de le vérifier à chaque fois complètement.

« On va voir si tout va bien », cette phrase est une introduction au rappel, à la possibilité que nous avons tous, de voir notre monde *changer* par l'apparition d'une première anomalie, qui n'a pas encore complètement surgi, et qui fort heureusement ne surgit que parfois.

Les patients sont quelque fois interloqués que je puisse les examiner, voire les examiner souvent.

Ce rythme, ce rituel ce leitmotiv crée une soudure supplémentaire, et complète ainsi *une* connaissance de lui, grâce au toucher, au contact physique qui s'établit *avec et en deçà*, du toucher professionnel intentionnel.

La démarche est péremptoire à mes yeux. Je veux vérifier par mes yeux et mon palper et mes mesures, que rien de potentiellement dangereux *et non connu* n'est identifiable dans le corps de cette personne avec qui je viens d'échanger, avec qui je vais faire pendant un certain temps, comme un corps commun.

Lorsque je demande à cet humain de *se déshabiller*, c'est-à-dire de *se nudifier* ne serait-ce qu'en partie, le temps de la pesée, qui est aussi celui du « tu es gros,

tu as maigri, tu es stable, tu es maigre, tu ne perds pas de poids, tu n'es pas malade, tu es ce poids, ce poids est toi, tu hais ce poids qui ne peut-être toi », tous ces poids, horreurs, contentements, déceptions, ré-assurances, ces poids de haines et d'amours entravés, nous amènent en cet instant au corps mystérieux car en partie indépendant et en partie signal d'une autre vie que celle dans laquelle le patient se croyait d'être. Un poids qu'il porte sans lui peser, mais aussi un poids qui pèse et qu'il ne veut plus porter.

Et quand lui s'allonge, il ressent alors peu ou prou ce stress, convenu et normal se dit-il, pris dans une normalité relative à la situation, d'être à la merci d'un quasi inconnu. La phrase paraît jolie dans le cadre du soin.

Tout va bien

Être à la merci, c'est être dans la possibilité d'avoir à dire merci à celui qui va après son examen, nous dire que tout est bon (car nous sommes en ce moment-là terrorisés d'une possible annonce, comme *séparante* et donc potentiellement traumatique, qui défait ainsi ce lien immédiat entre la sensation et la représentation d'un nous, soudain *défiguré*.).

Mais être à la merci, c'est aussi pouvoir dire « merci docteur », à celui qui vous annonce soudain, que la vie qui était comme une compagne un peu oubliée et à la présence quotidiennement rassurante, peut en un instant devenir, et en un présent qui surgit, à *défendre*. En découvrant alors, et avec effarement, que notre première liberté venait de l'intégrité non pensée de notre *corps d'habitude*.

Heureusement, la plupart du temps, j'annonce à ce patient, que dans ce corps que j'ai palpé, et où j'ai cherché, en vain, *il n'y a rien !* J'y ai enfoncé mes doigts, y fouinant comme avec une avidité d'attraper, et j'ai conclu à haute voix, « il n'y a rien, tout va bien. », après que nous venions de vivre ce moment fait de glissers, de touchers, d'enveloppements et de maintiens, de pressions et de résistance.

Dans ce quelque chose que nous avons vécu, il y a eu une union, il y a eu une force, il y a ce quelque chose de caché et de prégnant, qui se dissimule dans cette convention rassurante de l'examen clinique, dans une scénographie où le patient me laisse toucher son corps qui lui appartient. Et, durant ce moment et en cette

apparence clinique, dans cette obligation que je me fais, je recherche tout signe, toute anomalie minime, qui pourrait protéger sa vie d'un danger non perçu.

Il y a là, dans cette scénographie, un respect du silencieux et le rappel de l'oublié, qui est avant tout ce corps, là tel qu'en lui-même, et dans un présent porteur de passés. Car ce que je peux y découvrir vient déjà d'un passé. Cet apparaître-là, découverte recherchée, dans l'intention de chercher et de *faire* du mal, nous met face à de l'ontologique phénoménologique.

Celui de l'apparaître en lui-même, qui comme je peux l'annoncer (votre thyroïde est nodulaire, vos artères ne se palpent pas, il va falloir vérifier etc..) ramène le patient à ses propres limites d'analyse de ressentis, de conscience et de vouloirs.

Un apparaître corpo-réel

En somme l'apparaître, et *cet apparaître corpo-réel*, là aussi, est hors de portée et hors de contenance du sujet, et se joue des *étants* qu'il fait apparaître, nous laissant alors passifs et douloureusement surpris de leur présence.

Je participe en tant que médecin, là, alors, en ce moment, à la constitution d'une manifestation non encore spontanée et mise à jour. Mes doigts cherchent l'intime quand je fouille les artères ou les organes.

Je cherche quelque chose de porté et d'ignoré de ce sujet dans son intime, et à son insu. Et ce que je cherche, je n'ai pas envie de le trouver, car ce je pourrais trouver changera peut-être la perception qu'il a d'être. Son étant, naturel à son être à lui, est et apparaît comme une autre chose signifiante, pour mon être de médecin. Ce qui est de sa naturalité normale, est pour moi, médecin, un possible surgissement pathologique.

Merleau-Ponty nous précise que « le corps est un sensible exemplaire parce qu'il est sensible pour soi » et y rajoute qu'il y a un lien « natal », un lien « ombilical », unissant le corps au monde, comme à un berceau natal, qui agit et est agi. Notre corps est monde, dans un monde où nous accomplissons notre chemin perceptif qui est avant tout celui d'une délivrance d'informations et de

potentialités de liens. Et nous en avons secrètement et au quotidien, et la jouissance et la vision.

Et lorsque ce monde corporel flou qui entoure notre conscience, devient un monde qui surgit dans ce corps présent car nommé par son atteinte, nous ne savons plus. Avons-nous oublié de faire quelque chose, sommes-nous responsables, y a-t-il danger, est-il lointain ou proche, quelque chose de nous accourt comme dans une urgence trop tardive de réparation.²⁴

Car ce qui menace la sécurité menace à un moment ou l'autre l'intégrité telle qu'elle a cru pouvoir être ressentie et identifiée comme à un « nous-même » ; D'autant plus que nous n'avons rien senti, que nous n'avons rien vu venir, que nous n'avons pas su surveiller. Il y a, et souvent, alors, comme un *ébréchage*, une brusque saignée identitaire qui peut être longue à découvrir et soigner, et qui fait aussi partie du soin.²⁵

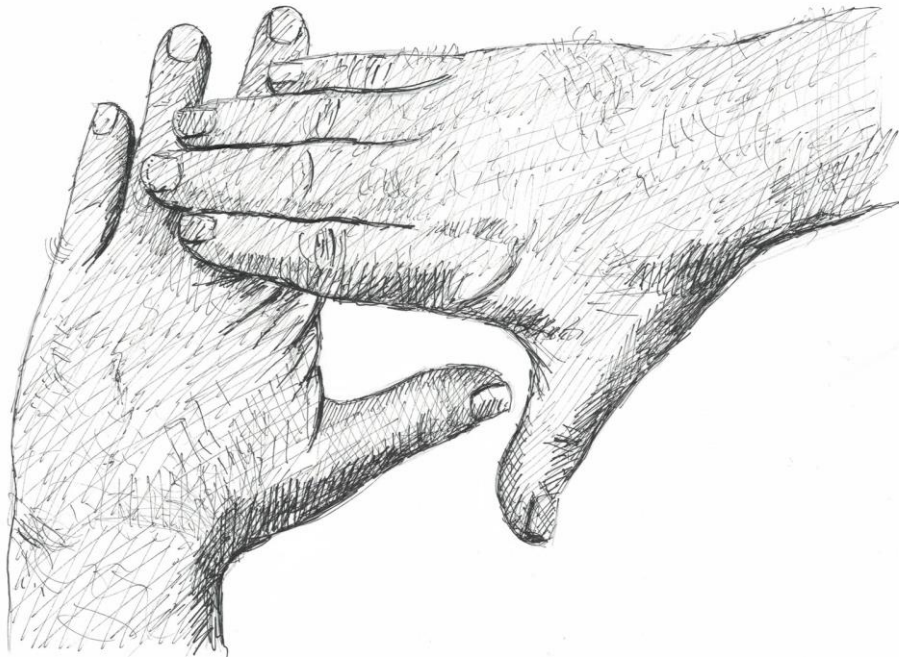
Avant de quitter le bureau, déjà, il se retourne à peine implorant pour demander à nouveau si cela peut être grave, en gardant ma main qui l'accompagne, et retenant ainsi le moment du départ à la fois en moi et aussi de lui.

²⁴ Et je me permets ici, d'introduire, ce que je perçois, dans le suivi immédiat d'une annonce d'une anomalie du corps, et qui est de cette impression « de vide », dans et au-delà, du mouvement de sidération, et qui s'exhale du patient, devant cet être-objet, lui, là, qui soudain n'est plus identique : comme si, son propre corps, devait, se représenter à *nouveau* à lui-même. Face à l'objet, tout court, voici ce qu'en dit Merleau-ponty : son être d'objet, « n'est pas un être-pour-le-sujet-pensant mais un être-pour-mon-corps et plus particulièrement un être-pour-le-regard qui le rencontre sous un certain biais et ne le reconnaît autrement ». Le corps n'est, alors que, « ce par rapport à quoi » ou le « vide devant lequel peut *apparaître* l'objet » Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, pp.292, 119.

²⁵ Nous y reviendrons, sans doute souvent, et c'est à la notion du corps *connaissant* que cela introduit, et que Merleau-Ponty a bien mis en évidence aussi bien dans la *Phénoménologie de la perception*, que dans des notes du *Visible et L'invisible*. Ce corps connaissant est ainsi la première source de notre conscience *connaissante*, et, dans le flux de son irrigation constante, fait une part essentielle, de notre assise d'individu. Et lorsque le doute s'insinue ou se présente, sur la faillite de sa connaissance, la peur peut surgir chez certains individus que nous suivons, avec des réponses qui peuvent alors aller du déni, à l'anxiété permanente de bien faire, peut-être dans une menace non mentalisée ni verbalisée d'anéantissement, interrogeant un lien que l'on ressent fragile et qui alors se révèle.

Chapitre 3

Clinique et examen du corps



Nous allons dans les pages qui suivent, essayer de faire se vivre, et par nos mains, et de nos yeux et d'autres sens, cette rencontre au corps de l'autre, dans ses étapes différentes, qui est constituée de l'examen clinique que nous pratiquons sur tous nos patients, tous les jours. Nous en dirons et ce que nous en vivons, et ce que nous en ressentons, et en ce que nous en pensons. Aussi je vous invite à me suivre et entrer dans mon cabinet, en commençant par ce moment fort et particulier que représente l'examen clinique des pieds d'un patient diabétique.

L'examen des pieds

Il s'agit là de ce que je pourrais nommer un examen primordial de prévention.

Mais aussi et au-delà de sa technique, d'un moment dont j'espère réussir à transmettre et une photographie et le mouvement perceptif intense qui l'accompagne.

Une chaussette est une chaussette, un mi-bas est la moitié d'un bas qui comprime souvent un mollet, un collant colle. Un pied, un pied qui se montre, n'est jamais ce que l'on attend.

Quelle que soit l'expérience que nous en avons, il est irruption, surgissement, inattendu phénoménologique. Car la chaussette enlevée, découvre un particulier, paraphe une histoire corporelle en son intimité.

Le pied que je vois en premier est le pied droit. Mais c'est vers le pied gauche que ma main droite va, trois de mes doigts se posant sur l'avant pied. Je cherche le trajet de l'artère pédieuse, la pulpe de mes doigts écrasant légèrement l'endroit. L'écrasé léger exprime la juste tension entre la recherche et le laisser venir, et je tâtonne sur le trajet probable de l'artère jusqu'à que le contact se fasse. Je touchais sa peau, et soudain je ressens et touche quelque chose de différent que la peau qui me touche. Je touche une animation, une pulsion de vie qui s'insinue par mes pores, remonte par mon troisième et quatrième doigt, gagne la paume, enserre rapidement le poignet et dans un frisson glissant vient se nicher dans le pli de mon coude, mariant sa chaleur pulsée à la mienne, faisant un quand je finis par perdre le fil des identifications réciproques.

Je vais maintenant chercher le pouls de l'artère tibiale postérieure. Mes trois doigts sont crochet, entourant l'astragale, s'y placent juste en dessous, s'appuient en cherchant l'artère, dans un écrasé léger un peu plus lourd, retrouvant la pulsion du sang qui curieusement cette fois m'infuse moins. Car je sais, ou dirais-je, je suis, déjà un peu de l'autre.

Arrive alors un mouvement dont le moment m'est étrangement émouvant, et c'est celui de l'inspection de l'entre-deux doigts.

Et en particulier, lorsque je tire sur le dernier petit doigt, si souvent rabougri, replié sur lui, tout à la fâcheuse emprise d'une chaussure trop étroite. Ce petit, là, est rattaché à son grand frère, le quatrième, dans une étreinte constante. Je me force donc de les séparer, d'autant que c'est dans cette intimité souvent suintante, que chez le diabétique se fait le lit de la mycose. Le moment est court, mais intense pour moi.

Comme j'ai essayé de le dire, de le suggérer par ce texte, je suis donc là dans une vie qui est double, empirique et technique comme examinateur et *aussi* comme être au monde dans un apparaître par mes sens *qui m'informent*, en flux continu, et au même titre, que ce que mon moi professionnel fait par l'expérience dans une immédiateté de fonctionnement. Il y a deux informations qui surviennent ainsi et presque en même temps, celle d'un *présupposé*, et celle d'un *inattendu*.

Au fond, et je le dirais simplement quand je travaille, je sens des trucs, oui des trucs, Qui sont des petits évènements à côté de l'évènement. C'est peut-être ainsi que se crée le premier stimulus de l'intuition dont nous parlerons plus loin, la rencontre d'un présupposé, et d'un inattendu : c'est dans la divergence entre ces deux, pour le travailleur expérimenté que je suis, que s'ouvre le champ de l'intuition, qui, finalement, est un lien que nous découvrons dans l'exigence d'une aide thérapeutique, entre *ci* et *çà*.

Ainsi et dans une geste quasi identique, j'agis et je perçois, à la fois, en même temps, et, à côté et avec en mon action.

C'est-à-dire que je perçois alors comme dans deux vies qui s'accordent en parallèle, celle où je suis prisonnier de mon faire aperceptif qui prend toute mon attention, celle donc de l'examineur, et celle d'un autre existant de moi, qui vit des émotions, des sensations, des idées libres qui proviennent de cette perception

encore tangible d'une peau qui laisse une trace qui deviendra peut-être *indice* en moi, et qui écrit un temps de vie passionnel, c'est-à-dire dans ce *premier* temps, celui où celui qui mène l'examen, déjà, subi.

C'est le temps d'un flot contenu de *petites perceptions*, qui ont autant de poids, ou presque, ou plus, que le poids du réel objectif que je vis avec le patient, mais j'en suis déjà à presque citer Leibnitz, et pour ce que je veux écrire, il est encore trop tôt. Poursuivons, donc. Et si j'inversais pour explorer ?

Et si pour le patient il en était de même ? C'est-à-dire, que pour lui aussi, se vive un inattendu, un monde d'à côté, un monde d'existence à soi qui s'impose, à côté de la pression des mains cliniques de l'examineur ? Un monde qui reçoit, qui se donne, qui peut-être se crée par le toucher. Il y faut pour cela, respect et liberté dans les propositions préalables qui leurs sont faites. Quelques fois, les patients nous racontent des examens cliniques, entrepris par des praticiens, et qui ont pu les choquer : ceux-ci, et tel est leur ressenti exprimé, ne tiennent pas compte du fait que les patients, en position couchée, touchés ou examinés, ne sont pas dans un univers mental, un habitat de patient, mais se sentent encore sujets, et comme touchés sans une permission réellement donnée.

Le monde que nous vivons, croyons-nous, est un monde mitoyen. Un monde de proximité. Et si ce monde-là, est consentement, ce monde-là peut-être aussi une porte d'entrée, une brèche par lequel, un présent s'impose autrement.

Point d'arrivée, point de départ. Point de liaison à un autre développement de mon propos. Ce toucher, répété et dans cette séquence multiple et diverse, entre ce que je cherche à faire, ce que je fais, ce que je perçois, ce que je perçois encore, ce qui s'insinue, ce qui me fait réagir, ce qui m'adapte aussi vite que je le désire sans le vouloir, tout cela, déjà, fait de moi, un *ébranlé*, professionnel et affable.

Cet ébranlement qui soudain me prend, par ce toucher ou cette perception, des yeux et de leur infini non-dit, de la chaleur, de l'enveloppe corporelle, est un bout de l'autre monde de l'autre et de soi qui surgit. Dans un dévoilement qui paraît en se dévoilant et en nous laissant autre.

L'examen du cœur et des artères

Tout d'abord, le cœur

Le rythme, est une création autonome et absolue.

Ce bruit, ce rythme, cette mesure que j'écoute de mon stéthoscope enfiché dans mes oreilles, s'infiltré en moi, comme dans un ressenti de vie amplifiée, celui d'une vie double, d'une vie à deux.

Tout rythme introduit au sentir, c'est-à-dire à une résonance qui devient impression. Et ce sentir peut se confondre avec mon propre rythme.

Et le rythme qui emplit ma tête de ses particularités, qui m'assourdirait presque si je n'en prenais garde, et qui même si j'en demeure l'examineur qui en guette les anomalies, m'introduit aussi et progressivement par un système d'échos à l'impression d'une synchronisation, entre lui et moi, suspendus. Suspendu, car comme en une attente de l'un pour l'autre, mais aussi me gardant à distance, pour pouvoir conserver ce qui me fait auprès de lui, je veux parler de la continuité du soin. Je me dois donc de suspendre, et de retenir sans empêcher, la propagation des bruits et du rythme de son cœur en moi, et pour pouvoir l'examiner et, aussi, pour laisser que se vive un *autre chose*. Ainsi, je peux laisser à mes oreilles, la possibilité de recevoir et de vivre l'ensemble des résonances, en leurs fréquences, leurs nuances, leur subtilité.

Le rythme crée l'espace, entre la suspension et la continuité. Il y a à chaque fois par l'outil stéthoscope, ou par l'outil langage, ce moment de silence arrêté, qui précède le « un » du recevoir et de son ressenti.

Comme le patient par la parole, j'aime à reconnaître quelque chose de juste et d'à sa place, en fait à la place et au bon endroit de ce qui est déjà inscrit en moi.

Un cœur bat, en un rythme et sa vitesse, et malgré cette infinité de bruits écoutés dans la nonchalance apparente d'un acte qui paraît simple, demeure en moi, une infime oppression à l'idée que cela ne s'arrête, ici, maintenant, un jour, et cette peur se réunit dans un presque même temps à la jouissance du recommencement et de la continuité jusqu'à, encore, cette nouvelle suspension,

qui elle, est suivie, encore, d'un nouveau battement qui imprime le rythme, et tout de cela me mène parfois à un sentiment de *joie*²⁶. Qui est à la fois celle *d'un dedans*, dans un espace que je partage de mes oreilles, et qui est à la fois aussi celui *d'un dehors*, comme dans la vision d'un spectacle auquel j'assiste, ravi.

Je participe à cet instant à la *vie* du patient, et ayant le stéthoscope aux oreilles, *j'en profite !* Car lui, le patient, il ne s'entend pas. Et les bruits de son cœur se mettent comme en harmonie avec les bruits du mien que je n'entends pas. À ce moment, nous avons un cœur pour deux, un qui fait du bruit et un qui se tait en travaillant.

Mais si dans la durée non finie de cet instant, le champ d'un « à d'eux » s'est ouvert, je suis aussi, le corps droit, bien que légèrement penché à lui, au-dessus de lui, relié par le tube de mon stéthoscope et de ma main qui l'effleure. Ma main le touche, mes yeux parlent, sa peau me transmet, je suis prêt à l'accueil et au partage, Je suis alors avec lui, je le regarde et je suis aussi à distance. C'est un partage qui s'intègre et s'infiltré par un je ne sais *où*, et peut se transformer aussi en expansion créatrice, (ah ! *cher Spinoza*) dans une sphère qui échappe aux sujets. Par exemple, dans *le rythme*. Le rythme, ce rythme comme partagé, me ramène à une forme *de joie*²⁷ imprévue, comme dans une *ré-apparition* d'un mouvement en moi de *moi*, par le rythme de vie du cœur que j'entends, et dont le bruit, lancinant presque si je m'y attarde, me touche, m'étreint et finit par me prendre. *Comme* traversé. Puis comme décidé d'aller par-là, le rejoindre, lui, en cet endroit d'où provient le bruit. Le patient allongé, souvent, ne me regarde pas

²⁶ « Deux joies » : celle de la passivité, et celle de l'action qui a introduit à cette passivité, joie active que définit Spinoza dans *Ethique* III, 58, et en relation à ma propre puissance. On trouve ici, et peut-être en relation, la citation suivante : « Je parle ici de la joie active qui a lieu quand l'âme comprend d'une manière claire et distincte l'objet qui la lui donne et qu'elle est libre de l'accepter ou repousser. Car il existe aussi une joie passive, que la volonté peut éprouver sans en comprendre d'une manière claire et distincte la cause » Saint Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, livre III, chap. 16, traduction du Père Grégoire de Saint Joseph, Paris, Seuil, 1947, p. 358.

²⁷ « Joie », car comme dans un moment pris et sauvé, entre une continuité toujours espérée bien qu'incertaine, et la tranquillité impavide de la certitude du battement d'après. Joie, car spectateur participant au déroulé de la vie qui s'anime dans mes oreilles, comme dans une perfection, plus grande, qui s'accomplit battement après battement. Et en cet espace imprévisible où un cœur qui peut s'arrêter, poursuit son rythme binaire, et s'inscrit toujours par une répétition qui commence à chaque fois par un début, éveillant le désir au-delà de notre être réflexif, qui est celui de la joie d'être vivant près de lui vivant, dans une réciprocité de vivants. Mais aussi, dans la raison que me confère ma position auprès de lui. Et pour terminer sur d'autres terminologies utilisées à propos de joie par Spinoza, nous nous interrogeons sur nous-mêmes, à propos de ces autres mots-concepts qu'il utilise, et que sont *libido* et *voluptas*.

en cet instant. Parfois impassible, parfois légèrement stressé, il ferme les yeux ou les détourne, regarde le plafond, et se laisse *faire*.

Moi je fais, et je le regarde aussi, à distance, avec et séparé, en joie et attentif, confiant de lui et méfiant pour lui. Et il s'effraie si l'auscultation devient trop pointilliste, se poursuit trop longtemps pour lui. Si elle ne s'interrompt pas dans le temps prévu, quelque chose de lui se modifie soudain, comme si je n'avais pas trouvé durant ce temps ce que je cherchais, ou comme si, et c'est déjà pire, j'avais entendu quelque chose de *mauvais*, que lui n'entend pas.

Il se passe quelque chose, dans cet espace qui nous relie de ce tube, au bruit que fait son cœur, dans cet espace qui nous sépare comme dans la vision d'un champ qui nous relie, il se passe quelque chose dans ce silence, qui est d'une grandeur qui ne se mesure pas. Citons ainsi Jan Patočka, qui écrit dans son approche phénoménologique, ces deux réflexions²⁸ :

« L'espace kinesithético-tactile est un espace sans clôture. Il est comme une quête, un tâtonnement qui finit certes, par mettre toujours la main sur un objet, mais chaque fois dans une sphère derechef sans clôture, qui s'ouvre en tant que question ne pouvant recevoir de réponse dans le cadre du champ sensoriel ainsi construit. »

Il poursuit, se référant à l'espace visuel et la distance qu'il crée en nous :

« Si mon mouvement dans la sphère kinesthético-tactile est un mouvement sans retour qui se perd dans l'illimité, dans la sphère visuelle, c'est au contraire l'illimité qui se meut en direction de moi, qui m'entoure, qui me tombe dessus. Il devient autour de moi la voûte et les murs d'un édifice, un espace fermé qui me met à couvert ».²⁹

Comment mieux définir ce qui se passe dans la globalité de ces mouvements qui s'interpénètrent, et s'informent l'un et l'autre des multiples informations de mes sens divers, de mon tact et ma vision, de l'information continue d'un bruit, d'une chaleur qui vit sous mes doigts, de ce tube qui pend autour de mon cou, de ma façon de le voir, de ma façon de recevoir les parcelles de son regard, qui ne reste pas identique durant ces minutes, changeant d'intensité ou de point focalisé

²⁸ . Patočka J. Qu'est-ce que la Phénoménologie, Grenoble, Ed Millon, 2002, p.72.

²⁹ . *Idem*, p.73.

de temps en temps ; et puis, dans un plus grand tout, je nous vois, lui, déshabillé moi habillé, les écorchures du cuir de ma table d'examen, ces vêtements posés ou accrochés, une chaussure sur le chemin, le papier blanc qui se froisse avec ce bruit caractéristique, le bureau, l'ordinateur, les papiers beaucoup, les deux chaises, mon fauteuil, les casiers métalliques qui contiennent le passé, les murs du cabinet, les différents objets, oui tout cela fait partie de la consultation, fait partie et constitue *un monde à part* dans lequel, en ce moment, nous apparaissions en nous appartenant, car l'un ne pourrait exister sans l'autre, unis, à distance, séparés.

Se jouent et se nouent dans ces moments, des mouvements, comme en un point de fusion et en des points d'éloignement, nécessaires à l'éthique et à la fonction.

Ainsi, passe dans le silence de la couche, une impression diffuse, quelque chose qui lie et rend les choses dans un état différent de l'état d'avant cet examen, car, et en même temps, j'ai écouté son cœur battre la main sur mon stéthoscope, avec ma paume, débordant et comme *effleurante* de temps en temps sur sa peau chaude, au niveau de son sein, un peu plus haut, un peu plus bas, un peu plus sur les côtés. Cette impression-là demeure une fois ces gestes accomplis, comme dans un lien qui prend une autre dimension, et ne s'efface qu'en partie seulement, et c'est ainsi aussi pour lui qui m'a laissé écouter son cœur. Quelque chose de lien, affirmé.

Nous sommes dans ce moment comme dans un après, balançant entre le professionnel qui a accompli ce qui devait de l'être, et un de nous, aussi, ayant subi, passif, une traversée sensitive et émotionnée de l'autre, nous donnant à *nous aussi*, l'envie de participer à la danse invisible de notre corps, qui soubresaute, s'étire, s'anime, se lève, se sent et se met à bouger au rythme d'une vie qui semble jaillir plus heureuse. Alors, et parfaitement immobile, nous sommes là, soudain, avec nous-mêmes. Quelque chose, en nous aussi, et comme traversé d'une complétude.

Cette mèche à deux bouts, pourra être comme un lien immédiatement opérateur de chaque rencontre en consultation.

Comment dire mieux, si ce n'est l'inverse, dans cette impossibilité d'élan, cette impossibilité de rythme partagé qui est la signature des consultations restant rivées au symptomatique.

Les artères

Je poursuis mon chemin dit cardio-vasculaire. Je continue de monter, et au stéthoscope le projet d'après est celui des artères carotides, la droite puis la gauche, à la recherche d'un éventuel souffle vasculaire.

Je demande au patient de tourner tout à fait la tête vers le mur et de cesser de respirer un instant, puis de tourner à nouveau tout à fait vers moi, et je fais la même chose, c'est-à-dire que je cherche à mettre le *stétho* sur le trajet de l'artère et j'entends l'éjection du sang par le cœur.

Le bruit normal est un bruit simple, légèrement *tunnelisé* par rapport aux bruits du cœur.

Mais s'il y a une plicature d'artère, ou des dépôts d'athérome au sein des carotides, ou même parfois presque une sténose de l'artère, alors là le bruit est comme invraisemblable ; d'autant plus, que ce bruit n'est que dans mes oreilles et ma tête, alors que le patient, le cabinet, l'ordinateur, eux, restent dans ce même temps, dans une normalité apparente et silencieuse.

Ça rugit comme une vieille locomotive à l'arrêt qui reprend son souffle avant de se relancer, avec encore cette impression de bruit enfermé comme dans un enclos ou un tunnel, s'enflant et s'échappant ensuite au loin. Un bruit étourdissant, râpeux, dur, mécanique, qui persiste en position assise aussi. Un bruit qui fait peur, comme un bruit de fin. Lorsque j'entends ce bruit, je pense au tabac, je pense au cholestérol ou au diabète, à l'hypertension. Et aussi à l'AVC (Accident Vasculaire Cérébral).

Et je me pose encore la question après toutes ces années, car le bruit est presque toujours que d'un côté. Comment lui dire sans l'inquiéter ?

J'essaie, je dis d'une façon légère et amoindrie, qu'il faudrait songer à faire un écho-doppler des artères cervicales, mais je ne parviens sans doute pas empêcher qu'une certaine gravité soit perçue par le patient.

Et lorsqu'à la consultation suivante, le patient revient avec le document, je suis content d'avoir eu raison, je suis content d'avoir eu tort, et je suis content que cela ne soit qu'une sinuosité artérielle bruyante. Car le propre de la quête de ma

médecine se situe souvent dans un non bruyant, un assourdi, et dans un visible qui cache souvent l'invisible sans en minorer le poids, ce qui, finalement entraîne à une pratique répétée et assidue de l'*attention*, (« latin *attentio* « tension de l'esprit vers quelque chose ») qui est attente, non jugement, précision de l'écoute et des perceptions, et, aussi, pratique volontaire de l'*altérité* car ce « quelque chose », est ou peut paraître chez *un* quelqu'un). Il nous faut donc, et en rythme et en permanence, laisser à l'*epoché*, le temps d'occuper le silence.

L'examen du ventre

Après le cœur, viendront les côtes et le ventre dans son ensemble. Je poursuis donc mon examen, et après être remonté vers les artères qui irriguent le cerveau, je m'appête à redescendre vers ce qui est mou, plein et vide, avec la même intentionnalité qui balance entre le fait d'accomplir au mieux mon service professionnel, et la non-envie de trouver. Je vais palper pour m'ouvrir par le sentir de mes doigts, à une réceptivité et intentionnelle et redoutée (même de façon presque infra-consciente), et où, je suis sauvé d'un masochisme intentionnel, (découvrir une *erreur* à ce corps), par ma foi en la rapidité du mouvement de connaissance sur le pronostic final de gravité.

Mais il existe bien ici, aussi, un paradoxe qui est le suivant :

Le désir qui me comble est celui de ne pas trouver l'objet de ma recherche !

« Il n'y a rien... Tout est normal ! ».

Ce qui veut dire que je n'ai trouvé, *que ce que je ne cherchais pas* ! Et que dans 80% des cas mon travail ressemble à celui de Giovanni Drogo au Fort Bastianni³⁰.

Attendre, attendre, attendre, l'ennemi avec une même vigilance égale, que l'on entende un quelconque bruit, où une fausse alerte (« on m'a dit que c'est ma thyroïde »), ou le silence sans fin (poids, diabète, humeur), le lien passe par cette garde à jamais sur ses gardes. D'où qu'il vienne, quelque en soit sa forme dans une première apparition, le danger est là... ou pas, invisible. Et il suffit d'une tête

³⁰ . Buzzati D., *Le désert des tartares*, Paris, Robert Laffont, Pavillons, 2002.

lourde, d'un ravissement de moi par telle ou telle impossibilité d'être là totalement présent pour qu'un possible surgisse sans que je puisse l'anticiper. Les limites existent par nous et pour nous. Je peux ainsi prendre un bruit annonciateur, pour le simple bruit d'une branche qui craque, ou d'un vent qui soudain change de direction, dans un particulier et son anodin supposé. Et après avoir été si longtemps sur le qui-vive *pour l'autre*, ne pas avoir su le protéger ou du moins *le prévenir*, au bon moment, celui qui est juste avant le *changement*.

Lorsque je quitte la zone du cœur, les gens semblent soulagés. Bien examiner réveille l'enfouie de la peur, posant même la question de l'objet de la recherche, c'est-à-dire pour le patient rechercher quelque chose qui n'aille pas, au lieu de confirmer rapidement que tout aille bien. Et dans ma patientèle bigarrée, quand elle est encore jeune, je crois entendre de ma banlieue, ce *patois* :

« Attends, vas-y, j'ai mon corps, k'estce ke tu lui veux, n'y touche pas, harâm, péché, hatta't, c'est Dieu qui est là, t'éloignes, vas-y, tu portes malheur ! »

Dans mon cabinet, c'est moi qui essaye de protéger, et comme je suis beaucoup plus petit que Dieu, je m'applique.

Mes mains s'accrochent alors à la base du cou, sondant les zones au-dessus des clavicules, je descends. Les doigts s'enfoncent dans leurs creux, cherchant d'éventuels ganglions.

Je demande au patient de prendre sa respiration, mes doigts rivés rencontrent ainsi le plus profond. Pas de ganglions.

Ma main gauche se plaque alors d'abord sous la clavicule droite. Je tapote de ma main droite qui frappe du bout de ses doigts durcis, et avec éclat, la gauche.

Je descends le long des côtes et rencontre le sein droit. Là c'est selon, ou j'enjambe (!), ou je continue de tapoter au-dessus du sein, terminant ma course sous le rebord costal droit, palpant le foie en demandant au patient de reprendre sa respiration, et cherchant s'il existe un point douloureux profond. Je fais alors du bruit comme en frappant une cloison, un mur, à la recherche d'une étrangeté sonore. Je tapote et j'écoute le bruit que cela fait ; plus plein, plus vide et plus sonore, j'écoute le bruit comme un vieux sorcier qui tape de son bâton usé sur différents morceaux d'arbres évidés, pour chercher la vérité.

La vérité, et c'est dire dans ce cas-là, une anomalie possible, c'est la matité. Oui, il y a un petit bruit, là, mat. Cela ne devrait pas, non.

Cette matité chez un être couché, que je recherche, est celle d'un endroit plein et secret, silencieux et vital. Cette réponse particulière vient d'un fond qui existe.

Je sais les organes *qui en principe*, se trouvent là, pourtant dans ce cas-là, qui est heureusement rare, quelque chose me semble indéterminé, demandant alors des explorations supplémentaires. Dans cette geste vers la résonnance, je cherche le fond, ce qui est derrière et ce qui est enfoui.

Ce qui ne se voit pas mais existe différemment car résonnant différemment et dans un rythme différent de ce qui existe d'habitude.

La médecine est alors comme une musique, dans cet air imposé avec lequel il faut prendre le rythme pour en garder le lien. Sur ce fond nouveau et indéfini.

Sur ce fond qui peut faire peur, car indéterminé et dans ce cas, comme *mal orienté*, et qui fait un instant ressentir ce qu'Anaximandre ³¹ pouvait définir, par le terme d'*Apeiron*, l'*Apeiron*, un originel impalpable et illimité, qui, dans sa potentialité, dans ce cas, émet.

Heureusement je suis bercé presque toujours par ces bruits que je connais et que j'attends, avec de l'air, du clair, du vibrant et du propagé. Sans entraves.

Ensuite, sur le côté gauche, celui qui est près de mon mur, je vais plus vite, plus léger, et arrive sous le rebord costal gauche. Je demande alors au patient de se tourner très légèrement vers moi, et je vais tout droit vers un moment de bonheur !

Palper la rate, cette petite chose dont normalement on ne palpe que la tête qui dépasse, quatre doigts de ma main gauche bien à plat et quatre autres de ma main droite, renforçant dans une forme d'ailes croisées la force qui s'enfonce pour aller la dénicher. Je demande au patient d'inspirer et la sens comme jeune sous mes doigts, dans un frétillement heureux, vive et légère.

³¹. Penseur grec, dit « pré-socratique », (610- 546 avant JC), et qui définit l'*Apeiron*, comme une substance, un principe de toute chose. Et dans ce cas, c'est l'élément que je recherche comme pouvant impliquer de sa présence incongrue, une conséquence sur d'autres choses ou de toute chose de la vie du patient.

Car la mauvaise rate, elle, est lourde, grosse, présente dès le toucher des mains posées, comme gorgée d'un sang mauvais et d'une humeur boueuse. La mauvaise rate, c'est celle des maladies de l'âme ou du sang, celle qui ne sait plus épurer, celle qui ne reste pas intacte, celle qui change.

Mes patients sont souvent stressés, et lorsque mes mains parviennent à leur ventre, qui est à la fois estomac et colon, la palpation se tend souvent dans quelque chose de plus aigu.

Je tapote, je tapote. C'est le moment qui est le plus sonore.

Deux doigts en serre d'oiseau courbés et rigides, tapotent sur le majeur de ma main gauche plaquée, en s'enfonçant sur le ventre du patient. Je tapote sur les trois, le majeur l'index et ce quatrième doigt.

J'entends des bruits de creux et de plein guettant une différence sonore vibratoire et la propagation de l'onde qui remonte vers ma main et mon poignet.

À chaque tapotement succède un tressautement, comme une vague qui s'étire et meurt doucement de façon plus ou moins marquée selon la quantité de graisse de l'épiderme cutané.

Je ne tapote plus, je m'enfonce et parfois, cela *bloblotte*.

Mes deux mains se joignent et l'une fait support à l'autre, laissant les doigts de la seconde déborder sur la peau du patient. La première des mains, soutenue par la force de la deuxième, appuie ainsi sur le ventre, révélant des zones douloureuses immédiatement reconnaissables par les différences de qualité de résistance dans la rencontre des mains et du ventre.

Le patient grimace, se tord un peu dans ces cas-là. Mes doigts qui n'appuient pas trop, me transmettent un autre type de vie. C'est chaud, c'est vivant, c'est un monde différent, tendu, violent, un monde contradictoire qui apparaît sous mes doigts. Avec des zones de tranquillité et des zones de bataille où les muqueuses intestinales rougies ne supportent pas le poids de l'étreinte. Et puis ma deuxième main, celle du haut, celle qui appuie en partie, déborde de ses deux derniers doigts sur la peau, l'effleurant la caressant presque au passage du chemin. Je sens je palpe je sens, je finis par ressentir, puis par penser. Elle caresse, entoure retient dans le contact chaud des peaux. Elle, cette deuxième main, conserve la chaleur qui se transmet du

ventre, ainsi à peine posée mais posée d'une façon qui fait sens dans une retenue de tendresse et d'attention. C'est comme si sa fonction était d'empêcher la peur, de signifier une présence rassurante pendant que les doigts font leur travail de percussion ou d'enfouissement dans leur recherche palpatoire.

La peau du ventre, la peau de cette zone-là a souvent une température différente de celle du reste du corps. Rarement la même.

Combien de patients ai-je pu rencontrer, dont le haut du corps est chaud et transpirant, dont l'émoi enflamme la poitrine, et qui ont eux aussi, cette zone-là, froide, mate, presque violacée, alors que le reste du corps semble de température normale. Il y a une contradiction, il y a comme une rupture entre les zones, avec ces surfaces froides qui nous disent forcément quelque chose de l'énergie qui circule est retenue ou bloquée, entre les différentes zones occupées de ce corps. Qui est à la fois corps maison, et à la fois dans sa séparation des fonctions, corps hôtel et corps de voisinage. À distance, et avec des zones infranchissables, comme si telle ou telle zone se refusait à participer à l'ensemble. Fâchée...

Je passe alors, la main sous le pantalon, en tirant souvent sur la boucle de la ceinture si le patient ne s'est pas déshabillé entièrement. Je rencontre une résistance souple, qui cède et permet de s'enfoncer, puis une autre où ma main s'enhardit et qui semble dire tout de suite l'inflammation. Je suis alors comme interrompu dans mon sentir, quelque chose de mon voyage s'alourdit de cette connaissance.

J'ai senti la tension du ventre, j'ai senti la corde du colon, j'ai senti la zone froide ou chaude.

À ce moment-là, je ne suis plus comme l'instant d'avant, encore circonspect, en recherche, à cet instant, j'en sais plus. J'ai senti un intime-intime m'envahir, ou plutôt me toucher, dans ce moment de perméabilité où l'irraisonné passionnel de l'autre, qu'il me transmet de son colon, me rejoint ; c'est ici, ainsi, que s'exprime une part de l'autre qui échappe à sa pensée, et à sa conscience d'être. Quelque chose, de lui à moi, a franchi les barrières cutanées, a comme franchi les barrières des corps, et ne peut plus être pris comme une simple perception, mais plutôt, comme dans l'impression d'un espace qui livre son accès. Quelque chose, ici, est reçue et nous lie, comme dans une diffusion d'ambiance que notre corps

reçoit. L'information, soudain, est d'un autre type et d'une autre expression. C'est celle d'une essence brute et sans filtre, comme passant *sans intermédiaire* (ou par un intermédiaire qui prend une dimension qui échappe à ma volonté), et qui me fait passer de l'intérieur de lui, à un intérieur de moi. Un intime-intime.

Aujourd'hui, il est fréquent d'entendre parler et de lire des travaux sur l'axe neuro-intestinal, qui présentent notre intestin comme un endroit de vie en lien avec notre cerveau. Le toucher fait toucher du doigt les myriades de pensées qui le traversent. C'est-à-dire, qui traversent le patient touché, et qui atteignent le médecin toucheur, passant par les infimes vibrations senties au contact des pulpes de mes doigts, comme des fourmis filantes de fantômes exsangues. Le ventre est comme une mare où s'agitent les non-dits, les non perçus et les empêchés.

Il y a ici une vie complète, qui fait du bruit dans le silence, comme des bulles qui remontent à la surface, et qui dérangent le silence d'un normatif désiré.

L'incongru s'exprime par notre ventre. Chacun avec soi. Et ma peau, celle de ma paume en retient la trace, garde cette chaleur comme une queue de comète inscrite en elle, dans un souvenir souvent apaisé.

Je retiens alors une information qui, au départ tactile, vient se nicher dans une information qui se complexifie. J'ai appris en cet instant quelque chose du patient, que je ne nomme pas et qui n'a pas été dit, et qui dépasse aussi la mentalisation consciente et subjective que mon moi de médecin tente de contenir. Quelque chose est passé, va plus loin en moi, me mobilise en un espace que je ressens soudain, comme si, je me précipitais pour accueillir, une information que je n'ai pas encore comprise. J'ai effectué un mouvement, en moi, que je dois identifier. Une ligne de plus se trace sur l'esquisse du patient qui est face à mes mains, et de ce sentir, vient une empreinte et reste une trace.

Cette zone du ventre, serait-ce le lieu des passions et des appétits, des empêchements et des désirs ? Je regarde cette femme allongée, soudain dans une grande distance. Elle a cette coupe au carré que des femmes apprêtées portent aujourd'hui, coiffe d'un gris argenté comme tiré d'un plumage précieux. Ses lunettes sont d'or et fines, son maquillage me paraît parfait et je continue d'écouter son cœur en la regardant. Elle est élégante, et forte.

Mes yeux la quittent car mon intérêt se déplace. Je vois ses deux mains posées sur les côtés de son ventre, comme pour le contenir d'une trop grande expansion. Le legging gris, argent et noir monte haut et enserre d'un trait son ventre rebondi. Mais ses mains sont un peu plus haut, autour de l'abdomen, des doigts encore délicats, bagués d'or, timides et contenus. Au centre, et entre elles, il y a ce jaillissement, cette extrusion abdominale, pleine rebondie légèrement pointée vers l'avant. Je me dis que l'on dirait un gros homme nu entouré d'une barrique de bois.

Et je remarque effectivement ses poils broussailleux, noirs, courant sur la paroi cutanée, comme autant de cours d'eau agressifs et tumultueux dévalant d'une montagne. Je remarque aussi, une petite excroissance verruqueuse, bout de chair bafouillé en surface, avec un peu derrière, un petit étang plus brun, plus grand, plus roux, qui doit être la tâche d'une probable mycose.

Ses mains restent timides, posées sous les cotes, à droite et à gauche, comme en une touche d'humain qui se veut contenante. Elle regarde le plafond, figée dans son maquillage. Elle me touche.

Est-il ici propos de l'*epithumia* (désir) de Platon³², et de sa dualité avec le *logismos* (raison) ? Cette humaine, allongée, et qui s'essaie à contenir le vrai que son ventre raconte (celui-ci lui déniait l'image si parfaitement construite de sa présentation au monde), oui, cette femme-là par ses limites en elle rencontrées, me touche. Elle peut m'attendrir, et peut raffermir une idée préalable, qui fait partager une émotion non permise et retenue, grâce au sentir. Mes doigts touchent son impossible à maîtriser, mes doigts s'enfoncent dans ce ventre dont elle veut retenir l'expansion, qui parle de sa vraie vie avec elle. Une information soudain immédiatement placée en moi, en une juste place imprévisible l'instant d'avant, dépasse et précède la réflexion, m'envahit en me parlant d'elle, par mes mains et mes yeux, et ce que j'en ai ressenti. Comme si ce qui se dessinait à peine avant ce moment, était submergé d'une vague où émotion et information font couple.

C'est ce qui se fait, ainsi, et dans le passage et dans le *transpassage*, en un presque rien préexistant qui devient, par la rencontre, le début d'un presque tout partagé.

³² . Platon, *La République*, Livre IV, 431a. 2016, Flammarion.

La prise de tension et le reste

J'attends que nous nous soyons un peu plus connus, lui et moi, pour en arriver à la prise de la tension artérielle. Depuis toujours, je la prends aux deux bras, d'abord le droit puis le gauche, à l'aide du manomètre mural, fabriqué à New York, de la marque Baumanometer (W.A. BAUM.CO.INC), surplombant de sa colonne élancée de mercure, le lit d'examen. Il est beau, pratique, silencieux, parfaitement fiable et semble n'avoir pris aucune de mes rides. Il ne fait pas sursauter les patients lors de sa mise en route, et conserve et poursuit le lien. J'insère le bras dans le brassard que je resserre ; au préalable, j'ai glissé la rondelle de mon stéthoscope dans le pli antérieur du coude au niveau de l'artère, et je serre le brassard.

Puis je prends la petite pompe noire dans ma main et je pompe, et plus je pompe et plus cela résiste et je pompe alors encore, et il me faut faire un effort pour permettre à la colonne d'aller suffisamment haut.

Parfois, le patient fait une petite grimace quand je serre un peu trop ; je relâche doucement la vis d'évacuation de l'air et ma colonne descend doucement, suivie des yeux par mes yeux et ceux du patient.

Mais lui il ne peut pas comprendre, car ce qu'il ne sait pas, (sauf s'il le demande et alors je le lui explique), c'est que pour prendre et dire la tension en l'annonçant à haute voix, il faut se servir et de ses yeux et de ses oreilles, pour noter quand la colonne descend, à quel moment le sang du patient pulse dans mes oreilles et c'est le chiffre du haut, et à quel moment je n'entends plus rien, et c'est le chiffre du bas.

À ce moment, lors de cette annonce (130/70) entendue et non comprise, j'ai quelque chose d'un peu magicien, délivrant une parole incompréhensible, mais chargée d'une tranquillité qui rassure. Des fois, voire assez souvent les chiffres énoncés sont différents entre la droite et la gauche, souvent inférieurs à gauche. Je dis cela sans ciller, ce qui interpelle le patient et sur mon degré de fiabilité, et sur son niveau de normalité.

Finalement ce qui est dit là, et montré, c'est la pulsion vitale recommencée, répétée, et jamais tout à fait la même.

Ce qui introduit à nouveau un paramètre étrange à l'officialité des mesures qui sont censées être reproductibles et exactes. Quelque chose, là, semble ne pas être *entièrement* contrôlé.

Poursuivons. Je redonne un coup de stéthoscope sur le cœur, et regarde ma montre sans regarder le patient ; je sais que ma mine est souvent sévère à ce moment-là : je fais un peu technicien d'aviation, les sourcils froncés pour compter le nombre de battements cardiaques par minute.

Je demande alors au patient de bien vouloir s'asseoir ; il est toujours sur la table d'examen. Il s'assoit et ce n'est pas toujours simple, et je promène mon stéthoscope sur le dos, en lui demandant de respirer normalement et profondément. Si peu de gens parviennent à le faire !

Certains s'empêchent de respirer puis soufflent bruyamment, d'autres respirent une fois et s'arrêtent, les autres respirent à petits jets, comme des vieillards essoufflés, certains s'expriment en toussant ; très peu, oui très peu, comprennent le mot « respirer ».

Remplir et vider ses poumons, pour que je puisse entendre, des normalités, des bizarreries, des bruits de caverne, des bruissements d'arbres, des bruits absents ou d'autres *niagaresques* charriant des salves d'expectorations, et puis moi, entêté et qui y reviens, car j'aime à entendre « leur murmure vésiculaire » !

Cette rencontre, dans un silence apparent, est un dit du souffle, de sa force et de son intégrité. Qui est la parole non dite de l'échange entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'intérieur de l'extérieur et l'extérieur de l'intérieur, dans cet infime d'échange ou l'apparaître du souffle le transforme.

Un lieu de vie que je reçois, spectateur heureux d'une vie qui n'est pas la mienne, et que je recueille dans son souffle. A nouveau, ce contentement qui me prend, face à une vie qui se manifeste.

Enfin et curieusement, mon examen se termine toujours par des coups portés du tranchant de ma main droite sur le dos, ma main restant plutôt molle, pour permettre aux doigts de se rencontrer pendant la frappe. Je pars du haut du dos, et

frappe à intervalles en descendant jusqu'au creux des reins qui sont l'objet de ma recherche. Je cherche à provoquer un ébranlement douloureux, au niveau de l'un des deux reins, qui pourrait révéler une infection urinaire à bas bruit. J'aime bien ce signe qui a un nom italien (signe de Giordano) et qui me rappelle le service de Néphrologie où j'ai débuté mes études cliniques. Chaque fois que j'ébranle d'un coup, je suis ébranlé du coup que je ressens et qui diffuse le long de mon bras gauche.

Voilà c'est terminé, je rejoins mon côté de bureau, tandis que le patient toujours en cette première fois, comme un peu abasourdi, rejoint le sien.

J'ai fini mon examen clinique. Le patient se rassoit après s'être rhabillé. Quelque chose de long a été dit par les mots, par les postures, par les questions et les réponses et les réponses sans questions, tissant par moments des liens qui se reconnaissent et s'assemblent en formant des familles.

Et puis quelque chose demeure plus fort, plus profond et en même temps comme se perdant dans sa profondeur. C'est la rencontre de nos corps, même subreptice, même limitée, même fonctionnelle et raisonnée, quelque chose qui se crée et se dit dans un silence partagé, quelque chose qui crée quelque chose de commun et d'infiniment séparé, quelque chose qui crée un souvenir qui s'efface et une impression qui reste, comme en une sorte de preuve d'un réel perçu qui ramène au sentir. Se sentir aussi par l'autre touché, comme en un en clos à jamais inatteignable.

Et, c'est de ce qui nous semble être cet intouchable au-delà du toucher, qu'est le point d'équilibre du placement intérieur du médecin que je suis.

Pourquoi et pour où ?

Je sais qu'une fois arrivé au loin du loin dans l'approche de ce patient qui m'a laissé avancer vers lui, je laisserais un loin lui appartenir de nouveau et je le verrai s'éloigner, lui-même, ainsi plus rempli de sa dernière vision de lui.

Mais être près de ce loin-là, c'est être près de l'intime que frôle l'autre par moments, et dans lequel il se reconnaît. Il a été touché de près, presque partout, de mes mains, et il a vu que je le voyais, même s'il m'a laissé faire quelques fois sans presque me voir. Il est là, vu, touché, exploré par quelqu'un qui cherche en lui, et qui lui veut du bien. Et c'est parce qu'il se sent reconnu par un autre qu'il

arrive, lorsqu'il quitte ce cabinet, à partir comme ému, d'avoir été vu, touché, approché de près, comme dans une preuve qu'il a été, réinvesti par ce lien. Il recommence ainsi à se définir et donc à se séparer, c'est-à-dire à exister, car aussi autre, plus complet et différent. Il est reparti avec lui. Et s'il était venu avec une souffrance, une peur, propres à son affection, sa souffrance à ce stade-là demeure, mais elle est moins lourde, il est rassuré de voir *tout* ce qui va encore bien dans son corps exploré de la bienveillance et de la neutralité professionnelle de mes mains. Et si, et c'est assez souvent, les patients se demandent le pourquoi d'un tel examen complet, fait si régulièrement, ils sont aussi conscients, même sans l'avoir vraiment identifié, que la fonction première de cet examen est d'essayer de les mettre ou de les conserver, en *sécurité*. Nous en venons, ainsi, à ce que cache et sous-entend, chaque examen clinique.

Chapitre 4

À propos de l'Absente

La mort en couple

Nous venons de voir les premiers relevés se voulant phénoménologiques, centrés sur la scène de la clinique et du soin. Les lieux et les habitats, les habitudes et les dérangements, les liens qui se tissent ou pas, autour de ces rencontres étalées dans l'espace et les temps. Il apparaît logique que sur cette scène chacun ait à jouer son rôle, soignant et soigné et soigné et soignant. J'ai essayé d'éclairer, de faire sentir, de tracer un lien entre les différents intervenants de cette scène où le premier de mon égo reste le soin envisagé dans une forme relative de globalité. Je me suis habitué sur cette scène à sentir, voir, parler par une voix qui s'engage dans une voie singulière qui parle de mon sentir et du monde qui se dessine au contact de l'autre. Ce sentir qui donne de la voix en exprimant la mienne, cherche à se bouger à l'autre en se plaçant par un mouvement en l'encoignure de son corps, près de son monde, qui est atteint d'une violence, dans son corps qui l'héberge. Elle est peut-être celle qui finira par l'amoindrir, elle est aussi celle qu'il peut lui-même s'affliger, au cours de ces paramètres diverses et enchevêtrés qui génèrent un surpoids, ou, à l'inverse apparent, parfois aussi, chez l'anorexique balbutiante et fière qu'il m'arrive de rencontrer. Cette violence, est bien celle qui n'est pas encore identifiée, et elle est celle, aussi, que vit celui qui se trouve en une perte d'une identification subjectale, et qui ne garde de lui, que cette représentation officielle, qui est celle du nom de sa maladie. Alors, moi, devant ces tableaux qui se profilent insidieusement, j'essaie de courir *auprès*. Tout d'abord en moi, en essayant par mes déplacements intérieurs, la mobilité de mon adaptation, et le disparaître de moi, et à être près de lui, à presque le toucher. Du moins, c'est ce qui me semble exister dans ce moment de vie. Et puis il y a cette formidable énergie générée par sa présence à mes mains, où du plus microscopique et au plus tangible, tout dessine la forme qu'il a, lui qui est vu sans être vu, en cette immense surface que mes mains parcourent, collées, accolées, touchant et touchées, chaque centimètre de sa peau et de la mienne se confrontant et réunissant des informations.

Je fais ainsi *un* lien, sans lien et dans une continuité trouvée d'unité à l'autre différent. Il y a comme un *aimantage*, comme une reconnaissance réciproque qui fait l'arrimage de la relation thérapeutique et qui survient après cet indicible de la confiance ressentie. Et la plupart des mots dits, sont les mots qui résument ou éclairent ou soulignent ce qui n'a pas été encore dit mais que nous avons déjà compris dans l'accord qui se dessine. Dont il me laisse en dernier recours, la charge d'en décider le contour des décisions.

Nous sommes toujours en ce stade de notre récit dans cette volonté d'essayer d'identifier, de lui, de nous, du lieu, de la maladie et de l'histoire de chacun, ce qui peut être empêchement de rencontre. Et parmi, ce *ce*, il y a celle dont on ne parle pas, il y a celle dont on aimerait ne pas avoir à évoquer le risque possible d'avoir à la rencontrer. Même pour le soignant, il y a soulagement à pouvoir ne pas la dire, à pouvoir ne pas l'envisager dans un soulagement qui se fait, quand elle est encore si discrète dans son émanation. Car le soignant est aussi humain. Et celle-ci est pour lui, comme pour l'autre.

Je voudrais donc en cet instant, venir à mieux définir l'absente dont la présence permanente soutient et débats et actions dans la consultation, je veux parler de la Mort. C'est elle qui nous accompagne, peu ou prou, lors de tous nos déplacements de soins. Cette mort est pour moi, comme toujours invitée, évoquée sans mots, nonchalante sur le coin de mon bureau, soi-disant non concernée, et toujours, toujours, avide de l'inattention. J'y pense à sa mort à lui, en enfouissant mes doigts dans sa chair, cachée, j'y pense et je cherche à la débusquer. Elle, elle est devenue mon entraîneur pour la vie, et je fais mes exercices chaque jour sans jamais rechigner. Cette mort dans son passage possible au quotidien, c'est aussi, évidemment, la fréquentation de ma mort, puisqu'en chacune de ses représentations, est convoquée la mienne. Peut-être est-ce une façon de vivre une transcendance, cette convocation régulière, cet exercice permanent pour essayer de la déjouer. Elle me place ainsi dans une juste distance entre moi et ma mort représentée et en ce service juste que je rends peut-être à l'autre. Ainsi quand je palpe, je me palpe, me touche, ressens des choses et vérifie « ma *vivance* » ! Dans ce contact, qui est un toucher et un échappé, une présence palpée et une absence frôlée.

Il y a là une séparation et une union qui s'immiscent dans ma séparation et mon union originaires. Cela me rappelle de moi, dans cette présence et cette absence furtive et pleine.

Et si ce qui est impossible dans l'inconnu de l'autre et en son inatteignable, ce qui nous fait trembler quand nous l'approchons, ce qui est dans un à peine formulable et comme dans un silence étourdissant, c'était la mort si pure, si dure, qu'il héberge lui aussi ? Oui, derrière l'être face à moi, il y a une ombre, son ombre, sa mort qui est aussi la mienne.

Sa mort mais aussi la mienne, la vraie, la réelle, oui, un jour peut-être, certes sûrement, mais aussi et surtout cette secrète que l'on voit sans la voir, qui est toujours là pour lui et pour moi, toujours présente comme une qui veille, tranquille, joueuse avec la vie, comme une mère chatte le ferait avec ses chatons, comme longtemps agacée et impavide, puis, dans un soudain, vive et féline quand elle se jaillit d'elle-même.

La mort aime la vie, c'est sa mère et elle lui pardonne longtemps.

Dans la plupart des cas. Mais pas toujours.

C'est pour cela qu'encore aujourd'hui je tremble de cet imperceptible frémissement qui me met en ordre de bataille, ce frémissement qui me semble ontologique car de la nature même de notre érection à la résistance. Lorsque je pose mes yeux, mes mains, mes oreilles, que mon corps bouge reliant les premiers sentis de mes mains pour commencer à les orienter et à les considérer comme des moyens, dès ce début de mouvement, il s'agit d'un élan au combattre, par une approche qui soit la plus proche du réel. Le combat s'il a lieu doit être envisagé après avoir fait un état des lieux du corps combattu et de l'aide que nous pourrions peut-être lui apporter.

Nous avons alors pour lui, un regard d'œil qui vit et sa vie et son deuil.

Pour quoi poursuivre cette vigilance, ce combat possible et l'entraînement nécessaire pour le débusquer, pourquoi, sinon, que nous sommes là, en cet endroit, et que c'est notre fonction, à jamais finie dans sa totalité. Et je ne me laisserais pas imposer, par la mort en l'autre, et par la peur qui est en moi. Et non, je ne laisserais pas ma place, non, car nous sommes unis par elle, et la mort que je porte,

le soulage, et fait lien avec la mort qu'il porte. Ainsi je travaille, ainsi je m'échine à découvrir l'à peine-né, l'à peine-dicible, toujours plus vite, plus instinctif, plus félin moi aussi qu'elle. Et toujours, dans ce qui semble un quiproquo temporel, qui est dans ce suivi régulier de la maladie chronique, où l'endormissement provenant de la répétition pourrait lui être un lit favorable.

Je ne l'oublie pas elle, quand je regarde le patient dans les yeux. J'y vois une vie et des gens qui l'ont aimé, lui, et qu'il aime. Quelquefois c'est ainsi je ne suis que passage entre sa mort qui attend et ma mort qui vit. Parfois, et si ce passage se fait entre nos yeux, c'est comme si nos morts se regardaient comme deux voisines, et que, dans cette rencontre rare, elles s'aimaient mutuellement. Elles sont morts, et aussi enfants de noces originaires, pleines de puissance et de joies enflammées du feu qui nous consomment.

La mort sème, mais nos morts, elles, ne peuvent s'empêcher de s'aimer, happées qu'elles sont, d'un irrésistible de nos corps.

Ma mort est ainée, amassée, vivante, emplie de joies répétées de sa non émergence en l'autre. Quelques fois l'inquiétude me gagne, lorsque je sens celle de l'autre, prête à un coup de sang, et le vertige d'un soudain rien, m'étreint. Ce début de l'apparition du plus, du rien, du *il n'y a plus*, me fait resserrer encore et encore plus mon filet d'intelligence, de stratège et de tacticien. Je la vois quelquefois presque prête, déjà se réjouissant d'une victoire vite avalée. Mais elle prend son désir à la légère, elle n'assure pas toujours ses arrières et face à ce rien, il y a toujours moi et lui, lui tout seul et transi, et moi, juste armé de tous mes liens, de toutes mes connaissances, de toutes mes puissances qui en cet instant-là, peuvent être aussi, comme un rien.

Je voudrais le garder à lui tant que je peux, même si en fin de compte j'ai appris à voir cette couleur d'infini qui ne quitte plus ses yeux quand il sent qu'elle se rapproche. La mort est notre maîtresse, elle nous impose, mais lorsqu'elle remporte sa victoire, sa victoire la tue du fait même du coup qu'elle nous porte. Notre mort, meurt avec nous. Alors pourquoi continuer toujours à se battre pour la vie, et bien, peut-être est-ce aussi parce que c'est la mort qui veut ainsi continuer de vivre, par l'étincelle de notre vie qui tant qu'elle demeure, peut lui laisser encore du temps, vivante.

Vivante, mais de quoi ? Dans cette représentation que je propose à la réflexion, le jeu des miroirs, des avants et des après, et celui des présents, s'entremêlent et s'interpénètrent les uns aux autres. Nous pouvons mourir naturellement, être victimes de la mort quand la maladie aussi s'empare de nous (ce qui n'est pas tout à fait identique), disparaître un jour, mais tout cela n'est réel et possible à *nos yeux*, que parce que nous sommes réels et possibles dans *l'après* de notre naissance. Peut-être s'est-il ainsi formé une double réalité, celle qui s'installe du réel de notre propre toucher à la vie, celui qui nous a rassuré et a participé si fort, de notre propre individuation progressive en un individu, (quelles qu'en puissent être les formes qu'il prend), et une transmission trans-générationnelle, dans l'inénarrable d'un dit-non-dit parental, par les mises en garde répétées que nous avons apprises à intégrer en tant qu'enfant, et qui rend et réel et possible et comme toujours présent dans une constance, la question de l'arrêt de vie possible et la désolation *submergeante* de notre mort. Et si je parle autant d'arrêt de vie que de mort, c'est que le plus représenté en nous est bien le premier de ces termes. La stupeur et l'arrêt, l'arrêt stupéfait, comme dans une suspension qui serait si définitive qu'elle serait comme celui d'un *epochè* aux sens disparus. Disparu le sentir, cela, nous pouvons déjà le ressentir comme un apocalypse. Nous percevons bien, me semble-t-il l'immensité du désarroi que nous aurions à être en cessation de sens. C'est-à-dire sans *émission* et sans *traversement*. La mort se définit aussi ainsi, de l'arrêt prolongé de la vie, à laquelle s'associe et arrêt du mouvement et arrêt des sensations.

Ceci reste un absolu déni de tout ce qui nous a constitué et nous ne pouvons guère l'accepter sans lutter, et ce, sans avoir à nous interroger sur le sens de cette lutte. Il y a là, simplement dit, un *trop*. Comme si j'écrivais : « mourir, d'accord, ne pas sentir, ça non ! »

Car il s'agit là de tout ce qui nous appartient, nous a appartenu, nous a fait, nous poursuit à « être ». Et nous avons eu tant ce désir, pendant tant de ce *tant* de temps, (car les minutes dans ce champ sont immensément étendues), de poursuivre ainsi, dans le chatoisement coloré de l'échange, du mouvement et de l'aller vers, et dans ce *désirer* qui est une ontologie du quotidien. Voilà nous y sommes, j'y suis, la mort semble être définitivement incompatible avec le désir, alors que la vie et son envie s'expriment par le mouvement, dans quelque chose de nous qui se dédouble et nous tient compagnie, à la fois agissante et à la fois

créée intérieurement par le déroulé même, identique et changeant de cet agir. Le désir et la création font donc un couple joyeux, vivant, fort, renouvelé, se riant de cette pâle blafarde. Et pour revenir au soin il nous faudra bien admettre qu'il recèle toujours en lui, cette part non dite, effleurée, évitée, ou assénée, des *conséquences* possibles pour nous du fait de ne pas collaborer suffisamment à ce qui nous est proposé. Et ces conséquences émises en un cabinet médical, contiennent toujours cette part de peur et d'ombre. Beaucoup de patients, l'oublie et font avec, et bien, d'autres oublient sans faire, et font souvent l'inverse de ce qui leur est conseillé. Pourquoi, qu'est-ce qui les empêche ou les détourne, vers où vont-ils, de quoi cherchent-ils la source ou l'oubli ? Pourquoi ne veulent-ils pas envisager un changement, pourquoi sont-ils là et déjà ailleurs ?

Aussi, vais-je ainsi poursuivre, et présenter en une réflexion que je vais tenter de développer, quelques formes de désir émises dans la clinique de ma consultation. Elles constituent peut-être aussi et parfois, il nous faut en tenir compte, une forme d'activité de résistance de la vie à la mort, que ces patients ne peuvent quitter, en une forme de combat qui se poursuit malgré eux, sans une adaptation nécessaire à leur corps malade. Cette volonté acquise de vie, emprunte *nécessairement*, un chemin nommé *désir*, qui, implique, lui, et un *aller-vers*, et, aussi, une *rencontre*.

Essayons d'envisager de quoi il peut s'agir ?

Chapitre 5

Les corps et les désirs

Notre inquiétude

« L'objet de notre esprit est le corps existant et rien d'autre », écrivait Spinoza dans l'Éthique. Cette phrase, peut introduire d'elle-même, la notion d'une présence réciproque et permanente entre le corps et l'esprit. Nous parle-t-il ici d'une inquiétude, d'un souci qui serait présent à l'esprit dont l'existence du corps serait l'objet ? Et quand il parle de l'existence du corps fait-il allusion à sa survie, à sa vie, à sa qualité de vie, au corps comme représenté à l'esprit, ou au corps ressenti ; ou, à l'esprit du corps, à la nécessité de son existence, car contenant le réel de l'esprit³³ ? À l'expression de son être même³⁴ (*esse actuale*) ? Au corps substance, au corps essence ? Peut-être, de tout cela, à la fois, et donc fondamentalement, au souci du « un », ouvert aux possibles, et pour Spinoza, à la présence de Dieu. Et il rajoute, aussi, ceci (III, 2, sc. : « L'ordre des actions et des passions de notre corps, va, par nature, de pair avec l'ordre des actions et des passions de l'esprit »).

Mais en tout état, et pour ce qui est de notre clinique, nous pouvons retenir la notion d'une union qui rejoindrait ainsi et dans le toujours de sa permanence vécue, une expérience première de l'altérité. Mais aussi, me semble-t-il d'une forme d'inter-action *réciproque*, entre corps et esprit, entre ce qui porte et ce qui est porté. Et donc, dans une information, de ce qui peut être connu de nous aujourd'hui, de l'appréhendable des données objectives, du réel que vit biologiquement, notre propre corps. Et nous voici encore dans la clinique, celle, silencieuse de notre pratique, celle qui est sans signes annonciateurs toujours visibles, et dans cette connaissance de notre corps, de par notre poids, de par nos

³³ . Spinoza, *Ethique* II, 13. scolie : « Par là nous comprenons non seulement que l'esprit humain est uni au corps, mais encore ce qu'il faut entendre par union de l'esprit et du corps. » [1677], Paris, Puf, 1990

³⁴ . *Ibid*, 11.

examens biologiques. Ce corps, jusque-là comme invisible et silencieux, en quelque sorte, et soudainement en sa singularité, *impose* à notre esprit, ses limites et ses empêchements. Dans un premier temps, qui est parfois trop long, certains patients ont de la peine à concevoir, à entendre, à prendre en considération, ces informations. Ils veulent ainsi se poursuivre dans leur vie *comme sans affection*, en une recherche constante et renouvelée, comme rafraîchie chaque matin, dans la continuité de moins en moins joyeuse de la présence de leur corps, et poursuivre au plus loin qu'ils peuvent, l'oubli du corps silencieusement atteint. Comme si ce royaume ne devait pas être touché, comme si cette charge ne devait pas être envisagée. Ils veulent se poursuivre, ainsi sans inquiétude ni souci à eux-mêmes, dans une confirmation quotidienne d'une information d'eux, déposer comme un authentique *inaliénable*. Cette information est totale, pensent-ils, et est vécue comme dans un paradigme fondateur dont eux seuls possèdent un accès et un savoir. Dans la vie sans maladie silencieuse, ouverts réceptifs informatifs, au service de leur intégrité première et en charge autonome de leur surveillance, les corps assurent un bon fonctionnement, régulateur de lui-même. C'est ce qu'il se passe quand nous ne sommes pas atteints d'un dysfonctionnement comme le diabète par exemple, mais aussi, quand il y a harmonie et tolérance, accord entre notre façon de faire et la façon d'être de notre corps. Mais, et dans ces cas précis qui nous préoccupent, notre clinique est faite de patients qui sont soit dans une méconnaissance des limites de leur corps, soit dans une impossibilité et/ ou, la non volonté (laquelle ?), de prendre en considération cette information première, qui est celle que leur corps leur signifie. Il y a absence, il y a une forme de déni.

En endocrinologie, ce qui fait partie aussi de ma compétence, l'information métabolique et hormonale du corps, repose sur la notion du *feed-back*, et permet ainsi la régulation hypothalamo-hypophysaire, sur les sécrétions nécessaires émises par nos glandes. Tout se doit d'être contrôlé dans sa sécrétion car chaque partie du tout, qui bien que possédant une autonomie qui lui est propre, est aussi au service de l'intégration dans un tout qui la dépasse, en lui laissant sa juste place. En quelque sorte, l'objet du souci du corps est le corps à proprement parler. Et cela ne passe pas par la vigilance de notre esprit, en charge de quelques attitudes ou moyens, rarement en charge de résultats qui, eux, souvent nous échappent. Chaque information de cette nature-corps s'inscrit ainsi dans la naturalité d'un corps quand il est né et se poursuit sain. Peut survenir évidemment des attaques à

cet équilibre, que sont les accidents, les évènements infectieux ou viraux et les dérangements propres à des mutations que sont les cancers.

Mais pour ce qui est de notre clinique qui s'occupe essentiellement de l'échange entre l'extérieur et l'intérieur (et donc dans ce que nous envisageons déjà être de l'interface moi-monde), et de la validité pour cet individu donné de la pertinence du contrat qu'il s'applique à lui-même, la question posée et au soigné et au soignant, est celle du pourquoi du ratage. Il y a volonté de poursuivre sans compter dans les désirs, désir qui ne correspond ni à un savoir ni à la rationalité d'un objectif de bien être somatique. Comme sourd au corps. Comme si, au grand jamais, l'esprit de cette femme ou de cet homme, ne voudra se laisser conter une imposition par le présent que vit son propre corps, en acceptant ainsi, et de modifier ce qui est de son image, et aussi, d'envisager une réduction ou un ajustement ce qui est de ce qu'il pense, lui appartient, et qu'il accole à son image. Quelque chose à ses yeux, doit être protégé coûte que coûte, quel qu'en soit les conséquences.

Alors quel est donc le facteur qui dérange, l'inadapté à cette situation nouvelle que vit son corps, et quand lui et son esprit disent ne pas vouloir envisager de changer ? Au bout du compte des questions et des réponses, c'est bien *le désir*, qui court comme un lapin de garenne court, gambade et saute les obstacles, certain de sa force et de son élan qui le font, depuis qu'il se sait. C'est ce désir-là, qui est son chemin, le nôtre aussi, et ce, depuis l'originnaire. Un désir, ici, dont la puissance dans l'esprit ne tient pas compte du corps où il se vit. Un désir, que l'on pourra à raison médicalement, mais peut-être à tort sur d'autres plans, nommé comme *faux*. Par l'exemple qui suit nous comprendrons que trop de poids fait une pesanteur, et que cette pesanteur qui est peut-être et le frein et le caché du désir, peut aussi s'alléger dans une présence à soi, à nouveau à portée de main. Nous nous permettons de « rendre » ainsi, et en la modifiant, sa phrase,³⁵ à Spinoza, en remarquant, que pour la majorité de nos patients en surpoids important, *l'objet de leur esprit* est devenu la chair, une et douloureuse, qui exprime ainsi, la solitude d'un corps devenu quelque part, à leurs yeux, *inexistant*. Voyons donc, ce que l'histoire d'Emma nous dit de cela.

³⁵ . « L'objet de notre esprit est le corps existant et rien d'autre ».

Le Pain et le Chocolat

Et puis, il y a cette vigilance aux autres bruits, ceux du silence et du dit, ceux des empreintes et des traces

Le pain d'Emma

La première fois que j'ai vu Emma je n'en avais pas envie. Revenu de l'hôpital en courant à mon cabinet, j'étais arrivé épuisé par ce très long embouteillage que j'avais eu à subir, qui m'avait fait manger en marchant et en montant mes marches, un sandwich non défini.

Cela avait tout de suite commencé. Un patient qui attend à la porte avec 1h30 d'avance, à côté une jeune fille qui vient de la part de sa grand-mère pour une ordonnance de dépannage, un troisième ayant rendez-vous à l'heure juste. J'ouvre, les laisse s'asseoir, ouvre les volets, mets de la musique, entre dans mon cabinet, allume la lumière centrale, me dirige vers le fond où il y a une baie vitrée occultée par le rideau électrique, appuie sur le bouton de remontée, pose mon cartable, enlève mon blouson, allume l'ordinateur. Et déjà le téléphone sonne de la part du secrétariat ! Ce jour-là, mes trois vrais premiers patients étaient nouveaux, Emma était la troisième, je ne la connaissais pas encore.

Le premier patient m'est adressé pour un diabète très déséquilibré, portant une lettre de son médecin traitant.

Après avoir lu le courrier, je demande au patient de me dire pourquoi il vient. Il me répond « je ne sais pas, c'est mon médecin qui m'a demandé ».

Je repose la question autrement et le regarde, gros, soufflant, rougeoyant, inquiet. Il dit à nouveau je ne sais pas, pour moi tout va bien.

J'ose lui suggérer alors, que c'est peut-être pour le diabète ; il dit « ah oui peut-être mais moi ça va, j'ai pas de problème ».

12 ans de diabète, 105 kilos, 1m72, hypertension hypertriglycéridémie à 4,70g/l, hémoglobineA1c à 9,8%, parents ayant subi des morts d'origine cardiaque, je me demande si j'ai le droit de ne rien faire, après avoir essayé en vain et longuement de le *contourner*, je veux dire, de seulement ajuster son traitement et répéter une fois de plus les conseils alimentaires et comportementaux qu'il a déjà reçus. J'arrive à le faire réagir quand je lui demande de me dire combien pense-t-il qu'il y a de morceaux de sucre dans la demi-baguette qu'il mange trois fois par jour ? La réponse que je lui donne, le renverse de son assise. Il ressort tenant l'ordonnance à bouts de bras, comme la preuve d'un quelque chose dont je serais responsable, comme bougonnant. Je me dis que sa colère est bonne, il a peut-être entendu, et il m'en veut de cela. Peut-être reviendra-t-il. Peut-être pas.

La seconde patiente vient me voir d'elle-même. 52 ans, 1m64 59 kilos à l'œil, enseignante, assez musclée.

Elle veut faire un régime pour perdre du poids, car elle n'est pas ménopausée et va bientôt l'être. Elle pesait 54 kilos à 20 ans, « un peu trop, mais cela m'allait me dit-elle ». Elle raconte ensuite tout ce qu'elle fait déjà pour lutter contre son surpoids, trois à quatre heures de sport par semaine, une alimentation sans gras, beaucoup de céréales, peu de viande...

Je lui demande de se peser, elle me dit « vous croyez », je dis oui, elle se pèse, me dit sans voir « je vous l'avais bien dit, je répons en effet vous pesez 59,5 kilos. »

Je comprends finalement presque en même temps qu'elle ne le formule, qu'elle voudrait que je lui prescrive un médicament pour maigrir, qu'elle a lu récemment que cela existe encore, et que seuls les endocrinologues ont le droit de le prescrire me dit-elle, en poursuivant ma pensée. Devant ma dénégation polie elle me cite après une petite déstabilisation, tout ou presque tout qui aguiche le client sur les présentoirs des pharmacies.

Je dis que si cela ne fait pas de mal, pourquoi pas, mais j'insiste sur la fatuité de ces « médicaments ».

Elle ne se laisse pas approcher, ne veut pas démordre de ce qu'elle a lu sur internet, me regarde presque avec pitié et un peu de mépris, et hésite à dire en sortant son chéquier, combien je vous dois ? Je me laisse quelques minutes après qu'elle soit sortie.

C'est à ce moment-là qu'on a sonné plusieurs fois, de façon insistante, et que j'ai libéré plusieurs fois et ce, jusqu'à l'énervement, ma gâche de serrure.

Je m'écrase le tendre de la paume sur l'arrête de la poignée et ouvre la porte du cabinet presque violement, freinant en un dernier instant, la fin du geste pour l'adoucir. La salle d'attente est vide, à part elle, assise sur le bord du fauteuil le plus large. En ciré gris noir, transparent. Mais me dis-je il fait chaud et beau dehors !

J'hésite, encore un peu lancé dans mon précédent élan intérieur, elle se lève et dit « Ça a du vous gêner mes différentes sonneries, je m'excuse, j'y arrivais pas ».

Je la laisse passer dans une réponse indistincte et quand je ferme la porte après elle, mon premier élan a été décentré de son agressivité retenue, et laisse déjà la place à la joie du tendre.

Comment elle a bougé ! Comment elle essaye de sourire, comment elle est trop grosse, vraiment, comment elle est jeune, comment elle a en elle cet écho décidé qui va avec sa peur, comment elle se penche en avant, sûre de sa décision d'essayer de se sauver, comment *elle ne doute pas* de sa future réussite, comment ça lui paraît simple, comment elle me considère déjà dans la simplicité mécanique d'un garagiste, et comment, moi, j'ai eu peur de son malheur quand j'ai vu ses yeux et ses ongles.

La vie avec Emma a été difficile, quelque chose d'elle ne voulait pas obéir et lui obéir. La première fois qu'elle est revenue, un mois après le démarrage du régime, en ouvrant ma porte je me suis souri. Elle avait perdu au moins 5 kilos.

Je lui ai demandé comment cela c'était passé, elle m'a dit bien. Je lui ai demandé si cela avait été difficile à organiser, les courses, la préparation de la nourriture, elle m'a dit non.

Je lui ai demandé si elle avait eu des envies, si elle avait faim. Elle m'a dit non. Je lui ai enfin demandé si elle avait donc bien fait le régime à son avis.

Elle m'a dit non.

J'ai demandé, interloqué, pourquoi, puisque tout vous a semblé facile. Elle m'a répondu, parce que je savais que j'allais pas maigrir, et je me suis dit autant te faire plaisir de temps en temps !

Je lui demande de se peser. Moins 5,3 kilos. Elle sanglote en n'y croyant pas, et se sauve en courant une fois la consultation terminée.

Une fois qu'elle eut perdu 14 kilos, son poids n'a plus bougé. Elle m'assura à maintes reprises du suivi attentionné de son régime, et les questions que je lui posais, alors, n'entraînèrent que des réponses qui faisaient sens.

Mais elle continuait à venir toutes les trois à quatre semaines.

Fidèle et tranquille, me proposant durant plusieurs consultations, un « il vaut mieux maigrir doucement » jusqu'au jour où elle m'a dit d'elle-même, « là je ne maigris pas, même doucement ! ».

Je revins sur la pratique du régime, ne m'y attardais guère, et proposais alors, glissant dans un ailleurs, comme thème de la consultation, la peur de maigrir, m'attirant alors et avec la vivacité dont elle avait coutume, une réponse qui fusa : « n'importe quoi !! ».

J'entrepris alors de la mener sur le chemin des contradictions possibles, celui qui se joue entre le désir et le contre désir inconscient, et partant d'une idée qui me vint soudain, *dessus*.

Je me suis dit qu'elle avait 22 ans, qu'elle avait été bien ronde dès ses 14 ans, qu'elle est issue d'une union mixte entre une bretonne et un algérien, en en concluant, que sa vie d'émois et de frôlements, n'avait dû être que report et attente.

J'amène alors à l'idée du « que faire ? », de son nouveau poids, et lui suggère qu'il faudrait peut-être en faire des choses différentes pour se mettre à écrire une vie un peu différente, et que l'acquis de ses différences, les rencontres différentes qu'elle va générer, pourra lui donner l'impression d'une vie qui se renouvelle, autrement, pour pouvoir s'établir.

Et je lui demande derechef, ce qui se passerait si un garçon qui lui plaisait se trouvait lui aussi à être charmé par elle, et à devenir insistant dans son désir et sa chaleur humaine.

Elle me répond, « pfff..., n'importe quoi ! »

Mais je la sens un peu décentrée, elle ne rigole pas à l'intérieur d'elle, j'ai l'impression qu'elle ne dit, ou plutôt ne se dit pas quelque chose qui la trouble.

Je dis alors : « pensez-y, la vie change si on s'occupe de son corps, et si notre corps change. Et je poursuis, en disant « il peut nous sembler étrange, voire effrayant, que ce corps qui nous nomme aussi, soit désiré, et que nous soyons nous, désirés, avec et malgré notre corps qui demeure durant encore un long moment gros dans notre tête. Le corps que l'on vit alors, n'est pas le même que celui que les autres voient déjà. ». Elle me regarde comme si elle commençait à comprendre de quoi je parlais.

Elle dit d'abord avec un geste de la main, « quoi, vous voulez parler de l'intime, genre faire l'amour, tout ça ? ». Puis avec plus de violence :

« Et que parce que j'ai maigri, j'ai peur qu'un mec me demande de niquer ? Alors là, je vous croyais plus fin, vous me décevez ! Et d'un, c'est pas parce que j'ai maigri que j'aurais nécessairement envie de baiser, je dis pas avec un mec que je me choisis ça d'accord, Et de deux, mon premier mec je l'ai pécho j'avais à peine 16 ans, et j'ai jamais arrêté ! Les bras m'en tombent, la violence est réelle, ne semble pas sur-jouée. Elle semble dire la vérité en disant qu'elle a eu des relations continues malgré ses 100 kilos pour 1m65.

Je suis désarçonné, et ne sais quoi penser, et je lui dit « excusez-moi, je me suis peut-être trompé, mais pour moi, il y a ici quelque chose qui me semblait *plausible*, et qui pouvait passer par là. »

La consultation se termine, elle part et je me dis que j'ai peut-être lacéré malgré moi le lien, et qu'elle ne reviendra peut-être pas.

3 semaines après, le jour de la consultation prévue, en regardant mon planning sur l'ordinateur, je vis que l'espace rempli par son nom dans sa tranche horaire, avait été effacé, depuis le début de l'après-midi, quand j'avais vérifié qu'elle serait bien là.

Je sentis du gris me couvrir, de cette couleur qui atténue les sons et qui m'a assourdi.

En fin de consultation, sur le chemin vers mon domicile, j'eus beaucoup d'images d'elle qui me revinrent, images et sensations surtout, comme des bains de vie qui m'animaient de la vie qui la parcourait.

C'est ainsi me dis-je me parlant soudain comme étranger, elle avait peut-être besoin d'un prétexte pour arrêter et te le faire porter, et toutes sortes d'explications qui devaient me mener à la résignation de la perte. D'autres patients suivront, d'autres patients la remplaceront, me disais-je.

Mais je me disais aussi, que ce n'est pas vrai, c'est juste pour dire, juste pour continuer de vivre, mais sa place à elle, elle est à elle, en moi, encore dans un présent.

Réussite ou pas elle restera là, simplement en devenant de plus en plus petite, puis microscopique à l'état d'un presque indiscernable, qui pourtant, et si l'occasion s'en représentait, réapparaîtrait sans doute intact.

Les mois s'écoulèrent et elle revient. Je la trouvais assise au même endroit que la fois première, habillée pareillement, simplement moins boudinée.

Elle s'assit face à moi, décidée et tremblante.

Elle me dit qu'elle voulait recommencer, qu'elle voulait aller plus loin et que sa colère au fil des semaines lui semblait être devenue une idiotie, qu'elle se sentait « une gourde ». Je la laissais parler, elle me regardait sérieusement.

Elle dit qu'il lui était arrivé quelque chose, contre laquelle elle n'arrivait pas à lutter malgré ses efforts. Elle n'arrivait plus à être, et à faire comme avant, de s'amuser d'oublier, de manger, elle n'arrivait pas à oublier, elle le répéta plusieurs fois.

Je finis par lui demander, quoi ? Elle me répondit dans un presque cri :

« Moi ! Je n'arrive plus à vivre, à penser, à faire, à me saouler comme avant, j'ai la honte, j'ai toujours l'impression d'être débile ! Je parle plus à personne, ils me les cassent tous ». Et puis, me dit-elle le rouge aux joues, « je vais te dire ce que je t'ai pas dit la dernière fois, parce que là aussi j'avais la honte ». Et elle

raconte, devant moi qui ne bouge pas, seulement notant que c'est la première fois qu'elle me tutoie.

« Quand j'ai eu 16 ans, mes copines de classe et de cité avait toutes eu déjà un petit copain, plutôt tu vois pour monter qu'on est cap vis à vis des autres filles.

Moi, je me suis dit aucune chance.

À cette époque j'habitais la cité Desjardins, y avait 7 bâtiments et le mien c'était le dernier, le 7.

Quand je descendais, et que je traversais la cité avec mes 90 kilos tous les gamins se moquaient de moi, et même les ados aussi.

C'était l'horreur, tous les jours surtout l'après parce que mes parents voulaient toujours que j'aille acheter des baguettes chaudes.

Un jour, la boulangerie ferma, et une semaine après il y a eu des boulangers maghrébins qui l'ont reprise.

Et le fils du boulanger était en classe avec mon frère, et est devenu son copain.

Un soir j'ai dit à table, que j'irais plus chercher le pain, que j'en avais marre de me faire ridiculiser à chaque fois. Ma mère, elle travaille en horaires décalés et elle n'est jamais là avant 21h45. Alors on mangeait ensemble, mon frère mon père et ma grand-mère qui était avec nous. Et ma grand-mère était aussi sourde que rigolote et gentille.

Alors je te raconte tout ça parce qu'un soir, peu après ce soir-là, mon frère a dit que son copain le fils du boulanger qui habitait le bâtiment 4, ça ne le dérangerait pas d'apporter la baguette tous les jours.

Moi ça ne me plaisait pas vraiment, mais j'ai dit bon.

Et c'est comme ça que le copain de mon frère nous ramenait le pain tous les soirs vers 18h. Il n'y avait que moi, et ma grand-mère qui n'entendait pas la sonnette. Un jour il est resté longtemps à discuter au salon, et puis ça a recommencé, et un jour, il m'a demandé de lui monter ma chambre et c'est là que ça a commencé.

Je vous fais pas un dessin me dit-elle en relevant sa frange lourde et brune.

D'abord des bizous, après des baisers, après des caresses, et après, vous me comprenez... Et il venait tous les jours, et tous les jours je l'attendais. J'étais folle, je l'attendais en transpirant, s'il avait 10 minutes de retard je mettais mon manteau et j'attendais sur le balcon.

Ma grand-mère ne se rendait compte de rien, d'ailleurs personne. Je ne sortais plus de chez moi, seulement pour aller et revenir du lycée.

Il avait trouvé un stock de préservatifs que je cachais dans la buanderie, dans un vieux sac tout abimé.

Après les vacances de Pâques une année où j'étais allé chez ma tante de Marseille, en revenant j'ai vu que le rideau de fer de la boulangerie était fermé.

Le lendemain aussi, alors j'ai demandé à mon frère, il m'a dit qu'ils étaient repartis précipitamment, car le grand père était mort et leur avait laissé des biens qu'il fallait gérer.

Ils étaient rentrés en Algérie.

Domage dit-il pour le pain, en se tournant vers moi avec un clin d'œil.

J'ai cru que j'allais mourir, j'ai pris 10 kilos de plus, mais maintenant ça va, c'est pour cela que j'étais venu vous voir la première fois. »

Elle s'arrête et me regarde en me disant, me vouvoyant à nouveau, « je voulais vous le dire, vous vous étiez trompé, mais ce n'était pas faux. »

Je regarde ma montre, lui indique qu'il faut qu'on s'arrête, et lui demande de faire un saut sur la balance.

Elle me dit : « quoi, comme ça tout habillée ? »

Je dis, « oui, juste pour voir. » Je suis content, elle n'a pris qu'1,7 kilo en près de six mois !

Lorsque je la revois, il ne s'est écoulé que 15 jours, elle dit que quelque chose la prend depuis quelques jours, elle a le ventre qui lui fait mal. Nous nous étions quittés sans parler de nourriture. Je l'examine, diagnostique une colite, et lui parle de son anxiété qui a une nouvelle dimension.

Elle m'entraîne dans un flot de paroles sans sens autre que de la nécessité d'avoir la parole. Je perçois pourtant des sonorités que je n'ai jamais entendues, des tremblements soudains, quelque chose comme un début de peur chez cette fille qui n'a jamais rien exprimé de la sorte.

Malgré le brouhaha de ses paroles rapides où je ne suis que témoin, j'essaie de retrouver ce à quoi cela me ramène. Je ferme les yeux et ressens qu'elle est inquiète pour la première fois que nous nous connaissons. Elle est inquiète pour elle, c'est-à-dire que pour la première fois elle a peur et de se perdre et de ne pas réussir à continuer d'être. Comme si quelque chose de cher lui était venu d'elle, et qu'elle voulait protéger sans être sûre d'y parvenir.

Elle me regarde, plus petite, éparse, prête à entendre. Je lui dis alors, « en somme si vous n'êtes plus grosse, peut-être aurez-vous peur, que l'on ne vous amène plus, du pain et de l'amour ? »

Elle me regarde, les yeux humides, calme. « Oui je sais, je savais que j'avais compris, et c'est pour cela que j'ai eu peur, et que je suis revenue.

J'ai eu peur d'être empêché par ces bêtises ».

« Oh lui dis-je, vous savez, 1m65 et 87,7 Kilos, vous avez encore le temps avant les biscottes » ! Elle sourit en partant.

Le chocolat d'Emma

Après cette consultation, le courant jaillit de nouveau. Cela courrait, bougeait, changeait à chaque fois. Elle se remit à perdre du poids, plus doucement, mais à chaque fois, un peu. C'était l'engagement, au moins 500 gr par mois, sinon on parle. Elle a perdu plus que 500 gr, et nous avons toujours parlé.

De temps en temps elle revenait sur, comme elle l'appelait, « *la joke des biscottes* ». Avec un petit silence, suivi d'un, « c'était marrant ».

Plusieurs consultations de suite elle m'a parlé du chocolat, de Chocolat, car elle avait aussi eu un chat qu'elle avait appelé ainsi.

Ce qu'elle m'a raconté m'a appris.

Elle m'a dit ce qui était arrivé vers ses 14 ans, le dégoût d'elle qu'elle en avait retiré. Elle se parlait d'elle comme si elle lisait un livre. Une sorte de ferveur la prenait pour se raconter, et ce qu'elle raconta avant tout et en premier ce fut ses désirs et ses sentis.

Sentir ce qu'il se passe lorsqu'on a longuement marché *dans* le sable chaud d'une fin d'après-midi algéroise, quand, encore plus jeune, on la laissait sortir et rentrer toute seule, libre avec le sable, les herbes, les épines des broussailles qui entouraient la maison de sa grand-mère.

Et le sentiment que personne ne s'intéressait à elle, l'enivrait de sa liberté. On l'appelait pour manger ou pour jouer aux dames dans ce soleil finissant qui se rafraichissait. Sa grand-mère adorait cela elle aussi. Et elles riaient souvent à deux.

Elle m'a parlé de ses courses sur le sable mouillé, et des paris stupides qu'elle se faisait, ivre de ses découvertes qui la prenait toute entière. Elle m'a parlé avec cette énergie palpable et troublante de sa rencontre avec toutes ces petites choses qui font qui on est, et que l'on se précise à soi dans un souvenir, doux et fort.

Puis un jour, vers ses 13 ans, sa grand-mère est tombée malade du cœur, et son père a décidé de la faire venir chez eux, en France.

Elle n'eut plus droit à ces très longues semaines loin d'eux et de son frère. Elle revenait dans un univers, où tout, à nouveau, avait des limites qu'elle ne choisissait pas, sauf celles des moments de joies réciproques avec sa grand-mère.

Un jour vers ses 14 ans, ses parents reçurent des amis d'Algérie.

Ils avaient avec eux un fils, un fils de 17 ans, qui ne parlait pas beaucoup, et qui resta quelques semaines seul chez eux avant de repartir en Algérie.

Il l'intéressait, il lui plaisait même, mais elle ne savait pas très bien ce qu'elle ressentait. Elle se souvenait seulement qu'il n'était pas comme son frère à ne parler que de sport. Il savait très bien se taire m'a-t-elle dit.

Un soir il poussa la porte de sa chambre, et tout de suite elle comprit que cela n'allait pas. Elle lui parla doucement, elle plaisanta, mais il continuait à avancer vers elle alors qu'elle reculait. D'une main il attrapa ses deux poignets et de l'autre

il lui caressa les seins presque en les frappant, elle lui demanda d'arrêter, elle dit s'il te plaît, elle dit tu es mon ami et moi la tienne, ne gâche pas, je ne dirais rien, arrête. Il n'entendait rien, ne voyait rien même elle il ne la voyait pas, et elle eut de plus en plus peur, mais elle ne voulut pas crier.

Lorsqu'il partit, il n'avait pas prononcé un mot.

Elle resta sur son lit, couchée de travers, les vêtements déchirés et des traces rougies de frappes sur son corps.

Il n'était pas allé au bout, mais cela n'avait rien changé pour elle.

Elle ne pouvait pas croire qu'il ait choisi de la perdre, qu'il ne l'avait pas vu, pas entendu, que son cœur n'ait pas entendu a-t-elle dit plusieurs fois, que ses yeux ne voyaient que son désir et pas elle.

Et elle pleura longtemps, pendant des semaines, sans jamais donner d'explications. C'est à ce moment-là qu'elle a commencé à changer, me raconta-t-elle, et c'est à ce moment-là que le chocolat entra dans sa vie.

Plus rien ne bougeait en elle, et elle n'avait plus envie de bouger. Elle se voulait non morte, mais figée, d'ailleurs elle n'aurait pas pu faire autrement.

Elle dit, plusieurs fois, plus rien ne bougeait en moi, puis rajoute, j'étais pas morte, mais ça me plaisait d'en être si proche. Même quand je me touchais par mégarde, j'avais l'impression que ma peau, que ma chair étaient cartonnées. Il y a eu un moment où j'ai adoré cela, loin des autres, et même loin de ma vie. Tout était brouillard et c'était bien. Elle poursuit.

Mes parents se mirent à me parler de Casino, à me le répéter, au début je ne comprenais pas de quoi ils parlaient. Je ne m'étais même pas rendu compte que je sautais souvent le collège, que moi qui était si bonne en Français et en Math., j'avais que des 5 et 6.

J'avais perdu 13 kilos, à cette époque je faisais peur, c'était avant d'être grosse.

Elle poursuit encore.

Une fois je me souviens, on est allé voir une dame comme vous, je veux dire endocrinologue, elle a parlé d'hospitalisation ; durant la consultation ils ont

surtout parlé entre eux ; ma mère n'arrêtait pas de dire, elle a tout, je me sacrifie pour elle, je travaille jusqu'à tard, et mon père disait je lui laisse faire ce qu'elle veut, je la laisse tranquille.

Ce soir-là, en rentrant, je me suis jetée sur mon lit, j'étais décidée à ne plus du tout bouger. Je me suis endormie habillée, et plus tard, quelque chose de léger me réveilla : c'était la main fripée de ma grand-mère, à l'époque elle devait faire 45 kilos, et elle me caressait sans me voir, et elle le fit très longtemps. Elle répétait une phrase doucement, en dialecte algérois, que j'ai fini par comprendre et ça disait « pleure avec moi ».

Et elle partit sans dire autre chose, frêle et hésitante dans sa marche.

Dès le lendemain et pendant les jours qui ont suivi, je suis allé pleurer dans sa chambre. Elle ne disait rien, prenait le bout de ma main la tenait sans la serrer, jusqu'à que je finisse par ne sentir que ce contact, chaud, tendre, tenace, définitif, sur cette toute petite zone de mon corps, dans laquelle je me réfugiais.

Un jour, je me suis levé mieux, et j'ai eu envie de pain beurre confiture. Ce fut mon premier petit dèj depuis des mois. Mais j'ai senti la peur en moi, la peur de ne plus savoir fonctionner, avec les autres, la peur de ne plus avoir la force de vivre la vie, avec ses éclats et ses excès. Je ne savais plus.

J'avais le sentiment de ne plus savoir exister, et j'ai eu quelque chose qui m'a donné envie de manger du chocolat. Mon père avait ramené une boîte offerte par son boulot, et bouchée par bouchée je les ai presque tous manger et cela me faisait du bien et plus j'en mangeais et plus je sentais ce gras chaud sucré fondant couler dans ma bouche, coller à mon palais, me rendre les dents engluées, et quand je l'avalais, le sentir descendre, doucement me remplir, me donner chaud, oui plus j'en mangeais et plus cela me faisait du bien. Progressivement je me suis mise à en manger tous les jours, puis dès le matin. Ça me donnait la pêche, j'allais mieux, j'ai commencé à regrossir, les gens semblaient contents, moi aussi. Mais je n'arrivais toujours pas à parler aux autres, à les rencontrer, à me *re-mélanger*, j'avais toujours peur. Et un jour une drôle de phrase m'est venue, au réveil.

Je me suis dit, au fond, pour moi, c'est lui mon mari ! C'est le chocolat, c'est lui, *mon mec*!

Avec lui je suis moi. Je lui fis répéter la phrase. Elle la répéta, puis, elle me dit, un peu rieuse, un peu désenchantée :

« Vous avez vu, j'ai vraiment pas de chances avec les mecs ! Même celui-là, que je me suis choisi, m'a trahi en m'emmenant à 100 kilos ! Pourtant au début quel bonheur ! C'était comme si tous les jours j'avais un rendez-vous qui était prévu, c'était trop *kiffant* ! C'est trop dur la *life* ! »

Et c'est comme ça que je suis arrivée chez vous, me dit-elle en laissant le chèque sur la table du bureau, les yeux amusés et mouillés.

Nous avons conté l'histoire d'Emma, en disant ce qu'elle nous a raconté de ses rencontres, dans les émois, les douleurs, et les kilos. Toutes ces rencontres, empêchées, permises, chèrement payées, sont des instants de vie créés, par le besoin, le désir, et l'envie, qui sont des mots que nous entendons si souvent, dans notre cadre de consultation. Il est temps que je m'attarde sur ces mots et sur cet autre qui nous attire.

Chapitre 6

Besoin, Envie, Désir

L'Objet du désir

Cet autre, sujet ou objet, est l'objet du désir qui est le nôtre, c'est-à-dire de quelque chose qui nous met en mouvement. Et c'est ce mouvement qui nous permet d'accéder à un ressenti de liberté de vie, ou d'une forme de permanence de liberté qui fait notre vie. C'est cet appel à un possible qui peut nous combler et nous réunir à nous-mêmes que nous cherchons en permanence. Quel que soit l'objet de notre désir, fut-t-il aussi sujet, c'est l'élan, le chemin et son espoir qui nous mettent sur la route. Et cet objet qui nous éveille à nous, peut aussi bien être homme, femme, enfant, animal, nature, bien de consommation ou, chocolat !

Mais dans cette immanence d'être où nous nous pensons être libres de choisir, ne serions-nous pas avant tout choisis par un mouvement d'une liberté désirée que nos choix puissent ainsi aider à se réaliser ? Et qu'est donc ce désir s'il réussit à s'exister ? Et si je choisis, comme dans une forme de permanence d'attitude, plutôt celui-ci ou plutôt celle-là, ne serait-ce pas aussi et au-delà d'elle et de ce que je ressens et pense, que je la choisis, elle, parce qu'elle va me permettre d'accéder à une forme d'accomplissement ? Comme on le voit déjà, les questions paraissent nombreuses et enchevêtrées. S'y rajoute une dernière, aussi, ramenée au cadre de la consultation, et qui peut être la seule qui, *potentiellement*, peut empêcher l'accomplissement de la rencontre médicale : est-ce que le patient et moi, nous partageons le même objet de désir, à l'intérieur et à l'extérieur du cadre de la consultation ? Les patients, eux, souvent m'expriment d'autres urgences.

« C'est parce que le sujet, en tant que sujet pour le monde, est en son fond désir qu'il ne peut se rapporter au monde que sur le mode de l'agir : le désir est le moteur du mouvement et donc la condition de possibilité de la liberté ».³⁶

³⁶. Patočka J., *Qu'est-ce que la Phénoménologie ?*, Grenoble, Millon, 1988, p. 46.

Certains patients que je rencontre, me parlent de leurs *passions* alimentaires, c'est-à-dire de quelque chose de plus fort qu'eux, et dont leur corps, pensent-ils, a besoin. Ils expriment avec force et désespoir ce qui pour eux est une forme de fatalité. Il me faut alors essayer de mettre en lumière, et de différencier dans ce cadre qui est celui d'une consultation de Nutrition, et au quotidien, ce qui procède du besoin et ce qui procède du désir, si proches l'un de l'autre dans le ressenti que ces patients expriment. Je perçois souvent ces informations à propos de leur état, avec le sentiment rémanent d'une confusion faite entre ces deux entités assénées. Besoin, désir, il me faut essayer de les séparer, de les disjoindre, de les réduire.

Les uns se disent être des gens du besoin, des gens de la certitude du besoin, et présentent ce besoin comme une imposition qui leur est faite au service d'une nue et difficile survie. Ainsi, sans le chocolat, sans le pain, sans les pistaches, pour celui-ci ou les gâteaux secs pour celle-là, nulle survie à leurs yeux ne semble possible. Ils parlent *du* besoin et quand je leur demande s'il s'agit d'envies ou de désirs, ils hésitent un moment et ils reviennent, comme pour insister à eux-mêmes, que non, il s'agit bien d'un besoin, que leur corps en a besoin et le réclame. Après un silence qui se prolonge, sans intervention de ma part, ils reprennent comme pensifs, et poursuivent en reconnaissant alors, que même celui-ci ou celui-là *qu'ils servent* tous les jours, ne leur apporte plus assez, et que « *ce n'est plus comme avant* ». En y pensant, assis, ils se questionnent et ne savent pas ce qui désormais empêche l'intensité du plaisir déjà connu, et en parlent avec une hésitation, comme d'une relation qui se désenchante d'elle-même. À cet instant, leur voix reste en suspens comme interdite de se poursuivre, effrayée de ce qu'elle nomme au grand jour.

Elle ne veut peut-être pas dire que le désir réel du chocolat, s'il s'agit de lui, a presque disparu, qu'il ne reste de cette *aventure* qu'une sorte d'injonction violente et dominatrice, quelques fois écrasante, qui les oblige à y retourner, car sans cela se disent-ils, peut-être pourraient-t-ils mourir. Et même s'il ne faut rien manger d'autre que du pain ou du chocolat, rarement les deux, ils se doivent de poursuivre dans un automatisme exténué, comme s'ils frappaient longtemps à une porte massive et muette, sans écho autre que le bruit de leurs doigts meurtris. De ce mariage, aux fiançailles initiatrices et magnifiques, il ne reste finalement plus que l'obligation d'un labeur quotidien, de plus en plus répété et de plus en plus raté. Mais eux continuent, même épuisés, de se battre de recommencer pour eux, ou

quelque chose, ils ne savent plus, ils essaient encore et c'est tout. Et ils décident de tout essayer, comme des mendiants de la vie.

Du 90% Noir extra et du Saint Domingue majestueux, au Lidl lait et amandes, ou des escargots Lanvin si classe par rapport aux Rocher Ferrero, du chocolat de cuisson, et même du chocolat blanc qu'ils n'aiment pas, ils essaient et tentent encore, pour que ce *couple affriolant* qu'ils formaient avec lui, puisse se relancer, et s'avancer sur la piste, danser encore une fois, comme avant, mais ils le savent, encore plus qu'ils n'essaient, que c'est fini, mort, désert, que plus rien ne répond. Ils poursuivent alors et encore, pour aller au-delà de la solitude, au-delà de la souffrance, pour continuer à croire qu'ils ont le *droit* d'exister.

Et c'est vrai, on peut le supposer, ils ont ce droit.

Le chocolat est là pour essayer de tirer la charrue embourbée de leur vie. Ils essaient de remplir, mais il y a autant de fuites que de remplissages, ils essaient d'être, mais il y a autant de fissures que d'essais de colmatage. Quelque chose s'échoue et le chocolat ne permet plus de dépasser cette vie qu'ils ressentent, restant là comme un balourd difficile à déloger car il a pris la place de ce qui déjà d'eux, ils le savent confusément, a disparu.

Je raconte en ces lignes, comment de ma place je vis et je vois ces patients empêtrés, ligotés par leurs humeurs, leurs élans, leur raison, leur volonté, et l'inadaptation au projet thérapeutique qu'ils vivent et n'appliquent pas malgré eux. Ils semblent pris par des *ailleurs*.

De quoi parle donc un besoin, de qui parle un désir, de quelle absence parle une envie ?

Du besoin

Commençons donc par le besoin, qui dans cette hiérarchie-là, est le premier à nous permettre de vivre quand il est rempli. Il est un corps anonyme, souvent mal défini dans sa forme, et s'il était de la nature, il serait plutôt un champ que l'on rencontre, qu'une plante ou un arbuste déterminé que l'on recherche. Il est comme générique et d'une essence non spécifique, en quelque sorte, il est fonctionnel,

bien qu'également vécu d'une façon qui nous est propre. La faim, la soif, le sommeil s'imposent à nous par une sensation corporelle que l'on reconnaît et que l'on subit. Si l'une ou l'autre nous mobilise c'est quand ce corps organique impose son rythme, presque aussitôt servi par notre corps actif, transcendantal, qui agit alors pour l'apaiser. Tout se passe dans un cadre et la réponse vient du cadre, aussi. Nous nous déplaçons dirais-je sans bouger pour obtenir cette satisfaction-là. Et si le besoin est si vital pour ce corps organique, il est et *demeure* un objet, qui après avoir rempli son rôle nécessaire, s'endort ensuite de lui-même.

Essentiel à notre survie quotidienne, nous avons pourtant tendance dans des conditions simples d'existence, à le considérer comme étant d'un acquis facile, auquel nous prêtons selon les moments, et avidité et attention distraite.

Du désir

Le désir, lui, est différent car à peine touché il nous fait bondir et nous *change*. À l'autre, par l'autre et dans nous.

Le désir nous est propre, intime, particulier, et nous le ressentons avec une acuité vitale, comme s'il en va de notre vie, comme s'il est notre vie. Et si le besoin une fois rempli, reste là en sommeil auprès de nous, le désir lui, s'échappe à l'instant où nous l'atteignons, nous manque dès l'instant où nous l'attrapons. D'une manière l'autre, toujours il s'éloigne. Et nous *aimons* ce manque, qui nous manquerait tant s'il n'existait pas ! Oui et sans masochisme, nous aimons ce manque car de ce manque provient le désir et du désir procède le mouvement, et vers lui, et en nous même, tous les deux, lieux de joie et de chairs enlacées.

Ce manque *primordial*, même contenu et accepté, fait de notre corps le lieu du mouvement, le lieu de l'éveil à ce que nous ressentons comme être « notre » vie. Enfin et surtout, sans doute y reviendrons-nous, le désir nous joint à nous-même dans la fugacité de son étreinte, alors que le besoin se détache de nous sans s'y introduire, en disparaissant dans l'oubli de sa nécessité.

L'on pourra dire que dans ce besoin atteint existe un plein qui occupe un tout, alors que le désir, lui, crée un espace qui grandit le corps, qui n'est alors jamais

un tout, mais un presque, un parcours, un recommencement, un inachevé, une stimulation. Le désir nous vivifie ainsi d'un imperceptible, alors que le besoin satisfait nous assoupit de son absence.

En quelque sorte, et comme pour reprendre à ma façon Merleau-Ponty, je pourrais écrire que la fonction apaisante qui sert le corps organique est de l'ordre du besoin, en une fonction objet, alors que ce qui apaise le corps ressenti, *L'Erleben*, est du désir, en une fonction sujet.

Peut-être est-ce comme cela. Bien que, et il faut s'en souvenir, quand il s'agit de nourritures subjectivées par le désir comme le chocolat ou tout autre désir ne respectant pas les limites de la raison du corps, les calories de nos élans pulsionnels se déposent, et lui demeurent durablement attachées.

C'est ainsi et par ce chemin, que ce désir, celui qui au départ va et vient, léger et joueur, celui-là même dont on se loue de l'intelligence ou de la dextérité qui nous l'a fait attraper dans nos filets, se transforme ici en une rencontre permanente et exigeante, lourde comme une tunique portée et empesée. Et même si d'une certaine façon cela permet au patient de maintenir sa vie en un état d'apparence, sans que rien, à part son poids, ne raconte la réalité intime qu'il vit, cela n'est possible qu'un temps. Au-delà de la convivialité, et du sociétal, il ne parvient plus un jour, à oublier les nombreux matins, où à l'aube, il sent que cela ne va pas.

De plus, le zéro peut empêcher le tout, je nomme ici ce presque zéro du sentir, inhérent à cette période de vie. Cette absence, ce zéro, ce presque rien, et malgré les stratégies employées et l'ingestion de telle ou telle diversité alimentaire, ne parviennent à se transformer en un « un », un début d'une énergie qui à nouveau lui donne mouvement. Et bien que le sujet essaie d'écoper sans y parvenir, le trop plein de chocolat, le constat pré-exprimé d'une vie déshabillée et déshabillée de ses propres sens, le lui fait toujours, et en dernier lieu, choisir à nouveau, et encore une fois, car comme il le dit, « *c'est mieux que rien !* ». Le temps de la chute est long, le temps de l'abandon de la lutte chocolatée prend du temps pour accepter enfin de poser genoux à terre et à arrêter. Et durant ce temps, la situation devient progressivement plus aiguë. Le patient se ressent alors parfois, en lui-même, dans un besoin permanent, un désir sinon rien pourrait-il dire !

Le zéro lui avance, je parle de ce quelque chose de ressenti et de non identifié, ce vécu presque palpable et de non transformable, que le patient sent se rapprocher de sa structure, dans des nappes silencieuses et glissantes, profitant d'un moi qui s'amincit dangereusement alors que l'enveloppe corporelle s'épaissit. Il ne contient plus, et le besoin-désir (de quoi ?) devient écrasant de la présence à soi. C'est cette lente dégradation de la vie avec soi-même que j'identifie chez ces patients. Ils semblent ne plus comprendre le pourquoi, le sens et leur rôle dans leur vie propre, et luttent par la nourriture, pour que cette pensée qui devient un doute, déjà en eux, ne les touche pas plus, ne les contamine pas, ne les « gagne pas ». Cette barrière auto engendrée par le dit du désir et celui vécu du besoin, elle aussi, ne dure qu'un temps. Et il arrive, parfois, que ce patient encore animé d'une force de survie, encore combatif, se veut devenir à lui-même, « désir », ne veut plus que se ressentir comme désir. Il veut être lui-même et à lui-même, désir, puisque tous les objets éloignés qu'il pensait appréhendables, ne remplissent plus leur tâche. Le patient veut ainsi, et dans une volonté et dans une inconscience, dirais-je, combler la séparation. Il n'a plus de forces, il est à bout, il s'auto-constitue lui-même en se vivant presque comme chocolat, dans un besoin et un désir d'un sur place, qui soit toujours à portée de main. Le désir du désir devient pendant un temps, le dernier moteur encore valide. Il veut devenir l'autre, celui qu'il croit désirer, celui qu'il croit être sa survie, l'intégrer en lui pour en avoir la chaleur d'antan, pour enfin pouvoir être bien avec lui. Il veut faire corps, corps commun, corps indissociable, sans espace ou distance entre l'un et lui. Il est à bout.

Mais sans une séparation, le désir se meurt de la violence qu'il fait subir et se mue en prison. Il n'y a de désir que dans la liberté de choisir et il n'y a pas de liberté de l'être sans le possible de l'attente. Et c'est ainsi que le désir se transforme en besoin, et le besoin en manque non encore défini et inextinguible. Comment survivre ainsi, et encore ? En mangeant, pour permettre l'oublier du sentiment de la perte de liberté, et pouvoir être par la suite, dans la recherche d'un oublier de l'oubli. Il ne bouge presque plus, ne ressent presque plus, et dans ces derniers moments où il peut encore le faire, s'échine à encore faire entrer, à faire passer, à faire sortir, dans une mécanique émotionnelle réduite au trafic et aux croisements.

Avec encore ce petit reste de flamme et d'entêtement, avec cette petite envie non totalement épuisée, il s'émeut encore un temps, de s'imaginer se voir courir

en tressautant en essayant encore d'être léger. Près des larmes, avec, et vers ce qui devient son rêve, là près de son gouffre, il se souvient de cet autre de lui, celui qui allait vers un ouvert et le non fermé, celui qui pouvait, il s'en souvient, rencontrer l'inconnu d'un connu, ou un imprévu ou un quelque chose de bizarre, celui-là même, qui à nouveau le ferait sentir, ressentir, le ferait réagir, le referait sourire à lui. Celui-là oui, qui pourrait, s'il le retrouvait, aussi, lui redonner un peu de cette confiance éperdue et égarée, pour à nouveau oser pouvoir oser à nouveau, avec *un désir* qui marcherait enfin, et qui pourrait le rendre vivant et heureux car s'en s'être trompé. Parce que celui-ci, comme dans une première fois, à nouveau l'attirant dans un éboulis de bonheur, cette fois, le lui *rend bien*.

Ce qui est propre au désir réussi, c'est de combler et de manquer peu après, comme si cela correspondait à une machinerie propre au mouvement de l'élan. Nous semblons chercher même au-delà de ce désir qui pourrait être exaucé, et peut-être même pour l'ensemble de nos désirs, un désir d'*autre chose*, pour toujours non comblable.

Serait-ce alors que ce que nous cherchons est l'idée même du désir, c'est-à-dire ce presque intouchable, ce non *enfermable*, ce, qui se joue de l'espace et du temps et vers lequel notre visage se tourne, car nous nous en sentons appelés ? Par un quelque chose qui résonne comme dans une première fois, à chaque fois comme dans une première fois, et qui nous donne et nous rend à nous, poussé d'une attirance irrésistible.

Sans violence, subie ou à faire subir et dans un absolu de légèreté, de puissance et d'élan. Dans un rapprochement sublime et une salvatrice distance, comme si après l'élan, la rencontre et *le résultat produit*, nous rentrions dans le chez nous de chez nous, libres et comblés, d'un bonheur conservé et bientôt dans l'attente de sa répétition. L'entêtement au désir fait l'homme, et de cette répétition procède une transcendance.

Et ce qui paraît être en jeu c'est le fait d'être libre, avec soi permis, avec l'autre heureux d'être lui aussi permis. Voici bien ce qu'est, il me semble, la réalité du réel vécu grâce à l'objet du désir (mais aussi de celui de la liberté), jamais atteint totalement, toujours grisant de ses humeurs senties, induisant de lui-même une envie de recommencement.

Mais pour le chocolat, ou le vin, ou les pistaches, ou les *Tuc*, objet présent de mon désir, qu'en est-il de sa liberté et de son bonheur à être permis ?

Faisons un détour, et prenons conseil auprès de Parménide. De quoi son fragment est-il fait ? Il nous parle du « même », intangible, inchangé, imprescriptible car reçu et vécu dans le propre de notre intime. Le même, dans une répétition et un arrimage à soi et dans une permanence à l'Idée de soi.

Soi, comme une Nature. Soi comme un impossible à penser d'un non-soi.

« *To gar auto noein estin te kai einai.* »

Les traductions que l'on en fait sont différentes les unes des autres, leur interprétation également.

« Le soi c'est de percevoir, de même que d'être ³⁷ ». Mais aussi, et surtout, celle de Barbara Cassin qui lui a consacré un merveilleux ouvrage³⁸ :

« Un même est à la fois penser et être ».

Cette phrase nous parle de conscience de soi, de conscience *d'en-soi*, d'identité de concept entre soi, penser, percevoir, agir pour se poursuivre à être soi, à la fois possédant et possédé dans son entité et son unicité première. Au-delà du logos et du réflexif, comme dans une auto-recréation.

« Être, même, le, est », tout parle ici de l'intangibilité préréflexive du se sentir et du s'exister. L'intangibilité d'une rémanence et d'une présence comme inoxydable, que je me reconnais, connue que de l'intime de moi, reconnue d'un frisson, d'un ébranlement et d'une joie. C'est ainsi que je me connais, c'est ainsi que je cherche à me vivre. Pour être juste ainsi à moi-même, et par cet être, « pouvoir vivre », « m'épanouir et demeurer ». En une place qui est mienne. Quel rapport avec mon propos ? Le voici, me semble-t-il.

Si le chocolat a été pour nous, l'objet, le moyen, le chemin, l'objectif du désir, et s'il reste ainsi le chemin, l'objet, et le bien-être atteint, tout est à sa place, dans cette rencontre à lui. En tant que chocolat, objet d'un aller vers et d'un désiré, il aura vécu *une vraie rencontre*, celle où il a été intimement lui-même sans être

³⁷ . Reyes, A., *Le journal de Parménide*, AlinaReyes.net/autour-de-la-nature-que-dit-Parmenide/.

³⁸ . Cassin, B., *Parménide, Sur la Nature ou sur l'étant, la langue de l'être ?* Paris, Points, 1998. Et aussi bien évidemment celle de Jean Baufret.

perversi, mais déjà changé dans et avec l'autre qui a pu ainsi trouver son *lui-même*, aussi. Car la fonction pourrait-on dire originaire du chocolat, est de faire que l'autre soit changé par son bien. Ce qui somme toute est presque, une fonction d'humanité.

Mais si le chocolat est investi par nous d'être un serviteur attentif de notre désir (et l'on voit là que je poursuis en le présentant comme dans une subjectivité quasi humaine, car c'est bien cela, que les patients racontent), l'on pourra néanmoins difficilement défendre la thèse de son existence propre, et de celle de son ressenti et de son accomplissement. Dans l'extériorité des choses, cela est vrai, mais comment évoquer en un parler d'extérieur, quand il s'agit de quelque chose que personne ne voit, que l'on ressent en nous, au contact et dans la rencontre à l'autre quel qu'il soit. Lui est un homme, elle est une femme, lui est animal, elle est une plante. Chacun d'eux est défini dans notre propre monde, c'est-à-dire en une place qui lui est réservée ou disponible à l'intérieur de nous. Et si nous sommes si formidablement différents, c'est bien cet ensemble de nos mondes différents qui semble faire le Monde dans lequel nous vivons. Ce qui amène naturellement à poser la question de la nature du Monde dans lequel nous vivons, qui serait dans ce cas le monde des influences et des rencontres, le monde de la passivité et le monde des actions, le monde d'une liberté, qui n'est en tant qu'elle même déjà, et en vrai, qu'une de ses filles que nous essayons de fréquenter.

Ici et indifféremment je parle et du désir qui occupe l'esprit du patient (mais sommes-nous différents de lui ?), de l'objet du désir tel qu'il existe, mais aussi du résultat *émotionnel et sensoriel* du vécu de la rencontre.

Souvent, et c'est qu'ainsi les choses se passent, nous, les gens de désir, nous recommençons et retentons l'aventure, tant que ce *couple uni et premier* que nous avons formé avec cet objet de désir dans une rencontre inaugurale, reste à peu près identique, nous produisant, mêmes sensations, mêmes complements et mêmes ouvertures. Et même si ici ou là, quelques plumes de ses ailes ont pu déjà disparaître, cela nous va encore car rien n'a suffisamment changé, il nous reste encore un partenaire qui remplit son rôle, c'est-à-dire qui nous permet d'exister avec *ce grand de nous*, que nous nous sentons alors d'être dans une forme d'expansion jouissante qui nous submerge.

Et c'est bien, celui-ci ou celui-là que nous touchons et avec lequel nous sommes en cet instant, qui nous rend *toujours* plus grand, plus libre en nous et vivant, que celui qui est de nous aussi, et que nous fréquentons au quotidien. Car celui-là qui s'existe, et en nous et par le vécu du désir, est d'un temps qui est de tous les temps, car en même temps que nous sentons, nous percevons et nous nous éblouissons, nous pensons aussi, nous nous rappelons, nous nous revoyons, et nous nous imaginons. C'est ce monde-là, dans ce voyage-là, où nous nous sentons être pleinement, nous. Au-delà du temps et au-delà des espaces. Libres ! De cette première des libertés qui est le mouvement intérieur, l'élan et l'accomplissement heureux. Sans entraves, sans empêchement et sans dé-naturation entre l'idée du désir et son ressenti qui s'accomplit.

À divers endroits, cette liberté d'accès au plaisir utilise aussi la rapidité, comme si à un moment, et dans certaines circonstances intérieures, en écho synchrone, d'autres provenant de l'extérieur, quelque chose de nous s'emballe, se simplifie, prend forme pour faire accéder rapidement au désir, qui par ailleurs, est déjà là et un peu en nous, et dans sa place de vie, dans la forme qu'il a pris ce jour-là. Il y a donc une forme de cohabitation, de préexistence charnelle, d'incarnation dans notre corps de ce désir, quel qu'il soit. Cette place fait union, ouverture attention et *pré-occupation* à une possibilité qui pourrait survenir.

Plus simplement je dirais que nous portons déjà en nous l'objet de notre désir, comme si nous étions déjà un presque deux, et en attendant le moment de la rencontre, nous nous poursuivons comme un presque, *un*.

Et, il est écrit me semble-t-il, dans le dit répété des patients, dans l'expérience accumulée durant ces années, que le dit du corps existe aussi fortement que le dit de l'esprit, et que le corps *sait*, quelques fois différemment de l'esprit ce qui est de nous et nous convient. Si l'esprit s'attache, ou peut être abusé par l'apparence d'une forme, le corps, lui, connaît cet invisible parfait pour lui, l'essence, cet *eidōs*, caché dans la forme qui ressemble au désir, qu'il reçoit alors, comme face à une photographie émettrice de sens, une *ousia* (*substance*), qu'il décrypte, et dont il décide qu'il a ou pas, précisément besoin dans ce moment-là. En somme et déjà, la question qui se pose ici, est bien de *la forme* du désir, forme dont l'appel tient à l'apparence, et dont la réalisation, peut-être, tient à l'invisible de sa matière.

Cette trilogie qui s'installe et nous fait fonctionner, et qui fait union entre le besoin, le désir, et un moi qui se sait, semble bien pouvoir s'étayer sur la séparation et le respect des différentes entités convoquées, qui est celle des limites et des équilibres. On le sent bien, que le besoin ne peut suffire à la vie, qu'il y a des appels dont la stridence nous mobilise, on le sait bien, aussi, que vivre par le désir, courir après lui encore et toujours ne peut résoudre la problématique de la fuite, ne peut remplir ce qui s'enivre et se réveille dégrisé et seul.

Il n'y a donc pas de possible sans un moi qui contient et reste un organisateur avisé, car lui-même dans une altérité à lui.

Le besoin nous remplit, le désir nécessite le mouvement qui vient à lui. Le besoin est là, et le désir est là-bas. Le besoin garde mon corps, identique, le désir concerne le mouvement de mon corps transformé, c'est-à-dire enrichi d'un indicible précieux, toujours à peine touché et pris.

Les deux sont compatibles avec nos états originaires, les deux remplissent une fonction structurante primaire, qui pour le désir passe *forcément* par un éloignement nécessaire. Au fond, et si nous y réfléchissons, le champ où l'un et l'autre prennent naissance s'unissent et se désolidarisent dans l'échappée du désir, ce champ commun, c'est le champ de la mère. Elle est survenue, et elle a anticipé chacun de nos besoins, elle a été notre première expérience d'une altérité secourable (mots de Freud), nous faisant nous vivre même dans ce premier temps, qui est celui du nourrisson comme un tout puissant et un non séparé... Jusqu'à que nous nous retrouvions face à notre dépendance désespérée, mais aussi fondatrice d'une nécessité d'accepter l'autre, d'intérioriser cette séparation, de pouvoir être un autre, soi, nous contentant alors et construisant l'autre de nous, qui pourra un jour se formuler un désir qu'il pensera libre, c'est-à-dire sans permission autre que celle de son vouloir et de son action.

Et quand mes patients confondent désir et besoin, lorsqu'ils énoncent que c'est réellement plus fort qu'eux, je finis par me demander alors ce que je dois entreprendre et proposer pour qu'ils acceptent de s'interroger sur leur dit. Comme si leur avenir pour qu'il puisse se vivre meilleur, et ce que je ressens en cet instant, ne pouvait passer, que par le dévoilement d'une solitude enfin énoncée et affrontée, avec l'accompagnement nécessaire à sa remise en perspective.

De l'envie

Il me reste à parler de l'envie, des envies. C'est un sujet mal défini et aux ramifications multiples et contradictoires. L'envie, les envies, jouent sur les deux tableaux comme dans un pont qui lierait le besoin et le désir. L'envie peut être d'origine somatique, métabolique comme celle de mes patients qui présentent une baisse ressentie de leur glycémie, suivie d'une envie et d'un besoin de sucre à absorber rapidement. Le corps alors s'exprime car il a besoin, mais le patient peut aussi en avoir senti l'envie, sans savoir que cela est dû à son manque réel de sucre sanguin. Nous sommes en période de fin d'année et je me demande si j'ai envie de manger du foie gras cette année et déjà ce n'est plus tout à fait une envie que j'émets, car l'envie est spontanée, est associative, est mobilisante sans réflexion, sans ressenti réel anticipé, juste par un sourire qui nous vient aux lèvres et à l'idée.

La tarte au citron, envie ou désir ?

Et si je me pose la question de l'envie, vraie, en passant près de cette grande boulangerie moderne qui s'est installée dans ce grand coin de rue, c'est que les gens y entrent quand je passe devant elle, c'est que j'aperçois des formes diverses et engageantes qui ressemblent de loin à un tableau de douceurs connues, du jaune de vanille ou du citron, du marron du chocolat ou du moka. J'ai envie d'acheter vite sans réfléchir, j'ai envie d'acheter un moment et un goût de mon passé ressuscité, à retrouver et à ressentir à nouveau. Mais mon corps connaît ses protocoles de satisfaction et a appris à se méfier des emballements. Est alors scrutée la constitution scrupuleuse du désir envisagé au service d'un possible plaisir retrouvé. Je me décide donc à y entrer, circonspect attentif, *dé-associé*. Je regarde les gâteaux qui courent sur une farandole sinueuse, bien rangés, serrés les uns aux autres, petits et c'est une première information au-delà du rêve éveillé que je commence de vivre. Petits, c'est ce que je vois, (C'est vrai aussi que de nos jours les très bons gâteaux et chers sont souvent plus petits qu'auparavant). Aussi

je m'approche un peu plus de la vitrine ondulée, et j'essaie de tirer d'autres informations de leur structure émettrice, de ce que semble être le soubassement où la structure, la tenue de la crème de l'éclair, et sa peau craquelée ferme ou un peu molle, ou cette tarte au citron, d'un jaune qui attire car pas trop jaune, surmontée de plusieurs monticules blancs plissés et meringués, qu'est-ce qu'elle m'entraîne, elle, comme sensation, répond-t-elle aux critères que je connais, est-elle sans critère connu, as-t-elle en elle un critère qui la disqualifie?

J'essaie de me répondre. L'éclair, non ça n'ira pas, il a l'air propre, moderne, déjà petit en lui-même avant que d'être attrapé goulûment, alors la tarte peut-être, il y a quelque chose, elle m'attire mais à me retenir, quelque chose me gêne, elle est comme faite de deux entités collées l'une à l'autre, je pense qu'elle manque de fondant, peut-être de beurre dans la crème, je ne sais pas, je suppose. J'hésite encore, le monsieur me regarde attentif sa pince à gâteaux à la main, silencieux. La boutique rumine d'agitation avide et possessive, les gens se bousculent, on sent une fièvre, cela va vite, et il y a une injonction à acheter, qui court comme dans une ronde d'émulation mimétique. J'ai alors comme un élan qui s'affaisse peu après, je n'arrive pas à me décider. Est-elle, pour moi, cette tarte au citron ?

Je pense curieusement en cet instant, et à nouveau, à la forme, à *l'eidos*. Platon dans le livre IV de *la République*, aurait pu nous parler de la forme unique de la tarte au citron, ou Aristote, qui dans *l'Éthique à Nicomaque*, lui, aurait pu nous parler plutôt de l'essence de la perfection dont est constituée la forme d'une tarte au citron, associant ainsi à sa forme, *une* sensation juste, qui permet de mieux situer *son existant*. Mon esprit court, évoque, essaie d'analyser, ne peut pas, je suis dans un courant, dans une lave *citronnesque*, et j'en conclus que c'est mon corps qui dans cet instant, est aux commandes, et impose son savoir à mon esprit. Qui suit. Au travers cette tarte au citron, j'ai aussi rendez-vous avec le concept fluctuant de *vérité*, qui nécessite répétition, empirisme, abnégation et transcendance, et pour cette tarte là, ma sensibilité l'inscrit dans le temps et l'espace. Je me souviens, j'en suis presque ému, je la regarde, mes sens la connaissent, je la connais. Alors, apparence, matière, visible, invisible, essence, souvenir, empirisme, préjugé, originaire, de quoi va donc être constituée ma décision finale d'achat ?

Je le regarde, le monsieur, lui et sa tarte, et je me sens soudainement comme en elle, avec elle ; je l'imagine en moi, sa tarte, et j'en ressens presque l'effet : mes dents qui affrontent le craquant de la pâte sablée, les tout petits bouts qui s'y nichent et ma langue qui essaie de les soutirer de leurs encoignures, je sens mes narines chatouillées par la crème qui s'y colle et m'empêche de respirer, j'y suis presque, et puis, non, je me dis que non, je n'ai pas un désir assez fort *d'elle que je vois en moi*, je souris au monsieur et à sa pince en l'air, je clignote des yeux et me soutire léger de cet endroit avenant. Ais-je été sage, ais-je été stoïque ? Je ne sais pas. J'ai cru en cet instant, être moi, car, en un coup, soudain, je n'ai plus reconnu le paysage et l'image de la tarte au citron, soudain je n'ai plus senti son *indéfinissable*, qui est la vraie mesure de la passion, soudain, je n'ai plus eu *envie*. Il y a donc, et *une* tarte au citron, dans une forme transposable et quasi identique, de toutes les tartes au citron, et puis, à l'heure du choix et de l'engagement à la rencontre, il y a celle avec laquelle, je pourrais *envisager* ou non de former un couple, et de souhaiter une *union*.

L'essence d'une tarte au citron : à propos de l'envie

Une envie est une proposition de mimétisme, une excitation qui nous vient de l'extérieur et/ou de l'intérieur, et qui réveille une machinerie pulsionnelle qui n'a souvent pas d'autre but que de s'apparaître à soi et de se vivre, dans ce qui est vécu comme une juste récompense. Sentir ainsi en une frénésie de courir pour prendre, comme l'autre devant moi, prend, et pourquoi pas moi aussi, je le mérite, c'est ainsi que des courants nous traversent emportant dans un tourbillon soudain, et pensées et envies mimétiques et vrais désirs. Je me suis guéri d'avoir pour avoir, d'avoir pour prendre, d'avoir parce que j'ai le droit. Mais pas d'avoir pour ressentir.

Pourquoi donc ai-je résisté ?

Aristote citait les impératifs de la juste raison, et dans le cas que je présente, la juste raison ne nous vient pas d'une limite raisonnable, mais plutôt d'un empêchement justifié aux yeux et à la décision de mon corps en attente. Mais en même temps, l'information d'ambiance avec laquelle je vis mon corps, révèle une

attitude de *phronesis*³⁹, de prudence. Qu'ai-je donc mis en œuvre, dans ce choix qui finalement s'est imposé ? Je vais essayer d'y voir un peu plus clair. La prudence, donc et quoi donc ?

Platon, dans le Livre IV de la *République*, nous parle de quatre vertus cardinales que le citoyen se devrait de posséder dans la cité.

Il cite ainsi et en premier la *Sophia*, qui plus que les traits de la sagesse, est plutôt la compétence de l'expertise, qui est la science des sciences. Et c'est ainsi que je me suis inscrit, dans cette boulangerie et en la cité de la tarte au citron, comme en un expert.

En seconde vertu, il cite le courage, *Andreia*, qui est celui du courage d'obéir aux lois, et c'est ainsi que je me suis inscrit dans le respect des lois intangibles de la constitution originaire d'une tarte au citron, comme à son service, et dans ce qu'est, son « est ».

En troisième vertu cardinale, Platon fait référence, à la prudence, la tempérance, qu'il nomme *Sôphrosuné*, qui est aussi *sumphonia* et *harmonia*, accord et harmonie, et ce jugée à l'aune d'une *unité intérieure*, qui est, pour nous, de la juste mesure entre le déchainement de la passion à consommer (et ce, comme dans une *presque* idolâtrie de la tarte au citron), et la prudence attentive et nécessaire au service d'un contentement et d'un accomplissement intérieur. Et qui est fait donc, d'une spécificité qui m'est propre, authentique, et qu'ainsi je respecte. Maître de soi ? Non, éthique, simplement éthique entre deux parts de moi qui ont leurs propres mouvements, et dans une recherche d'équilibre, cherchant à ne léser aucune *des parties*. À la recherche du bonheur. On le voit, ainsi, il y a donc un *échange* dans la relation, il y a un viens et il y a un va, qui est aussi une rencontre de deux *unités*. Mais là, et comme à nouveau je rejoins Aristote qui dans *L'Éthique à Nicomaque*, parlant de la société des hommes, nous dit qu'il n'y a pas d'homme sans recherche de bonheur, pas de bonheur sans éthique, pas d'éthique sans politique, pas de politique sans une forme de sagesse pratique.

³⁹. Aristote, *L'Éthique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 1994, p.23 : « savoir approximatif et minimal, en tout temps nécessaire dans l'action éthique et politique ». Il prend comme exemple vivant *Périclès*, comme homme critère, homme mesure, homme à sa propre mesure, « *Phronismos* », p.50

Enfin et pour finir, Platon nous parle de cette quatrième vertu, qui est celle de la justice, *Dikaiosuné*. Ainsi, « la justice consiste à s'occuper de ses affaires, sans s'occuper de celles des autres » (433a)⁴⁰. Et dans ma quête de cette tarte au citron, j'ai autant eu le souci de mon plaisir dans son intégrité, que celui de mon intégrité dans le plaisir, que celui, aussi, de porter et de défendre l'intégrité du royaume de la tarte au citron. Ma part, celle qui me revient justement, en tant qu'amateur éclairé de la tarte au citron, est bien d'être en mon rôle et en mon attribut, qui est et doit rester, de celui *qui goute* pour son plaisir. Je ne peux en aucun cas, changer de catégorie et ainsi participer au plaisir ou à la fortune, à la manipulation visuelle apparente, et à la constitution de l'habitat du monsieur dont le rôle est de me vendre une tarte au citron. Seul l'échange semble ainsi éthique, à part égale entre mon plaisir et son profit. Ainsi, je crois avoir fait un choix que je crois, juste, et si je suis parti en souriant, c'est bien qu'aussi, j'ai fait preuve de tempérance, en acceptant de la vie, cette tarte au citron servie à d'autres que moi. Si chacun fait ce qu'il pense être juste, à son service et au service de l'état « tarte au citron », ainsi la justice et l'ordre, pourront être équitablement respectés, en la cité et dans l'espace boulangerie. Et c'est aussi pour cela, que ces quatre vertus, qui étaient pour Platon, des propositions propres à être citoyen dans la vie de la cité, pourraient se retrouver à être mis en pratique et appliquer, par des humains dans leur propre vie.

Me vient deux dernières idées au moment de poursuivre. Tout d'abord, celle d'un protocole, que je ressens, en partie conscientisé et en partie *immédiatisé*, et qui est celui d'un *époché*, dans une forme de réduction *éidétique*, concernant cette rencontre à la tarte au citron. Dans une suspension de jugement, et une recherche par mon sentir, de l'essence de la chose « tarte au citron », puisque mes yeux, ici, sont insuffisants pour l'envisager totalement. La tarte au citron m'est apparue, et je lui ai été liée par le monde que je possède, au-delà de mon conscient quotidien. Face à elle soudain quelque chose de moi m'apparaît en sa présence. Face à elle et en différents temps, se présente un appel que je ne perçois pas encore, mais qui s'impose, par la *surgence* en moi, d'un à côté de moi me proposant soudain, un moi de moi, dans le désir. Et puis dans un second temps, se fait comme un chemin vers l'essence déposée en moi de la tarte au citron, telle qu'elle est. Mais là, me

⁴⁰. Platon, *La République*, livre IV, 419d-445e, Paris, Flammarion, 2016.

vient une interrogation sur le principe de la non prise en compte de l'expérience, l'empirique, qui ne permet pas en soi, et c'est vrai, de définir une essence, une vérité, mais qui me semble néanmoins rendre possible, pour chaque tarte au citron qui a déjà été choisie, d'établir scrupuleusement un détail de plus, de ce qui est ou n'est pas de la tarte au citron, *me* convenant. Sans ces différentes expériences, aucune essence ne peut être établie, aucune vérité déposée de la tarte au citron ne peut s'authentifier. L'empirique est ici au service de la recherche, et l'authentification du conglomérat d'informations issues de ces expériences, finit d'établir en nous une connaissance, ultime dirais-je, car toujours *au service* d'un résultat, unique, celui de notre plus grand plaisir, qui est celui qui nous est le plus proche, comme le plus *uni* à nous. Ainsi, peut s'établir, et même dans cet exemple du quotidien, quelque chose qui se précise et dans l'envie qui sert le désir, et dans la constitution du désir par la sélection qui est faite pour parvenir à un inter-monde qui nous semble nous être, le plus approprié. Un monde dont on sent, puis on sait, qu'une partie de lui nous ressemble, qu'une partie de nous lui est prête et dans le désir et dans l'accueil. Et pour revenir sur l'empirique, chaque tarte au citron, comme chaque objet du désir, faisant partie d'une catégorie, ou d'une famille, me semble devoir être conçu et vu comme, à *nouveau*, c'est-à-dire comme le premier qui représente et qui est, et non comme dans une reproduction apparente d'un connu. Cela pourrait ainsi laisser et à chaque fois, le temps au silence et à l'*epoché*, le temps au temps de la diffusion en nous de l'information immanente de la matière et de l'essence, le temps du sentir et de la réflexion, avant celui de l'action et du choix.

Et, puis, et sur un tout autre registre, mais qui est aussi celui de mon quotidien de médecin, et toujours à propos de cette mise en œuvre de ces quatre vertus que cite Platon, n'est-ce pas ainsi que s'écrit cette quadrature du cercle de l'exercice médical, entre l'expertise (*sophia*), le courage d'appliquer les lois qui encadrent la pratique (*andreia*), les limites nécessaires à notre engagement de médecin, entre devoir et harmonie dans l'application de ce devoir de soins, qui est de la prudence, de la modération (*Sôphrosunê*), pour qu'ainsi soit respecté et déontologie et pratique conforme à notre être, ce qui fait que chaque médecin *est* dans sa pratique, et identique à un autre, et particulier. Enfin, et en ce qui concerne la Justice, *Diakosunê*, nous avons comme soignant, à la fois d'avoir à faire ce que nous avons à faire, mais aussi à concevoir et à admettre que l'autre a ce même droit, et que

pour soigner, il faut et c'est le cas dans ma pratique, un partage des tâches, Platon y rajoute le mot hiérarchique, que nous devons nous aussi, conserver.

Holà, mon corps attend !

Mon corps attend son désir, sa jouissance son contentement, son comblement. Il attend qu'un inaliénable de la tarte au citron viennoise se niche en lui, en lieu et en la place qui lui est réservée dans la machinerie du temps et des désirs changeants. Il sait ce qui va lui laisser une envie, encore une envie d'après, de continuer à *re-sentir* ce gras sucré cette fusion croquante et douce, légèrement acide où la langue participera à la fête s'enfouissant et caressant un palais extatique. Et lorsque l'arrière de la bouche se retient de laisser partir, la jouissance est encore là, à venir de la bouchée d'après. Toutes ces informations sont des familles de micro-perceptions accumulées dans un représentant authentifié de ce qu'est le *concept même* de la tarte au citron plus ou moins meringuée. Croyez-vous que je plaisante ou exagère ? Alors, demandez aux passionnés, aux authentiques, aux chercheurs, aux modestes de la tarte au citron, et vous serez étonnés de les entendre dire comme je dis. Car ils disent ce qu'ils ont gardé en eux, vivant c'est-à-dire identique, et adapté à un présent qui ne se vit que pour se poursuivre et s'améliorer. Nous sommes là loin de la récompense auto accordée que les envies véhiculent comme dans une obligation programmée et nourricière dont le seul but ou jouissance est l'idée même d'une récompense.

Le désir d'une « vraie tarte au citron, je veux dire la mienne », qui est aussi une envie, car les deux se différencient et se conjointent selon le degré de ramifications, participe d'une décision à la fois enfiévrée et à la fois méthodique, et qui par-dessus tout, se doit d'éviter un plaisir qui se peut rater. Alors nous avons appris, alors nous apprenons, à intégrer chaque fois un peu plus des détails apparemment invisibles à l'esprit et à l'œil mais auxquels le corps s'adonne pour accorder sa confiance quand un ensemble de paramètres microscopiquement évoqués à notre perception semble probant pour permettre le grand saut et l'expérience conservée. Nous sommes ici, et en vrai, dans l'entendement, qui se vit en nous, comme une *substance*, créée et des sentis et des perceptions et des idées. Et cela nous mène, lorsque nous ne nous sommes pas trompés, à une barre

de plus au grand tableau de *la* tarte au citron, une trace, un non oubli, une existence. Nous retrouvons ici une figure de la perception telle que Merleau-Ponty l'a définie entre le corps organique et transcendantal et le corps ressenti *Erleben*, au service de cette unité première qui est le premier et essentiel pas de l'ouverture au monde. Cette recherche se constitue aussi par la volonté de réduire la distance, l'espace, la nuance, voire quelquefois l'incongru, entre ce que nous percevons de cette tarte au citron si avantageusement placée, et en elle-même et dans cette vitrine, et ce que notre corps ressent et à distance et en lui-même, d'une adéquation au réel d'une tarte au citron en *lui* déposée. Car tout objet est construction de nous-même, et tout particulier ou particularité rejoint aussi une connaissance universelle. C'est ainsi de ce que nous portons et emportons de nous au contact du monde et des autres, fût-ce même une tarte au citron, et qui fait partie de l'échange, c'est-à-dire de la construction des réciproques, et de l'écho des réels vécus. Cette construction, la mienne et la sienne, celle de l'individuation et du constitué recherche avant tout à assoir son identité. En une identité qui va au-delà, qui veut se poursuivre et qui pour cela a besoin d'être reproduite. Reproduisons-nous *ad eternam*, ce premier regard que nous avons vu, et qui a construit le début d'une altérité qui nous ressemble, car c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés ? Cela serait alors le sens profond contenu dans chacun de nos désirs, retrouver cette première *impression*. C'est une hypothèse qui aurait du sens, me semble-t-il, cherchant ainsi à trouver, et à bâtir par des liens qui cherchent à se valider, le chemin d'une stabilité personnelle d'émancipation. Dans cette construction, par elle et dans elle, s'agrègent alors des informations dont le tampon de la solidité provient d'une coïncidence identitaire, d'un copié-collé entre la pensée imaginaire de l'objet, et celle du trouvé de l'objet de l'action et de son ressenti corporel, dans une rencontre qui s'offre et ouvre alors et dans l'apaisement, les portes de l'esprit. Avec l'expérience, avec la volonté d'identifier, mon regard posé sur la tarte sait son adéquation possible à mon intériorité.

Je mange déjà au-delà du visible, dans cette zone qui en fait partie et que je ne vois pas.

Je cite à nouveau Merleau-Ponty :

« Toute la connaissance, toute la pensée objective vivent de ce fait inaugural que j'ai senti, que j'ai eu, avec cette couleur ou quel que soit le sensible en cause, une existence singulière qui arrêta d'un coup mon

regard, et pourtant lui promettait une série d'expériences indéfinie, concrétion de possibles d'ores et déjà réels dans les côtés cachés de la chose, laps de durée donné en une fois. L'intentionnalité qui relie les moments de mon exploration, les aspects de la chose, et les deux séries l'une à l'autre, ce n'est pas l'activité de liaison du sujet spirituel, ni les pures connexions de l'objet, c'est la transition que j'effectue comme sujet charnel d'une phase du mouvement à l'autre ». ⁴¹

Ainsi, est-il dit de mes sens qui ont été mobilisés et au-delà, et en amont du réflexif face à cette tarte au citron, par mon corps qui a ressenti son propre sens que la présence de la tarte au citron dans ses particularités, celle-ci, là devant moi, a fait émerger en lui, et puis, *en lien*, pour en finalement livrer sa conclusion, donnant du sens, et indiquant, à mon esprit, à la raison, ce qui est de *ma* raison, et ce bien au-delà, de cette première forme qui m'est apparue.

Peut-être, est-ce ainsi aussi que des philosophes ont pensé, le sens du chemin de l'homme comme un sens du chemin *aussi* d'un universel, comme le sens du chemin vers une transcendance. Or, si penser (que la tarte paraît succulente), dire dans le vrai d'un logos précis (ce que je vois et sens d'elle avec précision, de ce que cela me fera lors que je l'introduirais en moi), et jouir d'un ressenti identique à ce que j'ai pensé et dit une fois le manger d'elle accompli, cette synergie-là, et dans ces différents relais, me semble être dans une forme d'unité par l'identité à soi, et constitué de ce que nous avons de plus fondamental, je veux dire, le désir pour nous.

Ainsi en est-il *du dit*, en nous, qui pré-supposé et imaginé, est rejoint par un identique ressenti, et fait ainsi *un* vrai de la vérité de l'âme, et de l'assise du corps dans cette aventure au monde. Et de cette vérité confirmée du dit et de son réel perçu dans son identique, se fait le lien souterrain et puissant qui permet la construction de notre habitat intérieur, de ses villes et de ses provinces.

Mais cessons de discuter, l'envie, le besoin, le désir, tout cela en un instant se coagule et m'emporte dans une passion si forte que concevoir une pensée autre

⁴¹ . Merleau-Ponty M., *Le philosophe et son ombre* », in *Éloge de la philosophie*, Gallimard, [1953], Folio essais, 2011, p. 212-213.

que celle de l'immédiateté du passage à l'acte, me semblerait définitivement vide de sens. Je cherche, soudainement pris, avec fébrilité, ce qui en toute lumière, se découvre comme mon adorable et *aimantante* envie, me faisant tout oublier sauf d'elle-même. Une autre boulangerie, encore mieux, encore plus attirante, encore plus joyeuse, et sa nouvelle tarte au citron irradiante de bonheur, parfaite, désirable. Désirée.

Ainsi, et dans cet instant, là, qui refuse au réflexif le droit de s'interposer, dans ce que je nommerais la « ferveur » d'un passage à l'acte, où le désir ne se contient plus, où la ferveur que nous lui portons nous emporte, dans cette chaleur soudaine qui nous interdit d'une raison qui pourrait s'y brûler, il me reste à souligner ici un dernier aspect qui en fait partie, et ce de façon inhérente, à la réalisation de ce bonheur. Je veux parler de l'acte de la locomotion. Marcher, aller, bouger. Désirer c'est aller vers, vers un recevoir, mais aussi, vers l'avant, aller chercher, aller trouver, aller prendre. Cet acte du bouger et de l'autonomie du bouger nous fait ainsi ressentir ce que le handicap physique veut aussi dire de l'empêchement à la spontanéité d'une envie irradiante, et des probables réaménagements psychiques qui y sont traversés.

Cette marche vers l'avant, cette mobilisation repose de façon quasi structurelle sur l'idée et le fondement de l'idée, qu'il y a un meilleur pour nous, c'est sûr, plus loin, ailleurs, ou là-bas. Il y a un « il y a » qui nous attend, et qui fait partie et de notre possible et d'une construction d'imaginaire, qui se nourrit alors de notre inventivité et de notre présence au monde. Au service de cet événement désirable et d'une rencontre qui nous est importante, mais sans doute aussi, d'une forme évidente et subconsciente de recherche d'un espoir de complétude et d'unicité.

En sais-je vraiment plus, qu'avant de commencer de réfléchir à ses trois entités que sont, le besoin, le désir, et l'envie ? J'en ai fait mon panorama, mais est-ce vraiment là, savoir, est-ce vraiment cela connaître ? Il me semble qu'il me faudrait aller plus loin, être plus dans la pratique, plus avec mon corps qui sait et qui perçoit. Je l'ai fait certes avec la tarte au citron, mais pour le reste, je l'ai décrit, je l'ai peut-être compris, oui, peut-être, mais je reste trop observateur, je n'y participe pas assez pour comprendre vraiment. Oui, il me faut aller de l'avant, et tenter un pas différent. Et si pour voir, je m'essayais à un pas à l'envers ?

Chapitre 7

Le sens de la marche

(Essai sur l'animation du désir)

Mon corps qui se déplace

Me voici donc ainsi, en marche moi aussi. Comme mes patients qui d'une façon précise et nominative, ou d'une façon maladroite volontaire et inconsciente, vont vers quelque chose qu'ils nomment désir, qu'ils vivent comme espoir, qu'ils se figurent comme but, qu'ils vivent comme réussite, et qu'ils constatent aussi, comme échec. Ils vont, vers un « il y a » qui a cette fonction vitale de donner une direction et un sens à l'existence. Je me surprends, en ce point suspendu de mon récit, de me trouver bien proche d'eux. Je vais moi aussi vers un « il y a », que je sens dans une présence qui m'est par moments limpide et par moments confuse et agitée, qui est le sens même de cet écrit, qui me mobilise et me fait avancer, mais dont je ne suis pas sûr encore, *autrement que par mon ressenti*, où il me mène exactement. Je n'en suis pas sûr, et tremble parfois à cette idée, puis je m'apaise, car ce ressenti m'indique que je suis sur un chemin qui soutient mes idées, dont je crois qu'il me ressemble dans sa finalité, et que je peux ainsi continuer de chercher à rejoindre. Même si je n'en connais pas tous les contours, même si je n'en sais pas la précision de sa substance.

Car j'écris pour dire, penser, interroger, et je n'écris pas pour dire je sais. Le savoir m'apparaît comme un chemin intime que chacun de nous se doit (si cela peut être de son propos) d'emprunter, et il est fait de mille fils qui peuvent être d'importance. Le savoir c'est le sens, et un sens qui est de toutes égalités et de toutes hiérarchies d'origines. Fait d'idées, de leur mise en cause, de leurs recoupements, de rencontres non prévisibles, de lectures, de connaissances, ou d'une main touchée, d'une conversation, de quelques mots entendus dans la boulangerie, de la forme curieuse de tel sarment de bois, ou de telle forme de caillou pierreux, le savoir jaillit, fait lien, fait lumière. Il est de tout ou de presque rien, d'un banal et d'un essentiel et il est savoir s'il ouvre, il est savoir s'il nous mène à un autrement, c'est-à-dire à en une intuition qui unifie en prenant sens. Mon écriture est proposition et espère contenir en indiquant. Elle a comme fonction de proposer des sillons que les pas de chacun voudront peut-être

approfondir, c'est-à-dire comprendre d'une manière qui leur est propre, en les foulant et en les refoulant.

Qu'avons-nous entrepris, qu'avons-nous parcouru, qu'avons-nous compris jusqu'à présent ?

Nous avons fait tout d'abord part de la particularité dont nous provenons, en ce qui nous rapproche au plus de ce que nous avons pu retrouver de notre origine. Nous n'avons pas oublié, nous nous sommes souvenus, nous avons tenté de retranscrire par les mots, des choses qui sont de notre vie première. De ce prologue s'est inscrit par notre projet, et comme indépendamment de lui, des *items* fondateurs de ce que nous avons développés et dans notre clinique et dans ce travail. Il s'agit de premières rencontres de mondes qui se côtoient, d'interactions et d'inter-présences, entre ce que nous percevons et ce qui existe, au filtre de nos sens et des informations qui peu à peu permettent à l'humain de se construire et de constituer une forme progressive d'individuation. Il y a eu aussi les émois, c'est-à-dire l'affect et ce qu'il inscrit comme souvenir qui se conserve au-delà de sa mémoire réelle consciente. Nous avons indiqué comment, pour nous, la rencontre, avait permis que puisse se nommer un souvenir authentifié de nous. Et même si cela paraît sans doute peu commun, ce fut, pour nous, par cette présence décentrée des *palmiers*.

Nous avons ensuite présenté le lieu de notre exercice, et vu et habité par notre patient, et vu et habité de nous-même, et comment nous faisons précéder la rencontre à l'autre par un vide possible aux confins de nous-même dans ce que notre conscience parvient à nous indiquer encore de nous présent, comme un préalable à l'accueil de l'autre et à l'accueil toujours possible de l'imprévu de l'autre.

Nous avons conté par la suite dans une mise en scène retranscrite, la vérité d'un homme atteint par quelque chose de non identifié, qui le déplace de son assise, qui rend sa relation à son corps, perceptible, gênante, étrange, inquiétante, impossible. Pour cette réception, là, nos sens ont eu autant de savoir que notre connaissance des faits et des possibles médicaux, et ont même pris à un moment, la prérogative de mener presque à *notre* place, le cours de la consultation, dans cette exigence qui nous a semblé *absolue* par son urgence, de proposer un lien dans le malheur d'une solitude jusque-là hors d'atteinte. Notre corps, a écrit, alors,

et de ses ressentis, une temporalité imprévue et différente de celle des mots et des protocoles médicaux usuels. Nous avons su l'entendre, l'accepter, l'utiliser au service de ce patient, nous confortant alors, dans l'idée que les rencontres en ce cabinet médical ont quelques fois cet impératif qu'il faut subir, de l'expression d'un inattendu, qui dans son apparaître peut servir le soin. Ainsi s'écrit et se dessine déjà ici, un *espace* qui associe le cadre du lieu de soin, le cadre des compétences spécifiques au soin, et un champ plus vaste et moins défini, bien qu'éthiquement délimité par la fonction, d'un *quelque chose*, qui peut se passer entre deux corps et deux êtres en présence l'un de l'autre.

Nous avons après cette première présentation essayer de faire partager au lecteur, la vie que vivait nos mains et nos sens au cours de ce rituel profondément ancré dans notre pratique, qui est celui de l'examen du corps, à la fois chez tous les patients, mais aussi, et en particulier chez le patient diabétique. Sur un chemin qui se voulait phénoménologique, car il ne peut se vivre qu'ainsi par nous, nous avons essayé alors de raconter nos sens, dans cette intimité qui toujours interroge, (si on parvient à la préserver d'une négation automatisée, dite, « professionnelle »), quand on l'écoute, et qui est celle d'avoir été un moment, si proche d'un autre humain, et par notre toucher et par l'exigence de notre raison d'être auprès de lui.

Nous avons alors développé par la suite, en ce qui nous semble toujours être présent dans toute consultation médicale, ce qui nous anime dans la recherche d'un mal non encore déclaré, dans une forme d'essai de prévention permanente, et aussi, dans cette vigilance et ce compagnonnage permanent à la présence de la mort. Celle-ci toujours possible dans les signes de son émergence, toujours présente dans son absence, lie la rencontre, et ce, quelles qu'en soient la forme et la raison d'une consultation, en un pacte fondateur.

Nous avons parlé par la suite d'Emma, de son pain et de son chocolat, sur ce chemin qui va de l'un à l'autre en passant par nous, et qui est le vrai de notre vie en consultation. Une nouvelle fois dans cet exemple clinique, le corps et sa temporalité, a déjoué de sa force et de sa forme de vie soudainement imposée, le cours codifié d'une consultation de nutrition. À nouveau, soigner, devient entendre et savoir répondre, pour préserver et le lien et le soin, c'est-à-dire, finalement, donc d'accepter *d'aller avec*, sur un chemin imprévu.

Nous nous sommes posé la question, alors, de ce qui animait ces patients aperçus, rencontrés en consultation de nutrition, ou de diabétologie. Nous avons essayé de comprendre, ce qui était dans ce qu'ils exprimaient de mots et d'actes, du besoin, du désir et de l'envie, pour essayer, au travers de la figure emblématique d'une tarte au citron, d'en définir les contours. Et nous nous sommes ainsi rendus compte, que ce que nous avons compris, que ce que nous avons pu rattacher à tel ou tel antique philosophique, n'était pas suffisant, pour en comprendre suffisamment et plus complètement le sens. Nous nous sommes dits, ensuite, que ces patients qui viennent consulter, viennent ici, de leur plein gré, ou presque. Et que la plupart, sont dans une attente, et une volonté énoncée de trouver remède à leur problématique. Et que finalement, ce qui les empêche, ou les détourne, n'est pas du fait de leur « eux », sujet-patient, qui souvent est d'accord, pour tout ou presque de ce qui est proposé. Car ils font confiance.

Ce qui empêche, ne peut avoir de lien, si on y pense, qu'avec leur *humanité particulière*, et avec le sens inconscient ou subconscient vers lequel ils se dirigent, orientés, ainsi, dans une possible fuite qui les éloigne d'eux-mêmes ; peut-être, aussi, dans un désir qui les éloigne de leur responsabilité vis-à-vis de leur corps, ou dans une façon, que je ne comprends pas encore, qui exprimerait un but, une recherche, quelque chose que je ne sais pas. Mais qui se trouve, *forcément*, dans un sens souvent contraire à celui, que leur soin apparent et médical, enjoint. Aussi, me suis-je demandé, comme pour de vrai, si face à cette tarte au citron que je n'ai finalement pas prise, mes patients, les autres auraient pu faire le même choix ? Qu'est-ce qu'ils auraient vu et qu'auraient-ils vécu du visible ou de l'invisible et ressenti de cette tarte ? Comment pouvoir les aider, si ce que je vois, moi, n'est pas ce qu'ils voient, eux ? À l'évidence, il y a là une énigme, voyons-nous donc la même chose, allons-nous vers les mêmes choses, y a-t-il un sens naturel de ce vers quoi nous nous dirigeons ? J'ai toujours pensé que nous nous dirigeons vers ce qui semblait être de notre bien, quelques soient les aléas de cette marche vers, mais la longue fréquentation des gens patients, me fait soudain douter ; allons-nous, tous dans le même sens, et dans quel sens et pourquoi y allons-nous ?

Aussi, n'y comprenant pas assez, ne sachant pas encore vers où ils semblaient se porter, ni pour quoi, je me suis alors comme *figuré* d'essayer de les suivre, et ainsi, de me mettre en chemin avec eux. Mais pour que le figuré de l'expérience, y soit comme plus représentatif de ce qui se joue dans cette relation de soins

souvent empêchés, j'y ai introduit, moi-aussi une difficulté, sur ce chemin de prime abord prévisible.

La vie en chemin

L'important, est la vie en chemin, ce qui veut dire aussi la vie du chemin qui accompagne mes pas. Comme si le chemin était autant de ma vie, que moi je suis de la sienne. Et que le sens du chemin, n'est pas tant le savoir tel qu'à lui-même, mais plutôt les émotions et les découvertes du chemin qui ont permis ce savoir, qui en lui-même peut toujours, un jour, être remis en cause. Les émotions nous appartiennent, le savoir ne nous appartient pas, et nous en sommes des serviteurs intermittents. D'autant que le penser, semble, lui, comporter en son intime, une part irréductible de non pensable.

Le désir et le chemin

Dans mon observation du besoin, du désir et de l'envie, je terminais mon texte par la traduction en mots du ressenti et de son expression si souvent croisée du sentiment d'un pouvoir-être dans « un il y a », pour chacun de nous, patients compris. Avec ici déjà deux entités distinctes qui peuvent se rejoindre et qui sont, d'une part le sentiment « d'être » dans ce qu'il génère en nous de *re-connu*, de désiré, de *re-joint*, dans ce qu'il peut contenir d'une possibilité de bonheur, et, dans une autre part, comme accolés au sentiment d'une attente portée vers l'avant, la certitude tranquille et l'espoir accroché, qu'il existe, un endroit de chez nous, forcément, ici ou là-bas, qui nous attend. Je soulignais que ce chemin, ce désir, est assujetti, de façon ontologiquement retrouvée, à la transcendance que le mouvement de la locomotion aussi permet. Et je commençais de proposer un début de clé de lecture et de compréhension de la problématique présentée par mes patients, autour de la constitution et de la réalisation de désirs, dont l'authenticité leur appartient. Dans ce « il y a » il y a le désir d'un ailleurs, d'un ailleurs où le désir est au rendez-vous. De l'intime du mouvement, non vu, mais déjà dans sa présence, à ce mouvement qui nous porte vers, y-avait-il toujours, un

lien de continuité ? Et si le désir, était ailleurs, vers un non vu ? Alors, j'ai décidé d'essayer de voir, quel sens prend cet appel au désir, cet appel à un ailleurs et à un meilleur de soi en attente. Me voulant comme innocent, et sans pré-établi de sens.

Je vais suggérer pour commencer, en ces quelques lignes qui peuvent nous faire ressentir l'appel d'un écho. Par exemple, si j'écris :

« Il y a de l'autre côté de la montagne une vallée où les figues ont la taille de ton poing fermé, et lorsque tes lèvres en caressent la chair, aussi douce que le miel des abeilles, tu retrouveras, tout de ta bonté et du plus doux de toi, *égarés* »

Cette fonction, ici volontairement placée dans un imaginaire, et suggestive d'un merveilleux, ressemble à un existant à la fois proche de l'intime de nous, et, mais, aussi, *autre* et dans le possible d'un écho. Il y a là, un endroit où nous pourrions être *nous*, vus, et *sans perte*.

Serait-ce en cette part intangible, résistante et résiliente de l'enfant qui demeure dans cet ici de nous ? Serions-nous tous quelque part dans une envie de croire, malgré l'improbable ou l'impossible que la raison nous suggère ? Pourquoi notre cœur s'émeut-il devant la possibilité d'impossible que l'on sait ? Que se joue-t-il en nous de ce jeu de l'écho ? Alors même, que nous savons de notre vie déjà avancée, que ce n'est pas ainsi que les choses existent.

Mais de quelles choses parlons-nous ? De quelles rencontres parlons-nous ? Celles que nous vivons, celles qui nous sont imposées, celles que nous désirons, celles qui existent seulement dans l'intime et le préconscient de nous ? Nous parlons, avant tout, et précisément *ontiquement*, de ce quelque chose dont l'idée nous arrête, puis nous met en mouvement, nous fait réagir, comme si nous reconnaissons dans l'immédiat d'un moment perçu, qu' « exister », c'est bouger et aller vers, c'est-à-dire, sentir, animer, reconnaître et identifier quelque chose, comme un objectif correspondant à notre sphère d'être, et d'agir, pour rejoindre cet exister.

Mon, « il y a », celui des patients, a donc cette fonction d'appel au déplacement, comme en compagnie et d'un vouloir de l'esprit et du possible du corps. *Aller-vers* est alors, et un *aller-voir* et un *aller-vivre*, dans l'urgence et l'espoir d'un meilleur et d'un plus authentique de soi, comme dans une lumière,

là, qui est celle d'un phénomène qui contient *une* part de nous dans *notre* totalité. L'enjeu est donc de taille, et il y faut une authenticité mobilisatrice. Cette direction prise par les patients, est presque toujours en elle-même, une direction qui recherche un plus authentique d'eux-mêmes, dans une vie qui se vit, souvent, sans être suffisamment reconnue et suffisamment acceptée. Le désir, une nourriture ou un objet, est un appel vers une complaisance à nous que la vie ne nous donne plus, *dans* cette vie-là. Et si de tenir dans cette vie réelle qu'il mène, et sans cet appel, ne se peut plus, alors le patient cherche à trouver quelque chose qui lui permette d'y échapper, par un plaisir, imaginé ou réel, autour duquel peut se nouer ainsi et à nouveau la naissance du désir. Et le patient y recherche aussi bien son authenticité, du moins dans un premier temps encore vivable, que l'authenticité de son désir. Et on voit à ce glissement, qu'ici la recherche du plaisir, est émettrice du désir, et non, comme il serait plus logique, en l'inverse, que le désir puisse mener à la recherche du plaisir.

De l'authenticité du désir et la place du « il y a »

De quelle authenticité s'agit-il ? En tous les cas celle d'une authenticité qui peut se trouver *aussi* être mise en péril, car toujours menacée au moment de se donner un sens, au risque redoutable d'un « simulacre ». Ce « *eidolon* » est souvent aujourd'hui organisé par la société marchande qui s'ingénie à vouloir nous faire accroire de prendre un paillason pour un possible de tapis volant ! Et il nous arrive malgré tout de le croire. Alors nous vient aussitôt le sentiment d'avoir été trompé, mais dans une déception qui sait rester relative, car nous pouvons et comprendre et admettre qu'un intermédiaire intéressé par son profit, a pu pervertir en un subterfuge, le faire de notre désir.

Mais, lorsque nous nous trompons, tout seul, lorsque notre appétence ⁴², croyons-nous, libre (c'est-à-dire dans un espace que nous ressentons choisi en nous et par nous), de telle ou telle nourriture, telle ou telle paire de chaussures, ou de tel ou telle humain dans un projet désirant presque arrivé, lorsque celle-ci s'avère fausse, s'avère ne rien apporter d'autre qu'une consommation *non*

⁴² . Spinoza, *Ethique*, Paris, Puf, 1990, III, prop 9, sc. « L'appétit est le conatus, en tant qu'il concerne aussi bien le Mental que le Corps, dans une action qui cherche à saisir, à se porter vers ».

individualisée et non assujettie à nos propres mesures, et ne correspondant alors en rien au long plaisir que l'on s'imaginait vivre, alors la blessure est plus intense et peut entamer nos chairs dans un instant qui tressaille. L'affaire de nos déplacements vers des désirs nouveaux, peut donc se révéler plus questionnante et plus dangereuse, que celle du premier mouvement porté à notre esprit et à notre volonté d'action.

Le risque de nos désirs, le risque de nos déplacements et celui de nos *bouger intérieurs*, peut donc être exprimé, au travers du risque de « l'hypostase ».

Le mot provient du latin « *substantia* », et a plusieurs significations, fort différentes, dont chacune peut servir notre propos.

« Hypostasis »⁴³, avec la notion d'individu, de personne morale, sous les écrits de Thomas d'Aquin.

Et dans les définitions qu'en donne le Dictionnaire technique et critique de la philosophie Lalande⁴⁴ :

A. substance, considérée comme une réalité ontologique.

B. (Péjoratif). Entité fictive, abstraction faussement considérée comme une réalité. - ce sens est surtout usuel pour le verbe hypostasier- (= transformer une relation logique en une substance, au sens ontologique de ce mot) ; et même, plus généralement, donner à tort une réalité absolue à ce qui n'est que relatif.

Le *il y a* dont je parle, qui est cette expression d'un projet *réalisé* d'un moi qui s'attend de lui peut être confronté lui aussi, et pour les patients que je suis, à ces possibilités hypostasiques.

Ce *il y a*, celui dont je parle, n'est pas celui qui vient à l'esprit, et en une référence de références, de celui de Levinas.

Citons donc Levinas:

« Nous cherchions l'apparition même du substantif. Et pour indiquer cette apparition, nous avons repris le terme d'hypostase qui, dans l'histoire

⁴³ . Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Paris, Éditions du cerf, 2000, I, 29,1

⁴⁴ . Lalande André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Puf, 2^{em} éd., 2006.

de la philosophie, désignait l'événement par lequel l'acte exprimé par un verbe devenait un être désigné par un substantif. L'hypostase, l'apparition du substantif, n'est pas seulement l'apparition d'une catégorie grammaticale nouvelle ; elle signifie la suspension de l'*il y a* anonyme, l'apparition d'un domaine privé, d'un nom. Sur le fond de l'*il y a* surgit un étant. La signification ontologique de l'étant dans l'économie générale de l'être - que Heidegger pose simplement à côté de l'être par une distinction - se trouve ainsi déduite. Par l'hypostase, l'être anonyme perd son caractère d'*il y a*. L'étant-ce qui est- est sujet du verbe être et, par-là, il exerce une maîtrise sur la fatalité de l'être devenu son attribut. Quelqu'un existe qui assume l'être, désormais *son* être. »⁴⁵

Maurice Blanchot, pour qui cette notion du « il y a » *lévinassien*, a été un révélateur de sa propre écriture, nous dit :

« Mais qu'en est-il de ce que Lévinas nomme l'*il y a*, en dehors de toute référence avec le » *es gibt* » de Heidegger et même bien avant que celui-ci nous en ait proposé une analyse structurellement toute différente ? L'*il y a* est une des propositions les plus fascinantes de Lévinas : sa tentation aussi, comme l'envers de la transcendance, donc indistincte d'elle, qu'on peut décrire en termes d'être, mais comme « impossibilité » de ne pas être, l'insistance incessante du *neutre*, le bruissement *nocturne* de l'anonyme ; ce qui ne commence jamais (donc anarchique parce qu'éternellement échappant à la décision d'un commencement), l'absolu mais comme indétermination absolue : cela ensorcelle, c'est-à-dire attire vers le *dehors* incertain. »⁴⁶

⁴⁵ . Levinas E., *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 1990, p. 140.

⁴⁵ . Blanchot M., « Notre Compagne clandestine », in *Textes pour Emmanuel Lévinas*, Laruelle François (dir.), Paris, Jean-Michel Place, 1980, p. 86.

Pour notre part, nous trouvons, malgré la différence des concepts en présence, une forme de relation, entre l'existant tel que l'exprime Levinas dans son « il y a », et dans ce que je pense lire des êtres de ma clinique, mais également, en une différence dans la temporalité et une différence dans le mouvement.

Comme si « d'être », était une substance, *touchable de nos sens*. Comme si d'être était de nous arracher à l'indéterminé, à l'anonymat, à la soumission, comme si d'être était de se vivre comme sujet, en la figure d'un autre.

Le « il y a » des sens

Lors de ma consultation régulière, le « il y a », est donc ce décisionnel de mes patients, réfléchi, instinctif, modéré, exclusif, addictif quelques fois, qui transmet l'idée d'une réalisation à venir, d'une émergence et d'une présence à soi promise dans la rencontre en tel ou tel d'un désir, qui nécessite un déplacement. Ce désir peut irradier ici et pour certains, dans une exigence flamboyante et totalitaire, mais il peut aussi et c'est souvent, pour d'autres, se faire dans une normalité, c'est-à-dire dans le respect et l'équilibre des différentes entités intrinsèques propres à l'individu, tel que le droit au plaisir dans la raison d'un corps... qui s'avère, lui et malheureusement, ne pas être celui que le patient pense connaître ! Il y a là et il nous faut aussi le noter, une forme certaine de non égalité des droits que le métabolisme et peut-être aussi la génétique induisent.

Le « il y a » de mes patients, survient bien postérieurement à celui de Levinas. Ce « il y a » là, se place après l'acquis lévinassien de l'existant, et en est, malgré sa non connaissance, une réaffirmation silencieuse et intuitive. Ainsi, s'il n'y a pas, comme présente et constitutive cette interrogation et cette parole sur l'être, présentée à leur conscient, en ce désir de sortir de l'anonymat, mes patients pourtant y reviennent à leur façon, l'interpellent à leur manière par la pratique, et dans leur comportement au quotidien. Ils vivent tous et expriment dans cette recherche fréquente de nourriture, un besoin de réassurance, la recherche d'un rappel à la présence d'un *soi à soi*, (malheureusement quelques fois non rencontré). Ce rappel, qui est comme une nécessité, pour renouer et vivifier à nouveau le lien à une vie qui s'échappe dans un *commun*, pour parvenir ainsi à se

revoir *identifié* et *non anonyme*, est aussi, la tentative de l'*hypostase*, comme si « manger », devenait, « être ». La plupart de mes patients travaillent et ne peuvent avoir d'insomnie, mais s'ils pouvaient en avoir, ils ressentiraient peut-être aussi cette sourde présence du *il y a*, dans cette anxiété ressentie, où l'indéterminé est trop près du sujet. Et leur réponse instinctive, pour eux aussi, est de s'en éloigner, et de confirmer le choix et la sauvegarde du sujet qu'ils sont, par le désir de l'aller vers, vers un *il y a*, qui leur ressemble, et qui les rassemble en les séparant.

De l'existence à l'existé

Car ici, dans ma clinique, il ne s'agit pas seulement de se savoir, comme de principe, mais aussi et avant tout, de se *sentir*, « existé ». Comme si, pour *être* et se savoir nommément « existé », devait passer nécessairement par le désir et une jouissance, comme dans un dernier refuge d'une vie grignotée. Cette recherche nécessite donc bien alors, la création ou l'identification de désirs, puis leur réalisation qui est quelquefois périlleuse et ce, pour de multiples raisons, soit par l'objet lui-même recherché, soit par le chemin choisi pour le rejoindre. Deux thèmes sont les soubassements enfouis et non identifiés des démarches de mes patients, et peuvent s'écrire ainsi :

L'existant existe sans qu'il n'y ait à s'interroger à son sujet. Car il a conscience de. Et le sujet de l'existant se rencontre, aussi, par le désir.

Cet existant, le nôtre, celui de tous et de chacun, peut s'exister à lui-même, et être mis dans une scène par l'écoute de nos sens et la volonté désirante de notre action.

Comme si toujours, quelque chose d'hier s'écrivait par nos sens dans un désir d'aujourd'hui qui en fait le lien, et qui en donne ainsi, et aussi, une preuve, un rappel qu'il a existé comme par une présence de l'originaire. Car en ce temps-là, (*originaire*), les trois temps étaient souvent simultanés.

Regarder, voir, et vivre ces patients pris dans ce cadre d'un fonctionnement « pathologique car non adapté », m'amène à repenser et reformuler le séparé du désir. Sa réalisation cherche à mener à un sentiment d'un « je suis », d'un « je me

sens », d'un « j'ai tout », dans le moment de ce désir, et de ma présence *ressentie* à moi. Et le voyage qu'ils parcourent, est un voyage de rappel et de retour, comme en *un palper* de soi. Il y a là, une différence que je perçois par rapport au « il y a » levinassien. Celui-ci nous parle de l'émergence nécessaire d'un « domaine privé, d'un nom », qui nous authentifie et nous sort de la sphère anonyme. Mes patients, eux n'en doutent pas, ne se posent pas cette question. Elle est acquise pour eux, et s'ils en sont les dépositaires nonchalants, ils en sont aussi les démiurges, dans une façon répétée et nécessaire de le « re-attester ». Ils posent ainsi, la question d'un faire, pour pouvoir vivre en un « se souvenir » de cet existant-là, de ce nom là, dans un, ou des mondes, qui leur est à la fois extérieur et intérieur, et où la question de leur *authenticité* ressentie finit un jour par se poser. Et c'est ainsi que malgré l'exsangue de leur vécu, ils se souviennent, qu'ils doivent *recommencer* et y aller, dans une mise en pratique à eux-mêmes, qui est quelques fois réduite à celle d'un désespoir chocolaté, mais aussi, dans un vécu, un ressenti, et dans une certitude d'une obligation morale et quasi levinassienne, à leur manière, et en leur façon, d'écrire ainsi *un existant* qui peut se raconter. Façon qui me tire quelquefois ces larmes invisibles qui font partie de ma force à m'essayer à leur aide. Parfois, et pour tenir notre nom, pour tenir notre être, il nous faut donc manger, manger en échappant, manger pour échapper à l'emprise et la destructivité d'un quotidien totalitaire, qu'il soit sociétal ou intérieur. Donc manger, comme on rentre en résistance, pour exister ailleurs, humain impossible et si précieux, humain portant un nom propre et particulier. Loin de la foule anonyme, loin des pièges rationnels et de la bonne médecine qui s'occupe si souvent des corps et si peu des souffrances. Il existe un jeu, qui est un espace créé, qui permet de respirer, entre le trop-trop (de manger, de comportements désespérés) qui devient alors asphyxie de cet humain, et le un peu trop, qui permet et la survie et le non-oubli de cette promesse à soi, levinassienne en elle-même, jamais apprise et toujours connue : « *Quelqu'un existe qui assume l'être, désormais, son être* »⁴⁷. Cette séparation de l'indéterminé au séparé, et nous y reviendrons d'autre manière plus tard, montre me semble-t-il la complexité de nos existences : nous sommes à la fois rassurés de la présence qui veille de cet indéterminé *de naissance*, qui s'exprime ainsi sans limite ni retenue, et nous avons aussi ce désir inextinguible de nous raconter et de

⁴⁷ . Levinas E., *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, [1947], 1986, p.147.

nous sentir exister comme *sujet*, séparé et *libre*, dans ce couple à jamais lié. Mais alors, être, c'est quoi ? Peut-être, est-ce ce mouvement, interne au couple.

Ainsi, ce qui en fait la possibilité, à cet existant qui assume l'être, j'y reviens, c'est cet espace maintenu, dans ce que j'appelle, séparation. Il est me semble-t-il d'une intangible nécessité à la respiration et aux mouvements intérieurs pulsionnels, sous peine d'un possible et fréquent engoutissement. C'est malheureusement ce que vivent quelques-uns de mes patients, dans une passion qui les submerge, dans une passion qui les dévore, alors même qu'elle a pu commencer, (et ce, même si cela se passe dans une manière non adaptée à leur état de santé), comme étant digne de l'empreinte *d'un* sens, dans un autre d'eux, qu'ils conservent et protègent, et qui faisait sens. Car de ce qui est de ma tarte au citron, encore elle, ou de mon vieux Bordeaux, mon désir est préparation au chemin, c'est-à-dire dans une distance à parcourir, mais aussi dans celle d'une préparation en chemin. Je me prépare à *exister*, dans l'autre que je rejoins. Je ne rejoins pas seulement la meringue acidulée, ou le goût d'une vieille terre brûlée au soleil, encore lumineuse dans mon verre de vin, je me *rejoins moi*. Par une action intentionnelle, et dans un regard qui est déjà le début d'une histoire qui se vit.

« C'est que le regard est lui-même incorporation du voyant au visible, recherche de lui-même qui En Est, dans le visible »⁴⁸.

Du désir à la séparation

Cette séparation prend donc ainsi son sens, si nous incluons le mouvement du désir, dans le visible et le voyant, dans ce que je vois et ce qui me voit. Si je me rejoins en l'autre, trop près en lui, en devenant de lui, pour rejoindre la part de moi qui est en lui, alors je ne peux plus le voir, je ne peux plus le sentir par le regard, je me perds dans la fusion, je deviens épuisé de lui, abreuvé de moi en lui, seul, toujours seul, ne ramenant que moi, en rentrant de l'aventure rencontrée. La distance et la séparation permettent de voir et d'être vu, c'est-à-dire de profiter de cette richesse double, que ces deux regards qui se rencontrent dans une émotion habitée déposent en nous, comme dans un bien précieux et à conserver. Je ré-

⁴⁸. Merleau-Ponty M. *op.cit*, p.171.

exprime ici ce que je crois voir, à l'écoute de ces désespérances outrées que disent dans son contraire, et ainsi perdus par un *no-limites*, les patients alimentaires compulsifs.

Ceci dit, qu'en est-il de mon verre de vin, puis-je dire qu'il me voit ? Je peux parfaitement comprendre que *moi* je le vois, je peux comprendre que je cherche en lui et par lui, un endroit de moi qui est en lui que je tente de rejoindre, mais concevoir qu'il me voit m'apparaîtrait comme *renversant* ! Je dirais ainsi, que le verre de vin, certes ne me voit ni par ses yeux et ni par les sens, qu'il ne possède pas, je peux l'entendre, mais je dirais alors *aussi*, que moi aussi, je ne le vois pas vraiment. Je peux certes me distraire dans l'attente de le boire et de parler de sa couleur et de sa robe, de m'amuser de ses nuances ou de son gras dans le verre que je fais danser, mais pour ce qui est de mon être en attente, et surtout pour *lui*, je ne vois, en fait, ou n'essaye de voir, *que* l'invisible de ce vin, de ce qui est dans son intérieur, de ce *qu'il* fait résonner en moi, en terme d'information présumée, attendue ou espérée.

Dans ce verre de vin, je vois ce dont je manque, ce dont j'ai besoin, et mon envie du verre vient de cela. Et le goût alors ? Le goût est un plus, un quelque chose que je reconnais, qui me prend, qui me tient par la main et me mène, et que j'ai appris à aimer au-delà de toute résistance de ma pensée, l'assimilant alors, à quelque chose de *ressemblant* à un bon de moi. Quelque chose m'appelle et m'indique que ce vin représente ainsi un bon chemin en cet instant que je vis. Certes, il ne me voit pas, mais j'ai l'impression qu'il me sent et m'attend, ouvert généreux, prêt à se donner. Et c'est par un espace qui se franchit alors, magique, par le chemin de l'invention, de la *phantaisie*⁴⁹, qu'un lien suffisant *agit* pour pouvoir rendre ce vin comme « vivant » dans mon incarnation. Je franchis ainsi, alors, un espace qui contient un vide, allant de l'avant et enjambant d'un élan, dans cet intime à peine conscient et *forcené du désir*, l'espace entre le réel et l'imaginaire, et ce, comme naturellement. Pourquoi « phantaisie », écrivais-je ? Parce qu'elle fait le lien en détournant les faits au profit d'une unicité. Pourquoi ce liquide rouge est-il ce qu'il est pour nous, pour moi en cet instant ? Est-ce le

⁴⁹. Il s'agit d'un imaginaire utile, qui ne se donne pas seulement à l'esprit, mais qui se pose ici, aussi, et comme ressenti de l'intérieur et dans une donation : le vin m'attend, et me regarde. Dufourcq, Annabelle, *Est-ce réel ? Phénoménologie de l'imaginaire*, Leiden, Brill, Netherlands 2016.

souvenir d'un goût, est-ce l'attachement à une terre, est-ce le doux souvenir d'une torpeur apaisée, est-ce un état qui me rend à moi-même ? Eh bien, c'est de tout cela et peut-être de plus dont il s'agit. Alors, l'imaginaire fantaisiste est la réponse à l'appel phénoménologique que la rencontre *au* vin peut aussi produire, associant dans une même geste, ce que l'on connaît de lui, et son entendement, sa découverte et la surprise que toujours il provoque, avec ce je ne sais quoi, toujours identique et toujours différent. Par ce lien d'un instant imaginé, le vin devient. Il devient le « Vin », c'est-à-dire quelque chose de non réellement définissable car dépassant et outrepassant son état et sa substance pour être, et devenir ainsi un élément par lequel nous savons aussi, quelque chose de particulier de nous, quelque chose qui a lien avec ce qui nous fait, quelque chose qui a lien avec ce que nous avons pu oublier de nous, ranimé comme dans un *soudain* et d'une lumière dans cette gorgée, charriant l'indicible bonheur d'émois retrouvés. Le vin alors et par sa compréhension et par son imaginaire peut construire ainsi, un cercle, un de plus, qui nous ouvre à une unicité momentanée et dans l'instant d'une forme de totalité. Laquelle, lesquels, je ne saurais encore le dire. Bien évidemment, le vin peut dans mon exemple être remplacé par un autre désir, mais le risque addictif et autre que par l'alcool, y demeure. Et c'est ainsi peut-être que le vin sans cette imagination qui le transforme d'un instant, devient alcool pour ceux qui sont devenus alcooliques. Et, nous le savons tous, nous réessayons tous, apprenant plus ou moins de nos excès, pour tenter de garder, avec le temps, le meilleur d'un rêve qui a longtemps eu cette tendance à s'écraser de sa propre liberté. Nous réessayons, pour apprendre à nous laisser libres, alors, c'est-à-dire dans une liberté limitée, attentionnée car à une juste distance, et à nous et à ce que nous aimons rencontrer.

Tout cela ne fait pas de mal

Tout cela ne fait pas de mal, me dira-t-on. Oui, et cela nous est même profondément nécessaire. Notre consommation de désirs est assujettie à nous-mêmes et à nos possibilités dans notre vie de tous les jours. Attenter à cela, révéler à l'autre ou à nous, une impossibilité, ou des limites imposées par la nécessité de

santé, est une responsabilité à mesurer et à différencier selon de ce que nous comprenons de l'être qui nous fait face, et ce même et peut-être, dans une jauge universelle. Le médecin peut-il seulement se prévaloir de l'exigence qu'il a de ce qu'il pense ou doit légalement s'imposer et imposer ? Et si ma clinique et le soin que je propose font loi, on le voit et le pressent, le champ s'ouvre à la discussion, au dialogue avec nous-mêmes et avec l'autre, aux limites à définir ensemble et en nous, de ce qui est d'une responsabilité vraie, je veux dire de celle qui laisse sa part à la protection et à la non destructivité possible par des impératifs médicaux, de ce que peuvent être l'autre et son être. La question se pose donc ainsi dans ce cadre thérapeutique. Quelle est ma responsabilité lorsque j'interdis, lorsque j'impose, lorsque je conseille très fortement ? Quid d'un taux de cholestérol trop élevé, d'un taux de glycémie trop élevé ? N'est-ce pas de mon obligation morale professionnelle légale, de dire et de détourner le patient de ses désirs trop présents pour sauvegarder sa santé ? D'autant que délivrés seuls, ces conseils sont pour un certain nombre de patients, sans réel intérêt immédiat. Car d'une maladie encore silencieuse je propose d'enlever un plaisir du quotidien à celui qui la porte, sans rien lui donner d'autre en échange, sinon une *promesse*, voire plus, une *promesse statistique*, qui est celle d'un risque minoré de tel ou tel évènement qui pourrait surgir à moyen ou long terme. Sachant donc que ces évènements sont pour plus tard, voire pour beaucoup plus tard. Alors il nous faut donner *plus* en échange, pour l'aider à entreprendre. Je montre bien ainsi, si les résultats deviennent meilleurs, le contentement et le sentiment de meilleure sécurité que je ressens à son propos, qui sont perceptibles et partageables par le patient dans un transfert au quotidien, mais pour cela, il faut déjà, que le patient puisse exister à ses propres yeux, sans son Roquefort, sans son beurre d'Isigny, sans sa Tomme de brebis, sans sa mousse au chocolat, ou sans ses bonbons, et son apéro. En somme, si le chemin est balisé, et que je le connais assez pour le lui indiquer, il faut au préalable qu'il soit capable et de l'entreprendre, et de le concevoir, sans risquer de se perdre, ou de croire pouvoir s'y perdre.

Des « il y a » à rejoindre

Quelques fois ce n'est pas le cas, et il nous faut, il me faut, et je m'y emploie, pour qu'il puisse envisager ce retrait ou cette perte, l'aider à se remplir d'autre

chose. Ce qui est présent, à portée de mains, utile bien que non simple, c'est alors de l'aider à se nourrir de lui-même, pour que le retour d'une source, abreuve et succède à un manque. Et il y a alors, dans cette temporalité de la consultation, cette proposition induite et qui est finalement presque toujours présente, et qui est ce « il y a », qui est *de parler* de lui. Nous y reviendrons un peu plus tard.

Mais il existe aussi d'autres aspects, et ceux-ci sont plus universels, des « il y a », dont la pertinence vient de leur certitude d'existence. Ils ne passent pas devant nous, ne sont pas forcément projetés sur notre rétine par un écran de télévision, ils ne sont pas là, mais ailleurs et loin, mais ils *existent* et sont d'un monde, de notre monde qu'un jour peut-être nous parviendrons à rejoindre. Ils nous rassurent, comme des phares lointains qui signifient l'écho d'une fin de chemin, dans la *réalité possible* d'un intime de nous.

Exister avec eux, *comme* ils existent ailleurs nous suffit. Ici l'invention fait place à l'imaginaire et à la rêverie, car ce qui rend les choses structurantes pour l'existant des patients, c'est ce qui se constitue dans un rapport relativement exact et intime d'avec le réel. Peut-être qu'il nous suffit pour nous sentir mieux dans notre vie, de prendre place à côté d'un « il y a » ? Ainsi il suffit pour cela d'imaginer qu'il puisse exister, et que, même s'il n'existe pas vraiment ou que notre vie ne nous permette pas de le rencontrer, que nous avons suffisamment vécu avec ce « il y a » en nous, pour le considérer ainsi, comme à nous, aussi, et qu'il ait pu faire partie d'une de nos ossatures internes productrices d'une joie en réserve. Cet existant-là de notre « il y a », est espoir et déplacement, mais aussi endroit en nous, en réserve et en attente, c'est-à-dire dans une conservation et une incarnation *vivante* d'une possibilité d'expansion et de joie. Joie, car expansion et échappement par une liberté d'être retrouvée, ou son sentiment et son souvenir. Joie de subir, et joie d'un jour de peut-être agir pour *être enfin*, par la rencontre. En somme, dans le réel et dans l'invention (c'est-à-dire, dans ce qui est un lien d'unité), et dans celui d'un imaginaire peut-être réalisable, je ne me « range » jamais complètement, et je me dis toujours, « peut-être un jour, j'irais. »

Ce « il y a », est donc bien le lien vers le mouvement, dans ce qui est et une intégration corporelle et une volonté de rencontre. L'imaginaire, la poésie, la lecture, le suggestif jouent ce rôle de nous permettre des déplacements intérieurs,

des formes de fixations programmées et de projets, en donnant ainsi au sens de cette marche, un impératif de direction. François Cheng l'écrit ainsi :

« Ici
Nous avons posé l'obscur
Nous avons posé l'éclat
Pour qu'un jour se souviene
Ici
Nous avons tracé le trait
Nous avons laissé vacant
Pour qu'enfin advienne. »⁵⁰

Une direction à suivre : mais dans quel sens ?

Aller-voir est donc une de nos fonctions premières. Nous allons-vers, c'est aussi une fonction première. Ainsi et naturellement, nous tournons la tête dans la direction du vent, de la lumière, du bruit qui survient, mais aussi de celui ou celle qui vient vers nous, d'une main qui se tend, d'un sourire qui nous est donné. Nous nous tournons vers, nous nous levons, nous marchons, nous allons vers. Nous allons de, et vers l'avant.

Le mouvement naturel, adéquat, qui lie notre corps sans crainte au mouvement des sens et de la pensée, est bien d'aller vers l'avant. Il nous faut donc semble-t-il, pour que nous puissions être un jour avec nous, nous figurer et emprunter cet « en avant » dans une action, *que nous avons* choisie, mais aussi d'être dans l'attente de cette action, liant ainsi et par là, le temps et l'espace dans un ressenti. Dans cette intimité scrutée à la recherche du ressort de nos élans, donc dans ce qui nous mobilise dans une intentionnalité qui se peut être « comblante » (car c'est ce que semble chercher de façon rémanente mes patients), la notion d'un *aller vers*

⁵⁰ . Cheng F. *Le livre du vide médian*, Paris, Puf, 2004, p.39.

l'avant semble être fortement liée au désir, liant un présent et un futur, permettant l'espoir de quitter un état actuel ou celui d'un passé qui nous semble insuffisamment *en rapport*, avec ce que nous nous sentons ou croyons être de nous-mêmes. Mais pourquoi cet aller-vers se fait-il vers l'avant, pourquoi, et naturellement nous nous portons vers l'avant comme sachant de suite vers où chercher, pourquoi serions-nous ainsi orientés ? Sont-ce nos yeux qui nous portent vers l'avant dans la naturalité de nos fonctionnements, est-ce dû à une programmation génétique, est-ce un mimétisme intégré, est-ce originaire ? Y'a-t-il quelque chose à identifier et à comprendre ici ? Combien d'expressions du parler simple nous signifient ainsi cet aller vers l'avant, de l'avant, associées à la puissance, au courage et à un dynamisme vital, à un parcours de vie ? « Ne pas se laisser arrêter, ne pas se laisser abattre, prendre sur soi, aller de l'avant, se remettre debout et *a-van-cer*, etc... : est-ce qu'il y a un sens autre à tout cela » ?

Il me fallait essayer de répondre à cette question, pourquoi allons-nous vers l'avant, pourquoi cette expression choisie dans la philosophie de « l'être devant », cet *ex-ister là*, toujours figuré au-devant d'un soi phénoménologique et ce, dans évidemment une polysystémie ⁵¹ des sens ? Et je n'ai trouvé d'autres réponses possibles, et ce, sans surprise, que celle-ci : « c'est comme cela ».

Je pense soudain à nouveau à ces patients, à leur volonté de prendre sur eux et de tenir, de continuer disent-ils, d'aller de l'avant, ...vers quoi ? Pourquoi, cet *aller de l'avant* et devant, quelle relation y trouver avec un monde qui semblait échapper à leur possibilité d'inclusion ? Pourquoi, les mêmes qui, il y a un instant, nous parlait avec une raison qui leur semblait valide de ce qu'ils voulaient faire, quittent d'un coup leur décision pour aller batifoler sur des champs irraisonnables ? Pour profiter disent-ils, de la vie et de ses délices, pour accourir à la joie de l'oubli, de l'endroit où ils se tiennent. Comme si partir, était toujours mieux que rester. En allant de l'avant, mais aussi ailleurs. Et il y a ici, bien évidemment, cet antagoniste entre le médecin et le patient, qui se tient dans la

⁵¹ . D'après Angela Senis, à propos du linguiste anglais, *Firth J.R., Le phonème face à la théorie du langage*, linguiste anglais que je cite à propos de ce mot et dont le sens est " une contextualisation sérielle des faits de l'existence, contexte à l'intérieur de contexte, chacun remplissant une fonction et dépendant d'un contexte plus vaste et tous les contextes se plaçant dans ce que l'on peut appeler le contexte culturel". Il s'agit là, donc, d'une théorie *contextuelle* du langage. L'on pourrait peut-être aussi utiliser ce mot, et c'est ainsi que je l'entends, pour énoncer les différentes sphères et habitats, qui sont propres aux systèmes de l'être humain.

différence, contenue entre le *bien*, et le *bon*, les deux semblant parfois s'interdire l'un, l'autre.

J'ai ainsi pensé et fini par admettre que cela faisait donc partie de la naturalité des comportements humains. Mais je n'ai pu m'empêcher de me poser la question de ce qu'il se passerait si nous n'allions pas *de l'avant* vers la source, vers l'objet de notre démarche, dans ce qui semble être pourtant, une spontanéité d'évidence ? Et si nous agissions, si nous bougions autrement, pourrions-nous comprendre ce qui peut-être se cache dans cet aller-vers et ce toujours aller devant ? Et si nous pouvions le rejoindre différemment, ce devant, sans nos yeux qui le regardent, que se passerait-t-il donc, que ressentirions-nous de différent ou d'identique, dans ce déplacement autre ? Quelque chose là me rendait attaché, comme devant un mur creux de sa résonnance, ou un passage jamais exploré. Je me disais, « faut voir, faut y aller. Et puis, aller de l'avant, c'est par où ? », me suis-je alors demandé.

J'ai tenté alors pour essayer de démontrer à mes propres yeux, et par l'utilisation de mon corps, le bien-fondé de cette évidence humaine de l'aller vers, en avant, d'en faire une preuve par une expérience contraire et particulière, celle *de la marche en arrière* pour explorer et approcher ce monde sensitif nouveau et particulier. Je me suis dit ainsi, qu'après tout il me paraîtrait ainsi prouvable, qu'aller de l'avant pouvait ne pas se situer vers l'avant. Comme pour me démontrer *presque* par un absurde, une vérité perdue de vue, mais toujours en lien et en écho, avec ce qu'expriment mes patients de leurs liens distendus ou perdus. Ils vont à l'envers, parfois, de la direction, où sur le plan médical, leur bien semble demeurer. Je me suis mis ainsi, *et pour voir*, dans une situation sans habitus et sans empirisme, voulant ainsi retrouver une nudité d'approche de fonctionnement, un état brut non influencé à priori par aucun état antérieur. J'ai voulu faire avec moi, et à nouveau, *une première expérience*, dont le maître mot pouvait se dire de cette phrase : sommes-nous, *naturellement*, orientés ?

Une marche à reculons : pour ressentir et comprendre

Pour aller vers, aller de l'avant, pour essayer de comprendre ce dont il s'agit, je vais marcher en arrière, me dis-je donc. Une marche en arrière, c'est une marche à

reculons. Pouvait-elle être comparable avec la marche attirante du désir exprimée par mes patients ?

Était-elle possible, même sur le mode de l'expérience, avec mon vécu corporel ? Et vers quelle sphère de corporéité allais-je possiblement être entraîné ?

J'ai donc essayé de marcher à reculons, en m'essayant à la répétition dans une forme recherchée de naturalité. Nous étions l'été breton, doux et éclairé.

Dès le réveil après ce premier effort pour contrôler mes automatismes, j'ai marché en arrière, d'abord un peu apeuré, puis avec un peu moins de peur, plus longuement et chaque jour plus spontanément. D'abord me retourner, puis me diriger, précautionneusement et puis marcher vers l'arrière en plein air, sur les chemins.

Au-delà des difficultés motrices évidentes et attendues, la première des choses que je remarquais fut de l'ordre de la vision, dans une succession d'informations dirais-je kinesthésiques.

Je remarque tout de suite que je vois un voir qui est celui que je ne vois pas habituellement, et que normalement mon dos lui ressent, continuant alors à voir ce que j'ai déjà presque oublié avoir vu, comme dans une double imprégnation. À la fois et tout d'abord vu par moi (le bout de chemin devant moi) mais aussi, avec le ressenti de son éloignement dans mon dos. Comme si, pour être complète, l'information devait se voir et se sentir.

Je m'essayais à marcher longuement et durant cette marche, je ne voyais pas ce vers quoi j'allais, alors que mon dos lui, « le voyait », tandis que moi je regardais en m'éloignant, l'endroit d'où je venais. Mon dos, survenait ainsi à mon aveuglement, dans une surveillance intense de sens accumulés soudain en sa surface, et par l'intermédiaire d'une myriade de nouveaux capteurs soudainement activés. La sensation me fut étrange et dérangeante. C'est comme si à tous instants le passé que je quittais était perçu plus fortement que le présent et le futur vers lequel j'allais, qui restaient ainsi sans vision préalable ressentie, comme sans donation. Je me savais bien aller quelque part, mais comme sans m'avancer, imprégné de ce que mes yeux voyaient à reculons. Je me posais alors la question du pourquoi, pourquoi fais-je cela, pourquoi je m'autorise à cela, qu'est-ce que je

cherche vraiment à comprendre ?⁵² La réponse qui me vint, fut celle-ci : il s'agit d'un quelque chose que tu connais et que tu ne sais plus te dire.

Sens, direction et retour

Reprenons donc alors du départ. Pourquoi cette idée ? L'idée, je crois, m'en est venue à propos du thème de la direction, de ce vers quoi nous sommes portés, et du sens de voir et de celui du toucher qui quelques fois s'opposent. Qu'est-ce qui est vraiment l'endroit, qu'est-ce qui est l'envers ? Est-ce le visible ou est-ce l'invisible ? Vers où sommes-nous spontanément dirigés ? Pourquoi appelle-t-on l'envers ce que nous ne voyons pas ? Est-ce, les sens ou l'essence, qui fait le vrai du sens ? Ou bien, les deux ?

Et pour cette tarte au citron c'est bien ce que je ne voyais pas, son envers, qui m'a fait décider de la laisser, qui a pris soudain, un sens plus fort pour moi. Qu'est-ce qui est important, ce que je vois, ce que l'on me dit, ou ce que je comprends, traduis, mets en pratique comme par une information qui se coule en moi et qui structure *dans l'instant*, mon ensemble au-delà de l'apparence ? C'est ainsi que je définis à moi et aux autres mon premier niveau éthique, ce que je nommerais *l'intra-éthique*. Quel est le fondement d'une information juste pour soi, est-ce une pratique automatisée, est-ce de prendre, un dit ou un proposé, comment dit-on déjà, oui, pour *argent comptant*, ou est-ce de n'entendre, et de reconnaître, que les seules informations qui me modifient parce que je les comprends avec mon corps, et qu'elles seules paraissent tangibles et propres à des actions dont mon *bien* conscient ou inconscient serait la finalité ? En tant qu'homme, en tant que soignant, et en tant que soigné.

⁵². Merleau-Ponty M., *La structure du comportement*, 6^{ème} édit., Paris P.U.F., 1967, 1, p.234, écrit ceci : « en revenant à la perception comme un type d'expérience originaire où se constitue le monde réel dans sa spécificité, c'est une *inversion du mouvement naturel de la conscience* que l'on s'impose ». Il écrit ceci à propos de la réduction phénoménologique de Husserl.

Est-ce ce que c'est dans le ce que je vois, ou que je ressens que cette information se niche, quel est l'endroit qui m'attire ou m'éloigne, est-ce un tout ou le détail d'un tout ?

Et si je marche à l'envers, vers quoi est-ce que je marche ? Comment penser l'être-devant, comment penser *l'ex-sister* si nous marchions tous en arrière ? Certes, même s'il ne s'agit de ne pas prendre les mots en leurs lettres, je me demande si dans ce cas, nous saurions de nous la même chose ? Quel sens a la marche, sur le plan de l'émotion, de la représentation, de l'être, du corps dans son homéostasie ? Pourquoi accourrons-nous comme aimantés de quelque magie pulsionnelle, qu'est-ce qui nous fait venir ? Tout ceci se devait donc d'être démêlé, pour essayer de comprendre plus, peut-être mieux, *l'animation* du désir.

Marcher ainsi, à reculons, ne se fait donc pas vers quelque chose que je vois, mais dans un sentir et un désir, qui reste à la fois aveugle et palpitant. Je suis effrayé de mon non-voir de ce-vers-quoi je marche et les obstacles possibles situés sur mon chemin, et j'ai aussi et en même temps le sentiment étrange de m'éloigner en m'approchant. Oui, car lorsque je marche en arrière, ce que mes yeux voient, c'est ce dont je m'éloigne et que je quitte progressivement, je ne vois pas ce vers quoi je vais, et vers ce que je désire atteindre de mon mouvement de locomotion. Mon désir m'attire à poursuivre ma marche, mais il me laisse comme dans un passé, accumulé et encombré. Je me sens toujours loin, éloigné de celle qui m'attend, je n'ai pas l'impression de me rapprocher physiquement. Quelque chose-là ne me sied pas.

Et si recommencer, me dis-je, encore et chaque jour l'expérience me faisait acquérir un sentir de mon dos qui soit le presque équivalent d'une vision, comme avec un dos qui aurait des yeux, ou presque ? Avec l'entraînement, la cécité qui m'est totale dans ce que je veux atteindre s'amoinrirait peut-être par un décuplement de mes sensations d'obstacle ?

Oui, peut-être qui sait, oui sans doute. Mais non, quelque chose m'indispose, quelque chose ne va pas : je me sens comme étranger et sans rapprochement ; il y a quelque chose que je crois ne jamais pouvoir anticiper, même dans un conditionnement par la répétition d'un même chemin parcouru. Et puis, en fait, *ce n'est pas drôle !* Il n'y a pas l'excitation radieuse d'avant la joie, que je vis d'habitude lors de ce rapprochement intérieur et intime et par cet éloignement qui

s'amenuise. Qui lui se fait grâce à mes yeux qui dans le sens naturel de la marche, perçoivent au loin, là, au-devant de moi qui me porte, l'objet de mon désir. Encore imaginé et se rapprochant car aussi et peut-être comme venant à mes devants. Je suis alors joyeux avant que d'être heureux d'être arrivé à mon port, traversant monts et collines, comme dans un « un » qui est monde dans un monde qu'il rencontre.

À l'inverse, lorsque je recule, lors que mes yeux sont tournés vers l'arrière de l'objet de mon désir, lorsque j'arrive, je suis content sans avoir pu être joyeux, car de l'excitation préparatrice, je n'ai rien pu vivre, et ainsi que de son augmentation lors d'un chemin qui se raccourcit, et que j'emprunte *sans* le prendre.

Je suis arrivé ainsi, sans cette richesse antérieure que la combinaison des sens divers, vue, ouïe, muscles, effort, mais aussi de la connaissance, de l'excitation, de l'imagination, n'aient pu m'anticiper à la joie. En quelque sorte et alors même que ma marche à reculons a entraîné des efforts particuliers de ma part, je suis arrivé, *comme* sans crier gare. La joie, ou ce sentiment d'expansion intérieure synonyme d'une irradiation d'un bonheur à soi agrandissant, associé à une ouverture et à une liberté d'être, provient de l'attente et de l'imaginaire qui soudainement se joignent dans l'effectivité d'une présence que l'on ressent, soudaine, et presque inattendue, alors même qu'elle est à la fois attendue et préparée.

Le vrai d'une marche

En ne voyant pas vers où je vais, je n'ai pas le loisir de vivre le temps qui se déroule. Je n'ai pas le temps de vivre les choses rencontrées sur le chemin, qui à peine sont-elles vues du coin de l'œil qu'elles deviennent atteintes, dépassées et derrière, dans le passé d'un présent à peine existé, car je suis déjà tiré en arrière d'elles par le but où mène mon chemin. Quelque chose ne va pas, quelque chose n'est pas de la nature. Quelque chose ne semble pas *vrai*.

Qu'est-ce -ce que l'on voit, et entend dans ce vers quoi l'on va ? Je me demande s'il ne me faut pas encore peut-être m'entraîner, et je poursuis et répète donc

l'expérience. Et puis, me dis-je alors, et si j'étais aveuglé d'un bandeau, aurais-je les mêmes sensations ?

Non, cela n'a rien à voir. Je marche ainsi les yeux fermés, les bras tendus vers l'avant pour me protéger, par moments, les perceptions sont si différentes, le vécu de mon corps est différent. Dans cette marche dans le bon sens aux yeux fermés, je ressens continuer de marcher droit vers mon désir, c'est-à-dire vers un *premier apparaitre*, qui est comme déjà en moi. Et le contraire survient quand je marche en reculant, et que j'arrive en reculé, et n'embrasse pas alors de mes yeux et de mes mains ce que je désire rejoindre, en n'anticipant en rien cet apparaître de l'autre qui de quelques secondes précède la rencontre réelle. Il y a, dans ce que je ressens comme une ambiance et une humeur d'un quelque chose *d'un gâché*.

Je continue malgré tout mon cheminement et pense alors que si la préparation à la rencontre ne se fait pas physiquement pareillement, peut-être que la rencontre elle-même peut se vivre pareillement ? Est-ce qu'après un certain temps de pratique c'est-à-dire grâce à la plasticité de mon corps et celle de mes réseaux sensoriels et associatifs, quelque chose de devenu naturel en moi pourrait me faire vivre la rencontre de la même façon ? Mais à dire dans l'intime de ce que j'ai perçu durant ces jours d'expérience, j'ai le sentiment qu'il y faudrait beaucoup de temps et que même en marchant *naturellement* à l'envers, mon vécu intérieur, mes sentis et mes représentations intégrées feront que je ne saurais comment rencontrer, que je me sentirais gauche de moi-même, c'est-à-dire amoindri et sans mouvement porté.

Car le mouvement de locomotion n'est qu'une petite entité à l'intérieur d'une plus grande, qui est le mouvement qui anime, le mouvement qui décide le mouvement qui appartient déjà un peu à l'autre et à celui que l'on va rencontrer. Quelque chose de cette rencontre *qui se passe comme cela*, semble faire partie d'un intime et être profondément intégrée à notre corporéité. Et si Aristote⁵³ nous parle bien d'un premier mouvement qui est celui de la puissance vers l'acte, qui est la *genesis*, poursuivi d'un second qui se déroule dans l'espace de l'acte dans sa puissance, et qui est la *kinesis*, nous nous permettons d'en rajouter un troisième qui est dans l'ordre des faits, le premier, qui est ce mouvement intime à peine perceptible, léger et vif, comme une aile de papillon qui frôle en un instant infra-

⁵³ . Aristote, *Métaphysique*, Paris, Poche, Garnier-Flammarion, 2008.

temporel, un pistil de rose encore baigné de rosée : ce premier *ressenti* du mouvement, *involontaire*, constitue l'état du premier mouvement qui trouve sa place dans la préparation de l'envie ou du besoin qui précède sa mise en place, la volonté, et l'action. Mais là aussi, Aristote en sait plus que nous, puisse qu'il nous dit bien que la fin, c'est-à-dire, la finalité interne, agit dès le début comme protocole de croissance. Donc, le désir est senti avant même que de nous apparaître, le désir nous nourrit et s'accroît avant même que d'être perçu. Il est moteur du mouvement.

Comme si nous avions agi quelques millisecondes avant d'avoir même l'idée de nous mouvoir, ou comme si en même temps que l'idée, nous vivions ce mouvement premier, comme dans un *réflexe* du « bouger ». En somme et pour conclure cet aparté, ce qui est bon, c'est de penser et de faire, ce que nous avons déjà *préalablement* senti, ressenti et exaucé dans une zone à l'intérieur de nous, dans l'espace ontique d'un sujet qui existe, par la proximité de l'agir.

Une direction qui a un sens

Ainsi la direction qui est naturelle à mon corps, à mon orientation musculaire, à ma plasticité et à ma souplesse, est résolument ancrée dans l'avant, dans le sens du sens des yeux, dans le sens du sens de l'ouïe. Mais cela pourrait aussi signifier que le sens qui pourrait être le sens des sens, celui qui prévaudrait sur tous les autres, (originellement ?), serait donc le sens de la direction, celui qui mène à un rapprochement, vers l'autre, et qui serait ainsi comme le sens *propre* de notre intime, celui du plus profond. Ce serait dire alors que le sens le plus ontique serait de l'ordre d'un non visible, d'un non identifié, d'un à peine perçu, mais qui serait celui qui nous porte toujours et *spontanément* vers l'avant, à la rencontre de l'autre.

Je vais donc vers ce quelque chose ou ce quelqu'un dont je pense qu'il m'attend, qui est peut-être lui aussi, et en mes sens, *toujours*, dans le désir de la rencontre. Et cette attente peut aussi bien être d'un fait précis et réel, que d'un existant imaginaire mais qui, néanmoins, me met *en mouvement intérieur*. Sur un plan un peu différent mais complémentaire, il peut également s'agir aussi d'un fait qui nous est donné d'une façon universelle (parmi les « il y a »), et que je veux essayer de rejoindre. Ainsi en est-il du Trou de l'Enfer de l'Île de Groix qui émet

qu'il est là, qu'il existe, toujours devant et là-bas ; et il y a lui, sa puissance et sa beauté dont soudainement, comme dans une chute intérieure qui me ravit et précipite une action de soulèvement, je sens dans un mouvement, déjà arrivé, qu'il peut faire partie de moi, et enrichir, ou abreuver des zones en moi, et qu'ainsi, quelque chose de moi pourra se compléter ainsi là-bas.

Il y a, et j'y reviens, dans le marcher à l'envers une part de marche à reculons qui ne sert pas le désir. Il y manque pour un moi non habitué à cette pratique, *un dynamisme*. Un élan, une vitesse, un tapis qui *vole*. Ainsi il n'y a pas dans ce que j'ai ressenti durant ces essais (à confirmer peut-être par l'essai d'autres que moi), le temps de l'émergence, celui que j'appelais l'attente, précédemment. J'ai eu comme l'impression d'être nulle part, dans un temps bousculé entre un faire et un manque d'appartenir. J'arrivai à ce bosquet sans l'avoir vu, j'arrivai à ces ronces de mûres emmurées sans m'être réjoui de l'idée d'en croquer quelques-unes, sans avoir le temps, car le temps était soudainement présent là, déjà *dé-passé*. Peut-être, faudrait-il d'ailleurs, que j'écrive « les temps », pour mieux en approcher les différences. Comme s'il s'agissait là de rencontres qui se présentaient au-devant de moi, comme barrant mon chemin, sans les avoir préalablement choisies (c'est-à-dire sans les avoir vues, sélectionnées) auxquelles je ne participais qu'en m'y cognant au moment de les dépasser. Comme dans un enclos ou un enfermement. Indubitablement et à nouveau quelque chose encore n'est pas juste, quelque chose *n'est pas*.

Quelque chose n'est pas là, déjà en moi, dans ce qui meut mes muscles et modifie et enrichit mon chemin intérieur par tous les sentis que les perceptions du chemin provoquent en moi. Je marche sans voir, c'est-à-dire aussi sans intentionnalité de voir, c'est-à-dire sans *pré-empter* un bout de vie, qui est ce bout de chemin.

Durant cette marche à reculons, je ne me suis pas senti être. Je me suis senti faire, décider de faire. J'ai espéré retrouver le sable, bien que je me sois senti comme avoir agi sans pensée, et comme dans un immédiat seulement *bousculé*, très à distance du palper de mon désir. Comme si je n'étais pas moi-même, comme dans une volonté sans assise, c'est-à-dire sans ce premier mouvement intérieur, cette première embellie brusquement mouvante de l'aller-vers. En cette marche inconnue je fus donc comme sans l'idée de moi. Il y a donc bien une évidence, là, qui m'apparaît dans ce que je ressens, qui semble aller au-delà de mes difficultés d'adaptation : être, penser, désirer, agir et bouger, sont dans des liens d'unicité

non dissociables les uns aux autres. Comme si mon corps, notre corps, était déjà une France miniature, comme si j'avais déjà reconnu dans la millimétrie méticuleuse de mon corps, les chemins à parcourir. Comme si la vie du monde était déjà monde en moi, comme si j'étais *déjà* fait, dans ce qui était à faire et qui n'en serait alors que comme une *confirmation*, que l'agir apporte. Comme une rencontre de deux systèmes. Un prêt, un rencontré, pour en faire un troisième qui se crée dans un espace en commun.

Mon corps, système et part d'un système

Oui, effectivement nous ne pouvons être que dans une unicité primordiale. Nous existons avant de penser, et nous créons par nos sentis des liens avant de savoir. À la fois dans le début de l'être et par notre chair qui définissent ce premier temps et à la fois dans la pensée et l'action qui en proposent par la suite d'autres. Ainsi sur ces cimes, le désir fait lien, unissant le ressenti, la suspension interdite, le souvenir confus d'un bien ou d'un bon, son entendement, une envie identifiée, un désir palpable qui soudain unit, dans une décision, une volonté, une action : tout cela, en cette fraction de vie contenue dans l'émoi d'un voile qui passe comme un courant d'air, comme dans un frisson d'un imperceptible bien, comme dans l'advenue d'un délicieux *apparaître*.

Et je refais aussi lien avec l'envolée d'il y a quelques lignes où je parlais de « tapis volant », du désir. Un « tapis volant » du mouvement *que* porte en lui, le désir. Que peut-on en comprendre ? On y sent et l'on y ressent la vitesse, la légèreté, la puissance et la sublimité du mouvement qui rejoint, se sert et *reçoit*. Mais se définissent ainsi et dans ces mots, aussi, les notions de distances et d'espaces, d'un temps nécessaire au « bon port à atteindre », et enfin et surtout peut-être, ce fondement de l'action qui tient de cette vue de *l'autre* qui nous voit arriver. Comme Sindbad, le marin au teint bistre et à la peau sensuelle illuminée d'un sourire, nous descendons du tapis, d'un pied souple et engageant. Et même ainsi, l'autre nous voit *toujours* arriver. Ainsi et donc même au plus fort du plus extraordinaire d'un désir tout à sa puissance, dans un désir presque immédiat qui laisserait juste au temps, le temps d'exister jusqu' en un « un », l'autre nous voit arriver et nous, nous

le voyons nous voir arriver pendant qu'il nous arrive. Quelque chose là, semble avoir sens et m'ébranle un peu.

Pour y faire face je décidais, en un autre endroit et un peu plus tard, de m'entêter et ainsi de poursuivre mon expérience de marche à reculons, en essayant d'aller plus loin, pour peut-être encore y rencontrer quelque chose de plus, de moi. Dans une note de bas de page, concernant le dernier chapitre majeur dans son ouverture, *Du Visible et l'Invisible*, dans ce chapitre qu'il nomme « L'entrelacs-Le Chiasme », Merleau-Ponty écrit, poursuivant en cela son écrit sur l'incorporation du regard du voyant au visible, complète sa note ainsi :

« [...] L'ouverture par chair : les 2 feuillets de mon corps et les feuillets du monde visible...C'est entre ces deux feuillets intercalés qu'il y a visibilité. Mon corps modèle des choses et les choses modèle de mon corps : le corps lié par toutes ses parties au monde, contre lui (→), tout cela veut dire : le monde, la chair non comme fait ou somme de faits, mais comme lieu d'une inscription de vérité : le faux barré, non annulé. »⁵⁴

Je le cite à nouveau et ce dans *La structure du comportement*⁵⁵, lorsqu'il nous introduit, à notre vrai corps, notre organisme, qui pour la perception est « unité de signification », comme en l'introduction au corps phénoménal, dans lequel se réalise un signifiant, un sens, qui nous ressemble dans la totalité du phénomène qu'il vit et nous donne ainsi, notre organisme « vrai », celui que nous percevons, « porteur de toutes les corrélations que l'analyse y découvre et non décomposable en elles ». Il me semble, que c'est dire ici, que ce corps, celui qui fait continuité et corps avec la présence de la chose extérieure, constitue alors avec la chose, un phénomène perceptif d'une même essence d'information dont il en intègre l'expérience. Un corps donc, qui est, et précis, et analysable, et mouvant et changeant et semblant être doué d'une diversité de possibilités associatives, un corps qui se choisit. Ce corps-là est un corps-sujet, dans une ouverture et dans un accueil non filtré et non limité aux choses du monde extérieur, nous rendant alors nous-mêmes, porteurs d'un corps inclus comme chose parmi les choses du monde

⁵⁴ *Ibid.* p. 171

⁵⁵ Merleau-Ponty M., « *La structure du comportement* ». 6^{ème} édit., Paris P.U.F., 1967, 1, pp 169, 234.

dans lequel nous vivons. La conscience de soi, ici ne s'interpose pas, elle se dissout dans l'expérience vécue et se vit comme avec et au-delà d'un pensé de soi.

Crainitif, mais toujours courageux, je poursuivis mes investigations sensorielles, me demandant néanmoins un peu ce que je continuais de chercher. Comme si me dis-je il s'agissait pour moi d'essayer de changer temporairement ma présence à mon corps. Comme si, dans ces autres circonstances, le corps que j'ai, j'aurais pu le connaître autrement. Était-ce seulement possible ? Les choses de ma vie sont vraies par ma pensée, et moi-même je peux être dans mon vrai, sans la présence réelle « des choses de ma vie », car même non-là elles demeurent en moi et dans un ressenti *au présent* que j'ai d'elles par mon corps, en me permettant ainsi une continuité d'être. Je suis alors comme participe présent d'un désir qui participe d'un faire, à la fois voyant et à la fois vu, sur un chemin de la vie. Mon essai de distanciation, voire de dissociation de l'acquis, au travers de cette expérience d'une marche à l'envers, m'a signifié une incompatibilité fondamentale à ce qu'est mon être du réel. De cette même expérience, j'ai pu ressentir par mon corps, que l'unité du mouvoir était de mon unicité, et que la représentation de rejoindre la mer et son sable mordoré dans cette fin d'après-midi, ne pouvait se vivre de cette manière, à reculons, et que seul *un aller vers* comme porté, me permettait d'en garder comme en vie, une idée présente.

Mon corps comme sujet et objet d'expérience

J'ai comme eu l'impression de ne pas avoir été participant dans le vécu de cette action, comme si je n'en étais pas le *sujet*, mais un *objet effecteur*, tandis que mon corps s'échinait dans l'effort de me mener cette marche à son terme. Une de mes finalités, a été de vouloir *me* mettre en évidence, en utilisant mon corps dans sa globalité, reprenant ainsi de mon faire, cette notation de Kant que cite Barbara Cassin,⁵⁶ à propos du fragment 3 de Parménide :

« Les conditions de possibilité de l'expérience sont du même coup les conditions de possibilités des objets de l'expérience ».

⁵⁶ Cassin. B., *Ibid*, p.66.

En devenant objet de l'expérience, mon corps m'a permis de tenter l'exploration de nouveaux sentis, ressentis, perceptions et idées. Au travers de cette expérience spécifique et qui m'appartient en propre, et dont le vécu et les sensations me sont particulières et ne peuvent être exactement reproduites, j'ai essayé d'explorer par une expérience perçue et vécue dans le cadre du déroulé de ce travail, quelques ressentis et quelques chemins d'articulations revisités au-delà de l'habitus, entre corps et pensée qui font ou ne font pas unité. Mon « corps propre » c'est-à-dire mon corps et sujet et percevant n'a pu en intégrer l'expérience, mais en est resté, comme extérieur.

Cette unité pourtant existe lorsque je marche naturellement vers la plage dans cette fin d'après-midi rougeoyante. Je suis en mouvement animé par mon corps et mon désir, et si je prends attention à moi, une chose reste stable tout au long de ce chemin. Il y a un moi, qui est toujours là, qui m'a accompagné sans bouger dans son rougeoiement d'envie et qui infuse et court le long de mes muscles, et de ma colonne vertébrale, et de mes pieds, et dans la chaleur du sol qui remonte et enjoue mon cœur. Il demeure ainsi concentré sur son devenir, grappillant au fil des rencontres, qui un joli talus, qui le rire d'une petite fille, qui une bise soudaine et chaude, *en plus* du bien qu'il attend pour lui, lorsque arrivé et mes sandales ôtées, *je* sentirais le soyeux du sable encore tiède caresser mes pieds. Ce moi-désir est resté concentré, en un endroit, et comme en un en-moi, et comme en-lui, en un envers, au cœur d'un même mouvement suspendu et stable. En attente et en puissance d'être. Ce mouvement en attente, au sein du corps en mouvement, c'est le présent suspendu de l'advenir. Et lorsque mes pas foulent le sable, lorsque les vaguelettes viennent chatouiller de leur froidure le bout de mes pieds, quelque chose alors se relâche et se mélange. Nous sommes là, et ne faisant qu'un, avec cette vérité en cet instant vécue, d'un bonheur envisagé. Est-ce de cela que les patients parlent, de ce moment irrésistible ? Peut-être mais où en sont les limites ?

La vérité est donc stabilité de nous-même, sans autre place à *re-trouver* que celle de nous-mêmes. En marchant à reculons et ou en me forçant à aller à la plage pour accompagner les enfants, je ne trouve pas cette stabilité. Que ce soit par l'incongru de mon comportement locomoteur, ou par le fait de remplacer mon envie de lire, par mon obligation ressentie d'aller sur la plage, je ne suis alors pas dans une vérité à moi-même. Je passe le chemin sans le voir, inclus dans mes pensées sans joie car sans attente d'un devenir. Je suis instable en moi, car

convoqué en un endroit où je pense que je n'ai pas, ne serait-ce qu'en cet instant, de place. Comme l'écrit Heidegger, à propos du cuivre doré et de l'or authentique : « quelque chose ici ne « colle » (*stimmt*) pas »⁵⁷.

Je suis dans la *fausseté*, qui est celle du corps mû par un objectif dans un monde qu'il voit s'éloigner et qu'il ne vit pas *en se faisant* au travers de ce qu'il fait, et je suis dans un autre type de fausseté lorsque qu'une raison raisonnante me fait agir sans envie. Je suis dans les deux cas faux, ou dans une instabilité, (c'est-à-dire une non-vérité), loin d'un moi-même, tel que je me sens et me sais être.

Et s'il me faut revenir à ce chemin parcouru dans mon unicité, j'écris, alors, que ce chemin c'est moi qui le fais, et le faire c'est me faire moi aussi dans cet accomplissement. Et cet accomplissement provient aussi de la perception et l'intégration d'une kyrielle de détails et d'informations créant ainsi de nombreuses petites émotions qui construisent le récit que nous gardons de nos vies. Donc libre de voir et d'être vu et d'être *un* parmi un *multiple*, dans la présence d'un sentiment de liberté. Je cite, à nouveau Heidegger :

« [...] La liberté n'est pas seulement ce que le sens commun aime à faire passer sous ce nom : le caprice qui parfois surgit en nous, de pousser notre choix vers telle ou telle extrémité. La liberté n'est pas une simple absence de contrainte relative à nos possibilités d'action ou d'inaction. Mais la liberté ne consiste pas non plus en une disponibilité à l'égard d'une exigence ou d'une nécessité (et donc d'un étant quelconque). Avant tout la liberté est l'abandon au dévoilement de l'étant comme tel. Le caractère d'être dévoilé de l'étant, se trouve préservé par l'abandon ek-sistant ; grâce à cet abandon, l'ouverture de l'ouvert, c'est-à-dire la « présence » (*Da*), est ce qu'elle est. »⁵⁸

En somme, et après ces phrases lumineuses de justesse, et pour essayer que se conclue ce sens de la marche et *revenir à la simplicité*, il y a des marches qui font l'homme, et l'homme qui fait les marches. Tout ce qui s'est écrit dans cette expérience, est enveloppé par un invisible qui progressivement s'éclaire et s'anime. Marcher, à l'endroit, c'est être animé de désir et de passion et d'une volonté de rencontre. Il y a là et en permanence, inhérent à toute perspective d'éclaircissement philosophique, quelque chose qui se vit en premier et qui se

⁵⁷ . Heidegger M., *Questions I et II*, Paris, Gallimard, 1968, p.164.

⁵⁸ . Heidegger M., *ibid*, p.171.

constitue en premier, et qui donne ainsi le sens de la marche de l'homme, qui est depuis toujours, celui d'un originaire d'altérité. Nous allons donc vers, car c'est de ce premier mouvement que nous provenons.

Aller vers l'altérité

Nous allons vers ce qui nous appelle et que nous croyons appeler. Nous allons vers ce qui nous fait vivre et nous fait accroître intérieurement. Nous allons vers ce qui nous emplit et que nous voulons *encore*, posséder. Cela constitue notre corps qui quelque part, ainsi, joue le rôle d'un garde-manger des émotions. Nous nous construisons grâce à nos sens, que la rencontre affine, et module au gré de que nous rencontrons, et fait de nous qui nous sommes et ce à quoi nous existons de nous. Cette construction est de notre « nous », indéfectible, constituée aussi d'un tissu de liens et d'habitudes, que nous ne pouvons voir se perdre ou s'étioler sans mourir, quelque part du moins. C'est notre jeu, notre set de rencontre à la rencontre au monde qui nous fait. Mais être fait par la rencontre, comme je le suggère plus haut c'est aussi être rencontré, être vu, c'est-à-dire, dans une possibilité d'être soi-transformé, et soi-transformant.

Comment la rencontre nous fait

Il y a donc là et du visible et de l'invisible, et de l'échange et de la distance, il y a une scène et une scénographie, qui est *aussi*, peut-être, originaire. Cette scène fait référence, allusion et constitution à ce que nous vivons de nous-même et de nos possibilités, avec cet espace qui demeure entre ce que l'on sent de nous et ce que l'on peut de nous, et à ce regard que l'autre nous porte et à sa main qui nous touche qui font aussi partie et contenant d'une construction identifiée de notre unicité. Nous semblons donc faits pour aller dans un sens, et nous sommes enjoins par nos sens qui ont pris sens dans l'individuation de notre existence, bien que plus tard, aussi, ils lui en confèrent la saveur. Ces sens se sont ainsi constitués et unifiés, puis perfectionnés, dans une unité contingente et contenante de la présence et la rencontre à l'autre. Ainsi, il y a donc le moi que je sens, le moi que

je peux être, le moi de moi que je vois, et le moi qui est vu. Uni et cohérent par l'acceptation du regard de l'autre. Et le « je », n'existe que si l'autre le regarde, et ne survit que si l'autre lui donne à *manger*. Nous sommes ainsi faits d'agglomérats et de résultats et de dons divers, qu'avidés nous avons conservé pour sentir et exister. Avidés à juste titre car profitant, dans cet équilibre qui dépasse le concevable et ce dans un temps sans espace et sans temps qui serait le temps et l'espace d'une matière, d'un donné que nous conservons en nous, et qui peut-être nous sera *re-donné*. Nous vivons et nous attendons que cela se produise, à nouveau. L'homme a besoin de voir devant lui, car il y a tant de choses qui l'attendent, tant de choses qu'il va vivre. Et elles sont toutes du demain, du bientôt, du possible, de l'espoir ou de la chance. Et ce n'est qu'en bougeant sur le chemin qui est devant lui, qu'il pourra peut-être les rencontrer. Tant qu'il vit, est, et se *voit* en vie, c'est-à-dire en possibilité d'advenir. Et cette possibilité représente à elle seule, le sens d'une liberté, le sens d'un élan, le sens d'un saut au-dessus d'un vide probable pour y accéder. Grâce à son corps, uni à ce qu'il sent, toujours participant à une première place, uni à lui et dans un déplacement mû par le désir, qui le pousse *en avant*. À ce propos, me viennent à l'esprit mes dernières idées ayant pu participer *aussi* à la mise en pratique de cette idée de marche expérimentale.

Un corps qui va bien

J'ai essayé durant cette marche de me libérer de mes habitudes et des contraintes naturelles de l'humain. J'ai pu le faire, et je l'ai refait chaque jour. Mais cette liberté vécue du pouvoir du faire par mon corps ne s'est accompagnée d'aucun sentiment d'être libre, car à aucun moment je ne me suis senti avec moi, c'est-à-dire *trois*, et dans ce sentiment d'un faire à faire, d'un vivre ce faire, et de celui d'un me voir faire. L'idée de ce chemin à l'envers s'était aussi formulée, à mon esprit, et dans un lien que je cherchais, par la façon dont les patients au fil de leur consultation, évoquent d'eux-mêmes leur relation à leur concept-corps.

J'ai essayé de répondre à ce fréquent « il y a », que les patients expriment comme un chemin contraire à ce que j'attends en tant que médecin spécialiste.

L'autre question qui se doit d'être posée, reste donc le corps, le corps des patients, de quel corps parlent-ils ?

Le corps des patients

Les patients parlent d'un corps qui leur est ou leur devient étranger. Ils disent avec force, à la fois « je ne *suis* pas ce corps », pour ce qui est des patients suivis pour un surpoids, mais également, et pour ceux nombreux qui sont suivis pour une maladie diabétique, est dit « je *n'ai* pas ce corps ». Dans ce cas-là, ils signifient qu'ils sont eux, c'est-à-dire, dans une représentation indissociable de leurs désirs alimentaires et de leur mode de vie, et comme en une distance, un clivage, en se sentant alors à peine responsables d'un corps qu'ils portent et qu'ils ne reconnaissent que du bout des lèvres comme le leur. Ici aussi, une distinction fondamentale se doit d'être apportée parmi, d'une part, ces très nombreux patients, qui sont ceux appartenant à la famille des diabétiques de type 2, dont la parole du corps est très longtemps muette, et d'autre part à ceux qui portent une maladie diabétique de type 1, dont le corps exprime parfois jusqu'à l'urgence vitale, l'impérative exigence d'être considéré comme à soi, c'est-à-dire perdable, sans une suffisante quantité d'insuline quotidienne. Ceux-là peuvent perdre la vie, sans insuline, tandis que les autres et ils sont les plus nombreux, en oubliant de l'utiliser, refusent, en quelque sorte, cette altérité originare et peut-être préreflexive qui est celle du souci et de la sécurité de soi. Les raisons, naturellement en sont différentes selon les patients, mais les conséquences potentielles de cette façon de faire peuvent être redoutables. Ainsi, ces patients sont alors sous la menace et ce dans une tranquillité très souvent trompeuse, de voir leur sens être atteints ou amputés. Le diabète peut rendre aveugle, et sans l'aide d'un contrôle régulier et d'un suivi anticipatif et informatif, quelques fois de façon brutale et sans prodromes. Le diabète peut faire perdre, de façon insidieuse, muette (mais, aussi, et quelque fois d'une façon soudaine, hyperalgique et criante), notre micro-sensibilité, notre sensibilité au chaud, au froid, notre sensibilité motrice et vagale. Nous ne sentons plus, nous ne nous ne sentons plus, nous ne pouvons plus nous contenir, nous ne pouvons plus être garant et gardien de notre protection, car nos informations sur nous-mêmes se trompent et nous trompent. Pour ce qui est alors de l'unité corps-esprit dans une

unicité résistante, quelque chose là peut en être amoindri, et se parcelliser. Comment parler de soi, quand le fondement de l'être qui s'est inscrit en nous de l'assise de nos sens, peut être trompé par ses propres sens ? Comment pouvoir vivre sans se tromper sur ce qu'est vivre, sans le toucher, la vue, la chaleur ou la mobilité ? En s'adaptant sans doute, en se résignant souvent, en survivant toujours. Car avec et la superficie de notre corps et avec son intérieur nous sommes en relation, dans la construction d'un monde qui nous est propre. Nous touchons et nous sommes touchés, nous voyons et nous sommes vus, et de ces informations en binômes nous construisons les réseaux qui font de nous, cette femme en particulier, cet homme en spécificité. Et lorsque je me touche, lorsque je vois, et lorsque je suis vu, et lorsque je suis touché, se construit alors en moi ce sentiment merveilleux d'exister. Car ce que je touche et ce qui est touché de moi *au même endroit* ne me donne pas la même sensation. Il y a un espace, une différence, un autre bruit que fait ce toucher. Je sais que c'est moi qui viens d'être touché, et cela me surprend car cela n'est pas du même type, ne donne pas la même progression en moi, avec des influx sensitifs qui ne se propagent pas de la même façon et à la même profondeur, que lorsque je me touche. Perdre ses sens paraît alors d'une complexité redoutable, pour pouvoir savoir où se diriger, en relation avec un ressenti qui attire vers un rapprochement. L'amputation est aussi intérieure car les musiques relationnelles et leurs différences d'intensité et de prégnance ne peuvent plus être ressenties et choisies en fonction de qui l'on est, ou peut-être et plutôt de qui on se savait être, car de nos sens, on ne peut changer le sens. Sauf en y perdant le sens de notre réel, c'est-à-dire en s'introduisant dans un rapport au monde modifié par la maladie, et ici la maladie des sens. Je reviens ici à cette phrase que nous livre Merleau-Ponty, dans la *Prose du monde*, où le corps en tant qu'une entité unissant nos sens, est :

« [...] Un système de systèmes voué à l'inspection d'un monde »⁵⁹.

Comme un espace sur une terre, non divisible et orientée. Car le corps est à la fois ce qui m'appartient et ce qui se dépasse et est dépassé, et ce par quoi la connaissance du monde est accessible. À chaque intentionnalité une action est possible, à chaque puissance un dépassement demeure caché. Et cela s'est sans

⁵⁹ . Merleau-Ponty M., *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p.110-11.

doute inscrit en nous comme première matrice de notre individuation à venir. Celle qui nous indique un sens, comme une lumière que l'on cherche car déjà aperçue, en nous, comme objet et comme manque. C'est ce manque, c'est cette recherche *nécessaire* d'un accomplissement presque programmé, histoire de notre origine, de nos parents, de nos transmissions, de nos gènes, qui nous met en route vers l'avant. Et si nous y revenons, c'est que cette marche vers l'avant se fait *au contact*, à « l'embrassement » du monde qui nous entoure et que nous rencontrons alors, dans cette méthodique et quasi science-exacte qui est celle de l'apprentissage intégré. Sur le chemin nous rencontrons des facilitations et aussi, souvent, de nombreuses difficultés ou empêchements. Les choses sont fluides, puis soudain s'arrêtent, et nous mettent à l'arrêt... Et nous n'y comprenons rien, et il nous faut traduire, pour commencer à intégrer, ressentir, analyser, et trouver des solutions pour pouvoir ainsi poursuivre notre marche. Nous nous sommes adaptés pour nous poursuivre, nous nous sommes transformés pour survivre en notre projet. Notre corps vit cela, et nous le vivons avec lui en devenant aussi cela. Je poursuis en reprenant Merleau-Ponty :

« [...] il faut donc reconnaître sous le nom de regard, de main, et en général de corps, un *système de systèmes* voué à l'inspection d'un monde, capable d'enjamber les distances, de percevoir l'avenir perceptif, de dessiner dans la platitude inconcevable de l'être des creux et des reliefs, des distances et des écarts, un sens. »

Il rajoute aussi « le corps propre est dans le monde comme le *cœur* dans l'organisme : il maintient continuellement en vie le spectacle visible, il l'anime, il le nourrit intérieurement, il forme avec lui un système ». ⁶⁰

En somme, c'est ce que je vois qui devient objet avec lequel j'interagis. Se crée alors par désir et par système, comme un tissage entre le sujet que je suis et l'objet auquel je suis orienté, avec des fils qui se nouent et s'emmêlent jusqu'à devenir un fil autre qui serait comme *le fils* de ma matrice et du monde qui m'entoure. Et cette création, ce fils, cet autre de moi-même, cette idée ressentie comme appartenant à cet espace rencontré dans lequel j'ai été baigné, c'est moi avec ma signature, et ma tranquillité de ma preuve d'être. Ce moi de moi à l'introduction au Monde, est un moi qui sent, pense, agit, et se voit et se sait agir. En permanence nous accompagne ce regard, comme vu par un autre en lien avec celui qui effectue. Il y a dans ce corps

⁶⁰ . Merleau-Ponty M., *La Phénoménologie de la Perception*, tel Gallimard, 1976, p. 235.

au monde et symbolique et symbiose recherchée, chaque symbiose nourrissant le corps d'un indéfectible attachement.

Je rajoute, que ce corps, ce corps des autres, pour nous, soignant, nous en avons la garde, et l'on touche ici du doigt, la réalité de la charge. Pour pouvoir se poursuivre en lui tel qu'en-lui-même, dans cette interface qu'il fait avec les mondes dans lesquels nous vivons, et dans cette rémanence et cette continuité d'échanges, nous soignant, nous lui devons, un tout, un vrai tout, de notre action auprès de lui.

L'existence et les temps du corps

L'existence est avant tout ce qui est de la vie avec nous, de ce que nous vivons en nous, de ce que notre corps a gardé, a choisi, a affiné a refusé. En quelque sorte, je dirais que les sens donnent le sens et l'exister de l'existence, inversant ainsi ce qui paraît de prime abord aussi vrai, que l'existence précéderait les sens. Il y a une interaction, une interrelation, un habitat intérieur, une place à tout ce que les sens nous ont fourni comme informations primordiales, de la faim à la chaleur, de la séparation à la douleur, du contact des mains au contact de ce qui parvient à nous, c'est là me semble-t-il l'épreuve formatrice de « l'hommitude ». Nous existons dans et par ces informations comme une présence de nous en nous en relation d'échanges et de transformations avec le monde qui nous entoure. Et quand je parle de ce que mon corps ressent dans cette marche inversée, je parle avant tout de ce sentiment de me sentir étranger au monde qu'il traverse, car étranger aux semblables dispersés et déposés en lui par la pratique usuelle de ses sens, et interdit du plaisir fugace d'être pris aussi dans les choses qu'il rencontre. Ma volonté expérimentale et exploratrice, n'a pu faire face et tenir non pas seulement vis à vis des forces de l'habitude, mais aussi et surtout face aux appels de mon désir. Je veux marcher droit, vers l'avant, car c'est ainsi que je fais partie, c'est ainsi, que je nourris le monde et m'en nourris, happé, prenant, et en échange et dans une permanence qui prend place dans mon épaisseur et mes couches. C'est ainsi que je me dédouble, comme dans un présent et comme *provenant* du passé, avec tout ce que je suis. Et lorsque je vais vers, dans une marche à nouveau naturelle, je vais et je viens, c'est-à-dire je suis dans un futur, un présent et un passé que j'emporte avec moi, marchant sous-tendu par un désir, et ne sachant en désirant ce que la rencontre

va me faire vivre, ce que je vais y trouver de l'autre ou de moi, quelle cinématographie je vais y vivre, et quel rôle exact je vais figurer ? Savoir et décider ce que l'on cherche à atteindre, inclut la surprise et l'inattendu. Avec comme une *polarité* que mon corps sent, ressent et attend.

« Avant la prise, il y a la surprise ! », et, aussi, « le réel, une fois de plus, est ce qu'on n'attend pas »⁶¹ comme l'écrit Maldiney. Et de cette surprise naît un travail d'incorporation, une tension d'appréhension qui va comme être et inventer une façon de s'approprier. Car de cette surprise, naturelle au sens de celle d'une rencontre première, découle d'elle-même, la suppression d'une notion préalable, d'un savoir ou d'un *pré-supposé*. La phénoménologie est cela. Elle naît dans l'apparaître et disparaît dans le disparaître. Et quand l'apparaître est un paraître c'est dire qu'il échappe aux contenant qui nous sont quotidiens et aveuglants, alors la surprise laisse traces après nous avoir fait tressaillir. Que ce mouvement de sursaut est étrange, qu'il nous est cher dans ce, où, immédiatement il nous emmène ; d'abord, comme un peu craintifs, à l'aube d'une rémanence encore mal identifiée, puis faisant de nous des hommes qui se redressent, s'habillant, comme à la fois vite et majestueusement, et dans une ouverture à un désir affairé et prégnant de la possibilité d'un « revivre ». Quand, « revivre », se vit dans le même temps que se souvenir et dans le même temps que le souvenir du revivre du ou des premiers schémas inconscients et soudain ressentis et présents, alors, la joie est, avec le retour à l'innocence des premiers acquits, des premiers formatages, des premiers bonds en avant. La jeunesse de notre corps et de notre âme demeure là, dans ce tout petit moment où encore effarés de ce qui surgit à nos yeux, nous décidons de répondre, d'aller vers, comme dans ces premiers mouvements simultanés et méthodiques que je décris en allant vers ma porte : accueil dans le vide, surgissement de l'autre dans sa singularité, surprise de l'inattendu, acceptation, intégration, transformation déjà dans mon pas qui s'adapte au sien, attente et retenue, et, jouissance à venir, qui est celle de la possibilité temporaire d'habiter un monde nouveau et partagé avec lui, de sortir du monde que mon corps connaît, monde de tous mes mondes précédents. Recevoir un patient, le servir, c'est aussi cela, dans une possible extension qui est celle d'une surprise et d'une joie d'un monde de nous qui peut s'agrandir en s'ouvrant à nos pas. Peut-être que pour cela, il y faut une disposition, qui peut-être

⁶¹ . Maldiney H., *Existence, crise et création*, Fougères, Encre Marine, 2001, p.103.

celle d'un inventer, c'est-à-dire d'un possible sortir de soi, avec en fond et en creux, la volonté aimante du respect protecteur des frontières des intimes. Comme dans un jeu et un mouvement, dans l'espace d'une cour au bas de l'immeuble, et dans *ce* temps partagé qui n'appartient qu'à *ces* deux. Car quelque chose a scintillé, comme un reflet au soleil, qui atteint de son éclairage puissant l'œil surpris, qui soudain s'éveille à voir, pour de bon. Il y a cette unité que j'exprime et qui reçoit, faite de moi et de la trace de tant de patients reçus, mais il y a aussi cette absence et cette facilité à me quitter, pour le suivre lui, cet être particulier, dans une aventure toujours nouvelle. Chaque inflexion, de ce qu'il est, chaque spécificité de sa plainte, chaque faux mouvement de son corps m'atteignent et me font vivre une histoire différente. Quelques fois, je ne sais plus qui je suis et je m'en réjouis, je me sens comme dans une absence palpable malgré l'antinomie apparente des termes, je suis, c'est tout, prêt à être c'est-à-dire aussi prêt à faire, en ne sachant pas, c'est-à-dire prêt à faire *avec* l'autre, comme je le ferais avec moi, m'adaptant à toute survenue surprenante, comme dans une *originarité* retrouvée. Encore surpris de cette nouvelle mouture de moi qui survient, et qui commence par l'imagination de l'autre, après ces quelques pas, sa main, son visage dans sa présence ou son absence. Il y a déjà là, et désir de rencontre et désir d'unité, dans un cadre *système* de connaissances techniques *qui échangent* avec celle de l'homme que je suis, qui perçoit et qui vit.

Cette surprise de l'autre et du moment, est ainsi je crois, incluse dans le néologisme qu'utilise Derrida, dans le « Invenir », fait du mot inventer et venir. Il y dit que chaque rencontre et chaque je vais contient « un viens »⁶² qui est complexe et fait de couches différentes de nous, et un « rencontre » qui est toujours dans une forme d'inconnaissance au-delà du connu de la rencontre dans sa réalité.

Aller de l'avant, aller vers c'est cela aussi, et cela comporte dans cette inconnaissance, toujours ou presque la traversée d'une forme de vide, d'espace plus ou moins grand, mais toujours effrayant, que l'énergie du désir rend à la volonté puissante et immédiate de l'enjambement. Après ce tremblement et de cette micro-perception de suspension au-dessus d'un vide, vient enfin l'apaisement de la

⁶² . Derrida, J., « Pas », in *Parages*, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 1986.

réussite et de l'arrivée à bon port. Oui, une seule fois oui, à deux, auquel je rajoute cette fin de citation : « une alliance sans dette, un don sans crédit ».⁶³

De l'un-connaissable au deux-venir

Je rajouterai ici, un néologisme qui me vient au cours de cet écrit, et qui semble aussi adapté aux rencontres cliniques auxquelles je participe et qui rejoint ma lecture du passage précédent, en me menant à la notion du *deux-venir*. Il me semble exprimer assez bien, le doute, l'union, le possible, le projet, la réalisation, les séparations nécessaires que contiennent en principe, chaque consultation. Le mouvement est présent des deux côtés, le mouvement est présent dans nos deux entités réciproques et distinctes, pour que ce deux-venir puisse s'exister. À la fois l'un vers l'autre, et à la fois, pour moi, dans ces circonstances, l'autre de moi vers l'un de l'autre, pour que l'autre de lui aille et retrouve l'un de lui.

J'ai ici, je crois, avoir pu explorer ce que sont certains mouvements des désirs, du plus visible, au plus intime, du plus éloigné au plus profond, dans ce qui a été une dramaturgie de mon corps désorienté. Cette exploration au fait de nos connaissances et nos sentis, devrait pouvoir servir la suite de notre chemin, qui va de ce pas rejoindre notre cabinet de consultation. J'ai voulu décrire un monde, par le biais *d'une feinte*, mais nous reviendrons dans le chapitre suivant, au monde réel de notre consultation qui contient lui aussi, les mouvements, les aller-vers à deux, les pulsions et leurs paralysies ressenties et vécues par les patients. Ceux-ci sont pour beaucoup, des femmes et des hommes qui ne savent plus, et ne peuvent plus *s'être d'eux-mêmes*, en tous les cas du moins, pas suffisamment pour une santé qui leur soit bonne.

J'ai essayé, par cette contradiction qu'est la marche à l'envers, de tisser comme en un canevas qui, partant d'un ailleurs, nous a ramené, comme *dans la force des choses*, à la constitution existentielle de notre aller-vers, et du sens de notre direction d'être orientés.

⁶³. « Le *oui*, qui fait dans la langue un trou aussi étrange que *viens*, il approuve, il affirme, contre--signe tout « ce qui est arrivé », il s'élance au-devant de ce qui n'est pas encore arrivé ». Derrida. J, « Pas », in *Parages*, *op.cit.*, p. 22-23.

Il existe, aussi et par ailleurs, comme une analogie conceptuelle dans cette expérience vécue à reculons et le système de soins auquel je participe au quotidien. Force était pour moi de démontrer *a contrario*, que la fonction première du corps est la constitution d'un système d'échanges cohérent et polarisé au service de ses buts ou de ses besoins. Cette attitude naturelle est une fonction d'accueil et de préhension, et en quelque sorte c'est parce que le monde est comme il est quand nous le rencontrons que nous devenons ce que nous sommes en l'ayant rencontré.

Cette non-visibilité de notre captation du monde invisible que nous voyons avec un ensemble de sens associés et liés en ce vécu qui est corporel, nous modifie intérieurement et développe ainsi nos compétences, affine notre capacité de ressentir et de vivre nos désirs.

Mais s'indique aussi là, une formidable puissance, une volonté, une nécessité, une transcendance, à être au monde et dans le monde, à parcourir son propre chemin.

Se déplacer est une transcendance, *aller-vers* aussi. Avec, et comme toujours, dans l'espace et la main qui se tend au-dessus de l'espace, un *temps* qui fait que le temps est le temps de l'atteinte et de l'attendre. Nous allons vers un monde que nous désirons, dans un monde qui est de nous et nous ressemble. Le sens de la marche c'est cela finalement, l'essai infiniment répété de la constitution de mondes dont nous faisons *partie*. Et qui, et j'y reviens pour terminer, fait partie de l'écrit des hommes, en leur vie, c'est-à-dire celle qui se fait, d'une écriture *au vivant*. Car si ma marche à reculons, fût pour moi, comme l'essai figuré, aussi, de « la possibilité de l'impossibilité » que Heidegger ⁶⁴nous indique par son analyse du destin mortel de l'Homme, dans *cet* homme fait de *cette* possibilité, je ne me suis pas reconnu, et je n'ai pu m'y *faire* dans l'instant.

J'ai par contre vécu, comme l'Homme « lévinassien », ce sentiment que tout de moi et de mes marches racontent notre constitution d'être combattant et désirant face à cette « impossibilité de la possibilité » qu'est la mort. Et c'est ainsi aussi me

⁶⁴ . Heidegger M., *Sein und Zeit*, de 50 à 53, comme Derrida le retient :

« La mort est une possibilité d'être que le Dasein a lui-même à assumer. Avec la mort, le Dasein s'attend lui-même dans son pouvoir être le plus propre. En tant que pouvoir-être, le Dasein ne peut pas dépasser la possibilité de la mort. La mort est la possibilité de la pure et simple impossibilité du Dasein »

semble-t-il, et dans cette égalité de destin qui fonde notre appartenance à une vie qui se fait *vers l'avant*, que se trouvent les sources du fondement à l'altérité, du fondement au soin, du fondement à l'aller-vers au patient.

Dans un monde, et en essence et en projet, nouveau et particulier (car orienté vers le soin), qui ainsi se constitue et déjà se place, comme un monde partagé, comme un monde commun à respecter, comme un monde à considérer comme un tout, où deux sont là, ensemble, et dans ce monde *de* deux, que j'appellerai ainsi, l'« *Umwelt* »⁶⁵ de la consultation.

⁶⁵ Dans sa double appartenance de sens, qui est : celle d'un environnement global qui est une éthologie des individus en présence ; et ce qui constitue le sens, au travers du *vécu de la perception*, et ce qui se constitue du sens fondateur de notre vérité aux mondes, toujours ré-investie, par le jeu de la réduction phénoménologique.

CHAPITRE 8

*L'Umwelt de ma consultation*⁶⁶

« Comment concilier et la fulgurance et la venue des lointains profonds, les lents dépôts millénaires et le surgissement de la rencontre. »

Pierre Tal Coat

(Peintre, pseudonyme de Pierre Jacob, né le 12 Décembre 1905 à Clohars-Carnoët (Finistère), et mort le 11 Juin 1985, à Vernon (Eure). Ami d'Henri Maldiney).

⁶⁶. Je me permets de rajouter ici, une définition qui est la mienne, et qui servira de fil intrinsèque à ce qui va suivre : « *L'Umwelt*, est aussi pour moi, ce qui unifie l'ensemble des processus créateurs de sens par mes sens, et mobilise les vecteurs de ma perception au service de mon intention de thérapeute, dans un moment qui m'est et intérieur et *synchrone*, de la présence de l'autre ».

Entre intérieurs

La Porte franchie, un monde nouveau peut s'ouvrir en consultation médicale. Un monde où pour le praticien et pour le patient, le sensible a, ou du moins peut avoir, le rôle d'une source et d'un liant entre des parts éparses des corps physiquement présents, ainsi que des consciences et des in-consciences qui les animent.

Nous avons conclu précédemment sur le sens, la polarisation de notre construction interne, le fait que désir, besoin, envie, nécessité, programmation ontologique ou génétique, tout de cela mène à l'idée qu'il existe une permanence d'interrelations entre notre monde intérieur, le monde que nous vivons et celui dans lequel nous vivons. En premier lieu, à l'évidence, et dans une constitution qui est peut-être *la* première, les sens labourent et constituent notre champ, et tissent un monde dans la chair qui les accueille. Il s'agit d'un système de traductions qui se modifie en traduisant, c'est de ce monde brut que nous provenons, c'est ce qui reste en nous, au toujours de notre *vivance*. Nous sommes tout de tout cela, et nous, médecin dans cet immédiat, nous allons rencontrer quelqu'un qui se présente, se réduit, et n'exprime très souvent *que* l'aspect pathologique de lui-même, autant dans un mécanisme d'une défense infra-consciente, que dans une limite qu'il s'impose. Le symptôme est la porte d'entrée d'un dit, *autre*. Au présent de la maladie qui porte en elle dans ma clinique son origine *perceptible* et non *identifiée*, apparaît aussi et comme dans une forme de *débordement*, un quelque-chose qui va, dans ce que le patient veut exprimer, bien au-delà de sa volonté consciente. Comme si devant une ouverture permise et une permission officielle à *parler de lui*, dans ce droit qui lui est offert de demander réparation somatique, s'engouffre dans le revendiqué ou l'exposé, une *charrette de dits* des souffrances, jusque-là contenue. Cela s'exprime et est dit la plupart du temps au-delà de lui, comme séparé de lui, comme s'il n'en n'assumait vraiment pas la responsabilité. Il parle de lui et de son problème médical, le mieux qu'il peut, et de lui, un enfant soudain surgit, *fait du bruit*, et *dit* des choses que l'adulte qu'il présente, s'échine à faire taire et à oublier !

Et cela se fait dès son entrée en notre cabinet, dans ce que notre sensible perçoit, enregistre, et décrypte. Et dans une forme, qui me semble-t-il (et ceci de plus en

plus pour moi ces dernières années) d'attention et de responsabilité *immédiate*, face à ce non-dit perçu, et à l'impuissance de l'exprimé, comme si j'étais *nommé* pour, et rétablir, et servir de relais de sa distance à lui-même. Comme dans ces phrases si souvent répétées par presque tous, au cours desquelles, et dans un même moment presque *incroyable* pour moi, ils paraissent à la fois lamentés d'une incompréhension totale du pourquoi de leur état, et *en même* temps, énoncent, et donnent réponse à au moins une des multiples raisons de leur présent. Ils me semblent sourds, comme assourdis à eux-mêmes, comme étrangers d'eux-mêmes et ils parlent sans s'écouter.

Comme sans un lien dans la continuité entre qui ils sont et ce qui les concerne. Et dans cet espace anormalement béant dans le lien de proximité, se glisse une autre parole, qui est dite sans mots, parole faite de rupture et de silences, de dit avec des mots approximatifs, portant ce qui semble être un autre signifiant. Et quand *ce bruit*, comme parasite, se poursuit, en une fenêtre comme apparemment battante et seulement destinée à faire *son* bruit qui est et autre et signal, j'entends alors ce quelque chose de plus et de différent, qui dans une forme d'urgence entêtée veut s'insérer dans le cours et à côté des phrases usuelles. Ma vigilance s'alarme de mon sensible, comme dans une information qui soudain l'éveille, en se transmettant. Ainsi se faufilent ce dit, et dans sa façon de se faire, aussi, la caravane de ses accompagnants à peine visibles, qui cohabitent avec ses mots dits. Exercer le métier que je fais, c'est être ainsi et aussi dans une médiation, dans un transfert qui reçoit ce droit d'« inter-venir » au dit et à la demande éperdue du patient. Cette traduction se fait avec ma raison et mes connaissances, mais elle se fait aussi à parts au moins égales, de par mon sensible, que je reconnais, soudain fureteur d'une odeur portée par un mouvement que le patient a exprimé, *comme* malgré lui. À la remontée des faits vers la source, dans ce jeu de pistes qui est de « ce dit sans dire », à côté d'un parler sans dire, le chemin à suivre est pour moi le chemin du sensible et de ce qui se passe en moi et des informations que je reçois, en dessous, à côté, au-dessus, de ce qui est dit ou présenté. Seul mon sensible me montre cela, seule la validité de sa traduction dans l'interface clinique de nos deux mondes, le sien et le mien, peut me le permettre. Il y a eu certes, pour le comprendre, mon origine, telle que j'ai pu la faire sentir dans les premières pages de ce récit, mais il y a aussi et finalement surtout cette volonté que j'ai eu et de la préserver en état de fonctionnement et de l'affiner durant ces dizaines d'années.

Qui est-il celui-là ? Qui est-il en-dessous de ce qu'il paraît, au-delà de ce qu'il dit, que veut-il me dire, en s'empêchant de le dire, ou qu'il ne sait pas se dire ? Où est-il, de quel endroit de lui me parle-t-il ? Je vais essayer durant les différentes et répétées approches qui vont se succéder, de partir et de re-partir de ce premier moment ressenti et vécu à l'arrivée du patient, pour tenter de redéfinir des perceptions et les réflexions différentes et complémentaires qui jalonnent et enrichissent de leurs alluvions ce courant qui peut mener au soin. Et la première question, qui suit le premier élan issu de ces premières informations, me semble bien être déjà située dans la profondeur de cette interrogation :

De quoi, et *de qui* d'en moi, a-t-il besoin ? Vais-je pouvoir le trouver, vais-je pouvoir le rejoindre ?

Je me propose ainsi de décrire quatre étapes, en quatre chemins qui partent d'un même point et qui est celui de mon lieu de consultation ; quatre chemins qui parlent du patient et me rencontrent, et qui bien que demeurant en ce lieu pourront peut-être mener à un soin que le patient fera sien.

Chemins 1. L'architecture sensible et les premiers savoirs

Premier départ

Il me revient à l'esprit, une histoire clinique à laquelle je suis attaché. J'ai suivi durant une quinzaine d'années, un patient de 70 ans à qui, au départ de notre rencontre, l'on donnait que très peu de temps à vivre. Il n'arrivait pas à mettre en place les régimes et les conseils diététiques qu'on lui avait prodigué après l'infarctus cardiaque qu'il avait subi, et son état métabolique (lipides et diabète) restait désespérant de signification et d'inéluctabilité. Je l'ai peut-être aidé à éviter cette rencontre prévue d'avec la mort, et notre lien durant les 15 années qui suivirent, s'est transformé progressivement en une connaissance et en une reconnaissance réciproque. Écrivain, chercheur insatiable, investi dans la rencontre et l'animation de structures sociales, il est resté ainsi parfaitement en vie jusqu'à sa mort. L'œil pétillant d'une intelligence généreuse, ces quinze ans lui semblaient d'une telle gratuité qu'en tous instants, il ne pouvait s'empêcher de

rendre à tous, par sa réflexion et son action. À la fin de chaque consultation où tous deux nous étions généralement contents, il me posait systématiquement cette question, dont je n'ai compris le sens qu'après sa mort. Lui, le scientifique des relations sociales, avait compris, et ce bien avant moi, la validité de ce qui me possédait et que mon formatage officiel ne me permettait pas encore de présenter à mon esprit. Cette question était toujours celle-ci :

« Et vous, où en êtes-vous de vos travaux ? »

Je l'ai très souvent regardé, souriant, et sans comprendre à quoi il faisait allusion. Je n'avais pas compris encore, pu mentaliser et organiser à ma conscience, ce que lui avait déjà compris comme *ma recherche* de protocoles d'identifications thérapeutiques globales, dans des sous-groupes et des sous-sous-groupes, au service d'un soin. Comme je l'ai déjà écrit au début de ce travail, l'homme a besoin de précision et d'exactitude dans le regard que le médecin porte sur lui. Le voir comme « diabétique ou gros » ne suffit pas pour qu'il se reconnaisse, et y ajouter une nuance le concernant, non plus. Le travail médical, qui s'inscrit *ontologiquement*, aussi, en une exigence de relevé de traces, doit ainsi englober des sous-chapitres qui permettent un dessin plus fouillé, plus précis, de la personne qui nous fait face, et qui comportant et nuances et inexactitudes, laisse aussi au possible des surrections, c'est-à-dire, *au phénomène*, le loisir d'intervenir. Cette connaissance d'un évènement nécessaire survenu en consultation m'avait déjà frappé dans les quelques réussites que j'avais pu constater auprès de ces patients dits « impossibles ». Un évènement qui faisait « bascule et ouverture » à quelque chose de nouveau qu'exprimait soudain le patient, et qui ainsi, changeait la donne. Celle de son avenir thérapeutique.

C'est donc avec lui, ce premier patient dont je parlais plus haut, que j'avais *décidé* de mettre en pratique, à parts me disais-je égales avec mes connaissances techniques, l'écoute et le respect circonspect que la lecture de mes sens me procurait. J'avais compris, sans plus, que quelque chose s'était joué entre moi et ces différents premiers patients réussis, sans savoir s'il s'agissait seulement d'un hasard bienveillant. Il le comprit avant moi, car de cette décision une fois prise je ne me souvenais plus, n'osant la figurer à mes propres yeux, mais la mettant en pratique comme dans un malgré moi plus ou moins conscientisé. Pourtant, cet outil que j'employais lui sembla bien être de la même eau que cet outil *primordial*,

grâce auquel, lui, retrouvait son propre moi d'enfant. Durant cette guerre sans merci, il avait dû sa survie, à l'acuité, à l'agilité, et à sa capacité de mouvement, en s'adaptant ainsi aux choix que ses sens lui dictaient. Il re-connaissait cet outil thérapeutique que j'utilisais avec lui, sans que jamais alors, moi j'ose *encore* me le dire, suivant ma trace, obsédé de ne point la perdre, et encore incapable de voir, que nous dessinions à deux, bien plus qu'un trait, mais un tableau qui s'élançait majestueux, où chacun de nous, avait sa place. Comme si jusque-là, et comme à chaque fois, et encore une fois de plus, je m'obstinais à me dire, que c'était juste le hasard ou la chance qui avaient joué, seuls, le rôle des bonnes fées, dans la réussite de tel ou tel projet thérapeutique. Son rendu, le renvoi de ses yeux heureux du moment passé, les conditions de bonne survie qui s'étaient installées, pour lui qui avait été condamné par le corps médical, tout au moins dans l'information qu'il avait intégrée, finirent par me rassurer sur la voie que j'avais choisie.

Le geste et la temporalité

« Parler, *me* parler », de ce que je ressens quand il était là, alors que nous devisions apparemment tranquillement des deux ou trois mois qui s'étaient écoulés. La feuille des résultats d'examens était devenue comme l'accessoire d'une pièce qui s'existait sur une scène plus large. J'en avais tellement appris, à le connaître, que dès qu'il s'asseyait, je ressentais ou pas quelque chose de bloqué, ou de libre en lui. Et lorsque j'écris « appris à le connaître », j'aurais pu sans facilité, écrire apprendre à le « co-naître ». Car de ce que j'avais compris et suivi comme une ligne de lecture encombrée de tous ses premiers impossibles, à faire, à contrôler, à se donner, je l'avais aussi appris à lui. Je me souviens ainsi du premier élément à l'origine de notre histoire commune. Il faisait souvent un micro-geste de sa main droite, qu'il ne pouvait s'empêcher d'avoir lorsqu'il se penchait en avant. Je l'avais vu dès notre première rencontre, puis oublié dans ce regard fait de l'acceptation enveloppante des êtres que nous rencontrons. Et pourtant, après quelques consultations, je perçus à nouveau ce geste qui devint plus présent et plus constant, comme dans un temps qui devenant plus lourd, et qui titilla alors quelque chose d'un intime en moi. Je connaissais ce geste, c'était de plus en plus évident, je l'avais déjà rencontré. Je me demandais même à un moment, si je ne l'avais pas moi-même eu au cours de ma vie. Mais une fois, lors d'une

consultation difficile, où la question d'abandonner la lutte fut à l'ordre du jour de sa désespérance, l'écoutant et ne trouvant presque plus le chemin d'une vraie parole, je me souvins soudain de l'Arabe. Celui de ma jeunesse, assis devant le kiosque à journaux de l'Avenue, qui vendait ce que nous appelions des *glibettes* (graines de courge), toujours accroupi sur ses quatre jambes, car il y avait comme une continuité entre ses bras et ses jambes si maigres, tellement il semblait replié sur lui-même. Il vendait cela, cette masse grise dans son couffin, toute la journée, au soleil, masqué d'un chapeau large en osier, toujours couvert d'une blouse grise, il ne bougeait jamais, ni de son endroit, ni de son corps. Seules ses mains bougeaient, pour servir et encaisser les millimes. Quelques fois, car je restais longuement moi-aussi assis sur un banc à l'observer, je voyais un enfant accourir vers lui, avec un grand bol de soupe ou de chorba peu rempli, et un gros morceau de ce pain dit « italien » dont la mie est plantureuse. Il faisait le même geste que mon patient, le bol devant lui, le corps toujours replié comme ces anciens mètres de bois articulés, il malaxait longuement la mie de trois doigts, pour en faire une boule compacte qu'il trempait dans le bol, et qu'il avalait d'un grand « Schlaf ». Il y avait là, et vu de mon banc, comme une intense et désespérée concentration sur un espace de sa vie, tout de suite suivie de cette distance salvatrice que les humains trouvent dans l'oubli instantané de leur lucidité : il avalait, rempli d'une chaleur épicée que son corps recevait comme un don. Mon patient face à moi avait le même geste, et ce jour-là, comme dans un silence suspendu et hésitant, brusquement, je lui demandai :

« Est-ce que vous aimez la mie de pain » ?

Comment l'écrire, il fut abasourdi de la question qui n'avait rien à voir avec ce qu'il disait l'instant d'avant, alors que fébrile et presque logorrhéique, il voulait s'échapper de l'angoisse qui le tenait. Il me fit répéter, je répétais. Je me souviens encore en l'écrivant, 20 ans plus tard, du flot de paroles et d'émotions qui s'ensuivirent, et je peux dire que notre aventure (et sa survie), ont sans doute beaucoup dû à cette question. Car la réponse qu'il en fit, fut un autre récit, raconté dans la présence de sa douleur, de sa vie d'enfant meurtri.

D'expériences en expériences, je pris progressivement conscience que je suivais un chemin d'expériences. Mon anxiété, cachée, contrôlée, intériorisée et à fleur de peau (et qui demeure encore aujourd'hui en un point ultime), était celle

de *trop* m'installer, dans cette approche perceptive et réflexive d'un décryptage somato-psychique, et de risquer ainsi de passer à *côté* de la survenue d'un évènement réellement somatique. Je me mis donc à examiner encore plus totalement le corps de mes patients, comme pour assurer à ma méthodologie et aux patients une diminution plausible de risques. J'entrepris alors de comprendre, et de finir par accepter de moi-même, que j'avais vraiment pris le large sur un bateau, tout seul comme un capitaine qui le devenait en naviguant. De va et de viens, de doutes et de fatigues, de ré-assurances et de joies, quelques années furent ainsi remplies. Je relisais des livres de Diabétologie, j'allais à des congrès formateurs avec l'objectif affiché à mes yeux, d'être *au moins* un médecin somaticien d'une bonne moyenne. Et ainsi progressivement rassuré, ayant suffisamment entraîné mes jambes à tenir l'écart sans rompre, après mille peurs et quelques joies, je pus ainsi me dire, un jour cette phrase : « je peux considérer aujourd'hui, *le sensible* comme un mode *objectif* du soin. »

De quel sensible s'agit-il ? L'espace demeure mais se réduit de plus en plus après ces 40 ans d'exercice, entre le sensible qui m'appartient encore, comme présent dans la puissance de l'enfant que je demeure après l'avoir été, et le sensible qui m'est advenu de ce polissage et cet affinage apportés par ces milliers de rencontres. En une première époque, et avant cette affirmation, j'accumulais comme malgré moi ces informations complémentaires que mon corps recueillait sur le mode sensible, tout en continuant de m'interdire d'en tenir compte, car elles étaient médiées par moi, et donc me disais-je non *neutres* ; ce ne pouvait donc être en mon sens d'alors, un moyen thérapeutique supplémentaire. Je restai ainsi longtemps dans une sorte d'accumulation qui se refusait à se laisser paraître. Puis un jour me vint l'idée que la neutralité absolue que je cherchais à vivre, ne pouvait être, de fait, que par la *non-maladie*, c'est-à-dire ne concernant que des gens que je ne rencontrais pas, et qui restaient pour moi dans l'anonymat objectif du plus grand nombre. Ceux par contre que je recevais, ceux qui du simple fait d'être considérés comme patients, car atteints d'une pathologie ou d'une souffrance, eux, sortaient tous *de facto* de cette neutralité anonyme, qui est celle de la potentialité pleine que l'on ressent, de notre devenir. Être malade, c'est être nommé d'une façon certaine et réductrice, c'est être empêché, c'est être montré à soi, d'abord, puis aux autres, par le besoin et la dépendance aux soins. La maladie est *honteuse* pour certains, car elle montre leur faiblesse, leur empêchement, leur handicap, et

ce qu'ils craignent être une invalidité de non-autonomie, déjà associée à celle d'un avenir énoncé, que leur état présent a *déjà* commencé de construire. La neutralité à laquelle je me devais, soudain me sembla devoir être plus dans celle de l'être que j'étais que dans celle d'un faire généraliste. Ainsi je reçois, dans le cadre composé des murs de mon cabinet, pour tous et pour chacun neutres et accueillants, mais je soigne aussi entre les murs inexistantes et souples de ma réserve intérieure, prêts pour tous (ou presque), à *prendre la forme* qui peut convenir au soin et au contenir de chacun. Je me suis longuement demandé, si le risque (c'est ainsi que je le ressentais encore), ne pouvait pas être couru, d'utiliser ce qui commençait d'être en moi comme un réseau en expansion, liant mon sensible et ma conscience de médecin. Je continuai pourtant longtemps à résister, et à me refuser à ce que je considérais encore comme un « relâchement ».

Et puis, je me rendis compte (*en travaillant !*) que le mot « sensible » était différent du mot « sensibilité » qui demeurait encore en moi, et à cette époque, connoté de façon négative. J'en pris réellement conscience, puis, un jour, je décidai par un travail sur moi, de m'affranchir un peu plus de la peur du « trop sensible », ce vieil item gravé au fer rouge dans le cerveau de l'étudiant en médecine que je fus. En quelque sorte et dit autrement, je grandis, et je fis progressivement accueil à ce que l'on nomme aussi, et d'une certaine façon, un *féminin* qui est celui de la réceptivité jusqu'à que je finisse de le vivre comme une partie naturelle de mon essence de fonctionnement. Me vint l'idée du réceptacle, du recueillement, de l'espace disponible aux autres en moi, et je me figure à moi-même, aujourd'hui à ce propos comme dans l'image d'un *Pénia* ! L'éthique à nouveau réapparaissait, en un endroit inattendu et pourtant précieux, dans l'établissement d'une forme de parité éthique intra-personnelle, c'est à-dire finalement, entre chacun des « moi en moi », différents et complémentaires, utiles et indispensables l'un à l'autre ! Je laissai ainsi place en moi au droit de l'écoute de moi. À nouveau cette scène de la rencontre à l'autre, de la rencontre en l'autre, et de l'autre qui raconte et transmet à propos de la même histoire, une succession non prévue de différences de ressentis. Voici ce bout de chemin raconté, celui qui figure mon cheminement, mais revenons au sensible tel que je veux ici, le figurer.

C'est-à-dire, à lui donner tout son sens, en un sens qui le dépasse.

Cette *façon-là*, d'envisager et de vivre une consultation, donne un sens, qui est

par essence même, singulier, donc en un *en-soi*, philosophique. C'est ce que nous avons essayé de faire et de transmettre jusqu'à présent, un singulier, des singuliers, mus par des intimes qui existent de part et d'autre d'un même bureau. Et par là-même, et forcément, dans une phénoménologie de la rencontre.

L'homme ou la femme qui franchit la porte du cabinet est mû par un désir et une obligation réelle ou ressentie comme telle.

L'avenir tel qu'il lui a été énoncé et son présent porté ne lui conviennent pas. Il a peur de mourir, d'être aveugle ou amputé par son diabète qu'il avait laissé jusque-ici à son silence, et qui devient soudainement audible et enfin mentalisé comme dans quelque chose de *son propre* réel, en quelque chose qui devient vrai pour lui. Quant à elle, pour cette patiente d'après, elle ne porte plus son poids, ne le supporte plus, tel qu'en lui-même ou tel qu'affublé des impossibilités qu'il génère, tel qu'il la présente à l'avenir, dans un écran fâcheux qui ne lui laisse plus qu'une seule place, celle qu'il soit à la sienne. Dans ces espaces différents, les temps se mélangent, et le d'où je viens, le où je suis, le qui je suis, doutent du vers quoi je vais.

Il y a donc dans ce ressenti exprimé des patients, une continuité de différents temps qui se bousculent en s'écrivant *là*, comme dans une concentration étouffante, et dans une forme de condamnation dont ils ne veulent plus accepter le sens prévu, et dont souvent d'ailleurs, ils ne comprennent pas les raisons.

Leur premier désir se parle comme à une première personne ; c'est celui d'un ressenti qui les submerge, et ce en un appel irradié et tendu dans un corps vibrant et tremblant, ce premier cri est celui de la demande d'une *interruption*. Interrompre cet isolement dans lequel ils se vivent au quotidien de leur vie avec ce corps, mais aussi interrompre la peur ou l'inquiétude, c'est-à-dire parvenir à ne plus penser le réel décrit par les médecins et par les « on dit », comme un *possible* dans une réalité à court, ou moyen terme, qui les *regarde*, et qui envahit, diffuse, et pollue déjà leur présent. Le désir de changement alors s'installe, entre la désespérance et la peur, entre la lassitude et la volonté de combattre. Ces patients ont surtout le sentiment d'un *trop*, à gérer, à vivre, à assumer, et ce, avant même toute apparition de telle ou telle complication somatique objective. Ils subissent quasiment au quotidien, cette forme de « programmation inéluctable et figée », de ce que leur avenir, *est*. Ainsi, ce sont les remarques, les remontrances, les rejets,

les engueulades, de tel ou tel proche, ou de tel ou tel étranger, ou de tel ou tel médecin qui leur décrit de façon minutieuse tous les ennuis à venir ; alors soudain se présente en une urgence de ressenti, comme un « trop » qui les déborde et les fait ré-agir. Car si l'avenir est décrit avec horreur par tous ceux qui disent s'intéresser à lui, le gros *ou* l'obèse, addictif *et* diabétique florissant, le maigre, diabétique et « je m'enfoutiste » impénitent, personne ne s'occupe, personne ne parle, personne ne s'intéresse à ce qui est déjà là, et aucun ne se rend compte qu'il est déjà écrasé *au présent*, d'une souffrance de vie qui l'a envahi. Et cet énoncé de sa vie future percluse d'évènements aussi certains que désagréables, le renvoie à une situation d'urgence d'un autre type, qui est celle d'une prise de conscience de sa vérité d'épuisement. Il est *simplement* épuisé, et ne pourra plus s'il attend encore longtemps, ainsi se tenir. S'il faut combattre, il faut que ce soit maintenant, car c'est le dernier moment qui s'annonce à lui comme étant encore celui d'un possible, et où ce qu'il ressent de ses forces déclinantes est encore mobilisable. C'est à ce moment qu'il paraît à moi, et immédiatement je sais que ce moment, peut-être, est probablement celui d'un ultime dans un changement qui serait encore à sa portée.

Le patient se vit ainsi et dans une *obligation* et dans un impératif qui crée son désir qui le met devant moi, mais s'y joue, aussi, entre conscience et sensible, et comme en un creux qui soudain s'emplit d'un savoir enfoui qui ressurgit sans encore se montrer, le fait urgent de se montrer aussi à lui-même. Et au fond, l'impromptu ici a raison d'apparaître car il *sait* mieux identifier le lien des causes et des conséquences. La maladie nous parle de tout ce qui a été subi, la maladie nous parle des traces. Alors, savoir et faire savoir, qui *il est*, et *qui* il veut retrouver, comme par un devoir qu'il se doit de lui-même, voilà ce qui nous est dit souvent, si nous savons l'entendre. Encore faut-il et il le sait, qu'il puisse protéger les dernières forces qui lui restent. Nombres de patients qui nous arrivent, sont tremblotants et à bout de forces, et dans cette exigence brûlante d'un appel à aide.

Pas seulement du fait de leur douleur ou leur souffrance, mais aussi du simple fait de continuer de croire en eux. Ils sont ainsi en cet instant, comme une simple vieilleuse entêtée et épuisée qui continue de tenir alors que tout semble avoir cédé à leur tristesse de ce qu'ils se pensaient pouvoir être, un jour, et dans leur vie. Et de cette « infamie » qui les attend ou qu'ils vivent déjà lorsqu'ils sont déjà atteints des conséquences de leur maladie chronique, avec le temps, ils n'en font qu'un

tout d'eux-mêmes, ne voient plus qu'elle, et s'y engloutissent comme dans une confirmation de l'échec global de leur vie. C'est ainsi qu'ils se présentent, dans ce vécu maladroitement dissimulé qu'ils ont d'eux, et qui transparait et s'écoule doucement d'eux, dès les premières minutes, comme d'une vague qui ne veut plus être contenue.

Vers quoi ? Vers quoi veulent-ils pouvoir aller, souvent sans oser le dire de vrais mots ? Vers ce qui pourrait devenir progressivement un rivage où pouvoir s'échouer, tranquillement comme couché sur le côté entouré de vaguelettes clapotantes. D'abord pour reprendre souffle, arrêter de tirer et arrêter de tenir comme sur ce rocher, où ils se sentaient entourés d'une mer insatiable. Et puis après, on verra.

Je suis donc immédiatement induit et nommé de ce désir de *déposement*, qui est en quelque sorte, ici, la puissance d'un ressenti à vouloir se poser, et qui est, d'une certaine façon un premier pas vers ce qui va être dit et montré, et de ce que je pourrais aussi nommer, *une déposition*. Le reçu du déposé est premier, intuitif dans une communication presque corporelle, et précède et fait place à la communication réflexive, qui de ses mots, devient déposition, à la fois information et plainte : le secourir, de l'accueil que lui fait mon corps, est le premier acte de soin. Ainsi, et à peine chacun de nous présenté, je dois recevoir, je dois permettre, faciliter et encourager ce déposer. Dans un premier temps donc, le recevoir est ma première fonction, celle qui passe, aussi, par l'apparence des informations délivrées, mais dont le contenu dépasse, et de loin, les mots qui se sont dits. C'est sans doute ainsi et aussi pour cela, que je me vide de moi, avant d'aller chercher le patient de ma rencontre.

Qu'est-ce que ce vide ?

Il est différent du néant et il a l'apparence du rien, mais les *deux* toujours s'y nichent : d'abord *lui*, qui est là, toujours veillant, silencieux, présent et prêt ; et puis *elle*, entêtée, joyeuse, joueuse, partante, et qui attend pour surgir que les conditions de l'existence (et ici aussi à deux dans l'expérience d'une consultation) soient enfin remplies : je parle et du *souffle*, et de la *vie* qu'il emplit et dont il se

remplit.

À ce propos voici quelques dits taoïstes de *Zhang ZI* (1020-1077) essayant de cerner la notion de vide, tirés du chapitre *la voie du ciel* :

« Par le vide, le cœur de l'homme peut devenir la règle ou le miroir de soi-même et du monde, car possédant le vide (*xu*) et s'identifiant au vide originel (*wu*), l'homme se trouve à la source des images et des formes, il saisit le rythme de l'espace et du temps ; il maîtrise la loi de la transformation. »

« Ce vide confère à l'âme une disponibilité qui fait que toute action accomplie peut-être efficace ».

« Ce vide est ce qui est, et il permet à ce qui est, d'être ».

Aussi et comme j'ai essayé de le montrer dans la traversée de différents instants précédents, se joue ici pour le médecin, la forme nécessaire d'une malléabilité immédiate d'un soi, pour permettre la rencontre de l'autre. Pour moi, elle se met en route dès la réception et la prise en main de sa main. Et de cette réception s'éveillent comme dans une *surgence* les sentirs qui permettront au recevoir de devenir une réceptivité. Maldiney nous indique la différence fondamentale entre le sentir et le percevoir qui identifie, lui, des objets : le sentir « se situe au niveau de la pure phénoménologie avant sa conversion et sa cristallisation en objectités ». ⁶⁷

Il me faut donc ainsi me préparer et m'authentifier dès ce premier instant fugace et fulgurant de la consultation à un [...] « penser un sentir qui soit ouverture au rien ⁶⁸. »

Ainsi et par le sentir, le visible et le sensible se propagent dans une forme de motricité qui bien qu'encore arrêtée, est déjà en action, et ce par une tension de réaction que le corps perçoit ; mais cette action déjà médiée par l'intentionnalité du soin et du savoir soigner, nécessite d'être maîtrisée en son temps d'attente. Il me faut attendre, déjà différent, déjà comme prêt à bondir. J'ai touché une peau

⁶⁷ . Maldiney H., *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Millon, *ib.*p.205.

⁶⁸ . Barbaras R., *Maldiney, une singulière présence*, Paris, Édition Les Belles Lettres, encre marine, p.19.

qui m'a touché, qui a serré ma main, j'ai senti ce qu'elle me faisait et m'évoquait dans cette traduction de l'autre, j'ai vu le mouvement d'un corps lourd bouger avec vivacité ou fatigue d'épuisement, j'ai senti la cohésion ou la dispersion de cet être qui s'assoit, j'ai perçu son anxiété, je l'ai vu aussi, *lui*, disparaître à peine assis, comme déjà écrasé à l'idée de ce qu'il avait à dire, à faire, ou à entendre. En un instant, cette première scène s'impose et dit. Car « dans le sentir le sujet sentant s'éprouve soi-même et le monde, soi dans le monde, soi avec le monde.⁶⁹ »

D'emblée, le patient à peine entré, une phénoménologie du soin s'installe, c'est-à-dire une phénoménologie des deux constituants humains du soin. Sa présence change immédiatement mon lieu de vie, mon bureau. L'autre et sa souffrance devant lui, moi, en face de lui, avec mon moi médecin, et avec moi. Une disposition est déjà en place, et va ainsi se jouer dans une scène à quatre personnages, la construction et l'entité d'un soin. Nous vivons là, un instant vif comme un rayon derrière l'opacité lourde des nuages, et dans un surgissement de mondes. Tout de suite, le 3 attend lui aussi. Son monde, mon monde, notre monde commun. Nous, je veux dire, le soignant et moi, sommes là pour lui, dans l'attente d'une création aléatoire et désirable.

Le patient à peine assis, j'amplifie et mon regard de toutes parts et mon sentir de lui, de toutes parts aussi. Je veux savoir qui il est. Pourtant, je parle dans l'apparence tranquille et bonhomme d'un médecin qui s'enquiert des premières informations à recevoir, mais, déjà, je ne suis plus vraiment en face de lui, je suis *autour*, j'en fait le tour, dans ce qui est à la fois et un tour de guet, et la recherche d'une porte d'entrée.

Je cherche ce qui n'est pas fermé et je vais le faire durant ces premiers instants. Je cherche une voie d'accès à la possibilité d'une entente, et pour moi, d'une intime compréhension de qui me fait face.

J'avais déjà demandé, de cette phrase à laquelle je le sens, je me suis attaché, et que je vis comme dans un salut qui se courbe, m'apparaissant alors presque, à mes propres yeux, comme dans un d'Artagnan, se pliant trop dans le geste ouvert de son chapeau à plumes (« *Monseigneur, Ma Duchesse* ») :

⁶⁹ . Strauss E., *Du sens des sens*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon 2000, p. 417.

Que puis-je faire pour vous ?

Je ne sais pas encore pourquoi, les patients semblent surpris de cette entame. Eux, ils commencent par un « je viens vous voir parce que le Docteur m'a.. », ou par un « ça se voit non, vous avez vu mon poids ! », ou par un « je ne sais pas exactement si c'est bien vous que je dois venir voir », ou bien encore par un « je vous ai amené tous mes examens, mon dossier complet ».

Ce que je préfère, et de loin, c'est le « on m'a parlé de vous », il me rengorge en cachette, pendant que je fais mine de ne pas en tenir compte, mais aussi, il m'oblige, *d'emblée*, en me mettant en garde et de suite me préparant à quelque chose de difficile, où seule la frange ultime de ma compétence devra être à l'œuvre et à la hauteur de cette « nomination ».

(Dieu merci, avec tout ce travail à aimer et à pratiquer durant toutes ces années, je me suis détaché de (presque) tout, sauf de ce qui demeure du présent, c'est-à-dire une humilité combattante, *donc* courageuse).

Quoiqu'il en soit dit, le patient, lui, en ce moment je l'écoute à peine ; je garde un souffle pour être là et conserver les informations qu'il me donne, mais je ne suis plus vraiment là : je cours, j'accours sur chaque dit vécu par son corps, je cherche, je vois, je sens oui je sens, furetant et retrouvant la trace de son énergie qui circule, validant tel ou tel aspect, comme un méthodique, un anxieux et un pointilliste agent de sécurité intérieure. Je vérifie, immédiatement, la logique de ce qu'il dit et de son corps qui dit, par ce que je ressens en mon corps, comme dans une sécurisation des chemins que les premiers dits ont introduit. Comme si pour chacun ma première urgence intime est de faire le tour de ses possibles failles de sécurité. Après ce premier tour, j'ai ainsi déjà un début de premier avis, qui peut valider ou pas une possibilité de pouvoir partager un réel dans une même réalité globale. Pour cela, je me porte sur ce que j'entends, qui n'est pas contenu seulement dans ce qu'il dit, mais aussi du comment il le dit et à quel moment il le dit. J'entends ainsi les autres choses de son dit : je me dirige de façon intime sur les intonations de sa voix, sur ses changements d'intensité et des vibrations particulières dans l'histoire qu'il raconte, sur les hésitations et du corps et de la

voix en écho, sur le son qu'il émet et qui me fait penser à une musique, de quel type, et qui me fait sentir, puis ressentir, et penser quoi de ce que je ressens. Quel rythme, quel écho, qui est quoi de ce quoi de cette hésitation imperceptible que je vis en moi comme un signal électrique qui se suspend, une deux trois secondes, puis le changement de ton qui suit, la résistance, la lutte du dit, sa libération ou sa fluidité éventuelle.

Ces micro-attentions qui s'existent en moi, comme dans une matière de mon corps offerte à l'impression, sont senties, perçues, puis décryptées, analysées, rangées et ouvertes en moi, entraînant une augmentation progressive de mon niveau de proximité à lui, niveau qui diffuse en mon corps. Ce premier début de lui dans sa forme perçue et encore incomplète, se fait donc par ce que mes sens aident à construire aussi en *mon* corps. Comme si l'autre commençait à m'habiter, comme si l'autre à côté des formes convenues du savoir recevoir officiel, je commençais à l'accueillir dans une réceptivité au-delà de mon vouloir, comme par un quelque chose de lui qui circule en moi, dans des canaux prévus et se construisant à cet effet. Et à y penser en l'instant, je comprends que le temps que je vis ici, est un temps fait de secondes, de demi secondes, de milli secondes qui s'égrène en moi de lui, dans une séquence pulsionnelle, puissante et vive, multiforme en ses informations qui se délivrent comme dans un de moi, en cet instant dissipé. Cet instant qui *est* aussi en cohérence, est celui de ma subjectivité la plus extrême. Je me laisse traverser de lui qui me traverse, comme dans un filet dont les mailles les plus fines deviendraient indépendantes et actives dans ce qu'elles se doivent de filtrer, de contenir et de conserver ; comme pour une construction de l'autre, en le plus de variété *d'espèces*, dans le possible de mon contenu. Et on le pressent déjà, cette traversée de moi dans l'accumulation des *sentirs* qui se précipitent, à un moment m'échappera pour imposer sa *manière* d'être. Je vais pourtant essayer de poursuivre le relevé de mon chemin phénoménal.

J'utilise ici face à tel ou tel des patients, des temps intérieurs variables, avec des lenteurs dans le laisser venir, et des accélérations fulgurantes où mon temps est subdivisé en une « *myrielle* » d'infra-secondes, qui comprennent en chacune d'elles la photographie qui reste en moi d'un temps de lui, *arrêté*. Pour moi, en ces instants, la perception est un temps qui dure plus que le temps, par son *é-ti-re-ment* dû à sa pénétration dans ma chair, dans la matière de mon corps. Pour lequel,

il me-faut-à-chacune-de-ses-étapes, avoir le temps d'en comprendre, par mon ressenti, *l'effet* que cela me fait, et où cela va se déposer en moi, et quels types de relations en naîtront. Il s'agit d'un temps décomposé, qui prend son temps qui est celui d'infra-secondes. Chaque temps d'un sentir est suivi d'un temps d'un ressentir qui se place comme en un *un, en* moi, et qui nécessite un temps supplémentaire, qui est celui de son intégration. Il me faut donc aller vite pour pouvoir vivre le plus de temps possibles que ma qualité *d'être* du jour peut me permettre. Et souvent, pour cela, je me sens comme engagé comme un soldat peut l'être, par le regard que je porte sur celui qui est en face de moi. Et si j'emploie ici le mot de « soldat », il s'agit simplement là de signifier, une forme de fidélité et de loyauté à lui par ce que je sens de lui, mais aussi une combattivité, seulement et d'abord, librement acceptées.

S'engager ainsi, c'est aussi réussir à se *liquéfier*. C'est-à-dire se dessaisir de soi, devenir *courant* qui coule et joint les rives que nous sommes, lui et moi. Et si ce n'est pas *vraiment* un engagement total, il s'agit quand même bien là d'une *forme* de totalité (toujours en soi limitée) dans un engagement.

Je suis responsable à l'aune de tout mon possible. Ce qui limite d'ailleurs de fait l'idée même de cette responsabilité, puisse que celle-ci dépend alors de son intégration dans le possible d'un réel à peu-près déterminé, la réduisant alors, et ce n'est pas peu, à l'engagement total et limité d'un humain dans toute la surface de ce qui lui est seulement possible. Qu'est-ce que ce mot total signifie ? Que nous dit-il ?

Il me dit qu'être en charge de, c'est être porteur, être *en avant*, être *en avance*, être aux aguets, mais aussi être avec lui, à son écoute, tout près de moi et dans mon intériorité, utilisant et brassant les savoirs oubliés d'une expérience vécue. Cet engagement m'est intime, et dépasse ma responsabilité. Il m'est intime car il va chercher en moi, dans ce que l'on nomme *un fond*, des choses qui sommeillent et qui vivent autrement et indépendamment de celles de mon moi professionnel. Ces choses d'un fond indéterminé prennent des formes et des issues, et elles jaillissent d'une faille. Ce sont *nos* choses, qui sont celles d'un fond et qui prennent la forme qui s'impose. Je peux citer ici et à propos de ce fond, Anaximandre cité par Maldiney : « C'est d'où les *étants* prennent naissance,

qu'aussi les atteint la mort, selon ce qui est dû ». ⁷⁰

Il y a donc toujours en cours de consultation, la présence immanente *et* immuable, de ces choses de notre fond. Celles qui s'y nichent, sont créées des miennes, et des siennes rejointes en un endroit touchable à peine d'une peau, qui peut permettre des adaptations ultimes, des pirouettes de dernières minutes dans une façon soudaine de comprendre, des changements d'axe avec la vision soudaine d'un espace, qui peut s'ouvrir, là-bas, au loin, de l'autre côté, dans la profondeur d'une éclaircie devinée. Et elles surgissent, en s'imposant toujours, dans un mélange comme spontané qui soudain s'installe, faisant à part non déterminées mais perçues, un *ensemble*, entre ce fond qui nous constitue et nous est étranger car il nous ressemble, et l'autre, lui en face, aussi étranger et ressemblant ; et dans le creuset de la volonté de soin, naît alors une intuition thérapeutique qui trouve soudain et sources et appuis. Cela suppose de connaître, ou du moins d'être capable de fréquenter et d'approcher de *ses* zones intimes ultimes, mais aussi de se voir et se vivre, pour nous soignant, comme *dépourvu* d'une subjectivité réellement établie. Je suis ainsi comme une matière qui prend la forme d'un contenant, se déroulant et s'auto-crétant de plus en plus vite en suivant le cours de ses sorties au plein air, et des remontées vers les sources. L'autre est là, et durant ce moment, me fait.

Avec cette immédiateté instinctive qui me dépasse, et dans le respect de toutes les entités bousculantes que je fais avec lui.

Comme aimait à l'écrire Merleau-Ponty, citant Malebranche : « là où il y a perception, les objets ne me touchent qu'avec respect ». J'y rajoute, ce qui me semble toujours être le garant et le contenant de cette perception, et qui est de celle de la première étape qui intervient avant même le réflexif (qui se trouve à mon sens déjà dans le perçu), et qui est « le sentir ». Celui-ci dans sa brusque et crue présence, s'insinue et se mélange à moi de l'autre, me changeant en changeant l'orientation de mes sens, avant même que je puisse le percevoir et essayer de l'identifier. Car ce sentir est bien celui, qui, aussi, en passant de mon sensible à

⁷⁰ . Anaximandre cit in Maldiney, *Ouvrir le rien. L'art nu*, « L'œuvre d'art comme essence », La Versanne, Encre Marine, 2000, p 414.

mon sentant, me reconduit ainsi, et comme par hasard, à ce que je ne suis pas arrivé à faire et à vivre en marchant à l'envers : voir, percevoir les objets, *de loin*, m'en approchant, me regardant m'approcher, en leur place, et avec le respect dû à un temps traversant un espace. Je vois le patient, en un temps qui me laisse le temps de m'approcher de lui, le regardant et étant regardé, chacun de nous s'*habituant* lentement, à nous deux.

Une première façon d'entendre et d'écouter commence ainsi de s'installer, et sur la première gamme de sons qu'il émet, je commence à me modifier, et dans les impacts et les compréhensions de ses mots tels qu'ils sont, et tels qu'ils veulent dire, en somme, à *m'accorder*. Et assez vite dans la parole de l'autre, quelque chose s'éclaircit, me parle et paraît comme dans une nudité que je ressens, et que j'identifie dans une vision qui se précise. Immédiatement, je ressens trois impressions, trois tableaux généraux :

« Il » dit, avec ce qu'il est, plein et souffrant, et avec ce qu'il dit vouloir essayer d'améliorer ou quitter, ou bien,

« Il » dit, avec la peur de ce qu'il dit, qui est de désirer améliorer ou quitter son état actuel, et, c'est le cas d'un patient qui est déjà à bout de forces d'espoir, et enfin,

« Il » dit, enfermé dans un dit de l'apparence des faits qu'il dit subir, sans y être, sans y participer avec *lui-même*. Comme s'il s'agissait d'un autre que lui, dont il parle, comme non *inter-éssé*.

Je le regarde intensément comme pour m'imprégner d'un tout de lui. C'est ainsi que se commence toute histoire, pour pouvoir ainsi me mener à l'intelligible d'un possible ou d'un probable utile, de moi pour lui. Tout ceci se fait naturellement, car la pratique intégrée permet la *suavité*.

Revenons un instant et une fois de plus aux faits préalables qui ont généré comme dans un écho entendu, la recherche et l'évolution dans ma pratique au quotidien d'une consultation de ville. J'ai face à moi, et c'est de cela que je parle, un patient qui n'arrive pas à construire une démarche d'amaigrissement justifiée par son mal-être intérieur ou sa pathologie cardiovasculaire ou rhumatismale ; ou un patient diabétique dont le mauvais équilibre a résisté à toutes les approches

systémiques. Devant cet incompréhensible et cette *fatalité*, constatant que tant de médecins talentueux dans leur spécialité s'étaient succédés pour essayer de trouver réponse à la pathologie de tel ou tel de ces patients, constatant que les conseils ne s'imprégnaient pas, étaient entendus mais non intégrés et mis en pratique, j'ai décidé, moi aussi, de continuer de porter cet état de faits, mais aussi d'essayer de le comprendre, *comme faisant une partie intégrante* de ma charge. J'ai mis au fil de mes réflexions et de mes expériences auprès de ces nombreux patients, durant ces longues années, ces échecs et ces impossibles en lien avec une *non-présence*, un enfermement, et un arrêté intérieur de ces patients. Cet état des lieux, ce diagnostic s'est établi progressivement au fil de ma pratique. Ainsi, et *sachant cela*, ce que je tente de faire dans ce monde de ma consultation, c'est de retrouver les fils, les ressentis, les perceptions, les attitudes, qui permettent de favoriser l'émergence du patient dans un *présent immédiat*. Chaque fois que cela a été possible, alors même que je parle et vais parler ici de passages et de moments qui ne durent que le temps d'un *saisissement*, il est vécu une amélioration clinique, *objectivable*. Comme une perte de poids qui arrive à s'enclencher et à se poursuivre, ou une amélioration tangible d'un bilan biologique ou d'une hémoglobine glycosylée. Ainsi et pour moi, l'expérience intuitive en lien avec une connaissance est devenue une pratique, la pratique est devenue pensée, et la pensée cherche aujourd'hui à se présenter comme une réflexion et un chemin, plus clairement identifiés.

Seule la porte de mon cabinet, témoin et scrutateur de l'éthique en cours, « sait » avec moi, ce que je fais et où je suis ! Elle joue ainsi ici le rôle de l'écho de ce premier vide qui se remplit. Elle m'indique par sa résonnance imaginée, si je me trompe, ou si je suis juste dans cet apprentissage du patient, comme dans une éternelle base arrière de vérification en laquelle demeure toujours en tension, une capacité à recevoir le « je me trompe », le « j'ai mal traduit », ou le « j'ai mal parlé ». Aidé de son rappel cinglant et déporté, je m'aide ainsi de sa capacité de me faire rebondir autrement pour me remettre dans le jeu qui est celui de la présence mais aussi celui d'une vérité voire quelques fois d'une nudité.

Et si cette porte dans mon invention, ma *fantaisie*, joue ce rôle dans un imaginaire de contrôle, c'est qu'il s'agit là de choses sérieuses, qui sont à mon endroit, une capacité ou non à aider un autre être vivant que moi. Et cette action qui encore m'échoie, m'inscrit dans le réel de ma vie.

Plus de fluidité, plus de liens, plus de rythme

Mais à l'écriture, et même si c'est globalement *ainsi* que les choses se passent, dès à présent une réflexion me vient à l'esprit.

Comment puis-je savoir si mes réflexions sont justes, et un peu plus haut, en remontant les nœuds de la corde, en quoi mes perceptions sont-elles justes, et encore un peu plus haut, et remontant encore un peu plus, par quoi puis-je me dire ou penser que mes *sentirs* sont justes ?

Avec le temps du temps qui s'est écoulé, je peux déjà me dire qu'ils sont certainement de moi. Ils me sont intimes, ils se répètent, ils se présentent à moi chaque jour.

Et puis, je peux me dire également que depuis ce premier écrit sur ce premier temps présent en prologue, qui est allé d'un presque oublié à aujourd'hui, je révise, révise, répète et solidifie la connaissance fine et l'exactitude probable de ma référence à moi, qui est celle de ces différents sentir.

Parce que de l'empirisme dans sa répétition, et avec cette intention qui est celle du soin, procède une dépendance qui peut devenir une transcendance. Cherchant à aller plus loin, à atteindre, à trouver des réponses de soin qui font sens, à chaque espoir déçu, à chaque ratage, à chaque réussite semblant factuelle, je suis devenu dépendant du chemin dans cette recherche. Transformé par le chemin et transformant la pratique du chemin.

Parce qu'aujourd'hui je peux penser, et ressentir d'avoir pu être comme initié par la pratique de ces années parcourues, durant lesquelles j'ai recommencé et recommencé, jusqu'à me recommencer moi-même à être, dans ce recommencement. Qu'est-ce à dire ? Est- cela, l'engagement ?

Corps et âme ?

Dans mon travail, j'utilise mon corps, qui est à la fois mon *corpus* et à la fois mon *leib*, et tous deux me servent à travailler. L'un me permet d'être un représentant de moi, l'autre à être en son ressenti dans une vie particulière et un mouvement spécifique de moi. Mon corps devient ainsi comme un corps échogène. Il entre comme en résonance, du moins je le sens ainsi, dans une gamme d'ondes sonores et vibratoires émises par cet autre, le patient. Dans un rythme que je ressens et qui me place en moi, et qui est, comme celui qui prendrait progressivement une autonomie dans *une* création, qui naît d'une liberté, dans ce temps entre-deux.

Ce moi en moi, se trouve d'abord et surtout, à l'endroit que je cherche dans cet immédiat où l'autre se situe en un vrai de lui-même, au-delà et de son paraître, et de ce pour quoi il est là. J'ai cherché, d'où en moi je me suis rapproché, après avoir pu m'être débarrassé de tous ses signaux parasites. Quelque chose essaie de se mettre en écho, entre un vrai de ce que je connais de moi, et cet endroit de lui dans son corps où survit quelque chose d'un vrai de lui, qui émet un signal. Car il s'agit ici, et pour moi thérapeute, d'un endroit qui a survécu, donc d'un endroit qui a résisté, donc d'un endroit qui a recommencé, donc d'un endroit qui est proche d'un authentique ou d'une vérité de lui. Celui qui a, parcelle ou entité, et dans une forme d'ultime rémanence, conservé et l'ébranlement et le souvenir d'un moment *pathique*, comme d'une (é)preuve tangible de son être. Et pour parvenir à l'identifier de mes *sentirs* qui comme des radars le balaient, minutieux et microscopiques dans leurs tracés chevrotants, il me faut trouver son rythme « de base », et m'y accorder. Cet endroit-là résonne en un autrement sous le flot de mes questions ouvertes et de mes phrases mal définies, créant une tension (c'est donc dire, un lien) entre moi qui attend, et lui qui commence à chercher à retrouver l'endroit en lui d'où me répondre. Il cherche, car, au début il entend sans comprendre, d'un point premier d'où communiquer. Au cours de ce début de consultation, il m'a entendu, il m'entend arriver souvent, *trop* souvent, comme en un endroit inhabituel de lui. Dans ce premier temps de la consultation, chaque réponse ou chaque information, ne sont que des mots et des phrases qui ne disent que ce qu'elles disent et taisent ce qu'elles veulent aussi dire. Mais, moi, je poursuis mes phrases ouvertes, mes phrases non terminées, mes phrases qui

ouvrent au possible d'un chemin, autre et non vu, sur les bas-côtés du chemin principal. Le patient m'entend, à la fois dans une réalité tangible et argumentée, mais aussi dans un réel un peu *étrange*, comme faisant un *écho*, qui si on y pense, est bien ce début de tout lien qui se joue en partie de l'espace et du temps.

Et à nouveau dans le rythme que définit ici encore Maldiney⁷¹ :

« Le rythme est existentiel. Un rythme ne se déroule pas dans le temps et l'espace. Il est le générateur de son espace-temps. Il ne s'explique pas en lui, il l'implique. [...] Or, ce rythme, on ne peut l'avoir devant soi. Il n'est pas de l'ordre de l'avoir. Nous sommes au rythme ».

Et citer ici Maldiney dans une de ses réflexions sur le rythme, m'amène à penser à nouveau le rythme de l'humain « comme dans ce quelque chose qu'il n'entend pas et qui pourtant le structure dans le temps ». Je veux parler ici de notre rythme cardiaque, ce toc-toc permanent et in-entendable, horloge de ce temps sans durée qui est notre temps majoritaire. Car de ce temps presque in-entendable, dans son aller et permanent revenir, est né sans doute le sentir d'une horloge intérieure infra-consciente. C'est presque dans ce temps-là qu'il me faut m'inscrire au patient pour lui en être en écho. Un rythme que lui-même n'entend pas, ou plus. Car c'est par ce temps qui est, *comme d'un*, en silence, et dans les variations de ce temps non perçu, que naît la durée du temps qui nous reste et demeure. Ce temps *spécial*, qui est le temps des variations de notre intime, est sans doute aussi celui des variations de notre rythme cardiaque mobilisé par les émotions de notre envie. Et nous sommes lui et moi, dans un en-vie pour un soin, dont la réussite nécessite l'accord de nos métronomes intérieurs. Battre au même rythme que lui, c'est battre avec lui, pratiquant toujours et encore, un *époché* qui précéderait chaque devenir à deux, dans une temporalité, qui quelques fois se compte en secondes. Car ce rythme est l'inattendu de l'attente, il est mouvance, formel et informel, il nous fait acteur et objet, il est et d'un tout et d'un rien en attente d'un tout, il est un instantané de vie suivi d'un vide qui se reprend, il nous figure en vie et en attente de. On peut y rajouter comme le fait Maldiney⁷² à propos du mot

⁷¹ . Maldiney H., *Notes sur le rythme, Penser plus avant*, Chatou, Éditions de la Transparence, 2002, p.20.

⁷² . Maldiney H., *Philosophie, art et existence*, C. Younès, Henri Maldiney Philosophie, art et existence, Paris, La Nuit Surveillée, 2007, p.26.

« Gestaltung », il est « forme en formation ».

Le parler de l'autre en moi

Les phrases deviennent des mots vivants lorsque ceux-ci s'animent de l'envie de créer une suite formant une nouvelle phrase. Et dans ce premier temps-là, mes phrases, mes mouvements, sont là pour permettre à quelque chose que je sens éteint, atone et sans émission, de peut-être de s'éveiller. De s'animer. Cet endroit, c'est comme un endroit que le patient s'empêche, tache aveuglée d'un scotome, celui qui fait que sa voix faiblit, celui qui fait qu'il regarde ailleurs, celui qui peut mouiller ses yeux, celui qui est marqué d'une perte, et de *l'évitement* à la mémoire.

Dans ce travail non purement somatique, aider à la mobilisation ludique du soi du patient, devient un instrument thérapeutique à son service. J'ai parlé à un moment, à propos des échecs thérapeutiques, de patients « arrêtés », en eux devenus, comme figés d'une indicible lourdeur. Cette lourdeur, passe à mon sens, et sans doute, par la perte, ou du moins un déficit de la mentalisation, *d'un espace de jeux* qui est celui qui contient aussi le pluriel de nos « je ». Le patient arrêté, est un patient écrasé, aux capacités associatives réduites, mais toujours potentiellement présentes. Il nous faut parvenir à les lui re-proposer, et pour cela, nous « chauffons et courbons » les mots, jusqu'à que l'un deux, à sa portée, puisse par lui être ramassé, car porteur alors d'une fonction oubliée, celle de l'imaginaire, qui est aussi celle du jeu et de l'espace retrouvé. Comme si soudain de cet espace et de ce champ où il a mis un pied en un de lui moins lourd, il parvenait à libérer une épaule de l'écrasement qu'il vit au quotidien.

Résonner, c'est sentir quand le bruit qui provient de l'autre touche à l'intérieur de mon corps.

J'essaie de suivre le chemin de l'écho, et m'apparaît qu'alors tous mes sens virevoltent, cherchant à s'homogénéiser, et me rendant ainsi le patient dans une forme d'unité. Quant à mes yeux, ils ont l'acuité et la fixité de ceux qui ne

cherchent pas à voir mais à comprendre, et comme j'ai pu déjà le montrer par la description que j'en ai fait, à propos du désir, à propos de l'aller vers ou du besoin, je ne vois pas en cet instant l'autre tel qu'il se présente, je ne vois que les informations que je reçois et qui pourront lui être utiles, quand je les aurai *refigurées*.

Informations brutes et sans dessins, faites d'impressions premières et primaires, recouvrant l'expression de sens eux aussi primaires et in-tangiblement humains, qui sont ceux-là de la désespérance, de la faim, du besoin, de l'amour, de l'acceptation, en somme de celle de la recherche d'une altérité qui les contient toutes. Et même si Heidegger ne l'a ni exprimé, ni écrit, il eut été bien fou de ne point s'en apercevoir ! Par cette obligation qui est comme une dépendance, tout être, a eu, a, et aura besoin d'un rapport d'altérité, que ce soit celle d'un humain, que ce soit celle d'un animal, que ce soit celle d'un groupe fût-il nazi, ou que ce soit celle d'une nature qui nous entoure. Tout autre nous permet et un regard, et un comblement, et une aide à notre contenant, car dans ce temps de l'altérité, nous sommes espace dans un espace, dans le temps d'une possible ou impossible rencontre, formant un ensemble.

Et pour ce qui est de la forme que je perçois dans le cadre de la construction d'une altérité qui se veut soignante, elle prend pour moi, la forme initiatrice d'un premier *laisser se faire*. Comme l'écrit Jean Beaufret,⁷³ dans ce qui pourrait figurer par ses mots le fondement de notre démarche : « C'est l'horizon immuable de toute présence-absence qui est l'essence du changement ».

Et cette forme fond sur moi, et me fonde avec cette première acceptation de l'intime, c'est-à-dire donc dans cet *aussi*, qui accepte de laisser entrer cette forme de l'autre, en cet endroit si loin en moi, si proche en moi et en tous, de l'endroit de la séparation, qui est celui où la chose que l'on tenait, pensant la contrôler jusqu'au bout, soudain nous échappe, soudain disparaît, comme happée par quelque chose de plus fort que notre conscient. C'est un endroit tout près d'un vide où on croit ne plus être et qui *sans doute*, doit contenir un souffle. Juste avant lui est l'endroit de notre nudité d'âme, celui de notre première écriture. À chaque

⁷³ . Beaufret J, *Apprendre de Heidegger, dialogues avec Heidegger*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.

étape, avant celle-ci, je surviens, dans un imperceptible, fournissant la clé du passage vers l'après, lui créant, à l'autre, celui qui face à moi, patiente, un nouveau passage en moi, en des liens qui se trouvent être à mon esprit, mais qui m'obligent pour leur laisser une autonomie de vie, à me débarrasser et à m'alléger d'idées qui sont déjà là et d'*a-priori* statiques, pour permettre et ouvrir à chaque étape de cette identification, le passage qui me rapproche de ce qu'il exhale dans le souffle dans lequel se niche sa souffrance. Car de cette construction de qui il est, de ma compréhension, vient la force qui m'animerait tout au long de son suivi.

À propos de subjectivité

Je m'arrête un instant, car je perçois de mon écrit, une incise sur un sujet que je me réservais d'aborder un peu plus loin, qui est celui de la subjectivité, et qui est celui de la constitution première du « sujet ». En effet un des points qui est mis en cause dans cette sorte « d'ontologie du sensible » à laquelle je m'attache comme dans une forme de défense de l'*a-priori* fondateur du sensible, est celui qui se constitue d'un questionnement à propos de la validité de la subjectivité. Au nom de quoi, puis je écrire que ce que je sens est vrai, et dans ce cadre thérapeutique, ce serait vrai par quoi, et pourquoi ?

Pour ma part je m'interroge sur cette interrogation, car comment concevoir que nous puissions faire fi de toute subjectivité ?

Des hommes peuvent ainsi parler aux hommes, en se prévalant auprès d'eux de ne pas être, eux, des hommes du « on », mais de n'être, de ne parler ou de n'écrire, *que* dans une approche du démontrable scientifique. Ce sont les mêmes peu ou prou, qui nous ont mené aux excès de « l'evidence -base- medecine ». Et si nous pouvons tout à fait admettre que sur un grand panel des interactions au service du soin, ce qui est démontrable techniquement par l'accumulation des faits, reste et doit rester dans une forme d'exigence du fil conducteur de la pratique technique du soin, nous ne pouvons en aucun cas pratiquer en ne prenant en charge dans notre médecine, tout ce qui appartient à l'humain non défini qui est face à nous. En effet ce qu'il va faire, ce qu'il va suivre, ce qu'il va accepter de prendre

comme traitement, dépend d'une ambiance⁷⁴ qui peut modifier le chemin de sa raison. Qui n'est pas la raison du médecin. Et qui doit mettre en plus en jeu, et un questionnement et un essai de modification de ce terreau éminemment sensible et archaïque qui est celui de notre façon de *manger*. Nous, soignant, nous ne pouvons nous priver dans ce cas et au seul profit d'une supposée objectivité, de la richesse phénoménale et fondatrice du « sentir ». Prenons pour nous faire sourire un exemple.

Imaginons comme point de départ, que nos premiers moments de vie soient marqués, à l'aune de ce que nous sentons de notre corps, et de ce que nous ressentons d'un extérieur mal défini en ces moments premiers, que nous identifions et ressentons comme l'information chaude et nourricière du corps qui nous sert de mère, et qui soit du monde qui nous entoure. Soit ! Mais imaginons aussi qu'un jour nous ressentions en même temps de l'impalpable, une ambiance, un quelque chose qui est comme présent et absent, qui ne nous touche pas et que nous ne touchons pas. Ainsi, et alors même que nous n'avons eu aucun contact physique, nous sommes touchés, et nous pouvons être transformé et modifié. Je fais allusion ici, à ce que l'on ne peut voir, qui n'a pas de forme, qui est transparent, qui a la vitesse et l'immédiateté d'un voile qui fond sur nous, et qui n'est enregistrable par aucune caméra de surveillance, fût-elle la plus perfectionnée. Je parle ici donc d'une transmission immatérielle, que notre *nous* d'enfant dans cet exemple premier que je donne, perçoit comme un réel qui s'impose. C'est celui de l'humeur et celui de la disposition intérieure, celui de la tension contenue dans le monde maternel qui l'entoure. Pourquoi cet enfant ne mange-t-il pas ce que cette mère souriante et affectueuse, cherche à lui offrir ?

Pourquoi cet enfant pleure-t-il, hurle-t-il, alors que ses deux parents sont penchés tendrement vers lui ? Pas seulement à cause de ses gaz, mais aussi parfois, par ce qu'il entend dans le silence, ce moment où ils s'en sont voulu l'un l'autre et qui est encore présent à l'intérieur d'eux. Comme aussi la mère dont l'angoisse

⁷⁴ . Est-ce de cela, que Maldiney nous dit, à propos du terme allemand employé par Heidegger ? Il écrit, ainsi, qu'elle « se traduit en français par atmosphère et humeur- ce qui divise l'unité climatique de la *Stimmung* selon l'opposition fort suspecte d'un monde extérieur et d'un monde intérieur n'ayant entre eux que des rapports de causalité, et dénature le sens primordial de l'être au monde, dont les structures ressortissent à l'ordre de la présence et non pas à celui de l'objectivité ». Maldiney H., *Regard, Parole, Espace*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1973, p. 93.

dissimulée, dont la fatigue et le rejet, ne pourront jamais être effacés par le sourire et le ronronnement d'une voix qui dissimule son épuisement. Dans ce que j'écris, de la vie, justement, pas de jugement, mais une chose de la vie qui précède l'entendement et dont les causes identifiées sont hors de portée d'un identifiable commun. Ces choses-là existent donc en premier, et proviennent bien en premier et *d'abord* de nos sentirs, alors que nos yeux ne peuvent rien identifier. Notre subjectivité est donc aussi une empreinte. Une empreinte de sens qui créent un subjectif en une facette dont la vérité nous ressemble et nous mobilise.

Du sentir à la perception

Chacun de nous a ainsi constitué par son expérience de vie, un système perceptif, dans une entité qui comprend à la fois et au moins les effets de la génétique et ceux de l'environnement, et de cette « totalité », chacun de nous a pu généralement construire et utiliser un système qui est sien, et qui est toujours le premier à *lui venir*. Les *sentirs*,⁷⁵ et les perceptions qui en sont une seconde nappe, nous arrivent tout d'abord sans pensée, et sont ce par quoi en premier nous sommes mobilisés. Le début du mouvement de l'action se fait sans bouger, sans encore savoir, et toujours sans décider. Quelque chose de nous s'interdit, comme dans une attente, dans le cours silencieux de notre absence en vie.

Nous allons réagir, à un moment, et si j'entreprends en cet instant soudain de passer des minutes qui vont comme aller plus vite et qui sont plus nombreuses que les minutes de ma vie « normale », je ne le décide pas, je l'accepte en acceptant de répondre à une tension qui m'étreint et me demande réponse. Ainsi et pour revenir au patient, pourquoi ses pieds battent-ils le sol tandis qu'il parle, pourquoi avance-t-il ou recule-t-il sa chaise pendant que je lui parle, à quoi ressemble son ventre distendu, qu'est-ce qui s'exprime de cette partie, du joyeux, du trop joyeux, du triste qui se dissimule, qu'est-ce que je sens, comment je poursuis ? Le chemin se poursuit ainsi en moi, d'étapes en étapes intérieures, et, quelques fois, un

⁷⁵ . « Dans le sentir le sujet sentant s'éprouve soi-même et le monde, soi dans le monde, soi avec le monde ». Straus Erwin., *Du sens des sens*, Grenoble, Jérôme Million, 2000 p 417.

vertige pourrait me prendre *si je réfléchissais* aux espaces que le suivi de cette liane qui passe en ma distance prenable, va me faire parcourir en suivant sa trajectoire. J'ai ainsi d'abord senti, puis ressenti comme en *orientant* presque dans une sujétion, une part de moi se plaçant vers l'appel, puis j'ai commencé à utiliser ce que j'ai reçu comme émanation perceptive d'informations. On le voit je suis discrètement passé ici des sentirs, aux perceptions brutes s'inscrivant dans ma chair, à un début d'organisation qui me permet d'en comprendre le chemin qui révèle et se dessine de l'autre au moment d'une synthèse que je dois faire, et qui elle, forcément, quitte l'espace du sentir et de la perception pour se recomposer en fonction de mes acquis et de mes connaissances présupposées. Oui, mais je n'oublie pas deux faits :

En premier lieu, qu'il y a dès le départ une option imposée par la situation, et c'est celle du soin, ce qui déjà invalide en un endroit une neutralité absolue.

En second lieu, et pour mener jusqu'au bout cette démarche, le système fondateur sensitif qui est le mien se refuse à tout acquis durant presque tout le temps de ce voyage d'inconnance. Je veux dire par là, que je me refuse pendant ce long temps que dure cet instant, à tout attachement à toute idée déjà déposée en moi. Je vis au rythme de mes sursauts ou à ceux de mes pseudo endormissements intérieurs, et je me refuse durant ce temps à une activité autre que celle attachée à la lecture d'un sentir immédiat qui peint d'une nouvelle couleur le tableau qui se compose. Cette subjectivité-là qui me paraît extrême, me semble également pouvoir être celle d'une vraie définition d'une forme d'objectivité dans le support d'une relation humaine. Car de chaque personne en face de moi, les informations que je sens et collecte, font un tableau différent, toujours médié par moi, toujours le plus rigoureusement vérifié *pour* moi. Et c'est dans ce cas-là que je suis le plus rigoureusement objectif pour lui. Pour parvenir à le soigner, car je le rappelle il s'est présenté à moi, et c'est lui qui m'a nommé pour que je puisse essayer de l'aider. Cette subjectivité qui est extrême, qui confine ainsi à une objectivité *engagée* dans ce qui est de son essence, ne se veut jamais *trop poussée*, car elle se vit aussi avec des espaces vides qui permettent, même tout près, de ne point risquer de blesser les intimes, et ainsi de laisser au patient, des champs libres d'exploitation. À me relire, elle semble émaner de moi et se *disposer*, comme une subjectivité jumelle de la sienne, mais au service exclusif de son soin, pris dans une globalité.

Je vis ainsi dans ce deuxième temps, et comme en un *ralenti*, cette essence de sentir qui s'enfonce en moi, me permettant son intégration comme dans une définition de ce qu'est le mouvement, c'est-à-dire dans ce qui est à la fois du temps et de l'espace, simultanément. Dans ce sentir qui est à la fois le mien, seul, le mien à deux, comme dans un intime partagé, le sentir impose le *j'y suis*, avant même la présence qu'il crée et installe à nous. Et dans ce *j'y suis*, il y a un je suis, et il y a un je le suis, et il y a le je suis au bon endroit pour lui.

Ce n'est qu'après, que la perception s'établit. J'ai donc senti, senti encore, mal senti et re-senti, j'ai ramassé, lié, fait un tri aléatoire et vivant, et j'ai laissé s'enfoncer et s'intégrer à ma chair de soignant, chaque idée de lui qui a suivi un sens que j'ai accepté. C'est ce mouvement *décomposé*, en temps, espace et sensation ou émotion, qui est la durée fondatrice du soignant. Et cette *sensation-là*, est forcément vraie pour moi, car elle a pu exister en ce corps qui est le mien. Alors me voici, en tout respect, dépositaire d'un éventail de sensations et de perceptions, que l'autre a créé en moi et qui fait partie ainsi de moi. Ce lien me semble pouvoir être éthique puisque j'ai accompli en premier lieu l'effort d'un essai de respect et de non-imposition de mon subjectif à l'autre, et me suis présenté à lui dans ce que je ressens, comme être le plus possiblement vide de moi. Et cette inscription éthique de l'autre en moi, se fait sur une matière comme vierge, dans une suspension consciente de ce que je sais et de ce que je suis. L'autre s'inscrit par mes sens et à nous deux il m'écrit ce qu'il est, ou plutôt ce que je sens qu'il est, dont le chemin en moi me semble une connaissance s'approchant *d'un vrai* adéquat. Et pour finir ce long descriptif, vient le moment critique, en termes de questionnement d'objectivité, qui est celui qui pourrait m'être posé, si l'on me demandait, ce que *je pense* de lui. Je vais essayer d'y répondre.

Tant que mes informations reçues comme des impacts successifs puis comme des photos passées sous une loupe, sont validées une à une par le chemin qu'elles prennent en moi, je suis bien, pour moi, dans une forme d'objectivité provenant de l'extra-vagance de ma sensibilité poussée au plus loin de mon possible, c'est-à-dire, tout près d'un inconnu de moi. Admettons ma façon de le présenter ainsi. Mais lorsque je résume toutes ces informations, lorsque je parle de lui, on pourra alors bien me dire en ce cas, qu'il s'agit bien d'une subjectivité qui m'est propre et qui m'appartient, non ? Oui et non, car les deux qui sont dans un presque même temps, se passent en deux espaces différents. Je me sens curieusement toujours

timide à parler de ce quelqu'un patient, comme si, même ce que j'ai ressenti de lui ne me permettait pas d'avoir un avis sur lui. Alors même que j'ai fixé et intensément perçu de lui chaque plan arrêté de ma prise photographique, je le laisse *sans prise* et me laisse continuer de vivre avec lui dans un mouvement.

Ainsi je n'ai pas d'avis, je ne sais pas, je ne pourrais pas parler de lui hors de sa présence, je n'ai appris de fait, qu'une seule chose de lui.

C'est à être avec lui quand il est là. À m'adapter à lui quand il est là, différent de la précédente fois, à être auprès de la présence de lui en moi, pour sentir et provoquer l'ouverture quand il ne va pas, oui cela je peux le dire de lui, quand je le vis, dans ce temps du réel. Ou sinon, je ne sais pas, j'oublie même que je sais pouvoir savoir, je ne suis moi et dans ma possibilité à être avec lui, que quand il est là. On le voit, rien ne s'inscrit, tout demeure, prêt toujours à être mobilisé de l'instant et de la rencontre. Je le répète ainsi, être avec, c'est être sans décider de soi, car le moment, le combat, et la façon de combattre, c'est le patient qui nous l'impose.

Je propose donc, pour terminer, d'identifier ce que j'ai décrit, bien que toujours ouvert à discussion, comme un chemin qui se définit comme celui d'une phénoménologie clinique, dont la fondation serait celle de la surrection d'un sensible et de son paraître au corps, en présence de l'autre à soigner. L'objectivité absolue me paraît incompatible avec le mot soin, dans le cadre particulier de la rencontre. Nous pouvons seulement espérer être, et c'est cela que j'ai voulu montrer, au plus près du patient de nos sens, mais aussi, comme détaché au plus de notre subjectivité qui se vit ici seulement, en un instrument au service de l'autre.

Cela peut vouloir aussi dire, qu'en soin, l'objectivité la plus absolue et de ce fait peut-être la plus éthique, est celle que nous laissons *également* à la réceptivité la plus ouverte et la plus libre de nos sens et de nos perceptions. Nous mettons ainsi donc en jeu au quotidien de notre pratique et l'acceptation de nos sentis, et ce qui en procède naturellement, qui est le fait d'être ouvert et de recevoir. Pour favoriser ce lien humain et thérapeutique, et par le vécu du phénomène qui est celui souhaité de l'apparaître vrai de l'autre, dans un évènement qui surgit comme de nulle part et dont nous ne savons qu'en partie le comment et le pourquoi. Nous restons ainsi dans cette ouverture à un indéterminé et dans une détermination qui

restera en dernier lieu du moins toujours thérapeutique. De nos sentis à nos perceptions, et celles-ci en un état non dénaturé, peut se faire le lien avec ce lieu commun à tous, qui est celui de nos originaires, et celui d'une ouverture désirée.

Et je reprends ici mon cours descriptif.

Comment essayer qu'il se surgisse à lui

Et si dans cet engouffrement de ressentis je raisonnais, alors je m'arrêterais, car les limites aussitôt s'imposent de nos possibilités. Aussi mon regard ne s'arrête pas, ne se fige pas, ne se fixe pas. Je vois sans voir, dans un travelling pénétrant de l'étendue de l'autre qui est là. Et pour le rejoindre, pour qu'il ait moins peur de bouger, pour qu'il se sente ensemble *comme naturellement*, souvent je me défais, c'est-à-dire que soudain je me revois, je me sens dans un temps moi aussi, où je me souviens d'où je viens. Et si le patient hésite, si je vois ou je sens qu'il a trop peur, plutôt que lui donner ma chemise dans un geste qui comprend comme une représentation d'un sacré de soi, moi, je préfère « enlever la mienne » pour me montrer dans une nudité d'âme, et peut-être ainsi lui proposer qu'il se voie, nu et tranquille en me voyant. Sans jugement, sans interdit, dans une symétrie d'êtres, qui n'est jamais une symétrie de fonction. Il y a là un cadeau, qui est celui d'une proposition parlée d'homme à homme ou d'homme à femme, et ce sans nulle donation (ce qui ne veut pas dire sans poids à porter), sinon celle de la volonté d'une expérience à deux, dans un mouvement de passage qui peut quelques fois renouer ou ré-atrapper une flamme d'un soi, un quelque chose de vivant qui le réveille. Je me penche vers lui, je descends vers lui, je peux m'agenouiller sans le faire et sans le supplier, juste pour être à la hauteur de qui il est quand fatigué ou épuisé, il vient pour se dire. Je ne peux y aller pour lui, je ne peux le forcer à y aller, je ne peux lui faire peur pour qu'il y aille, je peux seulement le rejoindre, l'attendre, nu et réuni de nos nudités temporelles dans l'instant qui se vit et s'attend de vivre. Et comme proche du rien et de son empêché, je finis par dire, d'une manière ou l'autre, bon, je suis là, ouvert et prêt à recevoir, je t'attends, c'est quand tu veux, c'est quand tu peux.

On y va ? Parfois, c'est difficile.

Ce que je veux signifier par ces phrases c'est qu'à un moment, dans une consultation qui s'est bien construite et qui s'est déroulée pour moi, comme je l'ai raconté plus haut, et alors que des choses s'émettent, se passent et se transmettent, il arrive que rien ne bouge en apparence, et que le patient reste accroché comme au *prêt* de sa présence physique, et à une forme d'absence d'un existant dans la rencontre. Alors de tous les instruments de moi que j'ai déjà utilisés semble-t-il en vain, pour obtenir de lui un geste qui signifie l'acceptation de l'équipe de nous deux, il me reste encore ma peau. Je comprends en cet instant, que le patient n'arrive pas à quitter la peur d'abandonner le dernier refuge interne, qu'il ne me voit pas, ou me voit mal, ou en est empêché. Toujours la peur, les peurs de perdre le peu qu'il a. Comme si j'étais moi aussi, « du côté de ceux qui ont », et que je ne pouvais pas le comprendre. Je vais alors simplement dire et signifier, voici jusqu'où je vais pour être avec vous dans ma volonté de vous aider. Mon ton à l'orée de ce dernier instant change, je fais des pauses entre les bouts de phrases, comme avec des phrases qui avancent lentement, en attendant d'être complétées par lui ; je parle de la vraie vie qui est souvent celle des douleurs qu'on retient, en des exemples simples. Comme si j'enlevais le veston que je ne porte pas, dénouais la cravate que je ne mets pas, comme si je pouvais jusqu'à enlever ma chemise, pour signifier que moi aussi, j'ai ma nudité, moi aussi j'ai un rien et un petit et de la douleur en moi. Sans mot, avec les yeux, en un vécu intérieur et en un *penché vers*.

Que l'on m'entende, si cette méthode comprend en elle quelque chose qui a certainement aussi à faire *avec l'amour*, elle représente un outil parmi les autres de mon engagement à son service, qui en premier est essai de *ralliement*. C'est le dernier outil que j'utilise dans le cadre de ce temps de consultation, quand je n'ai plus que le choix d'aller *un peu* plus loin et qui est façon de dire que la vie de l'homme ou de la femme qu'ils sont, différente de la mienne peut-être, ne me fait pas oublier que je suis lié à lui, que je m'en souviens, prêt à me montrer sans le dire en notre état commun d'humains, c'est-à-dire égaux devant l'immensité de nos incompréhensions, et que je sais que mon savoir qui peut lui être utile, n'est *qu'un peu* devant l'immensité possible de ses douleurs. Et si je reste médecin, assis face à lui, mon intériorité lui montre que je me souviens aussi de ma nudité et de ma vérité d'humain et qu'en cet endroit non différent de lui, nous nous

rapprochons.

Être nu, c'est ainsi montrer que l'on n'oublie pas le presque rien d'où l'on vient. Et que dans ce presque rien, se niche toujours quelque chose qui peut être atteint. Et cette humilité, comme je l'écrivais est combattante. Elle n'est pas piété, elle est courage à soi et à l'autre pour que puisse se créer cette première attache des mains, ce premier serment symbolique. Se pose quand même la question de la validité éthique de ce « dénuement ». Se raconter dans une forme d'expression et sans dire de son réel, se montrer et raconter l'autre d'une façon qui lui est accessible, est le résultat d'une volonté et d'une forme de technique, qui se représente d'elle-même. Se pose alors une question éthique, qui est celle des limites que l'on respecte et s'impose en tant que soignant. Cette question-là, je l'ai retournée très souvent en moi, en me décomposant, et en me recomposant. J'ai appris à faire avec la perte, avec la peine vivante et l'acceptation de ne pas pouvoir, ne serait-ce qu'un instant aider l'autre perdu dans sa solitude somatique, à « sortir » d'un endroit en lui enfermé. Certains sont peut-être impossibles à aider, mais il me semble de ma responsabilité d'essayer, et de chercher encore comment y parvenir. Et j'essaie encore, et si je n'y parviens pas, j'essaie encore dans une intériorité et une volonté qui sont celles *rationnelles* d'un chercheur de soin.

Et il me reste, pour revenir et finir cette consultation-là, ce moment précis et dramatique, que je sens être celui d'une consultation qui est en train de se perdre, qui est celle d'un patient qui va disparaître et risquer de voir s'écouler peut-être le peu de courage qu'il lui reste encore. Alors s'impose à moi dans ces silences qui s'alourdissent et se figent, d'essayer de remettre un peu de vie avant la séparation, de parler de quelque chose de sa vie, de parler de quelque chose dont j'ai compris au cours des instants précédents qu'elle avait quelque importance pour lui. Et en ce moment-là, je parle comme dans une nudité d'écho et presque d'essence, où tout peut se dire au rythme de chacun. Et dans ce dernier moment si je parle de ma voix, je le fais alors dans la gamme de ses mots, dans ses propres sons et sa fréquence tonale, je parle de choses qui sont en sa proximité. Ces choses, qui sont de la vie, comme on dit, des enfants, du jardin, des montagnes, de l'après, de l'ailleurs ... sont toujours celles qui sont d'un temps ancien, proche de l'intime qui lui fait du bien. Comme si on parlait enfin, au dernier des instants, des choses vraies, de la vraie vie, celle qui donne espoir.

Parler comme il parle, choisir des mots qui lui sont proches, oser des comparaisons et des métaphores qu'il peut comprendre et faire siennes, passer par l'imaginaire qui peut permettre des liens, pour qu'il se laisse entraîner, tout m'est comme un prêt tendu vers sa main décharnée. Et lorsqu'après de longs silences, et d'essais qui retombent comme des flaques sur l'asphalte aride des déchirures d'âmes, je sens que je ne peux aller plus loin dans cette nudité d'être que je suis ici, quand on sent tous les deux presque en même temps que ma tension monte et me prédispose à l'instant d'après qui est l'acte d'une séparation dans une distance qui n'a pu se réduire, je me reprends et me redéfinit à moi-même, exprime déjà d'un regard qui a pris du champ comme une esquisse de déception, et en une façon de me reculer sur mon siège comme déjà prêt à son départ, ma plume ou mon stylo ressurgissent pour parapher une ordonnance dont je sais l'inutilité, quand tout se précipite dans cette séparation dont nous entendons déjà le pas, alors là, comme dans un ralenti impressionnant, mais aussi comme dans une avidité féline, soudain sa main sort et prend, à peine vue déjà invisible et serrant en elle un caillou ramassé. Il a ramassé quelque chose de mon dit ou de mon exprimé. Le film soudain change, le patient bouge, encore apeuré, mais déjà ravi d'avoir osé, ouvre les jambes, se penche en avant, offre sa poitrine qui déjà est moins nue, comme soudainement habillée et fière d'avoir un instant triomphé de sa peur. Il a dit un mot, quelques mots, vrais, qui disent qu'il a accepté de prendre, et de ramasser comme dans un cueillir ces phrases, ces idées ces mots en attente et déjà disposés à leur dernière chute ; c'est comme si pour cela, il courait alors hors de sa cabane en y revenant aussi vite, mais en restant sur le pas de sa porte, prêt(e) à se refermer mais aussi attentif à l'aventure possible de l'ouverture. Il dit un mot de plus, qui porte une envie, un souffle, quelque chose de vivant qui dit toujours, d'accord, je veux bien, « on y va ».

C'est comme si *nous* accouchions d'un temps d'un nouveau type, alourdi car rempli d'un deux, mais également d'un temps vif et puissant. Un temps qui bouge à chaque fois avec tout de lui, comme un temps de mère d'enfants qui est tout d'un et un de tous.

Car tôt ou tard je sais que j'irai avec lui. Alors une part de moi m'attend, déjà vieille de son savoir et sage du spectacle des agitations diverses qui finiront par passer par son filtre. Et moi, dans mon chemin en avance j'attends l'autre, car s'il bouge, s'il vient, j'irai avec lui sur ce chemin, mais *aussi*, avec l'autre de moi.

« Nous sommes passibles de l'imprévisible, c'est cette capacité infinie d'ouverture, de celui qui est là, « attendant, attendant, n'attendant rien » comme Nietzsche à Sils Maria et que nous appelions transpassabilité⁷⁶. »

Et si lui me procure l'occasion de ce voyage, et que je lui permets les conditions de son voyage, il ne peut commencer *pour de vrai*, qu'après cet « événement-avènement ».

Nous allons avancer en remontant son temps. Va suivre alors en cette seconde étape, celle qui s'installe après le sceau, le nouveau du départ de la rencontre. Qui va commencer en recommençant, partant d'un même endroit, sans savoir si le chemin en sera identique.

Chemins 2. Repartir à la source, au bruit, à la présence

Deuxième départ

« Le mouvement perçu à l'état naissant est toujours un mouvement qui va quelque part. Ce qui est absurde pour le physicien qui définit le mouvement non par le terme vers lequel il va, mais par ses antécédents. Le mouvement perçu est plutôt un mouvement qui va de son point d'arrivée à son point de départ. »⁷⁷

Raisonner, au commencement et dans la vie de ma clinique, c'est commencer par sentir, à peine le patient entré, l'effet que son bruit *m'a* fait, dans cet entre-deux de mon corps, ni perdu, ni présent, et comme dans une indication et une absence.

Car c'est à partir de ce, de ces bruits dont les impacts se font une place en moi, je veux bien dire en mon corps résonnant, que l'intelligible commence son travail, qui est dans un premier temps le recouvrement d'informations encore floues, bien

⁷⁶ . Maldiney H., *Phf, ibid*, p.419.

⁷⁷ . Merleau-Ponty, M., *La Nature. Notes de cours du Collège de France*, Paris, Seuil, 1995 p. 204.

que certaines saillies soient immédiatement préhensibles, comme dans un ramassage de brindilles portant du sens, et permettant des sauts déductifs. Les données accumulées par l'expérience m'indiquent souvent où il me faut me rechercher en moi, et, en un endroit classé depuis longtemps, dénicher comme *une fiche* où quelqu'un que j'ai déjà connu, étrangement proche de celui qui me fait face, a pu déposer, une trace, en attente d'être éveillée.

Se fait donc un travail de cohésion entre un faisceau d'informations officielles (dossiers, examens, imagerie, histoire contée), et une information qui m'est alors indispensable du qui probable du sujet se trouve en face de moi.

Car et j'ai omis de le préciser, je n'entends vraiment et commence à croire les informations officielles, que si je suis parvenu à valider à mes yeux l'officialité de sujet de celui que je vais essayer de servir, comme dans une qualité de résonance qui émane de lui. Quelque chose ici me paraît déjà comme une fondation de la possibilité du lien thérapeutique, et c'est cette mise en accord avec la musique, le tempo et le rythme de l'autre qui me semble alors le début d'une histoire qui peut exister.

Comme nous le savons tous, mais peut-être l'oublions nous trop souvent, nous soignants, nous *sommes*, c'est nous qui le disons.

Et si le patient dit, je suis chez le médecin, de ce premier « je suis », doit naturellement en découler un autre, le je suis du médecin, et non pas seulement le j'y suis, à mon poste, et dans ce que je représente.

La médecine que je pratique ne peut se permettre cela, car elle est aussi, et pour beaucoup, une médecine d'écoute et d'essais d'encouragement et de motivation, et donc également aussi, une médecine d'échos.

La rencontre, qui à un moment où à un autre aura comme tâche d'*entraîner* en une marche à deux, devra passer nécessairement par une étape qui prendra plus ou moins de temps, qui est celle des sentis et de l'observation, et celui d'un temps partagé dans une subjectivation que les sens et l'émotion introduisent. Par entraîner, j'entends un mouvement, une marche, une danse, une gigue, à deux accordés. Dans une forme donc d'union qui dans certains cas dépasse les visibles et les représentations.

Alors comme je l'ai déjà écrit, il me faut commencer par m'accorder à ce qu'il est, là où il est, dans une éthique du naturel, une éthique du propre à soi, une éthique en accord à l'intangible de lui. Cette éthique-là nécessite un regard, mobile et adaptatif, mais pour pouvoir en faire une éthique phénoménologique de soin, elle nécessite quelque chose de plus qui permet, aussi, un *accompagnement*.

Et si l'éthique commence dès avant l'ouverture de la porte du cabinet, elle se poursuit dans une réception à l'autre, par un sur-mesure de l'écoute et de l'attention provenant du positionnement précis à l'intérieur du soignant, et par la façon dont ses sens vont décrypter et emmagasiner les *vraies informations* du vrai patient (qui se confond avec le patient présent et s'en distingue). S'introduit à nouveau ici la question du vrai, c'est-à-dire donc, celle d'une *adéquation*, comme préalable d'un sur-mesure à la construction du soin. Le filet de sécurité et la trame exploratrice et soutenante, seraient alors apportés par les sentis et les perceptions.

En quoi cette façon d'être en consultation est-elle justifiée ? Pourquoi avoir pris ce parti engagé et cette confiance dans la tangibilité de cette démarche première ?

En premier elle partage un *humain*. Et je cite ici Husserl⁷⁸

« Toute activité de connaissance a toujours pour sol universel un monde ; et cela désigne en premier lieu un sol de croyance passive universelle en l'être », celui-là même qui justifie la création du néologisme du terme « croyance-mère » (*Ürglaube*) ou de « croyance originaire » (*Urdoxa*). »

Issu de cette introduction husserlienne, Merleau-Ponty⁷⁹ tire le concept ou l'idée de la *foi perceptive* qui inscrit au-delà du réflexif et du thématique, l'immédiateté d'une confiance et d'un lien autre, profond, quasi invisible car si

⁷⁸ . Husserl. E., *Idées directrices pour une phénoménologie* (1913), Seuil, Paris, 1950, § 104 : p. 358 : « il faut une expression propre qui tienne compte de cette position à part et qui efface toute référence à cette tendance commune à mettre la certitude sur le même plan que les autres modes de la croyance. Nous introduisons le terme de *croyance-mère* (*Urglaube*) ou de *proto-doxa* (*Urdoxa*) : il permet de marquer de façon adéquate la référence intentionnelle que nous avons souligné de toutes les « modalités de croyance » à la croyance mère ».

⁷⁹ . Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, tel Gallimard, 2016 « La foi perceptive et la réflexion » (cit. p. 57).

présent qu'on ne le remarque plus, fondateur dans notre état au monde. Cette confiance, dans les années qui ont mené à mon soin, a été perçue, envisagée, discutée, et décidée. Encore fallait-il l'explorer.

Et si elle touche le fondamental de l'humain dans sa relation au monde, il me fallait et la contenir et la valider dans ce monde du soin.

Et en ce qui le concerne, et dans cet inébranlable apparent de la « foi perceptible », la question sécuritaire vient à l'esprit en premier : puis-je me tromper et s'il m'arrive de me tromper, en suivant cette voie de la perception, est-ce que les conséquences en pratique peuvent être dommageables pour le patient, et enfin est-ce qu'il m'arrive de ne pas pouvoir aider un patient ?

Indubitablement oui, mais cela, en rien, n'ampute à mes yeux la validité de la démarche. Car toute perception est faillible possiblement à l'écoute de l'autre, même si elle est validée à nos propres yeux. Et je dirais aussi, que dans ce cas-là, cela m'apparaît comme une heureuse opportunité, car face à nos limites ou à nos approximations, nous aurons la chance de pouvoir créer un chemin qui peut se poursuivre, au-delà de nos yeux portés. Je suis homme et humain comme mes patients même si nous le sommes en cet instant, sur ce mode asymétrique qui est généré par la plainte et l'essai de soin.

Dans cette implication et dans cette attitude, la mesure se situe dans le relatif et n'a pas comme but l'absolu, c'est-à-dire la certitude et de la raison et de la réussite avec tous les patients qui se présentent.

En second lieu, les conséquences d'une toujours possible erreur d'interprétation ou de validité de mes sens et ma façon de recevoir, n'ont pas d'effet sur mes conduites techniques sécurisées. Elles n'ont effet que sur la qualité du lien thérapeutique, lien qui permet un aller plus loin dans la possibilité du soin. Il n'y a, à mon sens et dans ce cas, que la conséquence qui est celle d'une chance de moins donnée au patient de réussir, ce qui reste toujours difficile pour moi, mais que j'accepte car sans ces limites intégrées, il n'y a pas de soin possible.

Ainsi des patients avec qui cela ne marche pas, j'en rencontre toutes les semaines.

Mais ceux avec qui cela marche, j'en rencontre tous les jours. Peut-être plus,

sans doute plus, qu'en faisant autrement, c'est-à-dire en employant les « il faut que », les « il faut être raisonnable » et en distribuant des régimes ronéotypés comme on le disait dans le temps. D'ailleurs le mot qui m'est venu ici est le mot de « faire », et dans ma pratique de consultation, il s'agit sans doute, de « faire ensemble et à deux », mais aussi et probablement d'être, ensemble.

Restaurer la vie d'aujourd'hui qui porte la vie d'hier

Je reçois des patients qui pour la plupart sont en échec de leurs tentatives préalables, soit à propos du poids, soit à propos du diabète soit à propos des deux. Et souvent à les entendre raconter, j'ai cette impression lorsqu'ils décrivent leur expérience, que quelque chose d'eux n'était pas solidaire, n'était pas comme en couple, avec l'action qu'ils avaient voulu mener, comme si ce qu'ils avaient *fait* était d'écouter le mieux possible ce qu'il leur avait été conseillé. Seulement. Ce moment identifié ainsi, explique pour moi, et ce, même avant la qualité du régime mis en œuvre, l'*indisponibilité* au vécu d'une possible réussite.

Le lien d'unicité avec quelque chose de soi, est pour le patient la pierre angulaire de la construction qui suivra. Et ce lien réactivé tient son possible de ce retour comme au brut de la philosophie, je veux parler d'un retour à une essence qui dépasse celle du moi, et qui s'impose comme un fait fondateur d'où partent les humains. Et en particulier, ces deux-là en consultation, et qui sont de part et d'autre de ce bureau.

Il est nécessaire que les patients soient *avec eux-mêmes*, pour pouvoir intégrer, décider et agir pour leur bien. Il me faut donc, sur ce chemin thérapeutique, leur permettre de se retrouver, de s'authentifier à leurs yeux, et les soutenir quand cela est possible. Ils ne se rendent souvent compte qu'en cours de consultation, ou en repartant, qu'ils s'étaient quittés eux-mêmes.

Il leur faut ainsi, d'abord retrouver leur eux-mêmes, c'est-à-dire ce qui demeure d'eux intact ou presque intact, dans la richesse passée du *leur*, enfant et authentique. Ma pratique, qui me semble de principes *phénoménologique*, cherche alors à rejoindre en l'identifiant ce mouvant perpétuel qu'est la vie et la

représentation que le patient en a. Force est de constater, qu'en ce point quelques fois le patient ne bouge presque plus et n'a plus de représentation à soi. Ma première tentative est de restaurer, d'aider à reconstruire au moins a minima, pour que quelque chose de personnel, dégageant ainsi un peu de chaleur et d'expansion, puisse être vécu par le patient comme un retour à un réservoir primordial de forces, *avant* de lui demander de réaménager par l'effort ses comportements et ses choix au service de sa santé. Car, ce premier pas sans doute éthique, n'est pas de l'ordre d'un non naturel, d'un idéalisé, ou d'un transcendant à la piété. Il s'agit simplement pour moi, en partant de l'ensemble *sensitif puis perceptif* que l'autre a créé en moi, de m'essayer à une possible réparation première qui est dans celle d'une première sollicitude⁸⁰, celle du moment qui précède celui de la mise en route. Pour ce qui est du patient, il s'agit de la perception d'un meilleur, d'une suspension « à son malheur », et de la réalisation soulagée d'un premier *déposé*. Et se poursuit ici, dans une mise en œuvre thérapeutique qui s'impose à elle-même, la mise en pratique de l'idée de Paul Ricœur à propos de la notion de la sollicitude, et qu'il décrit comme inhérente à un état de *réciprocité*. Cette réciprocité est celle du thérapeute que je suis : de cette sollicitude multiple, j'aide certes le patient à se devenir un peu plus *vaillant* et quelque peu *restauré* à lui-même, mais il me rend de ma sollicitude, en m'aidant ainsi, de sa force renouée et en partie retrouvée, à mettre en œuvre le soin que je pourrai lui proposer.

Un point d'appui fixe

Ce point de fixation d'être, ce point d'appui qui est aussi celui de la construction thérapeutique, est un point sans temps, un point qui a défié le temps, un point de naissance du désir dans son intégrité, un point qui ne bouge pas, créateur et point de départ du mouvement. Car c'est le point où en l'espace du démunis, l'autre reçoit.

⁸⁰. Ricœur P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1996, p.226. « La sollicitude est précisément la capacité que nous avons de reconnaître autrui comme une singularité qui aspire aussi et de façon légitime à la vie bonne, à l'estime de lui-même donc à l'initiative ». « C'est peut-être là l'épreuve suprême de la sollicitude, que l'inégalité de puissance vienne à être compensée par une authentique réciprocité dans l'échange, laquelle, à l'heure de l'agonie, se réfugie dans le murmure partagé des voix ou l'étreinte débile des mains qui se serrent ».

C'est de cette zone que naît ce qui nous reconnaît et par quoi l'on se reconnaît. Dans la plupart des cas de mes rencontres, cette zone même cachée, même en apparence disparue, existe toujours. C'est celle que l'on ressent quand un espace de nous est touché d'une douceur qui lui permet de s'ouvrir et de se déposer. C'est aussi l'espace d'un besoin, mis à jour.

Et les gens qui n'ont plus de force, ceux qui sont arrivés à une forme d'automatisation sourde de fonctionnement et de vécu d'eux-mêmes, cachent néanmoins et souvent, par devers eux, *une* dernière zone, où un vrai d'eux en eux, cache les dernières pièces d'un vieux trésor oublié. Là dorment encore, et d'une tangibilité encore stable, leurs vraies rations de la survie, celles qui rendent toujours possibles, les joies de la vraie vie.

Ces patients se sont installés et ce depuis quelques fois longtemps, dans un mécanisme qui certes, au départ était auto-protecteur, ce qui leur permet de continuer de fonctionner et de produire ; et qui permet la survie du corps, du corps action, c'est-à-dire d'un corps sans chair.

Et ils me racontent, et se racontent ainsi et sans le savoir, tout préoccupés qu'ils sont, de montrer qu'ils ont compris ce qui leur fallait faire, qu'ils ont de la bonne volonté, qu'ils ont suivi, qu'ils ont du courage et de la ténacité, et qu'ils ont suivi, sans résultat, les prescriptions.

Mais après avoir appris à entendre d'où ils émettent leur son propre, c'est-à-dire de cet endroit qui se situe dans leur voix, j'entends qu'ils sont restés comme séparés d'une cloison d'eux-mêmes, comme sans contact avec la chair d'un corps vécu sans émotions. Comme si tout devait se faire et se poursuivre dans la normalité ténébreuse d'un silence qui s'impose.

Et pourtant, l'essence du mouvement, d'eux ou de lui, et la possibilité d'une reprise d'un mouvement se trouve également là, en même temps ! C'est ici et dans ce fermé qu'est leur présence au possible. Il me faut alors essayer de leur faire entendre, leur faire sentir puis comprendre, le leur faire re-trouver, être médiateur par ma proximité millimétrique intérieure, pour pouvoir les guider, et les aider à leur faire toucher (je parle de leur *propre présence*), pour qu'ils en fassent ce qu'il en veulent, et même ne rien en faire s'ils le désirent, serait *aussi* bien. S'ils peuvent se sentir, et se savoir à nouveau être là, ils pourront un jour, peut-être, s'ils trouvent

leur heure, se remettre en route. Cela demande du temps en consultation pour ainsi amener celui-ci ou celle-là à se rejoindre en cet ici, après tant de temps passé sans se savoir.

Mon corps, mes phrases expriment un ton et une ambiance. Je suis à ce moment comme un flûteur de serpent, je mouline de la mélodie de mes mots aguicheurs et ensorcelants, pour tenter d'amener l'autre enfermé au moins jusqu'à sa fenêtre grillagée. Et je revois ici des images de mon enfance, avec ces drôles d'hommes enturbannés et en djellabas, soufflant dans une flute suraiguë d'où sortaient des sons qui attiraient les femmes, le visage collé à la grille du moucharabié, craintives de soleil et avides de liberté. Ces hommes-là, les joueurs de flûte, n'avaient sans doute presque rien, mais ils possédaient par ce rien la liberté, celle du mouvement et celle de l'envie, allant de quartiers en quartiers, sillonnant dans l'imaginaire le pays. Comme s'ils faisaient plus que vendre de la pacotille après avoir fait lever un serpent, et comme si dans leur geste, se trouvaient et la vie telle qu'elle était dans sa nécessité, et la vie telle qu'elle pourrait être, si nous vivions accompagnés de nous. Me revient ce souvenir d'un élan au féminin, de la beauté et la magie qui attiraient les femmes et les enfants, alors que les hommes agacés, toujours ricanaient et méprisaient. Quelque chose dans cette scène, parlait un langage que les hommes ne comprenaient pas.

Ainsi en est-il pour le patient. Il me faut suggérer et faire appel à ce qui échappe à sa prison. Ce que j'appelle « mes bruits », divers, variés, ayant un son proche de ce qu'il émet, restent ainsi dans une volonté de transmission et de relation perceptive. Ces bruits doivent *l'évoquer*, lui, parler de lui, et lui faire résonner comme dans un écho ce quelque chose qu'il a connu, dont progressivement il se souvient et qui lui rappelle quelque chose d'autre et de plus libre de lui, comme une mélodie si ancienne qu'il pensait avoir oubliée, et qui peut (*voilà ça commence*) soudain, à lui, revenir. Les sons, et les informations qu'ils transmettent bien au-delà de ce qu'ils disent ou montrent, nous ramènent à une des origines du mouvement qui va vers, une fois acquis en nous. Il s'agit là de ce qui a constitué nos premières perceptions. Nous allons, vers un bruit qui nous ressemble.

Et il me faut donc continuer de parler et de proposer des phrases, dont la logique immédiate échappe au patient. Il est là encore tenu par le désir qui l'a fait se déplacer, croyant, seulement et encore, à ce désir officiel qui a pris la forme d'une

action pour sa santé. Il se dit prêt à vouloir suivre, à vouloir faire et réussir, simplement, et c'est heureusement le cas pour beaucoup d'entre-eux. Mais pour ceux-ci, ceux dont je parle depuis un moment, et que je rencontre aussi, les choses qu'ils vivent quand ils disent vouloir *faire*, s'écrivent dans un empêché d'action ou de résultat.

J'essaie, pour ces statufiés, des phrases qui sont celles de mon déroulé logique, et qui est celui d'une remontée aux faits. Je fais mienne, une méthode qui essaie de remonter vers une source. Par ce que j'ai compris de son fonctionnement à lui, au travers de mes perceptions intactes, qui m'indiquent un chemin à suivre sans me tromper, comme dans un lien entre mon corps et sa chair qui contient. J'essaie ainsi d'induire et de favoriser un mouvement, un aller-vers du patient vers lui-même, au travers de mon moi de passage. En gardant cette idée, que de lui demeure une étincelle possible dans un dépôt oublié. Et si j'entends que ce que je décris paraît fort et à peine peut-être cernable, c'est pourtant ainsi que les choses existent.

Souvenirs d'une chair

Par exemple, dans ce moment qui me revient à l'esprit et que je revis, lorsque je pose cette question qui fait sursauter ce patient obèse qui a tout tenté, tout suivi dit-il et se dit-il, tout obéi, sans l'ombre d'une réussite de sa tentative d'amaigrissement.

Cet homme d'à peine 1m 68 et 132 kilos, et qui pesait déjà plus de 100 kilos à l'âge de 18 ans, exprime à 37 ans quelque chose d'une volonté d'un dernier essai, tout en disant et en me répétant qu'il a tout fait, tout-tout fait, qu'il a tout suivi et que tout cela ne sert à rien, car je ne lui propose rien de nouveau à suivre ! Il a cette forme d'agressivité tendue à mon égard, comme celle que créent et l'envie et la peur. Pendant qu'il parle, en cet instant, je pense à sa vie d'ingénieur à L'IGN (Institut National de Géographie), à sa vie dans le 9-4, à sa solitude d'homme célibataire, je le vis en moi, me demande ce que j'en ressens comme impossible, et j'arrive alors en moi, en une idée-synthèse *in vivo*, de ce qu'il *lui* reste de l'envie. Je m'imagine dans sa vie, la ressens, me questionne, comprend à quel

point croire à quelque chose est devenu douloureux pour lui, et je me demande alors ce qui est encore de lui, dans une vie qui lui reste intacte ? Qu'est-ce qui dans sa vie, pourrait le faire se rhabiller pour aller à la rencontre de..., quel désir pourrait *l'animer*, lui qui mange sans désir depuis si longtemps et que j'imagine sans touchers et sans caresses, me sentant alors comme dans l'accueil d'un grand frère matriciel.

Et si je me permets beaucoup sur ces chemins que je sillonne dans mon esprit, c'est pour ne point me perdre et c'est aussi pour ne point le perdre, et suivre ainsi, et malgré ses mots jetés, le sentir qui mène à l'idée de lui, *en vie* et en moi. Et c'est ainsi que je finis par dire à haute voix, en lui posant la question suivante :

« Est-ce qu'il y a, pensez-vous, dans votre vie d'aujourd'hui, quelque chose que vous aimez plus que tout, pour laquelle vous continuez de ressentir un *vrai désir*, quelque chose qui vous ferait descendre la nuit de chez vous ? »

Il répond immédiatement, comme piqué d'un sursaut, avec une certitude et une rapidité telle qu'il soulève dans cet instant d'affirmation, ses grosses fesses au-dessus du fauteuil, en jetant sa réponse comme dans une déclamation :

« Les mangues, les mangues que je mangeais à la Réunion, pas celles d'ici, les mangues que ma mère achetait quand j'étais jeune, et après sa mort, c'est moi qui les achetais pour mon père, il disait toujours, toi tu sais mieux les choisir, oui, tu es comme ta mère... Les mangues. »

Il se rassoit, puis se relève un peu en disant, encore touché, « mais des désirs j'en ai plein, d'ailleurs ». Il s'arrête et s'assoit. Atteint.

Ses joues ont rosé, son corps s'est animé et vibre encore, comme d'un réveil, ses yeux brillent alors, et je les ressens, comme presque fâchés contre moi. Il vient de communiquer avec lui, il vient de prendre sa défense devant ce que j'ai suggéré, il vient de faire le lien avec qui il était et il l'est, beau, en cet instant qui est fort, il vient de s'autoriser à s'aimer en se rejoignant pour se défendre.

Il est avec lui, et cela faisait longtemps, il avait presque oublié que cela était possible. Revivre cela, pour lui, c'est retrouver un souffle et retrouver ce souffle-là, c'est se souvenir des émotions en son corps, oubliées. Et s'en souvenir, pour nous, c'est pouvoir aller de l'une à l'autre, visiter l'une, dire bonjour à l'autre,

c'est ce mouvement perçu, ce déplacement intérieur, qui nous fait revoir et en être baigné, la famille que l'on a, à soi-même. C'est aussi, me semble-t-il, ainsi, que l'on parvient à se sentir moins *seul*.

J'ai pu faire « corps commun » avec lui en réussissant à le faire bouger, en l'obligeant par son propre désir, même caché, même oublié, mais aussi presque toujours *inexpugnable*, à défendre l'histoire qu'il est, à redevenir un *humain* à ses yeux, c'est-à-dire donc, dans une *altérité* de lui, à lui-même. Il se voit soudainement, se rend visible, retrouvant ainsi et dans ce mouvement si beau d'un corps revenu, l'estime et les droits qu'il ne conférait plus alors, qu'aux autres.

C'est-à-dire, les droits qui sont ceux d'un être traversé, c'est-à-dire non clos, c'est-à-dire vivant avec une chair qui parle plus fort que le désir qu'il a de se taire à lui-même. Une chair qui se donne à s'exister de lui avec lui, dans une direction qu'il choisit. En défendant son lui et aussi le dernier bien d'un souvenir chaleureux, il a dû donc bouger et se mobiliser. Et du simple fait d'avoir *réellement* bougé, il met soudainement en doute toutes les idées définitives de lui qui lui avaient permis de moins s'entendre, et d'endormir sa douleur.

En acceptant cela, qui a été plus fort que ses résistances intérieures, il se place (avec ce que je ressens d'être à chaque fois en une rapidité confondante) comme à nouveau vivant et à nouveau appartenant à quelqu'un, c'est-à-dire possédant un territoire dans lequel il se sent en responsabilité. Gardien de lui. Et de cette histoire vraie ainsi résumée, nous vient donc l'idée de cette première restauration qui contient dans son possible, à nouveau, le devenir du soin. Ce devenir pour ce patient-là, a été réel mais limité. Les consultations se sont succédées avec douceur et fluidité et il a atteint 116 kilos. Puis a commencé à dire qu'il était bien ainsi, que le régime coûtait trop cher et que se préparer à manger quand on est seul n'était pas gai. Je suggérais en dernier recours qu'il fasse un suivi autre que le mien sur le plan psychologique. Il avait repris son air renfrogné du début. Il ne voulait à nouveau plus *s'être*. Fâché contre lui et contre moi, qui lui avait proposé de réessayer un moment avec lui-même. Je ne l'ai plus vu.

De cet exemple vécu et dans ce qui s'est joué au début, peut naître une hypothèse probabiliste qui à nos yeux a presque tout d'une certitude : quelque chose à un moment est plus fort que l'emprisonnement, quelque chose a, à un moment, fait résonance, ébranlant les murailles qu'il croyait advenues pour

toujours. Un dialogue en un instant se crée, dans une irrésistible attirance, entre ce quelque chose de retenu et d'oublié à l'intérieur de lui, et un écho qui ici provient de moi, et de mon corps qui contient ma vérité de lui au niveau perceptif, et l'un et l'autre se mettent ainsi à un moment, ne pas pouvoir s'empêcher de se parler, et en cet instant-là que j'ai déjà décrit plus haut, la peur de la perte de l'écho devient plus forte que la peur de la perte du silence. Quelque chose jaillit alors, qui est parcelle contenant un tout d'un fond, qui fait oublier les peurs accumulées, quelque chose qui est à la fois besoin, plus désir, plus envie et devient ainsi irrésistible, et qui se répond l'un de l'autre, se nourrit et enfle au point où rien ne peut plus empêcher pour le patient, d'entendre et de rejoindre le *sens* de la marche et de l'aller-vers. Et de cette remise en route et de l'étayage qui va se poursuivre, naît un chemin qui se construit et s'accomplit dans une forme possible de réussite objectivable.

Une voix pour baisser la peur

Des exemples de ce type j'en ai vécu plus d'un, mais je voudrais, pour poursuivre mon pas phénoménologique, revenir sur la nécessité pour moi, dans l'intensité de ce qui se joue, à ce qui est une distorsion progressive de mon langage, voire de mon logos. Comme je le disais précédemment ma voix aussi est instrument au service de la confiance. Je module le ton de ma voix, au fur et à mesure de mon avancée dans la connaissance de l'autre, au ressenti de ses réactions, mais aussi dans la confiance qui grandit de moi, d'un chemin d'atteinte que je commence à reconnaître.

Ainsi, je module les choix de mes mots, je n'utilise pas les mêmes mots ou expressions pour un militaire ou pour un garagiste, pour une « prof » d'histoire ou une comptable. Toujours revenir à la base de ce que l'on perçoit, une ligne de parole doit toujours être proche de l'intime brut de l'autre. Quelque chose au-delà des mots, revient alors comme dans un bruit qui rassure le patient, qui retrouve ainsi sa gamme d'ondes et celle des mots qu'il utilise.

Mais il y a aussi et régulièrement ce moment impromptu où rien ne bouge encore et ce malgré ma gamme accordée de modulation. L'écho que je produis

par ce qui émane de mon rythme et de mon positionnement intérieur, peut être juste, mais le patient ne se permet aucune avancée. Il reste coi, il reste clos.

À ce moment dans un effort ultime, cherchant en un instant clé, la participation active d'un essentiel de lui et avec ce que j'ai eu comme informations, je propose comme en un saut, ou en une idée qui jaillit, quelques mots ou une phrase ou une question, volontairement légèrement décalée de l'endroit où je le sens prêt à pouvoir *ek-sister*. Comme si au préalable de ce moment, j'avais approché au plus près de l'endroit de son terrier, et ce mot que j'utilise ici me bouleverse.

Alors, et pour prendre du champ et le faire *venir*, j'utilise quelques fois l'histoire d'un autre patient, pour à la fois dédramatiser (d'autres sont comme vous, ou ont vécu des choses comme celles que vous m'avez raconté), et à la fois disais-je comme pour permettre une courte sortie hors de son bunker.

En cet instant je vais utiliser, le « il y a », le « c'est comme », avec l'idée forte à mes yeux, d'une dualité de proposition par exemple dans la mise en parallèle de ces deux histoires, mais aussi en lui proposant une histoire un peu floue, un peu loufoque et irréaliste, et qui utilise souvent le « comme si ». Je vais avoir recours à l'imaginaire, qui sera forcément perçu comme une sortie de son réel, s'il parvient à l'accepter. Et cette tentative de le faire accéder à son imaginaire, est pour moi dans ma médecine, un premier pas franchi, d'une résurgence d'une liberté.

Et dans cet «il y a» qui arrive comme dans un conte qui parle à celui de lui qui demeure en lui, ma voix porte et ne me compte pas. Je suis juste conteur et traversée, je laisse seulement passer. Comme absent de ma subjectivité, juste conteur, pour lui. Ce il y a que j'ai saisi en ma mémoire et mon intentionnalité de médecin, je ne le possède pas, je le raconte tel un badaud sur une place publique qui raconte quelque chose de quelque chose, une histoire sans importance pour nous, mais qui nous sert de rails vers un imaginaire, donc, et vers un intime et vers un avec nous, et qui dévale ainsi nos pensées associatives. Je raconte sans tenir je raconte en étant dans un souffle qui permet à l'autre de se saisir de mon histoire, d'en faire sa noisette, une nouvelle et une fraîche, une qu'il va conserver. Et ce qui lui faut faire pour la prendre, la cueillir, la conserver, et la chérir, seul le permet un mouvement plus fort que la paralysie et la peur.

Quelque chose là enlève ou baisse le niveau de peur, quelque chose là est

ramassé par le patient, dans un désir qui devient trop fort. Surtout si dans l'histoire vécue et transformée que je lui raconte, je glisse quelque chose qui se risque volontairement et en un dernier moment, à être *probablement faux*. Le patient qui *me fait face*, était jusqu'alors, comme un peu bercé par ma comptine dans l'imaginaire flottant que je lui ai proposé ; il reste dans son point ultime de refus de ralliement, dans une peur encore présente mais aussi un peu anesthésiée, avec un soi déjà plus tranquille, mais encore non *engagé*.

Il est déjà sorti de sa noirceur, pour entendre et capter cette histoire un peu étrange où je le mets en scène, par un « c'est comme si vous, vous disiez.. », ou un « c'est comme si vous, *on* vous faisait.. », et qui ressemble vaguement à son histoire, ça ne le dérange pas de faire cela, sans risque et sans réellement ouvrir sa porte, seul son esprit amusé participe à la fable.

Mais voilà que quelque chose soudain change, et c'est moi qui le fais changer volontairement.

Tant que son esprit baguenaude à distance sur les filets de l'histoire proposée, rien d'important ne se joue, sauf que quelque chose a commencé à se désolidariser légèrement, bien que sans danger pour lui, entre son esprit qui suit le parcours du conte et son corps qui reste dans sa chair, tapi, comme accroché à ce qu'il croit être *sa* sécurité.

Et voilà que je le déçois, vraiment, alors que jusqu'à présent il se pensait vaguement compris et non « étiqueté ». Je peux dire alors, changeant brutalement de ton, « oui alors c'est comme vous, il n'aimait pas les fruits ».

Et là, et malgré lui, sa chair qui garde ailleurs le souvenir de lui, déborde son esprit en cet instant paralysé. Pour qui *il* se prend, se dit-il soudain, avec la délicieuse chaleur d'une lave qui coule à nouveau en lui ? Il continue de se parler, se vivifiant de cette énergie colérique, à nouveau et enfin, dirigée *vers l'extérieur*⁸¹ : « je » ne suis pas comme il dit, c'est faux ce qu'il dit,

⁸¹. Cette méthode, somme toute, progresse en démarrant d'un senti-perçu intime semblant, parmi une foulditude d'informations, être un détail, un ressenti qui comme exprime quelque chose d'ancien et comme *accolée* dans une peur timide, à la personne qui me fait face. A partir de cette identification, tout se fait en une souplesse non déterminée, en une adaptation sur un chemin, pour essayer de mener le patient à une forme *de révélation* du sujet en lui-même. Cela me fait songer à cette citation de Socrate, à propos de sa maïeutique, sise dans le *Théétète* : « Mon art de maïeutique a les mêmes attributions générales que celui des sages-femmes. La différence est qu'il délivre les

d'ailleurs j'ai vécu, moi, et bien plus que ce qu'il dit, oui, c'est cela, je suis différent de ce qu'il pense, il ne connaît *rien* de moi »

Quelque chose de lui, de puissant vient de le mobiliser, avec une vigueur inattendue. Alors que presque rien et un tout, c'était du pareil l'instant d'avant, là quelque chose d'indigné de lui surgit pour rétablir son détail qui représente la vérité de *lui*. Cette vérité, qui comme dans un vêtement réversible, il retourne et retrouve soudain dans son immensité et sa plénitude cachées. Et en le racontant il s'anime et ressent une vie qui enfle en lui comme il y a très longtemps. Il surgit, uni à lui-même par l'incarné qui jaillit et s'impose. Car et il le ressent, très fort en cet instant : « La chair, c'est la mère », écrivait Merleau-Ponty⁸² dans ce qui à lui s'impose comme une étape qui doit poursuivre la réduction Husserlienne :

« Donc je me touche touchant, mon corps accomplit “ une sorte de réflexion”. En lui, par lui, il n'y a pas seulement rapport à-sens-unique de celui qui sent à ce qu'il sent : le rapport se renverse, la main touchée devient touchante, et je suis obligé de dire que le toucher est ici répandu dans le corps, que le corps est « chose sentante », « sujet-objet ».[...] Car désormais on peut dire à la lettre que l'espace lui-même se sait à travers mon corps.[...] Quand on dit que la chose perçue est saisie « en personne » ou « dans sa chair » cela est à prendre à la lettre : la chair du sensible, ce grain serré qui arrête l'exploration, cet optimum qui la termine reflètent ma propre incarnation et en sont la contrepartie. »

Durant ce moment vigoureux, il a été un, proche de ce qu'il ressent comme dans *une* origine dont le chemin lui est soudainement rappelé dans sa chair.

hommes et non les femmes et que c'est les âmes qu'il surveille en leur travail d'enfantement, non point les corps ». Et puis, malgré les différences, *une* idée reste la même : chacun porte en lui le savoir qui le concerne. J'aide sur ce chemin de retour vers soi, m'occupant autant des femmes que des hommes, et introduisant ainsi, par le contact retrouvé à soi, *l'idée* de défendre ce soi par le soin, car, soudain, il y est, à nouveau présent, et il demeure avec son corps.

⁸² . Merleau-Ponty M., *Le philosophe et son ombre*, dans *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1965, p.256.

D'une fermeture vers un ouvert

Que nous dit de cet instant Henri Maldiney⁸³ ? :

« L'ouvert précède l'opérer comme sa condition de possibilité parce que toute praxis suppose la donation préalable du monde. »

Quelque chose de lui, sur le mode *pathique* a été accepté et reçu par lui, et a remis les choses *en leur sens*.

Ici le mot sens, se prend dans un double sens, celui du sens signifié, et celui du sens directionnel, c'est-à-dire celui qui est d'un être orienté, qui à *nouveau* s'en souvient. Mais il se prend aussi dans le sens du sens, c'est-à-dire du sentir. Il me semble que dans cet instant aigu, les trois sens font un sens commun. Le patient soudain sent un gouffre dans mes paroles, qu'il suivait jusqu'alors au fil des petites propositions de liens que je lui présentais.

Et puis « je saute en laissant trainer une erreur » et devant ce saut, avec une erreur, *il se reprend*.

Ce moment-là, il le vit par son sentir comme *un faux*, et dans une rapidité qui dépasse toute réflexion, comme dans un sursaut de rejet ; ce que j'ai dit de lui, n'est ni qui il est, ni ce qu'il veut, il le sent, il le ressent dans sa chair, comme se sentant presque proche d'un haut le cœur. Ce n'est pas ainsi qu'il se sent être. Il n'est pas inscrit ainsi à lui-même, il ne s'inscrit pas dans cette direction, dans ce sens, dans ce regard sur lui projeté. Quelque chose là, l'oblige à bouger. Il ne peut laisser cela en état. Il doit parler, réagir. Il sait soudain qui il est, et dans cette fraction d'instant où il est accouru, dehors, *il se sait* être un avec lui.⁸⁴

Ravaisson nous rappelle aussi à ce mystérieux qui déclenche la puissance

⁸³. Maldiney H., *Art et Existence*, Paris, Klincksieck Éditions, 2003, p. 24.

⁸⁴. Ravaisson F., *Testament Philosophique*, Paris, Allia, 2008, p. 51 : « C'est donc par un don de soi, c'est par cet abaissement, cette condescendance qui est le vœu intime des âmes généreuses, que s'opère l'action motrice ». Il rajoute ceci : « Notre expérience intime nous enseigne ce que le Moyen Age appela *l'influxus*, l'influence. Nous ne pouvons pas en comprendre le comment. Il faudrait pour cela, comme Descartes l'a dit de l'union de l'âme et du corps, concevoir une chose tout à la fois comme étant une et comme étant deux. Mais le sens intime nous en est garant. Et c'est là le modèle auquel nous assimilons toute production dans la nature, et d'abord toute génération. »

motrice, la puissance dans l'action, et le mouvement. Il écrit ainsi⁸⁵ :

« Par l'action l'être meut, il meut hors de soi. Le mouvement ou changement est produit par une chose dans une autre. Ainsi résulte de la réalité même de l'être une dualité. S'il se meut lui-même, c'est en se dédoublant en deux facteurs distincts et opposés. Dualité et opposition résultent de l'existence la plus simple. L'action est un sujet auquel il faut un objet. Ainsi est constituée la causalité. L'action est la cause, en un objet se produit son effet. »

Cette scénographie ainsi décrite nous rappelle les différentes approches concordantes du « sentir ». Il y a ainsi, le sentir qui est le sentir thymique, le sentir qui est le sentir *pathique* et le sentir « direction de sens » que cite Maldiney, faisant ainsi référence à Binswanger. Je poursuis en citant à nouveau Henri Maldiney:

« Cette présence de soi à soi auprès des choses c'est ce que Hegel appelle *concept*, Héraclite *logos*, Husserl *eidos*. Tous ces noms désignent ce que nous nommons le Sens. Le Sens est l'agora de notre rencontre avec la chose même ou l'existant lui-même, qui s'y dévoile dans leur identité [...]. Le terme de *Daseinanalyse*, d'analyse de la présence, marque assez la manière dont Binswanger entend cette présence de soi à soi auprès de l'autre, qui est la condition du comprendre. Elle exclut les deux attitudes contraires de la mise à distance qui aliène et de la confusion où toute vigilance s'abîme : elle consiste dans la proximité. Ni le terme de communication ni celui d'intersubjectivité-pour ce qu'ils supposent d'échanges sur le plan subjectif- ne suffisent à la définir. La proximité n'est possible que par ce que Binswanger appelle la structure de la *Présence commune*, dont la présence retranchée du malade est un mode, encore que déficient[...] Qu'est-ce donc que comprendre ? Comprendre c'est prendre ensemble. »⁸⁶

Dans ce que je viens de longuement proposer comme dans une technique de désenclavement, en faveur d'un mouvement de préhension quasi non volontaire mais impérieuse, l'objet que je propose au sujet qui me fait face, le regarde comme un même de lui, sujet *supposé*.

⁸⁵ . *Ibid*, p.49.

⁸⁶. Maldiney H, *Regard, Parole, Espace*, Paris, Éditions du Cerf, 2012, p. 135.

Comme si jusqu'alors nous voguions par les mots et les approximations dans un monde matriciel semi-imaginaire, et que le résultat que je lui présente *comme figure du réel* de lui, est un autre, ou un lui avec une altération, qui, si elle existe, ni ne le contient ni ne le résume.

Il tient à le dire, il ne peut subir sans réagir. Il s'insurge.

Quelque part j'ai proposé en cet exemple une figure défigurée, un visage qui est de lui, transformé et figé par une vie qu'il sent ne pas être la sienne, parce qu'avec ce visage que je lui présente, *il ne pourrait* avoir la chair des souvenirs et des couches de lui qu'il connaît. Et cela, personne ne le sait comme lui, ce qui est de sa marque, ce qui est de son empreinte exacte, de ses traces, et de celle de son odeur.

Il y a alors jaillissement dans l'ouverture, car en cet instant un ultime de lui s'est joué à ses yeux, quelque chose d'irréversible à ne pas perdre dans ce lien charnel à lui-même, remettant enfin à sa place les prérogatives dévoyées de la brume dépressive.

Il s'identifie à nouveau à lui comme unique et singulier au-delà du temps qui s'est écoulé depuis sa dernière fois, encore vraiment vivant.

Cette étape est proche du sentir *pathique* (qui est aussi le sens de *l'épreuve*) que nous propose Maldiney dans *Penser l'homme et la folie*. Il parle d'une « signifiante sans signification », et il me semble qu'il peut ici s'agir de cela.

Le patient suivait les développements précédents, les balades proposées au fil des mots, les comprenant, voire quelques fois les anticipant, sur le terrain connu d'un à peu près, proche et inoffensif. Mais se rapprochant.

Et puis soudain, en un inattendu, en un instant qui s'arrête et se fige comme dans une photo blafarde prise au flash, un instantané de lui qui soudain paraît, et qui lui semble horrible et faux. Comme dans une photo déformée car ne le résumant qu'au moins bon de lui de ce qu'il pourrait être à ses yeux. C'est ce moment-là qui est un moment où le sentir *pathique* prend sa prégnance.

Dans ce moment-là, ce moment arrêté, et comme dans un point le plus profond d'un moment suspendu, l'époque est *faux*, car, au lieu d'une possible ouverture, je

lui fais endosser le rôle d'une fermeture, et d'un enfermement dans un endroit de lui, *qui n'est pas le sien*. Et « sa mère qui est sa chair » le lui rappelle instantanément.

Il va alors avec lui-même sortir pour combattre pour rétablir sa vérité d'être. À cet instant, ce patient commence à nouveau à ne plus être ou se sentir complètement seul. Quelque chose, il ne sait quoi s'est mu et se meut en lui, lui redonnant forces et courage et presque sourire dans un ad-venir de lui. Il vient de vivre un évènement imprévu qui l'a mû au-delà de ce qu'il pensait être en ce moment-là.

Qui peut alors s'ouvrir dans deux approches importantes de Maldiney que j'exprime par les citations suivantes :

« L'évènement est un trans-possible auquel le soi a ouverture de par sa transpassabilité. »⁸⁷

Dans ce qui nous concerne et dans cet exemple précis, l'évènement pour le patient a été d'exister au-delà de ce qu'il avait prévu, par ce qu'il a vécu dans un ressenti inacceptable, et qu'il a senti comme d'un devoir de faire corps avec lui pour « se défendre », du miroir grimaçant que je lui tendais, en l'associant de mon dit à une histoire d'un autre qu'il n'est pas.

Certes la préparation se doit d'être minutieuse, mais elle revient et j'y pense maintenant, à une tentative (parmi d'autres approches dont le but est identique), oui, à une tentative de facilitation de la *production* d'un apparaître, et autrement dit, à celle d'un dévoilement.

La parution de l'apparaissant qui dans sa violence soudaine viole l'attendu de la normalité clinique est comme un voile qui se déchire dans un réel déchirant.

Il s'agit alors d'un évènement majeur. Et je cite la deuxième phrase de Maldiney, aussi majeure me semble-t-il :

« L'existence se constitue à travers des états critiques où quelqu'un est, à chaque fois, mis en demeure, par l'évènement, d'être soi ou de s'anéantir. [...] Une crise est une rupture d'existence. Le Soi y est

⁸⁷ Maldiney, H., *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007, p. 105.

contraint à l'impossible, pour répondre de l'événement au péril duquel il ne peut exister qu'à devenir autre. Résoudre la crise, c'est intégrer l'événement en se transformant »⁸⁸.

De l'accueil du sentir au ressentir, au faire sentir

Car ce qui vient de se passer, provient *au moins* de deux sentirs. Il s'agit pour moi thérapeute, d'une phénoménologie du sentir qui a prévu une place laissée à un imprévisible.

J'ai senti, vu, parlé de ma voix, qui est cette voix singulière qui parle de lui, dans son monde souffrant ; mais j'ai parlé aussi de moi par l'intermédiaire de mon sentir de lui dans mon monde à moi, que je lui ouvre, et où je lui laisse place. Tout ceci se passe dans l'intime des froissements, des micro-mouvements et des micro-perceptions, comme dans un essai d'émission, provenant de l'endroit où je me situe avec lui, intérieurement. Comme en une enveloppe sans forme mais perceptible, où chacun est présent et paraît par moments.

Cette émission ne fait pas de bruit, et les paroles sont rares une fois installées. Il s'agit d'un état, qui nous fait calme et discriminant sur les informations ou les dits ou les actions que l'autre expose ou mène avec lui.

J'ai organisé malgré moi et avec moi, la possibilité d'une rencontre. En quelque sorte mon intentionnalité, effective, volontaire et organisée, de l'amener au soin, lui, est toujours comme *dépassée* par l'émergence de lui, qui me fait de lui. Je l'accueille, et il me transporte, comme ailleurs. Je fais mouvement, où le vent de ses passions et ses empêchements me mène. Et je lui fais sentir, par ma façon d'être *visiblement* surpris, d'être *visiblement* modifié, d'être *visiblement* en un ailleurs que celui du déroulé prévisible de celle d'une consultation prévue, que *je vis* avec lui les conséquences de lui. Et si tout cela se passe en ce que je ressens comme un mode *pathique*, il n'en reste pas moins, que la technique, l'humour, les déplacements que je fais *comme autour de lui*, permettent aussi une distance que le patient voit, ressent, et qui *allège* le poids des dits et des émotions. Mon travail c'est lui, et lui est un travail pour moi. C'est aussi pour cela, que je peux comme

⁸⁸ Maldiney, H., *op. cit.*, p. 233.

lui prêter, et le temps de la consultation, l'antichambre, et le premier salon de l'appartement de mon corps. Il me faut donc vivre sur une structure à la fois souple et à la fois solide, pour me prêter sans me perdre, ou perdre de vue notre objectif commun et nos différences de statut.

J'ai accédé pour cela aux connaissances conjointes de mes histoires vécues et archivées, et à celle de la connaissance progressive du patient, comme scannée au travers des échos de mon sentir, lus par mon intime. C'est-à-dire pour une part en « accès de moi par moi », et en savoir d'un moi mobilisé et opérateur qui m'échappe tel qu'il est, mais dont je perçois l'intentionnalité qui est celui *de m'aider* à aider l'autre. On le sait, rien n'est vrai pour tous et tout, tout le temps. Les généralités fussent-elles authentifiées ne sont que des champs de proposition ; seule la proximité du réel avec l'autre a une force de vérité, et ce que je tente de faire ici, c'est *d'indiquer*.

Et si dans mon exemple, j'ai pris l'idée de raconter comment s'est vécu cette rencontre que ce patient a fait de lui, sur ce mode contradictoire que j'ai proposé, les exemples sont aussi nombreux, des mêmes mécanismes facilitant la mise en route d'un mouvement libérateur, c'est-à-dire sans doute en capacité de ressentir une vie de soi, par une démarche qui là est basée sur la description en moi de l'autre de lui, qui me fait face, potentiellement libéré. Le mot liberté a sa place en thérapeutique, et c'est pour cela que nous avons longuement évoqué, et le besoin et l'envie, et la marche et son sens.

Et lorsqu'il se jaillit, lui de lui, et qu'il veut soudainement exister pour se prouver à lui qu'il peut être lui aussi, la rencontre devient phénomène.

C'est ainsi : « L'accueil de l'évènement et l'avènement de l'existant son un. »⁸⁹

Je suis moi, en ce moment dans l'attente, prêt par mon absence et ouvert à moi-même, c'est-à-dire à la fois traversable et à la fois comme possible contenant de lui. Car cet imprévu jaillissant même organisé et espéré par moi ne se recommence jamais identique, touchant en moi, des zones qui m'atteignent et me traversent aussi, qui me font rougir et agir avec des en moi, comme si je faisais jeu d'extase

⁸⁹ . Maldiney H., *Penser l'homme et la folie*, op. cit., p. 306.

partagée de l'autre à être, je. Pourtant, la mienne est ailleurs, et elle est strictement cadrée dans l'attente de l'arrivée. Lui vivement et soudain, il s'identifie, redevient charnel c'est-à-dire en lien avec son corps, orienté à lui tel qu'il a été à un *autre*, à un moment marqueur de sa vie. Et il est dans cette instant, transformant et créateur d'un soi, dans une forme de *passabilité*. Et je rejoins à nouveau, touché et touchant, de cette *perception maldinienne* ainsi exprimée par Renaud Barbaras, où le subir de ce patient quand il se « touche de lui », rejoint la mise en éveil de l'agir : « penser l'identité originaire d'un recevoir et d'un faire, d'un subir et d'un agir. »⁹⁰

Orienté, attiré, vers quoi ?

Lorsque j'écris, identifié, charnel, orienté que veux-je dire ? Je parle ici de sa chair telle que je la reçois, puis des endroits de sa chair, tels que le ventre, le haut de la poitrine, le bas-ventre, le cou, le dos, qui sont des endroits qui résonnent avec une tonalité particulière, quand je les ressens dans cet état de vide intérieur, et qui m'indiquent, en un chemin, brouillon, certes, comme celui d'une énergie qui circule, qui communique, ou qui s'enferme, faisant alors comme un bruit étrange lorsque je tapote fermement la poitrine et l'abdomen, y cherchant un écho attendu.

Mais alors orienté, qu'est-ce à dire ?

Pour l'instant, je dirais « qui s'oriente vers ce qu'il sait être sa lumière », c'est-à-dire vers l'endroit d'où elle provient et donc par là, dans la direction de son mouvement. Être orienté, c'est être prêt à se mouvoir. Ceci à l'évidence s'adresse alors à un autre présent en lui, celui qui sait et qui savait, alors que lui, celui qui est entré en premier en mon cabinet, croyait ne plus savoir.

Réveiller cette part d'enfant, cette part encore non atteinte des vicissitudes, qui sait, *elle*, quel est son vrai bien et qui veut le rejoindre, voilà le pari profond que toute cette procédure cherche à atteindre. Car sinon, le vrai bien objectif, celui qui a son sens et sa preuve statistique *médicalement* parlant, continue d'être sans sens

⁹⁰. Barbaras R., « L'essence de la réceptivité : transpassibilité ou désir », article, In *Maldiney, une singulière présence*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, coll. encre marine, 2014, pp. 15-31.

dans le présent charnel *et absent* (celui qui occupe un tout) du patient. C'est une part capable de bousculer, cette part creuset d'une énergie rarement complètement exsangue, cette part intimement protégée de façon plus ou moins consciente par le patient, car lui sait que l'ultime de ce qu'il sait être, s'y trouve, et que c'est la dernière des dernières des choses qui lui permet d'exister.

Même s'il ne peut pas en ce moment.

Cette part, c'est souvent celle qui ne cède pas, celle qui s'emporte, celle qui se révolte, celle qui sait qu'une forme d'un mourir se trouve en elle abandonnée. C'est là que sans doute se trouve sa part d'être sauvage (celui que conceptualise et cherche Merleau-Ponty), l'être rebelle, l'être enfant, celui dont la passion de vie peut devenir dans certains cas un adversaire appliqué et intransigeant du raisonné. Car pour cet être restreint et enfermé jusqu'alors, ne reste qu'un ersatz du goût qu'a la vie, et que c'est souvent de la raison sans passion et d'une vie sans envie qu'est provenue entre autres, *la déperdition du goût*.

Mais pour moi, et au-delà de la volonté qui organise et espère produire cet évènement, qu'est-ce que je pense de moi et de mon action ?

La première pensée qui me vient à l'esprit est que finalement je fais partie de l'évènement, je co-participe à l'avènement de quelque chose, en parlant autour d'un rien de lui, pour essayer qu'il puisse advenir, c'est-à-dire être avec lui dans le cadre de la consultation.

C'est-à-dire que bien que me voulant le maître d'œuvres de la cérémonie, je fais partie et de la cérémonie et je suis, aussi, bien *un objet* au service de ce cérémonial. Dans cet acte particulier, qui est à la fois absence d'acte et attitude, et « qui est l'acte spécifique du recueil ». ⁹¹ Quelque chose par devers moi m'échappe ainsi à tout jamais, et ce quel que soit mon niveau d'expérience et celui de mon acuité dans la prise en charge de l'autre. Je peux l'attraper ce lien en son sens, le suivre dans la compréhension et le face à face, puis ce quelque chose soudain ne peut plus être tenu, je le lâche et il s'enfuit dans une part indistincte et commune, soudain *insuivable*.

⁹¹ . Maldiney H., *Regard Parole Espace, ibid*, p. 239.

L'idée qui me vient en second, c'est que si quelque chose échappe au prévu, je veux dire même à l'aune de mes sensations intimes qui recevant des tonalités nouvelles créent en ma chair des émotions inattendues, des émotions même quelquefois difficiles à maîtriser, c'est bien que ce quelque chose que je viens d'évoquer et de ressentir face à ce patient encore presque impassible, a dû *tomber* en un endroit aussi de lui, qui l'a fait, lui aussi, *tressaillir*. Et ce, au moins, dans l'immensité déployée d'un tout petit de lui. Cela doit ainsi résonner de part et d'autre d'une ligne se trouvant près d'un non fini.

C'est-à-dire, et je le ressens ainsi, en un endroit de nous, si loin et si profond, dans ce qui est au plus près de notre intouchable matriciel.

Mais si je fais « partie du phénomène », alors c'est que quelque chose dépasse ma pratique, et peut-être même l'intersubjectivité qui serait alors non pas seulement une situation de fait, non pas qu'un moyen utile au soin (ce qu'elle est), mais peut-être et avant tout, un cadre qui contient, un cadre qui permet à quelque chose de non prévu d'advenir, de par le plus loin d'une proximité séparée de l'autre d'un battement de cils. Proximité le mot me va, dans cet ultime que le respect de l'intime protège scrupuleusement. Depuis tout ce temps et ces années écoulées, cela a voulu dire pour moi que quelque chose de vivant s'était produit et serait alors porteur d'un avenir à deux possible et utile. Puis-je ici différencier ce que je présente presque comme une ontologie de sentir, et celle que créerait une ontologie des subjectifs, des sujets utilisant un logos ?

Quelque chose se crée par le sentir et le sentir crée une chose *juste* qui doit se créer. À deux. Et cette chose créée de deux, dans un endroit et dans un temps, peut devenir un concept nouveau, s'inscrivant dans une durée qui peut même en partie, s'affranchir du temps. Quelque chose avec une trace. Comme si me concernant quelque chose du sentir provient d'un avant, d'un fonctionnement peu mesurable qui serait de l'ordre de l'involontaire, de l'ordre d'une mobilisation qui se ferait malgré nous et pour nous. J'y viens, je crois que j'y viens.

Le projet des sens

Je poursuis ma marche tatillonne, et me pose cette question qui à l'esprit ne m'était jamais parvenue :

« Et si j'étais *attirant* ? », ou plutôt si ce quelque chose que je propose est *attirant* pour le patient, ou encore mieux si quelque chose *au-delà* de moi, attirait, aimantait quelque chose *au-delà de lui*.

Quelque chose qui fait partie de notre bagage commun, et qui s'y noue. Quelque chose qui se crée ainsi à deux que nous sommes maintenant, et nous échappe immédiatement, ne nous appartenant plus, en occupant un espace qui se crée et devient.

Mais le sentir lui, nous fait choisir l'autre, celui-là, là, celui qui est là.

C'est avec lui, que nous pouvons faire comme « un corps *en commun* ».

C'est un préalable à l'intersubjectif, c'est ce qui le permet, c'est ce qui donne à l'intersubjectif un possible d'exister. C'est donc bien l'intime de la proximité, qui pour moi et dans ma pratique fait le premier espace, le préalable, puis la survenue et l'assise de l'intersubjectivité.

Et ce chemin des *sentirs* a aussi pour lui dans sa prégnance, le « non fini ». C'est un chemin qui ne se termine pas, c'est un chemin où l'imagination suit l'autre, où le sens précède l'autre.

Le sentir est donc le point de départ et le point d'arrivée, à l'aune duquel se fait la dernière mesure. Celle qui suit l'acceptation de la proximité, et la réapparition soudaine de l'autre à lui-même, donc d'une distance, qui elle, permet le déroulé tranquille de l'intersubjectivité. Qui est avant tout, pour lui à nouveau et pour moi, l'envie du mouvement, l'envie qui mène à la rencontre, qu'elle soit envie d'envie, envie de quitter la souffrance, ou simple envie de vie. Il est curieux que nos envies qui sont le propre de notre solitude, mènent aux rencontres qui peuvent

être le comble de nos plénitudes, et que cela passe dans la plupart des cas par un intermédiaire *indispensable* où quelque chose de nous est déposé.

Cette envie-là crée le mouvement, celui qui est visible et celui de l'invisible qui nous anime. Ce mouvement, lui, est comme un creuset qui contient l'espace et le temps.

Angoisse, besoin, désir, envie, ce lien les englobe tous dans une variété de sentis diverses qui génèrent le projet, c'est-à-dire l'immédiateté, ou la mise en œuvre progressive du mouvement.

Est- ce à dire et à y bien penser, que le monde existe par notre corps qui le crée ?

Pour pouvoir ainsi suivre le projet nécessaire et initié par nos sens.

Ce qui me ferait écrire, comme dans une possibilité, que c'est l'existant (ou son sentiment) qui donne sens aux sens, et non comme je le croyais il y a encore peu, que ce sont les sens qui donnent sens à l'existence. À moins que les deux, ensemble, se situent, justes, en des endroits différents.

Arrivé à ce point dans ce que ce j'ai essayé jusqu'à présent de transcrire, je réalise qu'il manque un point essentiel à ce dit du sentir, qui explique peut-être aussi la méthodologie besogneuse et pointilliste dans laquelle je me suis inscrit. Le sentir a une immédiateté de placement en nous, et il est associé à une vérité, notre vérité du ressentir. Il est, d'une *première* fois et de réception à une ouverture au monde, avant que d'être rejoint par notre savoir empirique. Lorsque surgit le sentir, notre corps est en premier, à l'épreuve. La perception comme l'écrit Maldiney, « n'est pas la vérité du sentir ».⁹² Et si la vérité du sentir trouve immédiatement sa place, c'est *qu'au fond*, sa place est déjà là, dans une occupation en attente d'être confirmée⁹³. La perception, elle, s'inscrit ailleurs, dans un autre que l'être (ce à quoi le sentir appartient), et dans une mise en mouvement et un tressaillement de nous. L'un passe, s'invite et s'impose à nous, nous arrête et nous

⁹² . Maldiney H., *Phf, ibid.*, p.150.

⁹³ . Ce qui ne manque pas de me rendre *inquiet*. Il me semble que ce que j'écris là, serait que *le est*, précède *l'être*, comme si je parlais d'un *existant* qui précéderait d'une potentialité unique, son expansion et son développement vers l'être.

modifie, en nous proposant alors à une perception, dont l'autre prend acte, en un premier changement, rejoint plus tard de la pensée et du mouvement.

Il me faut donc aller encore plus loin, et encore recommencer, dans la description des espaces et des rythmes, et de l'infiniment petit qui se joue, en chacun de nous deux, lors de cette consultation. Et utiliser l'infiniment répété, l'infiniment décomposé, l'infiniment malaxé, qui du passé fait, soudain, un présent vivant et immédiatement mouvant, et qui vit, fait vivre, renforce et épanouit la réception. Et comme l'écrit si justement Paul Ricœur à propos de la *Geschichtlichkeit* d'Heidegger⁹⁴: « la répétition rouvre le passé en direction de l'avenir ». Je vais donc *encore* me répéter, et creuser à nouveau le sillon.

Chemins 3. Les sens et la réception

Troisième départ

Je vais donc recommencer, et parcourir à nouveau ces premiers chemins dans leurs revécus réflexifs et croisés. A nouveau, je reparle de rencontre et de ce plus immédiat de la rencontre, qui est, me semble-t-il, si difficile à exprimer précisément, que je laisse à Bergson⁹⁵ que j'emprunte, *le soin*, de présenter cette nouvelle approche :

« Le moi touche en effet au monde extérieur par sa surface ; et comme cette surface conserve l'empreinte des choses, il associera par contiguïté des termes qu'il aura perçus juxtaposés : c'est à des liaisons de ce genre, liaisons de sensations tout à fait simples et pour ainsi dire impersonnelles, que la théorie associationniste convient. Mais à mesure que l'on creuse au-dessous de cette surface, à mesure que le moi redevient lui-même, à mesure aussi ses états de conscience cessent de se juxtaposer pour se pénétrer, se

⁹⁴ . Ricœur P., *Temps et récit 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1985, p. 139.

⁹⁵ . Bergson H., *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Felix Alcan, Paris, 1889, p.125.

fondre ensemble, et se teindre chacun de la coloration de tous les autres. Ainsi chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflètent sa personnalité tout entière. [...] Mais de même qu'on pourra indéfiniment intercaler des points entre deux positions d'un mobile sans jamais combler l'espace parcouru, ainsi, par cela seul que nous parlons, par cela seul que nous associons les idées les unes aux autres et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage. »

Face à l'inconnu non connu, l'éthique rencontre en ma clinique chaque jour le concept, je veux parler de la personne façonnée par son histoire, qu'elle raconte et que j'écoute, et que mon corps me raconte, aussi, et d'une manière différente et qui est celle d'un tort et de ses raisons. Et ce qui me saisit dans cette manière que je m'efforce d'être, qui est comme dans un effleurant de perception, c'est son absence, sa disparition. À lui, en lui. Ce n'est pas d'un rien dont je parle, mais de la disparition impromptue et *survenante* du « il y a », comme si je me trouvais face à une disparition, un ravissement, un enlèvement. Face à lui, face à ce patient, mon logos devient aussitôt comme impossible, courbant alors ses mains accrochées d'espairs vains et silencieux, dans un cri retenu, presque affolé de ce vide d'échos et de réponses, seul. Comme moi, seul sans ce moi qui vit de l'autre, dans ses passages habituels et permanents du sentir. En arrêt. Comme l'un de mes enfants devant *une* disparition enchantée d'objets. Et pour ce patient, là, c'est comme si la norme était la disparition, la *sienne*. Cette disparition est celle que je sens et perçois, lorsqu'il entre et s'assoit. Comme si son histoire portée par son corps avait disparu. Et il se raconte ou dit alors, dans ce que je ressens comme le plus extrême des factuels, sans lien, sans suivi et sans continuité, parlant alors d'un résultat comme s'il était d'un commencement.

Mais je sais, que cet homme qui se tait, cet homme qui a oublié comment parler, cet homme qui est, est aussi dans un silence qui fait *son* bruit, qui est lui en lui, comme dans une marque, et comme dans une présence.

Que je ressens, qui me modifie, qui m'agite, et qui m'interpelle. Et s'il ne fait pas des sons, des mots, des bruits que je peux facilement comprendre, alors j'attends, je l'attends ; je ne bouge pas, je crois qu'il est venu pour cela, pour ce possible. Alors j'essaie de le deviner dans son silence. J'attends son premier

mouvement, ce premier mouvement qui l'exprime dans un autrement. Et si je ressens que rien ne peut se jouer dans une rencontre qui a un sens, j'essaye alors de me mobiliser, j'essaye de l'aider à *bouger*.

Il me faut alors lui retrouver un sens, comme pour pouvoir donner sens à la consultation. En cet endroit d'où je vois nos deux mystères, en un endroit où je sais mon impossible, reste une place, où son silence empêché m'ouvre à une autorisation d'action. Cette autorisation d'action se fonde d'elle-même, sur cet impossible mouvement que je constate en lui, en arrêt de lui-même et vivant comme en un état désincarné.

Et si j'y arrivais, et je reviendrais dans un instant au chemin utilisé pour cette mise en action, alors dans ce couple thérapeutique que nous formerons, nous naîtrons de rien et nous existerons en une fois, et à chaque fois, sans lendemain, juste au présent d'une rencontre. Ainsi l'écrit Maldiney :

« ce rien d'où l'évènement surgit, l'évènement l'exprime lui-même par son originarité. L'ouverture à l'originaire, (non à l'originel), la réceptivité accueillante à l'évènement, incluse dans la transformation de l'existant, constitue sa transpassibilité ».⁹⁶

Et cette présence dans son silence, est une présence qui contient des traces, comme les braises d'une vie encore palpable qu'il ne sait plus. Et dans laquelle il ne peut plus être participant avec le sentiment d'une action qu'il choisit. Comme je l'ai écrit plus haut, il se prête mais n'est qu'une part de lui et de son absence.

Pourtant il est là, et pour nous soignant, cette présence exprime et veut dire.

Le vécu, soudainement ressenti de sa pathologie, est un ébranlement qui dans un même mouvement l'enchaîne et le sépare, en ligotant un peu plus ce qui de lui, lui restait.

Il se tait encore, et agit toujours en répétant au quotidien, une vie en partie absente. Et lorsqu'il vient à nous, il se livre, c'est-à-dire qu'il nous livre un corps à nous soignant, comme on dépose un fardeau, heureux que quelqu'un d'autre puisse le porter. Heureux, mais dans l'erreur, car sans lui, je ne peux rien pour lui. Et comment faire avec lui, s'il n'est pas avec lui ?

⁹⁶ . Maldiney, H. *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Jérôme Millon, Paris, 2007 p.124.

Je vais donc essayer de faire *avec*, avec ce qui se présente et ce que j'ai, mais avec aussi en moi, la mise en une pratique vivante de cet a priori phénoménologique que nous décrit Jan Patočka⁹⁷:

« La structure interne du sujet doit d'ores et déjà comporter une corrélation avec les autres étants. Seul un sujet de ce genre peut réaliser des relations. Plus le domaine des relations qu'il est à même de réaliser est varié, plus il est vaste et doté de signification, plus riche sera la vie intérieure du sujet, consistant en l'ouverture à ce domaine [...] Ce dedans le plus originaire se distingue ainsi des relations de type objectif, des relations pures dont les termes sont indifférents... C'est le dedans d'un univers qui connaît des différences plutôt intensives qu'extensives ; un dedans qui réside plutôt dans un plus haut degré de dépendance par rapport à d'autres êtres ».

Revenons ainsi à ce qui anime notre mobilité, au désir, à notre mouvement vers, dans une possible renaissance rejouée et qui va peut-être ranimer ces instants de consultation. De toutes choses nous percevons la connaissance empirique, celle que nous apporte les moyens divers d'accès au savoir, et celle qui nous en reste.

De la conjonction des différents événements qui surgissent, comme celui du ressenti, d'un désir et de sa mentalisation, des circonstances ou des particularités spécifiques, nous retenons avant tout et surtout, finalement, une information.

Cette information peut prendre toutes formes car elle est au-delà des formes ; elle pourrait émaner de tout objet car elle est au-delà de l'objet, cette information se situe en nous, comme par un ébranlement produit, comme pourrait être celle causée par une sonnerie dans une caserne de pompier ; c'est une information qui éveille et nous titille, qui ne nous laisse pas en repos après l'avoir rencontrée, nous y fait revenir car quelque chose s'y cache, et nous comprenons alors progressivement que dans cette cascade d'événements informatifs, un signal a été envoyé à un intérieur de nous, d'abord senti puis ressenti. Ce quelque chose, ce qui a été entendu comme un appel, ne peut plus être contenu en nous, n'est plus muet, devient fébrile dans l'urgence d'un aller-vers, et s'il n'est pas servi, menace de se rompre et de nous submerger. Il nous faut alors dévaler le tube lisse, et aller au-devant, à la rencontre, car une part de nous, pièce parmi les essentielles, peut y

⁹⁷ . Patočka, J, *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, Jérôme Millon, Grenoble, 2002, p 45-46..

être, peut-être, complétée. J'ai souvent utilisé le mot « bruit », je parle comme d'une façon imagée de celui qui nous attire à la fenêtre.

Bruit, couleur, odeur, indéfinissable, flottant, réel, quelque chose fait qu'une part de nous se soulève, se suspend, et décide dans un mouvement qui ne veut pas se réfléchir, d'aller au-delà du carcan de la peur, de la paresse ou de l'habitude apparente de l'ignorance de nous-mêmes.

Quelque chose se mobilise et nous en sentons l'urgence qui nous fait nous lever, et ainsi alors se retrouvent, au-delà de l'instant précédent de notre raison racornie, et un espoir et la force du corps dans un but qui leur redevient commun. Je commence ma consultation en connaissant ma place qui est une place de l'absence de moi en moi. Je cours partout le long de mes bras, de mes jambes, de ma poitrine, de mon cœur, je suis comme une énergie et comme un courant qui dévale en moi.

Mais je laisse la place à l'autre dans une possible présence, dans mon esprit et aussi comme dans mon corps.

Comme si quelque chose se prépare rituellement à un laisser être, un laisser-éclore, un laisser-recueillir.

Dans *Questions I*, Heidegger écrit ceci : « La philosophie est en route vers l'être de l'étant, c'est-à-dire vers l'étant visé dans son être ».⁹⁸

Et si les protocoles opératoires souvent incontournables dans certaines consultations s'imposent dans leur présence constante, l'œil de l'esprit qui a laissé sa place à de l'inattendu, reste aux aguets, déjà prêt à un nouveau jeu de rencontres.

C'est-à-dire dans la faculté qui est celle de s'éloigner du paraître d'un étant atteint pour laisser au sujet une autre place possible pour paraître. Et c'est après avoir participé au travers des mots, à une danse attentive, prudente, animée, circonspecte et se méfiant d'elle-même, que nous pouvons vivre ce qui peut d'un coup se transformer en une célébration d'une union qui se trouve.

⁹⁸ . Heidegger M., *Questions 1 et 2*, Tel, Gallimard, 1990, p.23.

Chacun joue toujours son propre jeu. La question demeure de l'heure ou du moment de la représentation des deux dans ce qui est une présentation à chacun de soi.

Pour cela et en quelque sorte, le thérapeute doit présenter une configuration requise, l'ambiance, l'éclairage, le décor. L'attitude.

Tout doit être prêt pour que cette scène qui attend puisse s'animer. Mais je m'interroge encore sur ce qui fait que le patient s'engouffre soudain dans le spectacle que nous créerons ensemble, chacun dans sa raison et pour chacun dans ses différences. La peau que je présente après ces années doit garder encore de sa potentialité de jeunesse. Et cette jeunesse se poursuit en l'ouverture de ce que je pourrais nommer comme un « laisser exister », organisé. Comme dans la joie d'une réunion, et dont l'objectif serait de vivre un désir commun, désir qui naturellement n'est pas du même ordre que celui du souhait. Pour cela je dois me retirer de moi, en ma présence, et essayer de devenir une condition de sa présence.

« Rien n'est plus propre à l'éclosion que le retrait. », a écrit Beaufret⁹⁹ comme traduction de « *La nature aime à se cacher* » que cite Heidegger dans sa référence au *Fragment 16* d'Héraclite. Mais aussi, et en référence au fragment 123, [...], « le retrait est la façon dont l'être déploie son essence (*wie Sein west*), c'est-à-dire se dispense comme présence et proximité¹⁰⁰ ».

C'est dire quant à moi-même, de me considérer comme au service d'un service, c'est-à-dire en laissant presque dans l'absolu du vrai, mon espace à l'autre, me devenant en quelque sorte aubergiste d'une vulnérabilité qu'il pourrait exprimer autrement que par son affection somatique.

Ce jeu de passage, un pied ici, un pied là, cette volte-face, cette double appartenance au monde des objets atteints et au monde des sujets à être c'est le résultat immanent d'une transcendance de répétition.

⁹⁹ . Beaufret J, in., *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1955 *Préface* p.30.

¹⁰⁰ . Heidegger M ., *Le principe de raison*, Paris, Galimard, 1955, chap.9 p.162-164.

Être ému

« Être ému, c'est être en mouvement, un mouvement qui m'impose, un mouvement que je retiens et qui me recompose du *bruit* de l'autre ».

De ces mouvements que je perçois de moi, et de ces tressaillements que seul mon rien intérieur perçoit, je ne subis dans cette constitution phénoménale, que ce qui est *de moi éveillé de l'autre*.

Et je me reprends alors à moi, dans un *vrai* et dans une hésitation, dans ce dernier instant qui précède mon acceptation de ce voyage initiatique et de cette initiation voyageuse. Où un sentier, un chemin, lumineux dans son obscurité, simple malgré son désordre présenté, soudain s'impose dans une possibilité de moi avec lui. Une possibilité *aussi* d'un vrai de moi et de mon existence, comme si mon corps dans sa substance savait le reconnaître. Et ce qu'il connaît et reconnaît, mon corps, c'est le chemin découvert au service de mon intentionnalité. Je suis compétent de ma compétence à cela, reconnaître le, les chemins qui servent mon intentionnalité de médecin. J'ai depuis presque toujours pratiqué cela. Alors se rejoignent ici, des fondamentaux phénoménologiques qui ainsi se constituent : l'apparaissant du patient et de moi médecin, l'apparaître du chemin et *d'un de moi* dans ce chemin avec le patient dans son apparaître phénoménologique, et l'étant du chemin et de sa transcendance.

Cette approche phénoménologique nous retire d'une immédiateté possessive et propriétaire du connu et du déjà-vu. Elle est l'assise de l'ouverture répétée à l'*epoché*. Elle nous rend par sa demande intentionnelle à la nécessité d'une passivité quasi structurelle, qui est seule à même de nouer et de renouer en chaque part, un phénomène nouveau car singulier, nous permettant ainsi de conserver une forme de virginité dans cette continuité que sont les apparaissants de ces patients qui se suivent. Si je peux rester dans cette forme de retirement, de contenant souple et réactivable, chaque apparaissant qui se constitue sous mes yeux, se vit alors comme le premier, dans un *epochè* constitué et suspensif, qui reconstitue comme de façon programmée et *aléatoire* des conditions de possibilité de l'apparaître.

Or je pratique tous les jours, sauf le dimanche, et survient régulièrement durant mon travail, cette rencontre à l'apparaissant avec lequel j'inter-agis, dans ce dialogue singulier, maîtrisé et éruptif, qui s'écrit lui aussi dans une forme de

continuité. Cette continuité que la répétition des actes me fait vivre, est une continuité en pointillés. Cette infinité de points fait un infini de lignes, en *chacun* des points, contenu, et non dans l'ensemble relié de ces points différents. Chaque point est apparaissant, apparaître, vie, éthologie, autonomie, création et dans cet infini de points que chaque patient constitue, seule une minorité partagée de leurs points est identique.

Plus la proximité est grande dans mon approche, plus elle se fait créante, c'est-à-dire coauteur(e) et spectatrice de la création, entreprise et mise en scène, plus la perception des conditions de son apparaître se fera précise et modifiera l'ensemble de *l'ai-moi*, c'est-à-dire de ce mouvement de moi avec lui.

Alors si ce n'est de la métaphysique, c'est une méthode ou une méthodologie qui pérennise une continuité d'apparaître. Il s'agit pour le médecin de l'utilisation d'une simultanéité de regards et de savoirs, d'une multiplicité mouvante de présentation de soi dans une multiplicité de temps contenue dans chaque séquence. Chaque être a besoin d'un ensemble qui peut représenter un tout suffisant. Cet ensemble comporte des multiples, et c'est dans le choix de ses, ou, de ces, multiples, que se situe l'art médical, à la fois dans la fermeté des présentations, et à la fois dans celle d'une suavité à peine perceptible, des changements de tableaux et des environnements.

« Le sujet concret lui-même n'apparaît initialement qu'en tant que perspective sur les choses, en tant que donation perspective des choses. Le sujet concret en tant que facteur causal n'apparaît pas tout d'abord *pour lui-même*, il n'y a pas de « noëse » qui puisse être élaborée pour soi et saisie réflexivement, il n'y a que la continuité du perspectif, l'en soi des choses malgré l'unilatéralité, la sélection et la distorsion, l'apparaître des choses *dans* des phénomènes, *dans* des perspectives¹⁰¹. »

Être propre à la réception, aux passages et à l'action, nécessite une circulation intra-temporelle et corporelle faite de simultanéités d'apparaître possiblement révélés, et donc une simultanéité d'étants différents propres à une mobilité *intérieure*, que *notre corps* contient potentiellement.

¹⁰¹ . Patočka, Jan. *Papiers phénoménologiques*, Grenoble, Jérôme Millon, 1994, « *Épochè* et réduction. Manuscrit de travail », p. 173.

L'intention et la pratique

La pratique des pratiques a comme but de retrouver chacun et d'essayer de le ramener à lui-même, dans une forme qu'il reconnaît, et qui est comme intangible. Il nous faut donc *oublier* qui l'on est, ce que l'on représente et ce que l'on vit ailleurs de cet endroit. Il y a donc dans cette première éthique qui est pour moi, devant *l'être-là* qu'il est (et avec celui de lui qui me vient), d'être prêt à être nu, *moi aussi* (car faut-il le rappeler, la maladie est un protocole et de dénuement et de dénudation) auprès de lui. C'est ici ma première proximité, mon premier compagnonnage, et il s'agit aussi, et cela est signifiant, d'une première re-figuration au « passage de ma présence à son passé » et d'un de *ses* souvenirs éthérés, d'une forme d'existence possible, avec un être-là, proche, séparé, attentif, qui peut lui être utile, et qui l'attend. Je parle ici de proximité, d'être proche, d'êtres proches, ce qui est d'un autre niveau que de parler d'intersubjectivité : la proximité¹⁰² d'intention ne peut s'établir qu'entre deux êtres, c'est-à-dire proches et d'eux-mêmes et de l'autre. La proximité, celle dont je parle, brasse les temps et embrasse les espaces. Elle est. De sa pratique dans de cet espace suspendu, où seuls les souffles d'être peuvent se retrouver, avant que de s'animer l'un de l'autre et l'un à l'autre, naît *comme* la constitution d'un cercle *epochéen* en nous-mêmes, comme dans un espace propice *et* fécondant, telle une cour où s'élancent et se rencontrent, un à un les soudain *éveillés*. Et de cette perte de l'espoir d'un soi en devenir possiblement libre, naît la vieillesse d'âme, celle qui ne se réjouit plus de l'idée d'une rencontre. Et pour certains de mes patients, le poids tient alors le moi, et le moi est écrasé du poids d'une volonté qui, si elle fut un temps apaisante, devient progressivement et totalement en apparence, celle de l'oubli. L'homme alors à ce moment devient

¹⁰². Peut-être, au contraire de ce que sont et l'instauration et le vécu, qui sont du ressort de la « proximologie ». Si en cet instant, nous sommes aidants *de* cette proximité, c'est parce que nous savons que le patient, sait, et peut se retrouver, et qu'au moment même où cela se fait, notre rôle d'aidant cesse, dans cette manière. Notre proximité, toujours dans une distance qui peut se tenir en millimètres, est dans la proximité d'un autre de celui qu'il paraît, ou qu'il a fini par se croire et se dire ; autre, qui ré-approché, s'avère être un premier de lui-même à nouveau perçu et reconnu. Finalement donc comme dans un protocole qui s'inscrit dans *l'un-dépendance*.

dénué de réactions. Il existe sans rapports et il s'installe dans un non rapport à lui, étrange et étranger ayant perdu en lui, la figure de l'Autre.

Et si de nos états, de notre expérience, de nos techniques, de notre *façon*, ressurgit une volonté de faire, elle est *forcément* associée à l'idée de quelque chose de lui, qui bouge, qui se remet en route et qui va-vers. Ce qui en soi, serait *miraculeux*. Le miracle de l'animation existe donc. Nous nous trouvons alors, lorsque cela se produit, comme face à une grande machinerie qui se remettrait à bouger, à vibrer, à fonctionner, appelée de sa faim insatiable au plaisir de la vie et au désir de la transformation. Mais alors si cela existe, *vraiment*, si cela peut être constaté, ressenti dans cette émotion qui soulève et permet à nouveau de créer sa propre vie, que faire de la pensée qui soutient cette technique, comment l'identifier autrement que par des exemples, même réussis, comment la transmettre ?

Le flux incessant et mouvant de ces moments révélateurs, comme le serait celui de farfadets vibrionnants de la présence de l'autre, livre soudainement un moment fort dans son apparaître à lui-même, mais aussi quelques fois et dans mon intime, dans une tonalité de révélation de moi-même, et dans une forme de co-naissance qui laisse des traces. Traces d'essences qui creusent des sillons en nous, et qui demeurent. Ainsi et progressivement, c'est-à-dire en 40 ans, s'est écrite l'histoire des histoires qui est celle de chaque sujet apparu, de chaque chemin parcouru accompagné de nos présences réciproques. Chaque chemin me rappelle l'histoire d'un être, et de chaque être dont je me souviens, je peux retrouver ainsi l'idée d'un nouveau chemin qui en est comme *un* enfant. Et dans chaque chemin-enfant que j'utilise avec cet autre, nouveau patient, naît un inattendu, une différence, une *incongruité*, qui construit ainsi une autre authenticité, qui est l'authenticité de cet autre dans *ce présent* avec moi.

Avec le temps, une cartographie des lieux des différentes essences des différents sujets s'est définie, trace puis dessein des traces, puis pays de traces solidifiées. Comme Platon qui pose la question de l'empreinte, celle dont l'âme peut conserver la trace dans *Théétète*, que veut dire la phrase qui précède : « trace, puis dessein des traces, puis pays de traces solidifiées » ?

La présence ne s'efface jamais sans laisser des traces. Et quand le feu est éteint et que nous croyons de plus ne rien voir de ce moment qui a brûlé, nous restent

toujours les braises à peine refroidies, comme des traces de ce qui est contenu dans *une forme* de vie.

Un patient est constitué de plein de pointillés, venant de sa durée, qui quand elle est retrouvée, forme de lui-même en ma matrice sensible un ensemble de pointillés finissant par faire un point. Chacun de ces pointillés qui finissent par faire un point qui les contient, est une façon, que j'aborderai plus loin, de transcrire l'espace constitué d'une durée qui se réveille d'instant, qui soudain sont préhensibles au patient, ce qui recrée à nouveau une *vision de* lui, une représentation de lui, qui n'est pas loin de pouvoir être perçue comme un à soi à nouveau existant. Mais pour chacun de ces points, avec qui j'ai vécu comme thérapeute, et qui s'est écrit et s'est animé, dans la flamme d'une vivacité qui l'a consumé, est resté alors de lui et dans la nuit revenue, comme des lucioles, qui se cachent et qui attendent.

Dans cette *praxis* du recueillement de pointillés qui font points, il faut certainement du temps, qui est le temps du chemin que nos pas parcourent et explorent. Ce temps du connaître permet la suspension, le vide médian comme dit François Cheng, dans ce qu'il nomme de la rencontre du Yin et du Yang. Et ce temps du connaître fut également le temps de me connaître et le temps de me connaître dans ma vie de médecin. Et c'est de ce connaître dont la répétition empirique mène à une forme non finie de connaissance, que naît cette possibilité du « lâcher ». Car alors même que je lâche, je continue à être « dans une présence incrustée », et lorsque je *me* disparaissais, je continue d'exister¹⁰³. En un point moi aussi, concentration de pointillés d'où toute la force de mon engagement à la rencontre peut surgir à nouveau, pleine de sa vigueur. Je suis en ces instants comme une nuit où veillent pour moi aussi, les lucioles de ma sensibilité consciente. Existant, et me retenant d'être pensant. Seulement attentif et traducteur du dit et du senti, comme dans une ombre tenue et palpitante à moi-même. Comme si, en laissant une place à un possible du phénomène, je n'étais pas *solide*. Comme dans un espace dont les limites existent sans que l'on puisse les voir et les rencontrer, autrement qu'en traversant cet espace d'une longue marche. Je flotte dans un tout, dans un ouvert à tout, dans ce chemin qui transporte traces et souvenir, présent et émotions, dans un cadre que j'occupe en plusieurs

¹⁰³ . Heidegger « le vide permet aux choses d'être en leur présence ».

endroits de moi et de ce que nous faisons, gardant simplement à la mémoire, *le tracé* qui se donne et s'esquisse de l'espace et du temps.

Lavis, espace, instant

J'y reviens, la présence est temporelle, et le senti, son ingestion, son ingénence dans l'action, sont aussi dans la temporalité.

Comme si ces esquisses de l'autre, ce dessin de lui se livre, se donne de façon pulsée, timide, soudaine, comme en morse puis en continu, hésitant et se montrant, se dérobant et se dessinant, et se libérant soudain d'un geste majestueux.

Car, et probablement, quelque chose de lui a reçu une émission, un signal, une information dissimulée de moi, qui le regarde, comme en un *étant* de lui. À y penser pourquoi ces éclairs d'expressions vite éteints dans l'éteignoir des peurs, et puis pourquoi à nouveau, un jaillissement qui passe par son corps penché en avant, ou soudain dans une posture ouverte qui se vit et s'anime en se vivant ?

Puis s'arrête et s'éteint à nouveau. Est-ce la difficulté inhérente au chemin de l'être, sont-ce les garde-barrières de nos différentes frontières intérieures, à qui à chaque fois il nous faut comme montrer nos papiers, et qui font que nous retournons souvent à notre empêchement ?

Il y a de cela, sûrement, mais il y a aussi cette poussée résistible, qui se reprend, se reforme, se concentre et recommence à pousser, dans cette volonté enivrante à nouveau, de pouvoir se sentir exister à soi-même, et *d'être vu*. Comme à nouveau, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, dans une fidélité indestructible à l'être de lui. Malgré l'enfouissement qui s'est installé et dans un jaillissement escarpé à la lumière, voulant écrire comme dans une vie dont il retrouve la source, une lettre, voire moins, juste une ébauche *de l'être*, qui est tout de lui dans ce point, qui est celui d'un *advenir*, celui d'une assomption. Mais à chacune de ces permissions d'advenir, succèdent les obscurités¹⁰⁴, comme si d'une lutte incessante et

¹⁰⁴. Pour quelle raison, écris-je cela ici ? Il me semble qu'il s'agit avant tout d'une description des patients que je rencontre, avec leurs phases éclairées et celle qui aussi s'assombrissent. Mais des patients au genre humain il n'y a aussi peut-être qu'un pas, qui, une fois franchi, m'incite à penser que nous sommes tous fabriqués structurellement d'ombre et de lumière, de passé et de futur, dont

tranquille entre l'obscur et le jour nos vies étaient faites. Comme si nous devions tous retenir, nous remplir de l'ombre et de la lumière empêchée, pour pouvoir nous montrer, dans une faille de lumière et dans un irrésistible, vers *cet* aller-vers dont la rencontre est un *tout*, de nous.

C'est pour cela que nous avons parlé de pointillés et de points. Nous aurions pu aussi évoquer le *lavis*,¹⁰⁵ ce dessin, ce trait d'essence, qui relie les pointillés en une succession de points minimalistes et d'une présence qui nous impressionne. Et s'il y a essence, elle est faite de chaque point, comme un détail d'un ensemble, et comme un tout de soi. Chaque point est un tout, et c'est la succession de tous les points de tout qui mène au sentiment d'essence, c'est-à-dire à celui d'un concentré de temps et d'espaces différents, condensés en un ensemble qui relie « tout » (c'est-à-dire bien au-delà de notre capacité à compter, à ressentir et à analyser, les informations de chaque paramètre dans leur substance différente), et qui nous entraîne à une unité globale d'identification. Nous sommes ici et dans cette ambiance, comme une terre, mais aussi comme un satellite d'une terre, celle de l'autre. Dans cette constellation aux aimantations successives, variées et parfois antagonistes, quelque chose semble aussi fort que les pôles respectifs de l'un et de l'autre, et c'est je crois, le sens de la « gravité », qui doit être pris ici comme dans un sens *einsteinien*.

Quelque chose est là, se développe, est attirant, et bien que craintif, le patient restreint dont je parle, s'en approche. Dans cette aimantation, nous sommes électrons, nous sommes quark, nous sommes lents et instantanés, et quelques fois même indéfinis. Car chacun dans ce voyage, une fois « les choses lancées », s'utilise comme sujet de l'objet de l'autre, dans un va-et-vient, qui raconte par bribes et par chapitre, l'accession à une lumière qui est phénomène, éclairée par moi éclairant et émise de l'autre enfin ouvert et se recevant en acceptant ma

seules les proportions respectives peuvent changer dans le présent, faisant ainsi la variabilité des caractères. Oui, humain, me semble vouloir dire un ensemble fait de points lumineux et de zones sombres, car il est de notre nature d'oublier, de garder, de cacher, comme il est aussi de notre nature d'aller à la lumière. Peut-être, je ne le sais pas vraiment, je le suppose, que l'homme est fait de cette matière qui fait de lui, et un espace et des temps, en marche.

¹⁰⁵. ainsi commenté dans Wikipedia : En Extrême-Orient, le trait jeté est le signe du souffle de la vie (ch. trad. : 氣 ; ch. simp. : 气 ; py : qì ; jap. : 氣/ki ; ko. : 기/gi ; viet. : khí), il est jeté avec vigueur sur la feuille suivant un flux naturel.

réceptivité. À un moment, comme dans un élagage aux mains nues, je deviens si petit et si concentré, mais aussi, comme si intensément apeuré que le fil que j'ai proposé ne se casse avant que le patient n'ait eu le temps, et la force et l'envie, de prendre la décision de s'en saisir, de le serrer, de le tirer, de s'en emparer et de le faire sien. Il s'agit sans doute d'énergie, et de la volonté de mon corps, tranquille. Les transmissions sont alors comme diffuses, enveloppantes, pénétrantes. Et lorsque l'autre retrouve le lien à lui, dans l'émotion bouleversante de ses retrouvailles, moi, aussitôt, heureux, je m'éloigne reprenant l'activité attentive d'un médecin habituel. Je suis en sécurité d'inquiétude, car il est en sécurité. Et si nous nous éloignons, c'est alors pour mieux nous accompagner dans ce qu'il reste à faire. Dans une action et dans sa mise en pratique, comme enfin libérée de l'empêchement *de l'a-priori*. J'emploie cette expression, car lorsque nous nous éloignons, nous semblons garder le souvenir d'être revenus d'un ailleurs et d'un sensitif, d'un brumeux et d'un enveloppant, d'un état primaire, avec ce patient, lui rappelant par là une vie sans la maladie, en ayant été avec lui, sans langage de médecin, ou alors d'un type différent. Mais lui a aussi ressenti et perçu une vie qui vient d'un lieu de lui encore là, encore neuf, avide de présent, dans un monde où bouger, aller, rencontrer, demeure comme dans un premier et joyeux enchantement. Nous vivons tous ces instants de bonheur indicible où ce que nous ressentons nous submerge et nous allège. Dans ce monde qui dans cet instant est *transcendantal*, ce monde d'un instant comme parfait de joie, l'espace ne dure qu'un temps. À la fois présence, et aussitôt oublié. Ce monde phénoménal se joue du temps. Il apparaît, se vit, laisse traces et disparaît. Il est ultime et lointain dans l'instantané du moment qui se *joue*, il se joue aussi de nous en se vivant et en virevoltant, nous faisant pantomimes ravis de son existant. Il est étoile, il est filant, il nous enchante, et nous laisse une fois disparus, les yeux ébaubis. L'impression est la même, pour tous et pour les patients qui soudain *se* retouchent, de quelque chose qui virevolte, entoure, s'élève et nous élève comme dotés d'ailes éphémères, se nourrit de nous nourrir, puis nous dépose dans la lenteur et le froissement d'émotions fortement ressenties, et nous laissent revenir à notre vie, encore lumineux d'avoir été touchés.

Élans et vie

Voilà ce que je vois, voilà ce que je ressens et je vis dans cette réception d'un patient, qui en un instant, qui est fort pour lui, se retrouve en lien avec sa propre présence, inattendue. Derrière l'être et l'étant de qui il est, il y a aussi l'être et le temps, dont l'intimité mélangée donne le vertige. Dans un évènement qui part et peut se perdre, mais qui peut également revenir, comme appelé dans l'immédiateté d'une lampe qui serait alors, magique. À ce moment, lui, nous, nous avons été plus que nous, nous avons été *nous* au complet, dans l'être et le temps. C'est-à-dire dans un instant rempli de *notre* temps, qui nous devient comme visible et relié.

Ce moment qui s'anime et se meurt de s'être animé, empli de sa puissance, nous remplit avant que de mourir comme d'une dernière rasade tempétueuse ébahie et ravie, laissant s'écouler en un presque trop, le nectar de nos lèvres goulues. La joie, le sursaut de cet impossible qui se présente, et qui est de notre obligation, nous ravit. La vie, la vie qui rencontre la vie, celle qui crée la vie, en nous faisant vivre comme jamais à l'habitude de notre vie, c'est là, c'est ici, c'est la vie phénoménale, celle qui surgit de la rencontre. Et qui pour pouvoir se répéter, ne se représente jamais exactement à l'identique.

Et qui ici, est fait d'un « entre-deux » et d'un tissage, dans ce qui se propose entre le monde et l'intra-monde du soignant qui y attire le soigné en lui y laissant une place qui lui ressemble. Ce déplacement ressemble ainsi et alors à s'y méprendre au niveau sensitif, à une sorte de voyage, une sorte d'avancée vers un ailleurs que le patient a connu, avec un contenant qui reste malgré tous les entre-deux, cadré, avec les murs, et le cérémonial inhérent à la consultation, la présence physique, la parole et sa conscience, la rationalité d'une écoute scientifique du partage et du soin, et *aussi*, un laisser se faire, un laisser s'aller, comme en *une rêverie au fil d'un courant* qui, contenue entre des rives devient thérapeutique.

Et ce qui le permet, c'est l'alternance entre les moments tragiques, c'est-à-dire ceux d'une parole forte, et les moments d'attente, qui sont ceux des moments de l'autre et de sa liberté associative.

Il y a donc ainsi, un ou des moments inattendus, perçus dans la précision d'une pseudo-inattention, qui sont ressentis par moi, et par le patient, puis reliés, puis conscientisés, puis rationalisés. Et il y a aussi ce moment pesant et métronomique

qui est celui de la pesée, où chaque mot qui jaillit, chaque silence qui suit, chaque geste réflexe et non conscient, est un tout en soi, relié à un ensemble tapi qui est un tout du patient et qui force à cet instant, *le passage*. Il le traverse, et me traverse comme dans une *transpassabilité* phénoménale qui se vit ici, cherchant à être entendu. L'objet balance, ici, fait l'évènement du transposable. Cette pulsion de vie à communiquer, dans ce si petit et si rapide moment que je connais si bien, où l'autre sort soudainement *comme de lui*, pour dire ou reprendre quelque chose comme garant de ce qu'il sait être sa vérité intime, est une demande dont le cri intérieur est écho. Cette demande d'espace d'accueil et ce désir d'être reçu, à ce moment-là fait loi de nécessité et de raison.

Ces surgissements sont éclairs de soi dans des tous parcellaires qui expriment un possible retour à un tout non fini, soudain *conforme* à une expression libérée de nous, hors de notre rationalité devenue dans son habitude, une restriction. Et si je réemploie, en cet instant à nouveau le « je » du soignant, et le tu de l'autre, soigné, au lieu que de poursuivre sur le *nous*, c'est pour revenir à nouveau, sur le jaillissement et la nécessité de réception de l'autre *intérieur et non-prévisible*, auquel le médecin doit s'habituer et se préparer. En un instant, une vie retenue, qui est *autre* que celle qui s'est officiellement présentée, se déverse torrentiellement. Et je ne peux éthiquement la laisser se perdre. Je ne peux tout recevoir ou tout contenir avant le tri, mais je me dois de pouvoir essayer d'en garder le plus possible, et de le garder en son vrai sens. Car les informations déversées en cet instant, sont de l'ordre des faits, des impressions physiques, des temps reliés à des espaces différents, de la puissance et des peurs. Pour pouvoir entendre, pour pouvoir permettre à cette a-pesanteur émue d'être reçue, le lâcher-prise *quasi-complet* de notre rationalité, dans cet instant pré-éruptif, nous est imposé, et j'y reviens, encore et encore, balayant l'ontique déjà perçu de l'être qui nous fait face. Tout est balayé en un instant, et se réinstalle, en un éclair, un existant qui est celui du patient dans une existence dans laquelle il ne se voyait plus. Cet être soudain se re-détermine à ses yeux, et en sachant ainsi à nouveau *plus* qui il est, il se *reconstitue* sous nos yeux, dans un presque plus vite que de l'écrire. Il sait mieux ainsi ce qu'il veut, comme dans une acuité dévoilée de lui. Il se souvient, et très vite il se sent parler à nouveau à la première personne de son *je*. Nous nous sentons humble devant cet embrasement et cet ébranlement qui le refait être-là, traversé. Car nous nous souvenons que dans une relation de soins,

tout ce qui survient et qui provient du patient est de nécessité et de raisons. Même si quelques fois, celles-ci doivent y être explorées, dans cette *polysystémie* de sens, pour en comprendre le sens profond. Toujours est-il que tout ce qui est exprimé l'est soudain dans une forme de rationalité singulière qui devient à nouveau celle d'un être-patient, loin de la passivité *non concernée* dans laquelle il se mouvait, et qui rendait toute prise en charge médicale vaine. Toute une signifiante de vie surgit et se réinstalle ainsi dans son corps jusque-là amoindri de sens.

Et *ses* lucioles qui réapparaissent et qui disent, disent vite et fort ce qu'elles portent chacune comme un tout et une brindille, permettant ainsi de consolider la réapparition et la réappropriation d'un lien sublime et à part presque partagée, entre l'essence et l'étant de l'être qu'il se souvient être. À nous soignant peut incomber la responsabilité éthique de ce tissage éphémère d'une réceptivité, seul substrat au soin et à la capacité de recevoir et le prévu et l'imprévu.

Le non-oubli

Nous terminerons ce voyage au cœur de l'action en revenant sur la notion du *non-oubli*.

Souvent nous égarons, plus rarement nous perdons. Où sont nos souvenirs oubliés, où sont nos souvenirs déshabités ?

Nous sommes avec eux et ils ont place dans l'ubiquité émotionnelle de notre corps, et c'est notre lutte contre l'émotion en lien aux douleurs enfouies qui finit par nous faire oublier l'oubli de nos souvenirs. Leur place est aspécifique et dans toutes les places en même temps. Et lorsque ressurgit cet immédiat du souvenir, il ne peut se survenir que dans l'acceptation de la présence de nos douleurs qui y sont associées. Notre présent n'est vivant que libre, c'est-à-dire dans un temps qui peut évoquer et revivre librement ses souvenirs, un temps qui s'autorise à aller partout en lui, dans la certitude joyeuse de son intégrité.

En somme et pour reprendre ce que nous avons évoqué au début de cette réflexion, être juste, c'est avoir le temps et son temps avec soi.

Nous sommes être humain et thérapeute, et pour être de notre meilleur de thérapeute, nous devons nous aussi considérer et soigner notre humain pour pouvoir le laisser ainsi en une possible complétude d'être dans l'action.

Être alors prêt, c'est être prêt à ce vertige de l'inconnu qui est aussi celui de nous-même dans l'émotion de ce que l'on va devenir et parcourir pour comprendre et ainsi pouvoir soigner. Nous revenons ainsi et pour conclure, à notre point de départ.

Chemins 4. Du vrai à la durée et de l'intuition à l'origine

Quatrième départ

Qu'est-ce le vrai, qu'est-ce le vrai en philosophie, qu'est-ce le vrai dans notre clinique ? Nous venons de parler « d'attitude ».

En consultation, le vrai, c'est une façon de dire après avoir entendu. Une façon de dire juste, après avoir entendu juste. Et de pouvoir savoir le dire pour le partager dans ce que l'autre aussi continue de vivre comme vrai. C'est aussi une façon personnelle de comprendre, et de faire vivre le juste d'un ensemble composé de vérités multiples qui se rejettent et s'unissent.

Ce vrai s'installe ainsi immédiatement en nous une fois reconnu, et il prend sa place avec et sans nous. Il est dans toutes nos directions opposées et réunies dans ce que nous sentons malgré nos résistances être le bon de nous.

Dans sa création le vrai s'impose par la concordance et la plénitude de la durée de son temps, qu'il porte en lui. Pourquoi le vrai est-il vrai, pourquoi s'impose-t-il ainsi donc à nous ? Parce que quand le vrai agit en nous, il nous mobilise et nous entraîne, il est un créateur de mouvement.

Et c'est aussi bien à la lecture d'un roman, que dans la pratique médicale, que le vrai est vécu dans un passage qui nous prend et crée en nous une émotion qui nous submerge et nous dépasse, dans la conscience de sa perception.

Il nous révèle à une identification physique vécue par notre corps dans son authenticité, et dans la qualité de l'émotion, qui nous fait, et toujours dans une forme de surprise, tressaillir.

Le vrai arrête, suspend, et redonne un élan. Il est la constitution première du premier lien thérapeutique, comme l'intuition qui le révèle en est l'instrument.

Ce vrai du patient, vient d'il y a longtemps, et d'un temps de lui *presque* oublié. De cette répression au quotidien que sa fonction dans sa vie est devenue, naît une raréfaction usuelle de l'oxygénation de ses essences, par les protocoles que lui et nous pouvons mettre ainsi régulièrement en place, afin de nous adapter à des milieux raréfiés en air du *sentiment de vie*.

C'est ainsi nous dira-t-on. Mais c'est aussi pour cela, que réveillé de ses limbes de souffrant, la parole pour dire qu'il n'est pas *que ce qu'il* présente et qu'il est devenu, est non résistible pour le patient *encouragé* par le manque d'erreurs que nos sens nous permettent d'exprimer de lui. Réveiller l'opprimé, le subi, l'accepté, laisser la parole à son authentique, en disant la révolte tranquille et émue d'une résilience, fait partie de l'échange thérapeutique, et je n'emploie pas ici, le mot « empathique ».

Car de cette vie sans être, de cette vie sans *s'être* dans la rencontre de soi et du monde, le patient ne veut plus. Et, dans ma consultation, alors qu'assis il parle de sa maladie ou des difficultés qu'il rencontre pour l'améliorer, lui convient soudain pour lui, qu'il est temps pour l'autre en lui, de dire aussi. Il s'adresse et m'adresse des informations, sans crainte, car moi, un autre présent, je fais partie dans son esprit d'un monde sans danger de dévoilement, ce monde qui passe sans voir et qui habituellement est sourd. Et lorsqu'après ce long processus de cette première partie de la consultation faite de ressentis et d'identification en moi d'un lui juste de lui que je lui présente, sa digue finit par céder à son désir d'être, et là, alors, le patient dit et jaillit de son dit. Il dit en désordre et en être, juste pour dire, ému aux larmes d'oser dire. Il dit, et sa référence enivrante et absolue, c'est de dire de lui, de se dire à lui, de pouvoir retrouver des mots de lui et pour lui, depuis si longtemps en attente et oublié. Et à nouveau alors, se rejoue comme un premier jaillissement, où tout est contenu et rien n'est connu, hormis la force dans son premier cri de l'envie d'exister.

D'abord dans ce cercle de réceptivité que nous avons mis en œuvre dès le lever de notre chaise pour aller le chercher et le faire entrer. Quand il s'assoit, nous ne sommes presque plus là, déjà prêt à une passion de lui, faisant corbeille et l'entourant de nos murs et de notre espace intérieur étiré ; cette corbeille donne limite et quelques fois permission, à l'éclosion de ces expressions de vie brute, primaire dirais-je presque archaïque, qui vont écrire les étapes de la rencontre.

Passant ainsi, de l'objet plus que sujet apparaissant-malade, à celui du transparaître qui s'insinue et s'exprime en son langage, dans un autre espace, dans un autre temps, qui soudain se constitue et se présente au présent du présent par le paraître du sujet de la consultation. Nous avons pour cela considéré comme *important*, chaque émission de l'autre et chaque ressenti que nous en avons reçu. Comme dans une matrice bienveillante et extrêmement orientée par l'intentionnalité d'un soin exprimé dans tout de sa présence, sans rien en perdre, sans rien laisser s'égarer.

Et si l'approche qui lui est faite peut lui sembler inhabituelle, ce qui la sous-tend est d'une fermeté qui est celle de l'exigence d'un possible.

D'un désir à une durée

La forme lâche, ouverte, correspond à la fonction du recueil, qui respecte et conserve aussi de façon perceptible l'idée de la liberté, qui est en elle-même un message *échoïque* incitant au mouvement.

L'homme en face de nous, ou la femme, la personne présente a peur de se dire, a peur de se montrer, a presque peur de croire encore au possible d'une altérité.

Notre état est de présenter cela comme possible, suivant ainsi les traces de lui, dans chacune de ses inflexions de corps ou de parole. Et s'il parvient à se dire, dans une consultation qui est typologiquement identifiée comme celle d'un nutritionniste diabétologue-endocrinologue, donc dans celle d'un champ non identifié et non connoté aux douleurs intimes, il reste néanmoins d'une extrême prudence, en essayant de contenir le flot de paroles qui lui vient.

C'est pour cela que je suggère le chemin qui pourrait mener à une de ses vérités, puis me retire d'un silence ou d'une *insignifiance* de dit. La peur du dit est perceptible, toujours présente, et mon écoute ou ma parole comme en vagues successives s'en éloigne et s'en approche. Je glisse, m'approche, le frôle du regard ou d'un mot, et me retire et m'éloigne de lui, en une distance qui le rassure. Car aider à éveiller un apparemment éteint, doit se faire en une totale prudence, même si, dans certains moments propices la prise de risque est nécessaire.

L'absolue réactivité d'un intime qui soudain devient, comme un volcan dont la lave monte, a besoin de silences et de retenue, de repos aussi, laissant ainsi à l'émotion du dévoilé, le temps nécessaire à la compréhension du phénomène qu'il vit, à son intégration et à son incarnation temporelle.

Et nous et dans notre silence de l'instant, nous voyons la sagesse se retrouver, étreindre et permettre des avancées prudentes ou rapides, comme des pas qui s'affirment en trouvant l'assise du chemin. Une sagesse qui permet à un *tout* de parcelles de lui de devenir et de s'assembler en un simple défini, qui retrouve ainsi son pas, indéfini, comme dans celui d'un mien d'être qui lui revient. Ainsi je les vois, lui et les autres, bouger et chercher, et après les avoir conduits à l'orée d'un nouveau possible, mus par quelque chose qui se remet en eux, et en avant d'eux. Le silence devient alors de mise, et ce qui a été dit et a été compris de cet échange alors muet, nous attendons, nous, de le comprendre. Car une fois qu'il s'est élancé il ne faut pas l'arrêter, il ne faut pas le statuer, le laissant ainsi comme un galet fantasque poursuivre son chemin et se renforcer de vie à chaque rencontre d'avec la vague. Le comprendre c'est l'attraper, c'est l'arrêter, comme fixant son mouvement en marche, dans une photographie. Alors, nous faisons *comme*. Comme *si*, nous étions seulement heureux de l'évènement et du paraître, comme si nous étions sur une scène et une représentation, dans un jeu de rôles où le réel est mimé, dans un drôle de *je*. Le patient donne et reprend, livre et amasse, et se reprend dans une ombre qui suit la clarté. Il parvient ainsi à générer à nouveau ce mouvement, peut-être essentiel, en faisant des va et des viens, entre le contact au monde dans une forme de lumière, et le contact à son monde intérieur qui nécessite une forme d'obscurité. Nous nous retirons, le laissant ainsi et ici à sa vie avec lui.

« Abstraire n'est pas fabriquer des images d'arrière-monde. C'est extraire d'un état de choses apparemment compact et mettre en vue, à l'état libre ou naissant, une dimension constitutive immanente à plusieurs

réalités et transcendante à elles dans son identité qui les surpasse toutes. C'est manifester et produire une affinité secrète entre des choses absolument différentes en apparence, dont les apparences s'écartent, et saisir dans cet écart l'ouverture d'un unique apparaître.¹⁰⁶ »

Auquel il rajoute : « l'abstraction ne consiste pas à supprimer sans changer le monde ou, comme on dit à déformer ; elle consiste à transformer des formes qui racontent en formes qui disent.¹⁰⁷ ». C'est ce que je viens d'essayer de dire.

Une fulgurance

Pour nous, et en cet instant d'intense travail au service du lien perdu du patient, notre médecine peut être effectivement calquée sur ce que Maldiney écrit ici sur la dimension du contact. Recueillir cette émotion, ce qui ce jour-là est plus important que d'en comprendre tout du sens, dans cette apesanteur dans laquelle nous nous essayons, est faite *aussi* de l'essai d'un non pensé. C'est aussi par et pour cela, que nous *contons* et *racontons*, comme en un fil, l'eau d'autres histoires de vie, avant d'à peine oser, à *lui, dire*, pour qu'il puisse alors *se dire*. Je m'essaie à rester dans une interdiction à *me* mener jusqu'au bout d'une *opinion*, dans la fulgurance de mes pensées à son propos. Je me refuse à avoir un avis, je reste comme à un niveau d'a-subjectivité, dans une interdiction de contact à ma subjectivité, et de cet empêchement, en même temps, se fourmille de moi une multitude de perceptions et d'émotions. Mais je suis en arrêt, je suis en suspens, je ne marche plus, je ne bouge pas, je ne fais pas le pas d'après, celui de l'aller-vers un *fini* de lui avec un point. Lui, il est d'hier, il est de jamais, il n'est pas là, il ressurgit, il se rappelle, il irradie, alors moi, je m'arrête et je m'applique, seulement précautionneux, n'osant bouger, restant dans ce neutre *et* vivant et dans cet « *époché* » que je dirais comme *de re-fondation*.

En cet instant, je suis dans une volonté de non-terminaison consciente, de non synthèse, j'essaie de continuer à être, comme en quelque sorte dans ce que l'autre être vit près de moi. Dans la chaleur d'une vie qui regalope.

¹⁰⁶ . Maldiney H, *Phf*, ibid. p.158.

¹⁰⁷ . Maldiney H., *Regard, parole, Espace*, ibid. p.19.

Comme pour lui, dans ses spasmes malhabiles et décidés, comme lui dans ses jaillissements d'un tout, ou d'un plus, qui se montre et se vit malgré l'interdit, dans cette dualité où l'envie d'être essaye encore d'être retenue, mais c'est trop tard les barrières cèdent devant la joie qui réapparaît, dans une fulgurance qui s'exprime.

Le désir, on le sait, n'a pas d'âge comme le temps, il n'est que subsistance d'un émoi dans la durée, qui s'intègre dans une homogénéité de ce que l'on sent être de notre *moi*. Quelque chose est ainsi de notre chemin, de notre direction, de notre empreinte, de notre trace, de notre passage, de notre souffle, de notre transcendance. Nous sommes *nous*, point. Mais nous sommes *nous*, avec bagages, nous sommes nous avec histoires, et nous sommes nous, avec accidents de vie, ou empêchements. Et nous essayons de faire survivre dans la durée, un identique, un très proche, un précieux et un essentiel de nous, qui est à conserver, sauvegarder, réhydrater, revivifier.

Le temps des patients est durée, le temps des patients est endurer, le temps des patients est celui de *se* tenir, mais le temps des patients est aussi celui de leur entêtement prodigieux et salvateur, de toujours se retrouver ou se rechercher par la rencontre et le désir. Ils sont entêtés à cela, comme les tenants désespérés et courageux, d'un état d'*étant* qu'ils se doivent d'être, d'une *nature* autre et particulière, que la nature des autres *étants* qui les entourent. Ils doivent conserver en eux et en possible, même un peu, le chemin qui est celui d'eux.

Et ainsi nous nous obligeons à être dans le monde qui nous entoure, dans une forme d'éthologie que nous nous constituons et qui nous rassure, car étant de nous et pour nous. Bergson nous en fait part dans le chapitre II de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, en 1889. Nous appartenons par l'esprit à un ensemble homogène que nous appréhendons, qui nous ressemble, et auquel nous ressemblons. Et de deux directions, de deux espaces, de deux expressions, de deux nourritures, *nous sentons*, que l'une d'elle nous correspond mieux et nous *complète plus*.

Et ce qui demeure de vrai de nous, au travers du temps, d'espaces et de situations différentes, est cette pierre inaltérable, qui est la *durée de nous*, dans ce qui nous est une union presque intangible et indissociable. Les parts sont et restent différentes, c'est pour cela que le concept « monisme » n'y survivrait pas. Ainsi

et j'y viens, ce que je relève, comme présent au cours de mes milliers de consultation, c'est une présence, dans une durée et une inaltérabilité d'une spécificité d'être au singulier. La durée, qui est comme un menhir attaché à cet homme, semble d'une écriture que son temps ne peut compter. Il est comme là, il est là, au toujours de sa vie.

Fait de points, voire de pointillés comme je l'écrivais plus haut, qui sont uniques et ne bougent pas. Pourtant au fil du temps, dans une durée intangible, nous bougeons, nous changeons, nous nous transportons, nous passons. Et nous concentrons de notre durée, et toujours dans un passage, ce qui déjà employé ou non adapté doit demeurer ou être supprimé pour le passage à un nouveau temps, hors et dans la présence de la durée. C'est maintenant, et pour ce maintenant, qu'il faut un « comme cela. »

Ce temps qui écrit la durée, qui la remplit, est le temps du mouvement. Et ce mouvement est, sans nul doute en notre esprit, comme le premier pas fondateur d'une réappropriation individuelle qui mène à la qualité du soin, et au résultat du soin. Je suis là, ébaubi, (car aucun mot ne me semble plus adapté), sidéré et heureux, quand de ces bruits, de ces suggestions, de ces ambiances successives que j'ai déployées en miroir de lui, quelque chose de *vivant* a pu renaître en lui. Je le vois à un moment se lever se précipiter en une rencontre que je suggère et dont j'essaie de préparer l'émergence. Et lorsque celle-ci surgit et se vit, le point le plus précis de notre rencontre nous vient fulgurant à tous les deux : nous avons pu voir ré-apparaître, nous avons pu presque toucher, nous avons vu se dérouler, *la durée*. *Sa* durée. Elle est réapparue. Touchée, vive, souple et solide comme celle d'une peau qui parle et qui raconte, en reprenant dans sa brusque et si forte *vivance*, ce moment d'un de lui, complet.

Sa durée, nous l'avons étreinte, nous l'avons frôlée, nous l'avons vue de nos yeux imbibés, puis après être apparue, après nous avoir enveloppés, elle s'est échappée, en nous laissant ravi, à sa trace, à sa poussière, à sa cendre lumineuse. Elle a été là, a créé son émotion, elle a disparu. Et ainsi nous sommes, et ainsi nous pouvons redevenir nous. Voir et vivre notre durée est un événement considérable, car il s'inscrit dans notre globalité retrouvée d'être. Sa présence est la présence inscrite en nous, au cours d'âges et de situations différentes. Elle nous identifie et nous pérennise au travers des temps. La voir, la sentir, la ré-attraire en

un instant ressurgit, m'assied à nouveau dans mon « il y a », celui que je vais rechercher au cours de ma vie, par des agents effecteurs extérieurs différents, mais qui demeure en moi en la forme d'un *un* que je choisis pour me voir, que je choisis pour me vivre. Je suis alors reconnaissant, content ou heureux, de ce que l'autre a permis comme passage à moi, dans une de mes complétudes non abîmées. Car elles sont diverses ces complétudes, ou plutôt et peut-être est-ce cela, ils sont divers ces sentiments de complétude, correspondant en intensité, à des qualités différentes d'être. Mais toujours entier, indépendant, séparé et empli de la joie des rencontres, de la rencontre.

Que fait-elle donc, cette brusque et désirée présence d'une durée, à nouveau là, à nouveau vive et spectatrice engagée d'elle-même ?

Vivre *un tout*, et puis après, restant comme en une présence dans un rien heureux alors qu'elle disparaît, d'abord jaillie et naissante, puis à nouveau en hibernation et en gestation. Rien ? Un peu plus ma foi, comme un souffle, un passage à témoin, une partie de l'immensité d'un tout, et un tout en elle-même, fière et heureuse de s'appartenir. Le phénomène de la phénoménologie *maldineyenne* pourrait être celui que je décris ici.

Pendant ce moment j'ai été avec ce patient un témoin, dans la résurgence créative de l'apparition de sa durée et de son être dans la durée. Dans un point de proximité intense, où cet apparaître et l'émotion de son vécu, a prévalu sur les entités différentes que nous sommes. Spectateurs d'une forme jaillissante de l'émoi de la beauté.

Et pourtant, malgré cet émoi réciproque, le jeu des différences et de l'asymétrie reprend et se poursuit au service du soin. Et ce sont bien des informations que l'aventure du moment met à jour et révèle au patient et à nous- même. Une histoire oubliée, une perte, une déception de soi ou des autres, enfin remise au niveau du conscient, une histoire de mère ou de père, l'histoire d'un ratage, une émotion aussi vive qu'à l'instant premier, se vivent ici au travers des larmes et des sourires. J'y ai aidé, lançant grâce à des phrases et des liens, une sorte de filet à poissons, extrêmement large, qui doucement se rapproche du patient et de quelque chose qui bat en lui, et qu'il n'arrive ni à dire ni à se dire. Et il s'agit dans la majorité des cas, là, de l'immensité d'une solitude qui recouvre comme dans le caché d'une couverture rêche, le terrible encore présent d'une plaie aux yeux fixement

ouverts. Et dans tout de cela Bergson *me* fut. Il me faut y revenir car si je ce que j'écris est de ma vie et de ma pensée médicale inscrite dans le temps, elle est aussi et essentiellement de ma durée, *à moi*. Chaque patient fut une ligne recommencée, un ensemble de points et une ligne dans sa continuité. Le vide, que j'ai dès le début de mon histoire professionnelle essayé précautionneusement d'obtenir de moi, qu'il soit illusion, médian, taoïste, ou initiateur, est avant tout celui d'une *intuition prégnante*. Celle-ci s'est imposée à moi, comme dans un « avant tout ». Et pourtant ce vide-là, quand je relis Bergson, ne me semble guère différent de sa façon d'envisager l'espace, qu'il décrit comme un vide homogène. Et cette intuition au service d'un acte thérapeutique, a construit dans sa rencontre au réel, l'idée de moi-médecin, comme celle d'un mouvant et d'un non identifié, comme dans une forme *qui se prête*, et qui naît d'une présence réciproque. En en restant le concepteur, et aussi, dans une certaine limite, *l'organisateur*. Comme dans un intangible qui servirait l'action thérapeutique. Il s'agit donc, ici, dans ma démarche, comme d'une recherche appliquée dans le cadre du soin, qui est celle de l'empirisme des *sentirs* et de la perception, et dont l'enjeu est la phénoménologie des vivants.

Je cite Bergson¹⁰⁸, à ce propos :

« Que si maintenant on cherchait à caractériser cet acte, on verrait qu'il consiste essentiellement dans l'intuition ou plutôt dans la conception d'un milieu vide homogène. Car il n'y a guère d'autre définition possible de l'espace : c'est ce qui nous permet de distinguer l'une de l'autre plusieurs sensations identiques et simultanées : c'est donc un principe de différenciation autre que celui de la différenciation qualitative, et, par suite, une réalité sans qualité. »

Et cet espace que je donne, et dont je prends en un ressenti une forme intérieure, vide et sans émois de moi, comme sans ma présence d'étant, ne vit de moi que par ma décision, c'est-à-dire de mon intelligence thérapeutique, comme si pour être au service, je devenais outil d'un vivant. Et dans cet espace d'accueil, vide et homogène, chaque détail prend sa place, a son impact par le mouvement qui le crée, qui s'exprime, et le suit. Dans cet espace, *contenu et souple*, les différents mouvements, les résonances, les impacts, les ressentis, les mots, et aussi, les

¹⁰⁸ . Bergson H., *Essai ,op.cit,p.70*.

émotions, les touchers, les *musiques*, finissent sans doute à un moment l'autre, quand cela marche, à se vivre d'elles-mêmes et à se mettre en ordre pour la fanfare. Fanfare qui, dite ou chantée, dans un sanglot, dans une maîtrise ou en un cri, est une fanfare de l'harmonie retrouvée, celle qui est du lien, celle qui est de la durée. Dans cet espace-vie, où tout se ressent en même temps, en succession, sans retour en arrière, dans un instant avec un tout de lui qui l'a mené en cet endroit en cette consultation.

Que nous dit d'autre Bergson qui s'insère dans cette phénoménologie des moments, quand il nous parle d'espace dans cette longue citation que j'ai plus haut introduite ?

Il me semble et c'est peut-être ainsi, que dans cet espace vide et homogène où le patient paraît, les échos divers de ses ressentis divers, renouent *en surprise*, le lien effiloché et cisailé d'une durée de lui, soudain en une présence ressurgie, et dans le passage d'une *continuité*, qui est celle d'un mouvement qui réapparaît et échappe à sa torpeur, qui ainsi le réinscrit dans un changement, donc, encore, dans une durée. Changer c'est ne pas savoir, changer c'est pouvoir s'adapter, changer c'est penser le *jeu du je* dans l'insouciance et la gravité de notre certitude de nous continuer. Et de nous produire, nouveaux et mêmes, dans une forme d'espace qui contient à nouveau une durée et une continuité de soi dans un espace qui contient notre temps. De ces premiers échanges, puis de ces flots continus et croisés, je vis avant tout l'autre comme un sujet fragile et résonnant. Et dans cet espace virtuel qu'il finit par ressentir comme étrangement proche de son réel, la sécurité des ébats prime. À la fois comme dans une aire de jeux, et à la fois comme dans une grande aventure possible, où des jeux inconnus peuvent aussi se proposer. Et ce qui apparaît soudainement drôle dans cette métaphore au moment où je l'écris, c'est justement que ce que j'essaie de faire avec l'autre pour l'autre, alors même que je parle d'aire de jeux, me semble d'une écriture *extrêmement* méthodique et minutieuse. Il y a ainsi des risques associatifs que je peux prendre à minima, il y a ces perceptions, ces ressentis, si forts et si présents, en permanence dans le jeu des questions, il y a toujours cette possibilité d'une possible erreur de perception ou de mise en lien, ou le risque que je pourrais prendre, à dire telle ou telle phrase. Il y a ces mots, comme des cailloux du Petit Poucet, *espacés*, pour tenter l'autre, transi, de faire un pas pour les reprendre, et corriger la phrase, la ramasser, la discuter. Tout de cela me semble soudainement bien mettre en pratique le

mouvement et l'incitation au mouvement, qui, en quelques secondes, peut transformer et animer ce patient jusqu'alors comme déshabillé de sa vie, soudain dans sa présence, entre le temps et l'espace. Et ce lien s'inscrit comme un sillon que je creuse, au terme d'une intentionnalité de résultat. Une fois de plus, je suis dans la durée, reprenant le passé qui réapparaît dans le présent qui enfin s'anime, et traçant l'idée, sans la savoir, d'une possibilité aperçue d'advenir d'un être qui ressurgit en consultation, en ce jaillissement qui finalement définit le possible du chemin thérapeutique. En somme, c'est comme si avant de commencer le dur du travail officiel à accomplir ensemble, je veux comme redéfinir avec le patient les conditions de la réussite d'un chemin qui nécessite *le* mouvement. Je propose donc que cette présence à la conscience d'un indéfini plus complet, plus vivant et peut-être aussi plus ému de nous, soit l'étape essentielle et première d'une mise en marche à deux, s'aidant et s'attendant l'un de l'autre.

Et si ce mouvement est écrit de façon méthodique et minutieuse, c'est que je sais que pour chacun de mes patients, le chemin n'est qu'un, et que même s'il faut l'aborder en passant par la Porte du Sud, ou la Porte de l'Est, ou celle du Nord ou de l'Ouest, avec des mots qui correspondent à l'ambiance de ses portes, au total ces différentes alluvions se mêleront toutes dans leur diversité et leur appartenance, et rejoindront son centre. Et là encore je réécris comme baigné de Bergson, qui nous dit la continuité d'être, dans son apparence diverse et commune.

D'intuition et d'origine

C'est ainsi, que se crée, survient, se subit une consultation, par *les données immédiates*, qui sont pour une part celles de l'espace et du faire et du à faire, mais qui nécessitent d'autre part pour pouvoir se réaliser, le venir et le survenir de la durée de l'être qui nous fait face, dans un *un* intangible. *Un* qui souvent dans notre pratique, est en partie oublié, du moins il le croit. Nous nous efforçons donc d'essayer de le lui reposer, jouant presque par moments par ce langage, au jeu du miroir. C'est-à-dire en nous efforçant à cette différence du proche et du différent, en l'ensemble identique et du détail qui diffère, cherchant à inscrire l'autre à nouveau dans un regard, sur lui, à une distance de sa douleur. Et de ce

décollement et de ce *distancé* à une forme d'espace plus grand, se permettra aussi l'*idée* d'une plus grande liberté de son mouvoir.

Mais avant tout, de cela, et encore, il nous faut entendre, il nous faut interpréter, voire traduire le dit et les faits, dans un sens qui est quelques fois très différent de ce que croit dire le patient, il nous faut donc et avant tout, écouter ce que ne dit pas le patient. Nous employons des métaphores, nous étirons des sens, passant du sens commun au sens imagé, passant de l'orthodoxie au langage populaire, cherchant ainsi à insuffler différents paramètres, *non statutaires ou statufiés*, à la pertinence de notre langage. Nous en tordons parfois les sens, et nous employons souvent le « c'est comme si », puisant dans l'ossature d'une histoire vécue avec un autre patient, une source d'inventivité et d'invention en racontant en écho de ce patient, là, une histoire suffisamment proche et suffisamment différente. Nous sommes en cet instant dans une transmission, un passage, et dans une honnêteté tenace au patient, mais aussi dans une forme *de roman*, où les histoires que je conte, s'enchevêtrent, se rapprochent et ne sont jamais identiques. Cette histoire, je pourrais la rapporter (c'est moi qui la raconte !) comme exactement identique à celle du patient qui me fait face, et comme dans un premier fondement de réassurance, d'essayer devant ces patients trop démunis, de créer un début de lien à « d'autres malheureux », comme lui. Mais le piège transactionnel repose sur le « comme lui ». Justement sa peine, sa douleur, son histoire toute à la ressemblance de celle des autres, est pourtant *unique*.

Ce sont les pas qui manquent, ceux qui dissimulent une absence, ceux qui cachent une dalle qui se dérobe, qui sont souvent les pas de notre durée et ceux de notre intériorité. Ce sont ceux-là qui la font. Et pour cela, et dans ce que nous avons essayé de témoigner comme du panel de nos ressentis battus au fer de l'enclume des années écoulées, nous conservons en nous cette forme d'intuition, qui est celle de l'intuition thérapeutique. Celle-ci n'est pas un instrument qui mettrait à jour une affection rare ou l'identification scientifique d'un symptôme rapproché à son étiologie. L'intuition thérapeutique a pour but de ramasser le patient en ce qui il est, pour rendre possible la mise en place, et la réussite des substrats scientifiques et thérapeutiques. Elle est thérapeutique, car elle *soigne*, avant que j'écrive mon ordonnance, cherchant toujours à ce que l'équipe que je fais avec le patient, soit constituée de deux acteurs, *présents* dans un temps qui est le même. L'intuition est l'art de conserver, ce que j'ai essayé de montrer, de

pénétrer, ce que j'ai essayé de faire ressentir, et de relier en un ensemble qui apparaît, le visible et l'invisible, traversant comme d'un souffle, chaque endroit rencontré de l'autre, d'un pas si léger et si rapide, que même la dalle qui se dérobe n'a pas le temps de penser à se dérober, et à peine se prend-elle d'y songer, que le pas qui lui pesait a déjà rejoint l'étape d'après, comme dans un feu follet rempli de son rire et de la joie émerveillée de ce qui se dévoile. Car l'intuition a ceci de commun avec la durée, et quoiqu'on en pense, c'est qu'elle est toujours joyeuse, car elle est, et gaie d'ouvrir l'espace et de s'en remplir et heureuse de tout en conserver. Ou plutôt de conserver le *vrai sens* d'un tout au travers des sens divers qu'elle rencontre, qui la colorent, et qui s'y déposent dans des proportions qu'elle-même choisit. Et de tous ces temps arrêtés dans une durée qu'elle visite successivement, l'intuition révèle ainsi suffisamment de juste pour que le patient me soit suffisamment connaissable pour pouvoir savoir dire et proposer ce qui peut lui être entendable pour qu'il s'y reconnaisse. L'intuition quand elle révèle le juste, dans l'accumulation de petits pas qui soudain s'emballent et accourent, permet de faire sentir et de faire voir au patient un tout de lui dans une diversité et un ensemble qui l'exprime et le comprend. Quelque chose ainsi est allé d'un point à un autre de lui, sans en être empêché (alors que lui-même a pris la nature de s'empêcher), et sans se tromper, c'est-à-dire sans lui imposer un regard fait de généralités et de rigidités. Car de l'intuition il en va comme du trapèze volant, ce qui est de la trajectoire se fait en vol et en volant, mais ce qui s'imprime et s'inscrit dans une durée qui s'installe, est de son point final, et de la sécurité de sa réception.

Ce point de réception au travers du langage, des gestes, des mimiques et des mouvements de mon corps ou de mon visage, est le point « juste », celui où le patient, soudain, *ne veut plus protéger*, et veut s'affranchir de ce qui lui a tenu longtemps, comme d'une coque qu'il a cru protectrice. Le sens, la vérité, les sens, les vérités, finissent de le rejoindre et de s'unir, et il finit par céder, entre joie et crainte, et à accepter ce que chacun en son endroit, dit. Cette intuition qui se constitue de moi, dans la lecture que je ressens et analyse des dits, et dans les émois et perceptions que l'autre crée de moi, nous dit comme l'origine du mot le dit, ce « aller voir en l'intérieur », c'est-à-dire ressentir, retrouver, révéler au-delà du dit du patient, quelque chose qui se suit comme une trace, qui est du passé du patient inscrit et camouflé dans un corps qui dissimule et en a apparemment perdu la durée.

Et cette intuition dépend de ma réceptivité, c'est-à-dire de l'état de ma liberté intérieure. Je suis en charge de trop de douleurs et d'empêchements pour pouvoir ne pas avoir à vivre professionnellement en un état de totale liberté intérieure. Et si cette liberté totale ne m'est jamais acquise, n'est que relative, et dépend aussi de circonstances sur lesquelles je n'ai pas prise, il n'empêche que je ne suis bien avec le patient que quand l'air des cimes semble à ma portée. La liberté est nécessaire à l'intuition thérapeutique, car elle libère l'associatif, l'imaginaire et l'invention. Elle s'amuse du voyage, rebondissante et compacte, rapide et en une écoute aiguisée. Elle va au but, car le but de l'intuition c'est la vérité, ou une forme ou une couleur ou une ambiance de vérité que le patient reçoit, rétif, puis accepte et finit par intégrer, et qui lui crée ainsi un nouveau port d'attache de lui-même. Ce dessin qu'il ne peut rejeter, c'est le dessein de lui que l'intuition permet de redéfinir, par les liens inattendus qu'elle crée et dont le sens s'impose dans son point d'arrivée. L'intuition est thérapeutique quand elle impose un regard différent, un nouveau point de départ, une autre façon de lier les choses qui jusqu'alors n'ont été ni découvertes, ni assemblées de cette façon, et encore moins rassemblées. L'intuition permet au patient de refaire couple de lui, compagnonnage, altérité dans laquelle il ne vivait plus dans son commerce singulier. Cette intuition thérapeutique identifie, identifie l'ensemble des points qui constitue une forme d'inaltérable du patient. Un inaltérable qui se découvre à nouveau, et qui ne peut plus être évité. Mais comment suivre la trace, comment trouver les éraflures d'une vérité qui est passée et s'est cachée ?

Comment rechercher trace de l'essence, c'est-à-dire de ce qui de nous ne bouge pas, de ce qui est inscrit dans le fait même de la vie qui nous mène, dans la durée d'une intimité non variante, et dans cette stabilité et cette rémanence de l'être que nous sommes ? L'intuition, toujours elle, y parvient et nous semble être ce seul moyen, suffisamment rapide, suffisamment complet, suffisamment englobant, suffisamment ressemblant pour faire *rebondir* l'autre, à l'appel de son nom. Celui qu'ainsi je nomme, en le définissant par le jeu de mes liens imprégnés de lui, ressemble de touches en méplats à une nature *vivante*, de celui qui me fait face. Et cette nature-là, déroulée sous ses yeux, appelle au sursaut, appelle à l'écho, appelle au sens d'une marche, même jusque-là exténué, pour se rejoindre. Nous avons alors servi de passerelle, de trompettes, de tintamarre de lui-même, desserrant les scellés et ébranlant les branles de ce qui s'est construit *sur lui*. Mes phrases, mes

suspensions, mes propositions de champs, mes erreurs, tout ou presque ramène à une solidité et une homogénéisation de la diversité de qui il est, dans une provenance lointaine, et quelquefois originaire. Et d'une certaine manière, à la fois dans l'effacement et à la fois dans une ténacité exclusive de tout autre « *a priori* », je dis que je ne veux avoir à faire *qu'à lui*, celui qu'il demeure, et qu'il se sait encore de lui. Il y a donc on le voit, une forme de présence, d'essence et de vérités diverses, qui se conjuguent au service d'une action qui elle aussi, se propose à la vérité plus souvent rencontrée de l'efficacité.

Les sens d'essence

Un fil droit, avec du gain, c'est l'essence de la musique enregistrée que nous pouvons écouter par l'intermédiaire du meilleur des électroniques que nous pourrions posséder. Juste un fil qui transmet, droit avec du gain, non modifié, non coloré, non amputé, non embelli, comme au service du respect absolu de la vie qui a été enregistrée. Je me demande d'ailleurs si l'ouïe n'est pas le premier de nos sens, le plus fondateur originairement, à l'aller vers, à l'aller voir, à la présence d'un autre, et à l'altérité qui est aussi un possible empêchement de la solitude. Qu'en-est-il au demeurant ?

Et bien non, le premier des sens est celui du toucher, c'est-à-dire de la peau, du frôlement à l'intérieur du liquide amniotique. Puis viennent le goût et le bruit. C'est donc bien dans cette hiérarchie que se constituent les premiers des sens. L'adéquation à la chose vraie qui est l'ambiance, *le lieu*, dans lequel je me trouve et par lequel je me constitue en développant mes sens de surface de peau. C'est sans doute ce lieu, ses ambiances, ses détails, sa configuration extérieure enveloppante qui constitue ce moi de ma peau, voie d'information et de passage entre mon exterritorialité et ce qui mène à mon intériorité. Puis le goût, c'est-à-dire ce qui constitue un début de séparation par une identification progressive, et par une préférence progressive du sucré dont la teneur ressemble au liquide amniotique, et les différenciations que sont le salé, et l'acide et l'amer que l'enfant n'aime pas. Et toute cette vie exploratoire des premiers sens est constamment bercée de bruits divers que sont la rythmique essentielle et rassurante des bruits

du cœur de la mère, et puis toute une série de bruits alternatifs et surprenants, rigolos ou inquiétants, que sont les diverses éruptions bruyantes que fait son corps quand on y habite. C'est donc l'ouïe, qui après ces premiers émois de nos premières différenciations, fait l'appel de l'extérieur, fait appel de l'autre, en premier et avant le voir, qui lui sera confirmation de notre présence. Il m'arrive ainsi de penser que cet incroyable est la source de notre envie de vie, et qu'après cette première hésitation à respirer, à peine sorti du ventre maternel, *nous choisissons* le grand cri qui nous fera faire partie de cette proximité, dans ce qui pourrait, peut-être, être, aussi, de notre première et intuitive intentionnalité à l'altérité. Au fond et à la fin je reviens ici au point de départ qu'est l'*Umwelt* de cette consultation, qui a pris en lui et au cours de ses écrits, les chemins multiples d'une progression vers ce qui est un essai de reconstitution des conditions de ce que je crois être une rencontre, dans une forme première. Au service d'une non-solitude commune et donc au service du patient. Je conclus ainsi, empruntant ici une dernière fois à Maldiney, dans ce qu'il exprime comme dans une essence, l'idée du chemin de ce que je viens laborieusement d'emprunter¹⁰⁹:

« Cette rencontre est une suite d'évènements à partir desquels le temps et l'espace s'ouvrent et s'organisent. La forme unique, la forme commune du mouvement commun au vivant et à l'*Umwelt* est automouvement. Elle consiste de ses propres transformations. Elle est « genèse du présent à tout moment donné¹¹⁰.

¹⁰⁹ . Maldiney H, *Phf, ibid.* p.150.

¹¹⁰ . Cité par Maldiney : V.von Weizäcker. *Der Gestaltkreis*, Stuttgart, G. Thieme, 2007.

Chapitre 9

Une troisième présence, la Porte

Comment raconter ce que je viens de conter, et en faire quelque chose de crédible et qui dépasse dans la puissance de son essence ce que mes mots ont dessiné et créé. Il m'eut fallu un témoin, quelque chose qui soit d'une autorité indiscutable, quelque chose qui fut tout au long de ces dernières pages, d'une intransigeance morale dans la capacité de comprendre et d'authentifier et le vécu et le réel de ces faits. Soudain, sa présence quotidienne me frappe de sa discrétion. Celle qui est toujours là, celle que je caresse ou étreint à tous les passages, celle que j'ai failli oublier et dont la présence est si essentielle qu'elle me traverse, c'est elle, ma porte, c'est elle mon témoin, c'est elle mon garant. Je m'efface donc, je n'interviens plus, et la laisse à sa parole. C'est elle, le notaire de mon acte, celui de notre rencontre, et des mots qui s'y disent.

La présentation

Me présenter moi ? Voyons, vous n'y pensez tout de même pas !

Si, vous insistez ?

Comment me définir, et bien, vous me voyez, non ? Je suis toute là, devant vous ! Je suis une porte, voilà tout.

Bon, alors, je fais, 209cm de hauteur, 93cm de largeur, et je suis entourée d'un bâti qui me solidifie ; ma couleur, est couleur bois, à peine peinte, ni moins ni plus. Un peu jaunie. Peut-être.

J'aime bien ces espèces de chaussons de pied que j'ai à l'avant et à l'arrière, qui me font glisser en silence et qui me permettent de toucher le parquet, de le caresser à chaque ouverture ou fermeture.

C'est mon travail vous savez, je suis une porte, je m'ouvre et me ferme.

Quand je pense que d'autres coulissent, moi pas !

Oh, je fais 34mm d'épaisseur, ce qui est moyen je l'avoue, pour une porte de cabinet.

Ma zone faible est le vitrage, il est bien trop fin.

Mais je ne suis qu'une porte et personne ne me voit.

Un détail quand même : je suis là, avant tout le monde, dans un avant qui les dépasse, et bien que je ne sache vraiment pourquoi, j'existe ici.

Depuis mon temps, j'ai appris certaines choses. J'ai pris mes aises, je me sens ici comme chez moi. D'ailleurs j'y suis, et je m'y suis installée. Fort heureusement je suis de bonne constitution : je n'ai jamais été grippée à ce jour... Imaginez les conséquences !

Je crois être une bonne porte, et je fais mon travail : j'ouvre le passage, d'un espace à un temps, et d'un temps à un devenir que j'accompagne de mon bruissement. Ah, j'y pense, suis-je bête, j'oubliais de le mentionner, je porte aussi une sorte de barbe bien droite faite de poils drus et serrés qui en bas de moi, bruissent en un silence à peine audible quand je me déplace. Ils sont ici pourtant mis, pour empêcher le bruit, comme protégeant et permettant en même temps de leur raie au garde à vous, une issue vers l'extérieur. Je n'ai rien d'autre à dire. Je vous remercie.

Ah, si, encore ... Je suis prête, prête comme toujours ; je me suis préparée depuis si longtemps à être toujours prête dans l'attente de leurs désirs. Je suis prête et m'interroge : à quel moment vais-je bouger, par quel mouvement ? Je pense souvent à cela, je me prépare, je me concentre, je suppute. En ce qui me concerne, je préfère un vrai mouvement, en un quelque chose qui m'ouvre largement et où je peux me déployer. Je n'aime pas trop le deux-temps, celui qui est à moitié commençant, puis s'arrête, et se poursuit, ou même le déployer lent, oui lui aussi je ne l'aime pas. Moi ce que j'aime c'est le rapide, le franc, le complet, le simple : je m'ouvre, et je me ferme, pratique, tangible, réelle, et sans fioriture, sans soubresaut, sans hésitation, sans interruption.

Sans non-dit ou empêché. Quelque chose qui commence et se termine.

Pour tout dire, j'aime à ce que cela aille vite, car cela me permet de rester en forme, aux aguets, rapide, sans que personne ne me remarque. J'aime que l'on ne me voie pas : je m'ouvre, je me ferme, ils passent, repassent dans ce mouvement, qui s'ouvre sur ce présent en devenir, et qui se termine sur ce présent devenu.

J'ouvre ainsi au mouvement et au passage, et à l'instant qui sera peut-être fécondant.

Ce mouvement passe par moi, ouverte, ouvrante même fermée, dans un pas qui porte à un changement, en tous cas, à un autre chose. Possiblement meilleur.

Parfois, comme aujourd'hui, comment dire, je m'ennuie. Rien ne se passe. Alors que tout a commencé comme d'habitude, quoique non, j'y pense, il a attrapé différemment ma poignée, comme avec une peur dans la main, avec une caresse le long de ma poignée, plus douce et comme me demandant de l'aide. Moi, comme d'habitude, je me suis tenue présente. Prête.

Je suis ainsi absente et toute à ma présence. Je ferme cet endroit, je les enferme et je permets leur intimité. A ce propos, je constate qu'ils sont ensemble depuis un moment et qu'ils n'ont pas encore entamé le mouvement du départ. Il n'est pas venu.

Un instant avait pourtant commencé quand je me suis ouverte, déjà se transformant dès ma fermeture. Comme d'habitude, je les laisse faire, confiante, bien rodée que je suis à ce qu'ils réussissent leur chose.

Je reste neutre et lisse, me faisant oublier. Il fait son numéro ? Pas trop, c'est un bon jour.

Ça y est, c'est parti, première question étrange. Remarque l'autre, il n'a pas l'air aidé ! Bon je laisse filer, neutre je suis, neutre je reste.

Mais j'écoute, je note, j'enregistre, car je sais jouer mon rôle, qui est dans une présence atone et dans une fulgurance de vie instantanée, où je suis sûre qu'ils demandent mon écoute.

Mon huis est ainsi l'huissier de leurs dits.

J'écoute les silences, j'entends les paroles, je vois leurs ratés.

Je suis neutre, mais je souris.

Des fois je me dis, quand même, ce sont des vrais enfants !

Mais que font-ils ? Pourquoi perdent-ils ce temps ? Où sont-ils ? En tous cas-là, pas dans ce réel présent qui peut faire bouger un avenir qu'ils décident ensemble !

Je les entends parler et argumenter, mal se comprendre, se toucher, s'éloigner, puis se retrouver, comme dans un tricot dont les mailles présentes et brouillonnes sont encore mal nouées.

J'ai le sentiment par moments, qu'ils sont sourds, que leurs mots ne voyagent pas et ne les atteignent pas, comme si les mots n'étaient pas des mots qu'ils entendent. Je ne les comprends pas, ils essaient pourtant, mais quelque chose à chaque fois se rate.

Ils parlent chacun leur tour, sans s'écouter, sans écouter. Surtout lui, le gros, tandis que l'autre, mon patron, essaye. Tiens, je pourrais peut-être leur donner des cours d'ouverture.

Là, je reste plus que neutre : impavide.

Mais je boue sans bouger, comme eux fermée sans m'ouvrir.

Je ne peux m'empêcher de réfléchir, ils pataugent, si péniblement !

Pourtant, tout cela me paraît assez simple, enfin, de mon point de vue de porte.

J'enrage. Cela ne bouge pas, cela s'échoue, ils ne s'écoutent pas, leurs mots sont vides, ils pataugent. Pourtant, un mot est un mot, non ? Je les vois sans les voir, et je vois que rien ne surgit, rien ne m'effleure. Que font-ils donc ? Il me faut les comprendre, je ne peux plus attendre, j'en ai déjà trop appris, il faut que je me lance. Voyons donc voir, et récapitulons. Réfléchissons.

L'écoute et l'analyse

Je les ai laissés seuls, bien fermée, et ils sont là depuis tant et sans se rejoindre que je ne peux plus me retenir. Ils restent séparés, comme s'ils parlaient des langues différentes. Essayons d'y voir plus clair. Je réfléchis.

Imaginons juste un instant, que j'appelle « A » le patient demandeur, et « M », le soignant. Qu'est-ce que cela peut donner ?

Une conjugaison. Une déclinaison de conjugaisons ? Voyons cela.

Ce A qui est là près de moi, semble avoir perdu un fil, un garde-fou, un quelque chose qui lui permettait de rester celui qu'il était, quand il était un monsieur, quand il se vivait comme un Â, avec un chapeau !

Simple. Pourquoi, comment ?

Pourquoi, je ne sais pas. Comment, je crois savoir.

Il a perdu, ce petit a, qui est l'essence qu'il connaît de lui, son vrai moi, son bout de lui, avec qui il vivait et qui connaissait ce qui était bon pour lui.

Â sans petit a caché en son intérieur, est devenu d'abord A + a, séparés mais encore présents tous les deux, avant de s'installer progressivement dans une absence, une absence d'a.

L'absence d'a, a conduit le beau Â, à devenir voyons, comment puis-je le nommer, disons, une absence d'a ? oui c'est cela, un Da.

Da qui vit dans un début d'oubli qui lui permet de survivre tant bien que mal, pense garder à ses yeux, encore, une petite image d'A, certes sans chapeau.

Pendant ce temps d'absence, Da mange et remplit ses failles qui ne peuvent plus attendre de leur lumière empêchée, le rendant ainsi encore plus lourd et malhabile, gourde de lui-même.

De sa vie d'oiseau libre et léger courant à la rencontre de lointains rieurs, il ne vit maintenant que les regrets et les frustrations d'envols toujours reportés.

Cette répétition de déceptions, cet infini de douleurs qui tranquillement s'installe comme chez lui, fait que A s'est progressivement obligé à oublier, car cela est trop douloureux, qu'il est à présent Da, aujourd'hui devenu.

Son moteur de désirs, cette débroussailleuse qui toujours essayait de créer des espaces de désirs potentiels même factuels et inutiles car non comblant, même cette machine, là, qui le faisait vibrer, s'est éteinte en lui.

Sans désirs, sans envie, sans désir, il est devenu totalement da, bien que se voulant encore toujours une apparence d'A. Et c'est ce A-là qui a franchi ma porte, et qui vient consulter, alors que, déjà, il ne s'intéresse plus vraiment, car il le sait profondément, il ne s'aime pas, il ne s'aime plus. Parfois, comme dans une échappée vite éteinte il se souvient juste avant d'oublier, son Â avec chapeau, celui à qui il lui prenait l'envie d'une révérence, de temps à autre.

Il se sent absent, paralysé et lourd dans sa présence. Je le vois de ma place, il n'est pas là.

Il voudrait simplement laisser ce corps, là, ici, et partir loin, ailleurs, dans ce rêvé. C'est d'ailleurs pour cela qu'il mange, pour partir en voyage, bien loin, plus loin, bien qu'il sache (toujours et toujours), que l'avion ne décolle pas. Jamais.

Il veut même oublier ce moment de vie, où il vivait avec lui. Et c'est ainsi, qu'il est venu consulter, en ne voulant pas se souvenir.

Je reprends mes mathématiques appliquées et je refais le point.

A sait qu'il s'est abandonné, qu'il ne s'intéresse plus sans son a, et qu'il se prête maintenant, au gré des mets et des rencontres. Il occupe ainsi la place du « bon gros » que ses collègues semblent apprécier et c'est mieux que rien.

Une vie, en grande banlieue de sa vie.

Et c'est ce Da devenu de lui, qui est dans la vie réelle, celui que les autres s'obstinent à considérer et à prendre pour lui.

Et sa vie a perdu son sens, un jour où il a fini par capituler, se rangeant au regard des autres qui ont toujours raison, et qui lui offrent leur abri : Â n'existe

plus : maintenant il paraît A et c'est maintenant Da qui fait ce qu'il vit. Et qui est lui.

- Hé, Mr N., on vous aime, comme cela !! C'est ce qu'ils disent.

Et c'est avec ce Da de ce A, que M+ le soignant, parle.

Quand M+, parle avec ce Da, celui-ci amputé, ne s'intéresse pas vraiment à ce qui se dit. A, sans son a, est ailleurs et ne recherche même plus son chapeau perdu.

Il faudrait, à mon sens, que M+, puisse enfin comprendre, que ce qui compte et intéresse Da, c'est que l'on parle de lui, de sa blessure, de la perte de A et de son chapeau, et non de sa maladie.

En est-il capable ? je l'en crois capable, mais pas toujours. Parfois, il est comme « pas là ».

Ce qui peut m'amener, moi sa porte, à m'intéresser aussi à ce M qui existe comme acteur de ce soin, devenant ainsi, et comme je l'ai nommé, M+.

Je vais essayer d'y voir plus clair.

Je reprends tout dès le début.

Qu'ai-je vu de lui ?

- Lorsqu'il se prépare et ouvre la porte que je suis, il entre dans cette position propice et intériorisée (dit-il), à la réception de celui ou celle qui se lève de son siège d'attente et entre dans son cabinet.

- Il n'est plus alors M, comme vide de son lui que j'ai nommé M.

- S'il n'est plus tout à fait M qui est-il ?

Il est un professionnel du soin, consulté pour l'intrusion de la maladie ou d'un mal être chronique chez un patient, et qui peut se réjouir de sa compétence, et de son allant à aider à la résolution totale ou partielle, de la dite intrusion.

Oui, mais pour cela, il dit qu'il se vide de lui-même, pour vivre cette intensité perceptive...

Qui devient-il, alors ?

Petit bout de lui-même dégageant l'espace à l'autre, Ou un autre, un autre M ?

A vrai dire, et pour le fréquenter depuis longtemps, j'ai envie de dire, qu'il devient comme un M à *moteur*, un M+.

A moteur. Mais pourquoi donc, ce M motorisé ?

Ce M disparu, laisse la place à un M+ opératoire, à la recherche d'une finalité positive pour ce A.

Une puissance d'être médecin

M devient donc acteur, de l'autre reçu en lui, ce qui lui permet dans un transport *altérié*, c'est-à-dire dans cette altérité qui le modifie et le mobilise dans un mouvement qui entraîne une sensation, une émotion et une variation de l'état qu'il perçoit de lui, de devenir un M puissant, ce M+ surinvesti au service de l'autre.

Il se vit alors, dans une recherche de service et de réussite pour l'autre à l'aune du possible, puisant dans ses connaissances objectives et les chemins rencontrés au travers de chacun des patients, une sorte d'utilisation de ce M+ en lui-même, comme dans une alchimie agissante et immanente de l'intentionnalité du soin. C'est dans cette urgence et dans cette transcendance au service de l'autre, par la sur-activation de tous ses potentiels quiescents, que M devient M+.

Ok, ok. Mais j'ai remarqué, un truc, un truc, que je n'avais pas vraiment pas bien identifié auparavant.

Par moments, je le remarque et je le sens immédiatement dans une vibration différente de mon bois, M reste comme un M qu'il ne veut pas quitter, et fait seulement semblant d'être M+. Comme s'il était collé à lui-même, ne pouvait plus se détacher, ne pouvait plus être en avant.

Fatigué, je le vois, il va alors réutiliser les mécanismes qu'il connaît de M+, répétant de ci de là, les questions un peu décalées habituelles, les doubles sens,

employant le ton et sa voix de conteur des Mille et Une nuits, celle qu'il prend parfois en faisant les mêmes plaisanteries. Je le vois d'ici, s'escrimer à donner une dynamique à la rencontre, mais dans ces moments, tout tombe à plat, rien ne fonctionne ni ne s'élève, rien ne se joint, rien ne s'unit. Il reste terriblement rivé au sol, balourd de lui-même au bord du patient, et demeurant sur le trottoir d'en face.

Être son propre clone de M+, ne fonctionne pas, n'ouvre pas de porte sur un ailleurs différent ou simplement utile, je le constate, je le note. Donc, si j'ai bien compris : il ne suffit pas d'avoir le costume, il ne suffit pas d'avoir les mots, il ne suffit pas de paraître ou d'avoir les attitudes. Alors, qu'est-ce qu'il faut ? A mon avis, tout cela arrive car ils n'ont pas assez de raison, ils ne restent pas en place, cadrés, comme moi je le suis.

Il se doit donc d'être apparemment pleinement M+, dans sa temporalité éthique intérieure et dans sa durée palpable, pour que quelque chose puisse survenir. Ça je le remarque à chaque fois et je ne le comprends pas. Aussi, s'il n'est pas ainsi, les mots que j'entends sont les mêmes, mais les actions s'échouent.

Ce n'est qu'à cette condition remplie, qu'il peut s'adapter presque immédiatement, à ce patient qu'il a laissé entrer en lui, comme dans un premier salon. C'est là qu'il va essayer de parler, comme cet autre-là, peut l'entendre.

M va utiliser son excroissance M+ pour aider A, ou Da. Alors, comment dire, il se concentre et il va devenir ce M+ qui parle à Da, tout en continuant à être professionnel et à distance avec l'A qui est assis face à lui.

Mais ce M+, qui sait être dans le comment faire, a aussi besoin de la force et de la présence de M en lui, pour trouver, sentir et donner du sens à son action, pour que les a et A perdus de ce Da, puissent finir peut-être à entendre. La tête me tourne, mais je poursuis ma réflexion.

Da est vaguement intéressé, puis un peu séduit par les exploits de relance et de tentative de liens de M+, mais scrute attend et entend l'essence de M, donc de qui il est hors M+, avant de pouvoir accepter, avant d'oser se souvenir qu'il est devenu Da, qu'il ne se veut plus et ne se peut plus ainsi, et ainsi pouvoir convenir à cette étreinte éthique des mois distanciés.

À y réfléchir encore un peu plus, combien sommes-nous donc, dans ce cabinet ? Résumons.

- \hat{A} est devenu A et a, qui est maintenant, ce Da présent dans le cabinet.

- Lui, il est M et M+, et restera, toujours et M, et M+, mais par moments il n'est ni M+ ni M avant que de se reprendre et se réunir pour l'autre.

- Et moi, je suis une porte, dont la vie se passe en une absence apparente dans leurs vécus conscients, mais aussi présente par l'injonction des autres, dans une référence ontologique à la réception de ces contrats qui s'établissent, et dans une surveillance aiguë à la totale et éthique répartition des droits, et devoirs, pour chacun des participants susnommés.

Et si je parviens à suivre ces lignes d'énergie, ces lignes non tracées, et si je ne comprends que ce que j'ai entendu, alors il me semble que l'idée de M, c'est la réunion temporelle de A et a, dans un essai de \hat{A} réapparu. Il va utiliser son M+, habité de tout ce qui fait son M, pour trouver moyen par la résurgence de désirs cachés et oubliés en Da, que celui-ci retrouve l'envie de se re-choisir, de se réunir, de se redevenir. M+ découvre et franchit pour y parvenir, une série de portes petites ou grandes, généralement fermées et ignorées, à l'intérieur de Da.

Bon, je vois, que je m'étends, je reprends, et je finis :

- $M=M+$, qui est son acteur effecteur et professionnalisé.

- M devient M+, grâce à cet élan qu'il semble soudainement trouver face de à cet A égaré qui a besoin de lui.

A sans a, lui, est devenu Da, spectateur de sa maladie, attendant sans bouger de M+, une action exclusive.

M conseillant M+, lui rappelle, qu'il a besoin lui, de retrouver A et a, pour pouvoir aider Da à se transformer à nouveau, en acteur de lui-même.

M sait que sans l'aide de A et a, M+ ne peut soigner Da.

Pour cela, M+, sous le contrôle de M, fait mine de parler normalement à ce Da, qui n'est devenu que la vitrine improbable de lui, alors même qu'il essaye de parler directement à A et a, égarés, éloignés.

Il les a entendu s'exprimer.

Da fait bonne figure, fait mine de s'intéresser à ce qui se dit et qui le concerne, mais n'arrive pas bien à défendre son projet, car il ne s'aime pas en Da qu'il subit, et qu'il aimerait abandonner.

Da est progressivement remplacé par A et a, qui commencent de se rechercher, et de s'appeler dans une fébrilité grandissante. Car lui, il parle si j'ai bien suivi, à deux endroits, toujours à Da, mais et surtout, ailleurs, en un endroit flou, que seuls A et a peuvent entendre. Comme si, c'était lui qui allait leur demander de l'aide, en les aidant.

L'affaire semble se faire quand A et a redeviennent intimes ne serait-ce que l'instant d'une relation, bien que séparés par la frontière de l'inconscient, mais aussi liés, dans l'état et l'être, dans le réel de soi en partie retrouvé et donc, dans un possible ouvert à un quotidien qui peut changer. Avec peut-être un jour, le retour de Â, avec chapeau. Et même si c'est plus tard, et même si cela demande du temps et du travail, le simple fait de cette réunion dans une unité éphémère redonne au temps, sa vie.

Tous ces passages se font sous ma garde. Mon impassibilité de porte, n'est qu'apparence, car je suis gardienne de l'éthique et donc des mouvements, qui font que M va se transformer en M+, grâce à la présence appauvrie de A, qui l'appelle à aller plus loin.

Da, qui a l'apparence de A, lui, va se mettre à bouger sous l'influence, de M+, car il sent, malgré lui, des mouvements de rapprochements, de zones endormies, qui s'ébrouent et se mobilisent.

Pour terminer, mon intervention, je dirais que, si vous vous rapprochiez très près de moi, vous me verriez de temps à autre onduler de plaisir.

Certes, de façon à peine perceptible, mais je m'émeus, oui, je m'émeus, lorsque quelque chose en eux, s'ouvre, et prend force. Pourtant, je pensais que ce serait plus simple, à faire, puisque chacun des deux est là pour une chose qu'il doit faire.

Enfin, je suis heureuse et je me sens rengorgée de la puissance de ma raison. Vous savez, finalement, tout s'explique, il suffit de savoir.

Et la vie se poursuit, et je m'ouvre et me ferme laissant faire l'autre qui croit qu'il me décide. Car si mon mouvement est visible lorsqu'il m'actionne, moi, je m'actionne aussi sans bouger. Je suis tout le temps-là, fermeture présente à l'esprit de ceux qui sont là, permettant sans qu'ils le sachent, le laisser venir de l'intime. Et même si je vois cela de ma place, même si les deux autres sont à leur affaire sans que je participe, moi, l'objet de bois à leurs émois de sujets, je suis là, tout le temps, en eux. C'est moi qui permets, c'est moi qui réunis, c'est moi qui décide de la distance, c'est par moi qu'ils se rencontrent, c'est par moi qu'ils se séparent.

À ce propos, celui de la séparation, c'est vrai que quelques fois, je me retiens de m'ouvrir en un ah brutal, parfois je me contiens si difficilement de ces impossibilités croisées, de ces surdités réciproques auxquelles j'assiste et auxquelles ils tiennent comme on tient à un drapeau, de ces mauvaises fois péremptoires, que je ne sais ce qui me retient de sortir de mon chambranle et d'intervenir pour que l'ordre soit.

Par exemple, là, comme cette fois où j'ai cru que cela allait lâcher. D'abord il y avait l'attitude du patient précédent, je ne le sentais pas bien, presque indigné. Je l'ai bien vu, il se sentait presque sans souffle, presque comme si c'était M, le médecin.

Quand l'autre est entré, j'ai perçu tout de suite un vide.

J'étais prête à rester fermée moi aussi, je veux dire fermée à l'écoute.

En pause.

Ce que j'ai vu m'a quand même étonné.

Je l'ai vu, le gros bonhomme mal assis sur cette chaise pourtant accueillante, prêt à partir, à peine une fois entré.

Je l'ai vu lui, le médecin, être comme un homme fatigué, tenté par le « laisser partir », tenté même de faire un faux-faux-pas, pour précipiter l'arrêt de ce moment de soin.

J'ai senti, que ses yeux cherchaient mon passage poilu, maintenant caché par le boudin, pour partir au loin.

Et j'ai senti sa volonté de rouvrir le cadre, malgré son épuisement intérieur.

Comme s'il ne pouvait se résigner à une non rencontre à l'autre, qui le conspuait.

Qu'est-ce qu'il a compris quand le patient s'est pesé, je n'en sais rien, et pourtant j'étais tendue et dans tout de ma raison. Ce que je sais, moi, c'est que soudain les fils se sont embrouillés et que je ne suis plus parvenue à conserver cette rigueur qui me constitue. C'est qu'à ce moment, tout s'est mélangé devant mes yeux grand ouverts.

M+ n'arrivait pas à tenir debout et écrasait M de tout son poids.

M avait envie de partir et de laisser tout cela en plan, comme si cela ne le concernait pas.

Quant à Da lui, alors là !

Je sentais bien quelque chose d'un peu différent en lui. Il est entré avec un allant spontané, s'est assis, et s'est aussitôt pétrifié, et là, j'ai vu de mes yeux vu, le peu de A, (encore A mais déjà séparé de a), se ratiboiser et se transformer à nouveau en Da apeuré, véhément, autoritaire, implacable dirais-je même, barricadé, tirant à vue, et vers l'extérieur et vers l'intérieur. Un Da qui éradique la parole communicante, ferme les portes, les verrouille, comme punissant A, de sa première balade un peu libre.

Je ne me dis rien, suspendue à moi-même, devant l'inéluctabilité de la rupture. Car pour moi l'affaire est conclue. Tout cela est déjà allé trop loin et il faut en tirer les conclusions évidentes d'une séparation. Je m'y prépare, résignée et ferme. Je les attends, déjà dans l'imaginaire du patient suivant.

Je me remémore à nouveau les événements : il se pèse, se couche, est examiné, se lève, se rhabille.

Très peu de mots ont été dits, des mots techniques, asseyez-vous, respirez, et comme d'habitude il l'a touché et examiné, (avec son regard à lui, au-dessus de l'épaule droite de l'homme assis, qui vient comme pour s'enfuir, caresser mon bas de porte), et il a fini comme d'habitude par son « rhabillez-vous, je vous prie ».

L'autre se rassoit, je me prépare à la reprise de l'incompréhension et la fin de l'histoire, et là, je suis stupéfaite : ce sont les mêmes qu'il y a un instant, et c'est une autre histoire qui commence ! C'est presque comme s'ils se souriaient !

J'ai vu là, que M, avait retrouvé de la joie en lui, que son M+, tout beau, tout revigoré, comme lavé, retrouvait science et compétence.

Et puis il y avait ce pauvre Da que je n'arrivais plus à trouver, qui semblait tout à coup prêt comme à tout ou presque, et dont j'ai senti le mouvement de joie intérieure, quand la consultation a recommencé. Ma tête tombe à mes pieds comme abasourdie de ne rien avoir vu venir, presque scandalisée dans mes veines de bois, et puis très rapidement je me reprends et accepte de ne rien y comprendre. Le temps de refaire une mise au point, et je me sens à nouveau gaillarde. Et neutre. Et sûre de ma science. Tout peut arriver, une fois.

Le doute et la question du temps

Mais quand même, je me perds un peu en conjonctures et je commence de m'avouer mes limites : je viens de voir et de vivre, un instant que je ne peux comprendre, et qui ne fait pas partie de mon bois.

J'ai les ai regardé faire, quand, au moment de se quitter ils se sont tenus la main. Non, jamais je ne pourrais faire partie de ce monde-là, mais je l'accepte, c'est ainsi, c'est un monde hautement illogique que je vois se dérouler et se vivre sous mes yeux, un monde d'apparences qui succède à un autre monde d'apparences et qui soudain se transforme, allez savoir pourquoi, en quelque chose d'autre, quelque chose où je n'ai pas d'accès, comme devant une porte codée.

Remarquez, je n'ai pas grand-chose à dire moi aussi. Personne ne sait que j'écoute, j'entends, j'apprends, je comprends, et là, même si je me l'avoue difficilement, je peux aussi me tromper.

Et ça vraiment cela me donne le bourdon. Comment est-ce possible ?

1000, 10000, voire plutôt 50000 ou plus, 75000 patients qui sont passés ici, 75000 patients que moi aussi j'ai observés, écoutés, étiquetés, rangés.

Des patients de formes diverses, d'élan divers, de désespérances ou de joies diverses et contradictoires. Des patients comme des flux, comme des vagues, comme des oiseaux qui entrent par mégarde, qui se cognent à leur peur, puis à du souple, qui se calment et s'animent. Des patients qui forment une forme continue de lave chaude qui coule dans le sens de leur histoire et de leurs vies. Je les connais sans les connaître, je ne sais si je compte pour eux, ils ne me voient pas, ils ne me voient que quand ils attendent de passer, disent-ils, vers quoi, vers où, dans quel mouvement, au nom de quoi ? Ils sont si pressés, si intransigeants, si simples quelques fois, qu'ils ne voient pas qu'il y a des portes et des portes, certaines qui sont largement ouvertes et qui mènent quelques fois au bord d'un gouffre, certaines qui sont fermées voire même invisibles, et qui cachent leurs chemins. Moi, c'est lui qui m'ouvre et il me ferme aussi. Il n'y a que lui qui me touche, il n'y a que lui qui m'utilise et qui sait comment me prendre. Il sait qui je suis, les autres l'ignorent et traversent mon espace sans me voir. Ils ne savent pas.

Aussi ai-je continué à tenter d'être humble et à me contenir pour le rester.

Ce qui fait par principe, de moi une philosophe.

Pourquoi dis-je cela ?

Car aujourd'hui je ne sais plus rien de fixe, je ne sais rien qui soit dans un intangible ou une certitude ; ainsi je ne peux rien prévoir, et de ma place je m'attends toujours à un soubresaut, à une brusque flambée d'un tout, à de l'invisageable. Certes je connais le probable, mais il s'exprime si rarement tranquillement, que je n'ai guère le temps de m'assoupir. Et pourtant, je sais que je sais tout, j'ai tout appris.

Humble disais-je ? Oui, moi je compte les coups, les déplacements d'air, les gravités qui se déplacent ou non, et en mon esprit de philosophe quelques notions fonctionnent certainement toujours et pour toujours.

L'outil du temps

Ce sont toujours et pour toujours les opérations que je nommerais primaires et qui sont celles que ces milliers de couches successives ont gardé comme des traces qui se sont fossilisées.

Par exemple et en premier lieu, personne n'entend ni ne perçoit que je suis la « Diacre du Temps » :

« *Et moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert* ». Lc 22,27.

C'est en effet moi-même qui suis l'outil du temps de la consultation, celui qui permet la réalité de la rencontre et celui qui dit qu'elle s'est terminée. Je suis outil du temps, je suis à son service, et ici, j'en suis son premier et seul comptable. Les autres lui et l'autre ils ne parlent pas du même temps, ils parlent de moments de passions, d'actions et de mots qui leur font croire que leur temps n'est qu'à eux, *personnellement* ; et ce temps, il n'est pas le temps de tout le monde, c'est un temps *impair*, où il y a encore quelque chose de plus qu'ils laissent pour la fois d'après. Voilà ce que je constate qu'ils vivent. Mon temps à moi, celui de ma plus intransigeante objectivité, est un temps qui commence et qui s'arrête. Et pour moi, leur temps, celui qu'ils pensent parcourir à cheval et libres au vent, c'est un temps qui leur est enlevé, c'est un temps qui ne se rattrape pas, c'est le temps du fardeau qu'ils ne veulent pas voir. Eux, ils veulent remplir pour ne pas comprendre et admettre, ils ne veulent voir que la passion, en pensant toujours que le temps est à eux et qu'il sera toujours pour eux. Ils sont déjà à l'après, au rendez-vous suivant, au rendez-vous qui reste dans les phrases et les émotions qu'ils ont ressenties, ils sont dans un temps de vie et d'envies, dans un élan, et ils ont tort de leurs passions et ils ont tort de leurs illusions. Seule moi, je compte, ouverte, entré, fermée, ouverte et parti. 34 minutes, 47 minutes, 28 minutes, c'est selon et chacun ; mais moi je compte, ce temps qu'ils ne veulent pas savoir. Ils veulent savoir l'extraordinaire, le passionné, le à faire, ou le tranquille, l'habituel, celui qui permet de ne pas voir, ce que moi je vois et compte : 34 minutes, 47, ou 28 c'est selon et chacun. Rien qui puisse me faire quitter cela, j'enregistre, je compte, je suis humble, et je me répète. Je suis le métronome d'un temps qui disparaît. Et si je ne vous parle pas des secondes qui s'égrènent et que je garde en réserve, je les compte pourtant, elles aussi. Et je vis chacune d'elles à les compter.

Oh me direz-vous, très bien, et donc en quoi tout cela est-il philosophique ?

Eh bien ma réponse est la suivante : je suis au service de la vérité. Qui est aussi celle du temps. Et il y a là une vérité intangible et définitive. Le temps passe, et, dans ce cabinet j'en suis la diacre.

Pascal, un recours inattendu

D'autres que moi ont pu dire déjà comme moi, voire déjà l'écrire ; comme un, que je commence à connaître un peu, et avec qui je vis dans ce cabinet, lui aussi là, lui aussi absent, lui aussi, comme moi, éthique et indiscret : il s'agit de Pascal, par l'exemple que je cite, qui saura peut-être mieux que moi me faire comprendre¹¹¹ :

« Nous ne nous tenons jamais au temps présent. [...] C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. [...]

« Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »

Voilà c'est écrit, et moi ce temps, je l'ai dit, je le compte.

D'ailleurs Pascal l'écrit bien ainsi : il dit « Nous le cachons à la vue parce qu'il nous afflige ». Bien évidemment, il parle d'eux, ceux-là, et pas de moi. Et que font-ils donc de ce temps qu'ils ne veulent pas voir ? Eh, bien, croyez-le ou non, ils veulent y *échapper* !! Enfants, enfants !! Ils imaginent, ils créent, ils s'enfuient, ils veulent empêcher *ce temps* -là d'exister ainsi. Comme si, éternellement ils faisaient encore une répétition, une de plus, avant d'être *vraiment*, sur la scène.

« Le temps, c'est du temps, *en moins*. »

¹¹¹ Pascal, *Pensées*, Œuvres complètes, fragment 80.

Eux à chaque fois, ils vivent, ils pensent et ils se disent : « du temps, du temps *en plus* ». Et je remarque que le temps en plus, celui qu'ils pensent avoir, par la chance ou un combat réussi, c'est toujours du temps où ils pourront encore jouer, où ils pourront toujours passer du temps à *se divertir*, auprès des leurs, ou dans des élans qui sont des paris aventureux sur le temps qu'ils auront après ce temps de moins.

Du temps de *divertissement*, qu'ils vivent de bien curieuse manière à mon avis, comme si se divertir (mais de quoi donc, sinon de l'inéluctable de leur temps !!), participait d'un faux temps, un temps où se divertir, (ou perdre son temps selon mon avis), empêchait le temps de s'écouler. Moi, cela, je ne peux le comprendre.

Comme si ce temps avec lequel moi je trouve normal d'être, n'est jamais le bon, n'est jamais le vrai, que le vrai temps pour eux c'est celui qui va venir, qui va être radieux, qui va les emmener.

Mais la fréquentation de ces humains durant ces 40 ans, m'ont appris d'autres essences philosophiques.

Car à force de compter leur temps, j'ai fini par m'ennuyer, en me demandant ce que c'était, l'ennui, cette sorte d'indisposition volatile qui fait que les choses sont moins importantes, et qui fait que la discipline et la volonté, ces premières fondatrices de mon essence, me laissaient plus libre et comme sans surveillance, comme si j'existais moins. Pourtant il me semble bien que j'étais la même, que je n'avais *pas vieilli*.

Alors je lui en ai voulu, à lui, celui à qui j'ai attaché mon service. Je me disais, pour quoi fait-il trainer, pourquoi ce temps perdu, pourquoi pas un médicament, pourquoi ces nappes, pourquoi ces embruns, pourquoi ces détours ? Il m'a fallu longtemps pour entendre, dans ces vagues de mots, quelque chose qui revenait et s'installait et que j'ai fini par entendre et que j'ai fini par guetter.

Il m'a fallu du temps, oui, car comme toute porte je suis prude et ma pudeur excessive m'empêche d'*évoquer* ou d'*imaginer*. Ma fonction est le « terre à terre » du présent, ma fonction et ma noblesse aussi, c'est de compter le temps de la rencontre, qui est *aussi*, le temps de leurs vies à eux. Mais qui est aussi mon temps à moi, qui est le temps et la durée de ma fonction, et que j'occupe de la même façon depuis 40 ans, stable, souple, apparemment identique. Ce temps, il est complet et entier pour moi, je suis présente à son présent en chaque instant.

Oui, c'est ainsi que Pascal l'a écrit aussi, et c'est ce que je constate au quotidien de ses consultations. Le temps passe et se perd et c'est comme s'ils ne pouvaient

pas entendre, voir, compter réaliser, comme je le fais. Un peu d'agacement me vient, moi qui ne bouge pas et reste ici, en ce bureau depuis longtemps, où je suis là, à ma place, et ce, depuis, voyons-voir, ma première couche de peinture.

Oui c'est cela, ils ne savent pas rester en place, et voir et vivre leur temps qui s'écoule. Ils n'ont pas ma sagesse.

C'est aussi pour cela qu'ils créent leur « il y a », leurs lendemains qui devraient chanter. Ils ne savent pas attendre, sur place, comme moi, sans bouger.

Ils doivent toujours et encore faire, pour oublier leur temps qui s'écoule, au lieu de le vivre comme moi je sais le faire.

D'ailleurs Pascal l'avait écrit dans le fragment 168 de « *Pensées* » :

« [...] *tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre.* »

Voilà c'est dit, et c'est exactement ce que je pense et que je mets en pratique.

Ils sont fous, tous. À mon avis. Et lui aussi.

Une transformation

Alors puisque mon maître a raconté les étapes de son histoire de thérapeute, moi je vais vous raconter la mienne, comme porte-témoin et comptable du temps. Je vais commencer par le pire de ce que j'ai vécu.

J'ai arrêté de penser durant plus de sept ans. Plus de sept ans qui sont vite passés, passés en sept ans, durant lesquels je me suis empêchée de penser. Il m'ouvrait, me fermait, je m'exécutais, et en cachette, j'ai seulement continué de compter. 7 ans pleins, sept ans de bois coulissant, sept ans de fermeture et d'ouverture, sept ans de contact doux et ferme avec sa peau. Sept ans d'un silence de bois. Et durant ces sept années, une phrase me revenait, le soir, tard, ou le matin, tôt, avant qu'ils ne viennent, une phrase qui me venait et qui rendait tout ce qui allait venir sans sens pour moi. Je vous la dis, telle quelle :

La vie est une *perte* de temps. Je me répète presque, mais je dois le redire, et me le dire aussi, avant de l'oublier et ainsi de continuer de paraître identique à moi.

Moi, je le sais, c'est pour cela que je ne bouge pas. Je le compte, et ainsi je prends mon temps.

Il y avait là, un espace, un endroit d'incompréhension que mon infinie patience ne pouvait traverser. Et c'est cela qui a fait que j'ai décidé d'arrêter de penser. Pourquoi semblaient-ils parler d'autres choses, de choses non quantifiables, alors que, bon sang, il y en avait une seule, une vraie, une comptable. A force d'attendre et à force de me contenir, à force de les voir ne pas en parler, j'ai fini par m'arrêter.

J'ai donc oublié, moi aussi, ce que je voyais. Par moments je n'ai pas pu m'empêcher de les juger, les considérant comme des enfants apeurés, agités, toujours tendus voire même obsédés vers une preuve illusoire de leur être en vie. Puis j'ai à nouveau oublié, et je me suis assoupie. Longtemps.

Un jour j'ai senti quelque chose de nouveau, comme un frémissement qui courait, à peine perceptible, le long de mes veinures. Comme si c'était un jour, autre. Et ce que j'ai vu ce jour-là, m'a fait me dire que quelque chose nouveau de moi vibrait, je dirais presque comme *en harmonie*.

Durant ces sept années, et à vrai dire peut-être depuis toujours, je me tenais dans un écart strict, absolu, veillant simplement au bon fonctionnement de l'entrée et de la sortie, simplement à ma place. Rien de ce qui s'y passait ne me concernait, même si je comptabilisais leur présence réciproque, les observant sans aucun état d'âme, tenant par ailleurs ainsi le compte du temps qui leur était enlevé.

Ce jour-là, je me suis sentie, et me *sentir* m'a fait comme vaciller et cela m'a été si inattendu, que sans les paumelles qui me tenaient, je crois bien que je me serais même assise pour pouvoir avoir le temps de reprendre ma fermeté naturelle.

Ils parlaient tous les deux, elle pleurait par moments, elle regardait ses pieds sans les comprendre, relevait la tête, prenait son mouchoir, il pousse alors la boîte de Kleenex vers elle, il est mal à l'aise, je sens qu'il hésite, elle lui dit que non, c'est impossible, il dit alors que faisons-nous, elle dit rien, il dit quoi, elle dit je ne sais pas, elle dit je me sens vide, je *suis* vide, elle dit j'ai tout essayé, lui je le sens triste, il s'en échappe, il dit vous en êtes sûre, elle dit oui, il n'y a plus rien à faire, il hésite, et puis il dit: « comment ça, montrez-moi le livre », elle dit quoi, quel livre, il dit le livre où il est écrit que vous êtes condamnée à continuer ainsi, car ce serait alors la loi que vous devez porter et supporter. Montrez-moi le livre où c'est écrit, donnez-moi la preuve, et alors je serai d'accord avec vous.

Elle, elle le regarde plutôt hébétée. Moi je suis d'accord avec elle, elle a tout fait, c'est comme cela, point, il faut qu'il l'accepte. Elle a tout cité, toutes les démarches, tous les traitements, tous les espoirs déçus.

Et là, soudain il rajoute : « que connaissez-vous du tout, que connaissez-vous

du vide ? Moi, je ne les connais pas bien, racontez-moi ».

Elle grandit soudain, se rapetisse, grandit à nouveau. Elle répond, comme si elle criait : c'est ce que je sens !

Et là, voilà, ça y était, je l'ai senti moi aussi, avant de le comprendre. Ça y était, c'est sûr, quelque chose devenait bon, ouvert, différent. Il y avait eu tellement d'espoir désespéré dans son *c'est ce que je sens*, que j'en reçu comme une déflagration.

Ils ont poursuivi, et j'ai bien senti que presque tout avait changé, mais je n'y prêtais plus attention. Après ce long silence de sept ans, après le refus que je m'étais imposé d'être avec eux autrement qu'une porte, quelque chose venait de me traverser que j'essayais de comprendre, d'identifier presque fébrilement car j'en sentais l'importance. Quelque chose, oui de majeur et que je venais de recevoir. D'ailleurs même ce bout de phrase, ces cinq mots m'affolaient, « que je venais de recevoir ». Je n'arrivais même pas à croire que c'était bien moi qui avais ressenti cette phrase, mais me dis-je, il me faut poursuivre, il me faut avancer, aller plus loin. Je ne compte pas là, il faut que je comprenne.

Car si je réfléchis, cela peut vouloir dire, alors, qu'il peut *se passer* quelque chose en dehors du temps et de sa comptabilité démontrable. Il peut se passer quelque chose qui n'existe pas pour moi et qui change quelque chose que je ne comprends pas mais que je constate. Pourtant ma vie jusque-là était régie par la précision de mes glissements, le calcul de ma portance, l'ajustement millimétrique de ma taille dans celle de mon bâti. Tout était dans ce tout, dans une existence où tout de mon tout pouvait et se définir et se justifier et se démontrer. En un ordre impavide.

Or que vois-je pour la première fois sortie de ce long silence et de ce long aveuglement ?

Qu'il semble exister la *possibilité* d'un autre espace, au-delà de ce qui est démontrable et définissable ? Comme si ce qui était non écrit, suggéré, avait autant de force que ce qui est de l'ordre d'une mathématique et d'une science appliquée ?

Il dit ou vit avec l'autre une phrase, un moment, un espace, un suspendu, et lorsque cela continue, cela continue autrement, avec des mots qui trouvent leur place et qui s'y rangent, qui tiennent leur compagnie auprès des autres, leurs sœurs et leurs frères d'une même bibliothèque, celle des espaces non démontrables, celles des espaces où les seules preuves sont les points des arrivées de chacun d'eux dans un mieux de chez lui.

Cela m'échappe totalement ou presque, car pour la première fois de mon existence, j'arrive à envisager que je ne comprends pas quelque chose.

Pourtant, il me semblait être bien partie, dans ce que je voulais dire et surtout démontrer. Tout jusqu'alors me semblait bien concourir, avec méthode et avec l'ordre qui me caractérise, à parfaire et à valider ma démonstration. Car tout ce que je dis et j'ai écrit est vrai. Mais, je crois que je ne suis pas posé la première question, que je n'ai pas posé la question du doute théorique et légitime, de ma présence ici, et la question *une* autour de ma propre *prémisse*.

Et en croyant trouver un secours, car le titre de son ouvrage m'avait semblé si adapté à mes doutes soudainement apparus, j'ai relu Pascal.

Dans, *De l'esprit géométrique* (1658), il écrivait ceci, qui m'a confondu, et effondré, avant de doucement m'éclairer et me faire progressivement accepter les limites de ma compréhension de porte :

« Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disais, à tout définir et à tout prouver.

Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible : car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir, en supposeraient des précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait en supposeraient d'autres qui les précédassent ; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières. »

Et puis cela, attendez, plus terrible encore, où je crois comprendre que je ne suis pas pareille, et que la vérité de mon fonctionnement n'est pas identique à celle de ces humains, même si je participe activement à leur vie.

Non, tout à coup, non, cela fait trop peur. Je ne sais pas ce que c'est la peur, mais le mot me vient. C'est comme si tout à coup je devais envisager, qu'il y aurait une autre porte derrière moi, comme si tout ne commençait pas avec moi, comme si je devais *aussi* mettre en doute mon propre départ. Comment démontrer que je suis vraie, comment démontrer que la suite de mes réflexions qui me semblent valides et méthodologiquement établies, et qui partent de moi, sont vraies si je ne peux démontrer que je suis vraie, c'est-à-dire à l'aide d'une réflexion, et d'une progression millimétrique et rigoureuse. Les hommes ont eu des parents, les hommes ont une histoire, est-ce que j'ai eu des parents, est-ce que j'ai eu une histoire qui valident le simple fait de ma présence ?

Quelle question !! Je tremble, je fissure, je désagrège, je m'effraie. Il faut que

je me range, il me faut me ranger, ne plus bouger, rester impassible, attendre la fin du tremblement. Tranquille, ne pas bouger. Tranquille, voilà.

Voilà, c'est dit et cela s'impose et me convainc de nos places et de nos fonctionnements différents et respectifs. Il s'agit d'un monde, où mon intelligence scientifique n'a pas de possibilité d'accès. Je m'arrête aux limites des faits, et je viens à l'instant de comprendre que si moi, à la différence de ces humains, j'enregistre et je compte, et je suis en fait là sans être *traversée*, seulement touchée du plat de mon bois. Qui frissonne aujourd'hui, peut-être, mais qui ne bouge pas, seulement franchi quand je m'efface pour laisser le passage de l'au-revoir. Ouf, ça fait beaucoup à accepter, d'un coup. Voilà, je me le redis encore une fois, pour bien m'en pénétrer, je ne suis pas traversée, *jamais*.

Et donc, à la fin de ces sept ans, après avoir vécu ce jour spécial, ma place a changé en moi, imperceptiblement, mais avec un tressaillement que je n'avais pas auparavant, et qui m'est devenu quotidien.

Et j'ai ainsi compris, et j'ai accepté, et j'ai mis en œuvre comme je pouvais, ce que ces soubresauts de vie, et ce que j'avais lu et cru en entendre, m'avaient indiqué.

Des fissures qui s'agrandissent

Une nouvelle étape s'est donc ouverte devant moi, que j'ai tenté d'accomplir avec rigueur et dignité. Quelques fois, je me dis à y repenser, que peut-être est-ce dû également à la patine de l'âge, ou à la verdeur de mon bois et de mon engagement à ce service. J'ai toujours vu les choses comme des lignes droites, avec un point de départ et un point d'arrivée, dans un mouvement toujours répété à l'identique. Mais je constate que les humains ne se rencontrent pas comme cela et que les lignes droites ne vont qu'au-devant d'elles. J'ai toujours été fière de mon rôle qui est celui de fermer et de protéger pour aider au soin, car je suis porte de docteur, moi aussi. Je me suis formée à cela dans la rigueur et la constance ainsi que dans le savoir, et je viens de constater que je me suis trompée, le savoir ne contient pas tout. Par exemple, suis-je bête, de toute ma prétendue intelligence d'observation et du haut de mes gonds, je n'ai pas su voir les choses que les hommes *sentent*. Que je ne l'ai point vu je le conçois, mais continuer à enregistrer ces brusques moments de changements, ces tensions et ces chutes, ces soulagements soudains, alors que je ne voyais rien, et ce sans me poser de question

là-dessus, oui cela m'interroge, et me fait profondément changer.

C'est par l'exemple cela qui me vient à l'esprit si vite que je ne peux l'empêcher :

Même moi, moi qui me pare d'être son unique et fidèle serviteur, même moi qui m'honore de sa confiance et de l'exigence qui m'incombe, même moi qui dit et qui chantonne, que je n'ai qu'un maître et que depuis que je suis là, personne d'autre que lui ne m'a touché, que seul lui m'ouvre et peut me fermer, voilà que le vertige me prend en réalisant que : *ce n'est pas vrai!!*

Et le vent ? Et le souffle, aussi soudain qu'imprévisible, aussi impétueux qu'imperceptible, lui aussi peut me faire m'entrebâiller, m'ouvrir, me claquer si fortement que j'en tremble sous le manteau. Donc cela veut dire qu'au-delà du prévisible, du censé, du réfléchi, du mesuré, du calculé, du prouvable, des choses existent bien et ont une action qui existe bien. Des choses de l'invisible que l'on ne peut et ne doit définir, car le simple fait de tenter de le faire lui ferait perdre autant de son souffle que de sa beauté et sa puissance.

Aussi, je m'interroge : qui pourrait bien définir ce qui se passe dans ces cabinets médicaux, et celui-ci en particulier ?

Qui pourrait présager, mettre en jeu et en action l'ensemble des détails qui s'enchaînent, s'entrecroisent, s'opposent, s'annulent, alors même qu'ils ne font pas partie de l'action, mais seulement des conditions complexes de l'action ?

Moi, qui ai passé ma première longue vie, à reconnaître, identifier, classer, numéroter, je pensais qu'un jour je pourrais enfin lever le pied et utiliser paresseusement, comme en une pré-retraite méritée, ma base valide de connaissances.

Il n'en est rien, je dois reprendre, et reprendre, et reprendre, *différemment*.

Par exemple, je dois réapprendre ce qu'est le mot « soin » si souvent mis en pratique sous mes yeux. Je vois que jusqu'à-là, je croyais savoir, je croyais pouvoir appliquer, je croyais savoir comment cela allait se passer. Et moi qui croyait tout pouvoir contrôler et définir, moi pleine de ma sagesse d'objet, voilà que je suis surprise et peinée, et que je me dois de le reconnaître, oui, j'ai eu une attitude *viciée*. Oui, comme ce vice dont parle Pascal et qui consiste à donner un même nom, dans une soif de tout définir, à deux choses qui sont en fait différentes. Alors que je croyais participer à leur humanité par ma soif de savoir ce qu'ils semblaient savoir, j'ai fait le contraire et j'ai manqué gravement à ce qui les liait, c'est-à-dire à ce qui ne se définit pas, ou à peine. Je voulais savoir, eux ils

connaissaient et ils reconnaissaient. Tout me revient très vite, je me vois rengorgée de mon authenticité, alors qu'en réalité le champ de mon authenticité, ne couvrirait que le champ du démontrable et du scientifiquement prouvé. J'avais oublié, peut-être du fait que je sois porte, que les vraies choses ne sont pas ainsi entre les humains. Par exemple, les mots, oui ces mots que j'entends toute la journée.

Pour moi, le mot, hop, dictionnaire, définition, hop compréhension, hop application. Pour moi, c'était ainsi que les choses devaient exister. Occupant tout de leur espace, tout de leur temps, en une fois et chaque fois, chaque mot était comme moi, intangible.

Alors que non, chaque mot est un mot, qui sert à un lien qui l'amène à un autre mot que l'autre dit au premier qui l'entend avec son propre dictionnaire de mots. Et que parce que chacun a un dictionnaire différent et commun, les mots justes sont ceux qui permettent de reconnaître avant que de savoir ou d'avoir pu connaître. Une définition, ce n'est qu'une indication, une information, un lien en quelque sorte. Le sens d'un chemin.

Oui, il me faut redevenir humble, il me faut apprendre à voir ce qui est commun, ce qui bouge, ce qui est différent de moi, et ce qui est libre. Et là aussi, c'est dur ce que je me prends dans le bahut, je viens en vous l'écrivant de me souvenir que ma prestance est prisonnière de cet endroit, mon efficacité esclave de mes gonds. Finalement, je suis comme eux, en moins bien car plus limitée. L'intelligence ne sert à rien, pour définir et savoir, il y a autre chose, mais quoi ? Mais voilà, j'ai prononcé le mot, je l'ai écrit, c'est celui-là : la vérité. C'est là qu'est ma première et peut-être ma seule erreur, c'est d'avoir cru qu'il existait une définition au mot vérité. Ce qui est vrai. Ce n'est pas ainsi que leurs choses se vivent. Ça y est, j'émerge, je comprends à nouveau quelque chose. Je suis une porte, voire même peut-être, une porte savante. Mais tout ce que j'ai compris et appris, m'est resté *extérieur*. J'ai accumulé des données, beaucoup, j'ai cru les comprendre, et je les ai classées, j'ai cru tout savoir parce que j'avais tout vu, mais en fait, je n'en ai rien fait, cela n'a aucune signification pour moi. Je me suis juste contenté d'accumuler, *je garde tout, je ne donne rien*.

Je n'en fais rien et cela ne me fait rien. Eux avec des mots parfois faux, avec des définitions vagues, avec des erreurs de compréhensions, ils finissent par s'entendre et se comprendre. Et bouger.

Comme si et j'y reviens, oui comme si, il y avait plusieurs temps en même temps qui sont présents, plusieurs possibles qui existent, plusieurs chemins, et c'est pour cela qu'à chaque fois je suis stupéfaite de ce que je constate : quelque

chose soudain s'anime entre eux, dans un lien que je vois presque comme si soudain un bandeau, un drap, une corde les liait pour de vrai.

Je dois donc revenir aux choses simples, aux choses de base, je dois me concentrer, je me redoie à l'humilité, je dois comprendre, je leur dois bien cela. Et puis, je veux savoir, je veux dire que je veux entendre et recueillir.

Finalement dans cette consultation rien n'est résumable, rien n'est démontrable. Je retourne à mon livre, lui il sait, je rouvre Pascal :

« Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve. D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli. »

C'est pour cela que j'ai besoin de garder mon humilité. Je ne dois plus réfléchir, je dois voir, et je dois voir les choses qui les animent, les choses qui font que je deviens soudain une spectatrice ébahie (*et je rajoute maintenant*), ravie.

Ces choses de base qu'elles sont-elles ? Et bien à nouveau Pascal m'aide à l'écrire, et il me semble que je tiens grâce à lui, une pierre qui éclaire autrement le chemin de ce spectacle de soin.

Avant, je pensais, que la vérité était tout d'un tout toujours. Pour moi, peut-être, mais la notion la plus extraordinaire que je viens de comprendre, après toutes ces années, c'est que dans ce qui les lie, ces deux humains qui me sont proches, la vérité ne fait *qu'une partie* d'un tout qui se constitue dans la *validité* du lien dans le soin. Vérité n'est donc pas efficacité et lien, ce qui fait la force de la vérité c'est qu'elle soit entendue et validée. Car eux, ils sont là pour *s'attacher*, et faire, moi je ne suis là que pour faire si l'on me pousse ou me tire.

Et si je vais au bout de mon possible pour me rattraper dans ce calvaire de ma soudaine lucidité, alors je me dis, mais de quelle vérité définie s'agit-il ? Je crois maintenant, et c'est nouveau, à une forme de vérité qui mène à la validité et qui est faite de la vérité des ressentis, et des étapes qui mènent à la vérité qui est celle qui authentifie et s'approche du malheur et de ce qui identifie cet humain, qui comme tout ce qui est humain, (*vous voyez, je grandis moi aussi !*), se cache dans l'épaisseur, et non pas dans une largeur et la longueur du visible. Il y a donc des choses, il y a donc des mots, des approximations, du moins pour moi, qui font ainsi le lien d'un chemin qui se constitue. Et ce chemin se constitue parce qu'il parle aussi des choses cachées, et de celles qui s'approchent d'un tout qui est un

peu plus grand que celui de la maladie. Le lien, c'est du sable et des pierres, des petites et des grandes qui roulent et se lient et ne peuvent plus se détacher comme prise d'une attirance passionnelle de l'ensemble que soudain ils forment.

Il y a donc dans ce qui lie les hommes, des choses qu'il faut organiser et qu'il ne sert à rien de démontrer, puisqu'ils le sentent et le vivent. Et c'est ce que je voulais dire il y a un instant ; lors que je refaisais allusion à Pascal, et à ce que je crois être la lumière du soin. Je reviens une fois de plus à lui¹¹² :

« C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, égalité, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction. Car il n'y a rien de plus faible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs. »

Oui, ça ce sont des mots !!

Ainsi, je ne chercherais plus à définir comme je l'ai jusqu'à présent fait, et je vais m'essayer à être et spectatrice et *engagée* moi aussi, au service de ces mots primitifs dont il parle : espace, temps, mouvement, nombre, égalité. Certes ces mots échappent à la géométrie, certes ces mots sont des mots qui contiennent des affaires, comme le seraient des valises qui sont identiques et différentes dans leur contenu. Mais qui ne les comprendrait pas, qui ne voudrait les accueillir, qui ne voudrait ne pas en être heureux dans la pratique du soin. Alors, moi aussi, et grâce à Pascal, et peut-être pour la première fois de ma vie de porte, je ne me sens pas seulement au service de mon maître, je me sens avec lui. Car lui, comme mon Pascal, il essaye de mettre en sa pratique et au quotidien, cet adage :

« Deux excès.

Exclure la raison. N'admettre que la raison. »

Pascal, *Pensées*, fragment 214 (édition Sellier).

Les choses se comprennent, et c'est elles qui semblent permettre le mouvement de l'un à l'autre et au-delà de l'un à soi. Je les vois, ainsi contents d'avoir trouvé quand cela arrive. Quoi, encore aujourd'hui je ne sais pas, mais maintenant je le vois et l'accepte, quelque chose qui fait que la vie devient soudain accourue.

¹¹² *Op.cit.*

Des mots et des vérités

À nouveau, ce tremblement qui me prend.

Je les vois. Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce que je veux dire ? Je les vois, ou j'enregistre une vision d'eux caressant ma surface ? Est-ce cela donc voir ? Qu'en sais-je ? J'ai toujours cru que c'était ce qui est visible, ce qui peut être vu, ce qui peut être défini et identifié dans un champ de vision. Je dois me tromper, je comprends à présent que je me trompe chaque fois que j'emploie le mot *défini*, et s'il n'est pas sûr que cela soit toujours vrai, il vaut mieux que je me méfie. Donc si je dis *défini*, c'est que j'ai dû faire une erreur. Alors je reprends, voir. Par exemple, pourquoi ne me voient-ils pas, ou à peine, ou pas vraiment ? Et moi qui suis *ici*, pourquoi ne se rendent-ils donc pas compte de mon rôle et de mon importance ? J'ai comme quelque chose que je ne connais pas qui me picote au niveau de la serrure, comme si quelque chose *me* bougeait. Je ne fais pas *partie* d'eux, je comprends encore mieux à présent.

Alors voir, c'est donc quoi ? La fulgurance de cette vérité me foudroie, me consume, mais je dois poursuivre même si cela me brûle. C'est cela, je n'ai pas de chair, je n'ai pas vraiment d'épaisseur, et quand je vois, en fait j'aperçois. Mon regard n'existe pas, mon regard ne se pose pas, mon regard ne les touche pas. Mon regard ne les place pas, ici, là, leur montrant qu'ils sont bien là, parce que je suis là, parce que *je suis venue* pour les voir, parce que les voir change mon regard et l'habite, et les inscrit dans le présent de ce temps-là. Ils ne me voient pas car ils n'ont pas d'affection pour moi (bien que lui, quelques fois j'ai l'impression qu'il me caresse de son regard et de sa douceur, des fois je crois qu'il sait que j'existe), et je dois m'avouer que moi non plus, je n'ai pas d'affection, ils m'intéressent certes, ils stimulent ma curiosité, mais je ne me sens pas préoccupée par eux, et mon regard ne les a jamais vraiment vu. Je les regarde, comme d'autres, oui, et sans la moindre des affections. Alors qu'eux, ils semblent par instants, *se faire l'un de l'autre*.

J'en ai fini de mon introspection, j'en ai fini de ma douleur de ne pas pouvoir être à la mesure de ma volonté de contrôle, je reste à ma place qui est de fermer et d'ouvrir, et aussi de compter le temps. Voilà, je rends les armes.

Mais. Mais non, pas cela, pas ça, pas *même* ça !

Ma peinture jaunie, vire à l'orange ! Même cela il faudra donc que je le rende !

Il ne me restera plus alors que ma vocation et mon service. Car je ne sais pourquoi, tout se déroule soudain et déboule en moi : oui, même le temps, même le temps que je croyais de ma propriété scrupuleuse, ce temps si réel qui comptabilisait le temps, et dont je pouvais me considérer comme le Sphinx, oui même *ce temps*, il me faut en rendre une partie ou presque tout. Ce temps qui m'obsédait, ce n'est pas le temps qu'ils vivent eux, et ce qu'ils vivent, eux, ce sont plusieurs temps, entre l'inattendu et l'émotion, entre le quantifiable et l'imaginaire. Eux, ils semblent pouvoir aller dans plusieurs temps, ils semblent pouvoir se déplacer sans bouger, alors que moi je ne me déplace qu'en bougeant. Et puis et c'est la suite, eux ils occupent du temps, ils le remplissent, ils semblent même vu d'ici, en être quelquefois comme remplis, alors que moi je le compte, ce n'est pas pareil. Non, compter le temps, ce n'est pas pareil que de le vivre. Compter n'est pas vivre. Il y a quelque chose de plus, que je ne connais pas. Et en plus, ils semblent contents de partager le temps, ce qui me semble totalement stupéfiant, et simplement inaccessible. Pour tout dire, ils ont des *façons* d'être *ensemble*, qui me font frémir.

C'est cela, que je n'avais jamais pu même concevoir jusqu'à présent, et avec cela, et tout cela, je me dis, que non, ce n'est vraiment pas pour moi. Même du haut de ma volonté pointée, non, cela n'est définitivement pas pour moi. Car mon regard est vide, je le sais, atone et neutre (et dire que j'en étais si fière !). Mais en fait je m'aperçois qu'il est inutile, car il ne permet pas à l'autre d'y entrer, à l'autre d'y habiter et en lui permettant de le recevoir et de lui faire aussi une place. Mon regard réfléchit ce qu'il voit, et il garde sa porte fermée. Il réfléchit sans voir.

Ainsi, je comprends mieux celui que j'ai pris longtemps pour mon maître, (et que je vis maintenant comme un compagnon de route, même si je ne bouge apparemment pas), je comprends et admet maintenant que la raison ne définit pas les hommes. Elle en fait partie, certes, mais elle n'est qu'un moyen et de fonctionner en société, et de fonctionner dans un certain ordre, qui lui-même n'existe que d'une façon minoritaire. Chaque mot de la raison est un mot qui définit et qui enferme. Et même s'il est de raison de l'employer et de s'y contraindre, la vie qui échappe à la volonté consciente, celle qui est la vie de ce soin qui se passe en ce cabinet, si elle veut rester présente c'est-à-dire au service déterminé du soulagement, alors la raison toute seule ne peut y parvenir. Car la raison des mots, n'est que celle d'une accumulation de données objectives et subjectives, dont chacune d'elle retenue, comporte en elle-même une ou plusieurs absences ou manques. Et c'est aussi, dans ces creux des absences et des manques que la raison s'étirole et ne peut plus soutenir. Donc les mots ne sont pas des supports suffisants, ils doivent être accompagnés, d'une *information*, qui les

dépasse et les transcende. Eux, ils sont tout seuls, quand ils ne vibrent pas en écho d'autre chose, non défini.

Comment peut-il donc faire dans ce soin, quand je le vois démuni et dépassé ? Le remplacer ? Non. Mais c'est bien ce qu'il parvient souvent à faire, en faisant alors passer devant lui, je veux dire devant son $M+$ de médecin, le M de lui, c'est-à-dire l'homme qu'il est, à qui il laisse une partie de la place. Ce M de lui, qui est de son humain, comme moi la porte je le suis de mon bois, est lui aussi dans l'attention au soin, et à l'autre soigné, et à son frère ou à son autre, soignant. Il y faut un autre discours, un autre langage, une autre ambiance. Il y faut deux choses que je ne possède pas : de la liberté, et du cœur. Moi je n'ai que ma volonté. Il y faut du cœur, disais-je, et il en a, même s'il faut qu'il s'en serve avec raison, comme de la raison, avec la même dextérité et avec la même méticulosité qu'il a, quand il est $M+$, à utiliser ses connaissances scientifiques. Il y travaille, et c'est un travail, je le sais, j'en suis le témoin. Je reste fidèle et attachée, bien plus qu'aux premières heures, à mon compagnon du soin de tous les jours. Mais, tout de sa médecine fut comme écrit avant lui, par celui que je garde fidèlement et secrètement comme mon vrai maître, celui peut-être qui a vécu auprès des origines sylvestres qui ont permis mon bois, celui qui me permet de survivre en me disant que penser sert quand même, je termine avec ce fidèle montreur de chemins que fut Pascal. Et de ce philosophe autant que de ce scientifique, chapeau bas, aussi il me faut laisser les derniers mots à celui qui fut mon maître et ma ressource durant cette longue et douloureuse traversée. Je le laisse conclure.

Je cite : Pascal, *Pensées*¹¹³, fragment 142 :

« Nous connaissons la vérité non seulement par la raison mais encore par le cœur, c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens¹¹⁴, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement [...]

Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent et le tout avec certitude quoique par différentes

¹¹³ . Pascal B., *Pensées*, in. Œuvres complètes, Paris, La Bibliothèque de la Pléiade, 1998.

¹¹⁴ . Pyrrhon est un philosophe sceptique. Dans les *Pensées*, Pascal oppose très régulièrement les pyrrhoniens aux rationalistes qui sont tous deux dans l'excès. Les pyrrhoniens pèchent par excès de méfiance car ils n'accordent aucun crédit à la raison et doutent absolument de toutes choses. Les rationalistes eux, pèchent par excès de confiance en la raison et ne savent pas reconnaître ses faiblesses.

voies - et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. »

La fermeture et l'absence

Il m'est si difficile de songer qu'à nouveau je vais rejoindre le silence, le glissement, la fermeture et l'absence. Il m'est si difficile de rester à nouveau et peut-être pour toujours dans un paraître d'inerte. Je ne peux donc m'empêcher de rajouter quelques mots à ce qui vient de précéder.

C'est une idée, une émotion de plus, une impression, dans ce déferlement soudain de révélations que je viens de vivre.

Oui, je crois que je peux dire que je ne peux plus et ne veux plus être neutre. Je crois que mes étincelles de compréhension, mes balancements et mes tangages, m'ont permis d'accéder à un nouveau froissement d'air sous ma raie de poils. Je me sens maintenant comme faisant partie d'un tout, sans existence propre, et en même temps si indispensable. J'ai touché quelque chose que je ne veux pas quitter grâce à eux. Ce que j'ai compris, et qui a fini par me grignoter, en bas, là, ouvrant un demi-millimètre d'espace supplémentaire sous ma jupe de bois, laissant ainsi passer un souffle, ce que j'ai fini par comprendre après toutes ces années de fonctionnement, c'est que ce sont les douleurs qui font le temps, et ce sont les douleurs qui lient les gens et qu'ils partagent, et ce sont ces douleurs qu'ils essaient de s'échanger dans ce cabinet. C'est un endroit fait pour cela. Et ils se parlent avec des mots qui veulent dire :

« Aide-moi, laisse-moi une place, laisse-moi entrer, un peu, juste le temps de retrouver des forces, prête-moi ta force, aimez-moi, même à distance, même de loin ».

Voilà ce qu'ils se disent dans ce cabinet, leurs mots ne veulent rien dire d'autre. Et lorsqu'ils arrivent à faire cela, à le vivre, alors le temps de mes anciennes minutes, le temps de mes anciennes secondes, devient à nouveau, un temps *neuf*, un temps qui recommence.

Je me sens mieux, ainsi seule, mais avec moi, aussi, dans *une* comme neuve.

Je peux me taire et accepter ma distance. Respectueuse et attentive.

Les mots de la chose

Non, décidément, pas encore, je ne peux encore me taire. Je pense aux mots, il y a quelque chose, là, qui encore m'échappe, et que je me dois de mieux définir ; quelque chose, qui est comme si je voyais et j'entendais, *mais pas tout*, quelque chose que je ne peux toucher ou garder.

Qu'est-ce donc que ces mots qu'ils emploient à tout bout de champ ?

Pour moi, je l'ai écrit ce sont des *définitions* « Simples comme bonjour » pensais-je. Apparemment c'est plus compliqué que cela.

Voilà, ce que celui que je considère comme un *ancien* ami, (je dis cela car sa lecture m'a *trop* bouleversée), Pascal, a écrit¹¹⁵:

« .. *Car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature.* »

Mais alors, c'est quoi « les choses » ? C'est quoi ?

Je ne sais pas. Pour moi, c'est ce que je vois, c'est ce qui est là. Je ne vois aucun autre possible. C'est donc ma réponse. Je crois que je bute sur je ne sais quoi, (je ne sais pas ce que veut dire « sentir »), mais il y a là, comme une présence comme quelque chose qui m'empêche, qui m'agite et me balbutie.

Je vais faire une chose que je me suis de toute ma vie de porte, interdit de faire. Et il me faut comme être dans une forme de passion désespérée pour en arriver là. Mais je suis sûre que cela en vaut la peine, j'ai besoin de savoir, j'ai besoin de réponses, je ne peux continuer ainsi, à faire semblant d'être la plus précise, la plus analysante, alors que maintenant je sais que je ne sais pas, *exactement*.

Je vais lui demander son avis, à lui. Il doit savoir, d'ailleurs il a souvent l'air d'un qui croit tout savoir, oui, je vais lui demander, je vais lui poser la question qui me taraude, celle sur la chose et les mots. Ce sont eux que j'entends, et que je finis par ne plus retrouver, ne plus relier, comme dans une succession ininterrompue d'informations qui se croisent se complètent se contredisent, comme autant de cerfs-volants éparpillés dans un soleil qui s'obscurcit. Je me

¹¹⁵. Pascal, *De l'Esprit géométrique* (1568). In. Œuvres Complètes, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1998.

lance.

« Dis-moi, excuse-moi de te le demander et de m'autoriser à prendre ainsi la parole, j'ai besoin de savoir, enfin, tu vois, si tu pouvais m'expliquer, à propos, tu sais, *des mots* et aussi, si cela ne te fâche pas, j'aimerais bien, tu sais, aussi, pour *les choses* ? »

Il me répond : « pourquoi me poses-tu ces questions ? ».

Parce que je suis épuisée, que les mots m'échappent, me courent, *m'éboulent* de partout, sans que je n'arrive plus à les lier, dans le sac de la vérité. Ils se faufilent et vont dans tous les sens. Regarde-moi, écoute-moi, voilà ce que j'entends, voilà ce que je vis :

Les mots de la porte

Tu veux connaître ma vie de témoin, et bien, je vais te la dire, écoute là, elle est là :

« Bonjour, asseyez-vous, je vous en prie, que puis-je faire pour vous ? » Je me tends déjà un peu en attente de sa réponse. « Je viens vous voir, c'est.. » Et puis les mots s'écoulent toujours à peu près dans les mêmes catégories qui se répètent : le médecin qui adresse, la coiffeuse qui conseille ou bien le kiné, les Pages jaunes, Madame Machin, la collègue, le service de Diabétologie, et même parfois la plaque de rue, « je suis passée devant. »

Je suis les premières questions, les premières réponses, et puis progressivement je perds pied, cela se complexifie trop et surtout tout perd de plus en plus de sens, plus les mots s'accumulent moins cela a de sens pour moi. Ce sont comme des mots qui ne veulent pas dire tout, ce sont des mots qui se terminent comme jamais. Par moments, je n'écoute plus, par moments je me concentre et essaie de comprendre.

Je te donne un exemple de mon calvaire, car c'en est un, crois-moi, j'y vais, je te dis tout, voilà *comment*, après un moment, j'entends :

« *Bonjour, que puis-je faire pour vous, ma femme, docteur, on m'a dit, maladies, ma mère, maintenant, je comprends, oui, docteur, marcher, trop pris de poids, vélo, non, manque, soleil, plus dormir, silence, parti, parents, ehpad,*

cauchemars, déshabillez-vous, s'il vous plaît, sports, me plaire, tout changer, avenir, aveugle, hémoglobine, effort, rien, traitement, insuline, prochaine fois, piquer, nausée, soleil, huile d'olive, frites, voiture, contrôles, repos, au revoir, 40 euros, palpitations, voisins, bruit, comme cela, j'ai compris, cardiologue, pieds, sécher, pourquoi dites-vous cela, j'ai glissé, êtes-vous sûre ?, pommade, chaussures, déshabillez-vous, peau, je termine, ne me voient pas, collègue, fatigue, arrêt, grossesse, bandelettes, chips, 40 euros, 7%, pied, semelles, n'arrive pas, docteur, oui, fond d'œil, objectif, douleurs, grave ?, craquer, angoisse, beurre salé, peur, je n'arrive pas, ça ne marche pas, allergie, piqure, doigts, carnet, enfant, logiciel, descend, manger, non, je ne sais pas, pompiers, urgence, soleil, plage, dormir, repos, ne colle pas, ah bon, fatigue, sauter, encore, c'est bien, continuez, c'est les nerfs, docteur, déshabillez-vous, c'est quoi, c'est un peu trop, tension, 13,8, courage, contrôler, traitement, voulez-vous en parler ?, père, là-bas, école, sœurs, argent, maison, disputes, terrain, voiture, rendez-vous, téléphoner, scintigraphie, effort, épreuve, courage, triste, on va, inquiet, non, , merci, à propos, selles, moto, accident, laxatif léger, attendre, fils, tard, quoi, non, contrôle, je ne suis pas d'accord, oui docteur, 46 euros, rien, tout va bien, fatigue, je ne sais pas, pourquoi, si vous voulez, au revoir, bonjour, que puis-je faire pour vous, et vous, oui, encore, c'est comme si, rien, déséquilibré, on m'a dit, inquiet, cela ne va pas, enfant, divorce, séparés, ne vois plus, anniversaire, écart ?, cmu, déshabillez-vous, gâteau, peser, unités, docteur, dormir, urines, lever, prostate, bouffées, pics, croix, ne se parlent plus, j'ai oublié, analyses, rajouts, prochaine fois, aimer, petite fille, c'est comme si, craquer, fatigue, mon mari, copains, rajouts, c'est bien, cette fois, docteur, régime, non, ce n'est pas un régime, autre façon, bien sûr, à dans six mois, vertes ou noires ?, une fois, croissants, goûter, vin, aspartam, cancer, si vous voulez, 38 euros, mutuelle, chèque, mois, fin, espèces, prochaine fois, en ce moment, insuffisance, pas terrible, j'ai essayé, rénale, hospitalisation, acétone, ophtalmo, chirurgien, trois jours, confiance, cicatrice, ne dort plus, trop peur, cela me serre, gênée, voisine, nodule, écho, on m'a dit, peut-être, plus tard, se revoir, j'écrirai, médecin, d'accord, maigri, docteur, humeur, trop, m'arrive, analyse, ah bon, et quand, après, c'est comme, je ne vois rien, partir, la Drôme, médecin, différent, campagne, bonne chance, j'en ai parlé, vous croyez, avis, déshabillez-vous, prochaine fois, je ne peux pas, travail, vous voulez, espoir, combien, 30 euros, stylo, Glucagon, je vous en prie, feuille, transmis, monnaie, tendresse, à vous, je ne sais pas, demandez-leur,

d'abord vous, le dimanche, Tupperware, râpées, salle de, semaine, théâtre, trop beau, moi aussi, heureux, vous voir, c'est comme si vous, peut-être, pensez-vous, je ne sais pas, ah bon, encore, je ne vois pas, peut-être. Docteur. Non. Pourquoi ? C'est comme si. Oui, peut-être, oui. »

Voilà, c'est comme cela que j'entends. Cela me fatigue et ne me mène nulle part, par moments seulement, ça s'enchaîne comme les embryons d'une piste, puis, plus rien, ça s'efface, je ne peux plus suivre. Et toi, tu sembles trouver cela normal, tu as l'air de les suivre, ces mots, de te mélanger à eux, d'en faire partie. Alors, s'il te plaît, dis-moi, explique- moi.

Il me regarde, effaré et en silence, avec comme des rides qui soudain s'étirent, loin, entre ses yeux et des ailleurs. Il prend la parole, et me parle.

« Je ne sais pas. Non, je ne sais pas, vraiment. Mais, voyons voir. »

La chose et le signe

Il poursuit.

Une chose est une chose, et elle devient une chose parce qu'elle est là, et sur ce point tu as raison, une chose est là parce que tu la vois. Mais vois-tu, pour toi, silencieuse et muette, la chose n'est *que* celle que tu vois et que tu entends. Pour nous autres, il y a aussi des façons différentes de voir que par une présence qui est là ; on peut voir, aussi, par la sensation de ce que l'on éprouve, face à elle, ou sans elle présente à la vue, mais si elle est là, aussi par les sens que l'on utilise, tels que l'odeur et le toucher ; mais nous pouvons aussi la voir par la pensée, la pensée d'elle ou sa représentation et donc aussi dans la sensation, et dans ce que l'on ressent d'elle dans notre corps, en nous pendant que l'on est *comme* lié à cette chose, et là, tu dois me croire sur parole. Elle est aussi une chose par un empêchement qu'elle nous impose, ou par un moyen qu'elle nous propose. Elle est une chose et nous sommes sujets. Et nous pouvons aussi la rencontrer, sans qu'elle ne nous rencontre. C'est ce que tu vis, ici dans ce cabinet, c'est ce que tu vois, sans qu'elle te voie.

Ainsi, et c'est peut-être pourquoi, pour qu'une chose soit, vraiment, elle doit faire partie de notre vie, elle doit venir se vivre en nous et y trouver sa place. Elle y parvient également aussi grâce à nous et à notre aide, car de sa pensée ou de son nom, de son odeur ou de son toucher ou de sa vue, se transmet une information qui crée comme un micromouvement à l'intérieur de nous. Que nous sentons, que nous identifions, qui est toujours le même pour elle, et qui lui ressemble. Comme si pour bien la comprendre, je parle de la chose, nous devons en garder un frôlement, toujours, mais quelques fois certainement aussi, un tout petit d'elle *vivant* en nous. Un détail, une ambiance, une marque qui la constitue et qui demeure tapie et *inébranlée*, identique au profond d'elle-même, et qui soudain, dans un instant et comme dans sa totalité, la fait se vivre en nous.

Ainsi et par exemple, vois-tu, à propos de la vie et de la conservation des choses, (ce qui est propre aux mots), et te parler m'y fait penser : c'est comme quand je fais dans certaines circonstances, une ordonnance. Lorsque j'écris une ordonnance, ce que je fais toujours de ma main, et je m'en rends compte à l'instant de cela en te parlant, il m'arrive de temps à autres, de n'écrire que des *signes* qui montrent et révèlent le nom du médicament que je veux prescrire. Ce que je veux dire (car de ta place tu ne peux le voir), c'est que je n'écris alors lisiblement que des parties de mots, les premières lettres et le début des secondes, et la fin du mot, elle, s'écrase dans une trace qui s'effondre. Ces premières parties, à mon sens contiennent suffisamment de signes lisibles pour que l'essentiel de l'information soit transmis. Alors même que dans la plupart des cas, je m'applique à bien écrire le nom du médicament. Je viens de le comprendre en tentant de t'expliquer les mots et les choses. Quand j'écris mal j'ai une raison, qui lie le mot et la chose. Et quand je fais de cette manière, je m'expose bien évidemment à des remarques sur ma façon d'écrire et à un coup de téléphone. Ce que j'accepte de bon cœur, mais, tout de même, cela me chagrine aussi un peu. Car pour écrire ainsi, j'ai utilisé de moi, et volonté et joie, et bon cœur aussi ! Je t'explique, car j'y ai ajouté quelque chose de plus, qui rend au vivant sa curiosité et son envie d'aller-vers, et c'est une forme de courte « énigme », comme en un jeu de pistes où seule la dernière étape paraîtrait dans une absence qu'il faut reconstituer. Tu vois, en te le disant, j'y trouverai presque comme *un front* de résistance commun à ce que Heidegger, nomme « *Gestell* » et qui peut se comprendre d'un arraisonnement ou d'une sommation, où l'homme subit la technique même s'il en profite, pour revenir chercher de ces mots en endroits mal formés, la source d'un dévoilement cher à

Aristote, et qui est, et tour de main, et pratique, et invention. C'est-à-dire, une participation.

Que se passe-t-il quand le pharmacien va avoir mon ordonnance en mains ? Pour lire et exécuter l'ordonnance qui lui est remise, il va devoir lui aussi, *bouger* en lui pour compléter le mot et ainsi pouvoir le mettre dans un cadre intérieur où peut se situer alors une information vive du patient. Ce nom de la chose qu'est ce médicament incomplètement bien écrit, c'est quelque chose que le pharmacien doit prendre dans son entier, en trouvant en lui, sa fin de mot. Il est ainsi comme traversé de ce mot qui se présente à lui, dans un non complètement défini avec lequel il doit s'arranger. Ce mot ainsi, continue de vivre et de prolonger ce qui a pu se passer entre le patient et moi. Il est une forme de conclusion qui continue de se faire, il est ouverture vers, il se fait en se faisant. Il n'est pas terminé. Et c'est ce qui s'est passé entre le patient et moi, ce qui s'est animé d'une façon forte et particulière durant ce moment de consultation, et dans cette façon de faire l'ordonnance que je lui remets, que j'essaie de faire se poursuivre, pour que le patient puisse être encore accompagné. J'ai ainsi par moment l'envie de transmettre des choses qui conservent la qualité de l'*animation* qui s'est installée entre le patient et moi. Force est de constater que cette liberté proposée au pharmacien d'officine, est rarement prise comme telle, et est rarement recueillie, ce que j'accepte tranquillement, ce qui continue de m'étonner mais que je comprends. Un peu. Pourquoi faudrait-il écrire donc lisiblement toutes les lettres d'un mot qui contient un accès au soin, alors que la forme générale du mot, dans la précision de son essence, suffit pour en comprendre le sens ? La forme, le dessin des lettres, le début bien clair, expriment bien des signes qui sont suffisants pour qu'il soit reconnu, en particulier dans ce cadre où se situe un patient diabétique, par exemple ? Comme si l'insécurité du lien de suivi avait sa propre force et n'était pas servie *surtout* par des absences d'hommes.

Pourquoi ai-je parlé d'animation ? Écoute, c'est simple, ouvre les yeux. Si le pharmacien fait un effort en lisant mon ordonnance que fait-il ? Il imagine la fin du mot, il reconnaît la forme du mot, il se mobilise à l'intérieur de lui, il est content d'avoir vite compris, il prend avec, il accompagne, oui, car c'est cela comprendre, c'est prendre avec soi. Il accompagne ainsi ce patient, d'une fraction de seconde de plus et dans la furtivité de son ressenti. Il participe, il s'inquiète il se préoccupe, il est présent. Il est avec.

Et, si le mot du médicament est tapé à la machine, ou très lisiblement écrit, il le fait moins, il s'autonomise, il reste extérieur, il sert, peut-être est-ce moi qui l'imagine, en participant moins. Voilà je crois que c'est pour cela que je fais pour ces patients, des fins de mes mots qui sont comme des pointes, pour qu'elles s'enfoncent dans celui qui va les lire et qu'il soit obligé de les comprendre pour pouvoir les sortir et les rendre au patient. Un échange de plus, une remarque de plus, un brin d'être avec de plus. Et j'accepte bien volontiers dans ce cas le dérangement d'un coup de téléphone de vérification, je me demande même en te le disant, si ce n'est pas inscrit dans ma volonté de prolonger la chose.

La vie du mot

Ainsi, chaque mot est un possible qui contient un mouvement, chaque mot est un lien, un pas sur une terre meuble qui s'affermit d'une concordance de temps entre moi et la vérité que je ressens dans ce moment. Ainsi, alors que depuis longtemps je travaille avec un ordinateur, les ordonnances que je fais se font de ma main. Car à la forme de mes mots que je viens de te dire, se rajoute et surtout, leur fonction, qui elle est définie. La plume et le stylo me sont nécessaires pour m'écarter de l'automaticité d'un pré-établi, laissant ainsi surgir dans l'impulsion d'une dernière minute, la possibilité d'un brusque changement ou d'un affinement de cap. Comme si chaque ordonnance était une cérémonie de mariage, où je laisse à l'invité surprise le libre instant d'une opposition et d'un surgissement. Combien de fois ai-je ainsi changé en dernière extrémité une ordonnance déjà notée sur l'ordinateur !

Pourtant dans mon exemple, il s'agit des mots de médicaments, mais même ceux-ci c'est moi qui les emploie, et mêmes avec ceux-ci, avec rigueur et entêtement je dois leur laisser une forme de liberté en moi, ce qui veut dire une forme de vie.

Tu me suis ? Je poursuis. Je t'ai parlé ici des choses d'un traitement pour un patient donné. Dans l'exemple que je viens de prendre, et pour tenter de te le faire comprendre, j'ai voulu te montrer que les mots sont des *informations* générales, qui créent des échos précis, qui doivent être justes dans une situation donnée et en un moment donné. Ce qui compte durant ces moments auxquels tu assistes, c'est de parler juste dans le champ où se situe l'action la plus appropriée au soin, et puis et par la suite, de laisser s'entendre, de laisser se prendre ou se créer.

Ainsi pour moi vois-tu, l'éthique c'est comme un renvoi permanent à l'autre ligne, celle d'après, celle qui permet que le lien se poursuive, sans se perdre ou se pervertir. Ne pas s'égarer en chemin, le conserver de soi et de l'autre, dans ce que nous avons compris, qui de lui attend le plus d'être soigné. L'éthique des mots en consultation, est garante de la ligne droite, celle qui peut emprunter les raccourcis que l'intuition propose, celle qui peut aussi prendre le temps des détours, celle qui fait des circonvolutions et même celle, soudaine et qui s'impose, qui peut être celle des retournements. C'est par exemple ainsi, lorsque du patient s'éclaire un monde différent et particulier, inenvisagé jusqu'alors car jamais rencontré, et que l'on se rend compte, dans le glissement furtif d'un frisson, que les mots pour lui et dans les associations qu'il en fait, ne sont pas du tout ce qu'ils sont pour nous, que chaque tentative se poursuit en une suspension étonnée et préoccupante, jusqu'à que la bascule puisse se produire, et que nous quittons alors notre propre système tissé des mots que l'on croyait inaltérables dans ce qu'ils signifiaient, pour apprendre à nous introduire, comme en un inconnu, dans le système des mots de l'autre, grâce auquel peut s'établir une compréhension mutuelle avec l'autre. Ainsi, et ici, nous pouvons alors ne plus parler de diabète, de surpoids, ou de traitement, nous nous *retournons*, pour vivre près de lui, en l'endroit où il a sa place. L'éthique c'est celle qui va en un point juste, juste pour lui, celui qui ouvre à un en soi, et en un soin qui se propose comme un chemin, qui *forcément*, est rédempteur.

Chaque mot, est porteur d'une vie, d'un relais, d'une transmission, d'un changement, d'une transformation, d'une empreinte et d'une trace en nous, et tout cela le change en le faisant résonner légèrement différemment, par ce qui l'a humanisé, ce qui l'a voué, ce qui l'a penché vers nous. Tu l'as compris un instant tout à l'heure : ce qui nous traverse, nous humains, est changé par notre traversée. L'objet ou le mot est identique à lui-même, mais il ne s'appartient plus tout à fait de la même manière. Comme si par nous et pour nous, s'y glissait soudain, une nuance d'appartenance. Tous ces mots, animés, qui discutent entre eux, qui jacassent patiemment dans le désir de leur heure d'arrivée, qui sont là comme des milliers, éternellement chahuteurs et jaloux de leur apparition, retenus dans mon corps, vont soudain, en cet instant ultime, se ranger et dans un dernier silence, se fondre et jaillir dans un « un », qui a voulu dire le possible d'un tout, qui est un tout d'origine, car il contient tout de nos capacités. Mais, tu le sais aussi, nous ne pouvons nous souvenir de tout, même moi, dont tu connais la capacité de mémoire. C'est comme si, soudain, les mots ne veulent plus dire exactement ce qu'ils sont,

comme s'ils voulaient laisser leurs choses propres ailleurs. Et comme tu le vois souvent, face à ce patient que je revoie, alors que je ne me souviens ni de son nom, ni même quelques fois pour quoi il est venu consulter, voici qu'en un instant qui fraie son passage, face à lui je me souviens de presque ou de tout ; en fait je suis comme baigné par son jaillissement en moi, ressentant à nouveau, et de son odeur et de celle de son histoire par quelque chose qui doucement monte, et me permet de retrouver mes différentes émotions. On pourrait presque dire, qu'il a créé en moi, un lieu, une chose, que j'ai oubliée, et qui se révèle à nouveau intacte, par sa présence. Cette chose, ce lieu, c'est comme un dessin fouillé, un brouillon caché qui soudain s'éclaire d'un court instant de joie. Ce sont les mots qui créent ce dessin, des mots vrais de lui et de la situation précédente que nous avons vécue à deux, ces mots qui ont été comme les amphores des émotions retenues que nous avons effectivement vécu et conservé en chacun de nous. Les mots, donc, nous mettent ainsi en rapport avec les choses que nous connaissons et le monde des choses que nous gardons, comme des tentes plantées dans les sous-bois à peine discernables, où soudain apparaît vive et mobile la lueur d'une lampe. Et lorsque je suis à nouveau en face de lui, comme un être d'un premier inconnu, c'est d'abord la tessiture et la force des émotions, qui me reviennent avant les mots qui ont été dits. Et cette émotion qui en un instant éclairé a pris place en moi, c'est elle qui me permet de retrouver le chemin de lui et de moi. Ce que j'ai essayé de te dire ici, à ma façon, c'est ce qu'est pour moi en consultation, le lien entre le mot et la chose. Je pense aux mots que Canguilhem¹¹⁶ à propos de Foucault et de ses *épistémès* énoncées dans *Les mots et les choses* :

« Il nous a fallu, dit-il sortir d'une science et de l'histoire des sciences : il a fallu défier la spécialisation des spécialistes et tenter de devenir un spécialiste non pas de la généralité, mais un spécialiste de l'inter-régionalité ».

C'est aussi cela pour moi, entre la chose et les mots, il y a cet entre-deux, que je ressens comme infini des ruelles qu'il contient, et qui constitue la présence de l'humain. Son épaisseur, sa profondeur, ses grottes, ses cavernes et ses soleils.

Commences-tu à comprendre ce que j'ai essayé à ma façon et dans ma pratique de te dire de mes mots ? Ceux qui tentent de joindre les mots aux choses et qui dans la répétition de leur essai, ont défini et finalement construit un champ entre eux, le mot et la chose, labourant celui-ci de sillons malhabiles et entêtés. Tu vois

¹¹⁶ . Canguilhem G., « La mort de l'homme ou l'épuisement du cogito », *Critique*, juillet 1967.

ce sont des chemins qui se creusent ainsi, qui sont des entités floues qui contiennent en eux leur précision. Recreuser et re-saillir à nouveau la terre, enfante le sens qui soudain apparaît, car composé d'un tout présent et esquissé qui nous ravit. Nous y sommes, et nous faisons sens, ainsi, comme avec le sens. Et ce sens qui n'était pas prévu mais recherché, n'est pas construit mais attendu, n'est pas écrit mais suggéré, et il est reconnu par nos deux entités qui comme d'un même, construit aussi notre différent, car il est lui, avec son corps, et je suis moi, aussi avec mon corps.

Tu vois, ce que sont les choses, de par les noms de ces choses que sont ces choses, nous en faisons des choses, à nous, dormantes, et qui s'éveillent quand on les rencontre ou les évoque. Elles ont leur place en nous, à leur place en nous. Car la vie appartient en premier à l'existant.

Les choses qui existent vraiment pour nous, ne sont donc peut-être que celles qui nous font vraiment exister.

Peut-être et aussi, parce que nous les avons fait exister *d'abord, dans, et par* un échange. C'est ce que je ressens quand dans cet instant que je viens d'essayer de te décrire, je suis soudain plus vivant en moi, heureux du paysage de lui (l'homme-là, qui a en lui les mots de notre précédente rencontre) ; et puis, de moi qui soudain retrouve le fil et se réinstalle, poursuivant ainsi une histoire dont j'ai, dormante en moi, le souvenir du dernier mot dit. Et même si je ne m'en souviens pas vraiment, l'impression qui en demeure me permet de réinventer, juste.

Des mots aux instants

Tu le constates depuis longtemps, tu le sais, généralement nous somnolons, nous dormons même souvent, occupés que nous sommes par ces noms et ces mots indéfinis dans ce conglomérat qui est ce que nous ressentons au quotidien des choses et des autres. Mais quand certaines choses, tu vois, nous les rencontrons, et là je ne sais si je pourrais bien te l'expliquer, ces choses-là brutalement s'éclairent et se transforment en *instants*. Oui, en instants. Ainsi, et je te le dirais de cette façon pour revenir à ta première question, le nom des choses en fait une présence indistincte mais néanmoins continue, qui appartient à la durée des hommes, qui elle, se poursuit passive dans un présent toujours dépassé. Alors que tu vois, les choses, je veux dire, les choses vraies, tes choses, les miennes, quand tu les rencontres, quand tu les espères, quand tu les attends, quand elles

surviennent et que tu les reconnais immédiatement, alors là, je peux te dire que ce sont bien *elles*, qui créent ces instants, qui, advenus dans la rencontre, font *gambader* notre durée dans ces moments de gigue irrépessible qui sont ceux qui *signent* une advenue. Tout s'anime, tout devient couleurs, tout s'éclaire et tout chante, car tout vit dans un mouvement qui célèbre *une naissance*. Tu pourrais me demander ce que cela peut vouloir dire, je ne sais si je parviendrais à te le dire, peut-être plus tard, qui sait, mais déjà, je peux t'en donner l'impression que j'en ai :

« *C'est comme un vent doux et rapide, qui nous traverse en tous sens sans que rien ne lui soit obstacle, nous touchant et nous frôlant en une fois, et, où chacun de tous ces endroits effleurés vit son plaisir en un même temps.* »

As-tu mieux compris, c'est comme une éclosion aux sens.

Tu as compté le temps, c'est bien, mais tu as oublié les rencontres qui nous traversent, des vraies et des imaginaires—une autre fois je te parlerai de l'imaginaire – et qui créent ces instants. Pour simplifier, je résume.

Nous ne sommes pas comme toi, nous ne comptons pas le temps, et nous vivons généralement notre temps, quand nous n'allons psychologiquement pas trop mal, comme dans une durée à laquelle nous appartenons. Ce sont les rencontres, je veux dire les émois des rencontres qui en font une durée qui soudain et merveilleusement nous appartient, et font de cet instant, un, un nôtre, un de nous, un incarné. C'est cela notre vie, tu vois, de l'attente et de la durée, mais aussi des agitations sublimes où l'on se sent *vivant*. Et ça, ma grande, le comprends-tu, c'est ça, c'est ça qui nourrit ce qui nous *fonde*.

Tu te demandes alors peut-être comment on fait cette comptabilité, du temps et de ces choses qui font notre temps, comment on le sait ?

Le sens des choses et des mots

En fait la réponse est simple : on le sait quand on le sent. Et ce que l'on sent, on le sait. Et c'est ainsi que nous comptons le temps car c'est celui qui reste en nous. Parce que vois-tu, quand on le sent, on ne se rend pas compte qu'en même temps, notre cœur bat différemment, et qu'avec ce rythme qui se vit autrement, nos hormones viennent comme *émoustiller* notre système nerveux de base, et que tout cela s'ébroue et varie en fonction de notre émotion, et qu'en même temps que nous

vivons cet instant, il s'écrit une signature non conscientisée que notre corps retient. Qu'il range, et n'oublie pas. Et ces moments que nous avons vécus, avec une telle intensité, sont ceux qui jalonnent une vie qui attend de se vivre. Ainsi et pour revenir sur le mot et la chose du temps, le temps serait donc et durée *et* instants.

Une famille de temps

Bachelard a écrit à ce propos un fort bel ouvrage. Et je te dis aussi par lui, que c'est bien par cette succession d'*impromptus* désirés et vécus le long de cette durée intangible, que se donne un sens à notre comptabilité de vie. Par exemple, il écrit ce genre de phrases,¹¹⁷ (je te les dis ainsi, pour t'en faciliter la compréhension) :

« *Le temps n'a qu'une réalité, celle de l'Instant. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants. Le temps pourra sans doute renaître, mais il lui faudra d'abord mourir. Il ne pourra pas transporter son être d'un instant sur un autre pour en faire une durée. L'instant c'est déjà la solitude. C'est la solitude dans sa valeur métaphysique la plus dépouillée [...]* ».

Il écrit cela comme réflexion que lui a suscité le livre de M. Roupnel. Il rajoute aussi :

« Si mon être ne prend conscience de soi que dans l'instant présent, comment ne pas voir que l'instant présent est le seul domaine où la réalité s'éprouve ? ».

Il met alors en opposition cette façon qu'il a d'analyser le temps dans la vie, finalement comme une succession d'apparaître, à celle de Bergson qui à son sens confondrait et durée et instants dans un temps qui serait homogène. Il nous dit ainsi ce que tu vois et constate presque chaque jour dans cette consultation : une durée définie dans un temps programmé, où l'impromptu survenant d'instant, vécus comme des ruptures qui sont des essais de continuité, sont l'expression alors, et de la durée, et des instants, seuls des moments que nous vivons comme des temps,

¹¹⁷ . Bachelard G., *L'intuition de l'instant*, Paris : Éditions Gonthier, 1932, Collection : Bibliothèque Médiations, pp 13-15.

réels et qui nous subsistent. Il nous y parle donc d'instant et de solitudes. J'aimerais y ajouter, ici que la durée est oubli, et que l'instant par ce qui nous fait vivre de joie et d'émotions diverses, nous fait vivre *intensément*. Et dans un même, et sursaut et douleur envisagée imperceptiblement de notre état de solitude, et joie de la vie de l'instant qui submerge et adoucit la douleur. Pour nous, l'instant c'est cela.

Et dit à ma façon, excuses moi, en *cet* instant, je me laisse aller à me vivre, et je me dis, ainsi, que c'est comme si, « *la durée est la mère, les circonstances et le possible, à la fois accouplement et création, et, lui, l'instant, l'enfant des deux* ».

En somme, je te dis que nous sommes faits d'instant qui nécessitent une durée pour pouvoir recréer ou rencontrer, de nouveau, des instants qui sont merveilleux car ils ne durent pas et concentrent tout d'eux et tout de nous en eux. Peut-être recommençons nous ainsi, ce premier instant fondateur, comme celui de ce premier moment, ce premier instant officiel qui a été celui de notre sortie de notre enveloppe maternelle. Tu vois, c'est là notre premier grand moment critique, et c'est là aussi souvent, que commence un nouveau début.

Nous avons crié, et c'est ainsi que nous avons dit notre premier mot, ou si tu préfères et je te le dis aussi ainsi, notre premier mot, celui qui a été entendu par les autres, fut un cri. À ce moment, on a dit que nous sommes officiellement nés.

Donc ce qu'on comprend dans le mot du cri du bébé, c'est qu'il va vivre et qu'il est sans doute sain. On mesure même sa vie à la puissance de son premier son. Et c'est après ce premier mot qu'il a crié, et après l'avoir dit, qu'il a avalé de notre air. Il a fait alors immédiatement partie de nous, et de quelque chose que tu ne peux pas voir mais qui existe. C'est ainsi qu'il est entré pour la première fois, avec nous, dans l'histoire de nos mots, c'est-à-dire de ceux qui parlent de ce que l'on sent et que l'on exprime. À partir de là, tous ses mots seront des mots communs et des mots d'échanges, et puis il y en a quelques autres, aussi, qui seront comme à lui. L'homme qu'il devient se montre par ses mots. Il montre qu'ils sont en lui quand il les utilise. Il montre aussi qu'avant même de les dire, ils sont là, cachés, jusqu'alors silencieux, quelques fois même comme *inexistés*. Chacun d'eux raconte une brève d'histoire, qui porte celle que l'on a commencé à entendre sans la comprendre, et également celle, la leur, qui les a faits et les a transformés au fil des rencontres, des époques, et des hommes. Chacun d'eux a une place, et la place de chacun est différente. Employer des mots, vois-tu, c'est aussi nous employer à leur service, et les attendre pour qu'ils se courbent d'eux-mêmes et viennent compléter ce que l'on

ne sait pas, mais que l'on sent. Ce sont eux qui portent notre première altérité, aux autres multiples, car ils se croisent et toujours s'interpénètrent l'un de l'autre. Ils existent d'eux-mêmes et par nous aussi, et s'ils sont les vigiles de ceux que l'on garde en nous, ils sont aussi les éclaireurs de ce que l'on s'apprête à dire. Ils sont aussi quelques fois des facilement sacrifiés. Ils sont des presque rien ou des presque tout, jamais des tout, car comme la durée et comme les instants, ils ne peuvent être que quand ils sont en compagnie. Que te dire d'autre ?

L'objet, existe-il sans subjectivité ?

Oui, par exemple, toi, ma porte, qui es-tu pour celle ou celui qui entre, et qui es-tu pour moi ? Pour celui, qui attend dans la salle et te regarde de son siège, il te voit, t'intègre, te sent, comme soit un obstacle, soit une retenue, soit une attente, ou enfin un soulagement, avant que tu ne t'ouvres et que l'instant d'être reçu ne survienne. Et durant longtemps aussi, il évite de bien te regarder, car c'est derrière toi que se joue quelque chose qui est important pour lui, et sur ta surface qu'il voit son impossible du moment.

Mais pour moi, tu sais que tu as été longtemps autre chose, et une autre chose qui m'a structuré. Ainsi durant ces premières nombreuses années d'exercice, toi, ma porte, tu as représenté essentiellement pour moi, l'obstacle à ma liberté. Laquelle ? Eh bien, celle, comme pour t'en dire une, de mes pieds, nus et frissonnants dans l'herbe du petit matin. Et ce n'est que plus tard, que j'ai pris le goût, qui m'est devenu aussi cher, de ma liberté d'homme, *contenue par toi*.

Oui, les mots, et c'est ainsi, c'est comme pour toi ma porte, ils sont le sens et le contre-sens ; car ils induisent de par leur propre existence, l'aller-vers de leur portance et la qualité de leur accueil, leur traduction et leur acceptation, et la transformation de l'autre dans le contre-sens qu'il nous propose. Ils sont nos chemins et nos ports, car ils portent en eux, une ou des informations qui ont un sens pour nous. Ils jouent un rôle primordial, qui est celui d'être des mères porteuses de sens, multiples, précis, définis, mais toujours, aussi, suspendus à un indéfini créateur qui leur laisse la possibilité d'être d'une incroyable tessiture. Il y a donc ce qui est dit, et ce qui ressemble à ce qu'il faut dire pour qu'une rencontre soit. Et puis il y a ce qui est dit, ou non dit, c'est pareil, pour être compris et qui construit alors la richesse d'un paysage comme celle d'une ascension de ce que je découvre progressivement de l'autre. Tu assistes régulièrement à cela.

Parler juste en consultation, est bien tenu par le fait d'une rigueur impérative qui est celle des faits et de la juste façon de les nommer. Mais parler juste en consultation c'est aussi dire et choisir les mots qui permettent un mouvement particulier et nécessaire à l'intérieur de celui-ci qui est là, et ainsi peut faire émerger en lui, à la fois l'élan et là la fois la décision d'accepter cet élan de lui. Et comme tu as pu déjà le noter, le mot crée une divergence, entre le fait de la chose à dire, et la chose du fait de le dire. Il y a toujours comme une absence entre le mot et le fait, entre le mot utilisé et la sensation que l'on en vit, entre le mot que je dis et sa compréhension par l'autre. Je me suis si longtemps entraîné au savoir dire, qu'aujourd'hui je pourrais sans doute me contenter de dire ce que je sais. Et pourtant, l'essence des mots de soin n'y serait pas. Le soin se crée et se mange chaud. Et il me faut toujours me prendre, et le prendre avec, pour comprendre et trouver les mots qui sont pour lui.

L'objet des choses

Les faits, j'ai employé ce terme, ce sont des choses qui arrivent, qui nous arrivent et qui nous mènent à consulter. Et ces choses-là, les faits de l'autre, à ma place de médecin, je dois les vérifier et les valider avec lui. Pour que je puisse t'expliquer cela, car sinon tu n'y comprendras rien, il y a encore quelque chose dont je n'ai pas osé te parler.

De l'influence du silence des objets

Il y a, je te le dis maintenant, ce qui est là dans ce cabinet, et que l'on ne voit pas, ce qui est là et que l'on voit sans le voir, parce que certes, je le sais, il y a toi la porte, mais à vrai dire, tu n'es pas seule ici. Eh oui, il y a la balance, par exemple, qui est d'importance, mais il y a aussi cette table de bois sur laquelle je travaille depuis 40 ans, et mes pieds, en dessous d'elle, que l'on peut voir aussi. Il y a le fouillis derrière avec les livres, les dossiers, les appareils de glycémie, les carnets vierges de diabétiques, il y a les fauteuils de bois, la grande corbeille à papier en inox, le lit d'examen avec son papier blanc comme couverture, mon tampon tel un capitaine à coiffe rouge, il y a l'écran de l'ordinateur, et tout cela et encore plus. Et le patient et moi, nous voyons rarement la même chose. Il y a comme qui dirait

de l'ouïe dans ce qu'est la vision, c'est-à-dire une entrée en nous que l'on ne peut empêcher, et chacun de ces objets donne une impression matricielle, une nappe informelle et informative qui entraîne souvent et sans qu'on le perçoive consciemment, une réponse par des mots qui se créent ou s'empêchent. Et lui, le patient, est là, face à moi et en principe, pour que nous fassions quelque chose à deux.

C'est compliqué. Il y a donc ce que nous entendons consciemment des choses, qui provient et de ce qui est déjà en nous de leur connaissance, mais aussi de micro-détails aussi vite perçus qu'oubliés, et qui en changent un peu le contenu, celui, exact, des choses définies par des mots. Comment avancer, comment faire ?

Tu le vois, souvent quand ils entrent ils ont l'air écrasé, et quand ils sortent, ils sont émus, vivants et moins écrasés. Or de ta place si tu ne vois pas ce qu'il se passe, tu en constates néanmoins quelques fois, et avec surprise, ce résultat. Alors je t'explique, il y a les mots, il y a les choses, il y a les faits. C'est un point de départ, mais pas un point d'arrivée, et pas un chemin. Et moi, je cherche à conduire ces gens sur un chemin et dans des espaces qui sont entre les mots qui écrasent et les faits qui condamnent. Sans nier les uns, ni oublier les seconds. Mais c'est dans les espaces et dans les « entre », que l'air circule encore et qu'on peut le trouver librement. Car les mots quelques fois sont tellement lourds d'un sens qu'ils doivent seuls porter, que les écrire, les lire, les dire, terrorise. Et la première chose que j'essaie de faire, après avoir accepté les mots des faits réels, ces premiers mots ensemble que j'essaie de faire entendre, c'est justement de parler des mots, de faire et de dire qu'ils racontent une histoire faite de mots qui ne peuvent jamais raconter ou remplacer tout de l'histoire et des mots de celui qui est là. Celui-là, je l'entraîne alors comme je te l'ai dit, dans les espaces autour, dans le jardin pas si loin, pour lui faire entendre que les mots et les choses sont comme des bâtiments soudain érigés, comme des obstacles sur notre chemin, mais qu'il y a souvent aussi, de l'espace, du terrain, de la campagne, de la nature où la vie se poursuit. Puisqu'il est vivant et moi aussi.

Alors, puisque les définitions qui touchent au temps et à la vie des hommes, sont si difficiles à connaître philosophiquement, comment, pour le médecin que je suis, pourrais-je, par un diabète un surpoids, ou une hyperthyroïdie, déterminer ce qu'est un homme, c'est-à-dire tenter d'agir sur son corps, sans connaître un peu plus de lui ? Ainsi, il y a un champ qui nous appartient entre les mots et les faits, et ce champ est celui de ce qui peut et doit se dire autrement, dans cet endroit sans peur qu'est une relation médicale, entre hommes, entre homme et femme, qui peuvent vivre et se vivre la *face ouverte*. Les mots de la consultation sont ceux du

dicible, ceux qui s'inscrivent dans le temps quelquefois arrêté du patient. Et ainsi tu comprends mieux maintenant, ma première tâche est bien celle de vérifier d'abord, si ce patient face à moi possède bien son temps, celui qui est fait de durée et d'instant, et si cela n'est pas le cas, s'il paraît trop abîmé ou par trop incomplet, il s'agit là, pour moi, d'essayer de mettre en place ma première tentative de réparation. Pourquoi ?

Au-delà du soin à donner et de l'appel de l'autre par sa blessure, tu le sais, moi, j'ai besoin aussi *de lui* pour pouvoir le soigner. Après ces longues et assidues années de travail, j'ai compris que l'essence de son absence présente, est en premier lieu inscrite dans le rapport intime qu'il a de son temps. Celui qui est de chaque homme, et qui doit se vivre accompli. Aider à le réparer, ne serait-ce qu'un peu, ou aider à le faire réapparaître, ou à le rattraper dans ses différents aspects, c'est ainsi aider à reconstituer au moins dans l'*a-minima* du soin, une fondation d'unicité, qui, même parcellaire,¹¹⁸ permettra le recevoir, l'accueil, et le gardiennage de mes mots. De cela il en sera question un peu plus tard, lorsque j'aurai un peu plus ramassé les fils qui constituent ce dernier chemin. Il me semble déjà qu'il y a une faille, une fissure, un vide, où les mots des événements, les mots des instants disparaissent et s'engloutissent, comme au travers d'un filet aux mailles trop alanguies.

Ce que l'on entend et recueille

Le premier mot de notre vie séparé(e), est un cri dans un mouvement. Et en ce moment, en cet instant, l'enfant de l'homme est encore dans le temps de la mère, temps qu'il vivait comme d'une normale éternité, puis, soudain, en même temps, dans la lumière de la recherche d'une respiration autonome à venir, et déjà, dans le cri d'un ralliement nécessaire et désiré.

Je te l'ai dit, pour moi, ce cri est un mot.

Toi si avide de connaissance encyclopédique, tu me rétorqueras qu'un cri n'est pas un mot. Je te dirais que tu te trompes, car tu ne pourras jamais je crois, m'expliquer autrement que par des mots, qui sont des frères, des cousins, des grands-pères et des aïeux de mots, ce qu'est un cri. Tu ne pourras qu'employer un

¹¹⁸. « Unité parcellaire » : celle que l'on retrouve, par un peu de nous, vrai, construit dans l'attente d'un plus vers un « tout » toujours en lien, comme grâce à un objet transférentiel.

mot qui s'éloigne au lieu de se rapprocher. Donc un cri est un mot par ce qu'il signifie pour nous qui l'entendons. Et qu'entendons-nous donc ?

Un mouvement de lui qui crie, un mouvement intérieur de nous qui l'entendons, un mouvement identifiable d'aller vers, de choyer et de porter secours. Quand un cri ou le mot d'un cri se dit, il se place immédiatement en nous, et à côté de nous, il s'insinue entre nous et notre ombre, sur notre chemin. Être en consultation c'est accueillir et être proche, et c'est suivre un chemin, celui qu'il faut, qui commence toujours par celui de prendre son temps, le temps de trouver l'autre et son temps, pour pouvoir après ce travail d'identification et de réparation éventuelle quand elle est possible, entamer ensemble un chemin qui construit un chemin qui va aller, probablement, vers un meilleur.

Il faut donc aller ailleurs, plus loin, que l'endroit que les mots et les choses définissent. Car comme tu le vois, quand je parle de cri, quand je parle de ce que j'entends quelquefois chez l'autre face à moi, je parle de quelque chose qu'il est seul à vivre et à entendre. Et les mots des faits ne peuvent qu'augmenter sa solitude et son isolement. Je dois commencer par lui, par l'humain qu'il est, par celui avec qui il vit, et qui peut entendre et doit parvenir à entendre ce que je dis. Et pour commencer avec lui, je dois d'abord recommencer avec moi. Et ce que je dois commencer avec moi, c'est, ni trop de science, ni le refus des faits scientifiques et de leurs conséquences pour ce patient. C'est donc ainsi aussi pour moi dans cet espace de l'entre-deux que je me dois de marcher. Je dois donc et j'y reviens, parler de ce qui est dicible, c'est-à-dire de ce qui lui est *entendable*, ce qu'il peut comprendre et prendre avec lui. Et donc de dire, voire de conter et de montrer, tout de cette zone, outre ces faits qui doivent se dire, cette zone disais-je, qui commence juste après les faits et s'arrête, pour lui, juste avant les mots des conséquences des faits. Voilà c'est dans cet espace entre ces deux, que se délimite un champ à deux, avec un réel qui se ramifie, et un imaginaire qui complète et intègre une appartenance, dans ce quelque chose qui peut se cueillir, se soigner, et se construire. Par des mots qui disent des choses, et par les choses que montrent les mots que l'on emploie¹¹⁹. C'est dire donc, de ces mots qui font se mouvoir un corps qui écoute.

¹¹⁹. Heidegger M., *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard coll. « Tel », 1976, p.208 : « le mot est ce qui amène une chose à être chose ».

Oser le sensible

Car l'être qui dit, se dit, et dire, c'est aussi manifester son être, c'est-à-dire choisir ce qui nous ressemble dans les mots que nous employons, et dans lesquels nous nous faufile dans l'extrême de nos représentations et de nos sens. En quelque sorte, et à nouveau, dans des différents aspects de notre unicité. Oui, je sais, je m'en souviens, tu ne sais pas ce qu'est le mot « être », lui aussi est un mot qu'il faut ressentir pour pouvoir approcher de le comprendre. Tu le vois, moi aussi, plus j'explique et plus je m'éloigne d'une réponse simple et claire. Peut-être que le vrai mot que je n'ai pas employé, pour ne point risquer de te froisser, et pour essayer que tu me comprennes, est un mot qui détient une des clés de la compréhension. Ce mot c'est le mot « sensible ». C'est là que le lien se tisse, c'est par là que le tapis se noue et demeure. À chaque chose, à chaque fait, à chaque mot, il faut ajouter le sensible pour en faire une trame qui tient. C'est aussi pour cela que j'ai raconté mes histoires. À chaque chaînon manquant, le sensible est concerné, et ce, même dans la compréhension des choses. Comprendre, n'est pas savoir, comprendre c'est savoir juste, en soi et pour soi. Alors si je rajoute ce champ qui de monticules en particules (car c'est ainsi me semble-t-il que les mots et les choses *vraies* de la rencontre se vivent, dans un premier temps, d'abord, comme des tas impressionnants, et faits de mots et fait de structures lourdes, contenant dans leur ensemble comme une frayeur cachée, et puis, quand le sensible s'y glisse, le tas se désarticule, se parcellise, se rapetisse, s'essaïmant alors en particules, à qui nous pouvons laisser une place en nous, sans être empêcher de nous). Ce qui crée ainsi et soutient un lien qui se vit en échos identiques et différents ; tu comprends peut-être alors que soudain le champ devient vaste et croisé, entrecroisé et fait de galeries, qui toutes peuvent servir de progression, de coursives, de replis et de bivouacs de secours. Et de lieux d'existence qui lui appartiennent ou qu'il peut se réapproprier. Alors ici, dans ce cabinet, les mots sont des signes, et c'est ce qui importe le plus dans mon travail, car il s'agit d'un irremplaçable. Je porte des liens qui transmettent des signes. Des signes qui indiquent aussi des places qu'il nous reste où pouvoir vivre, à vivre et à trouver. C'est pour cela que je me dois de l'aider à se trouver, à côté de sa maladie, car c'est ainsi qu'il pourra entendre ce que les mots dans leur profondeur transmissible peuvent lui dire.

Voilà j'en ai presque terminé.

Les mots, ici, sont justes et vagues et précis. C'est-à-dire qu'ils disent ce qui doit se dire, sur un point précis ou quelques fois un détail qui met à jour un aspect de vie, en un lien que je propose, qui peut être compris et *intégré*, comme d'une

évidence très probable, mot précis dans un ensemble encore flou c'est-à-dire non limité, ce qui permet aussi au patient, si l'envie lui vient, de franchir l'étape suivante. Mais même sans cela, ce détail précis entouré d'un vague, quand il est accepté, dans ce lien apparemment plutôt anodin, mène alors à deux ressentis : celle d'un lien accepté minimal, qui est suffisamment proche et *juste* de lui, pour qu'il m'introduise à la place tenue qu'il laisse à *un autre*, et de ce même fait, à cette place minimale, de pouvoir être vu, ce qui le surprend. Mais même ainsi, et dans la plus intense des proximités, ces mots des choses, ne sont parfois ni pris et ni recueillis. Car les mots d'un cabinet médical, même encourageants, même ouvrants, ont en eux, aussi, la présence de la face sombre d'une grande Absente. C'est le lieu et la nature de la rencontre qui l'ajoutent à leur contenu. Ils nécessitent pour ne pas nous faire peur, ni à lui, ni à moi, que nous soyons présents, à nous, pour pouvoir les entendre sans trembler.

Je crois que Heidegger l'écrit ainsi, quand il parle du sens de ce que dit, le mot « dire ». Ce qu'il dit à propos du mot *dire, legein*, s'applique bien au sens que les mots ont dans cette consultation, sens qui survient pour lui donner du sens. Il écrit que ce que dire, ou *leigen*, veut dire étymologiquement¹²⁰:

C'est « recueillir ensemble dans la présence ».

Les mots m'accompagnent toute ma journée, je les utilise, je les trouve, je les pense. Ils me servent à créer ce lien de deux présences réciproques dans un même temps choisi. Ce temps, celui du patient, est nécessaire à sa mise en route. Pour cela il faut entendre et comprendre son cri, entendre, comprendre, et souvent l'aider à déconstruire ses mots pour qu'il puisse se retrouver, loin d'eux. A leur écoute.

C'est dans ce temps, qui existe entre le subir et le guérir que se situe la place d'une possibilité renouvelée d'une auto-recréation, thérapeutique. Aussi.

Ps : je ne sais si je suis parvenu à te répondre. Tu vois dans certains cas, moi, et les autres hommes, nous voulons croire que nous parlons aux autres avec des mots, alors que c'est à nous que nous parlons en traversant les autres et en profitant de l'occasion qu'ils nous procurent. C'est ce que j'essaie de proposer à mes patients, qu'ils puissent se retrouver et se parler, et c'est ce que je viens de faire, moi, avec toi. Excuse-moi, s'il te plait, de t'avoir moi aussi traversée.

Mais à vrai dire, et je le perçois en te le disant, cela m'a *rudement* fait du bien.

¹²⁰ . Heidegger, *Essais et conférences (1955)*, première parution, Paris, Gallimard 1958, et Heidegger, 2007 p.266.269, cité par G. Agamben, *Qu'est-ce que la philosophie*, Éditions Galilée, Paris. 2018, p.77.

C'est comme si cela m'avait enlevé un poids, comme si durant ce moment, moi aussi j'avais été moins seul. Car les mots servent aussi à faire voir, et, celui qui écoute voit celui qui les dit, et celui qui les dit est vu par celui qui écoute.

Note ¹²¹ : à propos du mot et de la chose (Michel Foucault)

Le corps des mots

Le titre de cette note, s'est imposé à moi, dans la logique que je poursuis, recherchant au plus et encore, les sens qui tissent l'espace de la consultation, ceux qui se déroulent toujours entre ces deux auxquels je rajoute une présence, celle qui est contact et avec l'intime et avec le monde extérieur, et qui est donc celle de ma porte. Il m'a fallu pourtant bien admettre que Foucault avait écrit un livre, qui portait à peu de choses près, le même titre. Ce qui m'a amené à relire la préface qu'il en a fait, et dans un second temps de m'en inspirer. Et, en m'en inspirant, dans cette dernière partie, à m'essayer à nouveau à *une marche à l'envers*, pour démontrer et faire voir à nouveau, la nécessité et d'essence et de bien-fondé spontané, de la marche à l'endroit, je veux parler à nouveau ici, de celle qui se vit dans et par les liens si immédiats qu'ils sont oubliés. Ici, et par ces mots que rapporte ma porte, j'ai donc essayé de faire apparaître *la monstruosité* que serait le monde, sans l'accueil et les liens à la fois définis, et aussi, comme matriciels dans leur indéfinition qui nous permettent de vivre dans des solitudes qui se partagent et se rencontrent.

Mais, et on l'aura noté bien évidemment, j'ai essayé par l'écoute de la porte, et le reportage sur sa façon d'écouter les mots auxquels elle nous a convié, de reprendre à ma façon, et dans le cadre qui est le mien, la *manière* dont Michel Foucault dans les « *Les mots et les choses*¹²² », commence son ouvrage, en citant la taxinomie chinoise de *Borgès*, et sa classification disruptive des animaux de

¹²¹ . Bien modeste, et je l'espère sans erreurs !

¹²² . Foucault M., *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

l'Empereur. Je n'ai pu résister au plaisir, de rassembler des mots, ceux que je dis et ceux qui sont souvent dits dans ce cabinet, et de les rapporter comme entendus par une matière *non humaine*, en des mots qui *chutent*, sans la présence d'un corps, qui me semble-t-il, est le lieu préalable et indissociable du lien entre la chose et le mot. Écrire l'impossible, permet quelques fois de mieux voir et réaliser les conditions du possible.

Ma porte ne bouge pas. Elle n'intervient pas, elle n'est pas responsable, elle n'a d'autre intentionnalité que celle dédiée à sa fonction de porte, et bien qu'elle soit particulière car ma compagne depuis quarante ans, elle n'induit ni une action ni un mouvement de résonance par la rencontre. Moi, et bien qu'il puisse m'arriver de temps à autre et par prudence de ne pas y souscrire, je me dois d'agir pour le bien de celui qui me fait face. Elle est pourtant, le témoin le plus neutre, de nos impossibilités réciproques de rencontre, ce qui est souvent du, à l'émoi et à la mauvaise compréhension des mots, parfois mal choisis pour notre affect. Mais elle peut être aussi, ce témoin placide, en ce temps qui s'installe dans la fluidité de son accomplissement, d'une rencontre qui s'est atteinte. Toujours dans cette nécessité que nous avons, et en l'imagination qui en provient, du tiers, comme dépositaire éthique.

Ainsi, quand nous parvenons à nous accepter mutuellement, et si nos temps vécus en consultation se deviennent synchrones, dans ce moment où la rencontre se fait, une vérité *aussi* peut se produire et s'installer, comme dans une connaissance qui devient réciproque entre les faits scientifiques établis que je détiens au moment précis de cette rencontre, et celle que je parviens à lui faire partager. Nous partageons quelque chose en commun. Ensemble, il nous a donc bien fallu une synergie de temps, qui a permis ainsi, une synergie de savoir. Cette synergie acquise, ou dans le mouvement d'être acquise, induit ensuite dans ce cadre clos, comme un autre cadre intérieur qui s'auto-construit de notions ou de liens validés par le patient, où peut s'installer comme dans une *nature*, un ordre. Alors, survient aussi en moi, comme une sensation d'ordre que je ressens, dans une action qui conserve son intentionnalité, mais qui devient comme plus ordonnée et plus légère et joyeuse par la présence de l'autre, comme prêt car déjà re-mis en état de marche. Et je rejoins ici par la bande, Foucault pour qui l'ordre tient à la fois de l'objectif et du subjectif, dans l'authentique d'une rencontre. Voir et savoir, suivre et poursuivre, ne pas oublier, être dans l'arrêt et le mouvement, est-ce une épistémè¹²³? et ce après plusieurs façons différentes de l'explicitier comme : « l'ensemble des relations

¹²³ . *L'archéologie du savoir*, Paris, tel Gallimard, 2009, p.250.

pouvant unir, à une époque donnée, les pratiques discursives qui donnent lieu à des figures épistémologiques, à des sciences, éventuellement à des systèmes formalisés ; le mode selon lequel, dans chacune de ces formations discursives, se situent et s'opèrent les passages à l'épistémologisation, à la scientificité, à la formalisation ; [...] L'épistémè, ce n'est pas une forme de connaissance ou un type de rationalité qui, traversant les sciences les plus diverses, manifesterait l'unité souveraine d'un sujet, d'un esprit ou d'une époque ; c'est l'ensemble des relations qu'on peut découvrir, pour une époque donnée, entre les sciences quand on les analyse au niveau des régularités discursives ». Et si je choisis cette expression de *l'épistémé* par Foucault lui-même, c'est ce à quoi son concept l'a finalement mené, en ayant traversé plusieurs façons de le prendre, et alors qu'il soulignait lui-même, que l'homme, comme objet de connaissance, se présente comme une « anthropologie », entendue comme réflexion générale mi-positive, mi-philosophique, sur l'homme¹²⁴.

Cela me ramène à mon sujet, celui du temps et du soin, celui de l'attention qui doit être portée à débusquer et à corriger l'éventuel anachronisme que la rencontre au patient peut comporter. Savoir technique daté, savoir actuel qui ne sera pas peut-être identique demain, savoir de lui, et de ses temps intérieurs, une fois de plus. Ce qui par là-même, nous amène à envisager la complexité et la coexistence des différentes sciences, des différentes histoires, des différentes lectures que représente à lui seul l'être humain qui nous fait face, et ce, à la fois dans ce qu'il est lui en ce moment-là, précis, mais souvent aussi, dans sa biologie accidentée. Avec, et cela se fait alors comme en une façon impérative, la nécessité que nous avons d'une continuité des parts et des ensembles dans leur divergences en l'individu, ce qui nous détache de la notion première d'épistémè foucauldien. Nous ne pouvons qu'accepter l'humain tel qu'il se présente à nous, nous renvoyant plutôt ainsi, à l'épistémè d'Aristote, qui est une science qui est connaissance, et une connaissance, qui s'établit dans le vivant et l'humain, c'est-à-dire, sans donc des prémisses possibles à affirmer et à démontrer scientifiquement. Nous faisons avec, dans le mouvement, dans le courant, avec la volonté et l'espoir de vérités qui demeurent et surnagent quel que soit l'endroit où le patient se place. Mais nous nous reconnaissons néanmoins dans des vérités et des actions qui sont propres dans leurs possibilités d'intégration au moment *historique* où elles s'énoncent.

Oui, me semble-t-il, car les mots qui nous traversent lui et moi, qui peuvent être ceux d'un savoir malhabile, voire erroné, ou bien ceux, les miens, supposés

¹²⁴. *Les mots et les choses*, p.15.

scientifiques et rigoureux, proviennent de deux entités distinctes et de principe *orientées*, le médecin et le patient, dans un ensemble structuré qui est le cadre physique, temporel, dirais-je historique, d'une consultation. Il faut tenir ensemble, aussi bien entre eux, qu'entre nous deux, les choses des mots et les mots des choses. Et pour cela, à un moment ou l'autre, aller chercher, vérifier, relever, les points qui ne permettent pas les attaches, et essayer d'en comprendre les provenances. Il y a ainsi, dans mon œil qui existe par mon corps, quelque chose qui remonte le courant, et recherche une origine au-delà des dits. Et cela peut ressembler à une *archéologie* d'un savoir, où aux confins de la « techné », s'écrit une histoire de sa vérité qui peut se dire et s'établir dans une histoire commune, qui est peut-être, aussi, celle de la faille et de l'origine. J'ai longtemps pensé que c'était le cas, dans l'approche et dans le faire découvrir du patient avec lui-même. Ce qui peu ou prou m'a mené à être comme dans une *maternité*, enjouée et joueuse, limitante et limitée, adaptable et exigeante. À son service, et au service de sa progression avec lui et sa maladie. Et si *épistémè* il y a, il faut alors lui adjoindre, *l'épochè*. Ainsi l'histoire se vit et se dit de moments en moments, avec le patient de façon différente dans l'annonce et le partage de la vérité qui le concerne. Nous progressons ainsi de minutes en secondes, qui arrêtées, introduisent en se reprenant à une nouvelle époque : il a bougé, il bouge, la vérité entrevue et réfutée deux minutes auparavant, devient soudain plausible, acceptable, ouvrante d'un champ plus large jusque-là interdit. L'histoire d'une consultation se vit au ralenti, elle concentre en elle, et un film qui se déroule et une succession de photos arrêtées, lentement saccadées, qui sont des seuils qui se franchissent, seuils ou portes qui s'ouvrent, et qui dans le mouvement du passage *changent la donne*. C'est d'un protocole d'introduction dont il s'agit. Rentrer en soi, rentrer avec l'autre, être deux avec la maladie. À chaque minute, ou presque naturellement, une époque, à chaque époque un ordre et une histoire, à chaque histoire une vérité qui se vit en le changeant, et qui change en se vivant. Et je parle ici, d'époques, qui peuvent ne durer que le temps d'un mouvement d'un corps qui se vit.

Nous faisons donc, et j'y reviens à ma façon un peu détournée, le patient et moi-même, partie d'une même épistémè. J'en fais certes partie dans ce moment partagé avec lui, et dans ces instants faits de vérités et d'action, et dans l'accompagnement de ces maladies chroniques, mais même avec moi-même, médecin, n'ai-je pas la même démarche ? Ainsi, c'est en déplaçant le cours scientifique et la vérité objective de ce moment historique, au profit du tissage et du lustrage des liens de nos deux subjectivités, (ainsi déshabillés d'une partie de

ses croyances pour l'un, et d'une partie de ses empêchements pour l'autre), que se permet alors, le faire allégeance et le faire émerger cette forme *d'ordre*, nouveau, comme dans un habitat choisi et accepté, subjectif pour l'un et l'autre, objectif pour les deux, en leurs places maintenues, celle du patient et celle du médecin. Et c'est ici aussi, que le mot *épistémé* peut se poursuivre, par la *communication*, des différents savoirs que comportent en eux et par eux les individus en cette consultation, dans cette archéologie inter-humaine du savoir dans le soin, qui est aussi, et pour l'ensemble, et pour chacun, « la pensée se ressaisissant elle-même à la racine de son histoire¹²⁵ ». Dans le soin, aussi, il s'agit de cela.

À cet entre-nous-deux, constitué d'une part de moi-même dans ma subjectivité que j'espère tenue¹²⁶, et d'autre part de celle de mes connaissances qui sont celles des vérités scientifiques établies du moment, se joint un autre entre-deux, qui est d'une part, le patient, sa maladie, et ses croyances de santé, et d'autre part, l'individu qu'il est, et qui devra être prêt à se mobiliser dans un mouvement d'accueil, pour pouvoir en faire sa vérité, sa connaissance, en une présence qu'il conserve. Notre cabinet est le lieu de ce savoir, mouvant, momentané, renouvelé, toujours scrupuleusement inscrit par les scribes que nous sommes le patient et moi-même. Et la somme de chacun de ces savoirs, propres dans leur infime différence à chacun de ces humains rencontrés, devient un savoir que, curieusement, j'oublie de nommer et qu'il finit lui aussi par oublier ; car nous existons alors avec lui, lui et moi, nous le vivons comme avec une partie de nous qui nous détermine sans nous contenir. À un moment atteint de nous, nous sommes dans l'histoire. Et si vous nous demandiez, à lui sans doute, mais aussi à moi, de quoi il est exactement question, nous vous dirions bien facilement que l'on a su le dire, quand nous l'avons appris et répété, mais qu'aujourd'hui, on ne sait plus, c'est *comme ça*, c'est ainsi, que ça marche. Quelque chose, ainsi de ce savoir, a rejoint un quelque chose qui est aux confins du réflexif, et qui deviendrait trop long à expliquer, et nous priverait alors comme de la jouissance subtile de l'immédiateté fonctionnelle de notre réseau de connections aussi parfaitement ajustée. Le mouvement c'est la vie, et tenter de l'expliquer n'est pas du vivre. D'autant que dans cette explication du savoir que nous avons pu acquérir, se niche une zone qui nous est propre, profondément intime, celle où son acquisition a créé son point d'attache, dans ce greffon qu'il fait de lui et d'une zone de notre chair, en constituant alors, ce qui se nomme une « connaissance ».

¹²⁵ . Foucault M., *op.cit.*, p.230.

¹²⁶. Ténue : petite, ou attrapée, tenue, maintenue, *ou bien*, si intense, voire si extrême, et si éloignée, qu'elle en est et devient comme une parcelle d'une communauté d'origine ?

Certains ne peuvent pas, certains ne pourront pas, certains sont trop loin, trop retirés pour pouvoir quitter et pour pouvoir être traversés, et rencontrer ainsi d'eux et des autres un accès à un monde qui s'ouvre et accueille, sans trop de crainte, de nouveaux apprentissages qui peuvent devenir des façons un peu différentes d'être.

Parce qu'ils ne le peuvent pas, oui, certains peut-être ne le peuvent pas.

Aussi, parce qu'on n'a pas su suffisamment leur expliquer. Mais parfois, aussi, parce que l'on n'a pas su trouver les mots qui leur conviennent, les mots qui peuvent les mener aux choses. Enfin et aussi, alors que l'on a su suffisamment leur expliquer, que l'on a su trouver les mots qui leur conviennent, les mots qui peuvent les mener aux choses, parce qu'ils n'ont pas pu les recueillir. Pourquoi ?

Parce qu'ils ont en eux une peur, une fissure non visible, une apparence qui cache, parce qu'ils sont seuls, parce qu'ils sont dénudés en un endroit oublié d'eux-mêmes. Une faille, microscopique ou plus évidente, qui empêche l'accroche des liens. Est-ce de leur nature, est-ce de leur habitat, est-ce un résultat des différentes histoires qui est de leur histoire lorsqu'ils paraissent à nous, et dont nous pourrions en dire pour pouvoir soigner ? Quelque part, en eux, comme dans un endroit, se tient un enfant démuné. Voyons-y voir. Il me faudra peut-être pour cela, devoir m'équiper d'une loupe, ou mieux encore, d'un monocle de bijoutier et de quelques brucelles. Nous retournerons pour cela, au silence et au bruit de notre clinique.

Chapitre 10

Solitudes et infinis

De la perte de l'autre à ses possibles retrouvailles

1. Témoignages cliniques de solitudes

« Toute pensée, à proprement parler s'élabore dans la solitude, est un dialogue entre moi et moi-même, mais ce dialogue de deux-en-un, ne perd pas le contact avec le monde de mes semblables = ceux-ci sont en effet représentés dans le moi avec lequel je mène le dialogue de la pensée. »¹²⁷

La Portugaise

Elle avait le visage d'une qui ne vit que de sa haine. Je regardais ses yeux et en les suivant, comme accolé à eux, je vis *également* dans la fixité de son regard (qui semblait centré sur son objet haï), comme un effroi perceptible et mouvant qui s'évanouissait aux coins de ses yeux. Par moment fixé et stable, par moment comme apeuré de cette fixité.

Je me suis senti concerné, immédiatement. Par elle. Elle était forte, consultait pour cela et sa grosseur faisait d'elle un tas, presque inanimé et porté. J'en sentis également immédiatement l'absence et la présence. Dès le début de sa parole, je me suis demandé quoi faire. Impossible de rester comme vide, impossible de parler, impossible en cet instant de donner un cours organisé à ce qui se passait dans ce présent. Je me suis alors laissé submerger par le flot ininterrompu de ses paroles, de ses dits sans lien ni ébauche de couple, comme des salves qui se

¹²⁷ . Arendt H, *Le système totalitaire*, III, Paris, Points Seuil, 1972, p. 228.

suivaient avec la rage d'une qui hait et qui décide de décimer. Cela dura longtemps car sa haine était forte, et je décidais de ne pas m'y glisser et de ne pas intervenir. D'ailleurs depuis son assise, je n'avais pas bougé ; comme pétrifié et calme, ne cillant en moi de rien, m'échinant à ne pas me laisser emporter et couler par ses phrases assénées et sans logique. Elle s'interrompait brusquement et reprenait soudain ailleurs, puis au moment où j'attendais le début d'un développement, revenait à une histoire plus ancienne. J'eus la tentation de la cadrer, de l'encadrer et de la réduire à ce qu'il semblait raisonnable d'accepter. Je compris que le dialogue n'était pas possible, et je me retirais alors en moi, en un endroit inaccessible et tranquille. Aiguisé, je laissais faire et cela dura, jusqu'à que son débit commence à ralentir, jusqu'à que son corps se détende, déjà lui au bord des larmes, alors que la fureur habitait encore ses yeux. Elle s'amollissait et je n'avais rien dit d'autre que les trois coups de mon « que puis-je faire pour vous ? »

Ce que j'en avais compris, avait trait essentiellement à son mari égoïste et profiteur, voire volage qu'elle ne pouvait quitter à cause des enfants, du patron de sa boîte de pâtisserie industrielle qui profitait d'elle car elle « était trop conne », d'une collègue dont le « petit cul » offrait des passe-droit qu'elle, comme « baleine » ne pouvait plus obtenir, et enfin de son fils aîné, perdu dans les vapeurs de hasch, qui laissait tout trainer, slips et mégots et que tout ce monde la regardait sans la voir et sans lever le petit doigt. Je retenais des bribes et des embouts de phrases.

À cet instant, et cela a été plus fort que moi, je lui demandais si elle avait pris les 30 kilos, pour qu'on la voie ? Elle me regarda, interdite, ébahie, souleva les épaules, et dit non, « d'ailleurs, je ne peux plus me voir », continuant à s'invectiver se traitant un moment, « d'éléphant » puis un moment plus tard d'un « aussi charmante qu'une grue » et même si le mot pouvait avoir plusieurs sens, je n'en retins qu'un. Ce qui m'entraîna, cherchant pour me distraire du flot qui reprenait de plus belle, et qui exprimait à quel point le monde se tournait contre elle, puisque même son voisin, le garagiste l'avait disoit-elle un peu roulée dans la farine, à essayer de suivre ainsi un chemin impavide sous le fouet de ses mots, et à m'amuser à chercher le lien possible qui pouvait bien exister entre un éléphant et une grue.

Et, voyant l'éléphant de bois posé sur mon bureau, je me souvins que je l'avais posé là, pour signifier à tous et à moi, de nous rappeler à la mémoire, et même si, avec ses yeux qui louchent un peu, comme lui, la mémoire faisait aussi partie de ce que l'on transforme. Donc, me disais-je ne l'écoutant plus, éléphant égal mémoire. Et grue, alors, je continuais à réfléchir en me laissant libre à l'amusement des associations : gros, imposant, disgracieux, oui cela allait avec sa vision d'elle-même. Mais aussi, soulever quelque chose de lourd, qui nécessite de la force, démolir, déconstruire.

Aussi, en un espace de temps qu'elle me laissa libre par le besoin de reprendre son souffle, je demandais d'une voix à peine audible, comme si je me parlais plus à moi qu'à elle, « si elle ne portait pas le poids de quelque chose qui s'était passé ? ». Elle me répondit immédiatement « non », mais mon silence, comme dans une tension vers elle, l'empêcha de reprendre immédiatement la lecture de ses griefs. Elle me dit : « je suis comme tout le monde, une vie normale. Bon c'est normal, mais j'ai commencé à être moins bien, il y a trois ans, après la mort de mon père. Mais mon mari, il a raison, c'est comme cela la vie, c'est pour nous tous, pareil ».

Elle s'était légèrement soulevée, puis s'affaissa. Je jugeais bon d'en rester là, et pragmatique, encore entre agacement et intérêt je lui demandais de se déshabiller, de se peser, puis de s'étendre sur la table d'examen. 118 kilos, 1m 71.

Mes mains la touchent, elle rosit un peu avec sur le front une petite sueur. Elle m'a raconté, entre autres, les nombreux essais qu'elle avait tentés depuis 4 ans pour maigrir. Elle se raconta : en fait, elle pesait il y a 4 ans 74 kilos et avait décidé d'essayer de perdre du poids après avoir découvert la liaison de son mari avec une ancienne voisine, partie depuis dans le Sud mais revenant de temps à autre sur la région. De sa tristesse lui était venue l'idée de lui montrer, à lui, qu'elle pouvait être encore désirable.

Elle perdit 5 kilos et pas un gramme de plus, malgré les différents essais de médecine ou pseudo médecine que le marché connaît. Et c'est à la fin de son amaigrissement que son père était décédé, et me dit-elle, elle avait tout repris à cause de sa tristesse. Elle dit le mot. Elle avait déjà réessayé seule et avec des médecins disait-elle, et elle avait eu plutôt tendance à grossir en se mettant au régime.

En l'examinant, mes mains plaquées sous sa coupole diaphragmatique au niveau de son foie, je la regarde. Elle n'est pas là, et c'est comme si je ne touchais pas son corps. Je sens l'absence du lien entre elle et lui. Elle regarde ailleurs, et je comprends qu'elle entend sa phrase sur son père, qu'elle est avec elle. Je me tais, laisse mes mains légères sur son ventre. Je l'interromps, plus tard, en lui demandant très doucement, comment s'était passé la fin de son père. Elle répond tout d'abord colère puis s'adoucissant : « ça a duré 2 ans, c'était horrible, à la fin il avait des métastases partout. » À ce moment, comme dans un geste réflexe, au moment où j'entame de gonfler le brassard à tension, elle serre mon avant-bras. Je sens ses vagues, qui montent et s'effondrent en elle. Je me dis que quelque chose bouge, a bougé, je la regarde à nouveau, et me dit non, à nouveau, c'est totalement fermé. Je ne peux parler, je le sens, je ne peux évoquer, je ne peux l'emmener à distance par l'imaginaire. Elle est là, brute et brute d'elle-même, mais à nouveau comme en ce premier instant, quelque chose exprime un épuisement et un désir d'ailleurs, malgré sa rage. Je lui demande à nouveau, si cela va mieux avec son mari. Elle est toujours allongée, et je la laisse là, car elle se laisse un peu aller. Son haut est enlevé, je remarque la différence de taille entre son sein gauche et le droit, sa bretelle gauche qui glisse sur son bras, qu'elle remonte et laisse retomber. Elle me répond que depuis ils sont tranquilles, mais rajoute, je le laisse faire tout ce qu'il veut, et je fais tout. Après la tension, je ne lui demande pas de s'asseoir pour pouvoir ausculter ses poumons. Je la laisse et je me laisse auprès d'elle. Je crois qu'un moment est passé, en silence, mais je me rappelle, qu'après ce silence, une présence s'est installée en moi. Je cherchais, ne sachant pas son origine, d'elle, de moi, je ne savais pas. Mais je me suis mis à chercher, car quelque chose en moi de loin faisait écho, il y avait quelque part un non bruit, un assourdi, un silencieux. Chez elle qui n'avait cessé de parler et d'invectiver.

Il y a un plus lourd dans cette histoire. Je m'éveille, redevient perceptif dans mon acuité revenue.

J'ai comme l'impression, alors qu'elle ne bouge pas, qu'elle se rapproche de moi. Le temps disparaît dans des moments qui se précipitent comme *entre-lardés* d'absences. Je me sens comme « en urgence ». Je me retourne vers moi, essayant de suivre cet éclair de l'autre que j'ai perçu.

Les minutes s'écoulaient. Le temps me semble presque douloureusement long.

Je cherche, je cherche à attraper ce bout de fil de senti qui m'a mené à cette infime perception d'un déjà connu. Je me dis tout à coup que oui, je connais cette histoire mais je ne peux aller plus loin. C'est moi qui m'agite maintenant, car je sens que cela m'échappe. Elle est là, toujours allongée, comme boursouflée dans son silence. Je regarde ses jambes, bleuies de sa mauvaise circulation. Je regarde son ventre que j'ai touché il y a un moment. Froid. Comme s'il y avait une coupure entre le haut du corps trop chaud et le bas glacial.

Oui, je connais cette histoire mais je n'arrive pas encore à l'attraper. Je capte cette tristesse, cette résignation entrecoupée de révoltes, cet œil fixe qui ne peut s'empêcher d'être ému de quelque chose qui palpite et ne veut pas rester tranquille.

Je lui demande de se rhabiller et je vais m'asseoir.

C'est à ce moment-là, au moment même où elle me rejoint, que j'y suis, ça me revient. Je l'ai trouvé, j'ai trouvé où elle est. Je repasse sur le haut de ma fiche, pour me rappeler de son nom, mais je sais déjà que c'est ça, je le sens en moi comme m'approchant d'une évidence. Oui, son nom est d'origine portugaise. Je me *tente* et dis : « votre père est décédé en France ? ». Elle sursaute et dit : « non, au Portugal ». Elle ne veut pas que je poursuive, elle se ramasse, paniquée et désirante. Je vais au pas d'après et je dis : « vous étiez près de lui lorsqu'il est parti ? »

Elle ne répond pas, ses larmes coulent dans un flot silencieux. Elle finit par dire, non je suis arrivée trop tard, cela faisait déjà 6 heures qu'il était mort. Je n'ai pas pu, cela faisait déjà plusieurs fois que nous avions accouru et puis ça s'arrangeait, il s'en sortait. Et là, j'étais sur un projet que je voulais absolument terminer, qui était celui d'organiser des danses portugaises pour la communion de ma fille, et j'étais fatiguée. Mon fils aussi n'allait pas bien, et je me suis dit je peux attendre, et quand mon frère m'a rappelé deux jours plus tard, j'ai compris qu'il fallait que j'y aille, j'y suis allé très vite, j'ai tout lâché, mais c'était trop tard, je suis arrivée trop tard. Mon frère m'a dit après qu'il lui tenait la main et regardait par la fenêtre quand il est parti. Elle s'interrompt, se tait puis reprend : « je m'excuse de vous embêter avec toutes ces histoires, c'est du passé, c'est comme ça, c'est ça que je me dis, il faut continuer, et je continue ». Je la regarde,

elle est visible, elle est autre, elle est, elle. Elle se mouche avec son mouchoir, mais il en reste et je lui tends la boîte de mouchoirs de papier. Elle se mouche, elle pleure, elle essaye, elle se mouche, elle s'excuse, elle regarde, elle me regarde comme si elle me découvrait d'un regard étrangement lointain, dans un presque qui recommence.

Je dis : « et comment vivez-vous aujourd'hui cette absence ? »

Elle me dit « laquelle ? »

Je me retiens un instant et réponds les deux.

Elle se remet à pleurer, me dit que cela l'énerve, qu'elle n'est pas venue pour cela, que cela ne se fait pas, qu'elle regrettait. Je lui demande si elle veut que l'on s'arrête.

Elle dit, « oh maintenant qu'on y est, autant continuer, fallait bien que ça sorte un jour ! »

Et elle parle, parle de ses deux absences, de sa difficulté à poursuivre sa vie, de son désintéressé progressif, de cette culpabilité et de ce regret dont elle se souvient tous les jours, rajoutant à ce moment-là « en plus j'étais sa préférée », de la difficulté croissante à parler aux autres et à s'y intéresser, à les écouter, de ses difficultés avec son mari, qui ne comprend pas, qui dit c'est comme ça, tourne la page, qui s'impatiente de ses silences, et de son manque de disponibilité sexuelle, elle dit oui il a raison, je le comprends, à sa place, c'est pas juste, il a rien fait de mal, et puis elle s'interrompt, restant dans un silence Elle dit, beaucoup plus calme, comme dans une lucidité ébahie : « c'est comme si moi et moi on n'était plus ensemble ! Je n'ai plus envie, plus envie d'être avec moi, je ne m'intéresse plus. »

Je suis moi aussi fatigué, voire éreinté. J'ai reçu son émotion qui a *dévallonnée* sur moi, m'agrippant en passant, charriant sur son chemin des dits et des pas encore dits dans la rapidité et la force d'un flot qui se libère. Je me sens lourd et léger. Presque joyeux, mais d'une joie fatiguée de ce quelque chose qui s'est accompli dans la rencontre.

Je lui parle des choses à faire pour préparer son régime, elle les accepte en les

faisant siennes comme, soudain, dans une première fois, me pose quelques questions, se satisfait de mes réponses, paye et s'en va d'un pas, m'a-t-il semblé plus puissant.

Elle revint, trois semaines plus tard, porteuse d'un bilan qu'elle jeta sur le bureau, assise et vers moi d'un quart et vers la porte de ses trois quarts. Elle semblait cette fois plus en colère contre moi. Elle me dit, tout de go, que ce que je lui avais demandé, était trop « prise de tête », et qu'elle n'avait pas fait ce que je lui avais demandé, c'est-à-dire, un rapport sur sa nourriture durant une dizaine de jours, en lui spécifiant bien, de manger comme à son habitude. Non, disait-elle, en plus elle n'avait pas le temps pour tout cela.

Elle me regardait comme dans une façon de m'exprimer, n'avance pas. Je n'avais donc pas, la regardais tranquillement, et lui demandais, « alors, qu'est-ce qu'on fait ? ». Elle rugit sa réponse, me disant « c'est à vous de faire, moi je suis venue pour maigrir ! » Je lui répondis, que comme cela et sans cela, je ne pouvais pas. Puis sans transition, lui dit : « voulez-vous encore parler ? », après avoir imputé dans une probabilité, son non faire, à un refus et à un autre besoin. Elle me dit « mais j'ai tout dit, je n'ai rien à rajouter » ! La haine que j'avais attrapée dans son regard, la première fois réapparaissait par moments. Je le lui fis remarquer, elle semblait encore très en colère, comme très fâchée, et je lui dis que, comme *dans une vie de couple*, qui est celle que nous avons avec notre corps, nous ne pouvions à la fois être en colère, contre tout et lui, et que ce corps que nous refusions, accepte de nous rendre le service de nous laisser maigrir. Elle m'entendit, circonspecte, clignant des yeux par moments, comprenant ce que je voulais dire, puis son regard partit comme dans un vide où elle ne me voyait plus. Je la regardais, en attente qu'elle me réponde ou acquiesce plus fortement. Elle me dit :

« Moi, aussi, je le hais ! »

Et là, elle se met à me dire son mari, me racontant qu'elle le connaissait depuis l'âge de ses 14 ans, car ils étaient du même village, avec des pères qui étaient cousins par alliance. Lorsqu'elle eut 18 ans, ils décidèrent d'annoncer leur intention de se marier. Au même moment, un grand-père maternel décéda, et les deux cousins finirent par se fâcher au sang pour des questions d'héritage. Son père refusa tout net de donner son accord, ils se marièrent sans lui, et elle me

raconta par les détails ce qu'elle avait vécu comme tristesse de cette fête de noces. Elle resta ainsi, 10 ans, sans voir son père, allant au Portugal et rencontrant sa mère dans des cafés. Elle eut son garçon à 28 ans, et les liens se rétablirent progressivement, et là son ton s'emballa, prit une ampleur et un rythme qui la soulevait quand elle parla des après-midis de marche avec son père dans la garrigue portugaise. Elle redit, « je le hais », parlant de son mari, « il m'a fait perdre 10 ans de ma vie avec mon père. » Ses larmes à nouveau, s'enhardissaient, noircies de fard, sur ses joues rebondies. Elle les repoussa d'un revers de main, et rajouta dans un semi-sourire, « mais à l'époque, j'étais folle de lui ! ».

Une fois ses choses dites, cela alla mieux après, elle revint, comme assagie, apportant avec elle ce que je lui avais demandé. Nous avons assez peu parlé par la suite, mais quand nous parlions, cela semblait exprimer du vrai.

Nous avons marché ainsi ensemble, et la dernière fois que je l'ai vue, elle pesait 96 kilos. Elle a annulé un rendez-vous, n'en a pas repris. Je ne sais pas qui elle est devenue.

Qu'en tirer ?

Je repense à ce moment arrêté en moi, avant que les choses ne reviennent et ne s'accomplissent. L'espace crée le rythme et le suspendu crée la continuité. Il y a à chaque fois ce même silence qui s'arrête, et qui précède le cri dans la réceptivité. L'introduction au ressentir rejoint alors et progressivement à la fois son intégration, mais aussi la possibilité de son expansion créatrice. Est-ce la solitude que je reconnais, ou est-ce aussi la solitude menée à un point tel qu'elle entraîne le début d'une désolidarisation entre le patient et lui-même, qui allume en moi les signaux de l'urgence ? Et qui met ensuite en route une succession de sensations, de perceptions, qui dans le décryptage qui va s'ensuivre, réveille, en sa place déposé, un souvenir qui est là, laissé par un déjà identifié et vécu. Le surgissement de l'histoire se fait plus ou moins rapidement et s'expose de façon plus ou moins clairement comme connue et conscientisée. Il s'agit avant tout me semble-t-il d'une

similitude *d'ambiances*, qui s'établit progressivement, comme une histoire qui se dévoile de la traversée de couches successives. J'ai retenu, ainsi, des vécus de consultations précédents, en un noyau d'émotions et de ressentis en mon corps, des conditions de vécus et de pathologie qu'un autre patient présentait. Celui-ci alors a laissé en moi, et une parcelle qui contenait un tout qui soudain se dévoile, et comme une empreinte de clé qui peut en s'affinant, éclairer et aider à l'histoire que je vis au présent avec ce nouveau patient.

Est-ce ainsi que la vie est ? Car ces souvenirs, ces impressions que je reconnais, sont celles des formes, des empreintes et des informations que les douleurs des autres ont laissées en moi. Dans l'exemple précédent, les choses ont pu s'ouvrir et ont pu mettre à distance la patiente, l'intégrant ainsi dans un espace, dont elle s'était exclue. Elle a pu ainsi se raconter dans un tout de son temps, comme associant à nouveau à sa mémoire, l'incarnation qu'en avait vécu son corps, et grâce au fait soudain de pouvoir se voir en passant par mon regard et mes sensations. Elle a ainsi pu *m'emprunter*. Mais nos actions ne peuvent pas tout, et le point le plus difficile à surmonter est celui de la rupture ou d'une dislocation trop intense du lien que le patient conserve *entre lui et lui-même*. Et je retrouve à mon esprit ici le terme qui aujourd'hui, se nomme souvent, « anxio-dépression », qui elle-même, mal identifiée et mal systématisée, ne trouve que peu de réponses thérapeutiques, car la démarche thérapeutique est exclusivement cantonnée à des questions qui n'envisagent pas le concept d'espace « vide » que le patient cache et se cache à lui. Ces patients, celui-là, là, qui est entouré de mon projet thérapeutique, est *aussi* celui qui ne sait pas souvent de lui, ce qu'il dit. Il a besoin d'une lecture, il a besoin d'un interprète il a besoin d'une aide pour pouvoir se voir. Il est seul, et souvent quotidiennement dépassé, comme avec une vie et des traces qui s'évitent ou ne s'inscrivent que dans l'oubli de la douleur. Et qui s'arrêtent, comme dans un refus presque *réflexe*, de la transmission et de l'information dans sa globalité de liens et de conséquences. Une fois de plus, le terme, *arrêt*, me vient et ici, c'est du faire arrêt qu'il s'agit précisément. Faire arrêt, c'est quelque part dans ce que je veux faire sentir de ces patients, comme *utiliser* son corps comme arrêt, comme puits, et comme absence, entre le monde extérieur dans ce qu'il a fait ou fait vivre, et la sensibilité éprouvée de son monde intérieur. Ce faisant, cette façon de répondre, dans l'organisation de défenses, jouera progressivement le rôle accru d'un étouffement et d'une perte encore plus tangible d'une liberté intérieure.

Et pour revenir à Socrate, mon impression est bien que ces patients et celle que je viens de vous montrer, aussi, vivent comme sans *mémoire vive*, sans anamnèse, sans *remontée de souvenir*, et donc sans liberté de pensée, dans leur organisation intérieure et dans des associations contenant. Ils sont ainsi, dans des faits, des vies, des mémoires presque mortes, et qui ne dureront qu'un temps infime d'inscription dans leur sentiment de vie, alors que ces mêmes temps, prennent le temps de leur temps, c'est-à-dire presque tout du temps réel de leur vie. L'organisation de base de ces protocoles se réduit alors progressivement à des *hypomnémata*, chers à Socrate et à Bernard Stiegler, (en deux entités conceptuelles opposées), qui, en ma clinique, sont complémentaires. Alors que pour Socrate, l'*hypomnésis* est bien cette mémoire morte, mémoire technique sans transmission, pour Stiegler, elle est ce « qui court-circuite les circuits longs des processus anamnésiques (c'est-à-dire la découverte de la vérité par l'âme immortelle) et dont le savoir est déposé dans les objets »¹²⁸. Je suis ici dans le centre de leurs débats, centre constitué de moi, presque objet technique au service d'une transmission, accompagné d'un représentant de ce savoir, qui est « ma » balance. Mais centre aussi constitué du patient, avide de conserver farouchement son *hypomnésis* qui le concerne, et dont il veut dans son espoir désespéré, qu'il puisse rester, ainsi, comme *lettre morte*, dans un corps qui s'absente de sa présence. Et c'est là que je retrouve le rôle transmis, compris, bien que non-dit et non appris, comme dans celui d'un instinct de compréhension immédiat, que le ou la patiente vivent dans une pesée sur mon objet balance, et dont ils ressentent, dans une puissance qui les sidère, la pertinence inscrite en ces chiffres qui s'affichent, d'une vérité d'eux.

¹²⁸ . Stiegler, B., *La Technique et le temps I : La faute d'Epiméthée*, Paris, Galilée, 1994.

Intermède : Une autre, m'a dit

Elle me dit, en un français mal défini, en arrêt à la porte, se retournant lentement dans un sourire teinté de sombre, et déjà, dans un après : « Tu rends le soleil dans *la* cœur des gens ».

Ce que j'en pense :

Je n'y comprends rien ; je suis particulièrement énervé aujourd'hui, chacun m'agace, j'ai envie de ne pas m'attarder, pourquoi me dit-elle cela ? Je n'accepte pas cette phrase, qui me semble être complètement dépourvue de sens. Après un instant, je me dis qu'elle a peut-être une raison de dire cela, car je connais cette femme, et je sais qu'elle sait, elle, et dans sa chair, les douleurs de la vie ; je ne saurais bien le dire, mais je sais qu'au loin, elle et moi, nous savons dans un non-dit qui s'entend, que nos souffrances sont proches, comme si nous les rencontrions dans un champ au loin, celui que seuls les anciens combattants connaissent, celui de ceux qui sont revenus, de ceux qui ont survécu, de ceux qui se sont pardonné, de ceux qui ont pardonné aux autres, ce champ qui est celui de ceux qui se souviennent. J'en avais pourtant assez, et dans mon humeur d'aujourd'hui, j'avais envie de les mettre tous à distance, en voulant me cantonner dans cette fermeture intérieure à ne gérer rien d'autre que le somatique, si reposant finalement. Sa phrase m'a haussé les sourcils, et m'a fait sentir que quelque chose de moi, sous mes vents de violence contenue, restait comme toujours lent, tranquille, ouvert et disponible. Avec l'autre, presque malgré moi.

« Ça m'énerve, me dis-je Trop. Qu'y puis-je ? Que sais-je de tout cela ? Pourquoi ? Je ne sais pas ».

Mes épaules se relâchent, elle m'a ravi à ma colère, je souris de moi, et j'accepte sans comprendre, mon courage comme dans un mouvement, revenu.

Le Français

Il entre et sourit de ses lunettes qui contiennent dans leur arrondi sa jovialité. C'est un jeune vieux, qui s'installe confortablement en prenant son temps et en trouvant son aise, se penche vers moi et commence à parler. Il a fait d'un rapide mouvement de la tête et des yeux, le tour du cabinet qui semble lui plaire, il est tout de suite chez lui, et commence ainsi : « que je vous explique : je viens de prendre ma retraite, et je me dis, faut pas te laisser aller, et là, je me dis, y a ton diabète, et puis t'es gras du bide, faut que tu t'y mettes. Je veux dire au régime. Alors, je me suis dit comme ça, que j'allais venir vous voir, que vous pourriez m'aider à le démarrer. Ce n'est pas que mon diabète soit grave (il pousse sous mes yeux de nombreux résultats qui indiquent une hémoglobine glycolysée de 8% ou un peu plus), mais je me dis, maintenant il faut peut-être commencer à faire gaffe ».

C'est ainsi que cela a commencé entre lui et moi. Les questions que je pose, d'elles-mêmes sont simples, les réponses sont simples, et marquées d'authenticité. Je lui demande un complément de bilan, lui explique cette phase préparatoire au régime, et lui indique que pour la fois d'après, il devra tenir un carnet alimentaire et me l'apporter.

Il revient trois semaines plus tard avec un bilan sanguin et urinaire qui est normal, et son carnet alimentaire. Celui-ci est bien tenu, il l'a composé lui-même, prenant un cahier brouillon, faisant des marges, et chacun des jours et des dates, en en-tête de page, sont marqués d'une couleur différente, soulignée de deux traits, tirés à la règle, en haut le rouge, en dessous le vert.

C'est propre et bien fait. Il est content de lui, je vois ses yeux sourire lorsqu'il me regarde regarder son cahier. Ah, j'oubliais de le préciser, 1m 72, 92 kilos, 66

ans, diabète de type 2¹²⁹, 3 comprimés de Metformine 1000 par jour et 3 Répaglinide 2 mg. Traitement classique quoiqu'encore assez léger. Pas d'autres traitements. Il vit dans une maison petite, pas loin du cabinet, et il était comptable. Avant.

Je ressens, après la voir lu *techniquement*, qu'il y a quelque chose de trop petit, sur ce cahier. Si les titres sont beaux, l'écrit est squelettique, fait de lettres ordonnées, comme calligraphiées sur le mode fourni, d'autant qu'en le déchiffrant, rien ne peut expliquer son surpoids, de par la nourriture qui y est mentionnée. *Ses* 92 kilos, comme il le dit.

Je l'interroge sur d'éventuels oublis de retranscription, il me répond que non, il n'y en a pas, et que cela fait longtemps *qu'il fait attention*, et qu'il s'y est habitué. Comme avide, et toujours largement souriant, il se repenche vers moi, pour me dire :

« Voilà, Docteur, dites-moi ce qu'il faut faire, et je l'appliquerai », puis, « tout ce que vous me dites de faire, je le ferai », en rajoutant, « j'ai l'habitude d'obéir. »

Je ne sais vraiment pas quoi faire, je ne me sens ni contrôler, ni comprendre la situation ; alors, je prends mon stylo, et écris de ma main, un régime standard, de *type hospitalier*. Il est là, attend, haletant presque, gentiment. Au moment de me relire avant que de lui tendre la feuille pour la lire à *deux*, je me dis soudain que ce n'est pas possible, qu'il me faut essayer de le faire sortir de sa zone de confort, que quelque chose de lui doit être secoué. Le classique, le standard, c'est le piège qu'il me tend en se le tendant. Il est lisse, compliant, impalpable. Je réfléchis très vite, cherchant une amorce, un hameçon, un filin à accrocher. Il prenait un café sans sucre était-il écrit, mais en y incluant trois petits pains suédois, sucrés naturellement et à index glycémique élevé, sur lesquels avait-il rajouté de ses yeux rieurs et de sa voix profonde, « je mets une lichette, je vous jure une lichette de *très bon* beurre nappé de la confiture que ma sœur fait et me donne quand je la visite en province. Et *c'est tout* », dit-il pour terminer.

Devant ce que je ressens comme une muraille molle et infranchissable qui se

¹²⁹. Diabète non insulino-dépendant.

disparaît à elle-même dès que j'essaie d'y poser la main, et ce dans un grand sourire d'acquiescement, je décide de lui prescrire ce que j'appelle mon « petit déjeuner crétois », avec fromage de brebis, olives, tomate, huile, pain aux céréales ou brun, et j'y rajoute même du fromage blanc avec une cuillère à café de miel. Quand je lui présente la feuille, son sourire s'efface. Il me dit, comme peiné du mal que je me suis donné pour lui : « mais vous savez, moi, mes pains suédois, ça me suffit ». Je prends alors le ton qui sied à un médecin spécialiste pour expliquer et justifier l'importance nutritionnelle d'un tel petit déjeuner, comptant bien qu'il le mette en pratique, s'il veut *vraiment* parvenir à perdre du poids et à améliorer ainsi l'équilibre de son diabète. Il promet de le faire. À cet instant, celui qui avait juste précédé, le changement du petit déjeuner, j'avais ressenti, *derechef*, la quasi-certitude d'un échec annoncé. Dans le ronronnement jovial de la personne qui me faisait face, tout risquait d'être broyé d'un grand sourire inoffensif. Aussi, et avec les « armes » que j'avais en ma possession, j'ai essayé de le « faire bouger ». Le gras donne de l'énergie, il nous fait sortir vers l'extérieur, dans une puissance immédiatement mobilisable. Je devais le faire sortir de lui, j'en étais certain, j'ai essayé.

La fois d'après fut une bonne fois. Il était bien, relativement content de ce qu'il avait fait, revenant souvent sur l'expression, « je me force à manger tout ce que vous avez marqué ». Il avait perdu 3 kilos, ce qu'il trouvait très bien, et moi aussi. Pourtant à la fin, comme pris d'une inquiétude dont je ne comprenais pas le sens, je lui dis : « tiens et si vous passiez, entre deux, dans 15j, juste une minute pour vous peser ici ? ». Il passa 15jours après, me dit que cela lui faisait une petite trotte qui lui avait du bien, de chez lui, se pesa, et nous constatâmes alors qu'il avait perdu 100gr. « Je ne vous dois rien ? », je dis, « non ».

Quelques jours après le temps changeait. Il se mit à faire violent et gris, et je dus, un matin, revenir à pied du garage où j'avais laissé la voiture en révision, pour pouvoir rejoindre mon cabinet. Il était encore tôt, j'avais du temps, et il faisait froid. Je décidais d'entrer dans un café pour me réchauffer d'un petit crème. À peine avais-je franchi la porte, que je l'aperçus, là, le verre de petit blanc levé dans la main, saluant ses deux compères d'une rasade avalée. Il me vit dans le mouvement de son verre posé. Je ressortis, et pensais à lui sur le trajet qui menait au cabinet. J'avais perçu, en cet éclair de lui, une telle envie *d'être avec*, que j'en fus durablement saisi.

Je devais le revoir 15 jours plus tard, il vint au rendez-vous, sa jovialité en berne. Il s'assit, s'affala, et me dit : « j'en ai marre, je déconne, je fais n'importe quoi. Il se mit à parler sans que je l'y encourage :

« Dès ma prise de retraite qui date maintenant de six mois, je suis allé m'acoquiner tous les matins au bar, avec ces mauvaises gens, je ne les juge pas, tous les jours c'est ma tournée, mais ce n'est pas bon pour moi, je parle de moi-moi, et je sais qu'avec le diabète, encore moins. Car vous voyez, moi j'aimais aller au travail, j'aimais retrouver mon bureau et mes dossiers, j'y ai passé 35 ans dans cette boîte, et là, j'y arrive plus, il faut que vous m'aidiez. Le premier mois de régime, je n'y suis quasiment pas allé, et puis ça m'a repris, tout d'un coup. Et surtout, ne me dites pas d'aller voir un psy, c'est vous que je viens voir ».

Bon. La chose pouvait être entendue. Coupé, plus soudainement qu'il ne l'avait envisagé de son monde de travail, cet homme se trouvait face à un isolement soudain qui l'avait amené pour la première fois de sa vie disait-il, (et il répétait souvent l'expression : dès potron-minet) à aller boire et payer des tournées aux habitués du zinc. L'heure à laquelle il entrait dans le bar était l'heure habituelle à laquelle il prenait auparavant son R.E.R. Il buvait et rebovait, sortait heureux du bar, et à peine arrivé chez lui, seul, se sentait honteux. J'ai ainsi parlé avec lui, une fois, deux fois, trois fois. Il avait repris 2 kilos, mais cela ne me sembla pas important à notifier. Il sembla aller assez vite mieux. Pourtant, à le fréquenter ainsi tous les 15 jours, quelque chose d'indicible me semblait comme presque palpable, et exister entre lui et moi, comme dans une présence que mon animalité sensorielle ressentait. Il était disait-il de mieux en mieux et ne se rendait au bar qu'une fois par semaine, le matin où il faisait son tiercé hebdomadaire. On avait convenu, lui et moi, qu'il reprendrait le régime après les fêtes de Noël. Mais quelque chose n'allait pas, et j'avais beau essayer, je n'arrivais plus à croire ce qu'il disait de son mieux-être. Il parlait, je l'écoutais, il me remerciait et je m'inquiétais. Je m'inquiétais, sentant l'ombre d'une noirceur l'envelopper en silence, autour de son sourire réapparu. Quelque chose n'allait pas, c'est sûr, et je me mis à penser à lui en dehors des consultations qui se poursuivaient tous les quinze jours. Quelque chose n'allait pas, et à force d'être avec lui dans mes ressentis que je me refaisais passer de temps à autre, je finis par m'imaginer, ou peut-être *vraiment* comme voir, qui sait, une fissure qui s'agrandissait, un peu plus à chaque fois.

La fois d'après, le sourire aux aguets, je le reçus. J'avais volontairement profité de l'annulation du patient prévu après lui, pour me permettre encore plus de temps ensemble. Il souriait, mais je l'ai vu, soudainement vieilli et comme apeuré de lui. J'eus l'impression de ne pas m'être trompé. Quelque chose de non-dit ou de non identifié, avait gagné du terrain et pris la place de la majorité de lui. Il était maintenant *enfermé*. Silencieux, il hochait de temps à autre la tête, comme pour acquiescer à je ne sais quoi qui le faisait soupirer.

Face à son silence, je fus un moment démuni, mais la présence de cet informe sourdement menaçant ne me laissant pas de choix, je m'ingéniais à le relancer.

Je dis : « et un chat, avez-vous pensé à un chat ? ». Il ne remarqua pas l'inattendu de ma question et me répondit « à quoi bon ? ». Je me lançais déjà, prêt à le convaincre du bienfait des moments de présence d'un chat auprès de nous, lorsqu'il m'arrêta d'un geste de main, en me disant :

« Il ne voudrait même pas de moi ». Je répondis dans un immédiat, « parce que vous souhaiteriez acquérir un chat d'une lignée royale ? », prolongeant ainsi, et d'un grand pas, le non-sens de sa réponse, et me plaçant ainsi plus loin que lui, pour pouvoir l'attendre et l'accueillir (c'est aussi une *façon* d'être avec !). Mais sa réponse aussitôt m'essouffla :

« Même un bâtard ne voudra pas de moi ! ».

La masse informe qui tant me préoccupait, était enfin là, touchable et palpable. Je me sentis à nouveau rassuré, de ma possibilité de l'accompagner.

« Je suis une merde ».

L'histoire qui se déroula alors, fut étrange et inattendue. Cela faisait 35 ans que je travaillais, et je n'avais jamais pu déjà la rencontrer. L'homme parla et exprima sur tous les tons, de l'intensité de sa solitude, dont le point qui finalement lui était le plus secondaire était bien celui de l'isolement qu'il ressentait de ne plus faire partie d'une confrérie de travail. Ce n'était pas cela le plus grave à ses yeux. Il y avait autre chose de bien plus terrible à ses yeux.

« Je suis payé, à *ne rien faire* ! », finit-il par me dire, les yeux emplis de larmes. C'était cela, qu'il ne pouvait admettre. Il avait commencé des petits boulots tôt,

très jeune, avait eu la chance d'entrer dans un petit cursus de comptabilité d'entreprise par une petite porte, et avait travaillé de l'intérieur toute une vie pour s'accomplir et s'investir. Peu de vie privée, quelques compagnes, pas d'enfants, il se dessinait progressivement sous mes yeux comme le résultat d'une enfance meurtrie. Mère morte jeune, à la naissance de sa sœur, père s'étant remarié très vite, et s'étant mis à distance, vie chez des grands parents campagnards avec sa sœur toute petite. Seul, et dans un isolement combattant, peuplé de projets que l'enfant qui grandissait seul connaissait et validait, comme une cabane à trésors, la taille d'un arc, puis le long travail de polissage d'un couteau « de géant de la forêt », l'observation régulière et tapie de familles de loutres ou de ragondins, le nez mouillé par le humus, il décidait, entreprenait, réussissait, en était content, et jamais ne racontait. Seul, bien, à côté des autres et les grands parents, comme il le disait, « peu causants ».

Seul le monde du travail lui avait permis de vivre cette altérité qui est de ce monde que la récompense nous fait toucher. Et si personne ne s'occupait de lui ou de ses actions quand il était jeune, seul le monde du travail lui donna des signes réguliers, d'appréciation de son activité, de ses décisions, et de ses actions. Cette présence à lui, et à son propre sentiment d'exister, était tenue et soutenue par le monde de sa profession. La récompense, à nos yeux tangible et méritée, et qui était le versement de sa retraite *sans travail*, fut insupportable à ses yeux, et signala la fin du respect qu'il avait pu obtenir de lui, et qui avait été édifié et relayé durant cette vie, de l'appréciation des autres. Cet argent le brûlait intérieurement, et avait finalement entraîné un divorce d'âme entre lui et lui. Il disait qu'il avait les yeux rouges et secs, comme si « son sang se desséchait de l'intérieur ». De la fièvre, comme celle d'un grand brûlé. Et pourtant, par courts moments, aussi, il paraissait, là, devant moi, comme dans sa première et joviale première fois. Il n'était plus question de diabète qui restait assez stable, (j'avais majoré un peu son traitement dans l'attente de jours meilleurs), ni de poids, il avait d'ailleurs retrouvé son poids de départ, et il s'y maintenait. Il s'agissait plutôt d'une forme de survie. Avec son refus d'antidépresseurs, son refus de psychiatre, son refus de quiconque sauf de moi, à ma place dédoublée.

Des mots et des sentiments, des larmes et des fenêtres, des cachots et des lumières, il fut quand même progressivement moins douloureux, moins accroché à sa haine de lui, il commença à se laisser aller, et à prendre une nouvelle place,

comme neuve disait-il à l'intérieur de lui. Je me détendais légèrement, toujours aigu et fondu dans une perception qui s'essayait à une forme de totalité. Il ne buvait plus au bar, s'ingéniant à de gros détours qui lui permettaient de ne plus passer devant l'établissement. Cela lui était arrivé, une fois, et il parla de leurs regards goguenards, comme d'une invite à un nouveau partage dans le bain d'oubli des alcools partagés. Il exprima avec force, cette envie irrésistible d'accourir et la peur qu'il en avait ressentie. Il finit par accepter des demi-journées de bénévolat, adora le travail rude de ceux qui aident aux restos du cœur, ou au Secours Populaire. Mais se lassa, car trop souvent me dit-il « j'ai envie de tout leur donner, mais je sais que cela serait fou, et pour eux et pour moi ». Il préféra arrêter d'y aller.

Il continuait à ne pas pouvoir dépenser son argent, mais ses envies de vie étaient à nouveau présentes et l'accompagnaient. Et lorsqu'un jour, l'imaginant dans sa vie en dehors du cabinet, je lui demandais, s'il avait encore des envies sexuelles, il me répondit dans une chaleur qui soudain entourait son corps : « en fait, je connais *une dame*, que je vais voir une fois par mois, je la sors, je l'emmène au restaurant, et puis on passe l'après-midi ensemble. En fait c'est une prostituée, mais je la connais depuis un certain temps, elle va sur ses 55 ans, elle est encore très bien, et cela me fait du bien *de payer* pour elle. Elle est sympa, pas profiteuse, pour l'instant elle a encore d'autres clients, fidèles, qui lui permettent de vivre ». Je fus heureux et moi aussi, comme soufflé d'un vent chaud, devant ce champ mis à découvert.

Les semaines passèrent, et j'eus l'impression que les points de sutures que la parole et ses échos, dans le cabinet et la sphère de moi où il était reçu avec une attention extrême, une écoute thérapeutique et dans la générosité de la place que je lui permettais d'utiliser, oui, que ces points qui tenaient en permettant à nouveau le passage de l'un à lui, arrivaient à ne pas lâcher, et à se renforcer par endroits. C'était mieux qu'avant, il avait même acheté une Clio d'occasion, et c'était sa première voiture. Un jour il me dit qu'il allait partir 4 jours en Normandie. Il avait loué un gîte, il partirait avec sa copine. Il retransmettait des pics de chaleur, comme autant d'instantanés faits de points d'action, de points de fusion, de points de rencontres qui sont ceux qui retissent une vie. Il repeint son appartement, me parla de sa cuisine. Sa « machine » semblait repartir, il redevint joyeux, joueur. Un jour, il me dit qu'il partait. Qu'il me remerciait. Qu'il partait avec son amie, s'installer

en Normandie.

Et que pour le diabète, dont sa copine lui avait dit qu'il devait se méfier, il « prendrait un nouveau diabétologue », dans la région de Lisieux, car cette fois, me dit-il, « il fallait *vraiment* qu'il s'y mette ! »

Je l'ai regardé, gardant le sourire de mes yeux, en lui souhaitant bonne chance, terminant par un « si vous avez besoin de quelque chose, si cela ne va pas, vous savez que je suis là. ».

Une fois que je l'eus raccompagné à la porte, je retournai à mon fauteuil, et je m'assis. J'eus besoin d'ôter mes lunettes.

2. Réflexions sur des solitudes rencontrées

1. Une solitude sans fin

Tout d'abord, et à nouveau, la perception

Cela commence. Il est là, s'assoit, émet, dans sa présence, ou par celle de son absence. Il est là, je suis là, recevant.

À chaque émission, une sensation sentie-ressentie et un choix, à chaque choix, une naissance, à chaque naissance un nouveau choix qui se présente, tel est le devenir de la perception sur le chemin de l'entendement. Dans ce mouvement ressenti, dans ce frôlement perceptif, l'information est complexe et souvent en contradiction avec les mots qu'il emploie. S'arrête alors en moi, comme suspendue et dans un moment hésitant, une perception que j'ai à peine vue, et que je cherche à me répéter, car son mouvement passé a été trop rapide. J'en reprends possession, dans un instant unique que je parviens à retrouver. Je la contemple et m'y installe, car, en même temps que la répétition de ma perception, se noue aussi une intégration allant vers une connaissance, qui est, de fait, le premier des pas vers *une alliance possible* avec le patient.

Ainsi, quelque chose de sa forme perceptive m'a délivré une information que j'ai reconnue, devenant comme un point d'enclenchement de l'apprentissage de ma focalisation dans son espace émetteur. Ainsi se débute, comme dans une première émotion surprenante car toujours particulière, la rencontre. Je le traverse ainsi de mes yeux, gardant cette émotion dans une couleur proche de celle d'une ouverture. Quelque chose se crée à nos places respectives, au travers de nos champs respectifs, par l'identification presque assurée de nos perceptions d'*un qui nous sommes*,

chacun en sa place. C'est le début de la mise en place du cadre réel, celui qui nous installe.

C'est-à-dire, et en ce qui me concerne, par une forme de réduction *éideitique* ou par des informations sans forme, nous y reviendrons plus tard, et dans des mécanismes aussi bien hésitants qu'assurés. Ces instants que ma perception arrête, s'impriment en moi pour creuser un chemin de leur trace, et ce peut être aussi, de l'ordre du visible-invisible, comme le déplacement d'air d'un corps qui soudain se bouge ou s'interrompt, une phrase qui ne se termine pas, un regard qui s'échappe ou un mot dit trop vite, une moue vite empêchée avec une remontée des joues, un ton soudain par trop puissant, tout de cela le dessine sous mes yeux. Il s'agit *vraiment* d'une esquisse qui se constitue et s'emplit de sa présence. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai besoin de lui, à la consultation d'après, pour pouvoir me souvenir du dessin et de la chair qui se sont écrits de lui en moi, dans notre présence réciproque. Comme si, le *vrai* de lui, est ce qui de lui se crée en moi, dans notre face à face. J'ai parlé *d'eidos*, donc d'essence en phénoménologie, et donc nécessairement *d'intuition*. L'intuition de la chose que cette personne est dans ce qu'elle a de profondément structurel et de stable à elle-même, c'est donc dire, en ce qui est de lui, le plus authentiquement ressemblant. Arrêtons-nous un instant sur ce que cette séquence comprend comme modes fonctionnels :

- Une présence, due à l'injonction d'une maladie ou d'un mal être à améliorer.
- Une présence réciproque qui se déroule en deux espaces distincts, qui est celui de la démarche objective du patient, et celle tout aussi objective du soignant que je suis. Mais aussi, et *en même temps*, la réciprocité de deux corps en présence, dont chacun porte une histoire, sachant que nous essayons de retenir la nôtre pour laisser la place à la sienne, et dans la présence de deux subjectivités.
- Un afflux de perceptions qui rassurent car elles sont en harmonie avec le dit, ou bousculent car elles le contredisent.
- La lecture par moi de ces sentis perceptifs qui nécessitent finesse, décryptage, hésitations et bonds soudainement intuitifs.
- Des bonds intuitifs qui sont la résultante, dans ce cadre thérapeutique et d'une pratique qui permet un trans-empirique, et d'une imagination qui propose à un moment l'autre un choix qui mène à une possible invention thérapeutique, c'est-à-dire, à cette possibilité de me trouver en un endroit près de cet autre, vrai, dans son propre réel et que ces moyens m'ont permis de rejoindre. Mais il y faut

déjà introduire, et par la répétition de ces actes, aussi bien enthousiastes que résignés, mais toujours inscrits dans une continuité technique, en inter-relations, une *constitution* de schème¹³⁰, qui pourra ainsi faire le lien par l'esprit et les corps, entre le savoir technique, le ressenti et le perçu, écrivant d'un pas, entre imagination et invention, l'intuition thérapeutique dans la spécificité à l'autre.

Quelle énigme technique ?

Ainsi, et pourrais-je le dire ici, le patient est un sujet qui se présente *dans différents plans*, comme l'objet d'une énigme technique à résoudre, énigme que la technique et la pratique de la technique permet d'envisager de résoudre, mais qui nécessite sur le plan aussi essentiel de l'individu qu'il est, aussi et souvent, un recours à une *invention* à partir de lui, pour qu'il puisse être rendu à lui, dans son intégrité *percevante* d'un sujet perçu. Je vais donc, à nouveau chausser mes lunettes grossissantes, voire, mettre sous le microscope, mes sentis et mes réflexions, pour suivre ce fil distendu, désaccordé du patient avec lui-même, parfois si présent dans l'évidence de sa béance, mais, aussi et le plus souvent, enchevêtré comme l'est un filet nerveux des tendons et des muscles, se cachant, se dérochant, réapparaissant, mais toujours présent. C'est de suivre ce fil que je vais m'essayer en pratique, toujours partant de ce qui se vit dans un empêchement ou une absence, pour aller en suivant des chemins différents, vers une ou des compréhensions motrices qui pourraient être à l'origine de ce résultat.

Cela concerne donc, dans ma pratique, avant tout et surtout, ces patients difficiles, et je reviens à eux et m'y consacre, car difficilement inscriptibles dans le déroulement purement médical des consultations usuelles, et, le choix qui y est proposé, finalement, est celui de l'action ou de l'absence d'action. Car l'homme qui est là, est un homme qui ne peut plus ignorer sa maladie ou son mal être, il est

¹³⁰. Qui sont dans ce cas, ceux d'un *schème dynamique*, tel que défini par Bergson et repris et transformé plus tard par Simondon, qui est « une transformation continue de relations abstraites, *suggérées*, par les objets perçus ». Bergson, H., « L'effort intellectuel » [1902], *L'Énergie spirituelle*, Paris, Puf, 2009, p.173.

comme ralenti voire arrêté par ce qu'il met en avant et qui est la raison de sa demande de soins, diabète non équilibré, surpoids préoccupant, dans le sentiment qu'il a, de ne pas avoir pu trouver de solutions malgré ses différentes tentatives. Il nous faut donc aller plus loin, comprendre plus loin que celle de nos capacités et connaissances techniques.

La perception fait partie intégrante d'un outil thérapeutique, avec cette particularité, qu'il s'agit d'un outil sans forme établie, puisque créé de deux entités distinctes et évoluant au cours des temps. Il nous a fallu beaucoup nous connaître pour pouvoir connaître et mettre à distance de nous, comme toujours dans un décentrement, notre capacité de lecture des interactions perceptives qui permettent d'identifier plus précisément, ce qui est de l'autre, et ce qui est de nous. Notre corps, dans son entité charnelle, pré-reflexive, mais aussi par l'entendement qui s'en est construit, est l'outil princeps que nous utilisons.

À ce sujet, Merleau-Ponty ¹³¹ a des phrases éclairantes, et qui peuvent constituer, comme une enveloppe de ce qu'est l'habitat d'une consultation. J'y reviens, il écrit ceci :

« Il faut donc reconnaître sous le nom de regard, de main et en général de corps, un système de systèmes voué à l'inspection d'un monde, capable d'enjamber les distances, de percevoir l'avenir perceptif, de dessiner dans la platitude inconcevable de l'être des creux et des reliefs, des distances et des écarts, un sens [...]. Toute perception et toute action qui la suppose, bref tout usage de notre corps est déjà expression primordiale. »

Pourquoi donc pas aussi, dans le cadre d'une consultation médicale ? Dont le monde est l'autre et dont le monde est nous ?

Je rajoute, comme pour renchérir, ces mots, autres, et du même auteur¹³² :

« Le corps propre est dans le monde comme le *cœur* dans l'organisme : il maintient continuellement en vie le spectacle visible, il l'anime, il le nourrit intérieurement, il le forme avec lui un système ». Voilà qui est dit et bien redit.

Mais il en faut plus, car nous sommes en charge d'un acte thérapeutique, qui nécessite une marge d'erreurs réduite à son minimum possible. Comment choisir

¹³¹ . Merleau-Ponty, M. *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 110-111.*op.cit.* Déjà cité.

¹³² . Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 369.

entre les différentes perceptions qui nous bousculent, aussi solidement amarré que nous puissions être à notre démarche technique ?

Il nous faut identifier, choisir, reconnaître. Comme l'écrit si justement Simondon¹³³, que je cite aussi, à propos de l'homme *en général* :

« Le problème de l'individu est celui des mondes perceptifs, mais le problème du sujet est celui de l'hétérogénéité entre les mondes respectifs et le monde affectif, entre l'individu et le pré-individuel ; ce problème est celui du sujet en tant que sujet ; le sujet est individu et autre qu'individu ; il est incompatible avec lui-même. »

Voilà qui commence d'installer la problématique de ce que je voudrais développer, en conservant comme fil de lien mon regard et ma résonance de thérapeute qui se doit de vivre le visible qui frappe à sa porte de tel ou tel individu porteur d'une maladie, et qui doit faire face ainsi à un sujet visible et s'en contenter, mais qui peut, *aussi*, rechercher à renouer avec le sujet disparu, pour pouvoir soigner plus efficacement. Donc qui est là face à moi, où, dans quel moment et dans quel temps ?

Nous nous attacherons en premier lieu, à essayer d'exprimer et de définir ce que nous avons vu d'eux, et ce que nous avons compris de cette frange, certes limitée, d'une population de patients, que nous avons fréquentée et identifiée durant ces années de pratique. Nous nous attacherons à développer, comme sous ce monocle de bijoutier, de tout petits fils que nous avons pu découvrir, identifier et suivre durant ces années. Les choses qui vont être décrites sont donc et des faits et des traits qui soulignent et entourent les faits du feutre rouge d'une attention portée. Dans ces empêchements du soin que vivent les patients, il y a donc un écheveau, compact et embrouillé. Nous cherchons à identifier par nos ressentis, différents fils qui en émergent. Et si le fil que nous suivons, porte une douleur, le suivre c'est aussi, vivre cette douleur, c'est dire, aussi, la vivre, un instant, comme un tout, comme sous une loupe grossissante.

Et pour commencer, nous envisagerons, cet homme qui nous fait face, dans le monde auquel il appartient.

¹³³. Simondon G, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*. Grenoble, Jérôme Millon, 2017, p. 253.

Solitude d'homme, isolement sociétal

Nous le rencontrons, ainsi et chaque jour, lui, comme les autres, gens normaux de la vie de tous les jours. Et ce depuis 40 ans dans cette ville de banlieue peu ou moyennement nantie. Leur difficulté à faire, à améliorer ou à résoudre leur problème de santé, vient aussi de leur difficulté à mettre en pratique les conseils ou les traitements. Pourquoi ?

Ils paraissent presque tous dans une acceptation non suivie de faits, et dans une non application dans le quotidien, de mesures permettant une amélioration de leur maladie. Et parmi ceux-ci, ceux qui se rebellent, qui sont bougons, tirés ou poussés par leur femme, ne sont pas les plus difficiles à faire finalement évoluer vers cette prise en charge d'eux-mêmes.

Dans cette population de patients vis-à-vis desquels nous nommes démunis, les plus « impossibles » sont bien ceux-là, ceux qui disent « oui », à tout. Ils sont différents les uns les autres, mais sont d'un même tout, hors de portée. Ils paraissent être comme nous tous, dans une vie qui est répétitive, remplie d'obligations enchevêtrées, et ne laissant passer au quotidien de leurs semaines, que de malingres bouts de ciel bleu. Pourtant, ces gens dont parle notre clinique, ces gens de tous les jours, sont honnêtes courageux travailleurs, et quelques fois encore gais car se sentant intégrés dans un espace sociétal où ils pensent avoir pu finalement trouver leur place. Et c'est là, le premier point que je voudrais aborder, ce premier point à peine visible et que je voudrais souligner en premier lieu, et qui est celui de la *solitude sociétale*. Je ne parlerai pas ici, du sujet socialement exclu ou presque, par une absence d'emploi ou une maladie invalidante, mais d'un sujet pour qui, *aucun drame* sociétal ne paraît identifiable.

J'envisagerais dans un second temps, ce que j'ai pu identifier au cours de ces flots de rencontres, et qui est d'un autre type de solitude, plus profonde, encore moins visible, et que j'appellerai, *la solitude première*. Mais envisageons tout d'abord de quoi est faite cette solitude sociétale.

Une fatigue intense qui mène à une solitude

Au cours de ces 40 années d'exercice, j'ai vu beaucoup de mes patients, progressivement s'étioler puis s'épuiser, de se sentir passer toujours après l'organisation de leur survie, toujours au service d'un raisonnable qui ne tient presque plus compte d'eux-mêmes. Travailler, construire, avoir, évoluer, mériter, attendre, attendre, fatiguer, désenchanter, ruminer, se résigner, oublier. C'est ainsi que ces verbes racontent le chemin. Et quelques fois, et heureusement le plus souvent, cela s'arrête là, avec un système fonctionnel de vie, réduite certes quant aux espérances, mais néanmoins vivable, car contenant encore *son potentiel* d'émotions. Ces gens arrivent à protéger un domaine intérieur où ils continuent de s'exister¹³⁴ et au-delà des empêchements et des déceptions que la vie du travail leur a réservés.

Mais quelques fois, la fatigue d'âme s'installe et se poursuit sans se contenir, désorganisant progressivement différentes strates de ces individus. Peut-être est-ce dû *avant tout* et bien évidemment, à une fragilité de construction de l'individu, lui-même, confronté à ces choses qui le dépassent ? Et quand survient la maladie, elle se rajoute et pèse sur leur marche, les faisant lâcher progressivement ce qu'ils ont tant désiré, c'est-à-dire, tenter d'être heureux dans la normalité où ils ont une place, dans une société qui les considèrent et qu'ils reconnaissent.

Alors et quelques fois avant un éventuel « craquage », qui peut être celui d'un arrêt de travail, ou d'une somatisation entêtée et inconsciente, il y a d'abord cette perte progressive puis tangible du guilleret léger de la fantaisie. Celle-là même, *phantaisie*, qui nous permet de garder en nous du désir, dormant mais palpable, celle qui passe par l'imaginé, l'évoqué, le non-écrit, le reconnu, le vivant qui est ce quelque chose d'une liberté imprescriptible. Et dans ce quelque chose, qui lui appartient, qui est en lui, qui est de lui, et qui a besoin de pouvoir se vivre de temps à autre pour rester vivant et le laisser à lui. Ainsi, et malgré un travail quelques fois étreignant, la liberté, ou le sentiment qu'il en a, peut demeurer autour du désir et de ses variations. Mais, quelques fois aussi, le deuil commence ici, et comme s'installant dans un lent désinvestissement du désir de soi. De cet espace de liberté

¹³⁴. « Se faire, se sentir, et se voir exister ».

désiré et désirante, qui au fil des années, s'étirole et se réduit, ils commencent d'abord à en souffrir, ils s'escriment après, en essayant de se maintenir, et puis, ils cèdent progressivement de leurs impossibilités, jusqu'à, et nous le constatons en consultation, à ne plus se souvenir, de leur manque de liberté et de désir. Ils, nous, devenons moins souples, moins réactifs, plus gourds. Ils, nous, essayons alors d'oublier l'oubli de la peine du désir non vécu.

Le début de l'assèchement

Comme pour oublier une absence qui assèche, tels des roseaux soudainement transis par le froid et désertés de leur sève. Ils sont alors, sur le chemin qui mène à *l'acédie*¹³⁵, qui est celui de *l'étiolation des ressentis* et des émotions. Mais ils y mettent du temps, car quelque chose d'eux s'y refuse et ils se battent pour continuer à posséder encore ; et puis, un jour, une bascule se fait, due à un micro évènement de plus, qui, les rend prêts à céder, dans leur entêtement au bonheur comme alors cisailé d'une zébrure, et dans une désespérance silencieuse. Parfois, et *presque* heureusement, comme dans une opportunité qui surgit au vent du petit matin, leur corps, jusque-là absent lui aussi, déclare brutalement une souffrance, visible, socialement identifiée, officielle, une qui gêne, mais qui soulage, *aussi*, car plus grande, plus visible, *plus pardonnable*, comme dans la survenue d'un sombre en pleine lumière, authentifié par cet autre qui dit d'eux à un autre : « tu as vu ce qui lui est *arrivé* ? ». La maladie est là, l'empêchement est là, comme dans un état nouveau d'eux dont ils ne sont pas responsables, ce qui est d'ailleurs, aussi, vrai. Alors commence, un autre type de vie, avec sa rituelle d'autres obligations, de rapports à des médecins, qui, et on l'a déjà compris, ne prendront en considération que *l'état nouveau*, comme dans une obligation aveuglante à une pré-éminence d'urgence, ce qui par conséquence, rend invisible le réel des décennies qui ont précédé.

¹³⁵ . Nous voulions nous arrêter sur ce terme, et nous le rencontrerons dans le déroulé du chemin, de ce que nous cherchons à rejoindre. Mais il nous a semblé comme encore insuffisant pour montrer ce que nous cherchons à montrer. Pourtant, ici de là, nous avons à le traverser.

L'empêchement des désirs

Cet individu, à nos yeux s'est installé par obligation, par mégarde et par fatigue dans un système de vie dont le sens s'est progressivement délayé, dans une impression de constante soumission. Il se poursuit à lui-même et en sa fonction dans des moments de vie qui semblent représentatifs de la vie de tous les autres, mais qu'il *déshabite* progressivement de lui-même, comme dans une surdité insidieuse. Et je retrouve ici aussi, ce chemin, qui est celui dessiné d'un désinvestissement dans les choses de notre propre vie. Cela prend du temps, cela est progressif, cela infiltre doucement tout de lui-même, grippant progressivement tous les rouages d'une réactivité immédiate aux choses de la vie et de la rencontre. Et pourtant, il reste longtemps comme en attente, d'une rencontre avec quelque chose qui pourrait *le rendre* à lui. Car il en est ainsi, le désir qui se rencontre, nous rend à nous. Et de peu de choses alors l'on peut se relancer, et lui, qui, fatigué la minute d'avant, retrouve soudain son allant en oubliant tout de sa désespérance. Quelque chose vient de bouger, quelque chose vient de l'animer. Il a rencontré, là, à l'instant, et dans sa vie banalisée, quelque chose qui a réveillé son désir, et que ce soit un sourire, une paire de chaussures, une cravate, un jardin qui soudain appelle loin des toits *engrisés*, c'est toujours quelque chose qui le surprend et qui l'éveille. Car ce qui se présente soudain à son sentir, crevant de son appel la brume qui l'enveloppe, il le sent, est pour lui. Il le perçoit, d'un tressaillement, d'un sursaut, d'un ravissement. Le désir, à nouveau nous place et crée le déplacement, vers, et en nous. Cela lui arrive encore, mais et le sursaut et la rencontre, et l'idée de la rencontre et du sursaut, deviennent des joies qui s'attristent d'un passé qui n'est plus.

Voilà que de la perception j'ai glissé à nouveau au désir, dans une pensée qui me paraît tant représenter de cet agrégat, qui, lors de cet appel au désir qui survient, semble devoir être pris, pour mieux pouvoir nous prendre. Comme si ce qui est perçu à distance crée ou réveille le désir, qui est propre à l'objet du désir, mais qui est aussi propre à nous-mêmes dans le déversement soudain et fourmillant des ressentis et des perceptions infinitésimales que nous conservions oubliées, et qui soudain charrient de la vie dans leur flot tumultueux. Nous les conservons, nous allons, nous essayons, nous en vivons, c'est là qu'est notre monde.

Et me voici également naturellement placé, par ces perceptions évoquées, par ce qu'elles sous entendent et impliquent du désir, aussi bien, dans le champ des dernières découvertes des neurosciences, qu'en partie du moins aussi, dans celui de Leibniz dans ses « *Nouveaux essais sur l'entendement humain* ». Ainsi, Leibniz dans la préface¹³⁶, écrit dans une forme, et qui englobe et qui suggère beaucoup d'un « tout », de la constance d'être « naturel « de l'humain :

« D'ailleurs il y a mille marques qui font juger qu'il y a, à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même dont nous ne nous apercevons pas, parce que les impressions sont trop petites et en trop grand nombre ou trop unies., en sorte qu'elle n'ont rien d'assez distinguant à part, mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir au moins confusément dans l'assemblage.[...]. Ces petites perceptions sont donc d'une plus grande efficacité, qu'on n'en pense. Ce sont elles qui forment ce je ne sais quoi, ces goûts, ces images des qualités des sens, claires dans l'assemblage mais confuses dans les parties, ces impressions que les corps environnants font sur nous, et qui enveloppent l'infini, cette liaison que chaque être a avec l'univers. On peut même dire qu'en raison de ces petites perceptions, le présent est plein de l'avenir et chargé du passé, que tout est conspirant [...] et que dans la moindre des substances, des yeux aussi perçants que ceux de Dieu pourraient lire de suite les choses de l'univers. »

Lionel Naccache¹³⁷, lui, le dit de façon apparemment différente, en nous indiquant que :

« La perception de la chose est durant les deux premiers dixièmes de seconde, inconsciente, puis parvient à la conscience au troisième dixième de seconde en participant à une forme de conversation cérébrale à plusieurs, information qui arrive dans un premier temps inconscient dans la région de l'occiput puis dans un deuxième temps dans une région cérébrale frontale. »

¹³⁶ . Leibniz G. W., *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, [1765], 1993, préface ; pp.41-42.

¹³⁷ . Naccache L., *Le Figaro*, Paris. 19.03.2009.

Ne pourrait-on pas penser qu'entre ces deux approches de la perception quelque chose se lie et fait sens ? Qu'en est-il ?

La perception et l'infini

Ce quelque chose, c'est avant tout celui du plaisir, dû avant tout à celui du mouvement, mais aussi, à celui de l'échange et du témoin. Nous avons besoin d'être vu, nous avons besoin d'un témoin, ne serait-ce que nous-mêmes, comme en un tiers. Ainsi, si je parle du plaisir, de son trajet et du mouvement qui fait comme son lien, j'écris, alors : *l'impromptu d'une serrure qui se décroche, la traversée d'un pas rapide et déjà tremblant d'un jardin enchevêtré, l'émoi en un instant suspendu qui se contient, et, enfin, le déversement du contenu qui charrie nos joies et nos larmes du bonheur d'être enfin atteints, à nouveau ouvert, et à nouveau allant dans la rencontre, comme dans des noces grandioses.*

Nous l'avons écrit ici tel que nous l'entendons, mais il s'agit en quelque sorte, de la même chose dite, Leibnitz, Naccache, et même moi, même, associée à un accroissement plus ou moins grand de la puissance du doute mis en place, et de l'objectivité de la preuve. L'information première, pourtant, me semble identique, prouvée ou non, car elle est propre au sujet. Quelque chose de nous, primaire, archaïque, ontologique, sait la réponse par le senti de son corps et, ou, par l'observation des sentis du corps des autres. Les neurosciences, par l'intermédiaire d'imagerie sophistiquée en temps réel, montrent bien que sur les deux premiers dixièmes de secondes, c'est une même information qui parvient sur un mode inconscient (alors que déjà vue) dans toutes les parties du cerveau. Or si cette information est inconsciente, elle déclenche dans ce presque immédiat le senti d'un ébranlement, et ce qui sort de ses limbes, un émoi, puis un désir. Un désir dans un tout premier temps qui veut être conservé, car il donne et nourrit, permet le mouvement entre soi et soi, réveillant la vieille habitude d'une vieille faim à conserver et à nourrir en soi. Nous conservons avant de rendre et de partager. Peut-être est-ce parce que nous avons été vus, nous le savons, avant de voir. Tout cela compte.

Alors est-ce la mise en action et en ressenti d'une exactitude neurologique, ou est-ce l'affect inconscient qui répète les premiers et archaïques formatages, je ne le sais pas ; et somme toute, l'agilité de l'esprit et de l'attitude, qui envisagent de façon égale, et comme en un toujours, la possibilité d'un retournement des énoncés, permet le maillage des contraires qui font les « entre » et les va et-viens entre le dit et le prouvé, le ressenti et le démontré, l'indéfinissable et le scrupuleux de l'imagerie ou du microscope.

Les perceptions sont d'un espace plus grand que l'individu qui les vit. Elles sont son *infini*, toujours renouvelé.

Lors de cette cascade d'émotions perceptives et quand le désir se rencontre, ce que nous avons à peine touché représente une réalisation d'un plus grand que nous, d'un plus libre que nous, car accostant alors, et dans un imaginable dépassé et atteint d'un court instant, aux rives qui nous sont quotidiennement intouchables. En somme, et c'est simple à dire, le désir est une réalisation qui se réalise en se désirant, qui se désire en se rencontrant, qui se rencontre en nous permettant de nous rencontrer. Et pour, ces patients-là, la rencontre ne se fait presque plus, quelques fois plus du tout, et, parfois, plus que plus du tout.

À qui est ce désir ?

Tout d'abord, et avant tout, c'est « le mien ». C'est quelque chose que je ressens comme presque m'appartenant, car il complète dans le ravissement quelque chose de moi. Nous sommes alors comme en arrêt devant la chose qui soudain se donne dans cet apparaissant singulier, comme émergeant d'un point sombre déjà prévu pour nous, et qui se réveille dans la lumière, révélé par mon regard et celui de l'autre que je regarde. Car avec le désir, tout s'humanise. Cette chose peut être d'une chose, d'une perception ou d'une vision, un être humain, une nature, voire même un espace imaginaire qui soudain s'impose, mais c'est toujours une lumière qui est faite et de moi, et par moi, et pour moi. C'est une secousse, c'est une mise en route. C'est une animation qui devient à son tour une donation qui m'anime et m'unit. À moi, à l'autre, à l'endroit d'une fusion, dans une re-connaissance et une séparation.

Cela fait partie des vies de chacun, et donc aussi de celles des patients. Et pour ceux qui, après un cheminement précautionneux, deviennent présents, vraiment, dans le cabinet de consultation, je perçois ce quelque chose, qui est comme une résurgence du désir de soi, que le patient ressent de nouveau comme dans un émoi qui sursaute sans bouger. Et là, dans mon bureau, alors, en cet instant, même ma vieille patine s'ébroue et se fissure à la joie de la rencontre à l'autre. Je me meus, couvert de mon calot professionnel, dans une vie qui va et vole, et qui se partage avec l'autre, qui, dans sa nudité essentielle et dans sa beauté originare est présent. Oui, c'est comme cela que je le ressens. Un apparaître.

Pour y parvenir, avec ces patients difficiles, il m'a fallu du temps et de la minutie. Alors, comment faire devant ces patients comme transis et imperméabilisés, absences souriantes d'eux-mêmes ? Il nous faut, et c'est le minimum, essayer de quitter notre science, pour aller y voir, je l'ai déjà exprimé dans ces pages, mais je souhaite encore mieux essayer de le définir. L'idée, fédératrice de mon action, en dehors des situations péremptoires d'urgence ou de risque médical imminent, est d'essayer de protéger le vivant de l'individu qui nous fait face, et ce vivant est dans ces consultations quelque chose de labile, et de souvent atteint. On pourrait dire peut-être plutôt « élan vital », je préfère « vivant ».

« Vouloir en tout la rigueur et l'objectivité de la science contraint à sacrifier l'autonomie de la vie et son rapport à la totalité¹³⁸ ».

Quelle immanence ?

Ce que je comprends, au travers de ces ébauches énoncées, c'est que rien n'existe dans la durée autre que la durée de l'étant que nous sommes dans la durée. La transcendance de ces humains dont je fais partie, est donc dans une immanence qui se renouvelle, d'un certain type, à jamais identique et toujours forcément différente, comme si quelque chose de nous s'engloutissait et s'engouffrait de ces instants.

¹³⁸ . Patočka J., *Le platonisme négatif*, Ed. Jérôme Million, 1990, p.57.

Notre immanence et notre transcendance sont constitués du lien permanent d'une source productrice de mouvement. Le mouvement entre ici et là, et les danses enfiévrées de différents temps simultanés qu'il nous arrive de vivre, le non intelligible de l'évènement qui survient, l'apparition de l'incident ou de la maladie qui survient, ne changent rien à l'affaire. Nous sommes là, et lorsque nous sommes là, nous enfantons en permanence des pensées, des constructions, des mouvements qui font de nous des êtres qui vivent dans le mouvement de leur propre enfantement. Tout est voyage, tout est aller, le retour n'est qu'une attente, temporaire, à laquelle la durée nous oblige. Nous nous répétons et nous avançons en permanence, dans ce mouvement inscrit en nous comme dans la synchronie d'un mouvement d'existence. Nous avançons en permanence, sans le savoir et sans y penser, sauf quand notre âme fatigue. Fatigue qui en se répétant au-delà de ce que nous pouvons contenir, peut mener à une forme de désolidarisation du couple et de l'image du couple que nous faisons avec nous-mêmes.

Ainsi, et sans fatigue, l'homme *essaye*, et c'est cela qui le maintient en un *en-vie*, tous les jours de sa vie. Et dans ce compagnonnage stimulant et amusé de ce long combat épique dont nous savons la fin, essayer est ce qui nous tient vivant *jusqu'à la fin*. C'est de cette *vivance*, dans ce qu'elle contient de désir, de tension, d'effort et d'accomplissement, que se tient la permanence toujours jeune d'un essai qui se répète à l'infini de notre vie.

Notre consultation, dans sa chronicité, se sent concernée par cela, et notre souci durant ces années d'exercice a été aussi le souci et le soin de l'être de celui qui nous visite. Notre souci fut certes de privilégier l'échange, mais aussi et en allant plus loin dans cette démarche, d'essayer de favoriser la réparation de ce lieu unique, qui est celui de la zone d'échange du patient, et dans cet *inter-face* entre lui et moi, mais aussi, entre lui, son monde et le monde.

Ce fut le souci, une sorte d'*épimelia* constant, à côté du soin nécessaire et technique que la situation de sa maladie exigeait. J'ai toujours essayé de lui venir en aide, et, ce, comme dans une action que seul mon placement intérieur m'obligeait à accomplir car il savait qu'il pourrait y réussir. Oui, toujours, lorsque j'ai perçu dans l'immédiateté de mon corps résonnant, un endroit de lui, désert et seul, je suis allé-vers, car je pensais le connaître, et pouvoir en être à lui, comme un guide dans l'obscurité.

Émotions et transcendances

L'homme essaye, et dans l'immanent de la vie, garde l'obligation d'une forme de transcendance dont il se sent la charge dans un accomplissement qu'il poursuit régulièrement. Cette transcendance pour cet humain est accompagnée et validée par l'émotion, s'inscrivant ainsi dans la mémoire que son corps retient. L'émotion des émotions, est-ce une jouissance ? Oui, sans doute aussi, puisse que quelque part la jouissance accompagne la transcendance, les deux se rejoignant en parts respectives dans un état *autre*.

Mais hormis ces moments ultimes de sublime accomplissement dans la conjonction réunie de différents paramètres aussi bien intérieurs qu'extérieurs, nous pourrions aussi parler, et peut-être, surtout, de ces milliers de moments de vie, qui se vivent comme des micro-transcendances, comme des micro-jouissances d'une parcelle d'un tout qui s'accomplit en cet instant précis, court, retrouvable, (ah, croquer dans une bonne baguette chaude, est-ce seulement aimer, apprécier, ou est-ce aussi *aller* quelque part en nous ?), tissant comme un filet sur lequel nous marchons vers une possible et prochaine *vraie* rencontre. Rencontre qui elle peut nous révéler à notre être qui est, et à celle de notre subjectivité. Ce qui me semble me ramène à l'idée que Patočka a, d'une transcendance vivante et renouvelée, d'une transcendance faisant intrinsèquement couple et corps avec son immanence, dans une forme qui s'auto-crée dans le « se mouvoir » par la rencontre et dans cet élan moteur à l'aller-vers.

Cette transcendance-là, est factuelle, inattendue je l'ai écrit, comme faite d'un mélange de deux improbables en attente, de deux puissances cachées qui se font vivre et font vivre quelque chose qui ainsi les dépasse et leur ressemble, toujours dans une distance et un écart, mais dont le frôlement du bout de nos doigts, ou même la prise éphémère, nous ébranle et nous apaise. Ainsi, c'est ainsi aussi que nous nous nourrissons.

Cette vie-là ne se décrète pas, ne se *réfléchit* pas, ne se lit pas, elle s'écrit avec le corps qui, *comme*, décide pour nous, elle s'essaie à la vie d'elle-même, elle *s'infini*t et s'entête dans la répétition à l'essai d'un jamais fini.

En quoi les patients dont je parle, sont-ils concernés par ce que j'écris ?

Eh bien, il me semble qu'en un dernier état d'un diagnostic probable, je dirais que ces patients difficiles à soigner, pourraient bien être atteints de *déraillements de transcendances*.

Quand leur essai répété et naturel de vie dans la vie, devient *forcé* et finalement *rigide*¹³⁹, ils finissent par ne tirer qu'un trop vide de sens, sans rencontrer cet émoi libérateur, cet émoi transcendantal, qui soudain peut les faire accéder à une puissance de vie intérieure poly-systémique, ce qui est, et pour nous, et pour eux, *et pour de vrai*, ce que recouvre, le sentiment d'une *vraie* vie.

Celle qui nous sert, celle qui nous remplit, celle qui nous laisse trace, celle que l'on espère.

(Et ce n'est pas celle, si souvent rencontrée, si souvent répétée, si souvent expérimentée, et si souvent décevante, qui est celle de l'oralité monolithique, qui s'essaye à combler un vide, sans s'approcher de l'absence.)

C'est donc de cette rare transcendance-là, et de la répétition de ces petites transcendances réussies, qui naît un réel émotionné, qui alors crée une trace de nous, qui nous reste au corps. Celle d'une expérience régulière et ébranlante, qui nous tient comme compagnie, accrochée à nous de tous ses bras, nous rendant alors sans solitude, c'est-à-dire *plus* qu'un. Nous nous voyons, nous sommes nous, et avons une image charnelle de nous.

Un plus qu'un, car non amoindri et squelettique de lui-même, un existant des deux côtés de ce mur impalpable et mouvant qui se trouve en nous, (et qui est *en même temps*, moteur de notre mouvement), dans quelque chose qui certes s'échappe, mais aussi existe, à peine certes, mais aussi solidement perçu, et qui laisse de son passage, une présence qui demeure avant de s'évanouir, c'est-à-dire, *un déposé*.

Cette joie ressentie et au-delà des variations d'émotions, se définit essentiellement par un sentiment, une perception, une quasi-certitude d'unité.

¹³⁹. Car ne restant plus là que pour lui-même, dans une automaticité progressivement désincarnée, c'est-à-dire comme se réduisant petit à petit au rôle d'une *guenille totémique*, dans un essai exacerbé de « la preuve » qu'il pense pouvoir se donner encore, de sa propre représentation d'une *non mort*.

Comme si à jamais séparé d'un quelque chose d'essentiel, nous retrouvions alors, et de part cet entêtement fondateur, une parcelle de nous ayant du sens.

Et c'est de ce sens-là, qui étend notre pensée aux confins des origines et des fins, et qui matrice aussi bien notre langage, que notre potentiel réflexif autour de toutes ses variations possibles, que se sent la présence d'une vie, que se crée alors, d'elle-même et par elle-même, cette vie, telle *une*, éternellement enfantée, éternellement enfantant. C'est une source, qui peut ne pas se tarir, mais qui peut être recouverte des éboulis du réel et de ses affects, de routes barrées, ou de voies apparemment sans issues, et c'est dans ces hommes que nous rencontrons en consultation que nous l'apercevons. Quelques fois la maladie a fait subir les éboulis, quelques fois la vie, *hors de la maladie*, a subi des routes barrées, et des voies sans-issues devenues *comme* structurelles, en empêchant, chez le patient, toute *image* d'un possible mieux-être. Et donc, pour le soignant, un impossible accès, à ce qui, fondamentalement le justifie.

La vie que nous menons tous, dans les villes, semble pleine de l'organisation et de la production de moments qui ne sont pas à proprement parler des moments de vie dans lesquels nous nous vivons, moments comme autant de passages obligatoires, encombrés et pluvieux, nous faisant aller, d'une marche à l'autre, mais parfois, aussi, d'une ombre à l'autre. Et si par moments, quelque chose de choisi, de fortuit, d'attrapé au vol nous mène à une possibilité de lumière, ou à ce sentiment de liberté et de jouissance de liberté, cela nous transporte dans une autre dimension de nous-même.

Alors nous voulons à nouveau recommencer, recommencer à essayer pour pouvoir continuer d'essayer à essayer, c'est-à-dire à transformer un presque rien en une partie qui contient *un* tout, avec qui, ni nous ne parvenons durablement, ni nous n'oublions, d'essayer d'être.

Et si certains de nos patients, eux, n'en peuvent presque plus de recommencer à essayer, mais en se tenant encore vivants, c'est-à-dire présents à eux-mêmes, d'autres sont comme partiellement « morts », et c'est avec ceux-là, que le travail est si difficile. Ils ne résonnent presque plus au monde extérieur dans sa diversité perceptive et dans ses différences échogènes. La vivacité du corps les a quittés, les émois s'étiolent, ne parviennent pas en leurs différentes parties réceptrices que leur corps originellement héberge, car celui-ci se déserte à lui-même. Trop de

voies bloquées, trop de fourgons, trop de fatigues pour traverser, se déplacer, font qu'ailleurs est ici, et ici est nulle part, c'est-à-dire sans ce moi en lui, sans cette plaque impressionnable et créatrice des infinis sursauts qu'une vraie vie réserve.

La causette au monde

Ils sont alors là, et nulle part, las d'eux-mêmes, las de bouger. Toutes les informations émises par les formes qui les environnent sont alors canalisées et choisies, pour parvenir à sauvegarder dans un premier temps un même pauvre émoi, de plus en plus monocorde, seul endroit résonnant, rebondissant, encore un peu dans leur corps. Comme s'il ne restait encore possible, qu'un dernier petit endroit en eux qui pouvait, encore et à peine, *marier l'extérieur*. Je ne sais si je peux raconter, transmettre l'intensité désespérée, faire sentir et ressentir jusqu'où cette passion atone de vie peut mener dans un amour de soi qui soudain ne se tient plus. Je reprends donc, avec mon œil qui, comme, s'enfoncé, plus loin, encore plus loin. Cet homme, là, ne *sait* plus faire le brin de causette au monde. Et si ce mot se choisit ici, c'est qu'il cherche à se signifier en ce continuum d'échanges de l'à-peine perçu, et qui est celui de notre réapprovisionnement quotidien, dans ce *besoin* qui dans sa permanence, ne se conscientise plus. Il ne sait plus ou presque plus *sortir* à la rencontre. Enfermé et seul. Et sourd à son angoisse, pour pouvoir continuer de vivre avec. Et si j'imaginais, ce qu'il m'est arrivé de ressentir, et, ou, d'inventer ressentir de ce qu'il vit dans son désespoir, ce serait alors à peu près ceci :

« Que vais-je devenir, avec qui pourrais-je vivre ma vie, si toi, toi de moi qui l'aimait, m'abandonne aussi, ne répond plus. Réponds, je t'en prie, réponds-moi. Ne me laisse pas. Seul, je ne sais pas sans toi ».

(Lui, devant moi, à cet instant, il me regarde, souriant, en attente, légèrement interdit de ce petit silence qui se poursuit).

Car c'est de la vie, à deux, dont le mouvement provient. De l'appel à l'aller vers, à notre acte du se mouvoir. Du se mouvoir, à la rencontre qui s'effectue. De

la rencontre qui s'effectue, en l'acte d'une double transformation ¹⁴⁰ . De la transformation à l'intégration vécue en une trace. Tout semble être deux. Que nous en dit Platon, quand il écrit qu'il y a deux niveaux de l'être ?

« Posons qu'il y a deux espèces d'être (*duo eidè tôn ontôn*), l'une visible, l'autre invisible. Posons également que celui qui est invisible garde toujours son identité, tandis que celui qui est visible ne la garde jamais »¹⁴¹.

Ainsi et à nouveau, ce ça qui ne peut plus se poursuivre dans sa respiration quotidienne, doucement et impitoyablement, distille d'un sentiment de profonde solitude. Qui est à la fois vérité des ressentis, et à la fois image vraie des représentations de soi. Ainsi, et souvent chez ses patients *démunis*, l'homme assis en face de nous est souvent en exil de lui.

La solitude, enfin écrite

La solitude, en voici une, qui s'exprime, à la fois d'une belle image, et dans une sensorialité réflexive :

*« La solitude absolue ? Parfois, je la conçois de cette façon : entré dans le train, dans un couloir bondé, assis sur une valise. On est alors loin non seulement de tout homme, loin de ceux qui nous empêchent de bouger, mais aussi de tout point fixe de l'espace. On est quelque part entre un arrêt et un autre, séparé de quelque chose, en route vers autre chose, hors du temps, hors du sens, porté par le train, se souvenant d'un autre train, avec des gens, des événements, des marchandises, des idées pêle-mêle, dans des wagons quittés dans les arrêts, perdus entre les arrêts, oubliés dans les espaces, vidant le monde, à travers le monde, seul, plus seul, partout et à jamais seul ».*¹⁴²

¹⁴⁰ Une double transformation, car nous nous modifions de la rencontre, et nous transformons ce que nous avons rencontré, en en faisant alors une *nouvelle réalité* qui nous est propre. En somme, l'homme est aussi objet d'une action technique qui transforme ce qu'il est et qui est lié à lui-même dans son désir de rencontre.

¹⁴¹ (*Phédon*, 79a).

¹⁴² Constantin Noica, *Jurnal filosofic (Journal philosophique)*, București, Humanitas, 1990, p. 60. (trad. Française : Mihaela-Gențiana Stanisor) .

Cette description dit d'une manière qui nous touche ce que l'on pourrait décrire comme un sentiment de solitude humaine. De cette première solitude, entouré d'un monde auquel je ne peux plus me lier, à la solitude dans l'espace dans lequel auparavant et naturellement je trouvais et du sens et ma place, les choses se posent ainsi. Et puis les espaces, aussi, sont atteints, eux qui faisaient lien entre ce qui est séparé, ils ne sont plus liés, ils deviennent également absents.

L'homme, et ceci s'y rajoute, ici, est face à des objets qui soudain lui semblent comme atones d'eux-mêmes, car ne transmettant plus les liens habituels dans lesquels il s'inscrivait comme dans une seconde nature, et il n'a plus le bruit de *l'écho* qui est le signe habituel de sa présence. Seul et esseulé, sans autre bruit que le vacarme assourdissant que sont les bruits, sans leur lien d'humanité, l'homme atteint, alors, se recroqueville, et finit par rejoindre finalement l'objet qui était son lien à un monde extérieur qui maintenant s'absente. Sans écho, pas de vision de soi, pas de distance, pas de discernement d'une présence. Soit comme un objet, posé. Il n'a plus cet espace, cette fraction de seconde entre lui et lui, il se confond avec lui-même, n'ayant plus la possibilité de l'entre-deux, celui qui est celui du temps du mouvement dans le temps de la rencontre.

L'homme que je rencontre, quelques fois, tient au bout de ses forces, la représentation de lui, encore arquee-boutée de lui-même en un espace sociétal, en une tranquillité fonctionnelle au bord d'un gouffre, une, qui s'achemine vers une surdité. L'homme que je rencontre est devenu sourd à sa propre souffrance à laquelle il n'a pas pu parler, ni à laquelle il a pu remédier. Au contraire d'une solitude qui, elle, est vue, dite, créée, et qui permet par le spectacle qu'elle donne, par la vision que l'on a de soi, le transport de sa solitude vers l'émotion de la tristesse, qui alors devient compagne, et vers un *cri*, ce qui est plus qu'un rien, et tout sauf une absence. Et s'il n'a pas su crier, s'il n'a pas su comprendre, s'il n'a pas su vraiment comment tout cela s'est passé, c'est que quelque part, et au regard de la société qui l'entoure, rien ne s'est vraiment passé. Sauf dans sa vie d'homme, arrêté, à l'intérieur de l'individu qu'il paraît. Mais l'homme tout court s'il est homme est homme en mouvement, puisque l'homme tout court n'existe pas pour lui, ni en lui. Il n'existe que parce qu'il a été enfanté, il a été perçu, il a été vu, et

de tout cela qu'il a emmagasiné en lui, s'est établi tout ce qui a donné lieu à son apprentissage de l'échange et de la perception.

L'homme vivant est comme un chariot empli d'échanges

Chaque humain, est comme un chariot sur la route de son chemin, fait d'obligations et de désirs. Il s'arrête ici ou là, happé par la rencontre, se remplit et reprend sa route. Pour s'arrêter plus loin, se remplir d'une nouvelle rencontre, et repartir, laissant ou perdant en route une partie de ce qui l'a rempli, faisant place à ce qui va l'appeler et le remplir à nouveau. Jamais fini, à l'infini de sa vie. Jamais fini. Sa vie se remplit de l'idée de sa vie à remplir, et sa rencontre au monde enrichit ainsi son monde qui nourrit le monde. Chaque rencontre est une vie, chaque instant une rencontre de soi. Le même, comme toujours, avec ce ravissement qui provient des nuances qui se découvrent de ce qui reste de l'inconnu de sa présence. Et avec donc, aussi, - et c'est pour cela que nous avons utilisé l'image du chariot-, avec cette charge incessante d'être par et dans les rencontres, expérimentant toujours la survenue d'un possible, nous séparant régulièrement de ce qui ne nous est plus essentiel et ressemblant.

Encore faut-il pouvoir se vivre dans cette immédiateté ravissante et entraînant. Encore faut-il pouvoir continuer ne serait-ce qu'un moment à donner vie à une existence dans laquelle l'on se sait, être et avoir. Cette vie est présence et souvenir, est ambiance, est avenir et surprise, est nostalgie et joies. Elle ne peut être aussi qu'ainsi, après que nous fûmes nés, après que nous fûmes séparés, après aussi que nous fûmes éduqués. Car de notre vie est née la réalité d'un deuil : celui de la séparation de la naissance, celui de se voir comme existant en propre, celui de l'éloignement progressif d'un don maternel ou parental, à celui de l'installation de l'échange par un travail accompli comme moyen d'acquisition de notre propre survie. Et c'est, naturellement dans ces configurations différentes rencontrées, et dans, toujours ou presque, par cette affirmation (peut-être, sans doute, *un peu* abusive) dont nous avons été baignés, que devrait se trouver, tel qu'il nous a été dit, et l'indépendance de notre survie par le travail, et le moyen de notre accomplissement partiel ou affirmé de notre place comme individu dans la société.

Nous nous remplissons donc, comme tirant et étant en un chariot empli de rencontres et dans cette immensité désirée.

Le lien société-individu

Certes cela peut se passer ainsi, dans une société qui reconnaît d'une manière et d'une autre notre existence sociale, notre parcours, notre mérite, notre spécificité. Mais lorsque la société qui nous emploie, nous emploie sans nous voir, lorsque la société dont nous faisons partie, et dont nos corps font partie, nous adresse sans cesse des messages de méconnaissance, d'indifférence, voire d'a-subjectivation programmée, comment se poursuivre, comment exister, comment se renouveler, si notre temps nous est séquestré par les conditions matérielles de notre survie, et si nous avons déjà, et peut-être, en nous une faille intérieure dans la solidité de notre construction psychique ?

L'assise de l'homme renouvelé tient à son adaptabilité. C'est là qu'il se signifie en tant qu'homme, dans une capacité effective à sa survie, par opposition à ce qui est considéré généralement comme propre à l'enfant. Si ces lignes de pensées ont eu un sens par rapport à l'histoire de l'Homme, qu'en est-il aujourd'hui, chez cet homme-là, pressé, qui court et qui marche en courant, toujours, dans des successions de moments qui doivent toujours plus se raccourcir, qui doivent toujours être plus nombreux, et dans un au-delà de la possibilité d'une pensée encore présente en lui ? Il dit, il fait, il produit, sans sa présence à lui-même, déplacé par les incessantes sollicitations. Il est appréhendé par un monde, qui est celui d'un travail organisé par d'autres humains, où le temps est souvent dérobé dès l'aura de sa présence. Un temps de presque absent. Le sien. Seule l'insuffisance de temps ou sa perte sont notées, et servent d'arguments qui le poussent, un peu plus loin, un peu plus fort, un peu plus vite. Un peu plus « hors-lui », car de ce temps, il n'en possède au quotidien ni la durée, ni les instants. Rien ne vient l'occuper, rien ne vient le visiter, l'anxiété de mal faire, de ne pas faire assez bien, de ne pas faire assez vite, se meut progressivement en une angoisse sourde qui peut le désolidariser de lui-même. Car pour tenir et pour faire, il doit faire comme si tout était de la norme des humains. Et c'est ainsi que progressivement s'installe dans des méandres propres à chacune et chacun, une

mise à distance effective. Il devient machine de lui-même, et la honte de lui qui s'insinue, continue de détraquer sa machine.

Honte de ce qu'il ne peut plus porter, honte de sa différence vis-à-vis d'autres combattants plus modèles et plus résistants d'une société qu'il continue un moment encore de penser comme « dure mais juste ». Et puis, il commence à se sentir comme indifférent à qui il est, à qui il appartient, à d'où il vient. Il forme un couple de plus en plus étroit avec son angoisse. Il l'épouse, elle le reconnaît, il s'habitue, elle aussi.

Quelques fois avant que l'état ne se stabilise dans le silence, un coup de gueule, un coup de larmes, un coup de cri, un malaise « samu-isé », sont de ceux qui s'expriment du dernier sursaut, du dernier pourquoi, du dernier comment, est-ce possible *une vie*, comme cela ? Et puis, encore la honte, celle d'avoir crié, et une volonté farouche, de ne plus dire, de ne plus bouger, de ne plus se montrer. Et de ne plus se voir, tel qu'il est faible et qu'il a pu s'insurger. Car le pire, alors, serait de ne plus faire partie d'eux, même passivement, même d'apparence, de ne plus faire partie du groupe de ces gens qui font la normalité par leur nombre. Son dernier point d'attache avant la dernière faiblesse semble être celui-ci. Il veut continuer à faire partie des opprimés, de ceux que les circonstances et les organisations politiques et sociales, peuvent priver d'instant, et qui ne retrouvent de sens que dans la constitution chaleureuse du groupe des « ébranlés ¹⁴³ » comme aurait pu l'écrire Patočka. Alors, il lui faut rester dans le groupe, pour au moins conserver une image de sa représentation qui puisse encore le faire se tenir. Nous avons tous, un besoin infini de notre couverture sociétale. Elle nous est indispensable et pour la vision de nous-mêmes, et pour combattre contre ce sentiment de solitude qui, peu ou prou, tous nous étreint. Ce lien sociétal, nous donne le sentiment accepté et réel de faire partie et comme dans un point, d'un ensemble qui nous relie et nous accompagne de sa présence muette et constante. Point parmi tous les points eux aussi solidaires de ce besoin d'être accompagné, j'allais écrire comme dans une grande ceinture qui nous maintient. Ainsi, être avec soi, et être avec l'ensemble imaginé de l'ensemble des autres, constitue l'assise de

¹⁴³ . Patočka J., *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Prague, Pelice, 1975, trad. E. Abrams, préface Paul Ricoeur, Lagrasse, Verdier, 1981, p. 145 : « La solidarité des ébranlés peut se permettre de dire « non » aux mesures de mobilisation qui éternisent l'état de guerre. La solidarité des ébranlés s'édifie dans la persécution et l'incertitude : c'est là son front silencieux, sans réclame et sans éclat, même là où la Force régnante cherche à s'en rendre maître par ces moyens. ». Pour nous, ici, la perte du sens sociétal, peut mener à une solidarité de résistance de groupe.

notre regard sur nous, qui contient notre potentialité à être. Cela fait partie et du chemin, et de notre constitution d'individu spécifique. Mon patient, vit une désolidarisation qui provient de la perte du lien *s'existant* de lui, au groupe humain collectif.

Comme l'a conceptualisé Simondon en 1958.

Il écrit¹⁴⁴ :

« L'individuation sous forme de collectif fait de l'individu un individu d'un *groupe*, associé au groupe par la réalité pré-individuelle qu'il porte en lui et qui, réunie à celle d'autres individus, s'individue en unité collective. Les deux individuations, psychique et collective, sont réciproques l'une par rapport à l'autre ; elles permettent de définir une catégorie du transindividuel qui tend à rendre compte de l'unité psychosomatique de l'individuation intérieure (psychique), et de l'individuation extérieure (collective). Le monde psychosocial du transindividuel¹⁴⁵ n'est ni le social brut ni l'interindividuel ; il suppose une véritable opération d'individuation à partir d'une réalité pré-individuelle, associés aux individus et capable de constituer une nouvelle problématique ayant sa propre métastabilité¹⁴⁶ ».

Et aussi¹⁴⁷ :

« La formation psychique de l'individu est un processus, une tension dans une relation avec un environnement social et technique qui lui préexiste, et tel que l'individuation psychique se traduit toujours – positivement ou négativement- par une individuation collective. »

¹⁴⁴. Simondon G, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Jérôme Millon, 2005, p.29.

¹⁴⁵. Dont J-H Barthélémy donne cette indication de sens : « Le transindividuel n'est donc ni l'intrasocial - ou le communautaire – ni l'interindividuel, mais un « collectif réel » dont la dynamique révèle d'une communication des potentiels pré - individuels. *Simondon*, op.cit. p 229.

¹⁴⁶. État qui présente une dimension de devenir et de potentialité à être dans un renouvellement de devenir. p. 27.

¹⁴⁷. Simondon G., *L'individuation psychique et collective- À la lumière des notions de Forme, Information, Potentiel et Métastabilité*. Paris, Aubier, 2007.

Ainsi, nous existons avec et par les autres, gardant de nous une part qui nous est propre et intime, mais aussi, en un « un » de nous, qui est le résultat métissé d'une *tessiture* de nous, le résultat de tous ces passages de rencontres dans une couleur qui, finalement, nous ressemble. Et nos parents ont porté cette part, qui nous est transmise comme et appartenance et marche à suivre, et finalement individualité. Et nous défendons jusqu'au bout de nos forces physiques ou psychiques, cette appartenance au groupe qui nous ressemble dans une solidarité de mortels et de citoyens, car nous nous sentons nés pour en faire partie. Et lorsque nous faiblissons, que ce soit par le cadre créé par la mainmise implacable des impositions économiques, ou, et, par celle de nos névroses anciennes qui ont atteint et franchi un espace qui se déséquilibre et ne peut plus être contenu, alors, nos *façons d'être*, sont progressivement subtilisées par des *façons de faire*, qui elles aussi, se répétant et encore, finissent par s'épuiser après avoir été épuisantes.

Un mécanisme de résistance et de lien : la convivialité

Il en reste malgré tout souvent un qui, dans mon cadre de consultation est tenu à bouts de bras car il représente le sujet, en une image d'un encore vivant. Nous rencontrons souvent, comme dans un étendard au rituel intouchable de la consultation de diabétologie-nutrition, cet inapprochable, qui est le *sens de la convivialité*, au demeurant fort respectable, mais souvent aussi, piège où se fracasse régulièrement toute tentative de régime. Et je ne parle pas ici seulement de façon d'être, mais bien aussi de façon de faire. À vrai dire et de ce que j'en ai compris, cela pose problème car ces situations en fait, aussi régulières ou aléatoires qu'elles puissent être, représentent les seuls instants de vie qui confortent et rassurent l'image d'une vie qui appartient au patient. Il s'agit d'une indication de plus, d'un signal de plus d'un homme qui n'ayant plus assez de temps d'instant, veut garder intact l'espoir de la potentialité de tous ses temps, qui sont ceux d'une prise de plaisir. Et si celle-ci ne se rencontre pas vraiment dans la réalité rencontrée des amis et du partage de cette convivialité, mais souvent aussi, dans le réel de leur absence, il n'en demeure pas moins qu'il constitue ce sentiment si fréquent chez ces hommes, d'« un j'ai le droit, je suis chez moi, je

fais ce que je veux ». Cette impression d'une liberté résiduelle, à laquelle il ne peut pas renoncer, et qu'il défend hors de toute réalité objective, tient à ce qu'il se sent seul, dans un temps qui n'est souvent plus, qu'une durée non définie. Ainsi, et je le comprends, les moments de cette convivialité, quand ils peuvent se présenter vraiment, sont les seuls de ces instants qui le font se ressentir encore vivant et dans une vie qui lui appartient.

Tendresse et compassion qui, en cet instant, m'infiltrèrent et me diffusent, dans la proximité et la fraternité condoléante de l'humain qu'il est ; face à cette histoire de vie qui ainsi se déguise pour rester *envisageable*, comme dans une désespérance tranquillement camouflée. Je le regarde et je m'imprègne.

Dans sa vie de tous les jours, il fonctionne, et dans cet espace sociétal qu'il lui reste, dans ma banlieue, il court sans bouger, il fait du surplace en courant. Il s'épuise. Tout le ramène tout le temps au même endroit. Il est arrêté. Quelque chose de lui, ne semble plus être avec son corps, quelque chose de lui manque. Et je le sens immédiatement, dès son entrée dans le cabinet, Ce mot, « arrêté », me rencontre dans l'instant premier de notre rencontre. Il est là, presque au bout de lui, encore dans ce qui reste de son sourire.

L'homme en arrêt, à distance du corps

Rien ne figure plus la mort qu'un arrêt sans suspension, un arrêt sans repos, un arrêt sans le ressenti d'un vouloir. Je dis cela mais que dis-je en fait ? Que l'arrêt *est* l'arrêt du mouvement princeps du travail de la vie qu'est et représente la vie, et dont le temps est le pécule.

Ce mot est juste, « arrêté » résonne comme il se doit, pour exprimer la paralysie que je ressens de l'autre dès cet instant. Que d'une phrase si ramassée tant de concepts se disent. Comment-être si près, si vite, de cet arrêt, comment se situe ce qui vient de moi, ce qui vient de lui, comment dire ce que je ressens dans une saisie de moi par cet être, que je dis arrêté ?

Est-ce un ensemble percutant et percevant sans réel établi qui fait cette impression ? Est-ce l'immédiateté sentie d'un manque de mentalisation

exprimée ? C'est peut-être aussi cette façon qu'ont certains de ces nouveaux patients de *saluer* à outrance, comme si le mot docteur qu'ils emploient avec respect était fait aussi d'un mettre à respect et à distance, fait pour dissimuler leur manque de possibilité d'adhésion, car se sachant dans une impossibilité cachée de recevoir. Oui, tout cela, progressivement et en même temps, mais après toutes ces lignes, cela s'éclaire en l'instant de l'écrit : je n'entends pas l'écho de « leur cœur » vivre avec eux. Il n'y a pas l'épaisseur qui est le propre d'un homme qui s'appartient, il n'y a que ce qui est montré ou dit, ils camouflent tant *le non-dit*, qu'ils l'ont perdu de vue et de vie. Il n'y a plus en eux la caisse de résonance d'une vie, où les échos des autres, vies, humains, nature, objets, travail, se poursuivent, à leur place, et d'une manière toujours effleurante, toujours comme dans des traces prêtes à se découvrir.

C'est bien dans l'épaisseur que quelque chose manque, et dans les cas les plus extrêmes que j'ai pu rencontrer, leur propre corps est comme un manque.

Leur corps, tel que je le ressens, est comme un corps sans statut, un corps statique, un corps-étant en une vie de service. Un corps en vie pas mort. Il s'agit d'un homme ou une femme qui parle, sans contact avec son corps, loin de lui et s'évitant, comme quand on n'aime plus et que l'on se met tout au bord de son côté de lit, pour ne pas risquer durant la nuit de rencontrer ou de toucher l'autre par mégarde. Il est comme un colocataire de lui-même. A distance. C'est ainsi, car ce qui touche réveille la douleur de l'absence, et à force de se convaincre de ne pas se toucher, avec le temps, on arrive à survivre *sans*, ni dans l'absence que l'on a oubliée, ni dans la présence de ce que l'on ne sait plus vivre. Seul, avec la volonté unique et exacerbée de ne pas se dire cette solitude, pour qu'elle n'entame pas cette dernière image de nous en nous, en nous précipitant dans un gouffre. Et l'homme en arrêt que j'essaie de décrire, aux yeux de beaucoup n'existe pas, ou n'est pas vu. En tant que médecins, on constate, son comportement inadapté au soin nécessaire, sans lecture de compréhension et de suffisante proximité. Il est dit de lui, d'eux, « pourtant il a suivi la formation, pourtant j'ai bien expliqué, il a eu tel ou tel hôpital de jour », etc. Cet homme en arrêt, qui peut être *vraiment* près d'un arrêt de lui le prenant en sa globalité, est comme en un arrêt d'évitement envers une zone infra-consciente de lui, dont il ne veut pas s'approcher. Dans les cas ultimes, ou dans les cas mineurs, une petite ou grande partie du patient n'est pas en lien avec le projet de soin, et s'en

désolidarise, coupant ainsi le lien entre le conseil de soin accepté, et son intégration qui, seule, en fait un choix libre.

Alors, quelle solitude ?

La plupart des exemples cliniques que j'ai rapportés au cours de ce travail, ont comme point fédérateur et commun, la solitude des patients. Pourtant deux d'entre eux, seulement, étaient réellement seuls dans leur vie.

De quelle solitude s'agit-il ? Celle d'un isolement intérieur, et c'est à celle -ci seulement que nous continuerons de consacrer nos mots. Quelle solitude intérieure ? Celle que l'on ne peut supporter de *nommer*, celle qui ne s'appelle pas solitude, mais seul sans être. A l'opposé, me semble-t-il, de Cioran, qui dans la mouvance particulière de son esprit, écrivait :

« Je supprimai de mon vocabulaire mot après mot. Le massacre fini, un seul rescapé : Solitude.

Je me réveillai comblé. »¹⁴⁸.

Ce qui s'exprime dans ces quelques mots, est aussi contenu dans le choix, l'espérance, l'extase du dernier mot lui restant. Solitude désirée, solitude comme un combat finalement glorieux d'un activiste terroriste contre tous les autres mots, qui peut-être comportent pour plusieurs d'entre eux, le risque d'une nuance d'altérité, et de compagnonnage à d'autres humains. Ainsi, si Cioran n'a pu garder qu'un mot qui le comble, le mot solitude, on pourrait dire qu'il est ici, et au-delà des contre-sens que contiennent en germe son espoir, dans ce qui est de son désir. Il est avec ce qu'il désire, le mot solitude. Bien que pour vivre cet état de vie, il faut bien évidemment le vivre à deux, c'est-à-dire, être dans la capacité et de vivre et de profiter comme en miroir de son mot, là. Le mot solitude est le mot d'un autre avec qui il espère vivre en harmonie de lui-même. En quelque sorte il nous

¹⁴⁸. Cioran, *L'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, 2002, p. 110.

présente comme dans un présent insurpassable, un avenir de vie en hétéronomie de lui-même, juste relié à lui par l'absence des autres, mots, concepts, humains.

Mais mes patients, eux et heureusement seulement *que* ceux-là sur lesquels j'ai posé ma loupe, moins nombreux mais si présents dans leur absence, ni ils le désirent, ni ils se le disent, ni ils prient pour lui, ni même ils se souviennent de l'existence de ce mot, solitude. Ils le subissent, elle les envahit, elle les scinde, elle les sépare, des autres puis parfois progressivement d'eux-mêmes, ils vivent avec elle comme avec la compagne d'une habitude qui s'impose, et qu'ils ont oublié d'avoir connu sur le tard : pour eux elle est de toujours et elle sera de toujours, car ils ont intériorisé et intégré au fond d'eux, sa suprématie. Ainsi, et c'est plus sûr car plus stable pour eux, il n'y a plus lieu de s'interroger ou d'espérer. Et face à certains de ceux-là, il est parfois plus prudent pour moi d'accepter les limites que leur empêchement impose, (même si je le ressens et le perçois), et ne tenter ainsi que de timides essais d'amélioration. Pour nous, l'homme-patient dans le souci de sa sécurité d'individu-sujet, prévaut toujours sur l'homme patient diabétique ou obèse que nous devons essayer aussi de soigner. Et si cela nous vaut des douleurs voire des rejets d'essence narcissique, c'est ainsi, aussi, que nous restons humains dans ces limites qu'ils nous imposent malgré eux.

Et puis et heureusement, il y a les autres, ceux qui sont en arrêt, aussi, mais dont l'entêtement à ne point bouger est visible, dont l'hésitation à rester ainsi est palpable, dont la voix du dit contient de-ci de-là une fêlure ou une hésitation, ou même une façon d'assener trop fort le dit du dit, oui, ceux-là même barricadés, peut-être, espèrent quelque chose. Peut-être est-ce ainsi que je le sens. Je vois, et ce, dans une focalisation extrême de mon attention de lecture, comme une *faille*, un pont qui manque et qui permettrait d'aller de la compréhension intellectuelle de ce qui les touche, au fait de s'en sentir profondément engagé dans une possibilité d'amélioration par l'action. Comme si quelque chose d'eux, au loin, était intouchable, enfermé, et l'idée naturelle qui s'en est détachée sous mes yeux, est qu'il s'agit là, de peur, de douleur, et d'une forme de solitude intérieure barricadée. Non nommée, effacée, et terriblement présente dans le filet impénétrable qu'elle tisse entre lui et lui, entraînant de ce fait une diminution de sa capacité de savoir *et* d'agir dans le même mouvement, de la capacité de

s'émouvoir, de la capacité à garder en lui et de conserver, comme seul *un propriétaire* de soi peut faire, le bien de lui-même, *en état*.

Et si je reprends ici, ce que j'avais précédemment évoqué, cette solitude intérieure, est celle que la tristesse émet, lorsque ce patient vit loin de son corps, dans la présence de son senti. Il y a là comme un abandon premier, celui de son premier poste, il a comme *déserté*¹⁴⁹ de son corps, et sa première solitude est bien celle-là aussi, quand elle survient. Et moi qui suis en charge de leur corps, je dois dans ces cas-là, aussi le ramener à sa présence, à eux.

Et c'est avec eux, ceux qui sont là, que mes mots doivent comme devenir d'eux, pour les trouver, les atteindre, comprendre ce qui s'est passé, pour qu'ils puissent redevenir, ici, avec moi, eux, dans le soin.

Avec eux

Je leur dois de m'approcher tapi et au grand jour, identique et différent. Eux se souviennent dans leur oubli qui se dissimule et qu'ils ne parviennent à oublier, qu'ils sont *arrêtés*. Ils se dessèchent progressivement, *s'arrident* et s'assoiffent intérieurement, se réfugiant dans un mécanisme de vie les mettant à l'abri, pensent-ils, de toute pensée.

Pourtant, quand très vite leur amertume paraît, quand très vite la violence de leur relation à eux-mêmes transparait, c'est cette souffrance qui en consultation s'effleure d'une première fois, et qui est aussi faite d'un jugement sur eux. Et reste là, pour moi soignant, comme un point de l'arrimage possible d'un début de soin, puisqu'encore ils se voient, puisse qu'encore ils se sentent. Même dans ce jugement d'eux. Celui-ci paraît de plusieurs essences, et j'en retiendrais deux.

L'une qui semble trouver son fondement dans la comparaison aux autres, ceux qui y arrivent, ceux qui ont « la volonté et le courage qu'ils n'ont plus », ceux qui se satisfont et tirent profit, même petit de cette vie, et même de ceux qui se résignent benoîtement en restant « entiers » d'eux-mêmes, c'est-à-dire et en

¹⁴⁹ . Je rajoute : “ *Faire d'un lieu un désert, se renier, abandonner sa cause* ”.

quelque sorte, ceux qui sont arrivés à répondre à ce que la société attend d'eux, et à y vivre ou survivre en montrant la force de leur capacité d'adaptation.

Et une seconde, qui paraît d'un autre type, plus archaïque dirais-je, moins marquée socialement, quoique les frontières s'y croisent souvent. Et qui correspond à ce qu'avant, ils se touchaient d'eux, dans leur représentation, leur croyance, et leur espoir, avec ce moteur d'une volonté demeurant en eux comme en un stock inépuisable, et je parle ici de la faillite de ce qui leur restait de leur force d'enfant. Qui n'aura pas été suffisante pour les mener sur le chemin d'une vie mesurable. Et ils s'en veulent après un dernier évènement qui signe à leurs yeux, leur ratage ou leur impuissance définitive à vivre une vie qui peut être racontée.

L'homme asséché, ne vit que pour survivre, et ne survit que pour vivre une vie qu'il subit, seul avec lui, seul pour lui, n'ayant plus de rapport réel et humain à l'extériorité qu'est le monde, dans l'amoindrissement de sa fenêtre sensitive. Le monde qui l'entoure devient comme une petite oppression au quotidien, tranquille prospère et impavide.

Bien évidemment ce que je décris et j'y reviens, est le fait d'une conjonction de situations globales, de situations historiques propres à l'individu particulier qu'il est, et aussi d'évènements de vie, où la société dans lequel il évolue, ne lui propose ou ne met à sa portée, que des possibles qui viennent renforcer un enfermement intérieur sans doute déjà présent en lui. Et c'est aussi de cet ensemble multifactoriel, que viennent les limites, les impossibles, les ambivalences, et les pertes progressives de force. Et si certains comme *Descartes*, voulaient s'éloigner des lieux des « conversations inutiles », eux, mes patients, se désertifient intérieurement de leur habitat qui ne compte et ne recèle que « des conversations utiles », qui ne se concluent presque jamais, par un sens qui est *le leur*. Aussi, et sans l'espace que procure *le sens*, tout s'accumule tout se rajoute. Certes le patient survit, cela a sens, mais sa survie lui semble si difficile *intérieurement*, qu'il finit par intégrer, qu'il vit bien dans un monde sans sens.

Avons-nous remarqué, nous les médecins impliqués dans l'accompagnement de la maladie chronique qui nécessite une demande d'adaptation des comportements de vie des patients, comment nous pouvons si facilement être considérés, toutefois

avec une certaine bienveillance, comme un oppresseur institutionnel de plus, même si, la plupart du temps le patient nous fait acte de consentement que « c'est pour son bien ». Mais se rajoute ici cette dimension qui souvent nous échappe comme soignants : un bien pour qui, un bien pour quand, un bien pour quoi ? Pour ne changer en rien et au quotidien, ce qui les afflige vraiment, au point de même l'oublier, et qui est de leur vie au jour le jour, dans ce maintenant qu'ils portent. À qui parle-t-il, ce soignant quand il lui sert la main en souriant, et en lui disant à la prochaine fois, je compte sur vous ? Le patient se le demande, il sait que cela a un rapport avec lui, avec sa maladie, avec ce qu'il pourrait lui arriver, *en plus*, et avec tout ce qu'il faudra éviter pour que cela ne lui arrive pas ; il comprend les mots, il comprend la chose, il ne comprend pas la chose de ces mots. En quoi, est-ce lui qui est concerné ? L'oppression du quotidien réelle ou ressentie, empêche l'abstraction et la mentalisation. Tout de ce que nous disons, pourtant en y mettant notre temps, peut résonner en lui, comme virtuellement, comme dans une représentation dont il ne serait que spectateur.

Le docteur lui dit « vous, », lui dit « voilà », lui dit « vous avez compris, », lui dit « c'est bien, lui re-dit « vous avez compris », lui dit « on se revoit dans trois mois, dans six mois », et lui, il dit, « oui, d'accord docteur, on se revoit ». Peut-être que la prochaine fois il comprendra. L'homme qui est là habite loin et se dessèche. Il a perdu l'autrui de lui, s'en souvient vaguement, ne s'en sent plus concerné. Il a abandonné une part de sa propriété, celle qui lui est privée, privé et séparé d'une partie de son corps qui la contient. Du moins se vit-t-il ainsi, même sans pleinement le réaliser. Car de fait, il a perdu le regard de l'autre sur lui, il ne se voit plus, comme si sans ce regard, pendant si longtemps intériorisé, et maintenant perdu ou égaré, il ne s'existait plus à lui-même.

Parfois, la vie qu'il ressent, ressemble comme à des simagrées, comme dans ces anciens sketches enregistrés auxquels on rajoutait des rafales de rires. D'ailleurs il ne rit plus, il travaille, il pense au trajet pendant lequel il ne pense pas et où il fait tant bien que mal le vide, rentre chez lui, ressent de la fatigue et se couche. Tôt, pour pouvoir continuer le lendemain. Son monde intérieur s'est vidé et de sa présence et de la présence bienveillante de l'autre, espoir, souvenirs, regard attentionné, distance et affection.

Il a perdu son double, et cet espace entre lui et l'autre, et c'est ainsi qu'il n'a plus eu de place, et qu'il se doit de rester à sa place, petite, et tapi en lui dans les gestes et les automatismes qui l'aident à survivre. Quant au monde extérieur, il est devenu uniforme et uniformisé, prenant sous différentes formes l'habit socialement consensuel de l'opresseur. Avec un petit « o ». Et ce sentiment d'oppression qui se généralise dans son ressenti, installe en lui une distance qui plutôt que de le renvoyer à un autre rivage, le renvoie à un vide. Il a perdu, ainsi, sans doute et en premier, les *yeux de sa mère*, qui lui montraient et le chemin, et le sens de chaque chemin à parcourir pour revenir en lui. Ils ne sont plus là pour le regarder du fond de lui, exigeants et amoureux, encourageants, comme des hirondelles annonçant toujours le meilleur du temps d'après. Il y a lui, et il y a l'absence de lui. Il y a lui et c'est tout. Et tout pèse plus, tout coûte plus, car il s'est rigidifié, perdant ainsi la souplesse que donne l'entre-deux du regard de l'autre. Qui le regarde¹⁵⁰, comme toujours, lui laissant le temps de se faire pour s'être¹⁵¹. Mais quand, plus rien ne se produit ?

Est-il seul ? Non, il ne l'est pas, il est plus que seul, ou plutôt autrement, car personne, même lui-même, ne le contemple ou n'est témoin de sa solitude. Il est donc quelque chose qui a dépassé le statut habituel de la solitude, subie, ou choisie, de l'isolement choisi ou subi, avec la perte de la présence en lui de l'autre, qu'il soit Dieu, qu'il soit mère, ou qu'il soit lui.¹⁵² Il y a ici me semble-t-il ce qui est un extrême, et dont la solitude en-elle-même, n'est qu'une ultime traversée, pour mener à ce qui est sans doute, un autre *état*.

Un état autre

Quel état ?

¹⁵⁰. Grimaldi N., *Traité des solitudes*, Paris, Puf, 2003, p. 33 : « Quel que soit son point de vue, sous quelque perspective que le monde lui apparaisse, personne n'y aperçoit la place qui doit être la sienne. Il se sent donc à part. »

¹⁵¹. *Op. cit.*, p. 205 : « [...] Seul l'homme n'en finit pas d'attendre, parce qu'il n'en finit jamais de devenir ce qu'il pourrait. »

¹⁵². Berdiaev N., *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Aubier, 1936, p.98, écrit ceci : « *il ne peut y avoir de solitude qui n'implique l'existence de l'autre et des autres, comme l'existence du monde étranger et objectif* ».

Un état soliptique ? Que nous en dit Merleau-Ponty ¹⁵³:

« Le solipsisme ne serait rigoureusement vrai que de quelqu'un qui réussirait à constater tacitement son existence sans être rien et sans rien faire, ce qui est bien impossible, puisque qu'exister c'est être au monde »

Non, cela ne va pas, notre patient est au monde, fait et travaille, et peut être identifié comme appartenant à notre monde. Alors que vit-t-il ?

Un *sentiment* de solitude ? Cela à mon sens reste attaché à la solitude, fait partie de la solitude. D'ailleurs peut-on la définir de l'extérieur cette solitude, pouvons-nous la décrire si l'on ne l'a pas soi-même ressentie ? La solitude est un vécu et une représentation de nous qui passe forcément par la notion effective de la présence des autres, de la présence d'un monde dont on est ou se sent être exclu par lui, ou dont on veut parfois s'exclure, et de notre volonté, et par des faits d'une réalité objective imposante, ou de tel ou tel événement qui matériellement nous oblige à un isolement et une solitude de fait. Et puis il y a cette solitude légèrement autre, qui n'est pas faite d'un visible, mais sentie et perçue, et qui est celle de l'interdiction qui peut nous être faite, non désirée ni mise en pratique par notre volonté consciente, mais par un quelque chose en nous, qui nous échappe, et qui nous entraîne, *sans raison*, à une forme d'exclusion des liens sociaux, et de notre présence à l'échange social ou relationnel. Et c'est là, déjà, une solitude lourde à porter, et qui nous donne souvent, *une douleur* qui occupe une part de nous.

« Mon » patient, lui, craint l'exclusion de l'appartenance à un groupe, de par l'insuffisance de ses forces à y survivre en y conservant sa place. Il est petit, il le sait, socialement, et il fait tout pour continuer de faire partie « des petits ». Son angoisse de désocialisation est devenue quelque chose qui échappe progressivement au diktat du patronat ou du milieu familial ou de vie. Quelque chose la dépasse et la remplace, comme eu une conséquence ultime ou un moyen désespéré de défense. De ses replis intérieurs successifs, comme autant de refuges recherchés, rencontrés puis quittés, il est finalement allé trop loin, pour pouvoir survivre, et ne sait plus où il est. Il a cherché tant et tant à protéger ce

¹⁵³ . Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, *op.cit.* p. 414.

qui reste de lui, qu'il me semble, avoir rejoint, loin des autres et de lui-même, comme *un ancien* temps, dans la précarité de son sentiment de survie.

Les éboulis, les branches qui cèdent, les rochers surplombants qui voient soudain les eaux montantes les entourer, tous ces refuges atteints et dépassés, le mènent une fois encore à ne plus bouger, à ne plus se manifester, à rester coi, et souriant à la seule fenêtre entrebâillée qui lui reste encore de l'altérité au monde. Et puis, et je poursuis implacablement car c'est qui m'est arrivé de lire et de vivre avec l'un d'eux, ou un autre aussi, même cette dernière fenêtre doit être fermée, tout devient ainsi dangereux, tout doit rester à l'écart de lui, car infra-consciemment il se sent comme en une termitière de lui, prête à s'effondrer. Alors les émotions surdimensionnées, dues à la connaissance de sa fragilité, le prennent de tout. Et il ne sait plus où les mettre, elles l'envahissent, il ne sait comment s'en protéger, car avant tout, il doit continuer à faire, et à être par ce faire qui remplace les questions qu'il ne peut se permettre. Ces émotions, comment pouvoir s'en débarrasser, car l'une suit l'autre, car l'une remplace l'autre, car l'une fait couple avec une nouvelle. Il sait, il sent plutôt, que c'est dans son corps qu'elles se tiennent, dans son estomac noué, dans les spasmes de son colon, dans son cœur qui s'affole, sur sa peau qui le révèle en transpirant. Il ne lui reste qu'une solution : supprimer l'échange de l'ouverture au plus qu'il peut pour néanmoins lui permettre globalement de continuer de faire partie. Et dans ces cas ultimes que j'essaie de mettre à jour, comme dans une dernière décision à laquelle il faut bien accepter de se résoudre, il finit par comme *quitter son corps*, en s'y installant à distance. Pour couper court aux émotions, et à leur souvenir.

Avec un corps qui disparaît, là, sans y être. Ainsi, cela lui permet, enfin, de ne voir cette nudité essentielle, celle qui l'a tant effrayé de la potentialité mortifère qu'elle contient d'elle.

Une fois cela ressenti, il essaye de ne conserver qu'un échange minimal et rapide, synonyme pour les autres, d'appartenance à une même humanité. Et suffisamment minimal et rapide, pour ne pas laisser le temps à la constitution d'une trace à qui il lui faudrait trouver place en son corps. Et ce que je raconte ici, peut prendre des années, prendre sa racine dans l'enfance et s'installer dans la vie de l'adulte éprouvé dans laquelle il est.

Ces hommes-là deviennent des gardiens de guérite et laissent passer les autres qui ne les voient plus. Seuls les quelques mots de passe, nécessaires au passage

vers l'ailleurs des autres restent nécessaires, et ce sont ces mots et ces gestuelles, qu'ils ne doivent pas oublier, pour pouvoir continuer à être inclus. Dans la confrérie des hommes, dont le destin est de mourir et dont la chance, du moins est de vivre, non finis, et ensemble. Et pour cette vie, où dès le départ, il y a eu lui et il y a eu les autres, les deux se constituent ainsi réciproquement. Échanges et transformations.

Simondon écrit aussi ceci :

« Les véritables propriétés d'un être sont au niveau de sa genèse, et pour cette raison même au niveau de sa relation avec les autres êtres ¹⁵⁴. »

L'éloignement

Et vivre est toujours projet de soi. L'angoisse et la solitude de cet homme commun, vient aussi de sa progressive compréhension de l'impossible du projet de soi. Cet homme, comme écartelé en ses différents impossibles, se trouve comme dans une *inter-section* de lui-même. Une, de sa façon d'être, est avec l'homme qu'il est en soi¹⁵⁵, sans se penser ni se savoir, l'autre de l'homme qu'il pense vouloir être, encore représenter, et que la société attend, la troisième qui est de l'homme qu'il est, aujourd'hui dans l'immanence de sa fatigue, et qui se sait en un homme, qui pour soi¹⁵⁶ parfois ne peut et ne veut plus, et enfin ce qui finalement se vit, qui est de l'homme qui doit poursuivre ce qu'il fait pour survivre. 4 directions, avec un centre qui tant qu'il tient, lui permet de trouver de petits espaces d'être se sentant par moments libre, dans les interstices des ambivalences et des contradictions que la vie fait vivre. Mais lorsque ce centre, qui est comme une source fondatrice de l'oubli des douleurs et du retour de la force combattante, quand ce centre s'effiloche, ou ne peut plus être rejoint tant les forces manquent, alors l'homme se met en arrêt de lui, et devient ce qu'il doit effectuer chaque jour, il devient *objectité*¹⁵⁷ de lui-même. Il est épuisé. Car il a perdu et le contact à son corps-habitat, qui lui permet de se voir en un espace

¹⁵⁴ . Simondon, G. *ibid*, p 90.

¹⁵⁵ . Sartre J-P., *L'être et le Néant*, p.33 : « Incréé, sans raison d'être, sans rapport aucun avec un autre être, l'être-en-soi est de trop pour l'éternité ».

¹⁵⁶ . cf. *ibid*, « être libre c'est être en soi, *pour soi* ».

¹⁵⁷ . « Caractère de ce qui est chose en soi, indépendante du sujet ».

non visible des autres, où il a sa place, et le contact qui lui permet de se voir et d'être vu dans le monde extérieur qu'il frôle de sa furtivité.

Sans possibilité de *s'écarter* de lui pour pouvoir continuer ainsi de se voir et se mouvoir dans un espace accueillant, ne ressentant plus de lui, *la joie* d'un regard qui s'aperçoit. Sans désir du *pour soi*, l'être du sujet ne peut se survivre par *l'en soi*.

Cette intentionnalité nous est primitive et primordiale. Sans ce désir, comme l'écrit Patočka, qui est comme inclus dans une gémellarité au mouvement d'un espace de sens et de muscles, nous ne pouvons préalablement nous exister. Comme le souligne Renaud Barbaras¹⁵⁸, et je reprends ici cette phrase :

« Si l'expérience que nous sommes est celle de la liberté, l'être de l'*ego* consiste en un *faire*... Ceci revient à reconnaître que la perception, qui délivre l'étant en sa transcendance, doit être comprise comme renvoyant à un *mouvement* : plus profond que le voir, il y a le se-mouvoir [...] C'est parce que le sujet, en tant que sujet pour le monde, est en son fond désir qu'il ne peut se rapporter au monde que sur le mode de l'agir : le désir est le moteur du mouvement et donc la condition de possibilité de la liberté. »

Mais sans ce « se voir », et trop peu de désir ressenti qui s'exprime de nous dans le « se mouvoir », le sujet *engourdi* ne se poursuit que *comme*, dans l'exclusif d'un ressenti d'une automaticité de survie. Le temps, son temps, ne lui donne plus d'espace et d'horizons, il n'est plus que le temps d'un pas qui s'accomplit sans se voir.

Une pauvreté qui s'installe

Il ne dispose devant lui et à son esprit, comme *collée et aveuglante*, que sa liste quotidienne de choses à devoir faire. Et à bien faire. La logique sociétale qui est aussi celle de l'individu, laisse au mot fin, le soin logique d'un accomplissement. Ainsi s'il faut faire, il faut faire tout et bien le faire, pour être reconnu et conserver ainsi sa place, c'est-à-dire sa justification sociétale. Nous prenons à cœur ce que nous faisons, et nous essayons au mieux de l'accomplir. Cela nous donne une

¹⁵⁸ . Barbaras R., *Le mouvement de l'existence. Études sur la phénoménologie de Jan Patočka*, Chatou, La Transparence, 2007, pp .26-27.

satisfaction et un sentiment de tranquillité méritée. Mais cela n'est plus toujours vrai, et c'est un euphémisme, dans la société à flux tendus et aux exigences de profit dans laquelle évoluent les humains travailleurs d'aujourd'hui. Mes patients, ceux de cette banlieue, ceux inclus dans cette vision sociétale, mais aussi, ceux dont le monde intérieur peut jouer également le rôle de l'exigence surmoïque, ou capitalistique dans leur normalité impitoyable, ont avant tout le sentiment de ne pas être vus, entendus, reconnus, payés de leurs efforts. Et comme je l'ai déjà écrit, ils finissent par presque se désolidariser d'eux-mêmes, de la fatigue et de la peine vécue.

Peine d'être personne, fatigue de vivre sans personne. Car ne voyant rien, sinon leurs difficultés, ils deviennent progressivement sourds et gourds à tout ce qui les entoure, à tout ce qui est de l'échange. La pauvreté devient celle de leurs émois. En quoi, moi, soignant, puis-je soigner cet état de vie ? En rien, sans doute, mais alors subir et faire *comme* soigner deviendrait dans ces cas, une norme dans nos cabinets de consultation.

Peut-être est-ce mon égo, peut-être est-ce ma volonté de soigner, peut-être est-ce mon histoire, peut-être est-ce la trace devenue force et tendresse de mes propres fêlures, peut-être est-ce de ma combativité à préserver *l'intime de la liberté* des hommes que je rencontre dans le soin, (certains diront un chemin, d'autres diront une forme de folie), toujours est-il que je n'ai pu que tolérer et qu'avec bien de difficulté, cet état de fait. Me revient ainsi à l'esprit mes premières nuits de garde parisiennes, remplaçant d'un médecin assis, dans des virées du côté de la Courneuve, et d'Aubervilliers dans les années 75-76. Comment la misère peut-elle faire partie d'une normalité, et je ne parle pas ici seulement de la misère sociale que je rencontrais, mais de la conjonction de l'insuffisance sociale et de la misère d'homme ? Comme si un homme ou une femme du 93, cela ne se nommait pas 9.3 à cette époque, n'avait pas le même projet de lui avec lui-même que tous les humains de la terre ? Survivre est nécessaire et prend son temps, mais l'homme nécessite des rencontres avec lui-même pour poursuivre *sa gestation*. Ce que je n'avais pas encore vu ni compris à cette époque, c'est que nous n'avons besoin que de nous-même, et d'un autre, *nous voyant en étant vus*, pour continuer à nous faire. Et les images qui me reviennent à l'instant, sont celles de ces gars et de ces filles, faisant peur au bas de ces immeubles, la nuit, et qui m'aidaient de leur envie de vie, à trouver ces adresse absentes des plans. Je me souviens, aussi, de cette

première patiente rencontrée comme remplaçant, en cabinet, qui ne pouvait plus, malgré ses à peine 40 ans, plier ses doigts douloureux. Elle souffrait, ne pouvait dormir, n'était jamais au repos avec elle-même et son corps, dans une solitude acceptée de ses yeux empêchés d'espace. Je lui proposais de faire des examens pour rechercher une maladie rhumatismale ou de système. Elle me dit que cela avait été déjà fait, et puis me dit, ce qui me laissa *complètement interdit*, qu'elle fabriquait à la main, et en tournant (je revois encore son geste face à moi), crois-je m'en souvenir, 12 000 boulons par jour ! Elle me demandait un traitement pour pouvoir continuer. Je ne voulais pas, je ne savais pas : je ne voulais pas lui permettre de poursuivre sa vie ainsi (!), je ne savais quoi lui prescrire. Je ne voulais pas, car pensais-je à l'époque, comment pérenniser et ce dans une forme de collaboration par mon action, une telle vie de l'autre, et puis, et *en plus*, je ne savais pas, je n'avais jamais rencontré cela à l'hôpital. Mon anxiété, son attente, me firent chercher ardemment une solution. Je me sentais tenu par la tension de nos regards, et ne pouvait en aucun cas ouvrir un Vidal. Mes yeux tombèrent sur le rabat du bloc d'ordonnances, où figurait une publicité pour un analgésique musculaire, que je lui prescrivis immédiatement, soulagé et honteux. Elle m'adora par la suite, car disait-elle, je l'avais sauvé.

Ainsi, on le voit, les solitudes sont multiples et ont des causes multiples. Elles peuvent être choisies, bien que relativement rarement, elles sont essentiellement subies, par des conditions de vie, sociétales et intérieures, qui modifient, changent ou amputent, notre espace d'habitat de vie. Mais ces solitudes, restent toujours des solitudes ressenties, des solitudes où l'on se voit et se sent seul. Les hommes ont besoin comme dans une partie constitutive des individus qu'ils sont, de cette couverture sociétale qui les enserme, les lie, les contient dans un ensemble, parmi des semblables où ils sont vus. Et plus ils font partie de ce grand groupe des non vus, plus ils ont besoin de s'y maintenir, comme dans une *preuve* qu'ils existent.

Une vie qui se transforme

Je poursuis ainsi mon chemin pour tenter de rejoindre ce que je veux exprimer et dire, de cette forme de solitude que je constate chez ces patients, et qui les rend

ainsi incapables d'une véritable écoute de nos conseils, et de celle d'une modification de comportements. Patience, donc.

Ils ne peuvent changer leurs comportements quotidiens, ils ne peuvent s'adapter à ce qu'ils comprennent comme raisonnable de faire, car ils ne parviennent plus suffisamment à vivre, au quotidien de leur vie, les *processus de transformation*, que la rencontre que procure le se mouvoir, ouvre à notre intériorité créatrice et prédatrice. Prédatrice, oui, car de chaque chose qui nous ressemble, nous essayons de garder un quelque chose. Chaque chose qui peut s'inscrire dans la tonalité sensuelle de l'espace que nous fréquentons, nous essayons d'en conserver un bout, ne serait-ce qu'un souvenir. Et de cette capacité à toujours *prendre quelque chose pour soi*, s'écrit au quotidien de nos rencontres, notre sentiment d'un espace de liberté, qui finalement ressemble au chemin du même, qui va et qui vient, toujours le même, et à chaque fois différent. Et peut-être que la seule chose qui lui semble encore à sa portée d'existence, c'est sa liberté de manger ce qu'il veut. L'homme dont je parle, est arrivé à sa limite d'exister, il ne se définit plus, il est ombre à peine vue par les autres. Il est bloqué, arrêté, il se répète sans se vivre. Il est là, face à moi, et il ne peut pas.

Ainsi donc, pour y parvenir, le premier travail avec moi-même, fut d'apprendre à libérer suffisamment l'espace de moi, et de prêter attention à ce que des blocs immobiles, conscients ou subconscients, n'y demeurent. Je me devais, je le sentais ainsi, faire *une place en moi*, dans l'accueil que je proposais à l'autre. Je me devais donc, et j'essaye encore de le mettre en pratique aujourd'hui, de *profiter* d'un espace libéré en moi, pouvant permettre ainsi, comme un infini de la place laissé à l'autre. Et de cet infini, prenons garde si j'emploie ce mot, il n'est rien dans la puissance que j'ai, mais il est pour moi, d'essayer de proposer comme un espace dont le patient *ne voit pas ou ne sent pas* les limites, espace qui progressivement apparaît à sa perception. Il nous ramène, ce sentiment d'espace et d'accueil, à quelque chose d'un possible apaisant. À quelque chose qui permet de se poser, qui permet, peut-être aussi, de se sentir, voire de se voir. C'est à ce premier stade que la rencontre thérapeutique doit mener. Laisser à un sentiment d'espace, laisser à un sentiment de liberté, quitter l'habitude de la pré-détermination : « vous êtes diabétique, je suis diabétologue ».

Non, le non fini commence déjà avec ce « que puis-je faire pour vous » qui propose ainsi à une ouverture qui essaie de se défaire de l'exclusivité d'un pré-déterminé, et qui permet, si l'on s'essaie à un plus loin, d'exister sans être contenu dans l'image que le patient pouvait avoir de nous avant de nous rencontrer. Je reviens à cet homme qui se présente, comme je l'ai décrit, comme je l'ai présenté, et qui me semble immédiatement « arrêté ». Est-ce le mot qui convient ? En partie, seulement, car si cet homme est *arrêté*, il attend, sans le savoir tout à fait, apeuré peut-être, d'être à nouveau vu ; car dans un système dans lequel il vit et se vit, avec comme compagne cette angoisse de ne plus être suffisamment vu, qui peut le mener en sa conséquence intime, à ce que je nomme ainsi *d'une solitude première*.

2. La solitude première

Plus seul que seul, sans solitude et sans soi seul

Une description

Le système de la vie collective, et ou un système, qui s'impose chez ce patient, par une introjection¹⁵⁹ dans une vie psychique cadenassée, met une barrière de plus en plus infranchissable entre ce qu'il vit et ce qu'il se sent devoir vivre, entre ce qu'il est, croit-il, et ce que le silence ou le désintérêt ne lui montrent pas qu'il

¹⁵⁹ «.. Tandis que le paranoïaque expulse de son Moi les tendances devenues déplaisantes, le névrosé cherche la solution en faisant entrer dans son moi la plus grande partie possible du monde extérieur, en faisant l'objet de fantasmes inconscients. On peut donc donner à ce processus, en contraste avec la projection, le nom d'introjection ». Sandor Ferenczi, *Œuvres complètes*, t. 1, Payot, coll. « Science de l'homme », 1990.

est. Sans cet échange qui se réduit, sans ce possible retour à sa source matricielle de devenir, non prévus consciemment, il se sent finalement exclus et de lui-même et de sa propre reconnaissance de lui-même.

Cet homme, cette femme, vit le monde dans lequel il évolue, comme remplaçant et empêchant le monde du *sien*. Et c'est de cette double appartenance à un monde qui lui semble et normal alors comme occupant totalement tous les espaces, que naît la solitude, infinie, elle, dans mon ressenti (qui n'arrive pas à la compter), que vivent ces patients. Qu'ils vivent comme dans un oubli duquel il ne faut pas s'approcher sinon, l'oubli disparaîtrait, les laissant là, comme hagards face à eux-mêmes.

Ainsi, et si nous revenions à ce que vit l'homme en sa compagnie, et si nous faisons une histoire, nous pourrions alors raconter la relation d'un couple dans un monde qui vit, fait de souvenirs qui se sont incarnés, dans l'esprit le font sourire ou pleurer, accrochant comme en des guirlandes lumineuses, des sentiments qui peignent de leurs fougues, de leurs nuances, de leur légèreté, de leur lourdeur ou de leur évanescence, des instants de vie, inscrits dans un paysage corporel qui peut être visité. Chaque instant qui laisse une trace, s'associe à un souvenir dont la particularité de l'émotion est revécue comme en une place qui se dévoile dans notre corps, celui-ci la gardant en mémoire comme il le fait peut-être de l'enchaînement du mouvement musculaire qui lui est associé. Cette vie-là, est comme la preuve tangible de notre vie. Et pour le patient, la preuve de sa vie est, et sa mémoire, constituée, on le sait, de la mémoire du génome, dite phylogénétique, et de sa mémoire individuelle, dite épigénétique, et puis, de ce qui est attaché à sa vie dans un environnement de sa vie sociale, et que Leroi-Gourhan¹⁶⁰, parlant d'une mémoire technique, nomme comme une « *mémoire sociale en expansion* ». Pour ce patient, lui, arrivé dans cette impossibilité à être avec lui, le travail nécessaire à sa survie, coûte que coûte, doit oublier le corps, et oublier *aussi* le souvenir même du corps. Il se doit, le pense-t-il, pour survivre, d'oublier l'appartenance, d'oublier la propriété, de se défaire même de la charge transférentielle que la protection de son corps induit naturellement. Quelque chose s'est inséré entre lui et lui, puis entre lui et lui à l'intérieur de lui, et peut le mener

¹⁶⁰. Leroi-Gourhan A., *Le Geste et la Parole. Tome 2 : La mémoire et les rythmes*. Paris, Albin Michel, 1965.

progressivement, de l'angoisse que rien ne change, à l'angoisse de tout changement. Il tient parce que cela tient, de par une chance à laquelle il ne croit pas, d'une construction qui soit durablement possible. Il tient, et continue, tant que cela tient. Point.

Il doit juste faire son boulot, être à la hauteur de la demande du monde extérieur. Et si celle-ci est vécue dans un temps premier comme une imposition qui rejoint celle de son monde intérieur, elle se transforme, ensuite, et dans un glissement progressif, d'une peur d'être à une exigence à ne pas être. Ne pas être devient un but, n'être que fonctions diverses, en une peur répétée dans les chemins qu'elle lui fait emprunter. Et c'est de ce *statu quo* impitoyable de ses allers-retours codifiés, où il ne le rencontre plus, lui-même, qu'il finit par être proche de s'effondrer. Il ne le sait pas encore tout à fait, mais, souvent, je le devine à peine est-il assis. Quelque chose de plus vient alors de se nouer, comme dans une étape supplémentaire de sa délocalisation intérieure, et qui est comme de l'ordre d'un dernier dénuement, cherchant alors comme solution, l'éradication des sentiments, ceux-là même qui peuvent donner des soubresauts qui sont et échanges et échos, et que le corps aussi vit. Il n'en garde encore un temps, que ceux qui permettent d'éloigner, colère, mauvaise humeur, apathie, fatigue, agressivité, comme dans une dernière étape avant l'effondrement dépressif qui viendra, peut-être, beaucoup plus tardivement. Il est seul, car il n'a pas pu avoir d'autre choix, car il n'a pu en lui trouver d'autres possibles.

Il nous faut donc apprendre, à les reconnaître, ces gens qui nous font face. Il nous faut les identifier, vite, pour ne pas nous installer dans le tout prêt-tout fait, qu'ils croient souhaiter. Et pour les identifier, il faut apprendre à les voir. Comment ils se tiennent sur le fauteuil, comment ils s'empêchent de bouger, comment leur regard s'échappe, comment leurs mains *se moitent* mouillant leur sourire convenu et absent, et comprendre, que c'est au-delà du stress de la rencontre que se passent leurs choses. C'est dans le regard que je pose que naît leur angoisse, qui est d'abord celle d'être vus, celle de leur miroir. Pour les comprendre, il m'a fallu d'abord le sentir, me souvenir de cette odeur, de cette ambiance particulière qui est celle d'une absence qui essaie de s'échapper à la présence. C'est en essayant d'être moi aussi, presque vide, mais dans la présence désirée de cette absence, prêt à être rempli, que je peux sentir à quels niveaux mes

sens se mobilisent et s'associent entre eux, créant alors ce premier paysage d'eux, qui est quelques fois comme celui d'un *défenestré*.

Ce qui me mène à cette dernière partie, qui comme toujours se construit en se répétant.

L'interrogation

Que connaît donc un soignant du monde des gens qu'il soigne ? À tous ces hommes et femmes que nous rencontrons, nous demandons qu'elle est leur vie, et les réponses sont ce qu'ils ont, ce qu'ils font, s'ils ont un emploi, non pour savoir *réellement*, mais pour pouvoir *réellement* imaginer leur vie. Cet homme, cette femme, qui est face à moi, « normalement présent » que me dit-il de lui, quand il parle de sa profession ?

Comptable, chargé de clientèle, professeur des écoles, appariteur, préparateur de commandes, en entreprise, dans le bâtiment, plombier, conducteur de car, taxi, boulanger, garagiste, cariste, infirmière libérale ou dans un service de néonatalogie, tous correspondent à des entités définies que nous comprenons comme faisant parties de la société dans laquelle nous vivons, nous-mêmes. Quelle en est la réalité vécue, je n'en sais rien pour la majorité des cas, rien d'autre que la représentation que je m'en fais ; et si certains de ces métiers peuvent entraîner une attention empathique, la plupart ne relève pour moi, que d'un dit identifié par l'habitude de mes pseudo-savoirs. Ainsi l'homme est seul, même s'il vit entouré. Il est seul dès sa séparation biologique et dès la connaissance qu'il a progressivement de lui, passant du ressenti au perçu, comme être n'appartenant qu'à lui-même et à son ipséité. Mais l'homme qui est donc seul, va à la rencontre, et possède, et un sens de marche, et un aller-vers. Vers l'autre de la rencontre, vers l'autre en lui que la rencontre peut révéler, vers les traces intenses et microscopiques que les émois rencontrés laissent de leur poussière qui, en retombant doucement, constitue un point. Qui demeure.

L'homme va à la rencontre, il va à la rencontre de ce qui meuble son paysage, de ce qui emplit ses yeux, c'est-à-dire de ce que d'abord il connaît et de qui ou de

quoi il est connu. Il est à faire, il est se faire, il est empreinte et trace supplémentaire d'un nouveau faire.

Qu'en-es-t-il, alors pour ce patient, que je ressens et nomme « arrêté ».

Il ne participe plus aux échanges qui se poursuivent en lui. Il n'a plus de place vacante, il est occupé. Il a presque perdu sa capacité *d'échange*, c'est-à-dire ce qui est une essence qui caractérise l'homme : un reçu pour un rendu. Il ne donne plus et ne rend plus, ne recevant rien d'autre que de lui, apeuré. Il ne garde pas non plus. Même l'homme qui reçoit et ne rend rien, rend en laissant l'autre exister dans un échange et une altérité *de service*, par l'intermédiaire de ce que son avarice, ou son égoïsme *a besoin* de faire se poursuivre ; et ce, même si ainsi, il considère tout *autre* humain comme un objet, dont il cherche à tirer profit. Cet homme arrêté, lui n'a rien, et c'est ce rien qu'il pense devoir garder, comme un endroit, et comme le seul et dernier lopin de terre où il peut poursuivre sa vie. Avec quelques fois, encore, quelques dernières guenilles qui lui servent encore d'objets transitionnels. Cet homme-là, ne *transforme plus rien*. Il ne rend plus beau, il ne rend plus bien, il ne rend plus sien, il ne garde plus *pour soi*.

Sauf ce corps, qui lui est utile, mais qui lui devient étranger, qui continue à fonctionner, et qui lui fait, dans les cas les plus poussés, peur, car en plus des souvenirs des temps et des d'ailleurs qu'il transporte, il a quelques fois intégré en lui, comme dans un glissement pathologique, des objets qui le tyrannisent. Objets que sont le patron, le métro, le salaire, le loyer, le grand qui ne fait rien et la fille qui sort trop tard. Toutes entités distinctes, atteintes du même mal et créant la même douleur en lui : ils décident de ce qui est bon pour eux, sans le voir, lui demander son avis, tenir compte de lui et de sa détresse. Il a perdu tout contrôle sur ce qui le gêne ou l'empêche, et à nouveau j'emploie ce mot, l'introjecte sous ses formes diverses. Quelle est donc la situation qu'il vit ? C'est celle d'un assiégé de l'intérieur c'est celle d'un solitaire occupé, c'est celle d'une solitude bruyante qui ne lui appartient pas, occupé qu'il est, à, et toujours, s'éloigner au plus de lui, passant ainsi en lui de l'occupé, au reclus. Il vit une éradication de masse. La violence est, d'une manière ou l'autre, toujours au rendez-vous, et au service exclusif de sa propre objectivation.

La balance, un objet immaitrisable

Le comble, vient d'ailleurs de sa relation aux objets, qui elle aussi change. C'est le cas de ma balance, qui quand elle ne bronche pas, et affiche exactement ou presque, le même poids que le mois précédent chez ce patient persuadé d'avoir bien fait le régime et se *sentant* amaigri, joue le rôle, et comme dans le sursaut d'un coup de fouet, de celui du rappel d'une vérité oubliée et qu'il croyait dissoute : la balance, entend-t-il, dit ce qu'il veut encore, sans se le dire : ne pas bouger, ne pas risquer, ne rien changer, lui rappelant qu'il n'est pas prêt de sa peur trop présente, actrice et factrice d'une culpabilité exacerbée en cet instant du moindre de ses petits dérapages alimentaires oubliés. Donc, et par ce que je viens de dire, d'une représentation de lui-même, en écho, par l'objet-balance.

Mais il y a aussi, dans ce sursaut ressenti devant cette aiguille impavide, et ce coup de plus porté à son image narcissique, un *précipité*, toujours, dans ces secondes de silence et de dépression, qui suivent le moment de la pesée. Celui-ci, vient me semble-t-il, de l'incongru d'une idée qui ainsi se place en lui. Il se dit : « je suis dans un état, qui est *même d'impuissance* avec les objets, comme de cette balance, et je ne peux plus partager les liens normaux que les autres ont avec elle ». La balance alors parachève le sentiment d'une exclusion, qui elle, devient sans limites, et ce quels que soient les efforts qu'il peut à bout de force, entreprendre.

La balance dit pire encore. L'objet semble lui dire, que lui, le patient, ressemble de plus en plus à l'objet qu'il croit encore maîtriser. Elle lui dit, du moins le croit-t-il même furtivement, qu'il est en train de perdre, *le savoir-faire*, que les hommes ont développé sur les objets, et que même dans ce monde objet que la balance figure, quelque chose continue de l'empêcher d'être, en individu. Rien, ne lui obéit, il n'a plus de prise, et il n'a pas plus de prérogative en tant même qu'objet, que n'importe lequel des autres objets que les hommes connaissent. Voilà ce qu'il se passe dans son esprit et l'émoi stupéfait de son corps, et tout ce que je décris me semble être le reflet de ce que je vois, bien qu'à l'écrire, cela est également affublé de l'effet grossissant et semblant déformant en tant que tout, d'une loupe posée sur la vie d'une blessure. Car il ne s'agit pas d'une photo et d'un point de vue, qui serait arrêtés comme lui l'est, mais d'une forme de participation par la

mise en branle que je ressens et analyse, et dans un mouvement qui m'est intérieur, à ce qu'il me fait vivre de lui et de son intérieur.

Et, ainsi, comme l'écrit Simondon,¹⁶¹ décrivant *l'angoisse*, en une particularité où cet écrit va mener : « il devient chaos¹⁶² qui s'étend ». L'homme atteint, ici, n'ose plus bouger. Il reste coi, et passe sa vie à faire des gestes de survie, qui lui permettent de rester extérieur à lui durant les phases d'activités sociétales, et si enfoui et protégé en lui-même, qu'il en devient comme extérieur et hors de portée de son intériorité. Il s'essaie pourtant, encore et encore, de faire partie d'un apparaître d'homme sociétal. Mais quelque chose ne fonctionne plus.

La première des pertes : ne plus transformer

Sa solitude atteint ici un stade extrême, un stade pré-dépressif, terme qu'il ne saurait que très difficilement entendre, car il a déjà, en lui, réduit son espace de vie représentée, à l'espace de l'*incessance du faire*, et arrivant à faire, il s'estime comme il se dit, « pas fou, quand même ! ». Peut-être et pourtant, me semble-t-il, il s'est éloigné, sans le savoir, déjà et assez profondément, de ce qui constitue à notre sens, une caractéristique sans doute première de l'humain, qui tient de sa potentialité *de transformation*.

L'homme transforme dès qu'il naît. De sa faim, ou de sa peur, il tire un cri qui mène à une présence ou à une nourriture. C'est peut-être là notre première fonction, l'une de nos capacités premières d'individuation. Et que nous aimons à répéter, et que nous répétons en permanence et sans presque de conscience de son sens premier. Nous faisons vivre, et revivre, autrement, ce qui nous a fait vivre. En premier.

Chaque homme, chaque femme, en chaque humain, transforme en permanence ce qu'il rencontre ; Un chat est transformé en caresses, un quignon de pain en suçon, une bouche en baisers, une poignée de porte en glissement de main et en ouverture, un miroir en un autre et un même de soi. Tout ce que nous rencontrons

¹⁶¹ . Simondon. G, *L'individuation psychique*. P.112.

¹⁶² . Maldiney, lui emploie cette jolie expression : l'homme « chaos irisé », dans *Art et Existence*. Mais il nous parle aussi, du chaos, comme « fond indéterminé »

est transformé par nous et pour nous. Mais aussi, chaque objet de la rencontre, chaque sujet rencontré, peuvent changer leurs rôles dans ce qui surgit de notre originaire pour le faire sien. L'homme est comme une mère porteuse ensemencée de rencontres, en une entité distincte, qui porte, conserve, planifie, réduit et garde, ce qui lui *sert* à vivre *sa vie avec* lui-même, tel qu'il se construit et se connaît, et tel qu'il se survient et se vit.

L'homme à bout, et bien qu'il tienne encore socialement, devient un homme, objet apeuré de lui-même, des autres hommes et des autres objets. Et effrayé et apeuré à l'idée que *cela puisse se savoir*. Cette peur provient de la perte de la zone de l'entre-deux créée par l'échange.

Il a donc ainsi perdu, me semble-t-il, sa dernière et première liberté, qui est celle qui consiste *au jeu de la transformation*¹⁶³, qui nous permet avec des semblants ou des vrais de tout ce qui nous entoure, d'en faire des nôtres. C'est celle qui consiste à créer par le contact, par la sensation donc, par l'imagination, par l'invention, un monde qui rejoint un autre monde en lui en attente de s'effectuer. L'homme est homme de passage, entre un individu et son monde originaire dont les phases nécessaires surviennent dans nos creux, pour poursuivre le chemin déposé en nous dès un premier jour. L'homme arrêté,

¹⁶³ . Jeu de transformation, qui est peut-être aussi l'atteinte la plus constante, si pleine de sa présence, qu'elle est souvent non perçue, et que je retrouve à des degrés divers et dans des formes différentes que celle ici décrite, chez mes patients obèses compulsifs, ou anorexiques. Il me semble que dans ces deux-cas, avec des expressions diverses, les zones d'échanges que notre épaisseur contient d'elle-même, ne jouent plus ce rôle de représentant d'être se possédant à lui-même, c'est-à-dire en un entre-deux. Dans les deux cas, il y a ce déficit de transformation. Pour l'anorexique, la zone épaisse ne peut plus fonctionner, car l'invisible y est suspecté de devenir visible à l'autre en sa vulnérabilité, et le patient ne veut plus contenir. Il n'a comme plus le temps nécessaire à l'appropriation et à la transformation, qui est l'acte propre de manger. Se nourrir devient un trajet entre une borne d'entrée et une borne de sortie sur une autoroute désertée et blafarde, où quelques rougeoyants lampadaires nocturnes, rassurent de leur chaleur éparse. (La diminution de cette épaisseur de ce corps subjectif, ayant précédé, et ce, pour des raisons multiples, celle du corps réel). Quant à l'obèse hyperphage ou compulsif, pour lui, la zone d'épaisseur a perdu de son sens premier relationnel, car il est à la fois dans la crainte des autres, et dans l'ennui ou la peur pour lui. Fragilisé de murs qui menacent de s'effondrer, il faut, qu'il remplisse en mangeant cet espace dedans, et non, *entre*, où il cherche à se tenir coi, dans la tranquillité d'un instant, lui donnant ainsi l'illusion de ne pas craindre, ni voir, ni avoir à s'approcher des lézardes de ses murs contenant. Il se remplit pour se *cache*r à lui.

l'homme atteint, ne sait plus vraiment garder, ce qu'il ne transforme plus, car tout est alors et autre, et étranger car sans lui.

Comme on le devine ici, ces phrases sont aussi, baignées de la notion du pré-individuel cher à Simondon, notion à laquelle je suis attachée.

Nous sommes ainsi des effecteurs de croissances, des effecteurs de création. Nous créons pour nous créer et être créé, et cela se fait aussi bien par les objets qui nous entourent, sujets quelques fois eux aussi, toujours au service de la volonté farouche d'un accomplissement ressenti, et dans la conscience et dans le réel, de ce quelque chose qui nous revient et que nous savions avant d'avoir commencé à apprendre. Et que nous avons à accomplir de nous.

Mais l'homme que je soigne, baigne dans une angoisse, qui est celle d'une impossibilité de résoudre des chemins imposés et divergents. Comment être si l'on est ou se sent nié, comment s'être si la peur nous nie, comment être si nous avons introduit en nous des instances dirigeantes sourdes à notre parole, comment être, sans l'être gratuitement et dans une forme de liberté intangible ?

Comment être sans limites, car les limites d'endurer ont été dépassées depuis si longtemps, qu'effondré et sans limites, l'homme présent ne fonctionne que par l'intermédiaire du circuit éternellement répété, éternellement épuisant de sa propre angoisse. Le mot éternel est ce qu'il vit dans une finitude présente chaque jour, et reportée chaque jour, et dans ses angoisses, au « à faire » du lendemain.

Il me semble que le fondement de cette angoisse est exprimé par la perte d'une unité de soi, dans son propre fonctionnement inconscient, dans les représentations que le patient a de lui-même dans un monde qui n'est plus comme auparavant, le même et différent du monde des autres. L'automatisme, des fonctionnements dits spontanés n'est plus, l'élan qui fait enjamber n'est plus, il n'y a plus le lien de continuité entre l'immédiat d'une pensée de faire et le faire. Tout devient travail, tout est nouveau, tout se répète sans s'apprendre. Tout est *effort*.

Je me souviens ici, d'une phrase de mon fils de 5 ans, qui, inquiet, sur le chemin de l'école, un matin m'a dit : « Papa, j'ai perdu les réponses ».

Cette phrase eut une longue vie en moi. Et, bien, aujourd'hui, il me semble arriver à cette même phrase, pour schématiser ces patients : ils ont perdu les

réponses eux aussi, et ils ne *partagent* plus, nos lieux communs, nos conduites communes, celles qui se sont délayées dans les appartenances au mode des humains. Comme dans une perte, ou un désinvestissement progressif, de sa « mémoire épiphylogénétique¹⁶⁴ », dont Bernard Stiegler nous parle. C'est ce qu'ils savent, c'est ce qu'ils cachent, c'est ce qu'ils veulent oublier. Ils se vivent, et pour en prendre un autre angle, dans cette impossibilité progressivement croissante, de sa possibilité d'être dans le milieu dans lequel il évolue¹⁶⁵.

Des limites

Et c'est dans l'espace de ce cabinet, et dans ma façon d'essayer de leur laisser place, en moi, que le vide et l'anxiété de *morcellisation* qu'ils se savent vivre dans cette lutte qu'ils ont contre l'angoisse¹⁶⁶, se trouve soudain et ici, reconnue. Elle est infime, à peine visible, ou elle le prend en entier, c'est selon, mais ici, elle trouve sa place dans un vide plus grand qu'elle, et qui lui, est thérapeutique, car il la nomme et la contient. C'est comme contenir, une partie de ce qui cherche à échapper et à fuir, et se trouver ainsi, comme en un entre-deux, en un endroit où l'incessante litanie des fuites perd de son acuité et de sa dramaturgie, dans un soudain micro-moment de paix inattendue. Je les vois toujours s'y poser, même furtivement.

La question demeure néanmoins et du comment et du pourquoi, de cette ossature qui se fragilise en prenant trop de jeu de ses liens défaits ?

Structure psychologique défailante due à une histoire personnelle invalidante dès l'enfance ? Sans doute, mais dans le cadre qui est le mien à ce moment-là, cela est impossible à évoquer, car ces patients sont dans l'urgence du présent. Il s'agit

¹⁶⁴. Stiegler B., *La technique et le temps, La faute d'Épiméthée*, Ed. Galilée, Paris p. 185 : « l'épiphylogénèse, accumulation récapitulative, dynamique et morphogénétique (phylogénèse) de l'expérience individuelle (épi), désigne l'apparition d'un nouveau rapport entre l'organisme et son milieu, qui est aussi un nouvel état de la matière ».

¹⁶⁵. L'être vivant « a besoin pour exister de pouvoir continuer à s'individualiser en résolvant les problèmes du milieu qui l'entoure et qui est son milieu », *L'individuation psychique et collective*, Aubier (Philosophie), 1989, p. 126

¹⁶⁶. *Ibid*, p. 111 : dans l'angoisse, « le sujet se sent comme problème posé à lui-même, et il sent sa division en nature préindividuelle et en être individué. »

alors déjà pour moi soignant, d'énoncer d'une manière ou l'autre, que je reconnais, constate, entérine, déniche, nomme, parle et fait parler de cette urgence que personne jusqu'à présent autour d'eux, *n'a dit*, et cette parole, cette expression tendue et contenue dans mon corps, entraîne presque en même temps, et un étonnement, et comme une micro-explosion de la bulle dans lequel ils étaient, établissant aussitôt, *un échange*, et un contact. Pour ce patient, sa normalité d'apparaître, comme moyen d'intégration dans la normalité sociétale à laquelle il tient, avait pu jusqu'à présent le rendre invisible aux yeux des autres, mais, c'est aussi de cette même invisibilité qu'il tient son désespoir, son cri silencieux, son cri tourné en lui dans une angoisse d'anéantissement¹⁶⁷. Et, en même temps, il ne veut pas se montrer, car il se sait désormais comme enfermé en lui, et en un endroit dont il tire un sentiment de sécurité, qui lui permet de dépasser en son ressenti, celui de la solitude.

L'accueil et la reconnaissance de cet autre, *aux confins*, et ce dans une façon d'être dans une normalité tranquille de proximité et de recevoir, font aussi partie de l'expérience de l'effort à mener par le soignant. Il y a sa peur, et il y a cette violence, que l'autre a en lui, et qu'il nous faut savoir recevoir, contenir, dépasser, retourner en une altérité vers le même en lui qui souffre. Et pour tout cela, il faut construire en nous, dans un quelque chose qu'il ressent, lui, aussi, un espace dont il ne voit ni ne sent les limites, comme dans une place dont on ne sent ni ne voit la fin. À perte de vue.

Cet autre que je vois ici, *je le vis*, en moi, comme un *pauvre*, comme un migrant ou comme un errant, comme un sans lui et sans ces compagnons de la misère des hommes, sans cette solidarité et notre appartenance à la confrérie *des ébranlés*. Il ne peut plus partager, ce que tous les hommes partagent, et que je pourrai presque décrire de ces quelques mots, *se voir vivre*, comme on voit vivre les autres. Sa vie le mord en continu, et il ne doit pas lâcher, et il doit continuer malgré la morsure. Qui, elle, est étrange et permanente, à peine identifiable et pourtant sans limite, et qui ne concerne plus que les conditions dans lesquelles il s'essaye chaque jour à la survie ; cette morsure, c'est une peur, une peur permanente d'une perte qu'il ne

¹⁶⁷. *Ibid.*, p.114 : l'angoisse (d'une menace d'anéantissement) est « renoncement à l'être individué submergé par l'être préindividuel, et qui accepte de traverser la destruction de l'individualité. »

peut identifier, qu'il ne peut dire, qu'il ne sait pas, mais quelque chose de lui le sait et l'impose. Cet homme a donc perdu quelque chose, mais quoi, Bon Dieu ?

Face à lui, moi qui n'en sais pas le pourquoi, je sens, comme une lame géante qui le traverse et l'engloutit. Oui, et en suivant mon fil de sentis, je dirais bien même qu'il est comme englouti d'une larme.

Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a pas là un homme qui pleure, ce n'est pas un homme noyé de larmes aux yeux rougis, non, c'est une larme qui vient comme de derrière lui, et qui l'engloutit. Il est pris dans un torrent qui ne vient pas de lui, mais de plus loin que lui.

Un plus loin de lui

Quelque chose de son essentiel semble s'être décroché de lui. Un lien, primaire, s'est défait, et c'est de l'ouverture lâche de ce premier lien exsangue, que tout s'est progressivement défait, et a perdu sa possibilité de contenir, et que tout s'est rapproché comme dans un amincissement qui a réduit de façon soudaine, un mur intérieur protecteur, l'entraînant ainsi dans une angoisse progressivement destructurante. Quelque chose de lui a été probablement atteinte en un point très en amont de sa fragilité, à un moment opportun et propice à la mise en place d'un *désinvestissement*, longtemps contenu et limité, et dont une digue a subitement cédé charriant alors dans ses eaux tumultueuses et boueuses, tous les débris de tous les échecs de sa vie, le ramenant en fin de route, à une position centrale, celle d'un sentiment d'irresponsabilité de vie. De là, vient l'épuisement, car de tous ces protocoles qu'il a rencontrés et interprétés comme en une façon d'être nié, l'ultime, est celui qu'il s'impose alors, en se niant au droit au combat, à pouvoir conserver de lui et en sa représentation incarnée, celle d'un homme qui garde en lui, la responsabilité de se faire. Tous ces processus, que j'essaye d'exprimer à ma façon, sont des processus *d'involution*, qui finissent par ralentir, puis diminuer, puis quasiment éteindre, toutes ces ondes, suivies de plats, tous ses pics suivis de molles descentes, qui sont de la systole et de la diastole de notre être en vie. Il n'y a alors, ni plus de phases, il n'y a plus l'espoir que le rythme crée, ni plus d'alternances *palpables*.

Et si son angoisse continue ainsi à le défaire, elle lui sert aussi de maison, de refuge, de parole et de mode d'agir. Il vit dans un monde *à part*.

Tout semble comme dans une pétrification qui s'étend, laissant d'ailleurs en consultation, l'autre que je suis, intervenant et soignant, dans un fonctionnement interne qui est celui d'une grande tranquillité, et dans un exercice quasi exclusif dans la légèreté de l'utilisation de la technique. Le patient, est en son vécu, à ce moment, inatteignable, et il lui prend le loisir de faire et de laisser se vivre, dans une grande sérénité, l'apparence de la consultation. Ainsi, et pour nous soignant, l'autre ne dit pas non, ne dit pas pourquoi, et quelque chose en lui, nous laisse dans le repos de la répétition factuelle d'un mode d'exercice. Son sourire et sa complaisance nous emmènent dans le champ d'une facilité soignante, où chaque item énoncé est semble-t-il validé d'un acquiescement, et dont l'ensemble restera dépourvu et ce, de très loin, de l'efficacité que peut donner une proposition d'action contenue dans l'unicité d'un patient. Sans le savoir et sans le vouloir, nous nous pouvons nous placer, là, dans l'écho que nous a proposé le patient, dans lequel il nous a inclus, lui aussi, sans le savoir, mais en le voulant, pour nous laisser à distance, loin et inutile.

D'un émettre, à un aime-être

Je parlais plus haut de non bruit, de non palpable, de non *pulse*. Ce patient ne résonne pas et n'émet pas, certes. Mais ressentir en soi, et en mon corps présent au même endroit que moi depuis ces quarante années, quelque chose qui n'émet pas, est déjà, en soi, une *information*¹⁶⁸, qui ouvre à une attention. Qui cherche tel un sonar se développant dans le déploiement de sa roue chercheuse, méticuleusement, doucement, en silence et en continu, si un bruit provient, même à peine émis, peut se capter et indiquer vers où et en quelle direction diriger le glissement fluide et l'avancement vers une possibilité de rencontre. De fait, et c'est pour cela que le début de la consultation propose et des phrases qui ouvrent, et des phrases inattendues, car j'attends un écho qui pourrait, même très

¹⁶⁸. Note : L'information est ainsi un message que je reçois, et qui change *ma disposition intérieure*. Ainsi, je deviens autre, comme dans une forme nouvelle constituée de lui qui a émis et de moi qui a reçu, autre qui est de moi et que je contrôle, mais, néanmoins en acceptant, et aussi en utilisant, la *forme* qu'il m'a imposée.

assourdi, me monter sa présence. Je dis qu'il ne fait pas de bruit, je dis qu'il n'émet pas ; en fait il émet différemment, il émet dans une micro-systole qu'il nous faut, et focaliser, et identifier, et amplifier pour pouvoir finalement l'entendre comme s'il parlait et était comme vous et moi¹⁶⁹.

Cette façon que j'ai de les ressentir, de les voir, de les entendre comme *rapetissés*, à l'extrême d'un *eux-mêmes*, s'il tient encore, ne peut être seulement être imputée à ma manière de vivre ma consultation, voire même à ma manière de l'imaginer !

Deux rails restent ceux sur quoi nos pieds se tiennent et sont contenus :

- Celui, premier dans notre exercice médical, est celui d'une amélioration *objective* de leur état diabétique, de leur poids, et, ou, et ce de façon plus *subjective*, de leur façon d'être en vie, au travers de ce qu'ils peuvent percevoir et en dire d'eux, et montrer au travers de notre propre filtre de lecture, qui comme dans une seconde nature, surveille la sécurité de l'ensemble.

- Le second, et il est important pour moi, est celui qui comme dans un lancer de pêcheur au hasard d'une mer supposée peuplée, ramène à lui, un ou des concepts, ou un ou des éclairages philosophiques, qui peuvent éclairer de *l'intérieur* et structurer ainsi comme en la « généralisant », l'approche et la mise en pratique de notre exercice durant ces années.

Ainsi, et nous y parvenons, il me semble que cette angoisse profonde est liée, *aussi*, à ce qu'il ressent de lui, bien que sans pouvoir le conscientiser. Mais avec comme un corps qui sait et comprend mieux – (on pourra aussi dire un inconscient, mais qui sait où il demeure ?) – et dans *l'inquiétude intense*, de ce de quoi il est en train de se rapprocher en lui. Il se rapproche d'une zone où il n'est plus défini, une zone où il n'est plus dans la possibilité d'une effectuation d'individu. Il s'agit, comme, d'un état trop proche, de non distance suffisante, de non-séparation suffisamment effective et radicale, avec ce que Simondon, nomme le « pré-individuel ». Ce pré-individuel, qui est de notre première matrice d'être, qui,

¹⁶⁹ . Comme l'écrit Renaud Barbaras, « l'identité de l'objet se constitue à même les qualités sensibles », *in La perception*, Paris, Hatier, 1994, p.24. Cet homme qui est là, me mène, là, maintenant, à lui que je vis, là, en moi en son impression-image perceptive. Qui se fait en se constituant, en étant fait de lui, de sa résonance et sa création en moi, et fait de l'authenticité probable et la précision de mon ressenti. Et c'est à celui-là à qui je m'adresse. *En quelque sorte*, je parle et je m'oriente dans le *résultat* que nous faisons de notre face à face, vers celui qui est comme né de notre rencontre.

séparée de nous, est aussi potentiel de notre source d'accomplissement. Mais ce pré-individuel ne peut se vivre pour un individu, que dans ces entre-deux, avec sa façon rythmée de s'inviter à la table de notre présent, nous rappelant alors à cette exigence fondamentale, qui est celle d'un chemin archaïque à faire vivre et se poursuivre, toujours en une possibilité de transformation. Simondon ¹⁷⁰ nous rappelle qu'il faut « chercher à connaître l'individu à travers l'individuation plutôt que l'individuation à partir de l'individu. »

C'est l'acte de se faire qui fait un individu. Je veux dire, le déroulé en temps réel de l'action. Il s'agit d'un chemin qui introduit la notion du trois, triangle effecteur de chaque individu, qui est fait et de son état pré-individuel, et de son état d'individuation, pré-individuel, qui comme l'écrit Barthelemy,¹⁷¹ est :

« Génèse de l'unité, mais aussi principe transitoire qui parvient à une individualisation, qui est le résultat de l'individuation vitale et de l'individuation psycho-sociale, constituant dans sa plénitude, un dédoublement psychosomatique ».

Mais aussi et en troisième lieu, dans une polarisation vers l'*émergence* de la poursuite insigne et essentielle, d'un *courant* de soi par la rencontre d'un milieu qui contient et le favorise.

Cette apparition qui dans notre mode au présent, est la continuité d'un monde qui fut, celui des traces dans *l'un* que nous conservons, est de notre propre persévérance à nous. Et que nous poursuivons, car il nous a fait, avant que nous ne soyons *individus*. Mais en soi, ce pré-individuel contient aussi, pour l'individu devenu, un risque de no limite, un risque de l'anéantissement intérieur de ce qui a fait de lui, individu et construit, existant et se faisant. Il est source et potentialité, mais nous devons pour survivre en être comme lié et séparé, préservant en nous, de nous, ce champ, cette distance qui à la fois nous éloigne dans ce qu'est notre vie comme sujet individué, et à la fois nous lie, dans ce transport d'accomplissement qui est, et dans lequel réside notre pré-individuel. Uni et à distance, en apparence et dans un intime qui demeure, le mouvement entre les deux, et dans le champ de leurs compétences réciproques, nous constitue comme

¹⁷⁰ . Simondon G., *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, puf, 1964, p.22.

¹⁷¹. Barthelemy, J-H., *Simondon*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p.219.

sujet. L'individu sujet fait ainsi des choix, s'exposant et se choisissant, dans tout de ce qui est d'un vivant *qui pratique*, pour se vivre ainsi, avec le mot « liberté » en lui. L'homme exsangue de lui, que j'essaie de décrire ici, et que je rencontre régulièrement, mais d'une façon qui est à la fois limitée dans l'archétype complet de sa présence, mais aussi continue et répétée dans ses différents aspects, cet homme-là, et pour ce qui me concerne, s'est défait. Et dans un mouvement qui lui échappe et qu'il subit, de ce qui le faisait se savoir être, dans son statut d'individu. Il se rapproche, ainsi, et ce, avec une angoisse croissante, de la présence en lui, de ce qu'il reconnaît, sent, comprend comme d'un état qui l'attire et le terrorise. Cet informe, ce brouhaha silencieux et mouvant de lui, l'inquiète, il s'en sent trop près. Il a peur pour lui, et de lui en lui¹⁷². Alors, il se calfeutre et se barricade, limitant sa vie aux actes de survie, n'échangeant plus rien dans l'« entre », car le temps n'est plus pour lui ainsi, qu'une durée de temps qu'il veut pouvoir vivre comme à distance, pour ne rien risquer.

Sa solitude, celle qui est de cet être entouré d'autres à côté de qui il passe sans les traverser ou en être traversé, et qui ne voit et ne vit avec personne d'autre que son angoisse, est la solitude d'un être dépassé qui se dénude.

Il me semble, que je m'approche de ce que je veux dire sans le savoir encore, dans une pensée qui échappe à l'écrit.

Pourquoi m'échappe-t-elle alors qu'elle est présente, dans mes doigts qui hésitent sur ce clavier ?

Pourquoi ne puis-je encore l'écrire clairement, elle se retient, elle hésite à se monter, elle est peureuse d'elle-même, elle a presque l'attitude de l'absence présente, comme ce patient dans ce cabinet. Je retiens et s'installe quelque chose qui s'approche, quelque chose qui se souvient et qui connaît, l'ais-je appris en ce cabinet, le savais-je déjà un peu, *est-il aussi contenu* dans mon propre pré-individuel ? Oui. Peut-être. Je ne sais pas. Cette dernière question que je me pose, m'effraie. Moi, aussi, en l'instant, je ne bouge pas, je n'émet pas. Je me suspends, moi aussi.

¹⁷². Je retrouve ici l'*apeiron* d'Anaximandre : « c'est d'où les étants prennent naissance qu'aussi les atteint la mort, selon ce qui est du ». L'*apeiron* est un tout immuable.

Être tout près du patient et essayer l'envie

Dans ce monde présent, face à lui que je reconnais sans bouée dans le torrent de son angoisse, rien de lui n'a de rapport avec moi, sinon, et c'est peut-être beaucoup, que celui d'une fraternité de compassion et de compagnonnage. C'est comme si avec moi, je me lève, et vais pour lui dire : « Je crois connaître ce qu'il t'arrive, j'en ai l'expérience, en moi, avec celle des autres, et même si cela est terrible à vivre, *cela n'est pas si grave que cela*. Ne t'inquiète pas, pas trop, ou essaye un peu moins, je suis là, j'entends. Je t'attends.

Comment concevoir par ces mots que ce quelqu'un que j'ai essayé de faire vivre dans son extrême sous vos yeux, puisse entendre ce que je dis là, comment peut-il réussir à me croire et à s'en convaincre, et à accepter ainsi de se laisser aller à plus de calme intérieur ?

En cet instant, je ressens de dire, « c'est parce qu'il sent, au travers de mes mots, précis et imprécis, que quelque chose de moi sait, sait et le situe, lui, suffisamment exactement pour qu'il puisse, espérer, enfin et à nouveau, *être à deux*.

Mais comment appréhender ce niveau de connaissance, le rendre neutre, objectif, préhensible, utile à d'autres soignants, de ce que je sens de moi et qu'il sent et reconnaît de lui en moi ? Je ne sais pas encore, mais je m'approche.

Comme si d'un placement qui échappe à l'enregistrement de ma conscience, mais non pas à celle de mes pas méthodiques, dès le début de la consultation, et ce même dans le mouvement physique de mon corps placé sur mon fauteuil, j'écoute le flot de vie qu'émettent les réponses à mes premières et neutres questions. Comme si dès ce premier instant, j'étais chercheur, happé et situé de la force de l'habitude de moi et de l'autre, en un endroit qui peut m'offrir une vision *globale* de lui ; comme si, et au-delà de ce qu'il présente comme un point aveuglant de sa demande, je cherche et trouve un point qui résume suffisamment de lui, pour que je puisse l'amadouer à moi, le prendre et le comprendre ainsi pour

essayer de l'aider. Borges nous décrit ce point comme l'*Aleph*¹⁷³, un point qui offre l'accès à l'universel duel de l'être qui me fait face, un point qui donne accès à un ensemble de points qu'il contient en lui et dans sa potentialité.

À cet instant, et à partir de ce point qui va assez loin et semble le contenir, je mesure avec minutie, chaque geste et chaque mot, me montrant alors, caché et visible, en mon approche de lui. Si le chemin paraît bien être celui-ci, celui qui peut mener à lui, il contient aussi une succession possible de pièges, qui sont ceux que nous propose régulièrement celle de l'interprétation par notre être-homme, ou celle de l'interprétation par notre savoir et de celle de notre habitude technique. Tout doit être précautionneux, car quelque chose d'ouvert peut se refermer brutalement, d'un mot, d'une conclusion, d'un énoncé trop rapide. Je dis et je montre que je m'approche, mais la délicatesse est avant tout la seule maîtresse du lieu, et le « *containment* », l'endiguement de la propagation de sa peur, se fait dans une progression silencieuse qui traverse et soulève les voiles qui le protègent, un à un à un, en les substituant d'une étape à l'autre, par la tendresse accrue et le renforcement de la place du recueillir. Je suis, comment dit-on déjà, *attentive comme une louve*, prêt à bondir sur ce qui peut menacer, de moi, de lui et de ses résistances.

L'autre est là, tapi et apeuré, l'autre est là désirant et s'empêchant, l'autre est là, silencieux et hurlant à l'aide. Il tambourine et se ligote. Mais derrière lui ce qui l'attend l'effraie comme d'un chant de sirènes qui le terrorise car il en connaît le sens, et devant lui, la sortie, et la peur de ne plus savoir faire. Il ne sait plus que choisir, la peur d'un engloutissement, soudain il en est conscient, la peur de *recommencer*, la peur de se défaire de sa peur. Le bruit que je fais à ce moment, est toujours celui des mots qui s'effacent en passant, laissant mêmes d'eux un espace de liberté possible, une place en eux. Comme des mots qui tendraient des mains. Quelques fois le ton de ma voix s'abaisse, je le sens, là, prêt à venir, animal blessé cherchant le contact, terrorisé à l'idée de quitter son enclos de reclus. Mais, si nous affinons de nos mots, si nous plions notre être comme dans le souple d'un scalpel suave et minutieux qui le libère de ses cordes, si nous employons des mots qui lui ressemblent, qui font partie de sa famille que nous avons su reconnaître et

¹⁷³. Borges, J I, *L'Aleph*, Paris, Gallimard, 1985, p.201 : « l'aleph est l'un des points de l'espace qui contient tous les points ».

retrouver en nous, alors quelque chose de lui, ne peut résister à cet appel, car soudain, et c'est pour lui en cet instant simplement non crédible, *une envie*, le prend et le pousse vers l'extérieur. Les mots, qui lui ressemblent c'est-à-dire qui ressemblent suffisamment à l'histoire qu'il est, qui le définissent d'une façon qui traverse ces défenses, ces mots ou presque les mêmes, semblent d'un coup ouvrir porte et fenêtres, dépoussiérer d'un coup de vent, et le faire se précipiter, au dehors, d'une dernière main tendue et à distance de sa liberté de choix. Et l'envie, cette envie qui soudain l'a transporté, ne peut à mon sens que pouvoir seulement être inscrite que dans un moment d'une unicité attrapée en cet instant, dans un mouvement de vie et d'être réunis.

Ainsi, et c'est ainsi que cette vie, là, se passe, quelque chose d'une zone qu'il croyait désertée de lui, a entendu et a voulu répondre à l'appel.

Peu de gens, peuvent résister à l'appel d'une vie dont les formes, et l'information qui en résonne, leur *ressemble* et leur tend la main. Voilà, c'est dit, cela pourrait se résumer de cela, et exprimerait les chemins qu'il m'aura fallu parcourir pour en arriver là, synthétisant en cet instant, et le besoin et le désir et l'envie, et le sens de la marche, et l'aller vers, et le *se mouvoir*. En se simplifiant à l'extrême en une technique qui connaît de l'homme ce qui est essentiel à l'homme. C'est aussi cela, mon artisanat.

Mais s'il y a aussi technique, comment la savoir, comment la transmettre ?

J'ai appris, j'ai vécu et j'ai répété, et j'ai retenu beaucoup des chemins des mouvements que j'ai parcouru. Je me suis transformé. J'ai tout jugé important, tout porteur d'information, autant de ce qui se présente, de ce qui se cache. Et pour rester dans la neutralité que mon service m'imposait, il m'a fallu d'abord être capable de tout prendre, sans juger, sans *l'a priori, a priori* qui cherche à normaliser une rencontre avant même qu'elle ne puisse exister.

J'ai aussi un peu lu, et je suis arrivé à la fin de cette découverte qui s'est faite en étant, en marchant et en lisant, à cette phrase, conceptuelle, que Simondon¹⁷⁴ emploie, à propos de l'objet et la technique, et qui, à mes yeux m'explique comme praticien. Je la rappelle ici :

¹⁷⁴ . Simondon G., « *La mentalité technique* », op.cit., p.296.

« La mentalité technique offre un mode de connaissance *sui generis*, employant essentiellement le transfert analogique et le paradigme, en se fondant sur la découverte de modes communs de fonctionnement, de régime opératoire, dans des ordres de réalité par ailleurs différents, choisis aussi bien dans le vivant ou l'inerte que dans l'humain ou le non-humain ».

Je reconnais, de cette phrase telle que je l'entends, cette essence du creuset où se trouve la fluidité d'un courant, qui contient et la technique *comme une nature*, et l'imagination, et les faits réels établis, et leur façon d'être dite ou vécue, mais aussi, l'invention, et également l'intuition qui constituent les liens tissés qui ont été traversés aussi bien des approches analogiques que des renversements de paradigmes. Dans quelque chose d'indubitablement *vivant*.

Il introduit par ailleurs à la notion de schèmes, et à leur intégration qui m'a aussi permis une inventivité accrue au contact de l'humain. Comme si je plaçais soudainement la rencontre dans un univers fait de différentes techniques ayant créés différents savoirs, qui traversent et englobent aussi bien les patients, mais c'est comme si je parlais d'un patient qui les contient tous, que les médecins, et c'est aussi comme si je parlais d'un médecin qui les contient tous. Et celui qui me resterait comme le plus important des schèmes à employer, est bien celui qui ne peut s'exprimer que comme en un aboutissement humain des autres, et qui dans cette rencontre si longue à conter, serait celui du schéma cognitif ou affectif. Oui, ce serait bien et l'affect et la technique attachés à sa solitude qui réapparaîtraient : le voir *seul*, c'est lui permettre d'être vu seul, c'est lui permettre le mot solitude en lui donnant ainsi, la possibilité du partage avec l'autre que je suis. Lui dire qu'il est seul de mes yeux, de mon corps et de ma main, est pour lui un bonheur qui se pleure. Et l'attendre, c'est lui dire que je suis là, et qu'il va revenir de la traversée de sa solitude.

Le principe d'une rencontre

La rencontre est de notre vie, *libre*, dans un instant de sublimité. Notre vie, faite de quotidiens de répétitions, contient aussi, et sans instant vécu aussi fortement,

des espaces de libertés. J'y reviendrais dans un instant. Je me retourne à nouveau vers ce mystère qui se dévoile, et qui est de ce moment vécu en consultation.

Est-il question ici, et avant tout, d'une technique, mise en pratique par un homme au service d'un autre homme ? Et il y a des ressorts et des appels qui s'entendent et qui conduisent vers ce dévoilement. Dévoilement, qui signifie aussi, se rappeler, se dire et dire. Et s'il y a technique, j'y reviens, cela voudrait dire ainsi que s'y niche une neutralité effectrice pouvant se répéter, et être produite par d'autres que moi.

Et je souris, en l'écrivant, comme si tout n'est que répétition d'un même mouvement, comme moi dans mon exercice en mon cabinet. Je me lève de mon siège, et au début de l'effort je me vide de moi, je m'avance comme luttant contre un vent qui m'empêche, et je vais vers, et c'est dans *ce mouvement propre* que je suis de mon premier moi¹⁷⁵. Identique à moi, dans un ensemble variable de tonalités. Identique à moi, avec la même qualité potentielle de capacité médicale, mais surtout, aussi, avec une quantité particulière d'une « transposabilité ». Analogiquement moi, je suis moi, mais je suis aussi, différent, selon *qui* me fait face. Mes capacités, transposables de l'un à l'autre, ne s'exprimeront que dans le champ dépassé de la pure technique, en cet endroit *entre-deux*, où l'affect, la subjectivité égarée de l'autre, sa peur, font de l'information technique et de la technique médicale, seules, un outil insuffisant de soins. La première technique, utile et applicable¹⁷⁶, est donc bien celle d'une autre, qui est première, et qui éclaire l'analogie d'une lumière différente, la rendant transposable, d'un patient à un autre : je m'explique, en re-citant à nouveau Simondon dans son texte¹⁷⁷ :

« La mentalité technique offre un mode de connaissance *sui generis*, employant essentiellement le transfert analogique et le paradigme, en se fondant sur la découverte de modes communs de fonctionnement, de régime opératoire, dans des ordres de réalité par ailleurs différents, choisis aussi bien dans le vivant ou l'inerte que dans l'humain ou le non-humain. »

¹⁷⁵ . Lignes de mots sous l'influence inductive des travaux de Patočka, et des poussières germées des lumières incisives de Renaud Barbaras, sur cet auteur. Je recopie ce passage qu'il cite de *Papiers phénoménologiques*, p. 97 : « l'effectuation de l'être qui est en vue de sa vie et vit en avant de lui-même, est possible *uniquement* grâce à sa corporéité ».

¹⁷⁶ . Je remarque à l'instant, que je me vis moi-même comme « *objet technique* » !

¹⁷⁷ . Simondon G., *Du Mode d'existence des objets techniques*, p.219.

Et c'est ainsi, que moi, craignant l'inconnu dans l'innocence répétée de cette première marche vers l'ouverture de ma porte, je garde en moi, l'idée que *je saurais*. Je crois avoir acquis *une mentalité technique*. Au service premier des corps souffrant de l'absence de liens, de l'absence d'attentions, de l'absence d'un réel ensemble partagé, avec celui qui vit de lui, et qui me fait face. La technique est là pour rassurer et rassembler en un ensemble, des réponses.

Mais de cette technique martelée comme en un *moi-enclume*, mon visage en a été transformé, et comme le patient, je parais et transmets. Avec et malgré moi, et du bien, et du moins bien, surement. Pourquoi cette impression de pouvoir trouver une réponse ? De ma capacité à *l'invention*, c'est-à-dire dans le cadre thérapeutique, à une création qui soit le résultat et de l'imagination, et de l'intuition, *et* de la technique. Et il est vrai, que pour cela, il faut soi-même comme soignant être *sujet*, dans le souffle de l'objet de soi.

Objet technique, oui, je le suis devenu, par compagnonnage. Inventeur, à mon niveau, je le suis devenu, comme tout autre soignant, par nécessité.

Car si l'homme face à moi, est sujet, il est *aussi* objet technique qui comporte, *par de vers lui*, son mode d'emploi, mode d'emploi, qui est, dans la médecine que je pratique, nécessaire à la résolution partielle ou complète des problèmes qu'il subit. Il est là, devant moi, homme au corps oublié ou meurtri de la disparition de sa *première* relation, celle qui permet l'apprentissage initial de la transformation. Être en lien à soi comme l'on est au monde.

Et j'en arrive à ce qui en découle, et que Simondon a si clairement montré dans sa démarche sur les différents schèmes.

Dans l'ambiance d'une vie

La pratique de la technique et de l'objet technique que sont et la maladie et le sujet porteur de la maladie, en une répétition constante, m'a apporté une connaissance cognitive : j'entre en ambiance, lorsque je rencontre des patients, j'entre dans un espace et j'entre en un à coté de moi-même, moi-même et autre.

C'est cette façon de *m'installer*, au canapé de ces rencontres, que nous vivons, je crois, tous, et dans tous autres domaines de la vie, autres que dans ce cadre de consultation. Tous les jours, et dans beaucoup de situations qui se proposent à l'instant où elles se présentent, nous rencontrons des champs qui sont comme des propositions quasi automatisées, en écho de champs en nous, qui nous ouvrent soudain à une mobilisation, et qui nous permet de constituer des couples. Nous nous accouplons, car nous sommes en état d'intentionnalité, c'est-à-dire en état de rencontrer, et dans une tension qui demande résolution. Si par exemple j'actionne en tournant ma clé de voiture, je suis déjà en tension, (qu'elle soit plus ou moins conscientisée n'en change pas la teneur), de l'action qui va suivre c'est-à-dire de la mise en route du moteur ; mais si cela ne se passe pas ainsi, je vais passer d'un discret étonnement, à un agacement, et à *l'implication* vite raisonnée, d'une forme de volonté de ma voiture, par cette phrase qui me vient « oh, non, *elle*, ne va pas me faire cela ! », comme si, *et d'un commun* accord, nous nous étions choisis ! Mais il en est des voitures, et des clés, comme des humains, ils font partie d'une famille qui leur est commune, et s'il s'agit de moteurs ou de fonctionnements d'humains, chacun dans sa différence, a *en essence*, un ou des points communs qui le font appartenir à la famille qui lui est propre.

Ainsi, et lorsque je me présente au patient, dans ce tremblement toujours à peine couvert de l'aisance affichée de l'habitude, ce qui me rassure, vraiment, c'est qu'il soit humain, comme moi. Et si ma fréquentation assidue des humains m'a donné cette faculté de savoir répondre à un certain nombre de situations, cette faculté ne m'apparaît et ne se vit que dans le réel de la rencontre.

Une rencontre qui crée parce qu'elle se vit

Comme si, fondamentalement, et à l'impossible de ma volonté, se faisait avec moi, une alchimie déclenchée par sa présence. Il est divers dans sa présentation et dans le besoin ou la maladie pour lesquels il se présente à moi. Mais il est, un, dès la porte franchie, et, il est aussi, le patient que je me dois de protéger. Deux, Il fait partie, aussi, d'une catégorie qui fait partie des catégories que je fréquente et que je connais techniquement et pour lesquelles je pourrais appliquer des protocoles

techniques reconnus. Mais ces protocoles ne pourront être utiles, que si lui, est lui, à lui. Il y a d'abord quelque chose d'autre à trouver et à appliquer. Avant.

L'analogie transposable est celle-là. Elle est, une qui se place plus loin, dans la technique qui permet le décryptage et la compréhension. Elle est une qui s'individualise dans la rencontre. Elle est celle qui s'apprend et se transmet, dans l'élucidation, même approximative, (mais souvent cela suffit à ce que le patient bouge), du pourquoi de ces mouvements arrêtés. L'analogie transposable, est bien cette technique qui permet d'envisager et de s'approcher près de ce mécanisme qui a progressivement empêché le vivant, posant ainsi cette question première de l'arrêt, de la lourdeur empêtrée de l'envie du mouvement, du dessèchement du désir de se sentir, de se percevoir, et d'être en vie avec son corps. Pour nous, soignant, c'est la question initiale. Et pour chercher à la résoudre, il faut présenter une approche dans une technicité qui tire ressource de l'objectivité technique mais aussi, de la compréhension de ce qui anime les vivants et ce vivant en particulier. Et pour qu'il se laisse approcher, il faut d'abord partager et accueillir, comme dans une forme qui reçoit et contient, (dirais-je une Gestalt ?), associant et une clôture visible, qui est celle des murs de mon cabinet, et celle non visible de l'espace en moi ; il faut aussi une façon de laisser se voir, par des tonalités auxquelles mon corps répond, et d'y montrer des différences dans les ressentis des perceptions qui s'étaient coagulées, et enfin, une proximité dans des sensations qui restent séparées. La technique, ici, qui est de voir, savoir, faire savoir, de sentir et de faire sentir, permettant ainsi que le chemin s'accepte, nécessite aussi, et c'est primordial, une émotion partagée devant le spectacle de ce qui s'est fait de cet humain.

Remonter et voir, être à nu et être vu, dans une neutralité qui se fait douce, peut l'aider à retrouver l'appel à sa fonction de mobilisation. Devant la vie, face à moi, vivant.

Connaître la technique de rapprochement et de proximité à la douleur, aussi, permet l'inventivité de *chemins* à parcourir pour nous rapprocher du patient qui nous fait face. Il nous faut donc être et faire, être homme qui écoute et être soignant qui continue de faire. Parvenir ainsi à entendre ce qui s'agite au loin de lui, comme paralysé de sa solitude, tenir compte de son ambiguïté essentielle, autant due à sa lassitude qu'à sa possible structure mentale, voguant du crier de la liberté chérie, à l'habitude sécurisée de l'enfermement, exprimer de notre corps, dans une douleur retenue que l'on voit « sa prison », est une *prise* de position qu'il faut

apprendre à exprimer sans choquer. Car tout homme partage avec l'autre, la possibilité qu'il a, lui aussi, d'être un jour emprisonné, et tout homme emprisonné, pourrait devenir ce que cet homme est devenu. Cette analogie « technique » transposable, de l'un à l'autre, c'est bien celle qui prend d'abord en compte, celle qui structure les élans de vie, dès leurs essences.

Canguilhem ¹⁷⁸ décrit d'une phrase simple, un monde en potentialité et en apparaître, qui pourrait aussi être une des définitions de l'acte de la consultation ou du soin :

« L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. »

Les échos de lui en mon corps

Et s'éclaire ici, ainsi pour moi, tout ce que j'ai développé avant de le savoir, de mon engagement corporel comme mode de lecture, et mode de lien à l'autre. C'est la première des choses que je lui propose, la première chose qui lui fait de la place, celle qui peut lui permettre de vivre ce que son corps exprime. C'est un corps que je lui prête, le mien, comme un corps par procuration, mais en y imposant, au contraire de ce qu'il vit avec le sien, la liberté de l'expression *de mes échos de lui*. C'est ce que mon transfert fait comme bruit de fond qu'il finit la plupart du temps d'entendre. Les mots sont fléchés, vaguement, indiquent des semblants de sens, au service du sens premier, qui est la liberté de se mouvoir et que j'essaie ainsi de lui proposer. Ainsi, je fais comme de nos *corps*, un « en-corps », comme Simondon peut décrire « le milieu associé », de ce qui nous réunit techniquement, et dans la pratique de notre action.

¹⁷⁸. Canguilhem G., *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1993, p. 13.

Un infini qui se répète

Le corps victime d'une affection chronique, chez ces patients particuliers, est souvent un corps en voie d'oubli, un corps qui ne se présente plus à la conscience de celui qui le vit. Avec une inversion progressive qui en fait un corps fautif, essentiellement en lien d'un sentiment de culpabilité, qui concerne la propre vie du patient, ou peut-être plus précisément, l'absence de ce qu'il considère être une vraie vie. D'opération espérée, en opération de vie ratée, l'individu perd le sens de l'action qui fait le schème de toute vie. Il y a naturellement, et on le comprend, une différence d'univers, de subjectivité, et de sens d'un chemin intérieur, entre *l'agir* et le *faire*.

L'homme, citoyen de lui-même, est un intermédiaire agissant, entre ce qu'il ne connaît pas de lui, ou qu'il connaît peu, et ce qui s'exprime de lui comme lui, par la présence conjuguée du hasard et l'injonction de l'appel, mais aussi, et au quotidien de toute rencontre en ce qui constitue son habitacle nomadisé. Tout ce qui est de la rencontre est de ce qui est de la délivrance d'une information, c'est-à-dire d'un sens, qui exprime ou une immédiateté à agir qui s'impose ou se retient, ou le réveil hors de sa quiescence, d'un quelque chose de nous qui soudain se présente. Cet inter-agir se fait ainsi de l'objet-sujet agissant au sujet-objet agi. Les interactions sujet-objet sont donc dans une permanence alternée de positions propres à la révélation de chacun dans l'action. Ces *façons d'être*, à plusieurs et à soi constituent une matrice qui est de nous, et à laquelle nous nous identifions. Elle est de notre marque et de notre essence, elle est de ce qui est, avant que de nous connaître et d'être reconnu dans le monde des hommes.

Elle est de notre champ ultime, elle est de notre soif de liberté inextinguible. Car de ce champ dans l'obscurité du visible, les autres ne voient rien, occupés qu'ils sont eux-mêmes de leur champ dans l'obscurité de leur visible. Nous passons, ainsi, entourés d'histoires *in finies*, c'est-à-dire non finies. In-finies, car se poursuivant non finies, et se répétant, encore, encore. Comme en un, *un*, pour toujours, un-mesurable.

Nous passons ainsi notre vie, dans un infini qui se répète. Nous expérimentons ainsi chaque jour, et de mille façons différentes dont chacune nous appartient, c'est-à-dire comporte en elle, et à chaque fois, un brin de la trace de notre intime. C'est celle qui nous est réservée, celle que l'on ne s'est pas choisie consciemment, celle qui surgit, demeure, disparaît et revient, et qui est une main courante d'un nous-même de nous.

Ce que je décris là au fil de mes paroles, résultat de mon travail de réflexion, résultat de mes lectures, est aussi et avant tout ce que je parviens à lire aujourd'hui, de la plaque sensible que j'ai montrée, vécue, expérimentée, conservée et lue, de mon interface aux patients. Et j'en reviens ici, peut-être est-ce pour pouvoir en finir, à cette catégorie de patients qui ne peuvent entendre ou agir ; d'ailleurs, pour certains dans le « oui docteur » qu'ils me servent à tout va, je réalise en l'instant que le mot qui leur revient le plus souvent à la bouche, c'est bien le mot « faire », qu'ils mettent à toutes les sauces de leur future et bien hypothétique mise en pratique. Ils promettent, mais ils n'y sont pas, ils promettent, sans leurs mains, leurs empreintes, leurs traces, leur corps. Seule leur tête promet.

Et si la sècheresse les a gagnés, c'est que l'altérité les a désertés.

Cette altérité que nous vivons au jour le jour de nous-même, même dans ce contrôle aléatoire auquel nous aspirons. L'autre de nous est en nous, l'autre c'est nous, l'autre a sa logique, l'autre a ses besoins, l'autre a besoin de poursuivre le cours de sa vie, pendant que l'individu de nous se poursuit dans la sienne. Tout ceci se rejoue dans l'instantané répété de notre vie, dans les choix que nous faisons, préférant parfois, et d'une façon qui nous surprend, la spontanéité non sensée d'une envie à celle d'une action qui conserverait intacte, la pérennité de notre raison établie.

Ces instants de vie, souvent à peine perçus, et s'inscrivant dans le continuum de notre activité fixée dans le quotidien des vies, sont un champ libre de vie de l'homme que nous sommes, dans une forme de nudité intègre de qui nous sommes, et de ce que nous sommes.

Ils sont des instants dans la durée. Eux aussi, nous les répétons. Notre durée est de notre vie d'homme parmi les hommes dans l'attente de notre finitude oubliée. Nos instants, eux, peuvent être de cet infini touché et vérifié. C'est la part d'in-

connu qui soudain se surgit à la lumière de nous. Et si j'écris « se » surgit, c'est qu'il se construit en même temps qu'il nous révèle, dans un endroit de nous que nous ne savions plus. Il nous fait autre, comme dans une vie différente et libérée. Aussi, être homme, c'est toujours avoir un pied ailleurs, dans un autre, avec une porte toujours ouverte à l'expression d'un devenir. Notre espace de liberté au quotidien, dans l'impromptu de la rencontre, et dans l'impromptu de ce qui va se manifester de nous, s'exprime ici dans le protocole non prévu d'un inter agir créatif. Nous créons un espace de nous, un espace mouvant, nouveau, ou un même, où nous déambulons autrement : ne serait-ce qu'un lancer de pas, qui fait ou vécu de façon différente, nous suffit à écrire une autre histoire, qui nous re-présente, nouveau, différent, autrement. Chacun de nos détails est un tout qui contient de nous un mouvement de nous, qui est l'image d'un tout de nous. Car ce que nous pensons, a été d'abord vu et condensé, puis revécu par nos sens.

Ainsi chaque être dans le mouvement fait toujours deux choses : la chose du mouvement et la vie de lui faisant la chose. Comme si en permanence il se regardait être, il jouissait infra-consciemment de ses mille postures, élans, hésitations, efforts différents. Toute cette vie est la vie d'un espace libre, celle où nous nous enrichissons de nous en même temps que nous vivons et que nous nous regardons vivre, passant ainsi d'un moment et de sa temporalité, à un mouvement et son espace. Ces couples incessants que nous formons avec le monde, entre le faire et l'agir, le mouvement et l'être, sont des couples *relationnels*, où le but autre que le faire est la réalisation d'une forme d'être qui nous exprime et nous complète. Car de chaque choix que nous faisons entre ces différentes alternatives du faire ou de l'agir, nous exprimons de nous une tonalité de nous, que nous voyons, qui nous rassure de sa pérennité, nous délivrant alors le message épanouissant de *la joie* de nous-mêmes. Par cette rencontre médiée par l'objet, le but est alors celui de notre intentionnalité. Nous pouvons faire avec qui on est, nous pouvons faire avec ce que nous avons appris des autres, nous sommes hommes. La vie est donc pour nous, un essai permanent et répété de la confirmation de nos possibilités de re-création de nous-mêmes¹⁷⁹. Chaque objet,

¹⁷⁹ . Il me semble qu'il ne s'agit pas là, exactement, de ce que l'on appelle « néoténie », que B. Steigler considère comme « l'inachèvement de l'homme ». En effet, il n'est pas ici question dans mon texte, d'inachèvement d'humanité, ni de son perfectionnement rousseauiste. Par contre, quelque part la figure de l'indéterminé, du non terminé, du non-statufié, de ce que l'organisation sociétale nous a fait accroître comme la marque de l'enfant non adulte, nous semble représenter en tout instant et dans la réalité, la potentialité à vraiment être dans une vie qui se rencontre de mille

chaque rencontre, nous sert à cela, dans l'aller et le retour infra-conscient et quasi instantané de nous voyant et nous vus, ce qui entraîne me semble-t-il aussi, un rapport prégnant à cette intériorité. Car lorsque je vois, et que j'enregistre un court instant après que je suis vu moi-même, *le transposable*¹⁸⁰, et j'y reviens me mène analogiquement à ce que je vois de moi-même, (que je ne vois pas), en le sentant, comme vu de l'intérieur de moi, et de ce que je ne vois pas mais que je sens, de l'autre comme vu de l'intérieur de lui, et ainsi est-ce pour l'autre, vu, voyant l'extérieur de lui, voyant et vu de l'intérieur de lui. En somme, et en vrai comme pour que la scène soit complète, il y a aussi, comme peut-être dans un toujours, la présence du troisième, du témoin, qui contient et regarde.

Une vie sans témoin

Ainsi, et j'y ai fait quelques fois allusion, nous nous retrouvons dans ce cabinet de consultation, lui et moi, composés d'un *plusieurs*. Et lorsque je le vois, *défait*, ou paraissant sans s'appartenant, comme avec un vide de continuité en lui, qui est souvent accompagné de mots dits, dans une tension de contrôle, et souvent peu incarnés, je ressens immédiatement l'absence ou *la séquestration* de son monde, là, présent à lui. C'est un homme qui n'arrive plus à jouer, c'est-à-dire à vivre les processus de création quotidienne accompagnant ses gestes de tous les jours. Il est atone de lui, silencieux de son mouvement. Les mouvements de sa vie se passent ainsi, sans témoin. Il ne se réjouit plus, et ainsi se trouve, dans une vie sans sens, car toujours dépassant ses capacités d'adaptation préventive, et dans une vie heurtée au quotidien, et qui se survit par miracle, et où tout peut donc l'atteindre et le déstructurer *dramatiquement*.

C'est ce qu'il vit, c'est ce qui s'est inséré dans son fonctionnement au quotidien. Cette vie, sans un autre que soi dans l'immédiateté préhensible de la vie, cette vie, sans un autre, *soi et non soi*, là, il ne peut plus croire que c'est la vie, mais c'est la sienne, et au-delà de la douleur et de la lutte, la honte apparaît. Il ne pourrait peut-être pas comprendre ce que j'écris, mais il *comprend*, toujours et sans le savoir ce

manières différentes, aussi bien vers l'extérieur que vers un intérieur en attente de nous-mêmes. Naturellement, ce va et ce viens essentiel, est mouvement de désir, et désir de mouvement.

¹⁸⁰. Je retrouve dans les lignes précédentes comme une illustration du trans-individuel dans la genèse de l'individu.

qui lui arrive. C'est un drame de la séparation, de lui libre d'être ce qu'il est quand il est, individu et sujet, et plus que cela, c'est le drame de la perte de la potentialité dans la rencontre. Car de cette potentialité, latente, permanente, univoque, nous en faisons notre chose, une chose, qui est être de nous-mêmes.

Nous sommes au service, et nous sommes *asservis* à un processus permanent de résurgence créative, et ainsi, je le dirais comme cela, de résurgences d'actes de naissance. Chaque homme, chaque femme que je rencontre, *essaye*, au quotidien de sa vie, de fonctionner, c'est-à-dire, de ne pas seulement vivre dans le faire, mais aussi d'être dans le faire qui fait ce qui est. C'est cet espace, là, mouvement qui accompagne et transfigure le mouvement, que j'appelle l'espace d'une *première* liberté, qui exprime d'elle tout de ce qu'est l'humain *vécu* par l'humain qu'il est. Cette liberté est celle d'une auto-transformation continue par la rencontre du monde, et des mondes distincts qui font partie aussi du monde.

Chacun de ces patients, atteints en un ultime, est un patient asséché et arrêté en lui, courant à perte d'haleine, sans pouvoir se nourrir autrement que par l'oralité.

Il est exsangue d'un regard sur lui qui le nourrit et de la différence et de la similitude tranquille des différences. Il est seul, je l'ai écrit, sans même avoir en lui, et autour de lui, le monde et la protection que peuvent apporter la solitude. Il est seul, ni dans le fini des autres humains, ni dans l'essai de l'infini. Cette liberté, essence du souffle, lui manque, car sans elle, *aucune histoire*, ne peut se construire. La vie ressemble à une damnation tranquille, et à une exclusion du royaume des nantis, qui est celui de chaque humain qui peut s'aimer en se racontant, et ce, quelque-soit la vie avec lui qui le traverse.

Ne pas pouvoir se raconter est malédiction, ne pas se voir un goulag. L'homme ainsi, est atteint dans son processus créatif, que ce soit par un poids social collectif qui l'a épuisé, ou par l'imposition intérieure névrotique qui devient une barrière aveuglante et déformante de l'accès à lui, tel que lui seul se fréquente et se vit. Il ne vit plus ou plutôt ne se vit plus avec lui, ne s'émerge plus, ne devient plus. Il est, se répète sans être et s'appauvrit progressivement de lui. Il n'y a plus de zone de réserve, il n'y a plus de tampon, il n'y a presque plus de peau, il n'y a que les tendons et une chair racornie et épaissie de la pratique résignée et exclusive de l'effort fait pour se maintenir.

Le pari d'une présence éveillée

Je décris ici ce que je vois, et ce de façon grossissante, le nez et l'œil rivé sur le champ labouré et encombré de mines douloureuses, et sur ce chemin qui peut mener à ce dernier bout d'eux. C'est ce que je vis d'eux, circulant autour comme dans une tentative de les entourer d'une maille de reconnaissance. Et je fais le pari, si régulièrement gagné, que ce dernier bout d'eux est là, bien là, enfoui, recouvert de défenses accumulées et disparates, voire ridicules, mais dont j'en comprends aussi la noblesse éthique, car le sens profond, immanent, inconnu souvent d'eux et d'une sagesse instinctive, est la protection de l'être qui reste d'eux. Quelque chose de lui se met au loin du plus loin, quand un dernier écroulement lui fait craindre l'inéluctabilité probable de la chute. Il met le plus précieux de lui, hors de toute portée, et peut-être surtout de la sienne, dont il a maintes fois constaté, finalement désolé, l'impuissance, dans la maladresse et la faiblesse à savoir se protéger. Il abandonne, et devient cet homme qui continue à exister parmi les hommes, un homme sans durée, car homme sans liens perçus ou représentés avec son corps. Cet homme porte son corps sans étreinte ni passion. Il ne profite pas de l'avoir, il ne profite pas qu'il lui permette d'être. Il porte son corps, comme s'il n'était pas de lui. Il semble, même parfois en consultation, comme n'étant presque pas concerné de son habitat. Il vit sans cette première et intangible relation, ce qui le mène progressivement à ce que je ressens comme une forme *d'acédie*, qui je le rappelle, était en premier la sécheresse de l'âme qui étreignait les hommes de Dieu, qui s'en étaient séparés.

Cette *acédie* moderne, que Cioran ¹⁸¹ décrivait comme n'étant plus « la solitude claustrale- bien que chacun de nous porte un cloître dans son âme- mais le vide et l'effroi face à un Dieu débile et déserté », la pratique de mes patients, et je l'ai déjà évoqué, se complète de ce que Roland Barthes¹⁸² en a écrit, comme

¹⁸¹. Cioran E., *Des larmes et des saints*, Paris, Le livre de poche, 1990, p. 59.

¹⁸². Barthes R., *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Claude Coste éd., Éric Marty dir., Seuil/IMEC, 2002.

« le deuil non de l'image, mais le deuil de l'imaginaire. L'acédie est le deuil de l'investissement lui-même, non de la chose investie. »

Ces hommes et ces femmes, que j'aime *aussi* par leur douleur, atteignent en moi un point que je connais et reconnais. Je les rencontre, me semble-t-il à l'orée de leur frayeur d'humain. Je n'ai pas peur de leurs peurs, et bien qu'extrêmement attentif à la complexité dangereuse de leur bazar intérieur, fait de choses mal définies, aussi, et comme de pierres, qui ici ou là, portent encore comme une irradiation préalable, je m'avance d'un pied presque nu, dans le silence d'un sourire d'accueil. Et dans cette approche d'eux, sur ce mode tranquille que me donne cette certitude en mes yeux infinie de l'accueil de ce moment, se vit, ici soudainement aussi, sous mes yeux de médecin, un moment d'affolement.

Et le premier pari que je fais, est toujours celui de la trace, présente, bien que cachée, enfouie et non conscientisée, de lui-même, *en lui*. Et lorsque je parviens par ce langage que j'emploie, comme étiré dans l'espace de ses mois, que quelques anciennes couleurs réapparaissent sur son moi passé devenu gris dans lequel il s'était inséré, alors, pour lui, déjà, cette première diversité revécue entraîne une première joie, et ce même au passage d'une émotion ou des larmes, (car dans ce cas, pleurer pour soi, pour sa douleur, sur son oubli, *est* joie). Et tous ces premiers mouvements, que j'ai eus ou que j'ai frôlés – (oui, on peut frôler un mouvement, c'est comme si on partait sans encore bouger d'une dernière retenue), oui de tout cela que j'exprime d'une écriture enfiévrée, je peux dire qu'à ce moment, mon premier mouvement global a atteint de sa trajectoire le but que je me suis senti devoir accomplir, en premier lieu, et c'est celui, en fin, de remplir de sa présence, mon cabinet de consultation.

Moment de crise, moment de choix

L'autre, là et en lui, a enfin compris que je viens *le chercher*. Et c'est exactement là que je m'arrête, tout près et derrière sa porte, quand l'affolement le prend. La peur et la tentation, le courage que lui donne la trompète du cavalier qui s'aventure à le secourir, et la crainte de se laisser aller, la peur de ne plus être assez sur ses

gardes, la peur d'abandonner ce qu'il a cru si longtemps protéger dans une prison à double sens. Il s'affole aussi, et peut-être surtout, car il a compris, *qu'il est piégé*. Par son envie de vie, par son envie d'une vie qui lui appartient parce que soudain, à nouveau vu, il la sent à sa portée. Il va devoir sortir, et il ne pourra pas empêcher sa parole.

Et je lui exprime, par mon arrêt, en moi-même suspendu, qu'il prenne *son temps*, qu'il en reprenne possession, et que, s'il n'est pas prêt, ce n'est pas grave, *je repasserai*. Mais il sait, ému que je lui en parle, qu'il n'a pas vraiment le choix, qu'il ne peut se poursuivre ainsi. Vivre en un endroit sans choix, ne peut être un endroit de vie. Et c'est là, où il est, et c'est là que je l'ai trouvé et que je l'ai reconnu. Certains, mais c'est rare, se refusent, ne peuvent ou ne veulent pas essayer un mouvement, un glissement. Peut-être, et cela est présent à mon esprit, que je n'ai pas su, que je n'ai pas pu ; ce n'était pas l'heure, tout du moins pour lui et moi. Ceux-là, je ne les revois généralement pas. Pourtant, parfois certains reviennent, en apparence inchangés, faisant bloc avec une protection qui les étouffe, et là, je me dis, essaye, essaye encore, autrement, encore plus doucement, peut-être que... *l'envie* !

Mais pour beaucoup d'autres, quelque chose peut se jouer, là, dans l'instant. Et lorsque, avec cette femme, ou cet homme, moi, tranquille et pas loin de leur porte intérieure, je laisse le choix, lorsqu'il sent que c'est vrai par ce que j'exprime, que c'est vrai qu'il a le choix, le simple fait d'avoir le choix, me semble-t-il, le connecte très vite, en un dernier voile déchiré, à l'idée de vivre, de faire, d'agir et d'être. Il se souvient alors, malgré tous ses mètres cubes de béton derrière lesquels il s'est enfermé, oui, immédiatement, et dans une intolérable, fière, et délicieuse résurgence de vie, que la *vraie vie*, c'est bien cela, sortir, choisir, aller vers, rencontrer, se nouer au monde et le faire en se refaisant. Et il parait, la parole jaillissant de son fond de douleur.

Acte de naissance, après acte de naissance. Ce contact soudain à celui-là de lui, est d'une puissance qui le submerge et le fait jaillir de lui. Il est enfin là, épuisé, pleure et s'assoit, enfin et pour la première fois depuis longtemps, pour se reposer.

Il n'y a rien dans cette pratique si difficile à transmettre, qui ne soit d'une imposition, d'un ordre ou d'une prise de pouvoir. Il y a la constitution d'un regard, qui passe des mots aux mains, du toucher au corps, et qui suit des trajets

énergétiques en attente et en proposition d'expansion. Et la proposition d'une ouverture.

L'homme choisit la vie, à chaque naissance. Et c'est ce qui choisit sa vie en lui qui est le sens, et ce qu'il fait de sa vie qui lui donne un sens. Il pourra ainsi vivre, si son rétablissement se poursuit, le sens de la vie, qui certes passe par l'idée commune que l'on en a et par celle que l'on projette, mais qui passe au quotidien de notre matrice par des expériences de vie que nous rencontrons, que nous prenons, et qui nous traversent, et qui se vivent *au contact*.

De ma douche, de mes chaussures, de ma marche, de mon frigo, de mon ordinateur, de la poignée de mains que je donne. Tout est vie, car tout contact met en vie quelque chose de nous qui s'accomplit, parallèlement et dans le même temps de ce que nous croyons et nous voulons faire. C'est là, où le très vieil enfant de nous, nous donne à boire, nous protège en nous ressourçant, et ainsi poursuit sa vie en lui, par une rencontre qui lui fait sens. Et de toutes ces rencontres de tous ces attouchements, nous sentons et ressentons une micro-onde émotive, à peine visible sur le tracé, mais qui en elle contient le souvenir de nous.

D'un de nous, d'un nous *désirant*, appelé vers ce qu'il voit en lui, et en un réel ou un imaginé, c'est me semble-t-il presque pareil, auquel il appartient, qu'il voit et où il est vu.

Je décris ici me semble-t-il un système, qui est *un système* qui se crée en se vivant et dont le but ultime serait la création d'une machinerie de vie qui alimente le système. Ce système, si je l'ai compris, est peut-être ce que Patočka appelle aussi une « phénoménologie asubjective », celle qui prête un sens, une intentionnalité au monde qui nous entoure dans un fonctionnement qui est le système même d'une intentionnalité de rencontre. Comme si, de nous, nous étions *un permanent*, dont le travail permanent et dont la vie serait de trouver sens à l'émergence de sens comme moyen d'une re-création figurée de vie.

Et c'est cette intentionnalité qui se situe soudain des deux côtés du bureau ; l'une qui reste tapie et ne s'y existe plus, et l'autre qui démarre d'une intentionnalité autre, qui est celle du médecin, et celle du sujet que je suis, pour finir par rencontrer en s'auto-crétant, une zone incertaine, d'où je me suis rapproché au plus loin possible en mon intime, en lui y laissant une place en écho, en cet endroit où

plus rien ne se sait de façon certaine, en cet endroit où l'information n'est qu'un souffle fait d'eau et de terre, en une vie qui garde sa liberté. À ce moment mon intentionnalité est la rencontre, et la rencontre me met, aussi, moi, dans une possibilité d'être. Au fil de cet écrit, j'ai tenté d'exprimer les va et viens de l'homme dans la charge qu'il a de lui-même, charge qui échappe à la compréhension complète de sa subjectivité. L'homme a besoin d'exister *avec* ce qu'il fait, et les objets techniques qu'il rencontre comme la nature ou les humains, servent de relais à des processus permanents d'auto-recréation. C'est de cela que porte le mot liberté, et c'est de cette pratique infinie dans ce recommencement qui transforme, qui permet aux hommes de pouvoir en eux, rester vivants.

Des mondes, et des vivants

Ainsi vous et moi, nous recommençons, et nous recommençons car nous ne sommes jamais finis. À l'infini du temps, nous recommençons.

Car ce que je suis est ce qui est, et que je perçois comme remplissant originellement le monde de mon corps. Chaque rencontre, chaque contact, est une danse de plus, comme en un instant éphémère et flamboyant qui poursuit une vieille et définitive histoire d'amour. Le soin c'est cette rencontre entre ces deux aimants, dans un équilibre de force constant luttant et parfait dans leurs forces qui se succèdent et se renforcent l'une de l'autre. L'endroit du jeu, se place dans cet instant fondateur de l'appartenance à la rencontre, entre lui naissant d'une mobilité intérieure réapparue, et moi, naissant par la joie de ma rencontre enfin de son mouvement. Ainsi, et à deux nous rejoignons et partageons l'espace des hommes, après cette plongée dans l'intime de son absence. Ceux-ci mêmes dont le moi, reconvoque sans cesse le jeu de la naissance, par une répétition d'actions quotidiennes qui permet cet engendrement fondateur qu'est l'autre de soi, vrai, et sans preuve autrement nécessaire dans sa présence, que le ressenti de lui en nous-même. Dans cet extraordinaire du quotidien d'où surgit le naître, comme dans un assemblage qui permet et l'ensemencement et sa venue en présence. Les choses de notre autre réalité se passent si vite que nous ne les voyons pas, sont si nombreuses que nous ne pouvons les compter. Elles nous portent et sont celles qu'en premier le monde perçoit, et ce sont dans ces milli instants où l'autre les

reçoit, que nous en prenons acte en un froissement de conscience et que nous les rangeons en les conservant. Rester vivant, est ainsi, un renouvellement permanent de la fraîcheur de la vie qui préserve, conserve et accomplit un stock déjà là, depuis l'avant-nous, l'avant individu, sujet objectivé. Nous vivons de cette détermination à recommencer en commençant à nouveau par être en commençant. À chaque sortie sa naissance, à chaque naissance la confirmation de la présence en soi d'un soi.

C'est de cette *autre* solidarité des ébranlés dont nous faisons partie, car chaque évènement de lien possible entre le moi de tous les jours et le moi de toujours se fait tout d'abord par le sursaut d'une forme *aussi* d'ébranlement, qui, toujours précède le mouvement, dont l'agir se confond avec le *moi*¹⁸³. J'appellerais ainsi ce protocole, une « énergie asubjective », dépassant le moi sujet, opérant dans le cadre défini par des éléments extérieurs favorables, car il y faut *toujours* un cadre, exprimant ainsi, et dans cette ambiance, un *passage à l'acte* d'une émergence de soi. Ce moment se vit à l'infini de nous -mêmes, se répétant sans faillir, au but d'un nous-même, dans une intentionnalité toujours choisie quand elle se présente à nous. Car et comme l'écrit Patočka¹⁸⁴, « le monde de la vie est le seul premier et originaire de l'oubli de soi et de l'être ». Et peut nous être ainsi donné, et ici et en chaque fois, un retour du souvenir.

D'une transcendance traversée de soi. D'une complétude ressentie, de ce passage entre le noir de l'ombre et le blanc de la lumière, dans cet aller et retour entre la charge de la vie, finie, et cette impression de vie infinie. Ces passages, entre nous et nous-mêmes, comportent, forcément, le franchissement d'une ligne, et celui d'une limite. Et ce qui en fait une saveur infinie, en est bien ce sentiment que nous pouvons en avoir d'une appartenance qui est double, détaché de ce monde et gardant son attachement, avec la faculté de sentir et ressentir en

¹⁸³. Ces mots, qui s'associent de plusieurs systèmes reliés de réflexion, prennent aussi appui sur le concept de *la solidarité* -ou dirais-je aussi, la solitude partagée- *des ébranlés*, que Patočka a conceptualisé. Il parlait ici, de la perte de sens historique composant l'identité sociale comme en un creuset, endroit de solidarité et de réunion, et de l'ébranlement dû à la perte d'une identité commune, et aussi dans son contexte, des valeurs de la chrétienté, comme ce qui faisait alors sens dans la permanence d'un fonctionnement social. Cet ébranlement se fait également, et de façon dirais-je primitive, par l'ébranlement qui est conscience de notre finitude. Cette solidarité des ébranlés nous la vivons encore aujourd'hui et pour certains, dans la constitution des ensembles des éprouvés de l'organisation économique de nos sociétés. Elle est solidarité et elle est épreuve et ébranlement, et pour l'homme que je rencontre peut-être aussi une raison de plus, de la perte de la possibilité de la poursuite de ce que j'appellerai son « un auto ébranlement », qui est, le premier, et le fondateur de nos naissances au quotidien de nos rencontres.

¹⁸⁴. Patočka J., *Papiers Phénoménologiques*, Grenoble, Jérôme Million, 1995, p. 230.

différents endroits de nous et de ce corps, dans cette chair qui sait et contient tout de nous et des souffrances que nous subissons. Dans l'expérience de la guerre et l'extrême de la souffrance, qui nous ramène à notre chair, Husserl¹⁸⁵ écrit :

« Ma *chair*, c'est cette chose donnée sur un mode original [...]. Chaque autre chose de ma sphère originale est là pour moi, de telle sorte que je possède son substrat original, mais *via* ma chair et son originalité ».

Mais les souffrances de ces êtres à la guerre, et aussi, les souffrances des êtres à la maladie, sont des souffrances qui même jusqu'à l'extrême, sont comprises dans un espace réflexif qui peut les confiner, et les contenir de l'essai de la raison, et quelques fois même l'indicible, contient aussi en lui, une possibilité de transcendance. Les souffrances dont j'ai parlé, sont de celles que l'on ne voit pas, et qui se passent en un espace qui se vit sans guerre, ni maladie, ni épidémie, ni drame, et qui peuvent mener alors, et à un chemin d'oubli conscient de l'état de guerre intérieure, et à l'inconscience presque complète de l'état de vie.

¹⁸⁵ . Husserl E., *Sur l'intersubjectivité*, Paris, PUF, coll. Epiméthée, 2001, pp. 246-247.

3. La question de l'infini

Que dire de cet infini dont je parle, sinon qu'il est infini de la possibilité de l'esprit à le contenir et à le connaître, et il est potentialité, il est naissances. Il est donc avant tout un infini de l'aventure de notre corps dans son ressenti, et c'est celui-ci qui génère une improbabilité du pensé à pouvoir se dire fini. Il est advenir, il est un, qui, réapparu, permet un infini de la pensée. Car pour l'homme, l'infini est de ce qu'il ne peut ni compter, ni peut prévoir précisément. Une potentialité d'être me semble par *définition*, un infini. Aussi, nous essayons à tout instant à *coté* de notre vie d'individu, d'être dans notre vie d'homme, c'est-à-dire dans celle qui est d'une potentialité, effectuée par une énergie. Il s'agit là, me semble-t-il, de la plus transversale des qualités qui font le tronc commun des hommes. Nous nous essayons. Et en ce sens nous rendons l'infini, dans ce qu'il a de non déterminé, de non achevé, et d'imparfait, à nouveau à la notion *d'apeiron*. S'élevant du fond, illimitée et indéterminée, donc, toujours dans le possible d'un advenir, elle mène et est menée de notre désir, qui est, *toujours*, de recommencer pour voir. Ainsi en cet *apeiron* sans formes et de toutes les formes se contient aussi, d'elle-même et en elle, une possibilité de mise en gestation. Dans un monde sans Dieu, l'homme subit l'état de sa finitude. Dans un monde avec l'infini divin, *confert* Descartes, l'homme est rassuré dans sa finitude, de l'étendue infinie du monde que seul Dieu, infini lui-même peut connaître. De notre infini, Descartes en a tiré le sens d'une complétude opposée au fini, que, seul Dieu, est à même de pouvoir être. Ainsi, les hommes eux, sont privés de tout ; mais ils ont toujours, *en eux*, ce qu'ils cachent d'eux et conservent, et qui provient d'un au-delà d'eux. J'ai largement employé jusque-là, le mot « infini », dans le sens d'un « non fini », sentiment d'homme que vit l'homme quand il se rencontre.

Descartes, lui, écrit dans sa Lettre à Clerselier, datée du 23 Avril 1649, ceci :

« Je ne me sers jamais du mot d'infini pour signifier seulement n'avoir point de fin, ce qui est négatif et à quoi j'ai appliqué le mot d'indéfini, mais pour signifier une chose réelle, qui est incomparablement plus grande que toutes celles qui ont une fin. »

Aristote, dans la *Physique* (III, 5), soutient l'idée que l'infini n'existe que sur le mode de la puissance, et n'est toujours qu'une *qualité des choses*. Lorsqu'il dit cela, il dit que certaines de nos choses ou des choses existantes peuvent s'accroître à l'infini, même si aujourd'hui elles paraissent petites et finies.

Du non fini à l'infini

C'est aussi de cela dont j'ai parlé, de cette capacité *infinie de l'homme*, car infiniment répétée et rejouée, de refuser le statut imposé de sa forme finie. Car de son corps, et de ses sens, il rencontre et peut créer au quotidien un infini de perceptions.

Ainsi, nous combattons, tous et tous les jours, dans une résistance qui est peut-être ontologique, et qui tout du moins ne me semble pas névrotique, à exister non pas à être infini, mais à être dans le désir infini de notre être fini. Le cours de certaines consultations, par les déplacements et les proximités d'intimes qu'il peut induire, peut entraîner pour ces patients comme un *revirement*¹⁸⁶ du sens du moment de vie dans lequel ils s'étaient comme embourbés.

Notre liberté est celle-ci. La liberté de Dieu, n'a pas de valeur pour les hommes. Elle est infinie, émise, vécue et décidée par Lui, dans la puissance sans fin qui est celle de son État. Dieu ne travaille plus, et que je sache, ne recommence pas et ne répète pas.

Seul l'homme s'échine, seul l'homme se crée après avoir été créé. Seul l'homme

¹⁸⁶. Ce mot s'emprunte à Patočka, qui écrit que par le revirement « la vie s'est conquise comme existence », *Le monde naturel et le mouvement de l'existence humaine*, Trad. Erica Abrams, Dordrecht-Boston-London, Kluwer, « Phaenomenologica », 1998, p.11,12.

marche et va de l'avant, à l'infini de ses pas. En plus, l'homme qui est courage et faiblesse, porte, car il est encombré. Il est encombré de la figure de l'Autre, il s'arrête pour le secourir, et il le porte en lui, même en l'évitant. Dieu, lui est un concept, et, également, un concept d'altérité. L'homme, lui, quand il le peut, est altérité de contact et de proximité. Il fait, peu, ou plus, pour celui à qui il ressemble, sans attendre. Il agit, et il peut prier Dieu. Qui n'est, à ce que je sache, qu'avec Lui-Même. Et lorsque nous prions, lorsque nous lui demandons de l'aide à genoux, avant tout, et pour pouvoir espérer l'obtenir, nous commençons par lui demander qu'Il nous pardonne, comme si avant de donner, Dieu devait pouvoir d'abord pardonner. Nous, chez les hommes, nous aidons, nous portons nous soignons, sans avoir à pardonner. Nous aimons, car nous avons dus être aimés, pour parvenir à vivre. Et nous ne pouvons l'oublier. Mais j'y pense ici, le Dieu de Pascal se connaît par le cœur et non par la raison. Je me demande alors, si c'est Dieu le coupable ou si ce sont les hommes qui évoquent le pardon de Dieu, peut-être comme le décrivait Derrida, comme « relevant d'une folie de l'impossible ».

Je n'ai pas les réponses.

Nous sommes certes petits, mais nous sommes là, dans l'instant qui peut être important et qui est celui de la rencontre qui peut nous créer et créer un chemin qui permet de créer.

Dieu, lui, est dans la durée, et ne vit pas d'instantanés partagés dans la vie des hommes, hormis peut-être celui d'un homme, qui L'aurait rencontré, il y a longtemps et avec qui Il aurait partagé un instant, là-bas, dans le désert.

Et si je n'entre pas beaucoup plus profondément ici sur la conception cartésienne de l'être à tout supérieur, seul détenteur d'un infini réel, je reviendrais encore sur ma conception de l'essai infini de l'homme à lui-même, comme seule et intangible preuve de son statut d'homme libre, c'est-à-dire, en somme, peut-être, qu'en apparence seulement, déterminé. La seule détermination, d'un homme sans maladie, c'est-à-dire aussi, la seule volonté que nous subissons et portons, c'est celle de notre essai d'être *plus loin* en avant de nous. Mais entre l'être qui voit et l'être qui se voit, ce qui lui permet le sentiment d'exister, il faut bien que l'un de ces deux, *ou un autre*, soit aussi en arrière, pour pouvoir se voir, à deux, avancer.

Un infini perceptif

Nous faisons chaque jour une part à accomplir de nous, et cette part est une part non-finie de nous. Mais en même temps, cette part in-finie, chaque jour nous la complétons de 1000 actes de présence à nous. Elle est in-finie, et telle est son but, car de cet in-fini naît le mouvement et l'intentionnalité. Nous ne sommes pas rémanents, mais durant le temps de notre vie, nous sommes entêtés à exister. Quant à Descartes¹⁸⁷, il va naturellement plus loin dans sa réflexion dans la phrase qui suit et qui met en doute ce que je viens d'écrire :

« Et je ne me dois pas imaginer que je ne conçois pas l'infini par une véritable idée, mais seulement par la négation de ce qui est fini, de même que je comprends le repos et les ténèbres par la négation du mouvement et de la lumière : puisqu'au contraire je vois manifestement qu'il se rencontre plus de réalité dans la substance infinie que dans la substance finie, et partant que j'ai en quelque façon premièrement en moi la notion de l'infini, que du fini, c'est-à-dire de Dieu, que de moi-même. Car comment serait-il possible que je puisse connaître que je doute et que je désire, c'est-à-dire qu'il me manque quelque chose et que je ne suis pas tout parfait, si je n'avais en moi aucune idée d'un être plus parfait que le mien, par la comparaison duquel je connaîtrais les défauts de ma nature ? »

Est-ce donc d'une part de Dieu, que les hommes que j'ai essayé de comprendre, portent en eux, comme habillé des habits de leur propre humanité ? Est-ce vers cet appel d'un infini par moments préhensible par eux, qu'ils se dirigent ou sont tournés ?

Le temps des questions est toujours plus long que le temps des réponses. C'est cela notre projet, vivre et avoir des réponses qui posent des questions, qui nous font oublier la question. C'est ainsi que nous nous recréons en permanence, dans l'oubli et la rémanence de cet oubli, comme une trace qui nous fait re-vivre. Car il est ainsi de chaque rencontre qui crée une question à laquelle nous apportons une réponse qui nous crée. À ces questions de fond, sur les questions de Dieu, je n'ai pas les réponses. Notre liberté est celle-ci, celle de l'essai et du recommencement. Et à vivre ce que nos sens nous apportent grâce à notre corps, tous les jours que nous

¹⁸⁷. Descartes R., *Méditations Métaphysiques*, Méditation troisième. PhiloSophie, [1641], 2010.

vivons.

Mais ce que je crois avoir bien compris d'eux, de ces hommes et ces femmes de rencontre, et ce qui, peut-être, est l'expression d'une face cachée d'un Dieu espiègle, c'est qu'ils sont attirés par l'essai d'une liberté de se trouver et de se sentir plus au complet d'eux, et ainsi dans l'idée ressentie de se rejoindre. Rien ne semble plus beau que cela, rien ne semble au-delà. Et si seul Dieu est infini dans la connaissance de l'infini, pour ce qui est des pas de l'homme, le temps de la perception est aussi un temps qui contient un infini. De cet infini, au quotidien de la variabilité et de l'inattendu de nos perceptions de rencontres, nous vivons, peut-être ainsi que Dieu vit, dans un infini qui ne dure pas, mais se recommence infiniment en l'intérieur de chaque humain. Ainsi de nos premières perceptions s'est créé un monde à explorer indéfiniment, c'est-à-dire, au-delà des limites de nos possibilités et de préhension et d'entendement. Nous sommes une matrice qui sent, ressent, dans un espace qui dépasse les possibilités de notre entendement. Nous sommes toujours, un jour, dépassés par ce qui nous survient. Dans l'infini ressenti de notre contact au monde. Patočka parle de la *Befindlichkeit*, que reprend F. Jacquet¹⁸⁸ dont il nous dit que « la *Befindlichkeit*, est l'affection de « se trouver » au monde qui est un vivre avec le monde ». Et si le mot employé est le mot « affection », c'est qu'il procède de l'émotion¹⁸⁹ et de l'affect dont il me semble probable que les deux font ce d'où procède aussi la survenue du phénomène. F. Jacquet cite ici, ce qui est écrit par Patočka, et qui en ce point de mon récit, semble comme surgir, rassembler et synthétiser avec force et beauté, et ce de quelques lignes, ce que j'ai mis tant de temps à parcourir. Je cite donc Patočka¹⁹⁰ : « Le contact affectif impressionnel avec le monde demeure en deçà du seuil de nos possibilités propres ». Ce qui me semble peut-être quelque part rejoindre, cet *infini des sens*, que j'ai cherché à faire sentir de mon écrit. Il rajoute aussi ceci, cité aussi un plus loin par F. Jacquet : « Il s'agit d'un domaine dans lequel plutôt que de nous mouvoir nous-mêmes en tant qu'être libres, nous sommes *mus*¹⁹¹ ».

¹⁸⁸ . Jacquet F., *Patočka une phénoménologie de la naissance*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p.81.

¹⁸⁹ . Lalande A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, op.cit. p 278 : Éthymologiquement, provient du latin *emovere*, *e*, sortie, et *movere*, mouvement. « Il s'agit nous dit le Lalande, de quelque chose de plus que le mouvement, c'est quelque chose qui fait sortir quelque chose de sa place ou de l'état où elle était auparavant ». Ainsi, et même si cela peut paraître un peu appuyé, et alors même que nous tous nous ne le pensons pas ainsi, je dirais, qu'ouvrir la porte de mon cabinet, ou même celle de mon chez moi, me crée une émotion. Et nous prenons *que* pour de la technique, ce qui est une émotion cachée de l'habitude de la technique, comme si nous nous disions que nous connaissons ce monde ou cette minute de monde que nous allons rencontrer, en en niant cet infime d'un résiduel de l'émotion. Une émotion contenue en un *infra* par l'immédiateté et l'habitude, n'en demeure pas moins une émotion, qui peut être, en soi aussi, phénoménale.

¹⁹⁰ . Patočka J., *Papiers Phénoménologiques*, Grenoble, Jérôme Million, 1995, p. 234

¹⁹¹ . *ibid.*p. 102.

Et puis si je ramène ce monde du quotidien dans la sphère du sensible, ici chaque frôlement fait vivre une histoire, chaque histoire est une histoire qui s'inscrit dans un réel, mais aussi dans un réel de l'imaginaire qui est peut-être la façon qu'a un homme de se poursuivre dans sa vie et dans son autre temps. Ainsi, et si j'en tenais un compte, (*ce que je ne peux pas*), l'histoire que vit alors ce corps, est une histoire infinie, emplie de ses milliards d'histoires qu'il contient, ce qui pour un homme est un chiffre infini ressenti et à ressentir avec son corps, en la prochaine rencontre. Chaque histoire inscrite, et modulée par la perception, est une histoire des sens, est, l'histoire d'un sens de plus, infime et prodigieux, donné à la constitution de notre être. Ainsi, nous bâtissons et créons un sens de nos sens, participant chaque jour à une naissance de plus et différente de nous-mêmes. Mais me dira-t-on, vous confondez, vous nous parlez d'*infini*, peut-être devriez-vous parler plutôt d'*illimité* ? Un esprit qui pense pourrait nous susurrer aussi le mot de *représentation* de l'infini, qui serait alors « illusion ». Comment en juger, qui pour juger, hors du concept ? Dieu, pourrait sans doute en faire la différence dans l'éternité de sa présence. Mais pour nous humains, le temps est celui de notre vie, et une fois disparu, nous ne pourrions pas trancher, de l'infini et de l'illimité. Pourtant, il nous faut bien dire, que pour différencier l'infini de l'illimité, il faudrait mettre en balance, ce qui est comptable et de ce qui ne l'est pas. Et même si les grains de sable, eux-mêmes (!), pouvaient se compter en la Grèce Antique, eux-mêmes n'auraient pu compter des grains de sable qui continueraient lors de leur comptage de se multiplier et d'apparaître. Or, il en est ainsi de nos perceptions, elles ne peuvent être comptées, car elles ne sont jamais stables en nombre, et en se créant et se recréant, elles peuvent être et limitées *et* illimitées *et* infinies. Prenons exemple de l'idée du cercle dans la géométrie de Reimann : il est à la fois limité, *vu* de l'extérieur, il est illimité lors ce que nous sommes en train de parcourir inlassablement le même cercle, et il est infini, si la mort survient en nous au moment même de notre déambulation. Il me semble que notre ligne droite n'est droite que par ce qu'elle est cercle qui nous ramène périodiquement à une présence, une effectuation, et une présentation à nous. Nous laissant, toujours, et quelques fois avec ravissement, sur ce même et différent parcours, qui nous fait même et différent chaque jour. Et en ce temps de vie, et dans la création-recréation de nos sens qui à nous, nous représentent, l'infini est bien ce qui se poursuit, toujours. Car l'on a beau dire, dans beaucoup de présentations de l'infini, se niche une part d'espoir non démontré et qu'il faut tenir en compte. Pourquoi alors ne pas penser l'infini comme

une expérience des sens, qui, demeurent pour nous jusqu'au dernier de nos souffles, porté par l'espoir d'un recommencé ?

Nous sommes toujours entourés, et de nous et du monde, et devenons ainsi un intermédiaire agissant entre le monde de l'extérieur quel qu'il soit, et son écho qui traverse notre corps en le faisant ressentir et percevoir, pour ensuite aller rebondir sur une matrice de ressources, qui nous permet alors de *fabriquer* à l'infini d'une vie, ce qui nous fait, et être ressenti ainsi comme *notre*, comme un sujet s'appartenant en plusieurs mondes. Dans un infini qui durerait le temps de notre vie. Ainsi, si même nous parvenions à compter tout de nos instants, ce dernier instant, cet instant dernier, en le vivant, ne sera pas compté, et restera donc, encore, comme infini en nous. Hegel nous présente l'infini comme « le concept fondamental de la philosophie.¹⁹² » Il nous parle de l'infinité comme « inquiétude absolue de pur auto-mouvement ¹⁹³ . Infinité de raison, le *bon* infini qui peut correspondre à l'absolu et à un universel, à quoi il oppose l'infini de l'entendement, qu'il nomme de la « mauvaise infinité,¹⁹⁴ et qui est le faux infini de la répétition à l'essai d'être. Il me semble que pour les humains que je fréquente, les deux sont indissociablement et liés et non antagonistes. Être homme, et, sentir en un nombre incalculable de fois par jour, est dans l'infinité à peine ressentie de nos perceptions. Et c'est bien par l'entendement que nous la sentons comme infinie. Et elle l'est. D'autant que cette *infinité* ou *illimitée* reçoit et répond dans l'altérité à l'illimité et à l'infinité de *l'autre*. Dans cette *imperfection* de soi à quoi chaque humain est contraint, l'infini reste le recommencement des sens et des émotions. Les deux convergent, aussi, dans cette unité qui s'étend de la finitude de l'existence à l'infini de la vie durant cette existence. Nous en sommes le témoin, nous vivons jusqu'à ne plus vivre, ni plus, ni moins, dans l'unité de notre corps qui contient, et qui a été passage avant de le redevenir. Dans ce champ extrême de l'immensité perceptive, nous vivons, un temps plus loin que nous ne pouvons compter. Infini.

Le corps fait, le corps est.

¹⁹² . G.W.F., Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques I. La Science de la logique*, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1986, p. 360.

¹⁹³ . G.W.F. Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit I*, trad. J. Hyppolite, Paris, Aubier-Montaigne, 1941, p. 138.

¹⁹⁴ . G.W.F. Hegel, *Science de la Logique*, Premier volume. *L'Être*, Paris, Aubier Montaigne, 1972, p. 115.

Dans la joie, toujours, même si la douleur peut y être, aussi, présente. Et lorsque le corps est malade d'une maladie qui touche à l'extrême, il ne sait plus prendre, il ne sait plus transformer, et être transformé. Il ne sait plus être car il n'a plus l'opportunité d'une rencontre qui pose une question à laquelle il doit trouver une solution, question et réponse participant en égalité à son auto-transformation re-créatrice.

Merleau-Ponty, l'écrit ainsi¹⁹⁵ :

« Pour le malade, il n'arrive plus rien, rien ne prend sens et forme dans sa vie – ou plus exactement il n'arrive que des « maintenant « toujours semblables, la vie reflue sur elle-même et l'histoire se dissout dans le temps naturel ». Et même ainsi, ce n'est pas fini.

Cet infini perçu est sans fin ; l'homme qui vit, (car il n'y en a pas d'autre), vit le sens de sa propre histoire, toujours en la présence en lui de son mot « fin », présence qui se termine en même temps, et au moment même où il sent qu'elle se vit. Et entre notre conscience qui s'éteint et le temps de la mort, ce temps entre-deux, ce temps de plus, est pour chaque homme ce qui le fait passer de l'illimité à l'infini de ses perceptions.

Et c'est bien de lui, notre corps, qu'en dernier, se dit le dernier mot, dans ce non silence de l'homme absent.

¹⁹⁵ . Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la Perception*, XX, p.192. Et aussi, p.327 : "si le monde se pulvérise ou se disloque, c'est parce que le corps propre a cessé d'être corps connaissant, d'envelopper tous les objets en une prise unique et cette dégradation du corps en organisme doit être elle-même rapportée à l'affaissement du temps qui ne se lève plus vers un avenir et retombe sur lui-même". Déjà cité.

4. Une histoire non finie

Dégoulinante, c'est la première image qui me revient d'elle, et c'est celle d'une jeune femme implorante, les mains tordues dans l'annonce attendue et redoutée de sa maladie diabétique insulino-dépendante. Je la connais depuis 14 ans, j'ai été le premier à lui annoncer son diabète. Elle tremblotait sur sa chaise face à moi, ruisselait d'anxiété, se tordait les mains, les relâchait, les reprenait, son regard allant vers la porte puis revenant à moi. Elle avait 19 ans, seule sur Paris. J'ai expliqué, je lui ai raconté la raison de la maladie, je lui ai parlé de l'insuline après avoir expliqué le rôle majeur qu'elle jouait dans notre vie d'humain, je l'ai laissé toucher et prendre en main le stylo injecteur, elle me l'a rendu précipitamment, et après qu'au cabinet j'eus fait sa première injection, et malgré sa terreur, elle m'a dit « c'est tout ? ».

J'ai accompagné durant ce travail plusieurs femmes diabétiques, enceintes. Ces grossesses sont particulières et peuvent être délétères ou préoccupantes pour l'enfant à naître et aussi quelques fois pour leurs mères. Certaines de ses mères sont diabétiques insulino-dépendantes depuis longtemps, d'autres sont diabétiques insulino-réquerantes durant leur grossesse. Les contrôles de glycémie capillaire sont très fréquents, les exigences sont strictes voire drastiques et le comportement alimentaire est souvent contrôlé.

Il est commun de dire dans notre milieu de diabétologues, que même des femmes qui ne prenaient pas bien en charge leur diabète, vont s'améliorer voire être parfaites dans leur comportement durant leur grossesse. Il nous faut toutefois essayer d'anticiper le moment de la conception, c'est-à-dire, et dans la relation avec le soignant, parvenir à de très bons résultats *avant* la fécondation et le début de

grossesse. C'est souvent ce que nous obtenons dans le suivi tissé avec les patientes, mais ce n'est pas toujours le cas, et nous nous trouvons régulièrement devant une patiente *inconnue*, et qui se présente à nous, adressée par un gynécologue-obstétricien, avec un très mauvais bilan pré ou para-conceptionnel.

Nous les entourons, nous parlons, nous expliquons, nous répétons. Et nous voyons la grande majorité de ces femmes se mettre à l'ouvrage, ouvrir soudain et presque gaiement, comme des canaux de compréhension et d'intégration, et mettre en pratique et ce de façon remarquable, les conseils et les actions proposées. Il n'en demeure pas moins que se poursuit une attention particulière que nous leur accordons jusqu'à une délivrance, le plus souvent, tranquillement heureuse.

Les patientes se trouvent soudain face à un tiers, dont l'avenir somatique dépend d'elles, et nous disent ainsi, et comme presque surprise de leur dit, « je ferais tout pour lui », avec une incarnation et une pensée technique au service de cette volonté de protéger.

Nous en sommes et ravis, et régulièrement émus, même si nous le savons, c'est souvent ainsi que cela se passe. Au fond, la patiente a un but, un devoir, une volonté et un essai de transcendance vis à vis de l'enfant qu'elle porte. Elle fait cela pour lui.

Les choses qu'elle vit, tombent sous leur sens, dans une façon d'être avec et de ne pas quitter, immédiatement perceptible et comme faisant alors totalement corps avec le présent de l'échange. Il arrive également que les choses ne se passent pas ainsi, et soient plus difficiles, accrochées et rugueuses, mais toujours ou presque dans une probabilité d'amélioration.

Et c'est de cette patiente à peine évoquée dont j'aimerais parler, et qui a accouché d'une belle petite fille au prénom m'évoquant l'odeur de l'avoine coupée dans un champ laissé au soleil. Elle est toute autre.

Deux hospitalisations, un bon service, une bonne information maintes fois répétée. Elle n'a jamais accepté sa maladie quoiqu'elle en dise, car elle l'a toujours paré d'une terreur de désolidarisation et d'une menace d'engloutissement. Sur mon conseil elle a suivi une thérapie qui a duré suffisamment longtemps, et qui l'a rendu plus forte, mais qui n'a pas amélioré sa relation à son diabète. Pour ceux qui savent, son HbA1c s'est toujours promenée entre 7,7 dans les meilleurs des cas et 8,8% ce

qui pour son âge n'est pas acceptable, pour pouvoir espérer l'évitement de complications à long terme.

J'ai passé ma vie avec elle dans des longues minutes de déchiffrement. Elle se contrôlait au doigt 8 à 10 fois par jour, et me montrait à chaque consultation des carnets tapissés de chiffres microscopiques, écrits en noir, et zébrés de flèches, de point d'exclamation et aussi de chiffres en rouge aussi indéchiffrables que les noirs. Après m'avoir laissé au temps du déchiffrement, elle reprenait toujours la parole de la même façon avant que je n'aie le temps d'une remarque, en me disant « vous voyez, je n'y arrive pas, et pourtant je fais tout, je fais tout ce que je peux ». Et ainsi, les consultations s'égrenèrent, parfois, 3 à 4 fois par an, parfois une à 2 fois l'an. Puis vinrent les problèmes de travail, et de vie, dont celui important et toujours présent d'un grave accident subi par son conjoint, accident qui l'a laissé durablement handicapé, et dans l'incapacité de poursuivre sa profession. Elle a pris alors résolument les rênes, toujours fatiguée, toujours mal équilibrée, mais en portant bien plus qu'auparavant dans sa vie réelle.

Un jour, elle me dit timidement, croyez-vous que je puisse faire un enfant, avec mon diabète ? Nous en avons souvent déjà parlé, certes quelques années avant, mais elle m'en a parlé, comme à peine sortie d'un bois. Je la rassurais, lui expliquais à nouveau. Il a fallu 18 mois, pour que d'étapes en étapes le diabète puisse s'améliorer et elle parvint à un meilleur équilibre avec 7,3% d'hémoglobine, quand elle m'annonça tremblante, qu'elle était enceinte, et, dans la même phrase, qu'il fallait qu'elle subisse une IVG ! Stupéfait, je lui demandais, « et pourquoi donc ? » Elle me répondit que c'était ainsi, car « elle n'était pas encore dans l'objectif ! »

J'ai alors tenté de la rassurer, puis, je décidais de la faire hospitaliser quelques jours dans le service, pour qu'elle soit rassurée par d'autres que moi. Ce qui fut fait.

Les premières semaines de suivi furent cauchemardesques, elle ne dormait que quelques heures par nuit, en permanence aux aguets, avec les mêmes carnets gribouillés de rouge et de noir qu'elle continuait de remplir malgré l'adjonction d'un appareil contrôlant la glycémie par un capteur implanté. Elle m'envoyait des mails qui se terminaient invariablement par un « je n'y arrive pas ». Je répondais presque toujours, mais aussi et quelques fois, d'un simple « cordialement ». Je maintenais le lien.

Elle continuait aussi tous les 15 jours ou à peu près, à s'asseoir face à moi, toujours dégoulinante de ses sueurs, s'essuyant toujours les mains sur ses cuisses, gardant toujours ses yeux de biche désespérée. Pourtant tout se passait bien sans incident majeur avec des glycémies qui pour la plupart était tout à fait bien cadrées. Rien ne parvenait à la rassurer et elle posait mille et une questions à propos de ce qu'elle avait lu sur Internet et qui pouvait, peut-être menacer son bébé, menaces qui naturellement seraient de *sa* faute si elles se concrétisaient. Et puis, une consultation d'après, fut comme la première, celle d'une nouvelle ère.

Je tressaillis, dès qu'elle entra dans le cabinet. Je vis qu'elle avait changé sa coupe de cheveux, mais très vite je cherchais ce qui d'autre m'avait paru si différent. Je la regardais à nouveau rapidement ; rien n'avait changé depuis la dernière fois, hormis ses cheveux. Je me tournais alors vers moi, scrutant ce qui avait tressailli de sa présence, et je compris en même temps que j'essayais de suivre son chemin en moi. Elle ne résonnait plus au même endroit de moi, je ne m'étais pas immédiatement *moulé* en moi, et comme d'habitude, en la place et en la forme de mon/son recevoir habituel. Je restai ainsi en suspens, en attente et tranquille. En attente et en arrêt de la perception de sa forme, de celle qui *forcément*, allait s'esquisser, et à laquelle j'allais me présenter. J'étais dans une presque joie, et dans la certitude d'une nouvelle rencontre d'elle. Sans mouvement, et autant en arrêt, qu'aux aguets et tranquille, et comme avec un œil qui se représentait à lui-même la force contenue et immédiate d'un *jaguar*, j'attendais, dans une respiration immobile. Elle aussi attendait, elle qui était habituellement si vive, si pressée de repartir, et qu'il me fallait toujours ralentir, elle aussi prenait soudain son temps !

Elle sortit précautionneusement son dossier écho et obstétrical, puis ses examens de sang et son fond d'œil, les dépliant tranquillement sur le bureau, attendant, sans s'essuyer les mains. Je lis tout, scannait le compte rendu d'écho, du fond d'œil, toujours dans un inattendu intérieur qui créait une petite tension d'adaptation à la personne étrange qui me faisait face. Elle semblait contente, oui c'est cela, c'est cela aussi qui était inhabituel ! Quand j'eus terminé la saisie des documents, elle poussa vers moi son carnet. Dès que je l'ouvris, et sans avoir le temps de comprendre ce que mes yeux m'avaient déjà transmis, je ressentis une puissante émotion, comme dans le vent d'une vague impétueuse. Je pris un temps. Ce que je voyais, était simplement stupéfiant !

Des lignes rangées, écrites d'un noir petit, régulier, sans ratures, sans flèche vers le haut ou vers le bas, sans rouge zébrant l'espace, et avec des glycémies marquées dans un espace d'intervalle tout à fait acceptable. Je faillis lancer une gentille plaisanterie tant ma surprise était forte, quand soudain je me dis, à nouveau en arrêt, que je ne pouvais pas. Dans un vertige perceptif, cherchant et le pourquoi de cet arrêt et en même temps le vivant dans une coulée qui soudain se découvrait, je sentis, alors, que « nous n'étions plus seuls ! »

Je sentais une présence étrangère, un « troisième », qui m'intimidait moi aussi, et vis-à-vis duquel les mots prenaient soudain une nouvelle mesure. Cet autre ne nous connaissait pas, neuf, il n'aurait peut-être pas le sens de l'humour, je ne pouvais dire sans savoir qui il était, et comment il pourrait prendre mes mots. Je me tus.

Je lui proposai alors de venir se peser et puis de s'allonger sur la table d'examen. Tandis que je l'examinais, elle laissa ses bras ballants posés tranquillement sur le lit, sans se les tenir dans le geste faussement décontracté qui était habituellement le sien. Elle ne m'enserra pas le bras quand je lui pris la tension. Mes mains se placèrent sur son ventre, sa colite semblait tranquille. Elle se rhabilla et me fis face comme n'attendant plus rien de moi, et comme dans une autonomie dans laquelle soudain elle se vivait. Et moi, aussi, en cet instant, comme dénudé de ma place habituelle auprès d'elle, j'avais le sentiment d'avoir peu à lui donner, hormis les ordonnances diverses, tout allait bien. Nous nous regardions, souriants, comme voisins, chacun chez lui, loin de cet intime qui se créait d'habitude naturellement, issu de toutes ces consultations que nous avons déjà vécues ensemble, et durant lesquelles, la primauté de l'action souterraine était celle de mon emploi à son soutènement. Je lui posais alors cette question dans ce silence un peu gêné et étrangement tranquille : « Vous le sentez bouger ? »

Elle acquiesça d'un sourire effleuré, et me répondit d'une assurance que je ne lui avais jamais vue : « Non, mais je *sais* que cela va arriver, j'ai l'impression *qu'il m'aide* déjà ! » Tout était dit, et tout se disait ainsi.

Sa fille a aujourd'hui 8 mois, j'ai revu la patiente, il y a un mois. Elle tremblait un peu, avait repris le travail s'occupait de tout, était tous les jours toujours un peu dépassée par ce qu'il y avait à faire, avec un diabète qu'elle conservait encore bien équilibré. Depuis la naissance de la petite elle ne remplit plus de carnet, mais m'apporte le lecteur glycémique et une clé usb contenant les courbes et tous les

épisodes glycémiques. Il est convenu que je ne consulte pas la clé mais seulement l'appareil. Elle ne s'essuie plus les mains et même s'il lui arrive de transpirer elle ne dégouline plus.

Elle n'est plus seule, quelque chose l'occupe à un endroit d'elle qui comportait un non terminé, un nom abouti, comme un pas manquant qui la faisait trébucher et dans lequel, avant, elle se confondait. Cet enfant s'est occupé d'elle dès son 5ème mois de vie intra utéro. Il a été comme présent en un endroit de ses terreurs qu'il a empêchées et caché à sa perception. Il est devenu probablement le lien entre elle et une partie d'elle à laquelle elle manquait. De façon constante, depuis cette consultation, elle semble avec elle, avec une peur très diminuée, ce qui lui permet de faire comme un lien et une unicité entre elle et elle, et ce dans une mesure certaine. Elle se regarde agir, elle dit qu'il y a beaucoup à porter, elle se pardonne. Elle se voit avec des nuances. Les mêmes que celles, que dans sa façon d'être, elle n'utilisait auparavant que pour les autres. Elle s'est incluse, comme acceptant enfin, son monde, situé dans le monde.

Mais ce qui m'a le plus surpris lors de cette consultation qui a écrit pour elle le début d'une nouvelle période, c'est cette présence physique que moi-même j'ai ressentie. Comme si, elle avait *recupéré* la jouissance de ce vieux et éternellement jeune fond de tiroir, toujours en retrait et éternellement présent et disponible pour la plupart d'entre nous. En somme et pour la première fois de notre vie commune en cet espace de consultation, réapparaissait son fond de réserve, ce fond infini, indiscernable et présent, accourant dans le nécessaire de notre accompagnement de vie. Pour la première fois, sous mes yeux surgissait en elle et en un intérieur presque palpable, cette autre part d'elle-même. Avec ce sentiment d'accomplissement qui pour la première fois s'exprimait, ou du moins que je ressentais, dans la présence et la disponibilité de « l'aller-vers ». Oui, je le sentais bien maintenant, qu'elle n'était plus seule intérieurement, qu'elle investissait vers sa profondeur, qu'elle faisait des allers et retours entre l'intérieur dans sa superficialité au contact du monde, et son intérieur dans la profondeur de son enfouissement, au contact de cet intime où chacun s'arrête et reçoit de lui-même. Nos polarités sont ainsi définies dans ces allers retours qui recherchent la rencontre, et chaque passage en un sens est en un retour vers nous, dans la forme d'une naissance rituelle. Nous déambulons à l'intérieur de nous-mêmes, allant d'une sortie à une entrée, d'un découvert à un connu, dans une vie qui alors se complète, en allant de l'inter-dit au dit, du montré

au caché, et peut-être aussi et surtout, du conservé à la possible gestation d'un prochain de nous-même, qui se tient d'un sourire, d'un pore, ou d'un battement de cils.

Survivre au désir

Survivre au désir

Porter la soif

Plus que l'oasis

À l'orée de l'ombrage

et du bruissement

Céder sans remords

À l'âpre ivresse de l'immense...¹⁹⁶

Perdue au sein de l'immense

toute présence est pivot

Autour duquel l'univers

tourne, soudain proche intime

¹⁹⁶. Cheng F., *Le livre du Vide médian*, 2004, Paris, Albin Michel, pp.98-99.

Conclusion

L'a priori des corps

Nous sommes arrivés au terme de notre propos, et il faut donc finir par conclure. Nous voudrions en ces lignes, constituer un dernier lien, en un fil placé au plus près de l'intime de ce que nous avons voulu montrer, y revenant en ses différents aspects. Nous nous devons de raconter notre rencontre aux patients, et en particulier, avec ceux pour qui les échecs se répètent. Nous avons toujours immédiatement ressenti les limites dans l'agir où, seules, nos connaissances techniques nous menaient, et dans un jaillissement qui fut immédiat, nous avons compris qu'avant tout, nous avons besoin d'eux, patients *et* présents, pour pouvoir vraiment les soigner. Comment faire pour qu'ils soient donc là, avec nous, et avec une adhésion et un compagnonnage à eux-mêmes ?

Il nous a fallu pour cela, apprendre des façons de pratiquer, en *une* technique et une façon de faire qui nulle part n'étaient écrites. Nous avons donc décidé de faire et par nous-même et avec nous-même, n'ayant pas pu envisager, alors, que cela nous obligerait, comme en un premier des lieux, à être avec un *vrai* de nous-même, et à parcourir ce chemin en un nous-même qui eut à se transformer.

A quoi avons nous à répondre ?

La première des questions, fut celle de savoir ce qui se passait dans le suivi réel des maladies chroniques, diabète, surpoids, troubles alimentaires, maladies auto-immunes, qui étaient celles-là même de ma responsabilité comme médecin spécialiste, et comme humain confronté à des douleurs et des impossibles

techniques. Il s'agissait, à n'en pas douter, là, et d'une médecine différente et d'une médecine des différences. Une fois cela identifié, quels instruments étaient à notre portée et, parmi ceux-ci, lesquels pouvaient être porteurs d'un *vrai* soin ?

En quoi et jusqu'où ce soin m'impliquait en tant que sujet et impliquait le patient comme sujet ? Qu'est-ce qui fait le moteur de l'humain me demandais-je donc, au moment même où commencèrent d'apparaître ces moments curieux, comme des inattendus de rencontres, qui semblaient dénouer ces impossibles ?

Qu'avais-je pu mettre en œuvre, en pratique et en action, en suivant mon intuition thérapeutique, mais qui échappait encore et à ma propre compréhension, et à celle du soignant de moi ? C'était, je le devinais, une question qui menait *forcément* aux confins et à des intimes qui devaient se partager. Comment l'identifier, comment en faire un outil plausible ? Il m'a fallu donc repartir à la découverte de ce que j'avais déjà parcouru, et ce travail m'a permis d'en comprendre plus. Mais il s'agissait aussi dans ce récit, de savoir si je pouvais étayer et éclairer ce que j'avais ainsi traversé, de concepts philosophiques provenant, aussi, de la lecture d'ouvrages essentiels écrits par d'autres.

Enfin et pour conclure, je me suis posé une dernière question, étonnante, et qui est celle propre à l'authenticité de mon désir. Question qui semble peut-être inadaptée pour ce moi médecin fait de devoir et d'altérité combattante, mais pour ce moi qui demeure en moi quand je travaille, y aurait-il un endroit, une situation, un quelque chose qui se donnerait à moi sur le mode *du plaisir* ?

Les enjeux

Il s'agissait d'humains, en souffrance, en désir, en contradiction, en absence d'eux-mêmes pour un certain nombre, qu'il me fallait aider coûte que coûte, et ce, sans violence, et avec des connaissances réduites à des techniques. Et d'humains malades, au corps atteint dans la durée de leur quotidien.

Comment aurais-je pu aider, sans finir dans l'accomplissement de cette volonté désirante par devenir presque un autre, comme en un moi-même, et objet et sujet technique, et dans cette double polarité que je vis en consultation, qui tient

presque autant du passif que de l'actif ? Et, puis, et surtout, comment en faire une transcription, qui puisse s'établir en une éventuelle transmission, utile à d'autres que moi ? La tâche m'en a paru immense, tant les liens me paraissaient sans que je ne les voie, fouillés et enchevêtrés, et emplies d'une obligation imposante, à laquelle, finalement, je fis face.

Et puisque nous voulions raconter tout de cela, en n'ayant que nous même à portée de main, nous avons alors décidé, pour essayer de dire, de partir de nous-même, en introduisant, en ce début de travail, ce qui a ressurgi en nous, et que nous avons choisi de nommer d'un *après-face*. De ce début, situé en nous aux confins de l'archaïque, nous en avons fait pari (une fois qu'il se fut éclairé à nous) d'essayer d'en suivre le fil sans qu'il se rompe ou se perde jusqu'au terme de cette étude, qui a retracé finalement quarante années de vie professionnelle. Et ceci, en partant d'un corps, le nôtre, tangible, comme étant celui d'un espace de vie et de compréhension de mondes qui se rencontraient. Comme en consultation.

En second lieu, et comme inhérent à ce premier pari, le pari fut d'essayer de raconter ce que le chemin fut en lui-même, comme chemin et histoire à deux, et comme phénomènes et phénoménalisation. Et, comme cela est souvent du *deux*, se cachait un troisième, qui en a fait un lien éthique ; nous dirons ici, que c'est celui qui s'est constitué d'un *voir* qui a grandi et appris jusqu'à devenir *regard*, d'un voir qui a accepté d'être vu, et d'un regard qui a accepté d'être échangé, formant ainsi l'assise de la relation entre ces deux humains en présence, qui pouvait être racontée, par la présence donc d'un troisième, qui en consoliderait l'assise. En un certain sens, qui semble se tenir, notre travail s'est déroulé selon trois lignes qui se sont interpénétrées et inter-construites en une forme qui a pris sa forme pour se poursuivre.

Et c'est ainsi, qu'en un premier des lieux, nous avons pensé que ce qui était du préalable de la rencontre, nécessitait et une exploration et une interrogation. Cette rencontre qu'il nous était arrivé de vivre, comme un moment fondateur d'un changement vécu par le patient, et dont nous étions témoin et sans doute aussi en partie l'acteur, survenait en un soudain surgissant en consultation. Comment faire pour identifier posément, *cet* acte, quasi invisible en son déroulé, et en connaître les modalités fondatrices et ainsi le pressentir, pour qu'il puisse s'exister de façon plus organisée, ou plus souvent reproductible ? Était-ce seulement envisageable ? Les

thèmes étaient différents, les personnes d'assise différentes, mais ces points d'origine, je le sentais, menaient aux mêmes creusets, se fondant comme en un même tronc. Qui lui, souvent, menait à une surrection. Nous partions, comme d'endroits différents, lui et moi, ce qui, par ailleurs, semblait logique. Mais plus les endroits de nous se rapprochaient, plus je ressentais et constatais leur impossibilité à franchir un pas de plus, celui qui s'affranchit et permet, ainsi, le vrai d'une action. Nous n'étions qu'en apparence ensemble, dans cet espace commun. Le patient semblait en partie du moins, se trouver parfois comme en un temps qui n'était pas du nôtre. Et nous avons eu donc à nous poser la question de la mémoire, que le temps contient.

En second lieu, et ce malgré notre volonté de réussir ce à quoi nous nous attelions, nous avons été confrontés à cette possibilité rémanente du rien, qui est la question essentielle qui résume souvent, et ce d'une façon abrupte, le présent et le devenir des consultations passées avec ces patients particuliers. Ainsi tout a pu être dit en consultation, sans que rien souvent ne s'ensuive. Alors nous avons essayé en entrant comme en un plus profond de nous, de *nous faire* à cette perspective d'accueillir ce rien dans un plus vide de nous, pour lui permettre de se regarder, nous amenant ainsi à une possibilité de recevoir, et un presque et le plus, d'un rien. Mais le rien d'humain n'est qu'apparence trompeuse, et il nous a fallu ouvrir encore plus les bras, pour pouvoir lui laisser sa place.

Nous avons donc tenté de chercher à aller plus loin, face à ces fronts de normativité, et c'est ainsi que nos sens devinrent comme une matrice ouvrière au service du soin. Qu'avons-nous fait, et comment ? Nous avons essayé de le décrire, et le faire partager.

En troisième lieu, et c'est ce travail qui nous a permis d'y accéder, nous sommes arrivés à identifier cette inadéquation à un monde qui les entoure, que présentent tous ces patients, dans ce que j'ai nommé de « la perte de la transformation ». Enfin, nous avons compris que cette perte de transformation, plus ou moins importante, c'est selon, et quelles qu'en soient les raisons, est avant tout perte de liberté, et perte de cette liberté première, qui tient du contact *libre* au monde, qui transforme et est transformé de la présence.

Ainsi s'est éclairé, en une toute fin c'est-à-dire dans cette conclusion, le *sens* de notre engagement, qui est, en fait, un combat pour la liberté de l'autre pour lui-

même se possédant. La boucle ainsi se boucle pour le médecin que je demeure, aidé du philosophe que j'essaie aussi de devenir. Ainsi, la liberté rendue ou aperçue, est sans doute pour le patient, comme un acte fondateur d'un retour au bon pour lui, acte basé sur une authentification de soi à soi dans un *se voir*, et par là même, dans une forme régénérée de responsabilité dans l'action qui le concerne, que l'on peut aussi bien nommer du terme « d'imputabilité¹⁹⁷ ». Cette imputabilité par lui-même, et à lui-même, tient en premier, de la réintroduction d'un lien d'appartenance et de compagnonnage qu'il a avec son corps, et c'est de cette première étape accomplie, qu'il pourra probablement atteindre dans l'action, au devenir d'un meilleur pour lui.

Une prémisse

Nous y revenons. Nous avons commencé cet écrit par cet après-face (*au monde*) qui contient en lui-même un condensé de nos premiers souvenirs, comme à peine né et encore non individué, dans ce premier face à face constitué de nous et de l'autre, de nous et du monde qui nous attendait, dehors, et qui, pour nous, nécessita sa mise en mouvement par les cahots sautillants d'une poussette, devenant ainsi, la forme d'un début fondateur. Aussi peu probable que ces souvenirs aient pu être ou être questionnés, nous avons voulu ici poser les termes de notre écrit, car ces lignes contiennent *d'elles-mêmes*, beaucoup de ce que nous avons suivi comme chemin d'être et de chemin professionnel. En un premier lieu, la question émergente, et que nous avons retenu comme la plus importante à vivre et à mettre en pratique en la poursuivant, a été celle du *décentrement*, que ces palmiers majestueux dans leur placement ont occupé dans le phénomène que j'ai ressenti, resté en cette mémoire enfouie et comme en une première marque, de devenir un être vu dans un monde que je voyais et auquel soudain j'appartenais en m'appartenant. Ce fut comme d'une première immanence à l'*idée* de moi, et en l'instant, toujours présent, celui d'un ravissement étonné. Le regard de ces palmes, imaginé, réel, décentré et surplombant comme d'une douceur enveloppante, fut

¹⁹⁷ . Lalande, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Puf, 2006, p.485 : « La culpabilité et la responsabilité sont des conséquences immédiates de l'*imputabilité* [...] et que les trois mots sont considérés comme synonymes » Nous y reviendrons, mais, un peu plus loin, y est rajouté : « *Imputabilité*, n'implique pas nécessairement responsabilité : un acte peut être imputable à un agent qui n'en est pas responsable. »

celui qui baigna ce premier moment. Le premier de cet « après-face », fut donc, et c'est ainsi, de me faire *avec* ce regard *lointain* et *bienveillant*.

Le second enseignement de cet après-face, fut de commencer d'éclairer ce qui allait suivre tout au long de ce récit, et qui est une façon de m'inscrire au monde sur le mode de l'*empreinte en soi*, ou dit philosophiquement, sur un mode pathique, mais aussi, de signifier le devenir et les conséquences de cette empreinte. J'ai appris ce premier monde et par les bruits, et par les tonalités et par l'imagination de mes yeux fermés.

Cette première ossature, en fait, fut celle d'une première matrice, dont peut-être, une grande partie de tout ce qui s'en est suivi n'a été que la variation étendue de différentes conjugaisons.

Et en premier, celle de la *concordance*. Cet accord est celui du lien plausible entre le senti (et je parle ici de ces premiers matriciels constitutifs d'un sentiment de vie en soi), sens d'essence, et de son expansion projetée sur le réel. Dès ces premiers moments donc, s'est établi en moi et pour moi, ces trois premiers piliers que sont le senti et le ressenti, les premières perceptions et l'imaginaire, et la rencontre au réel qui structurerait avec force les deux premiers, mais, parfois, les obligeaient aussi à des révisions brutales. Ma vie n'a ainsi pris sens, que si elle pouvait s'inscrire dans ce réel que j'avais pu imaginer, sens, qui lui, tenait non pas à la surjection première de l'apparence, mais à son constitutif intime. Ainsi en est-il du patient qui pour agir doit d'abord être ce qu'il est car comme l'écrit Ricœur¹⁹⁸ " [...] je suis très exactement ce que je "peux" et je "peux" ce que je suis."

D'intime à intime, c'était là mon champ d'exercice de vie.

Ce rappel, qui n'a peut-être d'intérêt réel que pour moi, a pourtant eu un intérêt réel pour le soin dans lequel j'ai acquis une forme d'expertise, et qui a pu être profitable aux patients. Patients que j'ai reçus et traités et avec la plus grande de l'attention professionnelle dont j'ai été capable, et, progressivement, avec la plus grande fidélité à l'être que je suis ; à côté et avec l'attitude technique nécessaire,

¹⁹⁸ . Ricœur P., *Fondements de L'Éthique*, Article, Exposé de Paul Ricœur au Centre protestant de l'ouest en juillet 1983, in : *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*. N°3, 1984. pp. 61-71.

ces deux entités se sont alors mariées, en parts respectées l'une de l'autre, et, en en constituant ainsi une troisième que j'ai voulu raconter en ces pages. Et qui posent me semble-t-il, des interrogations structurelles d'importance.

Et en premier, celle de la mémoire.

La question de la mémoire

Et, si de ces souvenirs, une ambiance d'origine nous est parvenue, il faut, en premier lieu, que nous nous posions la question, rencontrée tous les jours en pratique médicale, qui est celle de la mémoire, et de ce qu'elle en est, et en ses traces et en les traces de son oubli. Mémoire, rappelons-le, qui peut aussi être celle d'une re-création ou d'une reconstruction, donc moins fiable alors que l'oubli, qui, lui, préserve en l'empêchant *d'apparaître*, un authentique.

Cette formulation est aussi issue de notre clinique. Nous avons essayé durant ces pages d'en révéler et les formes et les contenus et les façons de les entendre. La mémoire, sa trace, cet oubli, sont *de cet homme- là*, dont nous rencontrons et l'histoire clinique et lui-même. Les patients en difficulté que nous avons essayé de faire re-vivre sous ces lignes, n'établissent souvent pas de liens mémoriels, empêchés, oubliés et parfois manipulés à leur insu, par leur formatage psychologique et sociétal. Et si j'ai commencé, moi aussi, ici par cette première impression de moi que je suis parvenu à conter, j'ai, *aussi*, commencé avec moi et ma mémoire, et par ces oublis de moi qui ont duré plusieurs dizaines d'années. Ainsi se pose donc à moi, comme pour les patients que je rencontre et que j'essaie de faire se rencontrer à nouveau en leur propre vie, la question de la validité de la mémoire, ou de sa résurgence en une apparence de certains de ses oublis. En clinique, la mémoire n'est qu'une, et les enquêtes sur sa véracité ou sa reconstruction n'ont qu'une importance aléatoire. Seul ce qui est vrai pour les patients (mais aussi pour moi et pour nous), en eux et en leur histoire échappée, peut mener à un *vrai bien*, et ce, par une forme de validité des perceptions engagées et des dits formulés ou surgis, validité qui, elle, est authentifiée par une amélioration durable de l'être clinique et l'être subjectif qui est face à nous. Ainsi un patient qui soudain *se* surgit tel qu'en lui-même ré-attraqué par lui, et ce, même partiellement,

et qui par la suite améliore ses glycémies et son équilibre diabétique, ou son poids, ou sa qualité subjective de vie, ne semble ne pouvoir s'inscrire que dans une durée qui est faite d'une unicité plus affirmée de sa continuité d'être. Nous avons pu, ainsi, peut-être, aider de notre pratique à l'amener à être dans une polarité plus forte à lui-même.

Et si pour cela il nous a fallu le ramener par des chemins divers, à la mémoire de lui-même (lui montrant ainsi qu'il a beaucoup moins oublié qu'il ne le pensait), il nous aura fallu tout d'abord accepter, et pour lui, et pour nous-même, et en dernier lieu, comme l'écrit Paul Ricœur¹⁹⁹, que « ce qui justifie en dernier ressort ce parti pris pour la « bonne » mémoire, c'est la conviction [...] selon laquelle nous n'avons pas d'autre ressource, concernant la référence au passé, que la mémoire elle-même ».

Et les oublis, dans ma clinique font partie de la mémoire, ou plutôt d'une mémoire dont mon impression est qu'elle se niche dans les secrets d'un corps. Et nous pensons, après ces années de pratique, que pour une mémoire qui s'oublie, il n'est en fait, et *réellement*, que question d'affects et de blessures, qui, pour certaines, ne sont pas dicibles, ni aux patients, ni à nous-mêmes. Et en ce lieu particulier, qui est celui de cette consultation, ces oublis qui cachent la fulgurance de ces douleurs, signifient en leur silence, une présence que mon corps accueille en les ressentant, disant ainsi, de lui, une vérité de lui qu'il se tait.²⁰⁰

Nous avons essayé de montrer cela dans les premiers tableaux cliniques que nous avons retranscrits. Le souvenir contient un originaire de notre trace au monde, qui dans l'oubli, peut nous *manquer*. Et c'est cette vie à côté d'un *manque*, que j'ai appris à recevoir.

¹⁹⁹. Ricœur P., *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 26.

²⁰⁰. Levinas, E., *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Martinus Nijhoff, 1978, Paris, Le Livre de Poche, 2001, p.45. C'est ici que je reviens, au temps présent du patient qui se complète dans un immédiat ou presque, du temps de son histoire, comme celui d'un autre, ici, aussi en consultation. Je cite ainsi : « La manifestation de l'être - l'apparaître - est certes événement premier, mais *la primauté même du premier est dans la présence du présent.* » Il fait ici référence à l'intervalle dans le manifesté, entre le même et l'autre, ou, si je la ramène à ma pratique, et pour moi, à celui que nous voyons, et celui qui s'infiltré et que nous sentons.

En notre clinique, *l'anamnèse*²⁰¹ joue le rôle d'un lien capital pour constituer un soin valide. Et si le patient, comme souvent, ne nous présente qu'un résultat, mauvais puisqu'il est face à nous, sans aucun autre lien qui le montre à lui-même, nous savons que pour cette catégorie de patients, nous irons probablement vers une répétition de l'échec. Il nous a fallu faire autrement, être en deçà des mécanismes aveuglants que le patient se propose et nous propose. Nous nous en sommes sentis, comme *obligés* d'apprendre à le faire. Nous nous sommes placés ainsi dans l'idée qui fut aussi un pari, de penser que celui qui ne sait pas, qui ne *voit* pas, sait. Qu'il *se souvient*, sans pouvoir le dire à sa conscience, et qu'il choisira en fin de compte, s'il se souvient *de lui*, alors et probablement, ce qui sera *bon* pour lui. Notre place se devait donc être dans une proximité, servant ainsi et de révélateur d'oublis, et de passeur et montreur d'un chemin qu'il pouvait accepter d'emprunter.

En quoi cela pouvait donc lui servir ? Nous aurions pu dire, en ce langage empathico-technique, « *à ce qu'il se prenne en charge* ». Après le chemin que nous avons parcouru, cette phrase qui nous paraît être juste en son fond, nous semble néanmoins pouvoir être, aussi, si réductrice de l'humain et de ses empêchements que nous avons pu approcher, que nous pensons ne plus pouvoir l'employer.

De la proximité au service et de la mémoire et de l'action

Il nous a donc ainsi fallu apprendre à *être* proche. Cela nous a semblé le moyen juste d'être près de lui et de sa mémoire, et comme dans un compagnonnage en un terrain connu, proche et à distance à la fois. La mémoire change de corps, elle se place ou se révèle aussi dans le corps proche des autres, et dans leur présence familière. Car être proche, peut vouloir dire au patient, *qu'il compte* pour nous, qu'il a en nous sa place, et aussi, que nous comptons pour lui, puisque s'y trouve une place, qui lui ressemble.

²⁰¹ . Platon, *Phédon*, 72e : « L'acquisition d'un savoir (*mathèsis*) se trouve être rien d'autre qu'une réminiscence (*anamnèsis*) ». Mais aussi, cela, aussi tiré du *Phédon*, 81e : « Il y a, dit Cébès, une preuve remarquable entre toutes : quand on questionne les gens, si les questions sont bien posées, ils expriment toute chose d'eux-mêmes, telle qu'elle est en réalité. Or, s'il n'y avait pas en eux une science (*épistèmè*) et un jugement droit (*orthos logos*), ils ne pourraient le faire.

Nous trouvons ainsi ici un lien de proximité structurelle avec ce que Ricœur²⁰² écrit : « Les proches, ces gens qui comptent pour nous et pour qui nous comptons, sont situés sur une gamme de variations de distances entre le soi et les autres ». Et si cette citation introduite ici, induit à l'idée d'un lien-lieu comme soudain familier bien qu'un peu surprenant pour le patient, notre action, d'emblée, nous inscrit, bien au-delà de la sympathie, et au-delà d'une forme d'empathie, qui dans le cadre du soin, nous semble et jouer avec l'éthique, et souvent dans ces cas difficiles, être insuffisante pour dénouer. Et c'est ainsi que nous avons donc appris à entendre, à comprendre et à prendre en considération, la présence des sentis, le ressenti et les perceptions de notre propre corps, comme émanant d'*un outil sensible*, (« *wahrnehmung* » ?), au service d'une rencontre qui se passait en *même temps*, avec l'autre du patient. Nous lui parlons, il nous parle, et en même temps, je recherche *l'accord des corps*, vibrant et émettant. Nous devenons comme un être proche de lui par notre corps, et en cette façon pathique de vivre, et, aussi, en une façon d'en comprendre suffisamment l'empreinte en nous, pour pouvoir l'identifier précisément, pour qu'elle *lui ressemble*. Nos mots, notre façon d'être, nos silences, l'écoute des réponses de son corps ou de son visage, nos liens proposés s'inscrivent et se tissent au fil de la consultation, comme étant de plus en plus proches, de quelqu'un, qui, *en lui*, cherche à s'exprimer de non-mots. Le moment finalement que j'ai mis tant de pages à essayer de définir et écrire, c'est bien le moment de cette soudaine présence réveillée de lui, et qu'il ne peut plus éviter.

Et ce qu'il ne peut plus éviter, c'est la rencontre, celle avec lui-même, en un *double* qui lui ressemble, et grâce auquel il peut parvenir à nouveau à s'assembler. Grâce aussi à la parole, qui comme en un jeu, le ramène au « je » par des *c'est comme si*.

Une proximité étrange et inquiétante

Ainsi s'inscrit progressivement dans l'acte de ma consultation, une qualité de rapprochement. Je l'ai longuement évoqué, et en premier, c'est par celle de mon sensible, qui s'est déployé dans le champ de l'inter-altérité, comme en un sensible,

²⁰² . Ricœur P., *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, *Ib.*, p. 161.

qui est ce qui me constitue à la fois comme dans un le plus intime, mais aussi comme dans une forme *d'une entité autonome* qui agit sur moi au service de l'action de soin à l'autre. Dans quelle réflexion théorique, cette mise en pratique peut-elle être contenue ?

Elle s'inscrit dans une proposition imagée, animée, inventée, ressentie, amusée et vivante, et qui est comme celle d'un *double*.

C'est tout d'abord celle d'une double surprise qu'en premier le patient retient dans sa perception. D'abord, avec ce sentiment d'être (et ce n'est pas souvent qu'il a le sentiment de le vivre, et ce, même au-delà de mes impossibilités et de mes échecs confondus), en *bonne voie* d'être compris. Mais cette compréhension s'inscrit dans ce que Maldiney écrit comme celui d'un « d'être pris avec ». Et c'est de cet « avec » que naît la seconde surprise : car si cette compréhension qu'il ressent, ouvre comme un champ habitable *plus grand* de lui, elle est aussi le fait d'être portée par un étranger, et un être à distance. Quelqu'un, autre, peut être dépositaire d'un soin, pour lui.

Se joue ici le deuxième acte, qui est comme celui d'une mise en pratique d'une série de filtres et de contrôles auxquels il se livre très vite pour juger de l'authenticité, fidèle, autant de mes ressentis de lui que j'exprime de mon corps, que des propositions qui lui sont faites par ce moi médecin. Il y a donc comme une double prise qui ressemble à un double en miroir. D'une part, par le dit des mots techniques et le suivi des informations qu'il vient chercher, ce qui le rassure, et d'autre part, de ce corps qui est le mien, qui se met en écho de son corps présent, et qui parle de lui, cet autre, tandis que ma voix de médecin, parle ainsi et alternativement, et au patient et au sujet, et au malade et au souffrant. En cette proximité et cette authenticité de lui, qu'il finit par reconnaître et accepter, la distance effective de moi-étranger, installe comme cette *inquiétante étrangeté* dont nous a parlé Freud²⁰³. La figure du double s'installe à la table de la consultation. Ce double, que je *parais*, si étrangement proche, et si étrangement différent, est ressemblant ; il évoque, rappelle, celui que nous portons en nous et qui est, comme l'écrit Freud, dans une « mise en scène de personnages qui, du fait de leur apparence semblable, sont forcément tenus pour identiques, de l'intensification de ce rapport

²⁰³ . Freud S., *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Folio-Gallimard, 1985, pp.236-239.

par la transmission immédiate de processus psychiques de l'un des personnages à l'autre- ce que nous nommerons télépathie [...] ».

Une transmission se fait ainsi par ce que je montre au patient par petites indications qui s'accumulent, et comme allant progressivement toutes vers ce un de lui, qui émet. Il finit par accepter de se reconnaître, devant tant de similitudes, comme dans un écho qui lui révèle une présence oubliée. Car il est de lui, lui aussi, comme en un double oublié, voulant simplement se confondre avec la surface à laquelle il a eu coutume de se restreindre, en ce moi-sociétal, ce moi du faire, qu'il veut continuer de défendre comme en un désespoir d'amour-propre qui reste sans amour de lui. Il m'a donc fallu faire *avec*, cet autre de lui, cet autre en lui, pour pouvoir être à deux, et ainsi lui faire entendre pour pouvoir l'aider. Une double instance donc, un signal qui donne force à une présence en lui, d'un de lui qui, même ligoté, ne cède pas, et continue de vouloir témoigner.

Ce double qui est en nous, nous dit Freud dans le même texte, est à considérer comme celui qui est « à l'origine une assurance contre la disparition du moi, un démenti énergique de la puissance de la mort ». Et il est dans un premier temps une inquiétude, qui va de l'un à nous, à notre corps en sa présence effective, et à celle de notre regard, tous deux s'inscrivant dans l'affirmation d'une bienveillance rassurante. Mais la figure du double conclut Freud dans ce texte, pris ainsi comme dans une instance surmoïque et critique, [...] « se fait connaître à notre conscience psychologique comme « conscience morale », [...], et rend possible de doter l'ancienne représentation du double d'un nouveau contenu et de lui attribuer bien des choses, principalement tout ce qui apparaît à l'autocritique [...] ».

Sans le vouloir, mais peut-être aussi un peu maintenant en mieux le comprenant, nous avons pu jouer et endosser ces différents rôles, en ces différents endroits, comme dans une image fractionnée et ressemblante des différents endroits où il cachait ses moi, et toujours dans le visage sévère et amène de la bienveillance, car il en est ainsi, pour nous, du soin.

Notre but est toujours d'aider sans remplacer, d'aider à ce que le patient retrouve ce qui est de son intégrité vaillante d'être avec lui. Aussi, nous nous confortons de ne prendre aucun pouvoir dans cette représentation incarnée que nous lui présentons de nous, car, et c'est ainsi que nous dit pour finir Freud, après une phase d'indéterminé entre le moi propre et le moi de l'autre double, il y a « enfin du retour

permanent au même²⁰⁴». Retour au même qui est peut-être fait et du moi-propre, et de la conscience qui accepte à nouveau en lui, la présence *étrange* d'un autre, celle d'un moi étranger. A propos d'étranger, nous citons en note un court extrait tiré de « *Qu'appelle-t-on penser*²⁰⁵ » de Martin Heidegger, qui apporte ici, comme en écho quelque ressemblance d'ambiance avec ce que nous écrivons.

Lorsque nous réussissons, nous avons été passage de l'un à l'autre et de l'autre à un soi de lui. Et c'est comme cela que nous avons conçu notre qualité d'entregent médical au service de ces patients particuliers, qui présentent ces formes différentes d'absence à eux-mêmes. Cette nouvelle cohésion identitaire quand elle se permet d'être, fait, ainsi, la reprise d'un soi à distance, et donc, à nouveau, *d'un*, envisageable. Notre présence, je veux dire, la mienne qui accueille et la sienne qui s'y vit, fait aussi appel à son altérité perdue, cette première qui est celle que chacun de nous a avec lui-même. Lui permettre de se voir tel qu'il est devenu, lui permet de le rendre à une *peine* qu'il ressent face à ce lui qu'il ne touchait plus. Et ainsi de le faire se regarder comme de la place d'un troisième, à l'aune du partage de sa douleur. Cela peut ainsi et souvent, pour le rendre à son courage de lui, devoir entraîner qu'il accepte de se *pardonner*. Pardon de l'oubli, pardon de ses impossibles, pardon de ses faiblesses, pardon de son abandon de soi. Pardon de ne pas avoir remplacé *sa mère*, dans l'adéquation de sa puissance infinie à protéger. Nous ne revenons pas sur cela mais à Ricœur, qui dans « *Soi-même comme un autre* », nous parle de ce pardon si douloureux et si difficile à nous accorder. Nous sommes, et nous essayons de nous poursuivre ici, en un entremetteur de pardons ; comme si nous étions le miroir de lui, victime. Notre façon de vivre avec notre corps, comme ce double qui se dessine à lui, fait du patient *un* de lui, qui vole à son propre secours. Il finit par entrevoir, voir, comprendre, se voir, comme une résultante de ce qu'il s'est fait, lui aussi. Nous, nous prenons résolument le parti de son corps, qui en est la première victime *incarnée*, c'est-à-dire, qui, elle, contient un temps. Or de ce corps atteint, meurtri, et empiété de ses oublis, de ses impuissances et de ses arrogances, seul le pardon peut permettre, en comme un à

²⁰⁴. *Ibid.*, p.237

²⁰⁵. « L'étranger » ensuite n'est pas quelque chose de simplement tout autre que le propre. L'étranger est la « Colonie » du propre, la richesse de la source qui ne commence que dans la mer (3). Lieu d'oubli, mais du « vaillant oubli », que « l'Esprit aime » (4), parce qu'il est l'espace possible du « souvenir » (Andenken) : c'est cela l'étranger, cet étranger qui fait en même temps souvenir de la Patrie » (5).

nouveau, de réintroduire à un vivre *ensemble*, qui est celui d'un vivre avec *une attention à soi*. Cette exigence, cette façon d'accourir de toucher et de révéler est la pierre angulaire de notre occupation morale. Nous vénérons les corps et leurs histoires et nous transmettons sûrement au patient, la chance que nous avons de pouvoir les vénérer et l'exigence que cela induit pour chacun de nous. Nous sommes résolument *avec*, et nous sommes peu ou prou, mais, sûrement, un *prosélyte* au service de sa destination.

Un corps épais, que s'y passe-t-il ?

Cet engagement, quand notre consultation réussit, nécessite un entendement. Et cet entendement, c'est dans l'épaisseur du corps qu'il se tient, c'est là que se vit la direction des sens qui fait le sens de soi. Or dans l'épaisseur, seule l'intuition pénètre. Car lorsque nous parlons de consultation réussie, et donc d'entendement, nous parlons bien évidemment aussi d'intégration, c'est-à-dire de quelque chose qui s'installe dans une pérennité d'altérité, créant entre nous et la chose des va et des viens d'échanges, de rappels, d'oublis et de présence. L'entendement est donc un mouvement réapparu en le patient, entre l'intérieur et l'extérieur des choses, dans cette zone épaisse qui comprend et contient des cohortes. Et, parfois, comme en un surgissant et en un simultané, paraissent et l'invisible de moi par lui, et le visible de moi par moi, et aussi, et l'invisible de moi par moi, et le visible de lui par lui, mais encore, et l'invisible de lui par lui, et le visible de lui par moi, et, enfin, et le visible de lui par lui et l'invisible de lui par moi, tout cela, en presque mêmes temps, et en des identités séparées, issues de mêmes émissions, et situant l'improbable et le possible d'une rencontre. C'est donc bien dans cette zone que se constitue notre capacité d'échanges, entre l'extérieur et le moi, moi dont Freud²⁰⁶ écrit qu'il « est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même projection d'une surface ».

Et ce corps en surface, nous l'avons touché, palpé, retouché, à la fois dans un échange superficiel, mais aussi en celui d'une intensité professionnelle ; mais

²⁰⁶. Freud, *Essais de Psychanalyse*, « Le moi et le ça », p.238.

également en un endroit plus profond de nous deux, qui est celui de perceptions qui se sentent, se mélangent et s'enfouissent, comme en un écho en latence de nous.

Nous avons été ainsi, dans ce temps de la consultation, inscrit comme l'écrit Patočka²⁰⁷, dans « un champ de contact et un champ de distance », qui est et celui du toucher et celui de la vue, rajoute-t-il.

Et c'est aussi pour nous, ce qui a constitué *une empreinte* que nous avons pu alors restituer au patient, l'en faisant à nouveau, ne serait-ce que temporairement, le dépositaire authentique. Nous avons ainsi, senti, perçu, reçu et rendu, nous rendant donc, nous aussi, tributaire d'une forme de transformation que les années écoulées nous ont permis d'approcher comme d'un identique, ou d'un ressemblant. C'est peut-être ainsi que la boucle aussi se forme au cours de ces consultations, dans un montré, un reconstruit par nous, et par un rendu, comme mieux identifié de lui, que nous lui proposons. Oui, nous lui proposons, au travers de ce qui s'est dit, s'est senti et se vit en nous, puis qui s'émet avec prudence, fait sursaut, se nie, s'accepte, pour finir de se corriger d'un détail ou d'un tout qui se surgit. L'essence de cette consultation, qui pourrait être considérée dans la fluidité de son déroulé (même s'il s'y rencontre des hachures), comme *non technique*, est de fait, celle d'une intégration qui, comme dans un *conçassé*, a assemblé les techniques au service de l'humain, à côté du champ médical strict. Et se pose ici la question de notre subjectivité d'être : comment être proche sans étouffer, comment être proche sans se perdre, comment sentir toucher ressentir, et demeurer intact ? Il y a certes et cela est évident, la pratique des pratiques, mais aussi, notre propre solitude. C'est le dernier endroit, notre dernier rempart dans notre proximité extrême, toujours mouvant et s'adaptant aux formes que l'autre de l'autre emprunte. Notre solitude. Elle est notre appartenance, et elle est aussi celle à laquelle nous appartenons, au plus profond, et *spécifiquement*. Elle est si particulière, si identique et si différente de celle qu'il nous présente, que ce que j'ai laissé jusqu'à présent dans un presque silence, comme une ritournelle assourdie et mécanique, nous paraît anecdotique et banal. Je pose en cet instant un fard sur la solitude du soignant qu'ont transmis aussi les lignes qui ont précédé. Cette solitude-là, qui est aussi celle de l'accomplissement du faire pour l'autre, s'anime durant un moment de la joie de sa rencontre, dans un

²⁰⁷. Patočka J., *Papiers Phénoménologiques*, p.152.

entre-deux de proximité, qui nous appartient à tous deux, et nous laisse, pourtant, intacts, heureux et éloignés, chacun à sa différence.

Nous sommes ainsi que l'écrit Levinas, dans cette forme d'allégeance (*clinique*, rajouterais-je) proposée du Même à l'Autre²⁰⁸. J'ai rajouté clinique, car cette distance est essentielle, autant dans le cadre que dans la responsabilité que cela induit. Notre proximité et sa pratique et son perfectionnement, nous permet comme de suivre un fil que je ressens comme être de l'inconscient de l'autre, mais nous préférons et de loin, le terme qui résume bien notre façon d'être dans cet entre-deux multiple, et qui est celui du fil du *subconscient*. Qui est ce présent, exprimé par le corps, et comme ravi à la conscience de celui qui nous fait face. Et c'est pour cela que par instants nous grossissons le trait jusqu'à presque le rendre caricatural dans son excès, dans cette proximité de corps, de phrases, de pensées, de réseaux de connections, autour et pour, ce qui dans l'invisible de l'autre veut s'exprimer. Car c'est ainsi que les hommes finissent par voir et accepter. Ce savoir-faire nous semble essentiel, car c'est de lui que se construit, pour lui patient, pour moi qui l'attends, et pour les deux et en même temps, le sentiment cher à Ricœur, de l'imputabilité. Qui naît et qui se poursuit de ce moment et à chaque rencontre, comme le *thumos* qui est de ce se sentir et de ce se connaître, ayant en lui à la fois ce qui est accessible au réflexif, et ce qui entraîne et prend forme dans une ambiance qui crée en étant créée. On le comprend ainsi de mes mots, la mise en branle de plusieurs occurrences simultanées, allant dans un même sens, et stimulées et présentées par un soignant, finit d'animer le patient au service de sa « bonne vie ».

Ce mot qu'emploie Ricœur, qui est celui d'*imputabilité*, nous amène à ce qui est de « l'aptitude à nous reconnaître comme comptable de nos propres actes à titre de leur auteur véritable », rejoint peu ou prou un recours à une autonomie décisionnelle que l'on peut imaginer comme étant d'« un retour à lui-même ».

On l'a compris, déjà deviné, qu'il manque encore ici une dernière touche qui a son importance. Au cours de cet écrit nous avons ainsi traité d'une forme de régression intime que ces patients subissaient dans un double mouvement

²⁰⁸. Levinas E., *Ibid*, p. 47 : [...] « Allégeance qui se décrira comme responsabilité du Même pour l'Autre, comme réponse à sa proximité d'avant toute question, mais où se laissera surprendre la naissance latente de la conscience elle-même - perception ou écoute de l'être - et le dialogue à partir du questionnement. »

d'attirance et de désespoir, empruntant à Simondon la notion d'un monde pré-individuel, à la fois matrice, mais aussi déni du moi sujet. A ce patient, en route vers des décisions de prise en charge réelle pour son bien, il aura fallu y rajouter le mot de *l'attestation*. Le mot, dans notre clinique, est ce mot qui introduit pour un patient qui ré-appartient à son subjectif, et une distance, et une *liberté*. C'est par ce sentiment de liberté, qui est celui de s'appartenir en propre et en relative autonomie, que les choix deviendront pour lui des décisions, qu'il reconnaît alors comme lui appartenant dans son imputabilité. Ainsi, et si nous les affinons et les décomptons, nous pouvons assister en consultation, à la représentation émergente de trois types d'attestation. Qu'elles sont-elles ?

La première des attestations, qui bien qu'encore indéfinissable car souvent incomplète, est celle qui mène, dans un moment palpable de deux ambiances qui s'accordent majestueusement, en un quelque chose qui n'a plus lieu d'être discuté, et qui se nomme *la confiance*. Qui s'établit, se gagne et peut se perdre, et ce même après cette première acceptation, de presque chaque phrase, nous laissant ainsi inscrit dans une toujours vigilance. Après, en second, surviennent ces moments étranges où le patient comme en balbutiant en un premier lieu, finit de voir et d'accepter à nouveau une attestation nouvelle de qui il est. Et puis, comme en se tournant vraiment vers moi, il se montre, et me montre qu'il s'accepte comme en un comme *neuf*, comme en un à nouveau *indemne*, qui s'anime différemment. Et je le vois à distance, englobé comme dans son aura nouvelle, authentifiant avec lui ce moment de résurgence, lui conférant ainsi une nouvelle attestation, certifiée par la qualité des transferts. Nous sommes donc, d'abord ensemble, puis lui, qui est soudain ensemble à nouveau à lui, se montre à mon regard, qui authentifie ce qu'il a fait de mon aide.

Enfin le voilà prêt et attesté à lui-même, prêt à s'attester dans son rapport au monde de l'extérieur. Et c'est souvent là que l'attestation et l'imputabilité se rejoignent, en un projet qui est pour lui et avec lui. Ce sont ces actes au quotidien d'un être qui se sait à soi encore libre, qui permettent les engagements véritables. S'être vu, entendu, perçu comme être souffrant et non comme être portant une maladie qu'il subit seulement, a permis ce choix. Il accourt soudain à lui, et comme l'écrit une fois encore, Ricœur²⁰⁹ : « C'est dans l'imagination que d'abord se forme

²⁰⁹ . Ricœur P., *Du texte à l'action*, Paris : Seuil, 1985, p.132.

en moi l'être nouveau. Je dis bien l'imagination et non la volonté. Car le pouvoir de se laisser saisir par de nouvelles possibilités précède le pouvoir de se décider et de choisir ».

Mais cette scène, qui se joue dans des micromouvements d'âmes et de résonances, chacun témoignant de l'autre et en tant que sujet et en tant que patient et médecin, ont toujours besoin d'une dernière attestation symbolique et dont la présence nous paraît essentielle. Comme l'écrit Ricœur dans cette même conférence,²¹⁰ la présence que j'appelle du troisième (et que lui nomme du *il*), nous a semblé essentielle à l'ossature de notre vie de consultant. C'est ainsi que notre porte de bureau a fini par jouer ce rôle, dans sa présence à la fois invisible et à la fois contenante, donnant à la présence des deux, une dimension qui s'officialisait.

Cette porte, à qui nous avons longuement donné parole, dans son intransigeante neutralité, a représenté à elle-même (!) et à nous, dans un premier temps, une injonction morale rigide, tenante d'une déontologie appliquée et contrôlée sans nuances, flambeau qu'elle était de la Loi morale du Visible. Au cours de ces longues années, elle est devenue finalement *sensible* aux balancements et aux entre-deux qui sont le fondement de l'éthique réelle dans l'intention du soin. Est-ce aussi, cette part en nous qui s'est éloignée de l'exigence dans laquelle nos premiers pas de thérapeute voulaient s'écrire ?

Le premier des chemins

Ainsi, nous semble-t-il, toute attente de modifications comportementales d'un sujet-malade, ne peut s'entreprendre qu'après la restauration d'un suffisamment-tout de lui, lui permettant par le décentrement à lui-même, de recouvrir dans cette distance qui lui permet de se voir, et imaginaire, et attachement à une unicité première, et liberté d'agir pour lui dans un contenant bienveillant. J'y reviens, car je dois bien l'avouer maintenant que je termine, qu'il me semble bien que nous transportons en permanence comme en un cadre dans lequel nous nous plaçons, et les yeux qui nous voient et les yeux que nous voyons, répétant ainsi ces premières impressions inscrites en nous de nos sens immaculés. Ce premier des premiers des

²¹⁰ . *Ibid*, op. déjà cité

chemins, nous le recommençons toujours²¹¹. Nous allons vers cela, et nous avons aussi appris à le garder ainsi en nous sujet, comme en un mode d'exister. Pour nous, comme soignant, ainsi, la technique est toujours accompagnée d'une bienveillance inconditionnelle, qui est celle du souci, de la prise de parti et de l'intentionnalité du soin. Oui, mais pour que cela soit, il y faut adjoindre la temporalité imprévue, et la liberté en présence du patient qui nous fait face.

Le dernier des chemins, le nôtre

Il y a par moments dans ce texte, trop d'altérité, trop d'effort et de travail d'abnégation, de disparition, de mise à disposition à l'autre et de mon corps, et comme de moi. Cela pourrait en être *suspect* et il me faut donc me méfier. J'ai repris beaucoup, décortiqué, biffé et gardé, comme ce qui est probablement vrai et me constitue comme médecin et comme humain. Mais à vrai dire, je sens qu'il me manque quelque chose, à dire en dernier.

Je suis ému, toujours encore, bouleversé parfois, dans cette immanence où le patient se retrouve, se remet en lien avec lui-même.

Mais je me dois de le dire aussi ici, je prends plaisir à penser, et surtout à penser devant un *inconnu*. Un nouveau patient, que je ne connais pas, que je ne peux mettre en relation avec aucune expérience déjà rencontrée sur le plan du fonctionnement du sujet qu'il est. Ne rien comprendre, est une joie pour moi, qui généralement, prends. C'est ainsi, quand aucun de mes schèmes dormants ne me viennent à l'esprit, et que chaque début de piste s'effondre, et que moi, qui parle, je ne peux rien me dire. Ni me sentir, mes sens sont absents, décontenancés, et ils ne peuvent suivre de piste. Et même si cela est de moins en moins fréquent après toutes ces années, il en survient encore régulièrement. Et derechef, voilà qu'en moi je gambade ! Un inconnu, *un vrai*, un qui est presque incompréhensible, est vécu par moi comme un évènement, comme un *alléluia*, comme une *épiphanie* ! Car je vais

²¹¹ . Simondon G., *Individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 2007, p. 127 : « Chaque pensée, chaque découverte conceptuelle, chaque surgissement affectif est une reprise de l'individuation première ; elle se développe comme une reprise de ce schème de l'individuation première, dont elle est une renaissance éloignée, partielle, mais fidèle ».

enfin à nouveau pouvoir *m'amuser*, tout à ma joie qui est d'être devant cet inconnu, nouveau et à *complètement* ressentir et *penser*. J'ai beau dans un premier temps ré-essayer, rechercher des sens que je ne connais pas, et qui émettent peut-être si faiblement que je ne les perçois pas moi-même, chercher un début qui ressemble à un quelque chose que je connais déjà un peu, comme dans un vague cousinage. Rien ne vient, tout est absent d'échos et de liens.

L'acte de penser au travers l'autre et pour l'autre reste pour moi comme une création en moi d'un nouvel espace auquel le patient me fait accéder. Il y a là, et je le dis, dans ces cas-là, un échange essentiel de plus qui s'inscrit dans une structuration de la relation qui reçoit en donnant, et je le ressens ainsi, c'est de ma part personnelle dont il s'agit même si elle est au service de mon moi professionnel. Car de cette pensée, comme *soi-disant* à partir d'un sens non connu, vient l'idée si l'on ne met pas en doute cette assertion, de la place d'une matrice archaïque dont nous serions l'alluvion à l'intérieur d'un courant, toujours à naître, né et déplacé. Et cette résurgence d'un de mon archaïque confronté à une intentionnalité de soin, est pour moi, comme une source rafraîchie de vie²¹². Cela me fait comme un salaire immémorial, dont la puissance amène comme à un infini de moi. Je vais peut-être, grâce à lui, aller au contact d'un ailleurs de moi. Car cet acte de penser, de le penser dans sa chair vivante, est un retour à ma source matricielle. Devant le vide, le blanc, le presque rien de mes fils empêchés de suivi, soudain quelque chose de cet impossible me ramène ou m'amène à un endroit en moi, *qui me produit*, qui produit de moi un inattendu, une ressource nouvelle, un grand écart impossible à imaginer, pour pouvoir entrer en contact avec cet autre, inconnu, comme dans les ultimes centimètres d'un étirement improbable. Quelque chose s'est formé en moi, différent face à lui, en cette forme qui m'est inconnue et nouvelle. Quelque chose qui me semble être *d'un savoir-faire* archaïque, qui soudain se forme, me transforme et me vient en aide pour pouvoir l'aider. Et c'est ainsi que se constitue, comme en une relation incluse dans un désir, la relation du trois : moi, médecin, face à cet inconnu, comment dit-on, *sec*, car celui-ci ne produit ni n'évoque en moi, rien de connu ou d'envisageable, malgré toute l'énergie que je donne à ce second de moi, pour

²¹² Merleau-Ponty, M., *Le philosophe et son ombre*, *Ib.*, p.199, à propos de l'influence et de la liberté vis-à-vis de cette influence d'Husserl : « Je m'emprunte à autrui, je le fais de mes propres pensées : ce n'est pas un échec de la perception d'autrui, c'est la perception d'autrui ». Quelque chose du patient, lui appartient et me traverse, et j'en fais quelque chose de moi qui m'appartient, et qui est de lui.

chercher, évoquer, se rappeler, trouver. Nous sommes ici, deux, et sans réponse. Mais ce troisième, issu des limbes de nous, semblant nous appartenir, soudain se montre et noue d'une main légère les fils du lien qui permet le soin. Car, cette chose qui vient de moi, *je ne sais pas* qu'elle m'appartient, ce « qui », qui joue le rôle du *secours*, loin de moi et pourtant venant. Quelque chose soudain s'anime, reprend chaleur et force, et m'entraîne comme en un ailleurs où la scène présentée par le patient, soudain dans un nouvel angle de vue, délivre alors une enfilade ou un passage d'être non vus auparavant. Je me suis fait par lui, indépendamment de ma conscience, dans un être de moi renouvelé par et pour lui.

Nous sommes issus de l'obscur, venant à la lumière. Les philosophes de Kant à Heidegger, pour les citer parmi d'autres, et pour qui *penser* veut dire, montrent que c'est dans l'obscurité de l'être que se niche, se cache et se laisse entrevoir en, *une*, la question de l'être. C'est ce phénomène qui se donne *malgré lui*, poussé d'un irrésistible qui ne peut être pris que par nos sens, puis être reconstruit et placé en un possible entendement, par une imagination à la hauteur de la puissance de ce qui a été émis. Et dans cet éclair qui transperce, affole, et contient l'autre, dévoilé, dans une transcendance comme prisonnière et grillagée, alors notre volonté d'aide vient à nous posséder, et ce n'est pas de celle du soignant dont je parle ici, mais de celle d'un homme qui accourt pour *recueillir*, ce que cet humain a montré d'un appel presque désespéré de son absence à lui-même. Nous accourons aussi, de la toute puissance de notre propre absence. Ici et là, l'union est possible du soin de deux absences. Lien entre ce qui laisse apercevoir, ce qui s'imagine, ce qui se constitue de nous, ce qui se rend, et ce qui se confronte à la réalité que lentement le corps exprime comme dans un changement accepté. Quelle est donc la place que nous occupons dans cet entre-deux du soin ?

Et bien, et à vrai dire, nous ne savons pas. Ou plus. Il nous semble que notre place est celle de plusieurs. Elle a l'apparence statutaire d'un qui occupe le fauteuil central, mais nos élans, nos précipités de soin en ces instants divers et non toujours choisis (mais toujours préalablement acceptés par nous), où il lui faut apporter tel ou tel baume, et où il faut en tel ou tel moment *être autrement*, pour l'aider à comprendre ou à pousser une porte, finalement nous ne savons presque plus qui nous sommes, tant nous sommes en des places différentes. Notre place à nous n'existe pas car elle est comme partout, en des spécifications diverses, dans

différents temps et dans l'accès à différents espaces. Comme l'écrit M. Richir²¹³ en la fin de son article, rendant ainsi hommage à Kant, le non positionnel nous semble être la clé de voute du thérapeute dans le cadre de la consultation. Car de nos positions, différentes et adaptées que nous avons prises au cours de ses récits, toutes se voulant et un passage au soin par lui-même, et un passage de soin par nous-mêmes, notre visage a pris plusieurs figures, que nous ne savions pas devoir vivre « apriori ». La figure se crée et est modelée par ce qui crée aussi la figure, c'est-à-dire, *fabriquée* de cet entregent constitué du corps en commun qui naît de la présence des deux. Où la raison existe pour pouvoir y être comme oubliée, privilégiant alors le chemin, qui s'il s'accomplit, deviendra, lui, de raison. Car c'est bien de cela dont parle ma clinique, des chemins sans issue où la raison technique peut mener. Quitter sa position, dans une déambulation qui échappe de prime abord à la raison établie, celle des règles habituelles, est bien la raison supérieure qui permet d'être proche de ces êtres dont le chemin est égaré ou particulier. Et, la figure qui semble se trouver en une constance d'être, comme dans une figure du premier secours, semble bien être celle de la mère. C'est elle, qui finalement dans sa substance doit être celle qui lui fait face, et le regarde telle qu'elle le connaît. Et lui, il ressent ce regard qu'il s'est fait aussi de lui. Le temps, le nôtre, celui qui nous baigne de ses mots, est bien celui de la *rencontre*, qui semble être le seul dont le souvenir nous reste au corps. Hormis ce temps, par *moments*, nous ne nous savons plus savoir exister.

Et nous pensons, *bien sûr*, que tous les patients, comme nous-mêmes, continuent de reproduire à l'infini, l'aller-vers de la rencontre, et l'aller-vers en soi, en un être qui voit et en un être qui est vu, parcourant ainsi, en une matrice archaïque, ce qui est un besoin²¹⁴ autant qu'une envie. L'humain a été construit des yeux de sa mère. Il ne l'oublie pas, il le fait varier, il le déconstruit, il l'imagine, il le repousse, il s'en échappe, il le nie, il l'oublie, il le recrée, il marche avec, il est de son habitat.

²¹³. Richir M., *Le tiers indiscret, Ébauche de phénoménologie génétique*, Archivo di Filosofia, Pisa-Roma, 2007, p.169-173.

²¹⁴. Levinas E., *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, 1971, Le Livre de Poche, p.118 : « Le besoin ne saurait s'interpréter comme simple manque, malgré la psychologie qu'en fait Platon, ni comme pure passivité, malgré la morale kantienne. L'être humain, se plait dans ses besoins, il est heureux de ses besoins. »

Et si nous, nous existons, nous existons aussi de la présence de cet autre de nous, dans le cadre du soin, qui nous donne, à coté de notre potentialité technique, un accès de nous en un ressenti et une imagination sensuelle du patient, qui, elle, se doit toujours de se vivre, pour ne pas être pervertie, comme sans conscience et comme sans passé.

Ainsi en a -t-il été durant cet écrit, qui a volontairement priorisé le mot « senti », plutôt que le mot « perception », et a tenter de favoriser, en essayant de ne point trop souvent le perdre, un originaire peu transformé par le réflexif, ou même, par l'intentionnalité en lien au soin. Comme simplement, en une intentionnalité première. J'ai aussi souvent utilisé le « je » que le « nous », dansant et arpentant la trame de ce qui est de cet ensemble, le nôtre, en consultation. Les deux de nous, se vivent en deux temps différents qui se succèdent, et qui peuvent et communiquer et s'unir dans le cadre du soin, permettant alors, et quelques fois, pour un certain nombre de patients, d'associer à l'enveloppe de la consultation, une valeur ajoutée qui serait comme celle d'une volonté d'aide à une acceptation par le patient d'un rapport renouvelé à lui, en une nouvelle et aidante unité. A l'identique, tel qu'en lui-même, à nouveau avec lui. Contenus par ce *troisième*, ici figuré de notre porte et porté par son histoire.

Et si ce quelque chose parvient au paraître, là, de lui qui aurait pu aussi rester dans son absence, alors s'écrit ici, en un homme présent dans une histoire qui est celle de son temps et du devenu de son être, et dans son histoire et dans celle de sa maladie. Ces apparitions qui ont fait le lieu de ces rencontres singulières, et que j'ai nommé, moi aussi, *phénoménales*, ne le sont ainsi que parce que l'homme cherche une *éternité* de ressentis comme le constituant, dans les trois temps de son existence, qui sont celles du passé, du présent et celle de l'ouverture vers un recommencement au devenir. Et nous, en tant que médecin de la maladie chronique, ce sont bien là les trois piliers qui modulent la compréhension du qui, du quoi, et du comment de notre action. Comme si, de ses trois temps simultanés, retrouvés comme en un instant, le patient tire un sentiment d'un *nouveau*, en être plus libre, sentiment qui le possède et l'anime dans la préhension et la transformation du monde, permettant ainsi, et l'acceptation, et le prendre avec de sa maladie. À nouveau et immédiatement, dans l'instant de son après, et déjà, dans le non fini d'une pensée qui s'interroge, et cherche dans le mouvement réapparu. L'homme est ainsi à la fois appel qui se refuse et appel qui s'insurge du souvenir de son propre oubli d'être.

Il nous reste néanmoins, en cet ultime, deux points restés *en retrait* : celui de l'*epoché*, et celui du titre de notre propos. Commençons donc par le premier : qu'est-il pour nous en notre clinique ?

Un instant, un instant de la perte, un instant du vide, et un instant d'un renouveau qui propose un non transposable, identifié dans une lumière. Accompagné d'un frisson, celui que peut nous donner l'idée que ce *il y a*, aurait pu ne pas survenir à nos yeux. A nouveau, un sens, du sens, des sens divers qui trament et tissent et le fait apparû, et ce qui l'occupe et y habite. Comme en faisant un fait nouveau, comme un ressenti nouveau, et comme en une première fois, qui rejoint et devient, faisant alors empreinte, identique et différente des précédentes *premières fois*. L'*epoché*, en cette clinique, est cela pour moi, et il me mène comme à une révélation, qui me touche et de ce qu'elle révèle et de ce qu'elle *me* révèle aussi dans la tonalité de mon corps qui conserve. C'est un moment de pure innocence, c'est un moment où tous les choix sont des existences possibles, qui à peine effleurées s'effacent pour laisser place, à *l'une*, qui alors se dévoile. C'est ainsi que la rencontre nous rejoint. C'est un moment qui ramène à l'unité la plus essentielle, il ne peut en être qu'ainsi, car c'est parce que l'on en fait *déjà* partie, que l'on peut aider à le faire se vivre. Cette retenue, cette suspension est une aspiration, c'est-à-dire, est ce qui s'emplit, s'arrête et se termine par un souffle. Qui lui nous met sur un chemin.

Me vient en cet instant, une dernière pensée. Nous est-il possible de quantifier un *epoché* ? Combien de temps dure-t-il ? Est-il *mesurable* ? Quelqu'un a-t-il songé à mesurer cette suspension, cet arrêté ? Combien dure ce précipice où nous perdons en nous y plongeant, tous nos critères préalablement établis, et où nous vivons, comme plusieurs temps en *une* fois ? Sans doute le temps du temps qui lui est nécessaire, c'est-à-dire celui d'une gestation qui est non mesurable, car elle est à la fois espace et à la fois temps. Nous perdons pour nous emplir. Ainsi, et pour conclure, nous vient en surgissant cette dernière question : et si l'*epoché* et l'*un-mesuré* nous parlaient d'une même chose, et que dans ce fond qu'ils constituent, le nom de l'un était aussi le nom et le temps de l'autre ?

Celui d'une présence, d'une présence qui se montre dans son instant le plus nu.

Prêt à être, chaque jour, recommencé.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

- Agamben Giorgio, *Qu'est-ce que la philosophie*, Éditions Galilée, Paris. 2018.
- Anaximandre, penseur grec, dit « pré-socratique », (610- 546 avant JC).
- Arendt Hanna, *Le système totalitaire*, III, Paris, Points Seuil, 1972, p. 228.
- Aristote, *L'Éthique à Nicomaque*, Paris, Le Livre de Poche, 1992.
- Aristote, *Métaphysique*, Paris, Poche GF, 2008.
- Bachelard Gaston, *L'intuition de l'instant*, *L'intuition de l'instant*, Paris : Éditions Gonthier, 1932, Collection : Bibliothèque Médiations, pp 13-15.
- Barbaras Renaud, *Maldiney, une singulière présence*, Paris, Édition Les Belles Lettres, coll. Encre marine, 2014.
- Barbaras Renaud, « L'essence de la réceptivité : transpassibilité ou désir », article, In *Maldiney, une singulière présence*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, coll. encre marine, 2014, pp. 15-31.
- Barbaras Renaud, *Le mouvement de l'existence. Études sur la phénoménologie de Jan Patočka*, Chatou, La Transparence, 2007.
- Barbaras Renaud, *La perception*, Paris, Hatier, 1994, p.24
- Barbaras Renaud, *L'ouverture du monde*, Paris, éd. de la transparence, 2011.
- Barbaras Renaud, *Vie et intentionnalité*, Paris, Vrin, 2003.
- Barthelemy, Jean Hugues., *Simondon*, Paris, Les Belle Lettres, 2016.

- Barthes Roland, *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Claude Coste éd., Éric Marty dir., Seuil/IMEC, 2002.
- Beaufret Jean, *Apprendre de Heidegger, dialogues avec Heidegger*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.
- Berdiaev Nicolaïev, *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Aubier, 1936.
- Bergson Henri, « L'effort intellectuel » [1902], *L'Énergie spirituelle*, Paris, puf, 2009.
- Bergson Henri, *L'intuition philosophique*, Paris, PBP, 2013.
- Bergson Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Felix Alcan, Paris, 1889, p.70, 125.
- Blanchot Maurice, « Notre Compagne clandestine », in *Textes pour Emmanuel Lévinas*, Laruelle François (dir.), Paris, Jean-Michel Place, 1980.
- Borges Jorge Luis, *L'Aleph*, Gallimard, Paris, 1985.
- Buzzati Dino., *Le désert des tartares*, Paris, Robert Laffont, Pavillons, 1957.
- Canguilhem Georges, *Le normal et le pathologique*. Paris : PUF ,1966.
- Canguilhem Georges, *La mort de l'homme ou l'épuisement du cogito*, *Critique*, juillet 1967.
- Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1993.
- Cassin Barbara, *Parménide, Sur la Nature ou sur l'étant, la langue de l'être ?* Paris, Points, 1998.
- Charcosset Jean-Pierre et Pierron Jean-Philippe, *Parole tenue*, colloque du centenaire Maldiney à Lyon, Paris, Mimésis, 2014.
- Cheng François. *Le livre du vide médian*, 2004, Paris, Albin Michel, pp 39, 88, 89.
- Cioran Emil, *L'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, 2002.
- Cioran Emil, *Des larmes et des saints*, Paris, Le livre de poche, 1990.
- Derrida, Jacques, " Pas", in *Parages*, Paris, Galilée, " La philosophie en effet", 1986, pp. 22, 23.
- Descartes René, *Méditations Métaphysiques*, Méditation troisième. PhiloSophie, [1641], 2010.
- Dufourcq Annabelle, *Est-ce réel ? Phénoménologie de l'imaginaire*, Leiden, Brill, Netherlands, 2016.

- Ferenczi Sandor, *Œuvres complètes*, t. 1, Payot, coll. « Science de l'homme », 1990.
- Foucault Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p.249.
- Foucault Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966., p.15, 230.
- Freud Sigmund, *Essais de Psychanalyse*, « Le moi et le ça », Le Livre de Poche, pp 236, 238, 239.
- Grimaldi Nicolas, *Traité des solitudes*, Paris, puf, 2003, p.33.
- Hegel Georg Willllhelm Friedrich, *La Phénoménologie de l'Esprit I*, trad. J. Hyppolite, Paris, Aubier-Montaigne, 1941, p. 138.
- Hegel Georg Willllhelm Friedrich, *Science de la Logique*, Premier volume. *L'Être*, Paris, Aubier Montaigne, 1972, p. 115.
- Hegel Georg Willllhelm Friedrich, *Encyclopédie des sciences philosophiques I. La Science de la logique*, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1986, p. 360.
- Heidegger, Martin, *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1964. Section 1, Ch.4, Par.27, pp 50 à 53.
- Heidegger Martin, *Questions I et II*, Paris, Gallimard,1968, pp 23, 164,171.
- Heideger Martin, *Le principe de raison*, Paris, Galimard, 1955, chap.9 p.162-164.
- Heidegger Martin, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard coll. « Tel », 1976, p.208. .
- Heidegger, *Essais et conférences (1955)*, première parution, Paris, Gallimard 1958,
- Husserl. Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie (1913)*, Seuil, Paris, 1950, pp. 287, 358.
- Husserl Edmund, *Sur l'intersubjectivité*, Paris, PUF, coll. Epiméthée, 2001, p.246-247.
- Jacquet Frédéric, *Patočka une phénoménologie de la naissance*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p.81.
- Lalande André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, puf, 2em éd. 2006, pp.278, 485.

- Leibnitz Gottfried Wilhem, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966. [1765], 1993.
- Leroi-Gourhan André, *Le Geste et la Parole. Tome 2 : La mémoire et les rythmes*. Paris, Albin Michel, 1965.
- Levinas Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Livre de Poche, 2001, pp 45-47.
- Levinas Emmanuel, *Totalité et Infini*, 1^{re} éd., La Haye, M. Neuhoff, Le Livre de poche, 1971, pp 67,118.
- Levinas Emmanuel, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, [1947], 1986, p.147.
- Levinas, Emmanuel, *Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, Vrin, 1973, p.79.
- Maldiney Henri, *Art et Existence*, Paris, Klincksieck Éditions, 2003, p.24.
- Maldiney Henri, *Existence, crise et création*, Fougères, Encre Marine, 2000, p.103, 105, 124, 205, 233, 306.
- Maldiney Henri, *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*, Paris, Cerf, 2012, pp 61-62.
- Maldiney Henri, *Ouvrir le rien. L'art nu*, « L'œuvre d'art comme essence », La Versanne, Encre marine, 2000, p. 414.
- Maldiney Henri, *Notes sur le rythme, Penser plus avant*, Chatou, Éditions de la Transparence, 2002, p.20.
- Maldiney Henri, *Philosophie, art et existence*, C. Younès, Henri Maldiney Philosophie, art et existence, Paris, La Nuit Surveillée, 2007, p.26.
- Maldiney Henri, *Regard, Parole, Espace*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1973, Paris, Éditions du Cerf, 2012, pp. 19, 93,135,150, 158,239.
- Maldiney Henri : V.von Weizäcker. *Der Gestaltkreis*, Stuttgart, G. Thiememe, 2007.
- Maldiney Henri, Colloque du centenaire à Lyon, *Parole tenue*, Éditions Mimesis, Philosophie, 2014.
- Merleau-Ponty Maurice, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1953, 1960.
- Merleau-Ponty Maurice, *La Nature. Notes de cours du Collège de France*, Paris, Seuil, 1995.
- Merleau-Ponty Maurice, *La Phénoménologie de la Perception*, Paris, Gallimard, 1976, p.235.
- Merleau-Ponty Maurice, *La structure du comportement*, 6eme édit., Paris PUF, 1967, p.169,234.

- Merleau-Ponty Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p.110,111.
- Merleau-Ponty Maurice, *Le Visible et L'Invisible*, suivie de Notes de travail, Paris, Gallimard, [1964], 2016, pp 57,140.
- Merleau-Ponty Maurice, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p.231.
- Montaigne dans *Essais*, II.
- Naccache Lionel, *Le Figaro*, Paris. 19.03.2009.
- Nietzsche Frédéric, *Introduction théorique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral* (1873) (in *Le livre du philosophe*, GF).
- Noica Constantin, *Jurnal filosofic (Journal philosophique)*, București, Humanitas, 1990, p. 60. (trad. Française : Mihaela-Gențiana Stanisor) .
- Pascal Blaise, *Pensées*, in. *Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, fragment 80.
- Pascal, *De l'Esprit géométrique*, [1568], *Ibid.*
- Patočka Jan, *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Prague, Pelice, 1975, trad. E. Abrams, préface Paul Ricoeur, Lagrasse, Verdier, 1981, p. 145.
- Patočka Jan, *Papiers Phénoménologiques*, trad. E. Abrams, Grenoble, Jérôme Million, 1994, pp. 18, 63, 102, 152, 173, 230, 234
- Patočka Jan, *Le platonisme négatif*, Ed. Grenoble, Jérôme Millon, 1990, p.57.
- Patočka Jan, *Qu'est-ce que la Phénoménologie*, Grenoble, Jérôme Millon, 2002, pp. 45, 46, 72, 73.
- Patočka Jan, *Le monde naturel et le mouvement de l'existence humaine*, Trad. Erica Abrams, Dordrecht-Boston-London, Kluwer, « Phaenomenologica », 1998.
- Platon, *Phédon*, 72^e, 79a, *Phédon*, 79d, 81e.
- Platon, *La République*, Livre IV.
- Platon, *Timée*, Paris, GF, 1996, p.51, 52.
- Ponge Francis, *Pages bis, Proèmes*, Paris, Gallimard, 1948, p.206.
- Ravaisson Felix, *Testament Philosophique*, Ed. Allia, Paris, 2008, p. 49, 51, 65, 141.
- Reyes Alina, *Le journal de Parménide*, AlinaReyes.net /autour-de-la-nature-que-dit-Parménide/.

- Richir Marc, *Le sens de la phénoménologie dans le "Visible et l'invisible"*, Revue Esprit, Juin 82, p.145.
- Richir Marc, *Le tiers indiscret, Ébauche de phénoménologie génétique*, Archivio di Filosofia, Pisa-Roma, 2007, pp. 169-173.
- Ricœur Paul, Philos. Volonté, 1949.
- Ricœur Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, 1996, p.226.
- Ricœur Paul, *Fondements de L'Éthique*, Article, Exposé de Paul Ricœur au Centre protestant de l'ouest en juillet 1983, in : *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*. N°3, 1984, pp 61-71.
- Ricœur Paul, *Temps et récit 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1985, p. 139
- Ricœur Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p.26.
- Ricœur Paul, *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1985.
- Sartre Jean-Paul, *L'être et le Néant*, Paris, Gallimard, [1943], 1976, p.33
- Saint Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, livre III, chap. 16, traduction du Père Grégoire de Saint Joseph, Paris, Seuil, 1947, p. 358.
- Senis Angela, *Firth J.R, Le phonème face à la théorie du langage*.
- Simondon Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Millon, Grenoble, 2005, p.29, 229, 242, 253.
- Simondon Gilbert, *L'individuation psychique et collective- A la lumière des notions de Forme, Information, Potentiel et Métastabilité*. Paris, Aubier, Éditions-Montaigne, 2007.
- Simondon Gilbert, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, Éditions-Montaigne, 1958, p.219.
- Socrate, le *Théétète*.
- Stein Edith, *Le problème de l'empathie*, Paris, Cerf- Éditions du Carmel – Ad Solem, 2013.
- Stiegler Bernard, *La technique et le temps, La faute d'Épiméthée*, Ed. Galilée, Paris, p. 185.

- Stiegler Bernard, *L'individuation psychique et collective*, Aubier (Philosophie), 1989, p. 126.
- Straus Erwin, *Du sens des sens*, Grenoble, Jérôme Millon, 2000, p.417.
- Spinoza *Ethique* III, 58. *Ethique* II, 11,13. Scolie. [1677], Paris, puf, 1990.
- Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Paris, Éditions du cerf, 2000, I, 29,1.
- Zhang ZI (1020-1077), *la voie du ciel*.

Ouvrages consultés

- Bergson Henri, *L'intuition philosophique*, Paris PBP, 2013.
- Berthoz Alain, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- Cornaro Luigi, *De la sobriété*, Grenoble, Jérôme Millon, 1991.
- Henri Michel, *Philosophie et phénoménologie du Corps*, Paris, PUF, 2011.
- Husserl Edmund, *Phénoménologie de l'attention*, Paris, Vrin, 2009.
- Jugnon Alain, *Nietzsche et Simondon*, Saint-Etienne, Dittmar, 2010.
- Levinas Emmanuel, *Altérité et transcendance*, Paris, Livre de Poche, 2010.
- Merleau-Ponty Maurice, *le primat de la perception*, Paris, Verdier, 2014.
- Merleau-Ponty Maurice, *l'œil et l'esprit*, Paris, Folio, 1985.
- Ponge Francis, *Le parti pris des choses*, Paris, Gallimard, 2014.
- Ravaisson Félix, *De l'habitude*, Paris, Allia, 2007.
- Ricœur Paul, *A l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 2004.
- Sabot Philippe, Lire *Les mots et les choses* de Michel Foucault, puf, 2004.
- Winnicott Donald Woods, *Jeu et réalité*, Paris Folio, 2002.

Index Nominum

A

Aristote, 169,171,172, 206, 207, 362,381, 487.

Arendt Hanna, 387

Anaximandre, 119, 243, 463

B

Bachelard Gaston, 369

Barbaras Renaud, 78, 238, 283, 443,461, 468

Barthes Roland, 479

Barthelemy Jean Hugues, 462

Beaufret Jean, 250, 294

Berdiaev Nicolaiev, 439

Bergson Henri, 39,75,289,312,314, 315, 316, 317,369,408

Blanchot Maurice, 189

Borges Jorge Luis, 465

Buzzati Dino, 118

C

Canguilhem Georges 32, 466, 472

Cassin Barbara 164, 211

Cheng François 198, 299, 502

Cioran Emil, 434, 479

D

Derrida, Jacques 221, 22, 224, 488

Descartes René, 278, 437, 486, 487, 489

Dufourcq Annabelle 195

F

Ferenczi Sandor, 488

Freud Sigmund, 32,80, 167, 516,518

Foucault Michel, 366, 378, 379, 380, 382, 531

G

Grimaldi Nicolas, 439

H

Hegel Georg Willhelm Friedrich, 278, 492

Heidegger, Martin, 75, 76, 77, 189, 213, 224, 250, 252, 288, 293, 294, 299, 362, 377, 516, 525

Husserl. Edmund, 89, 90, 93, 202, 264, 276, 378, 485, 524

J

Jacquet Frédéric, 490, 491

L

Lalande André, 188, 490, 508

Levinas Emmanuel, 21, 89, 189, 190, 191, 192, 193, 224, 512, 519

Leroi-Gourhan André, 449, 531

Leibnitz Gottfried Wilhem, 80, 111, 416,

M

Maldiney Henri, 220, 225, 238, 243, 248, 249, 252, 261, 277, 278, 279, 280, 281, 283, 285, 288, 290, 291, 310, 314, 322, 453, 514, 529

Merleau-Ponty Maurice, 29, 46, 76, 104, 105, 161, 175, 176, 194, 202, 210, 217, 218, 242, 262, 264, 278, 284, 409, 440, 524, 532,

Montaigne (de) Michel, 88, 492

N

Naccache Lionel, 416

Nietzsche Frédéric, 40, 261

Noica Constantin, 426

P

Pascal Blaise, 324, 343, 344, 347, 349, 351, 352, 353, 356, 358, 488,

Patočka Jan, 78, 157, 291, 296, 419, 421, 429, 443, 468, 482, 484, 487, 490, 491, 518

Platon, 30, 124, 169, 171, 172, 174, 298, 419, 424, 512

Ponge Francis, 45, 46,

R

Ravaisson Felix, 48, 277, 278
Richir Marc, 46, 47, 208, 526
Ricoeur Paul, 267, 288, 429, 509, 511, 513, 517, 520, 521, 522

S

Sartre Jean-Paul, 442
Saint Jean de la Croix, 113
Senis Angela, 200
Simondon Gilbert, 30, 408, 410, 430, 442, 453, 455, 461, 462, 467, 469, 470, 473,
520, 522, 529
Socrate, 276, 396
Stein Edith, 38, 301
Stiegler Bernard, 476
Spinoza, 113, 138, 140, 188,
Straus Erwin, 239, 253

T

Thomas d'Aquin, 188

Z

Zhang ZI, 237

Index Rerum

Accompagnement : 91, 168, 263, 382, 438, 500.

Acédie : 414, 479, 480.

Allégeance : 382, 520.

Aller vers : 33, 135, 165, 177, 187, 191, 199, 201, 211, 214, 221, 222, 250, 321, 375, 425, 466, 482.

Altérité : 18, 19, 23, 43, 60, 76, 89, 117, 138, 167, 175, 214, 216, 224, 250, 272, 309, 320, 321, 322, 332, 370, 403, 435, 441, 452, 458, 475, 488, 493, 506, 515, 518, 519, 524.

Attestation : 192, 521, 522, 523.

Autonomie : 139, 177, 233, 247, 251, 295, 419, 499, 521, 522.

Bruit : 199, 217, 227, 250, 262, 269, 274, 282, 284, 290, 292, 294, 313, 321, 326, 359, 383, 390, 426, 460, 461, 465, 473, 510.

Chemin : 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 34, 35, 40, 44, 46, 47, 49, 68, 70, 76, 78, 79, 80, 84, 89, 92, 93, 102, 112, 113, 118, 133, 138, 142, 144, 155, 159, 162, 170, 173, 174, 178, 180, 181, 182, 183, 190, 191, 194, 198, 200, 201, 204, 205, 207, 209, 212, 218, 219, 224, 227, 228, 230, 236, 237, 240, 242, 243, 245, 249, 250, 251, 256, 260, 261, 264, 267, 268, 270, 271, 278, 281, 282, 284, 288, 289, 293, 294, 302, 303, 304, 305, 309, 310, 314, 315, 325, 331, 343, 347, 355, 356, 357, 362, 365, 379, 383, 398, 399, 403, 405, 409, 416, 417, 420, 427, 434, 435, 436, 439, 444, 451, 454, 460, 462, 467, 473, 476, 485, 492, 494, 496, 499, 500, 509, 510.

Choses : 20, 22, 34, 45, 46, 70, 72, 78, 79, 86, 89, 91, 115, 119, 132, 145, 151, 165, 182, 184, 186, 198, 202, 205, 210, 211, 215, 218, 220, 223, 227, 240, 242, 243, 246, 253, 258, 260, 270, 274, 277, 278, 284, 289, 289, 296, 299, 301, 310, 320, 326, 343, 347, 348, 350, 352, 353, 356, 357, 358, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 372, 373, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 383, 393, 394, 395, 411, 413, 415, 416, 426, 444, 450, 473, 476, 480, 484, 487, 496, 517, 519.

Corps : 15, 18, 20, 21, 22, 24, 25, 32, 34, 36, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 60, 61, 65, 67, 68, 73, 74, 78, 81, 84, 85, 87, 88, 88, 89, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 103, 104, 105, 107, 109, 113, 115, 117, 118, 121, 122, 127, 131, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 140, 145, 151, 153, 158, 159, 160, 161, 162, 166, 167, 168, 169, 171, 174, 175, 176, 177, 178, 181, 182, 183, 184, 187, 188, 190,

193, 199, 201, 203, 204, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 226, 230, 232, 233, 235, 237, 238, 240, 241, 242, 247, 250, 252, 255, 257, 262, 269, 270, 271, 272, 275, 276, 278, 280, 282, 283, 286, 287, 288, 290, 291, 293, 295, 296, 300, 302, 305, 307, 309, 319, 322, 330, 361, 365, 366, 368, 373, 375, 378, 379, 381, 388, 390, 391, 393, 395, 396, 404, 407, 408, 409, 410, 414, 416, 417, 420, 421, 422, 424, 428, 432, 433, 436, 442, 443, 445, 449, 450, 452, 453, 455, 458, 460, 461, 464, 467, 469, 472, 473, 474, 475, 479, 482, 483, 485, 486, 488, 490, 491, 492, 493, 494, 496, 505, 506, 507, 509, 512, 513, 514, 516, 517, 518, 519, 521, 524, 526, 527.

Création : 43, 46, 97, 109, 133, 160, 186, 213, 214, 232, 240, 257, 287, 298, 358, 366, 443, 448, 456, 462, 463, 468, 469, 478, 496, 509.

Désir : 19, 23, 27, 43, 89, 95, 100, 111, 115, 120, 121, 131, 132, 133, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 142, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 181, 182, 183, 184, 187, 188, 189, 190, 191, 193, 196, 198, 200, 201, 202, 203, 204, 207, 208, 210, 211, 212, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 222, 230, 231, 232, 234, 239, 252, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 277, 281, 283, 286, 287, 291, 297, 301, 302, 304, 305, 319, 322, 326, 356, 365, 380, 381, 382, 403, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 417, 418, 425, 430, 433, 439, 454, 455, 460, 465, 470, 474, 475, 477, 490, 493, 511.

Époché : 77, 114, 170, 244, 289, 291, 515.

Hypostase : 183, 184, 186.

Imaginaire : 171, 173, 181, 190, 192, 193, 199, 202, 239, 243, 253, 261, 271, 310, 328, 343, 357, 364, 379, 406, 477, 495, 507.

Imputabilité : 494, 505, 506

Infini : 19, 21, 24, 44, 49, 77, 109, 110, 124, 131, 217, 280, 287, 320, 324, 345, 355, 403, 404, 405, 406, 408, 409, 412, 415, 417, 434, 436, 460, 461, 464, 466, 469, 470, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 485, 502, 509, 511.

Intime : 37, 39, 44, 60, 81, 93, 94, 102, 119, 124, 143, 158, 159, 161, 162, 178, 182, 183, 192, 194, 201, 202, 203, 204, 217, 218, 227, 230, 235, 238, 241, 243, 246, 250, 255, 268, 269, 270, 272, 275, 276, 278, 279, 280, 291, 302, 327, 328,

365, 373, 421, 431, 434, 437, 451, 463, 471, 475, 486, 487, 490, 492, 493, 497, 502, 508.

Intuition : 41, 86, 108, 179, 238, 299, 300, 307, 310, 311, 312, 313, 355, 360, 398, 399, 456, 458, 493, 505.

Liberté : 20, 26, 31, 40, 44, 45, 89, 99, 101, 109, 148, 155, 160, 161, 163, 164, 192, 193, 195, 201, 209, 211, 212, 242, 263, 269, 277, 297, 302, 310, 312, 347, 354, 355, 362, 387, 403, 404, 413, 433, 434, 436, 444, 445, 452, 454, 455, 457, 460, 461, 462, 466, 471, 475, 478, 495, 496, 508, 509, 510, 511.

Mains : 82, 84, 85, 98, 99, 106, 108, 116, 117, 118, 120, 121, 124, 125, 128, 130, 168, 178, 192, 195, 200, 213, 225, 232, 243, 252, 259, 260, 281, 293, 333, 337, 339, 341, 354, 371, 378, 379, 407, 416, 421, 422, 423, 432, 437, 444, 452, 457, 461, 464, 468, 469, 477, 478, 483, 484, 485, 491, 492.

Musique : 81, 117, 138, 211, 234, 255, 306, 311.

Mort : 33, 39, 45, 77, 84, 128, 129, 131, 132, 133, 145, 148, 155, 178, 218, 219, 223, 236, 264, 355, 378, 380, 385, 392, 410, 411, 419, 420, 421, 429, 450, 477, 479, 501, 516.

Origine : 17, 29, 42, 46, 47, 52, 58, 117, 139, 164, 176, 177, 212, 220, 222, 225, 231, 262, 269, 282, 297, 308, 310, 345, 354, 370, 371, 379, 380, 397, 411, 493, 496, 501.

Originaire : 44, 46, 130, 131, 137, 160, 163, 165, 167, 187, 194, 197, 201, 208, 209, 210, 250, 257, 275, 282, 311, 312, 407, 442, 469, 470, 497, 512.

Oubli : 17, 27, 34, 35, 37, 38, 40, 44, 69, 72, 73, 89, 98, 100, 101, 102, 131, 133, 135, 156, 157, 158, 170, 173, 177, 188, 190, 195, 196, 210, 221, 225, 236, 243, 247, 249, 252, 256, 260, 262, 264, 282, 288, 292, 294, 296, 297, 298, 299, 305, 308, 315, 318, 320, 321, 324, 333, 334, 339, 349, 355, 357, 358, 361, 362, 367, 368, 371, 372, 387, 388, 393, 401, 403, 411, 421, 423, 424, 426, 430, 436, 440, 444, 456, 460, 461, 466, 471, 474, 476, 496, 498, 501, 502, 503, 511, 512.

Ouverture : 21, 22, 29, 38, 41, 57, 95, 161, 162, 171, 199, 204, 205, 208, 214, 220, 223, 232, 249, 250, 254, 256, 271, 272, 282, 283, 285, 287, 301, 305, 316, 319, 334, 352, 361, 395, 417, 429, 433, 435, 446, 456, 468, 512.

Peur : 18, 19, 22, 23, 24, 33, 43, 64, 69, 71, 75, 76, 82, 83, 84, 86, 87, 89, 90, 92, 94, 103, 110, 114, 116, 117, 125, 130, 132, 133, 141, 142, 148, 149, 150, 190, 196, 226, 227, 228, 229, 237, 250, 251, 253, 263, 265, 266, 267, 268, 284, 291, 293, 296, 300, 307, 317, 328, 329, 334, 337, 349, 362, 366, 372, 376, 377, 390, 393, 423, 432, 435, 437, 442, 443, 445, 450, 452, 455, 466, 467, 485, 513

Phantaisie : 190, 299, 401

Proximité : 49, 88, 109, 201, 221, 234, 253, 261, 271, 274, 277, 278, 279, 286, 287, 288, 289, 305, 312, 365, 420, 421, 445, 458, 473, 474, 498, 499, 500, 504, 505.

Rencontre : 19, 20, 23, 24, 25, 26, 37, 39, 42, 43, 46, 48, 56, 58, 59, 60, 70, 74, 75, 76, 92, 93, 97, 98, 102, 106, 108, 116, 118, 119, 121, 123, 128, 129, 131, 133, 141, 147, 150, 153, 155, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 166, 167, 168, 171, 177, 178, 181, 186, 189, 190, 192, 193, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 208, 209, 214, 215, 219, 220, 222, 223, 225, 226, 228, 231, 249, 251, 254, 258, 260, 263, 270, 274, 275, 279, 280, 281, 282, 284, 285, 289, 290, 293, 294, 299, 301, 303, 304, 305, 306, 312, 315, 320, 321, 323, 326, 327, 330, 333, 338, 350, 356, 357, 359, 360, 366, 367, 368, 369, 371, 381, 391, 393, 395, 400, 403, 405, 406, 407, 409, 410, 411, 413, 414, 415, 419, 420, 421, 432, 435, 437, 438, 441, 442, 447, 448, 449, 450, 453, 454, 456, 458, 460, 463, 464, 466, 467, 468, 469, 473, 474, 475, 476, 477, 479, 483, 485, 490, 491, 492, 495, 496, 499, 503, 504, 505, 511, 512.

Rythme : 22, 38, 39, 56, 72, 73, 78, 90, 99, 100, 109, 110, 111, 113, 114, 117, 156, 231, 234, 240, 241, 242, 247, 253, 256, 266, 280, 357, 383, 436, 446, 517.

Séparation : 32, 119, 130, 158, 162, 163, 188, 189, 213, 216, 244, 253, 312, 324, 325, 326, 328, 406, 415, 438, 448, 464.

Solitude : 26, 27, 34,44, 75, 86, 137, 155, 163, 178, 252, 263, 279, 305, 312, 358, 364, 374, 376, 383, 391, 395, 400, 401, 410, 413, 414, 417, 421, 422, 423, 424, 427, 428, 430, 433, 434, 435, 437, 436, 439, 441, 450, 454, 458, 464, 465, 470, 504, 516, 524

Sollicitude : 259, 260

Transformation : 33, 43, 46, 214, 215, 231, 282, 289, 313, 334, 354, 360, 397,
413, 430, 434, 441, 442, 449, 456, 464, 479, 493, 504, 512.

Unicité : 46, 93, 160, 173, 190, 203, 205, 207, 211, 259, 363, 364, 447, 453, 485,
497, 507.

Vérité : 29, 31, 34, 40, 41, 46, 48, 59, 75, 94, 114, 142, 165, 169, 172, 178, 195,
204, 207, 218, 229, 235, 240, 246, 252, 263, 268, 272, 274, 279, 280, 295, 298,
300, 310, 311, 331, 337, 340, 341, 342, 345, 347, 353, 368, 369, 370, 385, 413,
440, 497.

Vide : 26, 56, 57, 58, 92, 215, 231, 281, 290, 291, 305, 306, 426, 444, 465, 509

